LA

FRANCE MYSTIQUE,

TABLEAU DES EXCENTRICITÉS RELIGIEUSES

DE CE TEMPS,

PAR

ALEXANDRE ERDAN.

Jacob

3e ÉDITION AVEC PORTRAITS.

REVUE PAR L'AUTEUR, ET AUGMENTÉE D'UNE NOUVELLE PRÉFACE

PAR

CHARLES POTVIN.

Aux dieux d'Asie, d'Europe, d'Afrique et des Indes; aux dieux étrangers et inconnus!

(*Inscription de l'autel d'Athènes.*)

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraud!

(MOLIÈRE, *Amphitryon.*)

TOME PREMIER.

AMSTERDAM.
R. C. MEIJER, LIBRAIRE-ÉDITEUR.
Vijgendam, J 628.
1860.

Digitized by Google

624.39
J15fm
1860
v.1

ANDOVER-HARVARD
THEOLOGICAL LIBRARY
CAMBRIDGE, MASS.

DÉDICACE.

A VOLTAIRE.

Au moment où les éternels ennemis de la raison et du progrès ont enrôlé toute la littérature contre ta grande mémoire, ô vieux patriarche de la pensée libre, je suis heureux et fier de protester, autant qu'il est en moi, contre cette croisade insensée, en dédiant à tes mânes ce simple essai de critique, composé du point de vue de l'indépendance intellectuelle, de la gaîté gauloise et du bon sens français.

J'aurais voulu, ô Voltaire! comme il était d'usage dans les dédicaces des livres d'autrefois, insérer ton éloge dans celle-ci. Mais quelle tâche! Tu n'es pas un homme, tu es un siècle! Tu n'es pas seulement un siècle, tu es une date de l'humanité, ce qu'on appelle une ère, un point de mire éclatant destiné à servir de fanal aux générations.

Et moi, nouveau venu, comment m'y serais-je pris pour te louer dignement? Quelle autorité pouvait avoir ma voix inconnue, au milieu de ce concert de malédictions et d'insultes dont ton nom est l'objet, même de la part des plus brillantes gloires contemporaines? car tout le monde est contre toi, ô mon vieux maître, tout le monde, depuis les plus grands génies littéraires, jusqu'aux derniers marmousets du feuilleton, depuis les philosophes les mieux intentionnés et de la plus haute intelligence, jusqu'à ces successeurs des gazetiers de Trévoux, qui semblent avoir peur que tu ne reviennes pour les attacher, comme leurs prédécesseurs, au pilori du ridicule!

Considérant donc, et mon insuffisance, et la quantité de tes ennemis, j'ai pensé que je devais confier le soin de ton panégyrique à quelque puissant personnage dont le nom imposât le respect; j'ai pensé que, pour engager à un nouvel examen de ta vie et de tes oeuvres une foule de braves jeunes hommes, littérateurs, penseurs, gens du monde, abusés sur ton compte par les calomnies de de Maistre et de sa phalange, je devais

Digitized by Google

faire interjeter appel en ta faveur par quelque procureur du roi colossal, qui n'eût qu'à paraître en l'audience pour imposer silence à la sequelle des avocats obscurantistes, et pour élever ton procès à la hauteur d'un triomphe.

Or, l'homme qui s'est présenté pour cette tâche, voici quel il est.

C'est la tête dominante de la littérature moderne; c'est un génie incontestable et incontesté; c'est une idole du romantisme et du libéralisme artistique; c'est la pensée qui a créé *Faust*, la plume qui a écrit *Werther;* c'est Goethe!

Goethe t'a consacré, ô Voltaire! Qu'importe, après cela, que la main des Nonotte du jour cherche de la boue, dans les coins obscurs, pour salir la couronne que tout un siècle a posée sur ton front!

JUGEMENT DE GOETHE SUR VOLTAIRE.

« Lorsqu'une famille s'est fait remarquer durant quelques « générations par des mérites et des succès divers, elle finit « souvent par produire, dans le nombre de ses rejetons, un « individu qui réunit les défauts et les qualités de tous ses « ancêtres, en sorte qu'il représente à lui seul sa famille entière.

« Il en est de même des peuples célèbres: la plupart ont vu « naître dans leur sein des hommes profondément empreints de « la physionomie nationale, comme si la nature les eût destinés « à en offrir le modèle. Enfin, dans les diverses classes, et « même dans les rangs les plus élevés de l'ordre social, des « hommes en ont rassemblé tous les traits caractéristiques, au « point d'identifier leur nom avec l'idée abstraite de ces rangs « et de ces classes, et d'en paraître comme la réalité vivante.

« On a vu en France deux mémorables exemples de ce genre « de phénomène moral.

« La nature créa, à l'étonnement du monde, et à la gloire « de la famille des Bourbons, Louis XIV, l'homme souverain, « le type des monarques, le roi le plus vraiment roi qui ait « jamais porté la couronne.

« Elle produisit dans Voltaire l'homme le plus éminemment « doué de toutes les qualités qui caractérisent et honorent sa « nation, et le chargea de représenter la France à l'univers.....

« Après avoir fait naître ces deux hommes extraordinaires, les « types, l'un de la majesté royale, l'autre du génie français, « la nature se reposa, comme pour mieux les faire apprécier, « ou comme épuisée par deux prodiges.

Digitized by Google

« Il faut qu'un homme possède bien des avantages pour que « l'opinion reconnaisse en lui le caractère d'une supériorité in- « contestable; et cela est vrai surtout en France, où un public « difficile et dédaigneux n'arrête ses regards que sur l'extraordi- « naire. Ce n'est pas trop pour y conquérir les suffrages, d'une « multitude de talents, d'un esprit étendu, universel, de la « réunion des qualités les plus opposées qui semblent le plus « se combattre et s'exclure. A moins de merveille, le Français « n'admire point. Mais la nature lui créa des merveilles pour « le condamner à l'admiration. Je ne sais si nous sommes plus « sensibles aux beautés littéraires que les Français, mais nous « sommes certainement moins avares de louanges. Il suffit que « le talent nous donne quelque plaisir pour être l'objet de nos « hommages; même ce qu'il admire, le Français ne l'aime point, « tandis que parmi nous, on admire tout ce qu'on aime.

« Profondeur, génie, imagination, goût, raison, sensibilité, « philosophie, élévation, originalité, naturel, esprit, bel esprit, « bon esprit, facilité, flexibilité, justesse, finesse, abondance, « variété, fécondité, chaleur, magie, charme, grâce, force, coup « d'œil d'aigle, vaste entendement, riche instruction, excellent « ton, urbanité, vivacité, délicatesse, correction, pureté, clarté, « élégance, harmonie, éclat, rapidité, gaieté, pathétique, subli- « mité, universalité, perfection, enfin..... Voilà Voltaire.

. . . . . .

« Voltaire sera toujours regardé comme le plus grand homme « en littérature des temps modernes, et peut-être même de tous « les siècles; comme la plus étonnante création de l'auteur de « la nature, création où il s'est plu à rassembler une seule fois, « dans la frêle et périlleuse organisation humaine, toutes les « variétés du talent, toutes les gloires du génie, toutes les puis- « sances de la pensée.»

O Voltaire! ô Goethe! Qu'il soit permis à ma jeunesse de se consoler, en votre compagnie, de n'être pas du parti de Fréron-Veuillot, de Patouillet-Gaume, de de Garasse-Nicolardot.

A. E.

Le Tardet, près Bélabre (Indre), le 24 août 1854, jour anniversaire de la Saint-Barthélemy.

Digitized by Google

EXPLICATIONS DE L'AUTEUR.

(Il est défendu de lire cette préface, sous peine d'excommunication.)

Comment l'auteur a été amené à composer ce livre.

C'était au déclin de la religion antique, sous le règne d'Antonin-le-Pieux. Les ex-dieux immortels de la Grèce et de Rome étaient défendus et vengés tant bien que mal par les Fréron-Veuillot du paganisme et par la dent des bêtes féroces de l'amphithéâtre.

Il parut alors un jeune homme fort singulier. Il était né dans une petite ville de Palestine. Il s'appelait Justin. Son âme loyale et naïve avait été fort troublée et angoissée, comme disent les Bibles huguenotes, de l'anarchie intellectuelle de l'époque, de ce septicisme immoral qui s'implante inévitablement dans les sociétés où l'on entretient les poulets sacrés sans y croire. Il semblait à cette nature sincère et honnête qu'il n'y avait pas moyen pour elle de se mettre à l'unisson de l'hypocrisie générale, ni de s'endormir dans l'égoïsme qui trouve une satisfaction brutale à jouir des choses du passé en réfrénant l'esprit naissant de l'avenir.

Justin chercha longtemps et péniblement la vérité. Vêtu du long manteau des philosophes, il alla successivement aux écoles des stoïques, des péripatéticiens, des pytagoriciens et des académistes, demandant partout, avec candeur, à être initié aux choses éternelles, aux dogmes de l'esprit, et aux lois morales du cœur; et finalement, ayant trouvé chez les disciples du grand initiateur nazaréen Jésus, crucifié sous Ponce-Pilate, des solutions convenables sur Dieu, sur la vie pratique et sur les autres objets qui occupaient son intelligence, il s'attacha à cette nouvelle secte. Pour résumer d'un mot cette histoire, qui est

Digitized by Google

belle comme une légende, Justin fut de l'avis exprimé plus tard par le docte Antoine de Fussal, lorsque ce savant, après avoir étudié toutes les philosophies, s'écria avec un sentiment profond: « *Sed nil inveni melius quam credere Christo*, je n'ai rien trouvé de mieux à faire que de croire à Christ.»

Moi aussi, enfant obscur d'un siècle plus analogue qu'on ne pense, sous le rapport religieux, à celui des Antonins, j'ai fait beaucoup de recherches en vue de trouver une solution religieuse. Dès l'adolescence, je conçus une sorte d'horreur pour cette maladie contemporaine, qui consiste à simuler hypocritement, et sans profit pour les moeurs, une foi à laquelle les cœurs sont étrangers. Toute ma première jeunesse a été employée à des études philosophiques et théologiques. D'abord, je consultai les livres, non sans une grande fatigue d'esprit; plus tard, je vis les hommes agissants, les sectes vivantes. Partout, j'évoquai la Vérité, et sa soeur la Lumière. Tantôt je cherchais avec tristesse, avec cette mélancholie inquiète qui est inséparable des luttes de l'âme, surtout au début. Tantôt j'étudiais avec ces tendances ironiques, qui s'emparent de vous, presque toujours, lorsque vous avancez dans la connaissance des hommes. Bref, j'ai fait, avec les défauts, et peut-être un peu aussi avec quelques unes des qualités du naturel français, j'ai fait mon tour de France dans le domaine de la pensée.

C'est le résultat de ces pérégrinations intellectuelles que j'ose présenter aujourd'hui au public, absolument comme Justin adressait ses conclusions à l'empereur Antonin-le-Pieux. Puisse le grand prince auquel je soumets mon oeuvre, avoir pour moi toute l'indulgence et toute la clémence dont ma faiblesse sent le besoin!

Pourquoi ce livre est intitulé LA FRANCE MYSTIQUE.

Pourquoi ai-je intitulé ce livre: *la France mystique?* Ayant parlé de presque toutes les manifestations de la pensée française, des manifestations incrédules comme des manifestations dévotieuses, étais-je bien autorisé à employer ce mot de *mystique*, qui semble réservé exclusivement, d'ordinaire, pour désigner les tendances d'un piétisme exalté en même temps que doux?

J'avouerai franchement que j'ai donné à ce mot une extension qui n'est pas habituelle. J'ai voulu désigner par là toutes les doctrines nouvelles qui ont trait aux problèmes généraux

Digitized by Google

de la vie humaine, qui se prennent elles-mêmes au sérieux, et surtout qui ont une tendance *aux applications positives*. D'après cela, il va sans dire que dans cette revue, qui est en quelque sorte comme l'examen de conscience de mon pays au point de vue des croyances, j'ai négligé les philosophies sèches, impersonnelles, purement spéculatives, de l'enseignement autorisé. L'éclectisme et autres exploitations scolastiques de même espèce, n'ont rien à faire ni à prétendre dans un travail où l'on se propose d'examiner des théories réductibles à la pratique, d'étudier des penseurs ayant foi à leurs propres idées, et capables, pour elles, d'enthousiasme et de dévouement. L'âme de la France et le XIX^e^ siècle n'ont rien de commun avec l'éclectisme, plate parodie, ridicule arcaïsme, qui n'a jamais eu d'autre raison d'être chez nous que le scepticisme couard de quelques pédants intéressés.

Du rôle que la personnalité de l'auteur joue dans l'ouvrage.

Outre l'emploi insolite du mot mystique, il est bien d'autres points sur lesquels j'aurais à fournir des explications, à demander indulgence. Je me bornerai à deux ou trois détails.

D'abord, je dois prier que l'on m'excuse de m'être mis personnellement en scène beaucoup trop souvent. Je n'ai agi de la sorte que pour donner plus d'animation à mes récits, plus de vie à mes tableaux, plus d'intérêt à mes développements. Ce livre pouvait devenir pénible à lire, si je l'eusse conçu et exécuté d'une manière purement didactique; au risque de m'attirer l'accusation d'avoir une personnalité excessive, j'ai essayé de le faire pittoresque et d'un facile accès.

Du reste, je sens mieux que personne à quelle réserve sont tenus les hommes inconnus et jeunes, auxquels le public n'a pas accordé le droit d'en user familièrement avec lui; et si quelquefois, dans le cours de mes chapitres, j'ai pu m'écarter à cet égard des lois ordinaires, j'affirme que ce n'a point été par une vanité mal placée, mais uniquement pour le service du lecteur. Il est très possible que j'aie mal entendu ce service, mais j'ai eu dessein de l'accomplir de mon mieux, et si l'on me critique à ce sujet, on voudra bien tenir compte de mon intention. J'espère, d'ailleurs, que les personnes clair-voyantes, jugeront que, sous les apparences d'une sorte de présomption, je ne laisse pas de respecter, comme je le dois, ce qui est

Digitized by Google

respectable, et que, tout en paraissant m'occuper de moi le long de ces études mystiques, je m'occupe infiniment plus de l'idée, des principes, des questions en litige, des intérêts de la vérité. Oui, quelque rôle que « le détestable *ego* » joue dans ces pages, j'ai confiance que les lecteurs judicieux devineront qu'en les écrivant, ce n'étaient pas précisément de misérables préoccupations personnelles qui me dominaient.

Du style dans lequel ce livre est écrit.

Il paraîtra aussi à bien des personnes que j'ai employé, dans la rédaction de ces études, un style singulier et parfois osé. Je n'ai rien à dire de ma manière en elle-même: je la livre au jugement de tous. Mais, pour ce qui est de mon audace dans l'expression, de ma tendance au néologisme, de mon peu de respect pour les habitudes académiques, de la facilité avec laquelle j'ai admis des manières de parler inaccoutumées et populaires; je dois avouer que tout cela est péché volontaire et délibéré de ma part. J'avoue que je me trouve mal à l'aise dans une langue *arrêtée*, *fixée*, réduite à l'état de momie, fermée au progrès, presque inaccessible aux idées et surtout aux impressions neuves. Je crois qu'il en sera de notre langue française comme de tout: elle s'améliorera, elle s'enrichira. Elle n'est point sacrée parce que Corneille, Molière, Racine et Voltaire ont su s'en servir d'une façon admirable. Rien n'est sacré absolument: tout ce qui est en vie est sujet à remaniement, à renouvellement, à rajeunissement. Nous manquons d'une foule de mots qu'à tout moment la raison réclame, qu'exigent les nuances délicates du sentiment: créons-les. Je ne vois vraiment pas pourquoi un gros bouquin en deux volumes, pour avoir été compilé à l'ombre d'une coupole noirâtre, sur le bord d'une rivière jaune, m'imposerait le respect au point de m'empêcher d'exprimer une idée qui me frappe, une émotion que je sens. De plus, il est une foule de locutions saisissantes, de tours vifs, dont on se sert dans la conversation, et qui sont bannis des livres: pourquoi cela? Routine et timidité, rien de plus. Quant à moi, je ne perdrai pas une occasion de montrer que je ne suis pas plus dupe des manitous grammaticaux que des manitous bramanologiques. Ceux qui seront de mon avis, et il y en aura plus d'un, me suivront. La langue de Racine a déjà admis la langue de Gall, la langue de Fourier,

Digitized by Google

contre les horreurs des Césars, contre une religion leur complice, précipita les esprits vers le premier asile venu, vers un ciel nouveau. La conscience et la raison pouvaient délivrer Rome, balayer les Césars, arrêter la décadence, réparer les brèches de la civilisation; le sentiment va plus vite: il prévint les vrais rédempteurs; l'imagination est plus prompte: elle trouva les peuples désespérés au point de s'oublier eux-mêmes et de n'attendre rien que du ciel; elle les séduisit. Le surnaturel fut accepté pour venger la nature offensée, comme le cavalier venge le cheval du cerf, et l'autorité prit puissance, sous un autre nom, sur des nations qui avaient connu la liberté!

La nuit fut longue, — elle s'appelle d'abord le Bas-Empire, ensuite le moyen âge; nuit pleine de luttes, nuit semée de lueurs qui montaient du sang des martyrs. Ce ne fut que lorsque le linceul de ruines où dormait le monde antique se déchira que la science retrouva son flambeau, que la pensée reprit ses droits. Le genre humain salua avec enthousiasme la Renaissance!

Bacon rendit à la raison sa véritable méthode: l'expérience; Descartes, son vrai point de départ: l'homme. La Philosophie, étant ressuscitée, allait marcher en avant: du premier pas, elle impose le libre examen à l'autocratie religieuse; du second pas, elle impose la souveraineté de la raison à l'autocratie politique. La Réforme du XVI^e^ siècle a commencé l'œuvre; la Révolution du XIX^e^ siècle l'achève. La Philosophie a d'abord revendiqué son droit de vie et de mort sur les religions; aujourd'hui, elle prétend à la direction de la société. Rien de ce qui intéresse l'homme ne lui est étranger; religieuse, morale ou politique, la vie est une; l'heure est venue où la vérité doit régner dans son entier domaine.

La Philosophie venait de renaître, quand l'imprimerie lui prêta sa force d'expansion, quand la presse institua un congrès permanent et universel. La discussion est ouverte et les orateurs se répondent incessamment d'un monde à l'autre.

Ce congrès de la presse philosophique n'a pas l'unité de direction et de méthode; cela est-il bien nécessaire à une époque de liberté? mais il tend à former l'unité de la pensée moderne dans la liberté de conscience; il prépare l'unité sociale dans la variété de génie des races.

Cette unité, ce n'est ni un messie religieux, ni un législateur politique qui la fera; le genre humain est lui-même son révélateur et son rédempteur. Tête et bras, le Christ moderne a deux noms: il s'appelle Philosophie et Démocratie!

Digitized by Google

II.

En présence des aberrations de l'esprit humain et des horreurs de l'histoire, le premier sentiment que doit éprouver l'esprit libre qui comprend l'œuvre de notre époque est la défiance de tout ce qui peut égarer l'imaginative ou capter les battements du cœur. Une idée acceptée légèrement, un mot reçu sans contrôle risquent de jeter la raison dans les plus grandes folies, la volonté dans les plus grands crimes. Ne croire à rien qui ne soit démontré, douter systématiquement de tout ce qui n'est pas prouvé, telle est l'unique sauvegarde contre l'erreur.

Ce principe, si bien développé par Descartes, a grand besoin d'être répété chaque jour: à voir tant de philosophes oublier leur serment préalable, on ne peut trop jurer de ne croire à rien que sur l'évidence.

De plus en plus, au moins d'un certain côté, la Philosophie tend à se débarrasser des rêves, à sortir du mysticisme, à rejeter l'alliage du surnaturel.

L'Allemagne, après s'être jetée dans la spéculation jusqu'à l'ivresse, a été conduite, par le Panthéisme, à l'amour de la nature, à l'étude des sciences positives. Goethe est le poète, Humbold le savant de cette époque. L'apparition du *Cosmos*, en 1845, vint propager l'étude des lois naturelles au sein d'un peuple préoccupé des lois sociales.

Or, comme en 1840, la réaction du nouveau roi de Prusse en faveur du *parti de la croix* avait soulevé de lumineuses oppositions contre le christianisme. (C'est alors que Feuerbach avait publié son *Essence du christianisme*, Bruno Bauer, sa *Critique des Évangiles*, Arnold Ruge, ses *Annales de Halle*, et que l'exégèse allemande avait miné le christianisme dans sa base.) Ainsi, après 1848, la réaction ayant triomphé du mouvement populaire, l'Allemagne, forcée d'abandonner ses essais d'application des lois générales dans la société, reprit avec ardeur l'étude des mêmes lois dans la nature. Elle prépare ainsi, à ces principes communs, une force nouvelle pour l'heure du réveil.

Des écrits populaires, faits pour vulgariser la science, y obtiennent la même vogue que les œuvres de pure imagination en France. L'*Histoire de la Création*, de Barmeister a eu six éditions; l'*École de chimie*, de Stockard, huit; le *Livre de la nature* de Scholler, neuf; les *Merveilles du monde primitif*, de Zimmermann, dix; *Superstition et science*, de Vogt, publié plus récemment, en compte déjà cinq. L'*Évangile de la nature* paraît par livraisons, dont chacune, sous forme d'une conversation

Digitized by Google

populaire, met une branche des sciences à la portée de tout le monde. Ce recueil éminent en est déjà à sa deuxième édition.

Des revues, des journaux à bon marché prennent part au mouvement. *Die Natur*, fondé en 1852, à Halle, met l'Allemagne au courant des travaux de la science; *Das Jahrhundert*, fondé à Hambourg en 1856, embrasse, de plus, les sciences sociales dans son cadre populaire.

Les Allemands, qui excellaient à rendre la science incompréhensible et inabordable, lui prêtent aujourd'hui l'attrait du roman. L'élan est donné; des millions de lecteurs répondent à l'appel d'une jeune génération de philosophes.

La France a secoué l'éclectisme, déjà miné par les philosophies sociales de Saint-Simon et de Fourier. La science tend à s'y vulgariser chaque jour. — Tous les systèmes philosophiques y sont représentés: ici les néo-chrétiens et les néo-protestants qui rêvent une impossible alliance entre la liberté qui leur sourit et la religion qui les repousse; là des théories plus ou moins mystiques, plus imbues qu'elles ne le pensent des dogmes chrétiens. D'un côté, les écoles socialistes nées de Saint-Simon et de Fourier font des progrès qui rapprochent les deux tendances; de l'autre, les traditions du XVIII^e^ siècle recommencent l'œuvre critique avec plus de solidité; voici encore les rationalistes et les criticistes, le panthéisme et le naturalisme, l'école positiviste, la doctrine de M. Colins, la révélation fusionienne: Tout un chaos, mais d'où peut sortir un monde! Chaos que représente fidèlement la *Revue philosophique et religieuse*. Cette publication, une des plus curieuses et des plus caractéristiques de l'époque, sans contredit, ouvre un concile spécial, un débat contradictoire à toutes les conceptions de la philosophie: Naturalistes, idéalistes, panthéistes, mystiques y prennent la parole tour à tour, et c'est ainsi qu'en réunissant les diverses écoles autour d'une même tribune, la *Revue* prépare l'unité (1).

L'Italie, après le néo-christianisme des Rosmini, des Gioberti, des Silvio Pellico, connaît Hegel, Kant et Feuerbach. M. Ausonio Franchi a quitté le calice du prêtre pour la plume du philosophe et le stylet du journaliste. La *Ragione* continue la vulgarisation des fortes idées des livres de l'auteur; le culte de l'humanité, le rationalisme y parlent au peuple italien le fier langage de la rénovation et de la liberté.

---

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, *le Revue philosophique*, dénoncée par les journaux ultramontains français, a été mise en jugement comme la *France mystique*. C'était de rigueur. Le coup d'état doit tous les services aux mains qui l'ont beni. La *Revue* a cessé de paraître.

Digitized by Google

L'Angleterre, où depuis longtemps le christianisme est battu en brèche dans des livres populaires, a abordé surtout le terrain pratique. Ronge, chassé de son pays, y a transporté sa philosophie humanitaire, ses écoles libres et les jardins-écoles que M. Guilliaume vient d'introduire à Bruxelles. L'école sécullariste, que dirigent MM. Holyoake et Robert Cooper, publie des journaux et des brochures, réunit des meetings et a fondé plusieurs écoles (1). Les Anglais ont trouvé le mot positif du rationalisme appliqué: *Sécularisme*. « La science est la seule » providence de l'homme. — La morale est indépendante de » la religion. — Les hommes doivent s'en rapporter à la raison. » — La libre discussion universelle est la meilleure garantie » de la vérité. — La plus grande liberté de pensée et d'action » doit être revendiquée pour tous. — Chacun se doit à l'amé- » lioration des classes inférieures et le but du devoir est avant » tout sur la terre (2).» Tels sont les principes que cette école répand dans ses petits livres.

Le *Sécularisme* forme une vaste association qui a ses sections dans les divers quartiers de Londres (3), et de nombreuses ramifications en Angleterre, à Birmingham, à Glasgow, à Devonport, à Liverpool, à Manchester, à Northampton, à Boston, etc., etc. Un dépôt général de librairie est établi à Londres depuis 1853, comme *centre de relations des libres penseurs et des hommes du progrès dans la Grande-Bretagne et les colonies, en Europe et en Amérique*. Un autre dépôt existe à Manchester, etc. Ces sociétés, outre leurs meetings, tiennent ordinairement des séances de lecture et de discussion libre, le dimanche et deux fois la semaine. Leurs revues annoncent d'avance, pour tout le mois, la matière de la lecture ou du débat et les sujets que traiteront les orateurs. Toutes ont célébré, en février dernier, l'anniversaire de la naissance de Thomas Paine.

L'enseignement suit les idées, dans ce pays éminemment pratique; une encyclopédie populaire y propage la science et, pendant que l'esprit de despotisme exerce en Allemagne une vive réaction religieuse contre les écoles libres, déjà la tolérance a institué son principe en Angleterre, en rendant l'enseigne-

---

(1) *The Investigator, a Monthly journal of secularism*, fondé par M. Robert Cooper, dirigé aujourd'hui par M. Anth. Collins. *The Reasoner, gazette of secularism*, dirigé par M. Holyoake. — *Secularism, the affirmative philosophy of the people*, par M. Holyoake. — *The organisation of freethinkers*, par M. G. Holyoake.

(2) *Secularism*, par M. Holyoake.

(3) *London secular society; West riding secular union; East London secular society*, etc.

Digitized by Google

ment exclusivement laïc, dans les écoles des diverses sectes associées (1).

La Hollande a osé sécula riser son enseignement officiel. Un avocat vient d'y protester, par écrit et en action, contre la vieille forme religieuse imposée au serment (2) et l'association du *Dageraad*, qui suit les pas de la *Revue philosophique*, de la *Ragione* et du *Reasoner*, vient de donner à ses sœurs aînées l'exemple d'un congrès philosophique.

L'Amérique marche, fidèle à sa devise. Les sectes protestantes avancées y font des progrès qui finiront par confondre le protestantisme avec le rationalisme. Les unes rejettent le baptême comme sacrement; les autres ne veulent plus de sacerdoce en dehors de la vie civile et leurs ministres gratuits sont citoyens et travailleurs; toutes nient la divinité du Christ. De son côté, le sécularisme y étend ses racines et les principaux travaux rationalistes européens trouvent de l'écho jusqu'au Brésil (3).

Ce tableau d'ensemble est bien loin encore d'être complet.

III.

La raison, dont le nom sert de titre à des revues, en Italie, en Angleterre, en Espagne (4), ne domine pas toute la philosophie cependant. Jamais siècle ne vit peut-être plus de théories mystiques, plus de religions nouvelles, et l'époque qui doit renverser les faux dieux est celle où le plus de rêveurs ont avancé leur candidature pour le ciel.

Les immenses découvertes, les innombrables travaux de la science sont bien propres à soulever les esprits; l'avenir que préparent de telles richesses présente un spectacle vraiment sublime; dans cette vision, l'imagination s'exalte, croit toucher le but, crée des systèmes, où l'analogie emporte la logique, où le rêve absorbe la science: généreux élans de natures incomplètes qui se fourvoient, ne sachant pas supporter un rayon de vérité sans des éblouissements pleins de délire!

Le sol philosophique est profondément remué par toutes les sciences; les mauvaises herbes y croissent en abondance et prouvent encore sa fécondité.

---

(1) Meeting de Manchester, 1856.

(2) A. J. NIEUWENHUIS, *J.-C, et sa doctrine appliquée. — Gewetensvrijheid bij Eedsaflegging.* (*De la Liberté de Conscience en la Prestation de Serment.*)

(3) Le *Courrier du Brésil* a reproduit notamment les lettres d'Eug. Sue sur la question religieuse, et les articles du *National Belge* sur le rationalisme.

(4) *La Razon*, publiée à Madrid, par M. P. Y. Margall.

Digitized by Google

Il y a quelque chose de pénible peut-être à sarcler cette végétation luxuriante, à détruire froidement tant d'erreurs consciencieuses, désintéressées, heureuses d'elles-mêmes! Un noble but inspire ces illuminismes; un sentiment élevé dicte ces synthèses. Mais le devoir est aussi grand que le danger. Il ne faut pas que tant de travaux de l'idée et de la science, tant de génie et de dévouement, toute une époque, quatre siècles, de découvertes, de luttes, de création, tombent encore en quenouille dans le piége de cette Dalila qui file les superstitions, comme des rêts, pour asservir les peuples. L'histoire de la raison antique, escamotée par le surnaturel chrétien, doit toujours être présente à l'esprit libre, et le rendre impitoyable pour tout ce qui tend à ouvrir à la folle du logis un nouveau régne d'erreurs et de crimes.

Longtemps il a été de bon ton de dénigrer Voltaire, et de jeunes génies, ivres de vapeurs métaphysiques ou romantiques, se faisaient honneur de regarder de haut l'écrivain, ami de l'humanité. Que n'avons-nous un autre Arouet pour défendre le sanctuaire de la raison!

Une jeune école s'est rattachée en France à l'homme illustre qui représente le mieux l'esprit français dans toute la grandeur du bon sens et la pureté simple du langage. C'est Lanfrey, c'est Taine, c'est Renan, c'est Erdan.

Un livre de ce dernier s'attaque directement aux nouvelles divinités en herbe; il faut lire la *France mystique* pour voir jusqu'où peuvent aller et quel danger présentent encore aujourd'hui les excentricités des chefs d'écoles et des fondateurs de cultes. C'est dans l'histoire de leur naissance et de leur progrès que les superstitions trouvent leur condamnation même, et l'on ne peut mieux juger les cultes surannés qu'en voyant naître les cultes nouveaux. Erdan nous fait assister à ce spectacle; l'ironie qu'il aiguise contre les messies du jour, ricoche et va frapper en pleine poitrine les prophètes acceptés et les Dieux établis. Telle est la grande, telle est la double utilité de ce livre.

Tantôt c'est un illuminé, consciencieux sans doute, qui au XIX^e^ siècle, dans le pays de Voltaire et de Béranger, opére des miracles, fait saigner plus de 115 hosties, court plus vite qu'un cabriolet; et l'*OEuvre de miséricorde* traîne à la suite de Michel Vintras des milliers d'adeptes. Honte et stupidité d'un siècle qui se dit éclairé; mais triomphe de l'ironie contre la religion du passé qui infiltre cette stupidité dans les âmes!

Tantôt c'est un fourbe qui entre victorieusement en scène. Un érudit américain s'était plu à ressusciter, dans un roman

Digitized by Google

archéologique, l'antique civilisation du nouveau continent; ce manuscrit, trouvé ou volé, tombe aux mains de Joé Smith qui en fait un livre saint. En vain la famille Spalding dévoile l'imposture, affirme que la prétendue Bible est rédigée d'hier; en vain les juges condamnent l'imposteur; l'Évangile apocryphe a des centaines de milliers de sectaires; l'imposteur fait faire de grandes choses à son peuple fanatisé; chassés des premières colonies où ils prospéraient, les Mormons ont porté ailleurs les prodiges de leur énergie, avec les mensonges de leur culte.

Et il est des gens qui, après quatre mille ans, après dix-huit cents ans, osent soutenir l'origine surnaturelle de la Bible et de quatre évangiles tirés au sort entre cinquante pour être les seuls authentiques! Il est des gens qui vont chercher des preuves historiques de ces révélations dans des époques lointaines de troubles et de ténèbres!

M. Erdan ne s'arrête pas seulement aux folies et aux impostures; leurs succès doivent faire mieux ressortir le danger des mysticismes plus savants, des synthèses plus consciencieuses; il aborde aussi celles-là, depuis l'abbé Chatel et les frères moraves, jusqu'à Mickiewicz, Pierre Leroux, Hennequin, Jean Reynaud; depuis l'illuminisme jusqu'au fusionisme. Ce livre a été condamné et supprimé: il sapait par la base la religion des Césars modernes; c'était de rigueur. L'auteur est en exil; mais l'œuvre n'est pas morte; elle vivait dans le souvenir des esprits fidèles au culte de Voltaire. Il appartenait au président d'une société de libres penseurs de la rendre au public ami de la raison. M. Meijer a l'honneur d'avoir pris cette initiative.

L'ironie à double tranchant, forgée par le jeune écrivain, sera conservée au service de la liberté.

Ch. POTVIN.

IV.

L'histoire de ce procès mérite d'être connue. Elle montre comment les exécuteurs des hautes oeuvres du vieux monde catholique et autocratique, peu surs sans doute de la force morale de leur cause, cherchent à amoindrir, à déconsidérer, à perdre dans l'esprit des honnêtes gens, ces écrivains de l'avenir qu'on peut condamner, mais non réfuter.

M. Erdan a fait lui-même l'historique de son procès dans une lettre que nous publions tout entière:

Digitized by Google

A. M. Zangiacomi, juge, en France.

Brighton 14 octobre 1855.

Monsieur,

Je profite de ma première étape sur le chemin de l'exil, pour protester, avec toute l'énergie qui est en moi, contre le texte du jugement que vous avez prononcé, le 12 octobre dernier, comme président de la cour d'appel de Paris, dans l'affaire de la *France mystique*.

Permettez-moi de vous rappeler exactement ce qui s'est passé.

Appelé une première fois devant le tribunal de police correctionnelle, sous l'inculpation d'outrage à la religion catholique, je me défendis avec une grande modération, avec cette gravité de tenue, avec ce calme de parole, qui sont bien souvent, vous devez le savoir, l'indice des convictions raisonnées et sérieuses. Mes opinions en matière religieuse ne sont pas de celles qui s'expliquent avec des éclats et des fanfaronnades: appuyées, non sur des passions, mais sur la base inébranlable d'une certitude acquise par des travaux assidus, elles excluent la violence et l'emportement. Je laisse les extravagances anticléricales d'autrefois à ceux qui, après avoir souillé les bénitiers et brisé les croix, vont ensuite, quand ils prennent de l'âge, chanter la palinodie à la messe de mariage, de première communion ou d'enterrement. Pour moi qui, ni vivant ni mort, ne mettrai jamais le pied chez ceux que je regarde comme les ennemis les plus dangereux de ma foi démocratique, je m'attaque, avec la paix et la sérénité d'une conscience sûre d'elle-même, aux principes fondamentaux de l'institution que je combats. Vous comprenez bien, monsieur, qu'une fois arrivé à ce degré d'hostilité calculée, profonde et sévère, on ne s'emporte plus.

Voyant que je ne m'étais pas emporté dans le procès, étonnés, qui sait? touchés peut-être, de ma loyale certitude dans mes doctrines rationalistes, hétérodoxes sans doute devant les conciles, mais si profondément orthodoxes devant le bon sens, les premiers juges crurent que leur mandat serait suffisamment rempli par la suppression de mon livre. Messieurs du clergé, mes dénonciateurs, n'en avaient sans doute pas exigé davantage pour cette fois. Je n'eûs du reste qu'à me louer des procédés de l'accusateur public et du tribunal dans tout le cours de l'audience.

Mais, soit inadvertance, soit intention plus ou moins perfide, ces premiers juges glissèrent dans leur jugement un considérant où il était dit que j'avais manifesté du *regret*.

Digitized by Google

Je n'étais pas dans le prétoire au moment où fut prononcé ce considérant inattendu; je n'en connus le texte que par les journaux. Mon étonnement fut sans bornes à la lecture d'une appréciation semblable. Quoi! J'aurais écrit, la veille, sous l'inspiration de ma conscience, un livre de bonne foi, et, le lendemain, un danger se présentant, j'aurais désavoué ce livre! J'aurais regretté d'avoir flétri, comme elles le méritent, les superstitions impies de ceux qui, par le dogme du péché originel et par la fantasmagorie du diable éternellement tentateur, proclament le mal fatal et irremédiable sur la terre! J'aurais regretté d'avoir défendu, avec tout mon cœur, les droits de la nature outragée, en combattant l'idée imbécile qui damne Socrate et les petits enfants morts sans une lotion d'eau! J'aurais regretté d'avoir ri des bedeaux de Cideville, des revenants de l'*Univers*, et des miracles de la Sallette!

J'étais, je l'avoue, ébahi de la naïveté ou de la perfidie de mes juges. J'écrivis sur-le champ, aux journaux étrangers, la protestation suivante:

Paris, le 19 septembre 1855.

Monsieur le rédacteur,

J'ai recours à la publicité de votre libre journal, pour une protestation que je ne puis songer à faire insérer dans les journaux français.

Dans un jugement rendu contre moi, sous l'inculpation d'outrage à la religion catholique, je lis un considérant conçu en ces termes: «En égard toutefois à la position particulière de chacun des inculpés et aux regrets par eux manifestés.....»

Je ne sais quel but se sont proposé mes juges en atténuant ma peine sous un pareil prétexte, mais ce que je puis affirmer, c'est que, tout en me défendant avec une modération qui m'est naturelle, je n'ai éprouvé ni manifesté aucun regret d'avoir attaqué une secte que je regarde comme déplorablement superstitieuse, et un parti que j'estime être le plus grand ennemi du genre humain.

Tels sont les inflexibles sentiments avec lesquels je ferai ma courte prison et dans lesquels j'espère vivre et mourir.

Recevez, monsieur le rédacteur, mes salutations fraternelles.

A. Erdan.

Il paraît que messieurs les juges français n'aiment pas à voir protester ceux qu'ils essaient de déconsidérer par leur phraséologie tortueuse. Les dix jours pendant lesquels le procureur-impérial a le droit d'appeler, étaient écoulés; malgré cela, ils

Digitized by Google

trouvèrent, dans l'arsenal inépuisable de leurs procédures, le moyen de satisfaire leur ressentiment contre un homme libre, qui ne voulait pas accepter la honte de leur hypocrite indulgence. Ce fut le procureur-général qui, usant de la faculté qu'il a de retenir les affaires pendantes l'espace de deux mois, interjeta appel *à minimâ*. De cet appel résulta un procès nouveau devant la cour. Vous présidiez, monsieur, l'audience où j'ai été attaqué, et où je me suis défendu.

Je ne vous rappellerai pas tous les détails de cette audience. Vous devez encore avoir présent à l'esprit ce curieux réquisitoire où, moi, habitant de Paris, je fus en quelque façon rendu responsable d'un manifeste politique publié à Londres, sous le nom de trois hommes éminents qui président, pour leur part, aux destinées de la démocratie européenne, et cela par cette raison frappante, que ma lettre de protestation se trouvait imprimée dans un journal, *l'Homme*, à côté de ce manifeste (1).

L'auteur de cet argument singulier, nommé Gaujal, si j'ai bonne mémoire, me disait encore: « Si vous aviez eu quelque courage, monsieur, vous eussiez porté votre protestation aux journaux de la France, au lieu de la porter aux journaux de l'étranger! » Ce trait, je m'en souviens, enchanta l'auditoire. L'idée de faire des protestations dans ces papiers apeurés ou asservis, qu'on appelle les journaux français, fut accueillie par un murmure universel d'hilarité. Je vis même un de vos assesseurs, monsieur le président, qui pouvait à peine dissimuler son sourire.

Dans ma défense, j'exposai de mon mieux comment, même après avoir attaqué avec fermeté et vivacité le parti catholique, je devais être considéré et déclaré innocent devant le Code d'une grande nation comme la France du XIX^e^ siècle, qui a bien autre chose à faire, ce semble, que de mettre des jeunes gens en prison pour des débats théologiques sur la pomme originelle, sur la grâce concommittante et sur la vertu des fonts baptismaux.

J'insistai particulièrement, vous vous en souvenez sans doute, monsieur le juge, sur la question de mes *regrets* à la première audience. Entre autres choses, je vous dis naïvement, avec candeur:

« Ma lettre de protestation aux journaux étrangers, s'explique, « messieurs de la cour, par l'émotion très-vive que j'éprouvai « en voyant que l'on m'avait prêté gratuitement un sentiment

(1) Le manifeste des citoyens Mazzini, Ledru-Rollin et Kossuth, fut lu à l'audience par l'avocat-général, dans le but évident d'exciter les juges contre moi.

Digitized by Google

« indigne de moi, indigne des doctrines auxquelles j'appartiens. « Je n'avais pas pu regretter, — concevez-le donc! — d'avoir « critiqué énergiquement saint Augustin, Bossuet et les con- « ciles œcuménique de Lyon et de Florence, qui, ruinant la « théorie à l'eau de rose des limbes, déclarent damnés éternel- « lement avec les démons, dans les flammes de l'enfer, les « infidèles vertueux de l'antiquité et les enfants non baptisés. « Je suis lié à jamais, moi, par un Evangile nouveau qui, en « dépit de Bénigue Bossuet, met au nombre des élus les Platon « et les Socrate, quoique non associés à la confrérie, et qui dit « aux mères désolées d'une théologie sans cœur: soyez tranquil- « les, pauvres mères, dès votre sein, où ils puisent une étin- « celle de la grande vie de la nature, vos enfants sont sacrés!

« Ainsi pensais-je l'autre jour, messieurs, ainsi je pense encore « aujourd'hui, et je vous affirme, sur l'honneur, qu'il m'est « tout à fait impossible de penser ni de dire autrement. Le mot « de *regret*, inséré dans mon jugement, est donc inexact: rien « ne le justifie ni ne l'explique, dans les paroles que j'ai pro- « férées en première instance. J'en appelle au témoignage de « toutes les personnes qui assistaient au procès, parmi lesquel- « les j'en pourrais nommer de distinguées et de considérables; « j'ai été devant le tribunal correctionnel ce que je suis devant « vous, messieurs: modéré, calme, modeste comme il me con- « vient, un peu craintif à cause de la solennité de vos assises, « mais indomptable dans ma foi.»

C'est dans cet état de choses, monsieur, c'est après ces attestations solennelles, que vous avez prononcé contre moi, le vendredi 12 octobre, un second jugement qui me condamne à un an de prison, à trois mille francs d'amende fixe, à quelques milliers de francs pour frais d'insertion de ma condamnation dans les journaux, aux dépens, et, faute de paiement, à deux ans de contrainte par corps, c'est à dire, en résumé, dans ma position, sans doute bien connue de vous, d'homme sans fortune, à trois années d'emprisonnement.

Là dessus, je n'ai rien à dire. J'attaque une église qui, à ses débuts, lorsqu'elle était un parti populaire et progressiste, a souffert toutes les persécutions de la part des Gaujal et des Zangiacomie qui servaient à plat ventre le despotisme des empereurs de Rome; je ne puis pas me plaindre, je ne me plains pas, maintenant que cette église est un obstacle au progrès, de souffrir, en la combattant, quelque chose de ce qu'ont souffert ceux qui l'ont fondée. Nous aussi, démocrates rationalistes, nous sommes capables de l'apostolat et du Martyre, nous espérons bien vous le faire voi!

Digitized by Google

Mais, ce dont je me plains, ce dont je suis autorisé à me plaindre, c'est que, en dépit d'un fait avéré, malgré l'évidence, vous ayiez maintenu et même exagéré, dans votre second jugement, le considérant inexact à l'occasion duquel j'avais hautement protesté.

Ce dont je me plains, c'est que, sachant — car vous le saviez! — que je n'avais pas laissé voir l'ombre d'un regret devant les premiers juges, vous ayiez osé, foulant aux pieds la vérité, faisant mentir délibérément la justice, vous ayiez osé déclarer que j'avais, en première instance, non-seulement exprimé du regret, mais, ce qui est plus encore, manifesté du REPENTIR.

Voilà de quoi je me plains, monsieur, et tout homme qui a le sentiment de l'honnêteté comprendra, qu'en présence d'un pareil oubli de tous les devoirs imposés aux magistrats par les lois écrites aussi bien que par les lois naturelles, j'ai le droit de vous dire, — à vous, Zangiacomi, président de la cour d'appel, à vous, Gaujal, procureur des prisons du saint-office bonapartiste, à vous qui, parmi les assesseurs du tribunal, avez accepté ce jugement inique de fond et menteur de forme: vous n'êtes pas des juges, vous êtes des colomniateurs!

A. ERDAN.

Digitized by Google

PROLOGUE.

LE MOYEN-AGE.

J'appelle les gouvernements et les peuples à une alliance vraiment SAINTE, contre les préjugés nuisibles à la société, contre l'ignorance qui les fait naître, contre l'erreur qui les croit utiles, et contre la faiblesse qui les souffre. (DE POTTER.)

Le moyen-âge cuit dans son jus, et c'est Fréron-Veuillot qui tient la queue de la poêle. (ANDRÉAS.)

Ma conviction profonde et inébranlable est qu'il n'y avait pas lieu, au commencement de ce siècle, de réparer l'édifice religieux qu'avait détruit la révolution française. Ni l'intérêt moral du pays, ni l'intérêt politique dans son acception la plus étendue, ni même l'intérêt gouvernemental de la haute personnalité qui était alors au pouvoir, n'exigeaient une pareille restauration. Le parti le plus sage, comme le plus juste, était alors, ainsi qu'il serait encore aujourd'hui, ainsi qu'il sera éternellement, d'organiser la liberté des sectes, et de rendre l'administration nationale complètement et absolument étrangère à ces sortes de choses.

Mais étant admis le fait d'une reconstruction de cette nature, il y avait pour l'église deux voies à suivre, deux chemins ouverts, dès le début du siècle, par deux hommes puissants Châteaubriand et de Maistre.

D'un côté était la voie droite et attrayante indiquée par le *Génie*

Digitized by Google

du Christianisme. Par là, peut-être, y aurait-il eu moyen, sinon de marier à nouveau l'église au siècle, du moins de les faire vivre pacifiquement l'un à côté de l'autre. De lassitude, en effet, de découragement, la France intellectuelle en était venue, soit à méconnaître, soit à oublier sa grande mission humanitaire et rationaliste.

Elle fit tout ce qu'elle put pour s'accorder avec les revenants du vieux monde, revenants de la crosse aussi bien que revenants du sceptre. On sait avec quelle complaisance notre littérature se prêta à la renaissance du catholicisme. La loyauté de la génération ne voulut pas penser qu'il pouvait y avoir des serpents sous les fleurs que Châteaubriand avait fait éclore au souffle de la poésie. Tout le monde fut touché de voir les aspects bénins que cette plume chevaleresque avait donnés à des institutions si décriées. La conscience de la France parut éprouver du remords d'avoir inspiré l'oeuvre du dix-huitième siècle.

Ce que nous disons ici de l'empressement avec lequel la littérature accueillit la restauration chrétienne et catholique, est incontestable. Tout le mouvement littéraire, dont les représentants sont encore sous nos yeux, est là pour en témoigner. Que fut, par exemple, ou plutôt que voulut être le romantisme à son début? Qu'est-il dans la préface de *Cromwell?* Un hommage-lige à la croix. Chose vraiment singulière! cette intronisation de la libre pensée dans le domaine de l'art, imposée au bon sens du siècle par un homme de génie qui entrera de plus en plus avant, nous l'espérons, dans la voie du radicalisme philosophique, cette intronisation se fit presque au nom de la réaction religieuse. Nous le rappelons sans crainte pour la gloire d'un nom qui rayonne aujourd'hui parmi ceux des plus libres penseurs, il n'y a point d'injures que le romantisme n'ait dites à la philosophie. C'est par lui que la haine contre Voltaire et tout le dix-huitième siècle a été popularisée. Dans les entraînements de son inconséquence, la jeune et brillante phalange de la littérature réaliste, dont le caractère essentiel est de représenter, au point de vue artistique, la sympathie humaine et l'universelle liberté, se posa exécutrice des hautes oeuvres de de Maistre, et après avoir jeté de la boue aux libérateurs de la société française, si elle n'eût été arrêtée par un mouvement secret de la conscience, elle se fût volontiers mise à sculpter en vers la prose épaisse des *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

La même sympathie pour la reconstruction religieuse se produisit dans toutes les manifestations de la pensée, pendant la première moitié du dix-neuvième siècle. La philosophie

Digitized by Google

quelque temps rétive, consentit cependant à faire à la tendance générale une foule de concessions. Son opposition s'enferma ensuite dans un vague tel qu'elle finit par s'évaporer, si bien que notre génération a vu se réaliser à la lettre la prédiction du grand Broussais: l'éclectisme kantoplatonicien en est arrivé, de palinodies en palinodies, de lâchetés en lâchetés, à s'abjurer lui-même; il a donné la main, publiquement, à l'adversaire de toute sa vie; il a renié ceux de ses disciples qui avaient eu foi en lui, et qui avaient tiré les conséquences de ses principes; enfin, il a tellement multiplié les preuves de son impuissance et de sa couardise, que, n'étaient quelques nobles jeunes hommes, quelques intelligence loyales qui ont été mêlées à ce mouvement sans y perdre leur valeur, on serait tenté de dire que cette campagne franco-alexandrine, surtout dans la conduite pratique de ses chefs, est une des plus grandes hontes de ce temps-ci.

Les partis politiques, les écoles économiques et socialistes ne firent, en général, à l'Eglise qu'une opposition très-restreinte.

Le vieux libéralisme, sous ce rapport, usait de la plus inintelligente et de la plus déplorable tactique qui se puisse imaginer. Nos neveux voudront-ils croire que des journaux tels que *le Constitutionnel*, *le National*, *le Siècle*, *la Réforme*, etc., aient eu pour principe de vouloir forcer le prêtre à inhumer, avec les prières du culte catholique, des hommes qui avaient été hostiles à ce culte pendant toute leur vie? Croira-t-on que ces fameux prêtrophobes n'ont cessé de supplier le sacerdoce de venir au moins leur pardonner sur leur cercueil?

Voilà l'opposition du vieux libéralisme. Ce détail seul permet de juger combien elle était systématique et dangereuse.

Quant aux écoles économiques et socialistes, toutes ou presque toutes invoquaient l'Evangile et le christianisme. Dans l'une des plus fameuses, celle de Fourier, on ne pouvait aller saluer un des maîtres de la doctrine sans coudoyer un membre du clergé.

L'histoire, de son côté, se fit aussi modeste que la philosophie. Elle revint sur les appréciations qu'avait produites l'esprit voltairien touchant le rôle de la papauté, touchant les annales cénobitiques, touchant le monde légendaire. Elle s'adoucit considérablement à l'égard du moyen-âge. Une secte célèbre, celle des saint-simoniens, s'efforça, avec plus ou moins de bonheur, de réhabiliter tout ce que le révolutionarisme avait stigmatisé. Ceux-là même qui n'acceptaient le passé de l'Église que sous bénéfice d'inventaire, affirmaient qu'une réconciliation était, jusqu'à un certain point, possible, au nom et sur les

Digitized by Google

ossements de nos ancêtres. On s'en souvient, lorsqu'un prêtre montait en chaire et disait: « Ce n'est pas nous, c'est le malheur des temps qui a fait l'inquisition! » nul ne voulait le contredire, et l'auditeur bénévole, s'enfermant dans un prudent silence, murmurait en lui-même: « Hé bien! soit! laissons dormir ce qui dort? »

Combien le siècle fut patient, eux seuls le savent et le pourraient dire. Ils savent ce qu'il y avait de loyal chez le large génie qui a conçu *Jocelyn*, à revêtir de la robe de ce qu'on appelle un prêtre selon l'Evangile, le vrai sacerdoce de l'humanité future. Ils savent ce qu'il y eut de mérite et de généreux oubli à la génération actuelle à les convier à ses fêtes de liberté. Ils savent ce qu'il a fallu de candeur à la jeunesse française pour manifester son respect envers leurs symboles, à une heure solennelle où une dynastie de rois tombait devant une révolution!

Voilà ce que dut l'Eglise au drapeau levé sur elle par des hommes tels que Châteaubriand, M. Lacordaire et quelques autres. Sous cette égide et dans cette voie, le catholicisme eût définitivement fait sa paix avec l'humanité. Quelque jour, il eût généreusement renoncé au privilége des religions d'Etat; il n'eût demandé de subsides qu'à la conviction spontanée, d'adhésions qu'à la conscience, et alors il eût poursuivi tranquillement le cours de ses destinées. C'était là le bon système, le bon chemin, au bout duquel il y avait la paix et peut-être la prospérité et l'honneur. Nous eussions, quant à nous, applaudi à l'attitude et à la conduite de ce noble adversaire, sachant sauvegarder ses intérêts tout en respectant nos droits.

De Maistre ne l'a pas voulu.

L'esprit de de Maistre est parfaitement caractérisé par une anecdote qui est rapportée par Philostrate dans la *Vie d'Apollonius de Tyane*. Le célèbre taumaturge étant au fond de l'Asie, se présenta un jour devant une assemblée de ces philosophes ou mages orientaux, chez lesquels la puissance de l'exaltation n'excluait pas toujours la modestie et le bon sens. — Que venez-vous nous apprendre, dirent les sages au nouveau-venu, et que savez-vous? — Moi, dit Apollonius, JE SAIS TOUT.

C'est avec une semblable brutalité de certitude et de prosélitisme que cette légion, à laquelle je donne le nom de de Maistre, s'est mise en devoir de faire rebrousser le siècle. Pour elle, il ne suffit pas que l'Église ait droit de cité, il faut que l'Église absorbe la cité. Il ne lui suffit pas de pouvoir se mesurer, sous le régime de la liberté, avec les autres

Digitized by Google

manifestations de la pensée, il lui faut l'asservissement complet de l'esprit humain. Ce n'est pas assez que des mains bienveillantes feuillettent ses annales, pour y retrouver et signaler le bien qu'ont pu produire ses plus dignes représentants, elle exige qu'on accepte son histoire de toutes pièces, dût-on se trouver forcé, dans une telle voie, de consacrer les plus hideuses inepties et les plus épouvantables forfaits. Et notez bien ceci, qui est plus monstrueux encore que tout le reste: ce ne sont pas des gens qui vous disent simplement le mot fameux du général des jésuites: *Sint ut sunt, aut non sint*, prenez-nous tels que nous sommes, ou laissez-nous. Non! ils ne l'entendent pas ainsi. Après avoir dressé leur fantôme horrible aux yeux de la société, ils chuchotent à l'oreille des gouvernements des mots sinistres, par lesquels ils semblent les sommer de jeter de force la société qu'ils dirigent dans les bras de ce spectre!

Il y a longtemps déjà que cette contre-partie du catholicisme intelligent et libéral est commencée: Châteaubriand n'avait pas fini encore, que les Bonald et les de Maistre étaient en train. A peine la candide génération de ce temps-là avait-elle goûté du bout des lèvres les sucreries théologiques du *Génie*, d'*Atala* et des *Martyrs*, que déjà elle put sentir le fiel qui débordait de la *Législation primitive*, du livre *Du Pape*, des *Soirées de Saint-Pétersbourg* et de l'*Essai sur les sacrifices*.

Rendons néanmoins une justice aux hommes noirs de ce temps-là. La guerre qu'ils faisaient à l'esprit humain ne manquait pas d'une certaine grandeur. Empreinte de je ne sais quel caractère philosophique, leur polémique, si haineuse et si violente qu'elle fût, semblait conserver quelque respect pour la pensée qu'elle voulait détruire. Ils étaient frappés, surtout, du sentiment de l'UNITÉ qui devait, suivant eux, résulter du triomphe de l'Église. Il y avait une apparence d'honnêteté dans leur oeuvre ténébreuse. La lutte était dirigée par un homme chez lequel l'exaltation fiévreuse du fanatisme ne tua jamais le sens moral, et qui, certes, n'eût point accepté une monstruosité évidente. Pour que l'âme de Lamennais, de celui que j'appellerai quelquefois, dans ce livre, le *premier Lamennais*, se soit jetée dans ces abîmes, il fallait bien que la perversité du parti ne fût pas encore complètement développée.

Il était réservé à notre temps de voir de Maistre quitter son masque. Nous ne redirons point ici des faits qui sont présents à toutes les mémoires: des écrivains faisant métier de réhabiliter les plus atroces cruautés de l'inquisition; le bon sens public harcelé, provoqué, avec une insolence inouie, par les plus hideux

Digitized by Google

paradoxes ; la liberté outragée dans ses résultats les plus inoffensifs; enfin, toute une série de manifestations diverses, où le fanatisme atteignit le degré de la rage ; où les passions grossières et haineuses ne furent même plus recouvertes du vernis religieux ; où le plus brutal cynisme défia la civilisation sous tous ses aspects ; où il sembla, pour tout dire d'un mot, que Borgia entr'ouvrait sa robe et, en ricanant, présentait sa pourriture à l'adoration du monde.

Il était cependant une question que ces enfants perdus du parti de la déraison n'avaient jamais osé réveiller. C'était la question de la sorcellerie, la question du diable. Cet article du testament moyen-âge était prudemment passé sous silence. Le dernier des théologiens, Bergier, avait fait sur cet endroit-là une rature, et les théories infernales étaient devenues si vagues, qu'on pourrait dire d'elles qu'elles étaient passées à l'état gazeux et fluidique. Implicitement, il y avait bien toujours, dans les recoins obscurs du dogmatisme, une ombre satanique ; car, comment l'édifice se serait-il soutenu autrement ? C'est Voltaire qui l'a dit : « Pas de Satan, pas de Sauveur, et partant pas de christianisme. » Mais rien d'explicite. La bâtisse faite, l'échafaudage gisait misérablement dans les lieux reculés. A cet égard, on avait pris la précaution que prirent autrefois les dieux antiques. C'est Rabelais qui parle :

« Quand les géans entreprinrent guerre contre les dieux, les « dieux au commencement se mocquarent de telz ennemis, et « disoient qu'il n'y en avoit pas pour leurs paiges. Mais quand « ils virent, par le labeur des géans, le mont Pelion posé « dessus le mont Ossa, et jà ébranlé le mont Olympe pour être « mis au dessus des deux, furent tous effrayez. Adonc tint « Jupiter chapitre général. La fut conclud de tous les dieux « qu'ils se mettroient vertueusement en défense. Et pour ce « qu'ils avoient plusieurs fois vu les batailles perdues par « l'empeschement des femmes qui estoient parmi les armées, « fut décreté que, *pour l'heure*, on chasseroit des cieux en « Egypte, et vers les confins du Nil, *toute cette vessaille* de « déesses, déguisées en belettes, fouines, ratepenades, musarai- « gnes et autres métamorphoses. Seule, Minerve, déesse de la « sagesse, resta avec Jupiter. »

Ils avaient agi de même. En présence des Titans du dix-huitième siècle, le *credo quia absurdum* de saint Augustin avait fait son possible pour devenir le *rationale obsequium* de saint Paul. La vessaille était partie pour l'Egypte.

Aujourd'hui la voilà qui nous revient, et la résurrection du moyen-âge est maintenant achevée. La hideuse cohorte des

Digitized by Google

musaraignes et des ratepenades a recommencé d'hier à grouiller en pleine civilisation. Tout est refait maintenant. Il ne manque plus que quelques petits bûchers. Et puis, voilà l'an 2000 qui s'avance: si l'on recommençait la grande escroquerie sacrée de l'an 1000? Voilà une idée: qu'en dites vous? Le triomphe serait complet!

Et qu'on ne dise pas que nous exagérons, et que nous prêtons gratuitement à nos adversaires un oubli aussi étrange de ce qui est dû à la raison publique. Le lecteur sait aussi bien que nous comment le diable vient de rentrer sur la scène à propos du phénomène des tables tournantes; et ce que le lecteur sait encore, c'est que sa rentrée a été annoncée *officiellement* (j'entends par l'autorité spirituelle) et avec toute la solennité qu'exigeait le retour d'un si important personnage. Il y a eu mieux que cela encore.

Pendant que des actes *officiels* annonçaient en termes réservés et prudents cette grande nouvelle, des publications de diverse nature formulaient la chose d'une manière plus explicite. De Maistre ne pouvait pas laisser perdre une si bonne occasion de terrasser le rationalisme contemporain. La légion que j'appelle de Maistre, en l'an 1854, tout juste cent ans après la publication des premiers cahiers de l'*Encyclopédie*, cinquante ans après l'invention de la vapeur, quinze ans après la découverte du télégraphe électrique, la légion que j'appelle de Maistre a fait faire la philosophie du dogme de Belzébuth. Cela a été imprimé en plusieurs gros volumes, un, entre autres, un in-octavo de quatre à cinq cents pages, sur lequel on a écrit: ***Des esprits et de leurs manifestations fluidiques, par J. Eudes de Mirville.***

Les conclusions de cet ouvrage sont catégoriques. Il y est déclaré que les ténèbres du moyen-âge sont désormais changées en lumières. On y annonce la réhabilitation prochaine des inquisiteurs des sorciers, «tous ces grands hommes calomniés, coupables, disait-on, d'avoir fait périr tant de milliers d'*innocents*.» On y gourmande l'incrédulité de ceux qui ne croient pas aux possessions et aux sortilèges, et l'on y provoque ouvertement le rétablissement du régime des exorcismes, en attendant le régime des bûchers.

Chose véritablement triste! En tête d'une pareil ouvrage, vous trouvez une sorte d'approbation signée d'un nom qui semblait jadis exclure toute idée d'obscurantisme. M. Ventura, en compagnie de je ne sais quels néo-catholiques, bénit un tel livre, en attestant que, par lui, l'honneur des vieux siècles va être sauvé, et que «ce moyen-âge si gratuitement doté

Digitized by Google

de tant de ténèbres», et qui avait déjà raison au point de vue «gouvernemental», va voir «*tout son passé*» entièrement réhabilité et glorifié!

Ainsi, voilà qui est bien entendu: c'est la résurrection du moyen-âge, même au point de vue de Satan, même au point de vue de la sorcellerie, même au point de vue du bouc infernal convoquant les vieilles magiciennes aux horreurs du sabbat, même au point de vue des loups-garous! Ces messieurs ne nous font grâce d'aucun article du testament théocratique. Allons! pauvre dix-neuvième siècle, courage! recule encore! tu as accepté, la réhabilitation de la crosse de Grégoire VII et d'Innocent III: accepte maintenant la réhabilitation du balai qui portait les sorcières aux assises infernales! Tu ne peux pas t'arrêter en si bon chemin: quand on prend du moyen-âge, on n'en saurait trop prendre. Écoute, écoute ce qu'ils te disent. La prédiction de de Maistre est accomplie: on rit maintenant de ces «voltairiens arriérés» qui ont ri du bon vieux temps. Elle est faite, vois-tu bien, cette sainte alliance qui doit te réduire à brûler ce que tu as adoré, et à adorer ce que tu as brûlé! Les entends-tu? ils se posent, ils se déclarent, ils s'impriment l'*école vengeresse du passé!* Et presque personne ne les contredit, presque personne ne leur répond. Ils sont bien forts, va! à eux toutes les chaires, à eux toutes les ressources de la publicité, à eux toutes les immunités de la presse et de la parole! Ils ont le pied sur ton cou, pauvre siècle! Que pourrais-tu faire pour leur résister? Résigne-toi donc, courbe la tête, mange la poussière, demande grâce, mets sur tes yeux le bandeau de la vierge qui tient le calice des dures croyances, et endors-toi!

Hé bien! non! dit le siècle, je ne m'endormirai pas!

Écoute-moi bien, *école vengeresse du passé*, écoute un des plus humbles serviteurs de l'école qui construit l'avenir, tu te trompes si tu crois que l'esprit humain est vaincu et rend les armes. Du coin obscur et solitaire d'où je t'observe, j'ai aussi observé l'effet profond qu'ont produit tes derniers actes et tes dernières paroles sur la société que tu trompes et que tu outrages. En disant le dernier mot de la comédie que tu joues depuis cinquante ans, tu as soulevé une répulsion telle que ce que tu crois l'heure de ton triomphe est, en réalité, l'heure où commence ton agonie. Tu es mûr maintenant, fruit du mal, et tu vas être cueilli et jugé!

Ah! le siècle t'a offert la paix, et tu n'as pas voulu de la paix! Et parce que le siècle, étonné de tant d'impudence, empêché par mille obstacles, te laissait faire sans trop se

Digitized by Google

plaindre, tu as cru que la société était disposée à t'accepter! tu as cru que la France était tombée amoureuse de toi, et tu t'es mis à l'aise, et tu as pris tes libres ébats, comme fait l'amant dans les boudoirs de sa maîtresse!

Mais, pour Dieu! regarde-toi donc, spectre du moyen-âge, et juge s'il est possible qu'une pareille union soit accomplie! Lis donc sur ton front ce que la main du temps y a écrit, et vois par là si la civilisation peut te donner sur elle la domination que tu convoites!

Tu as eu l'humanité entre les mains, qu'en as-tu fait? Tu en as fait la société féodale, quand les campagnes étaient en friche, quand les villes étaient des cloaques et comme des tombeaux; quand la vie humaine atteignait une moyenne inférieure de moitié à celle d'aujourd'hui; quand l'incurie gouvernementale laissait la peste et la famine s'établir en permanence au sein des populations désolées, quand l'immoralité universelle autorisait les chefs temporels et même les chefs spirituels à disposer des femmes de leurs vassaux!

C'est sans toi, et souvent malgré toi, que les progrès sociaux se sont accomplis. Quand le flot de la civilisation montait, quels étaient les peuples qui restaient dans les ténèbres, qui continuaient à croupir dans l'ignorance, qui persistaient dans les vieilles fanges? C'étaient les peuples chez lesquels tu dominais; c'étaient l'Italie et l'Espagne. A l'heure même où je te parle, compare ton oeuvre à celle de la liberté moderne. Compare l'Amérique du Sud à l'Amérique du Nord! Compare l'Irlande du Nord avec l'Irlande du Sud! Compare la Prusse et l'Autriche! Compare la Bretagne et le Languedoc à la Bourgogne et à la Normandie (1)!

Et d'ailleurs, n'as-tu pas mille fois montré ton antipathie pour les améliorations quelles qu'elles fussent? N'est-il pas de l'essence même de ta doctrine de maintenir la terre à l'état de lieu de pélérinage? N'as-tu pas toujours préféré le régime de l'hôpital au régime de l'aisance universalisée? N'est-ce pas toi (odieux autant que stupide blasphème!) qui disais hier que les chemins de fer avaient été inventés en punition de nos péchés!

---

(1) L'impuissance de l'esprit du moyen-âge à civiliser ressort admirablement d'un livre qu'a publié l'année dernière le ministre protestant Roussel, sous ce titre: *Les Nations catholiques et les nations protestantes comparées.* Cet ouvrage est une triomphante réponse au livre du prêtre espagnol Balmès, aussi bien que la destruction des ridicules théories exclusivistes émises en ces derniers temps par un M. Nicolas, de Bordeaux, la plume actuelle du parti.

Digitized by Google

Si, au sujet des choses sociales et politiques, tu peux répondre jusqu'à un certain point, que tu n'avais pas l'omnipotence sur les États, il est un aspect de ton oeuvre où le faux-fuyant n'est pas possible: c'est celui qui concerne la domination des intelligences. Qu'as-tu fait des esprits quand tu les tenais dans le cercle de fer de ton orthodoxie? Voyons, que leur enseignais-tu? Je vais te le dire. Entr' autres, tu leur apprenais que les petits enfants qui étaient morts sans avoir reçu une tasse d'eau sur la tête, étaient rôtis pendant l'éternité par les démons, ce qui tourmentait horriblement les pauvres mères. Tu faisais sérieusement examiner dans tes écoles la question de savoir si le phénomène des incarnations divines pourrait, à la rigueur, s'opérer dans «un âne ou dans un potiron.» Et tu répondais affirmativement; j'en prends à témoin tes propres livres. Ce que tu enseignais dans tes bulles et dans tes chaires, à propos de la sorcellerie, je le dirai bientôt, et la France en rougira. Je pose en fait que si l'on réunissait dans un volume toutes les insanités et toutes les grossièretés nauséabondes dont tu as occupé la pensée humaine pendant cinq à six cents ans, l'univers applaudirait la main courageuse qui écrirait sur ce volume: ***Summa ineptiarum, vel Scientia infinite absurdi!***

Parlerai-je des moeurs de ceux qui te représentaient? Après avoir rendu l'hommage sympathique qui leur est dû, à ceux de tes membres qui ont honoré l'humanité, je pourrai dire sans crainte que bon nombre de tes représentants ont été l'idéal de la corruption hypocrite, de la volupté crasse, du sensualisme abject. L'épouse purifiante était absente de tes fêtes, et les amours de contrebande convenaient seuls à ton égoïste sensualité. Tu trônais à Constance quand dans cette ville, par toi devenue une sentine immonde, tu t'arrachais péniblement à tes milliers de courtisanes, pour aller voir brûler vifs l'héroïque Jean Huss et l'intéressant Jérôme de Prague. Tu t'appelais, dans ce temps-là, Jean XXIII, et tu devais t'appeler, cinquante ans plus tard, Alexandre IV, l'amant de sa fille Lucrèce Borgia!

Tu étais d'une cruauté froide et tenace dont il n'y a pas d'autre exemple dans l'histoire universelle du monde. Par tes inquisiteurs, tu as commis des barbaries qui dépassent l'imagination. Tu a été Spranger, Grillandus et Torquemade! C'est toi qui, au quinzième siècle, en Alsace, as fait monter sur les bûchers seize et quelques milles juifs en deux ou trois semaines, si bien que l'air fut empesté d'une odeur de chair grillée, et que les adolescents de Strasbourg et de Colmar, malgré

Digitized by Google

l'aliénation mentale qui s'était, par toi, emparée de toutes les âmes, furent émus et pleurèrent, en voyant tant de belles jeunes filles israélites se tordre dans les flammes avec d'horribles cris! C'est toi qui as sonné la cloche d'argent au Palais de Justice, la nuit de la Saint-Barthélemy, donnant ainsi le signal d'un carnage dont la pensée fait dresser les cheveux! C'est toi qui as brûlé vif Geoffroy Vallée, d'Orléans, qui était âgé de quinze ans et quelques mois, parce que cet enfant avait écrit, d'une plume folle; je ne sais quel livre huguenot! C'est toi qui as brûlé De La Barre qui n'avait pas encore dix-huit ans! C'est toi, enfin, qui as trempé l'Évangile dans le sang humain! C'est toi qui as détaché de la croix le Christ martyr, cette douce victime, et qui en as fait pour le monde un tourmenteur et un bourreau!

Et tu oses sortir de l'obscurité où voulait bien te laisser l'indulgence du siècle! Et tu oses provoquer l'opinion! Et tu oses jeter le gant à la civilisation et à la raison humaine!

Hé bien! spectre du moyen-âge, soit! En garde! Je te le dis, au nom de la seconde moitié du dix-neuvième siècle qui vient de s'ouvrir: En garde! ton gant est relevé!

Digitized by Google

LIVRE I.

EUDÉMONS ET CACODÉMONS.

Ce sont de nouvelles écuries d'Augias que je vais nettoyer, autant du moins que mes forces le permettront; car je désespère de la faire totalement, mon cher Celse, et tu pourras juger par quelques paniers d'ordures que j'en aurai tirés, quelle énorme quantité de fumier trois mille bœufs ont pu produire.

(LUCIEN, *Alexandre* ou *le Faux Prophète.*)

CHAPITRE Ier.

Les Swédenborgiens.

Par un singulier hasard, qui va surprendre le lecteur, je suis obligé d'écrire, en tête de ce chapitre, le nom de l'homme qui s'est signalé, en ce siècle-ci, comme le plus terrible adversaire des doctrines spiritualistes, le grand nom de BROUSSAIS.

L'immortel auteur de l'*Irritation et de la Folie* a eu trois fils, qui ont joué un certain rôle. Casimir et François Broussais ont suivi la carrière médicale, et ont édité religieusement plusieurs ouvrages de leur père; Émile Broussais est entré dans la magistrature, et occupe actuellement un siége judiciaire éminent dans l'une de nos colonies asiatiques (2).

(1) Ce chapitre était achevé et venait d'être livré à l'impression, lorsque M. Émile Broussais est mort à Pondichéry où il exerçait les fonctions de juge. M. Broussais a été universellement regretté à la colonie française.

Digitized by Google

C'est de ce dernier, d'Émile, que nous avons à parler ici; c'est lui qui nous force à tracer le glorieux nom du philosophe Broussais à côté du nom de l'illuminé Swedenborg.

Swédenborg est un fleuve suédois qui s'est répandu successivement dans toutes les régions du monde mystique. Par lui, les communications célestes et angéliques, les idées de révélation nouvelle, de troisième alliance, et autres imaginations de même nature, ont pris, depuis quatre-vingt à cent ans, une grande extension. C'est lui qui, en Allemagne, depuis le temps des Yung Stilling, des Krudener, a donné une impulsion si vive au piétisme allemand. C'est lui qui, dans la compagnie des émigrations allemandes, a traversé l'Océan, et s'en est allé, en Amérique, donner le signal de cette danse macabre des esprits frappeurs. Il semble que, depuis cent ans, il a été l'inspirateur de la mysticité. Ouil du sein des mers du Nord, je vois Swédenborg qui s'élève, comme un blanc fantôme; son spectre géant a un pied sur l'Allemagne et l'autre pied sur les États-Unis, et, entre ses jambes, je vois grouiller le monde qui rêve à l'inconnu, le monde qui a des visions et qui entend des voix dans la nuit, le monde si varié des fous religieux!

Le nom et les ouvrages de Swédenborg ont été longtemps à se répandre en France. Malgré quelques écrits publiés sur sa doctrine dès avant la révolution, malgré les efforts de plusieurs mystiques français, et particulièrement de l'avocat Bergasse, le fameux voyant suédois ne jouit pas d'une grande réputation, dans le pays de Voltaire, jusqu'en 1840. Mais, vers cette époque, un peu avant ou un peu après, les germes Swédenborgiens, répandus dans l'ombre, commencèrent à porter des fruits. Les romanciers, notamment Balzac et madame Sand, mirent les esprits à la mode. Mon lecteur a présent à la mémoire *Séraphita*, *Spiridion*, etc. Le monde magnétiseur, de son côté, sorti des voies de l'expérience, se lança dans les hypothèses spiritualistes. Une foule de sujets magnétiques devinrent des oracles inspirés d'en haut, c'est-à-dire par les anges, suivant les uns, ou bien fascinés d'en bas, c'est-à-dire par les diables, suivant d'autres. Bref, à la faveur de cette restauration des idées *daimoniaques*, pour parler grec en français, Swédenborg fut lu et prit du crédit. On verra ailleurs que l'âme de *Monsieur Swédenborg* joue actuellement un rôle considérable dans les conciliabules du magnétisme spiritualiste et des tables tournantes.

Parmi les hommes qui ont le plus contribué à introduire Swédenborg, je ne dirai pas en France, mais à Paris, il faut

Digitized by Google

citer Émile Broussais qui, à dater de 1840, se fit prédicateur des croyances Swédenborgiennes, et qui s'improvisa chef français de la secte de la Nouvelle Jérusalem, dont les traces sont loin d'avoir disparu entièrement du milieu de nous. On m'assure qu'il y a dans Paris plus de cinq cents Swédenborgiens. J'en connais plusieurs pour ma part, notamment un ecclésiastique qui s'est signalé par plusieurs publications extrêmement hétéroclites.

Émile Broussais se signala comme swédenborgien en 1842 par une publication dont voici le titre:

RÉGÉNÉRATION DU MONDE!

APOLOGIE

POUR LA DERNIÈRE DISPENSATION DIVINE.

Cette brochure, écrite d'un style énergique, et dans laquelle il y a un reste de cette chaleur bouillonante qu'on admire dans le Broussais de l'*Irritation*, cette brochure dis-je, est une ardente profession de foi, dans laquelle l'auteur attaque le matérialisme du siècle et appelle la société à la vraie religion, telle que l'a conçue Swédenborg.

On est étonné d'entendre un Broussais parler dans les termes suivants d'une école philosophique à laquelle a appartenu son père:

«L'âme est dans le ciel et le corps sur la terre, ou sinon «l'homme n'est plus qu'un démon, une sorte d'animal, le «plus hideux et le plus malfaisant de la nature, un singe. «*Aucun sentiment délicat, élevé, généreux, pur, ne se trou-*«*vera jamais dans un impie.* Fouille maintenant qui voudra «cette fange de l'impiété, mais qu'il sache auparavant *qu'il* «*n'y trouvera que pestilence et saleté.*»

M. Émile Broussais permet d'ajouter une variante au proverbe. Le proverbe disait: A père avare, fils prodigue. On pourra dire aussi désormais: A père voltairien, fils dévot.

L'auteur de la *Régénération du monde* gourmande ce qu'il regarde comme un résultat du matérialisme de la société actuelle, avec le même entraînement que mettait son père à invectiver les rêveries illogiques de l'ontologie spiritualiste. Écoutez un peu ce sévère censeur de la Nouvelle Jérusalem, adressant des remontrances à la Vieille Babylone.

«Il n'y a plus de paix en quelque coin que ce soit de ce «sol agité. Il n'y a plus d'innocence dans les enfants mêmes; «il n'y a plus dans aucune famille (*aucune* est un peu fort)

Digitized by Google

«l'ombre du bonheur, et cela, parcequ'il n'y a pas de piété, «pas de fidélité aux commandements de Dieu.....

«Il n'y a plus d'équilibre moral, la balance penche uni-«quement du côté des interêts matériels et des passions «sordides.....

«Notre génération est corrompue, toute matérielle, toute «possédée des plus grossières et des plus aveugles cupidi-«tés, n'aspirant qu'aux gains les plus illicites et aux dis-«tinctions de vanité et d'ambition les plus frivoles, par les «voies les plus perfides et les plus ténébreuses, siècle d'in-«signe et d'éhonté charlatanisme, d'extravagance illimitée, «de hideuses et stupides impostures. . . . . .

. . . . . .»

Bref, suivant le très peu indulgent M. Émile Broussais, la société est perdue si elle ne revient à la saine doctrine, qui, naturellement, est celle de M. Émile Broussais, à l'exclusion de toute autre. Voici à quoi elle se résume:

«Au Seigneur tout honneur, toute gloire, tout mérite, toute «illumination, toute édification de l'esprit et du cœur. Il n'y «a *nulle morale naturelle*, *nulle religion naturelle:* toute «morale est religieuse, toute religion est divine. Une seule «révélation, un seul Dieu, un seul créateur, un seul Rédempteur, «en une seule et même personne.»

Ailleurs:

«On sait et on ne sait pas qu'il y a dans l'homme une «âme et un corps, ou que l'homme est une substance spiri-«tuelle revêtue d'un corps matériel; qu'il y a, outre ce monde «des corps inertes et morts, *un autre monde des substances «actives et vivantes;* tous les deux *sont près l'un de l'autre* «et communiquent ensemble par un *influx perpétuel*, quoique «d'une manière dont l'homme n'a pas, dans l'état ordinaire, «la conscience immédiate. On sait et on ne sait pas qu'il y «a un Dieu, un ciel et un enfer, enfin, une révélation divine, «qui est le canal de communication du monde visible avec le «monde invisible, et de l'un et de l'autre avec Dieu; une «révélation qui fait connaître toutes choses, dissipe toutes les «ténèbres, apprend à distinguer le bien du mal, le vrai du «faux, et à faire un bon usage des facultés de raison et d'amour «dont l'homme est doué ou composé, promet enfin la félicité «éternelle pour récompense des œuvres pies, et l'infélicité «perdurable pour châtiment des œuvres criminelles.»

Tous ces matériaux-là sont bien vieux, mon cher monsieur, pour construire une Nouvelle Jérusalem.

Je n'insiste pas: Il m'est difficile, je l'avoue, de me mettre

Digitized by Google

au niveau de gens qui trouvent, que la société d'aujourd'hui est une gueuse et une gourgandine, en comparaison de la société ancienne, et qui viennent sérieusement offrir à cette misérable société, pour la moraliser, je ne sais quel *canal de communication avec le monde invisible.* Des personnes si morales et si fortes en canalisation dépassent ma science aussi bien que ma vertu.

Le seul correctif que je puisse apporter à ces sévères appréciations, c'est de reconnaître qu'il y a chez Émile Broussais, comme chez ceux qui lui ont succédé, un sentiment populaire et démocratique très prononcé; mais, en dehors de cela et en somme, je dois le dire sincèrement, ce que je connais de la secte swédenborgienne à Paris est si faible, si profondément illogique, que je ne puis me décider à entrer dans le détail de ce qu'elle produit. Le seul moyen de tenir ce chapitre à une certaine hauteur, c'est d'étudier Swédenborg lui-même. Cette étude, je l'espère, aura quelque utilité: elle arrachera son voile à une idole qui n'est respectable que parce qu'elle est cachée, et, de plus, elle jettera un jour lumineux sur les origines de cet immense mouvement *spiritualiste* dont les deux mondes viennent d'être témoins.

ÉTUDE SUR SWÉDENBORG.

I.

CE QU'A ÉTÉ SWÉDENBORG DANS SA VIE.

J'ai à raconter une vie en deux actes, à dessiner un homme qui a deux physionomies.

Je divise donc.

Premier tableau.

Veuillez, patient lecteur, vous transporter avec moi dans ce pays au ciel grisâtre et à la verdure sombre qu'on appelle la Suède.

Nous sommes dans la capitale suédoise, à Stockholm; c'est en l'année 1745, il y a un peu plus d'un siècle.

N'oublions pas que la Suède est un pays scientifique par excellence, et entrons, s'il vous plait, dans la grande salle où l'Académie des Sciences a l'habitude de se réunir.

Voyez-vous là-bas, dans un coin, enveloppé d'une pelisse

Digitized by Google

de peau de renne, cet homme de cinquante-cinq ans environ, à la taille légèrement courbée, au front élevé, mais plat, à la figure allongée, mais sans maigreur, à la bouche semi-souriante, aux yeux doux et un peu hagards.

Cet homme-là, c'est un savant de premier mérite, le plus remarquable professeur de l'École des mines de Stockholm et l'un des membres les plus honorés de l'Académie. Il a écrit une quarantaine de gros volumes *in-quarto* ou *in-folio* sur toutes sortes de sujets scientifiques. Il a fait sur l'industrie métallurgique des études profondes et des expériences multipliées qui sont déjà de la plus grande utilité à son pays. Pendant que Charles XII, le héros de Voltaire, assiégeait Frédérickstall, ce quasi-vieillard, qui était alors un jeune homme, a exécuté, pour faciliter le siége de cette ville, des prodiges de mécanique. Il a fait huit ou dix grands voyages pour aller consulter et écouter les savants illustres de tous les pays. On l'a vu successivement à Londres, à Paris, à Amsterdam, dans toutes les grandes capitales. Il connait tout: la métallurgie, la chimie, la physique, l'astronomie, la zoologie, la physiologie, la géologie, et je ne sais quoi encore. Il y a dans son bagage scientifique un côté artistique et charmant: c'est lui qui a appris à la Suède à faire des incrustations dans le marbre. Tout Stockholm va visiter dans sa maison, faubourg du Sud, une table de marbre noir où l'on croit voir un jeu de cartes jetées là pêle-mêle et par mégarde, tant les incrustations artificielles du savant artiste imitent parfaitement la nature.

Ce docte personnage, vous me demandez son nom? je vais vous le dire.

C'est le fils d'un évêque luthérien. Vous savez que le luthéranisme est la religion d'État en Suède. Cet évêque, connu pour quelques petits livres mystagogiques où il montre une grande crédulité au sujet des apparitions d'esprits, s'appelait Swédeberg. Naturellement son fils commença par s'appeler Swédeberg, comme lui. Mais il lui arriva ce qui était arrivé à Abram, dont le nom fut changé en celui d'Abraham; à Saul, qui devint saint Paul; à Choudric, qui devint Manès. Le fils de l'évêque Swédeberg est maintenant appelé, par ses confrères de l'Académie et par le public, qui admire ses savants écrits, M. DE SWÉDENBORG.

Deuxième tableau.

Douze ou quinze ans se sont écoulés. C'est vers 1760.

Nous sommes toujours à Stockholm, mais non plus à l'Aca-

Digitized by Google

démie des Sciences; nous sommes dans une maison solitaire, située à l'extrémité d'un faubourg. Partout, dans la maison blanche, et dans le magnifique jardin qui s'étend sous les fenêtres, règne un profond silence. Ni ménagère affairée, ni enfants criant dans leurs jeux. C'est l'habitation d'un célibataire. Seulement un vieux jardinier et sa femme, discrètes et bonnes gens. A l'extrémité du jardin, du côté opposé à la maison, au milieu d'un parterre étincelant de fleurs, et à l'ombre des massifs de verdure, voyez-vous un pavillon octogone, dont les volets sont peints en jaune? Entrons dans ce pavillon. Il n'a qu'un étage et se compose d'une seule pièce. Sur des consoles, des fleurs naturelles; sur les tables de marbre, des fleurs incrustées. Du reste, ameublement très simple, où domine la couleur jaune. Il n'y a personne dans ce petit salon. Où donc est le maître du logis?

Traversons cette pièce embaumée. Au fond, derrière un poêle, il y a une porte fermée à secret. Mettez le doigt sur le secret: la porte s'ouvre.

On est d'abord ébloui. Il s'offre à vos yeux émerveillés comme une échappée du ciel. C'est un jardin idéal mille fois multiplié par les glaces qui l'environnent. Au milieu de ce jardin féérique, il y a un berceau de lianes. Sous ce berceau, il y a une cage suspendue. Dans cette cage, un oiseau. Puis, regardant et écoutant amoureusement l'oiseau, un homme, un vieillard.

Ce vieillard, vous le reconnaissez, n'est-ce pas? C'est le savant académicien d'il y a douze ans, c'est M. de Swédenborg. Il a blanchi, mais il est vert encore, et l'on devine en lui un de ces tempéraments vivaces qui sont faits pour dépasser quatre-vingts ans. Sa physionomie a quelque chose de plus idéal et de plus transparent encore qu'autrefois. Ses yeux, toujours pleins de douceur, ne sont plus vagues et comme effarés; ils ont pris une certaine fixité qui impose. On dirait un homme qui a longtemps contemplé le soleil, et dont le regard ébloui dédaigne les vulgarités opaques de la terre.

Que fait donc M. de Swédenborg dans ce mystérieux asile? Que s'est-il donc passé en lui?

Il s'est passé quelque chose d'étrange. Le savant est devenu illuminé. Il se donne maintenant comme un envoyé de Dieu, comme un révélateur chargé de compléter l'oeuvre de Christ par une suprême dispensation de la Parole, et de fonder une nouvelle église qu'il appelle la *Nouvelle Jérusalem*, et il vient dans ce jardin enchanté pour s'entretenir avec l'esprit divin et avec les anges inspirateurs. Les fleurs l'enivrent de

Digitized by Google

leurs parfums, l'oiseau le charme par son ramage, et alors son âme s'envole dans les lointaines régions du mystère et dans les vastes champs de l'infini.

Asseyons-nous sous le berçeau, près de la cage, et écoutons.

II.

LES LIVRES MYSTIQUES DE SWÉDENBORG.

Il faut vous dire que l'homme étrange que je viens de vous dépeindre a composé un tas énorme d'ouvrages mystiques, plus encore que d'ouvrages scientifiques. De vingt à cinquante-cinq ans, il avait écrit sur les sciences quarante énormes volumes; de cinquante-cinq à quatre-vingt-cinq ans, âge auquel il mourut, il écrivit soixante volumes de visions et de révélations. Et quels volumes! des *in-quarto*, des *in-folio*, des forêts typographiques enfin: De tous les illuminés c'est le plus fécond. Sa fécondité est telle, qu'on peut la regarder comme une véritable incontinence. Il écrivait comme un robinet coule. Jamais sa plume n'était arrêtée par la moindre hésitation. Elle ignora toujours ce que c'est qu'une rature. Quelqu'un s'étonnait un jour que ses manuscrits fussent si parfaitement propres au premier jet: «Comment hésiterais-je, répondit-il, et comment aurais-je à corriger ce que j'écris, puisque ce que j'écris m'est *dicté* d'en haut?»

Vous ne pouvez vous figurer ce que c'est qu'un livre sorti de cette tête hallucinée; d'abord, c'est écrit en latin. Et puis, cela a des titres inouis. Cela s'appelle, par exemple, *la Destruction de Babylone*, ou bien *le Ciel et l'Enfer*, ou bien *le Cheval blanc de l'Apocalypse*, ou bien *les Délices de la sagesse dans l'amour conjugal et les Voluptés de la folie dans l'amour scortatoire* (ou de débauche), etc., etc.

Un volume de Swédenborg, c'est une espèce de bouillie épaisse, lourde, opaque, auprès de laquelle les bouillies métaphysiques les plus obscures et les plus diffuses que vous ayez jamais lues sont des productions pleines de clarté et de désinvolture. Les idées y sont répétées, retournées, ressassées, de manière à produire des effets d'embêtement véritablement prodigieux.

Ajoutez que l'on n'y sent circuler qu'un assez médiocre enthousiasme. Le style n'a rien de biblique. Vous avez affaire au révélateur le plus calme, le plus froid, le moins prosélytique qui se puisse imaginer. Il est dans ses écrits ce qu'il était dans ses conversations; il ne cherche à persuader per-

Digitized by Google

sonne; que vous le croyiez ou non, cela a l'air de lui être parfaitement égal. Nul mouvement, nulle éloquence. Ses visions sont racontées dans le style d'un bénédictin commentant les Paralipomènes. Il prophétise par paragraphes soigneusement numérotés à la manière des Annales de Baronius. Çà et là, cependant, on trouve quelques filons de poésie; mais encore faut-il les attribuer à la nature du sujet, et en aucune façon au génie essentiellement prosaïque de l'auteur.

Ceux qui ont lu *la Séraphita* du grand Balzac s'imaginent que les oeuvres du mystérieux voyant de Stockholm sont une mine d'aspirations étérées et de rêveries ossianiques; il n'en est rien. Je donnerais toutes les visions célestes et infernales de Swédenborg pour vingt vers de Dante; je donnerais toutes ses histoires saugrenues de promenades à travers les mondes pour un des discours de Satan dans *le Paradis perdu* de Milton; je donnerais tous ses anges et tous ses revenants pour la plus humble des ombres que voyaient Fingal, Oscar ou Malvina.

Pour clarifier cette épaisse matière, je suis obligé d'établir des divisions.

III.

SWÉDENBORG PHILOSOPHE.

Nul, nul, nul.

A quiconque me dira qu'il existe une métaphysique, une philosophie raisonnée de *Monsieur* Swédenborg, sur les grandes questions de Dieu, de l'âme, de la création, du principe de la morale et de la société, je demanderai de vouloir bien me citer une page sur ces matières, une seule page qui satisfasse une réunion de trois ou quatre hommes sensés et sans parti pris.

Comme la plupart des nombreux révélateurs qu'on a vus depuis deux cents ans, Swédenborg ignore absolument ce que c'est que de lier logiquement deux idées entre elles. Il saute par dessus des abîmes philosophiques, sans se douter seulement qu'il y ait des abîmes, un atôme de raison dans une mer d'imagination: voilà l'homme.

Sa philosophie, s'il y a dans son fatras quelque chose qui puisse mériter ce nom, consiste essentiellement à matérialiser grossièrement, et jusqu'à l'absurde, les conceptions religieuses. Pour donner une idée de cette métaphysique, qui

Digitized by Google

ferait rougir la dernière bonne femme du dernier village de France, je vais citer quelques traits.

Lui demandez-vous ce que c'est que Dieu? il vous répondra :

« Dieu est homme; les anges ne le voient que sous la forme « humaine ; aussi dit-il : Faisons l'homme à notre image et à « notre ressemblance.»

L'interrogez-vous sur la vie à venir? il vous dira :

« Le ciel doit être appelé le très-grand homme.»

« On retrouve au ciel tout ce qu'on voit sur la terre. Il y « a des habitations. On y fait du commerce et des traités de « paix. Il y a diverses sortes de logements, d'ameublements « et de vêtements, suivant le mérite des personnes. On y « boit et l'on y mange. Il y a aussi des *gouvernements* (1).»

« Les anges parlent, les anges écrivent, et ils expriment « leurs pensées par des caractères d'écriture. J'en ai la preuve « par moi-même ; car *on m'a envoyé* plusieurs fois du ciel « des feuilles écrites absolument ressemblantes à celles que « nous avons manuscrites, et d'autres semblables à des feuilles « imprimées.»

Quant à l'enfer, Swédenborg a une singulière idée. Il pense que les méchants y feront les mêmes actes qui les ont rendus coupables et criminels sur la terre. Ainsi, par exemple, les gens qui se seront livrés en ce monde à l'amour scortatoire (ou de débauche), seront condamnés à vivre dans des lupanars infernaux. Seulement, où ils croiront trouver des fleurs, ils trouveront d'effroyables épines. Hélas! il n'est pas nécessaire d'aller en enfer pour cela!

IV.

SWÉDENBORG THÉOLOGIEN.

Né protestant, Swédenborg n'a point l'esprit d'un sectaire qui damne toutes les religions opposées à la sienne. Sa *Nouvelle Jérusalem* emprunte au catholicisme comme au protestantisme. Semblable en cela à beaucoup de mystiques, il a un grand sentiment d'humanité, et sa théologie est d'une largeur,

---

(1) Je préviens une fois pour toutes que ces citations sont textuelles. J'ajoute qu'elles ne peuvent donner qu'une faible et très-faible idée des conceptions extravagantes de Swédenborg.

Digitized by Google

d'une générosité qui repose agréablement l'esprit fatigué de ses rêveries. Dans son ciel il y a place pour tous les hommes de bonne foi: *plurœ mansiones sunt in domo patris mei.* Son Dieu est homme, — ce qui, par parenthèse, est bien propre à effrayer d'abord, — mais on voit bientôt que c'est un homme d'un cœur immense, qui aime toutes ses créatures, et qui désire les réunir toutes dans sa félicité: «Le genre humain, dit quelque part Swédenborg, est la pépinière du ciel.»

Je lis ailleurs: «Tous les enfants, nés de parents pieux «ou impies, païens ou chrétiens, sont reçus dans le ciel. «On les élève pour *l'état d'anges*, et ils le deviennent. Ils «sont instruits par des vierges d'une rare beauté, dans des «jardins, des avenues et des galeries superbes; les fleurs «naissent sous leurs pas...»

La Bible est expliquée et interprétée à nouveau; mais elle est toujours la base de la nouvelle Église. La révélation de Swédenborg n'est qu'un commentaire biblique. Mais de tous les livres saints, celui sur lequel se fonde surtout le révélateur, c'est l'Apocalypse, c'est l'annonce de la *Nouvelle Jérusalem* swédenborgiste, c'est le testament que les fondateurs du christianisme ont laissé après eux, pour qu'il fût ouvert et présenté au monde par Swédenborg. Mon Dieu! oui, rien moins que cela: ce doux *Monsieur* Swédenborg, qui, en mille endroits de ses gros livres, gourmande l'orgueil du siècle et surtout du *philosophisme français*, ce doux *Monsieur* Swédenborg déclare qu'il y a trois Testaments: l'ancien, le second et le troisième. Moïse est le père du premier; Jésus-Christ est le père du second; et lui, Swédenborg, est le chef du troisième.

Et maintenant, quand vous lirez la Bible, ayez soin de ne pas oublier les règles qu'a tracées, pour l'interprétation des deux Testaments préparateurs, le fondateur du Testament définitif. Voici quelques-unes de ces règles:

«Les jardins signifient la science; le pain signifie l'amour; «le vin signifie la sagesse (voilà qui est fort!); un chariot «neuf signifie la doctrine de l'Église; les vaches signifient «les bonnes affections.»

V.

SWÉDENBORG VISIONNAIRE.

«J'atteste en toute vérité que le Seigneur ne pouvant se «manifester en personne, a daigné me choisir pour ensei-

Digitized by Google

«gner sa doctrine; j'atteste qu'ayant été plusieurs années «dans le monde spirituel en même temps que dans le monde «terrestre, *j'ai vu les cieux et les enfers, j'ai conversé «mille et mille fois avec des anges et des esprits.*»

C'est en ces termes, et autres plus énergiques encore, que Swédenborg affirme la réalité de ses visions et de ses révélations.

Quant à ses disciples, leur foi est aussi robuste que celle du maître. Dans un livre précieux et rare, publié à Stockholm en 1788, avec ce titre: *Abrégé de tous les ouvrages de M. de Swédenborg*, je trouve une préface très-curieuse, où il est très hautainement déclaré que ceux-là sont des incrédules et des *libertins*, qui doutent des visions du révélateur: «Est-il «croyable, dit l'auteur de cette préface, qu'un homme «vertueux, qui longtemps éclaira de ses lumières le monde «savant, ait osé, pendant vingt-huit ans, et sans être inspiré, «tenir un pareil langage contre le témoignage de sa con«science, au mépris de Dieu qu'il avait toujours servi, de «la vérité qu'il avait toujours aimée, et des hommes dont «il fut toujours honoré? Non, cela n'est ni concevable, «ni possible; la droite raison proscrit un pareil sentiment; «*ce n'est pas à croire Swédenborg qu'il y a de la folie*, «*c'est à ne le croire pas.* Il n'y a que *les libertins et les «athées* qui puissent douter des vérités sur lesquelles repose «*la Nouvelle Jérusalem.*»

Cet honnête disciple croit devoir ajouter: «Il en est qui «ne doutent point que Swédenborg n'ait eu des révélations «célestes; mais ils ne pensent pas qu'elles aient été conti«nuelles ni que tous ses écrits soient inspirés. La croyance «*sans restriction*, l'adhésion *absolue* est pourtant la base «unique sur laquelle on peut *raisonnablement* s'appuyer...»

Vous voyez, cher lecteur, que ce n'est pas une petite affaire, et qu'il ne s'agit pas de plaisanteries. Il faut croire Swédenborg, et tout Swédenborg, et celui qui ne le croira pas n'est qu'un athée et un libertin.

Mais que faut-il donc croire? me direz-vous.

J'y arrive.

Monsieur Swédenborg a *vu* et *révélé* tant de choses, que je ne puis entreprendre de les énumérer ici. Je suis obligé de faire un choix.

Par exemple, je commencerai par vous dire ce que Swédenborg a vu dans les planètes.

«Je désirais, dit-il, savoir s'il existe d'autres terres que «la nôtre, et d'être instruit de leur nature et de celles de

Digitized by Google

« leurs habitants. Dès lors, le Seigneur daigna se prêter à « mon désir, et me fournir l'occasion de converser avec les « esprits de ces terres, pendant des journées entières avec « quelques uns, durant une semaine avec d'autres, et avec « plusieurs, des mois entiers.... »

Qu'a donc appris notre révélateur dans ces intéressantes conversations? le voici :

MERCURE. — « On me présenta une femme et un homme de la planète appelée Mercure. La femme était belle, agréable, mais plus petite que les nôtres. Quant à l'homme, sa taille était mieux prise que celle des habitants de la terre et son corps était moins charnu. »

JUPITER. — « Les hommes de cette planète ne marchent pas debout; ils ne rampent pas non plus à la manière des animaux; ils se soutiennent de leurs mains pour s'élever à moitié sur leurs pieds et s'incliner de nouveau? et ainsi alternativement; à chaque troisième pas, ils tournent la face à côté et regardent derrière eux en fléchissant un peu le corps. Ils ne montrent jamais le dos. *Ils se couchent toujours la face tournée à l'opposite de la muraille le long de laquelle le lit est posé.* »

MARS. — « Les habitants de Mars ne parlent pas par la bouche, mais par les yeux.

SATURNE. — « Les enfants, une fois mariés, ne viennent plus chez leurs parents. On n'inhume pas les cadavres, on les couvre de feuilles. L'anneau de Saturne n'est pas un anneau : *c'est quelque chose de très blanc qui change de situation*, (solution astronomique assez peu compromettante.) »

VÉNUS. — « Les habitants de cette terre sont d'une taille tellement gigantesque, que les hommes de notre globe n'atteindraient pas le milieu de leur ventre. (Je châtie un peu le style.) »

LUNE. — « Les habitants de la lune poussent la voix du ventre et non des poumons. Ils font en parlant un bruit de tonnerre. »

Nous voilà édifiés sur les habitants des planètes; informons-nous un peu, à présent, du ciel et de l'enfer.

LE CIEL. — « Il y a trois cieux : le ciel du Seigneur, le ciel des anges et le ciel des morts. Dans chaque ciel il y a un soleil. J'ai vu ces soleils, j'ai joui de leur lumière bien des fois, même à la brume et pendant la nuit.

« Ces trois cieux forment le TRÈS GRAND HOMME. Le premier ciel où j'ai vu le Seigneur, est la tête; le second ciel occupe depuis le cou jusqu'aux genoux; le troisième ciel se compose

Digitized by Google

des extrémités, des bras et des jambes jusqu'à la plante des pieds.

« Il y a, dans les cieux, un culte divin pareil au nôtre, on m'a accordé l'entrée des temples du ciel, et j'ai assisté aux prédications.

« Les anges sont logés, vêtus et nourris. Leurs maisons, qu'ils ne bâtissent pas, mais que le Seigneur leur donne, sont plus ou moins magnifiques et proportionnées à l'emploi de ces anges. Je leur ai parlé dans leurs demeures, où j'ai vu des cours, des vestibules, des chambres à coucher, des salons de compagnie, des jardins, des potagers, des vergers et des champs.»

L'ENFER. — « Le démon est assis sur un âne de feu, dont les flancs sont couverts de serpents rouges qui élèvent leurs têtes contre le cavalier.»

Pour compléter cette esquisse rapide et nécessairement incomplète des visions de Swédenborg, mentionnons la fameuse aventure qui lui arriva, dit-il, en 1757. Cette année-là, à ce qu'il raconte, il a été témoin du jugement dernier des hommes morts depuis le commencement du monde. Les affirmations de Swédenborg, relativement à ce jugement dernier, sont on ne peut plus catégoriques. Il a assisté au classement des âmes; il a vu les anges séparer le bon grain de l'ivraie; il a entendu tous les formidables bruits de ce jour terrible: *Dies, iræ, dies illa!...*

Mais, dira quelque libertin, pourquoi un jugement dernier précisément en 1757?

— Vous êtes bien curieux!

VI.

SWÉDENBORG MAGNÉTISEUR.

On rencontre nombre de gens, et particulièrement des magnétiseurs qui disent: Non, sans doute, Swédenborg n'a pas eu de révélations positives de Dieu, ni des anges, mais c'est du *magnétisme.*

Comment? quoi?

Qu'est-ce qui est du magnétisme là-dedans?

Vous n'entendez pas dire, assurément, que Swédenborg pratiquât habituellement ou fit pratiquer sur lui les gestes, signes et mouvements divers qui sont propres à provoquer l'état de somnambulisme? Cette opinion ne repose sur aucune espèce de fondement.

Digitized by Google

Vous voulez dire que Swédenborg était naturellement somnambule, qu'il avait la faculté de se mettre volontairement lui-même dans l'état d'extase? Est-ce là ce que vous soutenez? dites-le: car, enfin, il faut pourtant ramener les discussions vagues à des thèses claires, précises, positives.

Donc, suivant vous, Swédenborg, le visionnaire, était un somnambule naturel, un extatique naturel. Est-ce entendu?

Eh bien! je dis que cette thèse est insoutenable. Je dis qu'un état où un homme prend pour des réalités les chimères de son cerveau en délire, n'a pas besoin d'être désigné par vos mots de *somnambule*, *d'extatique*. Je dis que le magnétisme n'a rien à faire là-dedans, et que cette découverte scientifique et médicale ne peut qu'être compromise dans ces histoires du monde halluciné et des têtes détraquées.

Non! il n'y a pas là de somnambule. Il y a un homme qui a sucé dans la maison paternelle la croyance aux apparitions d'esprits. Il y a un homme qui a toujours vécu célibataire, et chez lequel la nature est en désordre. Il y a un homme qui ne mange presque pas, et qui au dire de ses biographes, boit du café cinq à six fois par jour. Il y a un savant qui a toujours eu un remarquable esprit d'analyse, mais qui a presque toujours manqué de droiture dans le jugement quand il a fallu synthétiser. Il y a un esprit fatigué de ses études multipliées et profondes. Il y a une nature prédisposée au délire. Il y a un fou: voilà ce qu'il y a.

Toutefois, je dois dire que j'ai trouvé dans les oeuvres de Swédenborg un passage très-curieux, qui peut à la rigueur être pris pour une intuition du magnétisme animal, dont les résultats médicaux paraissent désormais au-dessus de toute attaque, de même que ses prétendus miracles de seconde vue paraissent au-dessous de toute critique.

Voici ce passage de Swédenborg:

«Les anges, qui connaissent parfaitement l'homme, m'ont «dit qu'il n'y avait point de partie en lui qui ne se renouvelât «par des dissolutions et des réparations: d'où procède la «sphère qui l'inonde comme une source intarissable. Ils m'ont «dit que cette sphère entourait l'homme par le dos et par la «poitrine, qu'elle était légère, faible sur le dos, mais très «dense sur la poitrine.

« ... Cette sphère qui, procédant de Dieu, environne les «hommes, et qui constitue leur puissance, en leur promet-«tant d'influer sur leurs semblables et sur toute la création, «est une sphère de paix et d'innocence, parce que le Sei-

Digitized by Google

« gneur est la paix et l'innocence même.... L'homme ne peut « donc rendre son influence utile à ses semblables que dans le « calme qui suit l'innocence, et par son union avec le ciel. — « Cette union spirituelle est, dans l'homme bienfaisant, suivie « de l'union naturelle par le moyen du tact et de l'imposition « des mains qui emmène, étend et communique l'influence de « l'extérieur. Voyez les enfants dont l'influence innocente se « répand avec délices, et sans cesse, par le moyen du tact. « Ils aiment à toucher et à être touchés; on aime à les tenir « dans les bras, à les palper, à les caresser et à être caressé « par eux.

« L'âme se communique par le corps qui l'enveloppe « l'influence spirituelle se répand partout par les mains, parce « que les mains sont l'*ultimum*, l'extrémité de l'homme; et « chez lui (ainsi que dans toute la nature), le premier est « contenu dans le dernier, comme la cause dans l'effet, le « tout de l'âme et le tout du corps sont réunis dans les mains. « Voilà pourquoi Notre-Seigneur-Jésus-Christ guérit les malades « par l'imposition des mains... »

Après avoir esquissé Swédenborg comme savant, comme philosophe, comme théologien, comme visionnaire et comme magnétiseur, il nous reste maintenant, pour avoir une idée de sa morale, à jeter un coup d'oeil sur sa théorie amoureuse.

VII.

SWÉDENBORG DANS LE DOMAINE DE L'AMOUR.

On ne sait absolument rien de l'alcôve de Swédenborg.

Il ne fut jamais marié, et il n'y a dans sa vie une trace de maîtresse, non plus que d'enfant mystérieux, élevé chez lui sous le titre élastique de neveu, de filleul ou d'orphelin.

Le pieux voyant avait coutume de dire à ses amis que Dieu l'éprouvait souvent par des tentations extrêmement violentes. Mais quelle fut précisément la nature de ces tentations? Les surmonta-t-il toujours, ou bien y succomba-t-il quelquefois! c'est ce qu'il ne nous a point révélé.

Voulez-vous?... Respectons ce mystère; laissons dans l'ombre qui l'enveloppe, la chambre à coucher de l'homme, et ouvrons les livres du révélateur. Aussi bien, je suis d'avis que le lit d'un homme, quand les rideaux n'en sont pas ouverts par l'homme lui-même, ne regarde pas le public.

Digitized by Google

Le charmant et divin sujet amoureux est traité *ex-professo* par Swédenborg dans un grand volume de cinq cents pages, qui a pour titre: *Les Délices de la sagesse dans l'amour conjugal et les voluptés de la folie dans l'amour scortatoire* (en latin, *scortum* signifie débauche, prostitution, et autres mots de même parentage.)

On voit tout de suite, sur cet intitulé, que Swédenborg divise sa matière en deux parties; la partie qui roule sur les choses pures et saintes, et la partie qui roule sur les choses déshonnêtes et coupables, le tome du cœur et le tome des sens, le livre *de la femme* et le livre *des femmes*, le poème de l'idéal et le poème du sexe.

Cette division sera mieux comprise encore, si je reproduis ici les titres de quelques chapitres:

AMOUR CONJUGAL.

I. *Les noces du ciel.*
II. *Le mariage du bien et du vrai.*
III. *Du Mariage du Seigneur, de l'Église et de sa correspondance.*
IV. *Du chaste opposé au non chaste.*
V. *De la conjonction des âmes par le mariage.*
VI. *De la Sphère, de l'amour des enfants*, etc., etc.

AMOUR SCORTATOIRE.

I. *Des causes de froideur entre époux.*
II. *De la Fornication.*
III. *Du concubinage.*
IV. *Des Adultères, de leurs genres et degrés.*
V. *De la convoitise de la défloration.*
VI. *De la convoitise des variétés.*
VII. *De la convoitise du viol.*
VIII. *De la convoitise de séduire les innocences*, etc., etc.

Peste! va penser quelque lecteur au cœur léger et à l'imagination follette, voilà une table des matières assez piquante! voilà des thèmes de discussion assez croquants et assez croustillants! Que ce livre doit présenter d'intérêt!

Hé bien! ami, détrompez-vous. Si vous lisez jamais les *Délices de la sagesse et les voluptés de la folie*, vous serez complètement *volé*, comme dit la pittoresque et expressive langue du titi. Le bonhomme Swédenborg a trouvé le moyen

Digitized by Google

de parler de l'amour tout le long de cinq cents pages compactes, sans obtenir le plus simple effet d'émotion. Il traite compendieusement de l'idéal du cœur sans trouver un mot qui résonne au dedans de vous. Il s'explique en détail sur toutes les libertés scortatoires, sans échauffer votre sang d'un millième de degré Réaumur.

Dois-je le confesser? J'ouvrais ce livre comme vous l'eussiez ouvert, jeune lecteur, folâtre lectrice, pour y trouver des émotions, des souvenirs et je ne sais quoi encore. Hélas! j'eusse tout aussi bien fait de lire un traité des lapins de garenne. Ce n'est ni pur ni impur. Ce n'est ni de l'esprit ni de la chair. Cela ne réssuscite ni vos chastes rêves de seize ans, ni vos nuits folles de vingt. J'ai cherché, cherché, feuilleté, feuilleté, et je ne t'ai point entrevu, suave profil de jeune fille qu'on adore avec le cœur, ni toi, luxuriante et rieuse beauté d'amoureuse qu'on aspire avec les sens!

Non, c'est tout simplement la casuistique des relations de l'homme et de la femme. Il y est raconté comment on se sanctifie entre époux, et comment on se damne parmi ceux qui ne sont pas conjoints par le *conjugal*. Il est exposé comme quoi le *conjugal*, provenant du ciel, est divin, et comme quoi le *scortatoire*, *poussant* de l'enfer, est essentiellement diabolique. Puis, après les dissertations compendieuses, viennent les MÉMORABLES, historiettes cocasses de l'autre monde, où les amoureux réguliers et les scortateurs coupables sont représentés jouissant de la vie bienheureuse ou subissant les châtiments infernaux.

Chose caractéristique: Swédenborg, l'avocat si outrageusement jaseur *du conjugal*, (j'insiste sur cette expression qui se trouve à toutes les pages du livre) n'a même pas le mérite d'être un sévère moraliste. Il porte de profondes atteintes à l'antique morale. Il renouvelle et exagère même, sous certains rapports, la casuistique espagnole, si curieuse de pénétrer les ombres du lit marital. Il énumère les cas où, d'après les révélations des anges, il est autorisé, lui, Swédenborg, à permettre le concubinage. De petites distinctions, nullement spécieuses, sont établies entre les quatre sortes d'adultère: l'adultère simple, l'adultère double, l'adultère triple et l'adultère quadruple, et l'auteur examine en quoi celui-là est plus tolérable que celui-ci. En un mot c'est une morale relâchée sans aucune poétique sensualité.

Sur ce fond essentiellement terne, Swédenborg a parsemé, à son ordinaire un certain nombre d'originalités plus ou moins

Digitized by Google

saillantes, plus ou moins innocentes et naïves, plus ou moins coquesigrues.

Notons d'abord la théorie des *deux sphères*, la *sphère du conjugal*, venant du ciel et aboutissant en pointe au cœur de l'homme, et la sphère *du scortatoire*, *poussant* de l'enfer et aboutissant en pointe je ne sais trop où. Ces sphères entraînent l'homme en quelque sorte fatalement. Tout ceci est très difficile à démêler et à comprendre: mais je crois ne pas m'être trompé en flairant, sous la phraséologie mastodontique de Swédenborg, une sorte de fatalité.

Une autre idée de Swédenborg, c'est que l'amour consiste essentiellement en ceci: «L'homme c'est le bien; la femme c'est le vrai (Oh! oh! oh!) et alors, quoi de plus simple? «L'amour, c'est l'union du bien et du vrai; ce que l'homme aime dans la femme, c'est le vrai, et ce que la femme aime dans l'homme, c'est le bien.»

Cette bêtise enflée, dont on reconnait facilement l'origine platonicienne, ne satisfera pas beaucoup les amoureux qui liront ceci! et j'en sais plus d'un qui ne serait pas guéri des attractions scortatoires par l'idéal swédenborgien exprimé encore ailleurs en ces termes:

«L'homme, qui est le bien, recherche la conjonction du «vrai, qui est l'épouse unique. De même que le Seigneur «aime l'Église, de même le mari aime sa femme.»

J'aime mieux *Paul et Virginie*, ou bien encore *Daphnis et Chloé.*

Autre conception swédenborgienne:

«Puisque l'homme vit homme après la mort, et que «l'homme est mâle et femelle; qu'autre chose est le masculin, «autre chose est le féminin, *il s'ensuit évidemment* (je «trouve qu'*évidemment* fait ici superbement) qu'après la mort, «le mâle vit mâle et la femelle vit femelle.»

Il faut voir les conséquences de ce principe: les mariages dans le ciel, les anges allant à la chambre nuptiale, les *nopces et festins* du paradis, etc., etc. Une observation importante à faire, c'est qu'il ne naît point d'enfants des unions célestes, «et que les époux ont ainsi les *dernières* voluptés de l'amour, sans en avoir les inconvénients et les embarras.»

Veut-on savoir comment sont punis dans l'enfer ceux qui ont cédé à la *convoitise du viol?*

«Voici quel est leur sort après leur mort: ils sont en«voyés vers des prostituées très-adroites qui, non-seulement «par persuasion, mais aussi par une imitation parfaite des «histrions, peuvent feindre et représenter, comme si elles

Digitized by Google

« étaient des chastetés mêmes. Elles remarquent très-bien « ceux qui sont dans cette convoitise; elles parlent devant eux « de la chasteté et de son prix; et, quand le violateur s'ap« proche et les touche, elles se mettent en fureur et fuient, « comme saisies d'effroi, dans leur chambre, où est une « banquette et un lit.....»

La *convoitise des variétés* est punie d'une manière analogue:

« Ceux qui se sont livrés à cette convoitise sont reçus dans « les lieux de prostitution qui sont *sur les côtés* de l'enfer. « Là sont des prostituées avec qui ils ont toute permission de « varier leurs convoitises; mais elle leur est accordée avec une « de ces femmes chaque jour, et il leur est défendu, *sous « certaine peine*, de s'adresser à plusieurs le même jour...»

Comme je le demandais tout-à-l'heure, est-ce du magnétisme, ou bien est-ce la folie?

Çà et là, pourtant, au millieu de la mare mystique du vieux Swédenborg, on rencontre, je dois le dire, des choses ingénieuses qui paraissent nées comme spontanément sur ce fond marécageux.

Il est surtout une idée sur laquelle le révélateur insiste à plusieurs reprises, et qu'on pourrait désigner par ces mots: *La politique amoureuse des femmes.*

Swédenborg prétend que, dans les relations d'amour, ce n'est par l'homme qui aime, que c'est la femme. L'homme ne fait qu'être aimé; il est patient, non acteur. Quant au côté volontaire du mystère aimable, quant aux désirs ardents, quant aux aspirations vigoureuses, quant au rêve sensuel, tout cela est l'apanage de la femme.

Cela étant ainsi, poursuit Swédenborg, toute la vie de la femme est occupée à cacher qu'elle aime aussi fortement et à faire croire aux hommes que l'amour vient d'eux, et qu'elles, pauvres femmes, ne font que céder à un entraînement involontaire, tandis qu'en réalité elles sont perpétuellement dévorées d'amoureux transports.

Voilà ce que Swédenborg appelle le *grand mystère des épouses*, mystère qui lui a été révélé dans les bosquets célestes par *les trois épouses couronnées de roses* et par *les sept épouses sur lesquelles tombe une pluie d'or;* puis, le bon bonhomme ajoute, avec une ravissante naïveté:

« Les *épouses couronnées de roses* me dirent: Racontez « ces choses, si vous voulez; mais on ne vous croira pas. Car « les épouses terrestres diront à leurs maris: Cet homme « plaisante, ce sont des fables; nous vous aimons assez peu.

Digitized by Google

« C'est vous qui êtes les amours, et nous, pauvres femmes, « nous ne sommes que les obéissances. — Ainsi, ajoutèrent « les épouses célestes, manifestez ces choses, si vous le voulez. « Jamais les hommes ne vous croiront; ils croiront les épouses « qui les embrassent.»

. . . . . .

Qu'en penser?

Serait-il vrai, par hasard, qu'elles aimeraient ainsi sans le laisser voir?

Si c'était vrai!

Et pourtant, il me semble que, de nous deux, celui qui aime le plus ardemment, celui qui donne le plus de sa vie, celui qui comprend le mieux l'éternité passée dans un baiser d'amour, — c'est moi.

CHAPITRE II.

Les Magnétiseurs.

I.

LE MAGNÉTISME SCIENTIFIQUE.

Je ne songe point précisément à m'occuper ici du magnétisme au point de vue scientifique; l'étude de cette découverte n'entre dans le plan de ce livre qu'en tant que certains magnétiseurs, come MM. du Potet, Cahagnet, etc., ont voulu la rattacher au monde de la magie ou de la mysticité.

Toutefois, mon travail serait trop incomplet, si je n'indiquais où en est le problème magnétique considéré à sa plus grande hauteur.

Ma profession de foi, qui, à cet égard, ressemble à celle de beaucoup de monde, se résume à trois points.

Premièremeut. Je ne crois pas que le magnétisme passe jamais à l'état de science proprement dite; tout me paraît s'y opposer: la rareté et la variabilité des dispositions physiologiques qui en sont la base et la source; le caractère inconstant, fugace, ondoyant, divers, des résultats qu'on peut obtenir;

Digitized by Google

le danger toujours instant de l'illusion; la facilité de la simulation et de la fraude; et enfin, et surtout, le peu d'utilité réelle que présentent, dans cet ordre, les phénomènes produits. Pour toutes ces raisons, et bien d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer ici, je pense que le magnétisme animal (et en ceci je suis d'accord avec l'expérience de plus d'un demi-siècle), je pense, dis je, que le magnétisme animal est destiné à rester perpétuellement, ce qu'il est aujourd'hui, à l'état de curiosité pathologique, de remède accidentel, plus ou moins sérieux en certaines circonstances, plus ou moins imaginaire dans la majorité des cas, et, enfin, à l'état d'amusement de salon et surtout de boudoir.

Deuxièmement. Je crois que *la plupart* des phénomènes prétendus magnétiques sont des jongleries où des adolescents rusés et des femmes nerveuses ou hystériques ont le talent de *mettre dedans*, comme dit la langue populaire, les hommes qui se croient le plus perspicaces et le plus sérieux.

Troisièmement. Il m'est impossible, vu les autorités considérables, innombrables, qui attestent la réalité de certains phénomènes magnétiques, de ne pas admettre que l'art du magnétiseur, étant données certaines conditions, produit des résultats qui, pour être nécessairement dus à un agent physique et à une cause matérielle, n'en contrarient pas moins les données des sciences exactes, sans les détruire, et vont même jusqu'à dépasser ce que l'imagination peut soupçonner des énergies mystérieuses de l'organisme humain.

Touchant l'incontestable réalité des effets surprenants produits par le rayonnement du fluide organique, sous l'impulsion d'une énergique volonté, les preuves surabondent. Notre génération a lu assez de livres magnétiques, pour que je sois dispensé de répéter ici une démonstration par les témoignages, qui se trouve dans une multitude de publications. Je citerai seulement, parmi les pièces justificatives les plus récentes, les opinions de deux hommes illustres, qui m'ont personellement le plus frappé en cette matière.

M. de Humboldt a certifié, dans deux lettres adressées à l'Académie des Sciences de Paris: « qu'il avait emmené bien « des fois, à de grandes distances, par la seule force de la « volonté et la simple contraction des muscles du bras, la « déviation de la boussole.» Je dois ajouter que cette expérience, essayée à notre Institut, n'a pas produit ce qu'elle avait produit à Berlin.

A côté du nom de M. de Humboldt, nous ne pouvons mieux

Digitized by Google

faire que de placer celui d'Arago. Voici le sentiment du grand astronome :

« Le doute est une preuve de modestie, et il a rarement « nui aux progrès des sciences. On n'en pourrait pas dire « autant de l'incrédulité. *Celui qui, en dehors des mathé-* « *matiques pures, prononce le mot impossible, manque de* « *prudence.*»

Ailleurs

« Rien dans les merveilles du somnambulisme ne soulevait « plus de doutes qu'une assertion très-souvent reproduite « touchant la propriété dont jouissaient certaines personnes, à « l'état de crise, de déchiffrer une lettre *à distance*, avec le « pied, avec la main, avec l'estomac. Le mot *impossible* « semblait complétement légitime. *Je ne doute pas*, néanmoins, « que les esprits rigides *ne le retirent* après avoir réfléchi aux « ingénieuses expériences dans lesquelles Moser produit, aussi « à distance, les images très-nettes de toutes sortes d'objets, « sur toutes sortes de corps, et dans la plus complète obscurité..... « En se rappelant encore dans quelle proportion énorme les « actions électriques ou magnétiques augmentent par l'acte du « mouvement, *on sera moins incliné à prendre en dérision* « *les gestes rapides des magnétiseurs.*»

J'avoue que j'ai été aussi fort ébranlé, dans ma tendance à douter de la lucidité des sibylles et des voyants contemporains, par la lettre suivante du célèbre prestidigitateur Robert-Houdin sur le jeune somnambule Alexis. Je regrette seulement une chose, c'est que cette lettre paraisse avoir été adressée à l'auteur des *Esprits et de leurs manifestations fluidiques :* l'honorabilité d'un homme quelconque ne gagne rien à servir de plastron aux gens qui ont fait les *faux vers sibyllins*, les *faux Évangiles*, les *fausses décrétales*, et qui sont capables de faire mentir le ciel et la terre pour arriver à leurs fins.

Voici, toutefois, la lettre de M. Robert-Houdin :

MONSIEUR,

« . . . . Je tenais à une seconde séance ; celle à laquelle « j'assistais hier chez Marcillet (42, rue de la Victoire) a été « plus merveilleuse encore que la première, et ne me laisse « plus *aucun doute* sur la lucidité d'Alexis. Je me rendis à « cette séance avec l'arrière-pensée de bien surveiller la partie « d'écarté qui m'avait tant étonné, dans la séance précédente. « Je pris cette fois de bien plus grandes précautions que la « première ; car, me méfiant de moi-même, je me fis « accompagner d'un de mes amis dont le caractère calme

Digitized by Google

« pouvait apprécier froidement, et établir une sorte d'équilibre « dans mon jugement.

« Voici ce qui s'est passé, et l'on verra si jamais *des sub-* « *tilités* ont jamais pu produire des effets semblables à celui « que je vais citer. Je décachette un jeu apporté par moi, et « dont j'avais marqué l'enveloppe, afin qu'il ne pût être « changé.... Je mêle.... c'est à moi de donner.... je donne « avec toutes les précautions d'un homme exercé aux finesses « de son art. Précautions inutiles! Alexis m'arrête, et me « désignant une des cartes que je venais de poser devant lui « sur la table:

« — J'ai le roi, me dit-il.

« — Mais vous n'en savez rien encore, puisque la retourne « n'est pas sortie.

« — Vous allez le voir, reprit-il; continuez. Effectivement « je retourne le huit de carreau, et la sienne était le roi de « carreau. La partie fut continuée d'une manière assez bizarre, « car il me disait les cartes que je devais jouer, quoique mon « jeu *fût caché sous la table et caché dans mes mains.* A « chacune de ces cartes jouées il en posait une de son jeu « sans la retourner, et toujours elle se trouvait parfaitement « en rapport avec celle que j'avais jouée moi-même.

« Je suis donc revenu de cette séance aussi émerveillé que « je puisse l'être, et persuadé qu'il est TOUT-A-FAIT IMPOSSIBLE « QUE LE HASARD OU L'ADRESSE PUISSE JAMAIS PRODUIRE DES EFFETS « AUSSI MERVEILLEUX.

« Recevez, Monsieur, etc.

« Signé : ROBERT-HOUDIN.

16 mai 1847.

II.

LE MAGNÉTISME MAGIQUE ET MYSTIQUE.

> Ils savaient que l'homme qui craint et l'homme qui espère désirent nécessairement tous deux, et avec une égale ardeur, de connaître l'avenir. C'est par là que Delphes amassa autrefois tant de trésors.
>
> LUCIEN, *Alexandre*, ou *le Faux Prophète.*

Ce ne serait pas un chapitre, ce serait un volume qu'il faudrait écrire pour donner au lecteur une idée complète des excursions que les magnétiseurs, depuis quinze ou vingt ans,

Digitized by Google

ont faites dans le domaine de la religion et de la philosophie sentimentale. Mais, dans la nécessité où nous sommes de nous borner, nous allons parler ici de deux hommes seulement, qui représentent, l'un le magnétisme entrant dans les voies de l'illuminisme, sans abandonner absolument le terrain de la science et de la médecine : c'est M. Dupotet ; l'autre, nageant en plein dans le swédenborgisme et les visions supra-mondaines, c'est M. Cahagnet. Par l'appréciation de ces deux types, nous aurons caractérisé les deux points extrêmes du mouvement mystique dans le monde magnétiseur.

M. DUPOTET.

M. Dupotet, comme chacun sait, est le grand-prêtre actuel du magnétisme. A certains égards, et étant établies ici toutes les restrictions qu'il convient, il est pour notre temps, spécialement par son zèle et par la notoriété qu'il a acquise, ce qu'ont été pour leurs époques respectives Mesmer, Puységur et Deleuze : c'est le quatrième pontife du fluide animal.

J'ai parlé de *restrictions :* soyons, à ce sujet, précis et catégorique. M. Dupotet est notablement inférieur à ses prédécesseurs sur la chaire pontificale. S'il a quelque chose du caractère de Mesmer, il n'a point son talent. Quant à Puységur et à Deleuze, deux grands hommes de bien et presque deux grands hommes d'intelligence, ils n'ont point eu de successeurs vraiment dignes d'eux au sein de la secte fluidifiante.

Par M. Dupotet, le magnétisme est passé à l'état d'*institution :* il a son journal, il a une école, une chaire permanente, des bureaux ; une caisse. Cela se voit, toutes portes étant ouvertes, les mercredis et les samedis de chaque semaine, au dessus du restaurant des Frères Provençaux, au perron du Palais-Royal.

Les séances hebdomadaires de M. Dupotet ont fait beaucoup de bruit. On en a raconté toutes sortes de merveilles, soit dans les conversations particulières, soit dans les journaux. M. Dupotet lui-même, dans ses nombreuses publications (1), se vante d'opérer les miracles les plus étonnants. Il a même

(1) Les livres de M. Dupotet, qui sont en général déclamatoires et médiocres, portent trop souvent un cachet de charlatanisme, bien fait pour affliger les amis de la science. Que pensez-vous de ce titre :

LA MAGIE DÉVOILÉE, OU PRINCIPES DES SCIENCES OCCULTES, 1852.

« Cet ouvrage n'est *délivré* que sur un engagement pris envers l'auteur. »

A quelque point de vue que l'on se place, cette façon de procéder envers le public est singulière, pour ne rien dire de plus.

Digitized by Google

fini par se déclarer, sinon se croire, magicien et très magicien. « En pratiquant ces œuvres, dit-il dans la *Magie dévoilée*, j'avoue que la peur me prit. Je vis des choses extraordinaires, des spectacles étranges, et je sentis en moi comme « l'approche et le contact d'êtres invisibles encore. J'avais « toute ma raison; mon incrédulité même ne m'avait point « quitté. Je ne sais pourtant qui m'ôta le courage et fit naître « en moi l'effroi. Je ne crois point au diable; mais, je le dis « sans réserve, mon scepticisme finit par être vaincu. Il est « bien permis d'avoir un peu de frisson lorsque la maison « tremble.»

M. Dupotet est naturellement un évocateur d'esprits. Son *miroir magique* est le lieu où, à son injonction, viennent se dresser les fantômes: « Pour l'opération du miroir magique, « dit-il, nous prenons un morceau de braise, nous traçons un « cercle plein, en ayant soin que toutes les parties soient « noircies. Nos intentions sont bien formulées; aucune hésitation dans nos pensées: nous voulons que les *esprits animaux* « soient fixés dans ce petit espace et y demeurent enfermés, « et qu'ils y appellent des *esprits ambiants* et semblables, « afin que des communications s'établissent entre eux, et qu'il « en résulte une sorte d'alliance.....

« Il me semble, continue le se disant, sinon se croyant magicien, il me semble entendre des magnétistes dire: Bah! « est-ce que tout n'est pas découvert? N'avons-nous pas le « somnambulisme et l'extase? Que peut-il y avoir de plus? « — Il y a ce que vous n'avez pas deviné; car, marchant à « tâtons, comme des Colin-Maillard, ce qui était à côté de « vous, et qui vous touchait, vous ne le voyiez point. — Mais « qu'est-ce donc enfin? — Je vais livrer ce grand secret à « votre pénétration. *Par une sorte d'évocation mentale, par « un appel mystérieux, l'esprit que vous évoquez ayant « besoin, pour communiquer avec les mortels, de se servir « des organes de ceux-ci, s'empare sans plus de façon de « leur domicile, et fait mouvoir les bras, la main.....*»

M. Dupotet, en parlant un tel langage, ne pouvait manquer de s'attirer les bonnes grâces de la société Mirville et Compagnie. Aussi le livre *Des Esprits et de leurs manifestations fluidiques* parle-t-il des séances du perron du Palais-Royal avec un esprit de foi des plus ardents. Je cite:

« Là vous auriez vu, dit M. de Mirville, des hommes et « des femmes de tout âge et de tout rang, devenir momentanément fous ou convulsionnaires, non plus cette fois à la « suite des magnétisations directes comme aux baquets de

Digitized by Google

« Mesmer, car il n'y en a pas l'ombre, ni par imitation, car « ils sont isolés, mais tout simplement parce que le magné- « tiseur a tracé au charbon deux ou trois lignes sur le par- « quet et que sa volonté les entraîne ou les enchaîne forcé- « ment sur ces lignes, ou plus simplement encore parce qu'il « leur présente son miroir magique, sorte de petit carton sur « lequel il a bien entendu *fixer les esprits animaux* qui doi- « vent à leur tour appeler *des esprits ambiants et semblables* « *à eux*, afin que des communications s'établissent entre eux « et qu'il en résulte une sorte d'alliance. Aussi, à peine le « voyant, qui n'est plus somnambule cette fois, mais qui n'est « autre que vous-même si vous le voulez, ou votre voisin, ou « votre ami, à peine le voyant improvisé, disons nous, a-t-il jeté « les yeux sur ce miroir vraiment fatidique, que son regard « se fixe, s'enflamme, que tous ses membres tremblent et se « dérobent sous lui, qu'il semble dévorer des yeux quelque « chose qui bientôt excite sa fureur. On fait couler ses larmes, » jusqu'à ce que le magnétiseur, effrayé lui-même, lui enlève; » souvent avec la plus grande peine et parfois à ses risques et « périls, le carton fatal dont *les esprits animaux*, *aidés par les esprits ambiants*, le fascinent et le possèdent.»

Pour moi, je n'ai pas vu chez M. Dupotet des choses aussi extraordinaires. Un jour, je me rendis au perron du Palais-Royal, et moyennant *quinze sous*, contre lesquels on me donna un numéro du *Journal du magnétisme*, je fus admis dans le salon où M. Dupotet tient ses séances.

Ce salon, dont les fenêtres donnent sur le jardin du Palais-Royal, à droite de la Rotonde pour qui regarde de la galerie d'Orléans, est fort simplement meublé de chaises et d'une double rangée de bancs en amphithéâtre. Au fond, une petite chaire étriquée pour l'officiant. Au dessus de la chaire, le buste en plâtre de Mesmer couronné de laurier. Vers la porte d'entrée, les deux bustes de Puységur et de Deleuze.

M. Dupotet commença par une petite leçon orale sur le magnétisme, où il nous dit, entre autres choses communes, que le magnétisme « est très-moral, puisque plus tard on s'en servira pour découvrir les voleurs.» Après quoi on procéda aux miracles habituels.

Le magnétiseur s'adressa indifféremment aux divers membres de la société pour opérer des passes sur elles. La plupart refusèrent, quelques-uns seulement se prêtèrent aux gestes endormeurs. De celles-ci la meilleure partie n'éprouva rien du tout. Trois élus du fluide furent les seuls qui, finalement, concentrèrent l'intérêt du spectacle. Je veux être persuadé que ce

Digitized by Google

n'étaient pas des habitués du lieu. C'étaient: un jeune homme qui fut endormi en rien de temps, et sur lequel le magnétisme produisit un refroidissement des mains; une jeune fille, de vingt-cinq à vingt-huit ans, qui eut des convulsions de la mâchoire; puis, enfin, une petite dame habillée de noir, d'environ vingt-cinq ans, qui présenta tous les phénomènes de la double vue et de l'absolue sujétion du magnétisé au magnétiseur.

Je n'ai rien à dire contre le jeune homme aux mains froides, ni contre la jeune fille à la mâchoire convulsivement agitée; je ne pourrais formuler à leur sujet que des objections fondées sur je ne sais quelle intuition vague, sur le sentiment secret et invincible que j'ai de l'insuffisance absolue d'expériences dont les sujets me sont inconnus, au point de vue de l'honorabilité.

Parlons de la troisième personne magnétisée, de la petite dame habillée de noir.

Elle arriva, comme fait la prima donna d'un théâtre, juste à l'heure d'entrer en scène. Il n'y avait pas dix minutes qu'elle s'était assise, en compagnie d'un monsieur de belle mine, et d'une dame dont la toilette et la coiffure semblaient viser *à l'anglaise*, que le magnétiseur vint à elle, par hasard sans doute, et lui demanda si elle voulait être endormie. Après avoir consulté ceux qu'on pouvait supposer être ses parents, et qui ne seront que ses amis, si l'on veut, elle acquiesça à la demande qui lui était faite. En une seconde elle dormit. Pâle et riante, les yeux fermés, elle se leva, vint au milieu de la salle, suivant tous les mouvements que le prêtre faisait avec une baguette *fluidifiée* qu'il tenait à la main. Quand la baguette allait à droite, elle allait à droite; quand on la tournait à gauche, elle se dirigeait elle-même vers la gauche; si on la baissait, elle s'inclinait; si on la relevait, elle se dressait; et, entre temps, elle était toujours souriante, gracieuse, bouche en cœur, parlant par tous les pores de son intéressant visage à défaut des yeux. On lui fit des questions, elle répondit plusieurs fadeurs que j'ai entendues dans toutes les scènes de ce genre. On plaça à côté d'elle la jeune fille qui avait eu la mâchoire agitée par les passes; à son approche, elle fit d'abord la moue.

— Qu'avez-vous, Madame? dit doucement le magnétiseur.

— Elle a un vilain cœur. Sa main me brule l'épaule.

Le magnétiseur, souriant:

— Ah! elle vous brûle l'épaule?

La magnétisée, avec un sourire fémino-enfantin:

— Oui, nà! il est tout noir.

(La béate assemblée est fort égayée de ce détail; la conviction pénètre dans les esprits).

Digitized by Google

Le magnétiseur, après quelques passes sur la première jeune fille :

— Voyons, a-t-elle toujours un vilain cœur noir?

— Oh, non! il est maintenant comme celui de ma petite Blanche.

Et le visage de la magnétisée rayonna.

Et la pensée de la petite Blanche fit venir des larmes aux yeux des mères.

Les deux jeunes filles furent ensuite mises en communication pour être placées ensemble sous l'attraction de la baguette. La mâchoire nerveuse ne put pas marcher : elle avait des secousses, ses genoux pliaient, mais elle était clouée à sa place et n'avançait. Quant à la petite dame noire, elle allait toujours à merveille.

Ce qui me parut singulier, c'est que le magnétiseur revint plusieurs fois à la charge sur elle. Ses parents ou amis se prêtaient fort complaisamment à ce qu'on l'endormit et la réendormit. Le Monsieur, le père-noble, prit même en main la baguette enchantée, et contribua à l'éclat de la scène.

Dans le jeu de cette gracieuse jeune femme, qui ne manquait pas de mérite, il y avait un point très défectueux : elle se réveillait fort médiocrement, sans talent scénique. A cet égard, elle pourrait prendre des leçons de la dernière actrice de notre dernier théatre.

Jeu, scène, actrice?... Mais alors elle ne dormait donc pas? Mais, si elle ne dormait pas, comment, les yeux fermés, suivait-elle la baguette de l'enchanteur?

Ah! pour ceci, je vous affirme qu'elle était bien exercée, et, à son tour, elle pourrait donner, pour ce charmant tour de force, de très utiles et très curieux renseignements.

Post-scriptum. — Pour compléter cette notice sur les expériences que j'ai vues au perron du Palais-Royal, je raconterai une belle séance magnétique de salon, à laquelle j'assistai quelques jours après ma visite chez M. Dupotet.

Il y avait beaucoup de monde, des hommes, des femmes, des jeunes filles, des jeunes gens. Il s'agissait de constater des miracles magnétiques opérés par une petite fille, une enfant de dix ans, sous l'influence de son père.

Voici ce qui se passa.

Deux pièces, deux salons communiquaient ensemble par une porte à deux battants. Les assistants se rangèrent près de cette porte, qui fut ouverte.

Dans l'un des salons, tout au fond, était la petite fille.

Digitized by Google

Dans l'autre salon, tout au fond aussi, était le père.

Dans chaque pièce était une table, et sur chaque table on avait disposé divers objets, les mêmes de chaque côté; ainsi sur la table du père était un éventail, un journal, un couteau, une tasse à thé, etc.; sur la table de l'enfant, un éventail, un journal, un couteau, une tasse à thé, etc.

Dès que l'assistance se fût portée vers la porte de communication des deux salons, le mystère commença.

Le père, sans voir sa fille et sans en être vu, fit des gestes solennels; l'enfant se laissa glisser sur une ottomane et, sans fermer les yeux, *dormit*.

Alors, le père, s'avançant vers *sa table*, mit la main sur la tasse à thé; puis, regardant vers la cloison, il fit des mouvements impératifs.

Bientôt l'enfant se leva lentement, lentement vint à *sa propre table*, et, après un moment d'hésitation, prit la tasse à thé.

Le père marcha vers le groupe des personnes rangées vers la porte; de l'autre côté de la cloison, la petite fille, comme sous une impulsion fluidique, en fit autant.

Les deux tasses, en même temps, vinrent tinter au chandelier que tenait à la main l'un des spectateurs.

Il n'y eut qu'un cri d'admiration.

Le même phénomène se reproduisit, avec les mêmes gestes, avec la même solennité, pour le journal, pour le couteau, pour l'éventail. Le père et l'enfant, mécaniquement liés en quelque sorte par le fluide, à cinq ou six mètres de distance, et malgré la muraille qui les séparait, produisaient exactement les mêmes mouvements, les mêmes actions.

Tous les assistants étaient stupéfaits.

Hé bien! cher lecteur, ai-je besoin de vous donner l'explication de ce miracle?

Vous avez deviné?...

Avez-vous devine?...

. . . . . .

Pour peu qu'une seule personne soit tentée de donner sa langue au chat, voici l'explication.

Le père et la fille étaient convenus de prendre, chacun sur sa table, les objets qui s'y trouvaient, suivant l'ordre alphabétique par la seconde lettre du nom de ces objets; c'est pourquoi ils avaient successivement apporté près de la bougie la tasse à thé, le journal, le couteau et l'éventail.

Et qui habet aures audiendi audiat.

Digitized by Google

M. CAHAGNET.

M. Alphonse Cahagnet est un ouvrier; son métier est la fabrication des faux-cols. Je ne l'ai jamais vu. On me dit que c'est un homme assez grand, à physionomie intelligente, et qui, très-passioné pour son art comme magnétiseur, a eu le talent de s'attacher très-fortement les nombreux adeptes qui ont suivi ses séances. C'est toujours, à mes yeux, une preuve d'une certaine valeur intellectuelle chez un homme que la sympathie et l'affection qu'il excite autour de lui.

Le principal résultat que M. Cahagnet croit avoir obtenu dans ses innombrables expériences magnétiques, c'est la démonstration du spiritualisme, de l'existence des âmes au delà du tombeau. Son ouvrage, qui a fait quelque bruit dans un certain monde, *les Arcanes de la vie future dévoilées*, en deux volumes, est un long cours, un long enseignement sur l'immortalité. Dès la préface, on voit le but que la publication veut atteindre: c'est de persuader au lecteur la vérité de la vie à venir, du ciel, des esprits, de Dieu, de toutes les entités d'un tolérant et doux spiritualisme chrétien. Voici quelques extraits.

Sur Dieu:

« Douter de Dieu, c'est se rayer soi-même de la liste des « êtres raisonnables.»

Sur l'âme:

« Quel est l'homme sensé qui peut répondre qu'il n'y a pas « un être dans notre corps, qui en paraît séparé, quoiqu'il lui « soit intimement uni?»

Je copie quelques vers mis par l'auteur en tête de son premier volume:

Bienfaisant magnétisme, âme de tout mon être,
Ah! ne cesse jamais à mes yeux de paraître;
Toi qui fis dans mon cœur descendre cet espoir
D'une future vie où mes yeux pourront voir
Les erreurs de la nôtre et ses tristes délices,
Ses soi-disant vertus, ses crimes et ses vices;
Toi qui me rattachas à ce monde trompeur
Qu'un suicide allait effacer de mon cœur,
Oh! toi qui me promets une vie éternelle.....
.....
.....
Parle-moi du passé, du présent, du futur,
Élève aussi mon cœur vers ce beau ciel si pur
Où je dois retrouver un beau jour ma famille,
Mes amis, le bonheur auprès de ma Camille.....
.....
.....

Digitized by Google

On voit tout de suite que M. Cahagnet a exploré les mystères du magnétisme, surtout au point de vue religieux et sentimental. Il ne faudrait pas croire cependant que c'est un sectaire Il est fort large dans ses conceptions religieuses. Il ne croit pas que Dieu puisse être expliqué à la manière des dogmatistes. Dans tous les cas, il veut voir en lui un père et non un maître: «Parler de sa bonté, dit il, bien! mais de sa colère, c'est nous l'assimiler.» Quant aux religions positives, il en admet le côté humain, bienfaisant, consolant, et en rejette toutes les prétentions orgueilleuses et anti-humanitaires, toutes les duretés, toutes les chimères qui ne peuvent avoir aucun résultat utile pour le bien individuel ou social.

C'est vous dire que M. Cahagnet est un spiritualiste libre, de l'école de Swédenborg, de Saint-Martin, et de tous les mystiques qui ont quelque affinité avec la protestation universelle des cent dernières années contre le formalisme des cultes officiels. De plus, M. Cahagnet est, dit-on, et la chose se vérifie par son ouvrage, un homme de progrès et de démocratie.

Maintenant, comment M. Cahagnet est-il arrivé à ces hautes convictions spiritualistes dont il parle? Voilà ce que nous allons vous faire voir en vous rendant un compte succinct de ses travaux.

M. Cahagnet a eu sous son pouvoir huit somnambules qui, suivant lui et ses amis, étaient extrêmement lucides, et qui, mis en rapport direct avec les âmes des défunts, donnaient des notions précises de leur état, de leur forme et de leurs occupations dans l'autre vie. Vous connaissez Swédenborg et ses visions bizarres? Mettez Swédenborg, moins l'élévation, la science et la poésie relative que nous avons signalée, dans la bouche de divers sujets magnétiques pris en général dans la classe illettrée, vous aurez Cahagnet et ses *Arcanes*.

Je donnerai le nom des sept extatiques de M. Cahagnet, en indiquant, d'après l'auteur, les visions principales qu'ils ont eues.

EXTRAITS

DE LA TABLE DES MATIÈRES DES ARCANES DE LA VIE FUTURE.

Premier Extatique: *Bruno Binet.*

— Apparition du père de Bruno. Son signalement.
— Détails sur les anges et les esprits. Ce qu'ils font dans le ciel.
— Substance corporelle des esprits.

Digitized by Google

— Deuxième apparition du père de Bruno. — Description du ciel et du costume des anges.
— Troisième apparition du père de Bruno. — Ce qu'il fait dans le ciel. — Apparition d'un ange.
— Révélation de la création de l'homme mâle et femelle. — La réunion des deux sexes dans le ciel.
— Possessions; leurs causes. — Comment le germe humain est introduit chez la femme par les esprits.
Etc., etc.

DEUXIÈME EXTATIQUE: *Mlle Fanny Binet.*

— Apparition d'un ange; description de ce dernier.

TROISIÈME EXTATIQUE: *Mlle Françoise.*

— Prédiction de mort accomplie.
— Apparition du père de Françoise.
— Nouvelle prédiction de mort accomplie.

QUATRIÈME EXTATIQUE: *Mme F...*

— Apparition de son fils.

CINQIÈME EXTATIQUE: *Mme Rivière.*

— Apparition de son père.

SIXIÈME EXTATIQUE: *Mme Adèle Maginot.*
— Apparition de la nièce d'Adèle.
— Apparition d'Alphonse, frère d'Adèle.
— Apparition de Jean-Marie, second frère d'Adèle.
— Apparition de sa mère, de ses frères et de sa nièce. Ce qu'ils font dans le ciel.
— Adèle veut mourir en extase pour suivre ses parents dans le ciel.
— Discussion sur ce sujet.
— Apparition du père d'Adèle et de ses autres parents.
— Forte extase: Adèle entre dans le ciel et en fait une description détaillée.
— Nouvelle lucidité spirituelle. — Apparition de M ***, père de M. l'abbé ***, sollicitée par ce dernier qui avait entendu parler de la lucidité d'Adèle.
— Apparition du père Lauriot.
— Apparition de M. Desforges sollicitée par M. Renard, son ami. — Signalement. — Conseils à M. Renard.
— Première apparition de *Monsieur* Swédenborg.

(Suivent une multitude d'apparitions de M. Swédenborg qui reproduit ses opinions par l'intermédiaire de M. Cahagnet et de Mme Adèle Maginot.)

Digitized by Google

— Notions sur la folie; ses causes; ses suites au monde spirituel. — Hallucinations causées par des mauvais esprits. — Pactes. — Possessions. — Talismans. — Miroir magique. — Alchimie, Astrologie.

Septième Extatique: *Emile Rey*, âgé de dix ans.

— Apparition de son camarade d'école.
— Sur la mise des esprits.

Huitième Extatique: *Mme Gouget.*

— Première extase. — Description de Dieu, — du ciel.
— Apparition de sa grand'mère, de sa mère. — Vue rétrospective d'actions passées il y a vingt ans. — Assaut dans ce genre entre Adèle et Mme Gouget.
Etc., etc.

Voilà une idée de la Table des matières du premier volume des *Arcanes;* dans la table du second, entre autres excentricités, je remarque:

— Questions religieuses adressées à M. Swédenborg sur l'existence et la doctrine du Christ.
— Questions adressées à M. Swédenborg pour obtenir les moyens de faire imprimer les *Arcanes.* (Question d'argent: c'est superbe!)
— Eau spiritualisée par M. Swédenborg.
Etc., etc., etc..

Ces extraits de la Table des matières des *Arcanes* doivent déjà avoir édifié le lecteur sur la nature des séances magnétiques de M. Cahagnet. Nous allons néanmoins les compléter par quelques citations plus détaillées prises dans le texte même de l'ouvrage.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il est bon de savoir que les personnes qui fréquentaient la maison de M. Cahagnet, rue Tiquetone, n° 17, adeptes du magnétisme, magnétiseurs, extatiques et esprits, s'appelaient entre elles *frère* et *soeur.* Ainsi l'on disait: *Notre cher frère* Cahagnet, *notre soeur* Adèle, *notre respectable frère* Swédenborg, etc.

Voici le compte-rendu de la séance où M. Swédenborg fit une révélation sur Jesus-Christ:

«M. Renard me pria d'adresser les questions suivantes à «M. Swédenborg par l'intermédiaire d'Adèle. Je les soumis «lorsqu'Adèle fut en sommeil, à ce grand extatique *qui se «présenta avec sa bienveillance accoutumée.*

Digitized by Google

« ÉMILE. — Elles sont de toutes couleurs, bleues, roses, « rouges, vertes.

« M. CAHAGNET. — Comment y reconnaît-on les hommes?

« ÉMILE. — On les reconnaît facilement, puis ils ont des « ceintures avec des EFFILÉS au bas.....»

Je m'arrête. Cela continue ainsi, dans le même esprit et dans le même style, tout le long de deux gros in-12 de 400 pages chacun. Par l'intermédiaire de ses huit extatiques, et surtout par l'intermédiaire de son sujet le plus intelligent, Mme Adèle Maginot, M. Cahagnet reçoit des renseignements précis, détaillés, sur tous les objets de science, d'histoire, de philosophie et de curiosité. Près de cinquante personnes plus ou moins connues des membres de la société de la rue Tiquetone viennent donner des nouvelles de l'autre monde. Les plus difficiles problèmes sont résolus par *Monsieur* Swédenborg et autres *messieurs* enterrés depuis plus ou moins de temps. Bref, M. Cahagnet, dans l'enchantement, reçoit l'ordre de faire une souscription pour publier toutes ces merveilles, et de là les *Arcanes de la vie future dévoilées.*

— Quelle est votre opinion sur tout cela? va-t-on me demander.

— Je n'ai point d'opinion sur les marchands d'*effilé* qui ont leurs magasins en paradis. Je n'ai aucune raison de ne pas respecter la conviction, les intentions de M. Cahagnet, mais ce qui s'est fait chez lui, je ne veux pas perdre une goute d'encre, ni un millimètre de papier, à le qualifier. A d'autres.

Dans les deux volumes des *Arcanes*, j'ai trouvé une page, une seule, à laquelle je puisse faire l'honneur d'une observation. A cette page, un abbé Almignana (des Batignolles) écrit ce qui suit à M. Alphonse Cahagnet:

« Quant à vous, monsieur, permettez que dans cette let-« tre je vous félicite de ce qu'au milieu de votre humble « position aux yeux des gens du monde, Dieu se soit servi « de vous et de votre modeste somnambule, *comme des* « *instruments pour confondre les présomptueux savants de* « *la terre et surtout les orgueilleux matérialistes, fléau de* « *la religion, et vraie plaie de la société.*»

« Oui, monsieur, c'est ainsi que j'envisage ces grands « phénomènes magnétiques qui nous occupent et je suis « persuadé que c'est en vue de quelques apparitions de person-« nes décédées faites à quelque somnambule aussi privilégié « que notre bonne Adèle, que le R. P. Lacordaire, en dépit « des académiciens et des incrédules, a su dire du haut de la

Digitized by Google

« tribune sacrée en mars 1847. que le *magnétisme était* « *une préparation divine pour humilier l'orgueil des maté-* « *rialistes* »

Je ne suis pas matérialiste, attendu que je crois à toutes les saintes choses qui rehaussent, embellissent, glorifient l'humanité ; mais si je l'étais, chers bons messieurs Cahagnet, Almignana et Lacordaire, je vous déclare que je ne serais pas humilié du tout par les visions d'Emile Rey, de Bruno Binet, d'Adèle Maginot, ni d'aucun de ceux qui ont vu les beaux *effilés* de l'autre monde.

. . . . . .

Quand je songe que nous avons à renouveler la société au milieu de semblables éléments : ô mes amis ! je suis saisi de tristesse, j'ai peur que nous ne succombions à la peine, et, sans entrer en extase, il me semble que j'entends une voix qui me dit tout bas : « Endors-toi donc sur l'oreiller de l'indifférence, et ne cherche pas à guérir un monde qui est incurablement fou ! »

Non ! Pas de découragement ! Espérons, quand même, que la raison triomphera un jour, et disons avec l'apôtre : *Contrà spem in spem !*

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Les Tourneurs de Tables.

I.

LE FOU RIRE.

Le public français ne s'occupait pas encore des tables qui tournent, qui dansent et qui parlent. C'était vers le milieu de l'hiver de l'année 1853. Une dame de mes savantes et mystiques amies, la très aimable Madame d'Héricourt, m'avait beaucoup parlé de la secte des *Frappeurs*, et des curieuses séances que ces adeptes se donnent depuis assez longtemps entre eux à Paris. Il avait été convenu que cette dame me présenterait dans l'un de ces mystérieux cénacles où se manifestent les esprits des morts. Divers pourparlers eurent lieu relativement à mon admission; une enquête fut ouverte sur la question de savoir si j'étais *croyant*, et, comme il fut reconnu que, sans être précisément croyant, je n'étais pas *hostile*, j'appris un matin que le jour était arrivé où je pourrais enfin savoir des nouvelles positives de l'autre monde.

Le soir étant venu, ma docte et respectable introductrice prit mon bras, et nous nous acheminâmes vers le quartier Bréda. Où diable les esprits vont-ils se nicher, je vous prie?

Nous entrâmes dans un jardin fort mélancolique avec sa robe d'hiver. Le sol était couvert d'une couche épaisse de neige. Les arbres grelottaient sous le givre. A la faveur du clair de lune, j'aperçus un étroit sentier tracé dans la neige, et, au bout de ce sentier, un pavillon aux volets verts discrètement fermés.

J'étais donc chez les Frappeurs.

Nous fûmes reçus dans un salon bien chaud, où il y avait un certain luxe de rideaux, de tapis, de tentures, de sophas. Une lampe, recouverte d'un abat-jour vert, répandait une lueur pâle. Une table ronde occupait le milieu du salon. Sur cette table, des alphabets, des crayons et autres menus ustensiles de frappage. Cette table, c'était l'autel de ce sanctuaire: je ne tardai pas à le deviner à l'empressement religieux et à la manière solennelle dont on se rangea alentour.

Digitized by Google

De ceux qui étaient là, je dois désigner les plus saillants. Remarquez d'abord un bonhomme d'une soixantaine d'années, d'une figure blanche et recueillie, qui paraît être le président de la société mystique, le directeur du télégraphe spirituel (1) En face de ce bonhomme, voici une jeune fille, de bonne et rouge santé, qui est le sujet magnétique de la société, le *medium* sympathique, l'intermédiaire qui, tout-à-l'heure, va commenter et développer les réponses des esprits évoqués. Quant aux autres personnages, je vous signale une petite et vieillotte bossue qui, dit-elle, *ne veut pas faire la chaîne parce que les esprits lui font trop de mal aux nerfs;* elle va donc s'asseoir près de la cheminée, au coin d'un bon feu et je ne vois plus que sa bosse. Jetez aussi un coup d'oeil sur ce grand jeune homme d'environ trente ans, à la physionomie pleine de candeur et aux yeux étonnés qui regardent le vague: c'est un Russe, un fils de boyard, je ne sais quoi, qui a parcouru le monde pour communier avec les Frappeurs de tous les pays, et qui a conversé avec tous les trépassés ayant une notoriété quelconque, depuis *Monsieur* (2) Jephté, qui lui a affirmé n'avoir pas sacrifié sa fille, comme le vulgaire se l'imagine, jusqu'à *Monsieur* Mirabeau, qui lui a raconté des particularités fort intéressantes sur les commencements de la révolution française.

Je regardais de tous mes yeux, j'écoutais de toutes mes oreilles.

On fit la chaîne. Nous mîmes nos mains tout autour de la table, et le mystère commença. La jeune fille qui devait servir de *medium* s'endormit d'un sommeil magnétique, et annonça, comme cela ne manque jamais d'arriver, «qu'elle avait mal à la tête.» Le bonhomme au visage blanc souffla, et, comme cela arrive également toujours, le mal de tête s'en alla comme par enchantement. Un instant après, le même bonhomme se mit à s'agiter violemment sur sa chaise, comme possédé par un Dieu terrible; il contorsionna son visage et roula ses yeux d'une manière étrange; puis il dit d'une voix sourde: «D'où vient que je tremble ainsi?» La jeune magnétisée répondit: «C'est que la porte du ciel vient de s'ouvrir, et les esprits, les anges et les morts paraissent déjà dans le lointain.»

---

(1) Il se publie en Amérique un journal frappeur, qui a pris pour titre: *Le Télégraphe spirituel* (*The Spiritual Telegraph*). Les rédacteurs racontent toutes les communications qui sont censées transmises du ciel à la terre.

(2) Les Frappeurs ayant l'habitude de s'adresser directement aux esprits qu sont censés présents, ils les appellent *Monsieur* ou *Madame* par politesse.

Digitized by Google

Diantre! diantre! murmurais-je intérieurement, j'aurais bien envie de quitter la chaîne; pourvu que quelqu'un de mes ennemis trépassés n'aille pas me jouer un mauvais tour!

Je m'armai de courage, et je restai à mon poste.

Le bonhomme ayant appris du *medium* que la porte du ciel venait d'être ouverte, par suite de la communication réciproque de nos fluides respectifs, releva la tête et fit l'évocation suivante: «Au nom de Dieu, *Monsieur* Washington, *Monsieur* Swédenborg et *Monsieur* Frédéric Oberlin, manifestez-vous au milieu de nous d'une manière visible, palpable ou sonore: je le veux! je le veux! je le veux!»

Je frissonnai.

Toutes nos têtes étaient inclinées; nous attendions avec anxiété l'apparition céleste. Pour la masse des assistants, rien ne parut, rien ne retentit, rien ne frappa. Quant à moi, je dois à la vérité de dire que je ne sentis même pas le bout de l'aile d'un ange; mais il n'en fut pas de même du bonhomme au visage blanc, de la jeune magnétisée, de la petite bossue et du jeune homme russe. Ces quatre personnes croyantes furent secouées d'une manière incroyable par *Monsieur* Washington, par *Monsieur* Swédenborg et par *Monsieur* Oberlin. Leurs têtes s'agitaient, leurs bras tremblaient, leurs poitrines haletaient, leurs dents claquaient.

LE BONHOMME. — Les trois esprits que j'ai appelés sont-ils présents?

LA MAGNÉTISÉE. — Oui.

LE BONHOMME — Sont-ils disposés à nous entretenir?

LA MAGNÉTISÉE. — Oui; mais pourtant ils ne sont pas contents, car ils savaient qu'on devait les appeler ce soir, de sorte qu'ils s'étaient apprêtés pour sept heures, et on les a fait attendre. *Monsieur* Swédenborg est surtout fâché

Ici, je fus étonné. Je trouvai légèrement cocasse l'idée de ces bons esprits qui avaient l'air d'avoir des occupations réglées, et qu'on semblait avoir dérangés de leur promenade ou de leurs visites du soir. J'eus même une légère envie de sourire. Je me contins.

LE BONHOMME. — Priez-les de nous pardonner ce retard; les assistants seront plus exacts une autre fois

LA MAGNÉTISÉE. — C'est pardonné, grâce à la bonté et à l'intervention de *Monsieur* Oberlin.

LE BONHOMME. — Les esprits veulent-ils frapper directement sur la table pour répondre aux questions que nous allons avoir l'honneur de leur adresser, ou bien faut-il que nous prenions les crayons pour frapper nous mêmes sous leur impulsion?

Digitized by Google

(Les tables ne tournaient pas et ne dansaient pas encore en France; la danse des tables ne commença que quelques mois après ma visite aux Frappeurs du quartier Bréda.)

LA MAGNÉTISÉE. — *Monsieur* Washington dit que, pour nous punir de notre inexactitude de ce soir, ils ne frapperont pas directement: il faut prendre les crayons.

Chacun avait devant soi un papier sur lequel étaient tracées toutes les lettres de l'alphabet, puis un crayon ou plutôt un simple morceau de bois taillé en pointe. Nous prîmes ces stylets de bois, après avoir eu soin de continuer par les genoux la chaîne que nous ne pouvions plus faire avec les mains. Alors on adressa des questions aux esprits. Ils devaient nous répondre en poussant invinciblement nos mains à arrêter le crayon sur telles ou telles lettres de l'alphabet, lettres à réunir ensuite pour former des mots et des phrases.

LE BONHOMME. — Posez vos questions.

Diverses questions furent posées, questions historiques, questions politiques, etc.; les réponses manquèrent généralement d'esprit. *Monsieur* Danton, que j'évoquai, me répondit plusieurs sottises de fort calibre. Il faut dire qu'il ne me répondait pas à moi directement. Les esprits ne poussaient pas la main à tout le monde. Quant à moi, j'avais beau souhaiter du fond de mon cœur que ma main précipitât, malgré moi, le crayon sur les lettres de mon alphabet: ma main, apparemment peu malléable aux esprits, restait immobile. Vainement, je passais et repassais ce malheureux crayon depuis l'A jusqu'au Z, l'action céleste n'exerçait sur lui aucune influence. Mais alors, chose étrange! l'esprit secouait la main du bonhomme pour la mienne, et le crayon du bonhomme pour le mien. C'était par son intermédiaire que me répondaient les esprits. Quelles réponses, anges du ciel! On avait par exemple, évoqué *Monsieur* saint François de Sales, et je demandai à cet excellent homme de Dieu, quelle idée il pouvait me donner du paradis. Il me répondit en langage frappeur, toujours par le stylet du bonhomme: «Endroit, joli, lait.» Ce qui voulait dire évidemment: «C'est un lieu charmant où l'on boit du lait de chèvre.»

J'étais de plus en plus étonné; je ne pus me contenir, je souris.

Plusieurs personnes de la chaîne évoquèrent leurs parents morts, leurs esprits familiers. Le jeune Russe évoqua trois esprits familiers, et il fit cette évocation d'un air si solennel, d'un ton si convaincu, que je repris un moment tout mon sérieux. Il se leva, les bras en croix, les yeux grands

Digitized by Google

ouverts, le visage radieux, et il resta en extase pendant cinq ou six minutes; puis, il se rassit tranquillement comme si de rien n'eût été, et dit avec l'accent légèrement essoufflé de la béatitude: «Mon premier esprit m'a touché à l'occiput, mon second esprit m'a touché au bras, et *mon cher esprit* m'a frappé au cœur»

Au cœur! pauvre fou d'amour, dont une maîtresse adorée a sans doute emporté la raison avec elle dans le tombeau!

Bientôt je fus rappelé à la réalité. La petite bossue du coin du feu, qui, par parenthèse, avait l'air fort sympathique au jeune boyard russe, se mit à sauter et à se trémousser sur sa chaise, comme un petit poisson vivant qui frit dans une poêle: «Ah! mon Dieu, dit-elle, votre troisième esprit m'a frappé sur l'épaule gauche, et il m'a fait grand mal.»

Le jeune Russe était ébahi d'admiration.

Moi, je me disais: Pourquoi cet esprit ne l'a-t-il pas frappée sur sa bosse?

Cette image grotesque, en traversant ma pensée, me perdit. Un éclat de rire s'échappa de ma poitrine.

LE BONHOMME (*après m'avoir jeté un coup d'oeil*). — On n'a plus de questions à faire?

MOI. — Pardon. Je prierai *Monsieur* Swédenborg de vouloir bien se transporter chez moi et de regarder sur la table où j'écris habituellement. Avant de venir ici, j'ai placé et ouvert un livre sur cette table; quelle est l'opinion de *Monsieur* Swédenborg sur cet ouvrage?

LA MAGNÉTISÉE (*après un moment de silence*). — *Monsieur* Swédenborg ne veut pas regarder ce livre. C'est sans doute un mauvais roman. *Monsieur* Swédenborg *fait la moue.*

Je retins mon rire.

MOI. — Il est étonnant que *Monsieur* Swédenborg fasse la moue; le livre que j'ai placé sur ma table est très orthodoxe: c'est le *Guide du voyageur dans Paris.*

(*Silence. Tous les yeux se tournent vers moi comme vers un homme qui sent le fagot. Le fou rire me gagne.*)

LE BONHOMME. — Évoquons alors d'autres esprits.

LA MAGNÉTISÉE (*avec mauvaise humeur*). — Non, je suis fatiguée, j'ai dormi trop longtemps, j'ai mal à la tête. D'ailleurs, on a déjà appelé une quantité d'esprits et l'appartement en est *encombré.*

Ici, je mis une clef dans ma bouche pour dissimuler le rire qui me tordait.

LE BONHOMME. — Est-ce qu'aucun des esprits que nous avons évoqué n'est parti?

Digitized by Google

les uns prétendirent que c'était le diable qui revenait sur la scène, et ils ne furent pas médiocrement autorisés dans cette opinion par les mandements des évêques qui, d'un style mystérieux, défendaient expressément aux prêtres et aux fidèles l'exercice des tables; d'autres ne voyaient dans ce phénomène qu'une manifestation des anges et surtout des âmes des morts; d'autres encore affirmaient que le fluide magnétique expliquait suffisamment ces prétendues merveilles surnaturelles; d'autres, enfin, déclaraient qu'il n'y avait pas de fluide du tout et que la table tournait par une impulsion purement mécanique. Bref, la table parlante fut l'événement caractéristique du milieu de l'année 1853, le point de mire de tous les esprits. Donner une idée complète de ce qui se passa dans cette mémorable période d'universelle aliénation mentale, serait une tâche bien difficile. Je veux cependant crayonner ici quelques traits: l'imagination et les souvenirs personnels de mon lecteur compléteront le tableau. Du reste, une vue synthétique de ce mouvement extraordinaire, donnée par un homme sans parti pris, pourra peut-être servir ultérieurement à caractériser un des phénomènes les plus curieux du siècle.

Les scènes suivantes ont été écrites et publiées dans divers recueils, au milieu même de la grande sarabande des tables en 1853, et au commencement de 1854: nous leur laissons leur caractère d'*actualité*.

LE CÉLÈBRE JOPUDIÈS.

14 Juin 1853.

Qui racontera les exploits de l'*Esprit Jopudiès?*

C'est pourtant un homme de beaucoup d'esprit que le docteur X... Je l'ai vu, il y a quelques années, qui avait le talent de faire rire aux larmes des réunions de trois à quatre mille personnes. Il avait du bon sens, de l'à-propos, du sel, de la fantaisie, et je me disais: Voilà un vrai Français, un fils de Montagne, et de Rabelais, et de Voltaire.

Eh bien! aujourd'hui, il est dans les esprits jusqu'au cou, et être dans *les esprits*, ce n'est pas être absolument homme d'*esprit*, je vous le jure.

Figurez-vous que, dans la maison de cet intelligent docteur, il y a un esprit familier qui s'appelle *Jopudiès*. Cet esprit a fait tourner et frapper les tables tous les soirs, depuis deux mois. Il a raconté mille et mille histoires, — la sienne d'abord: il est né à Turin en 1111, il a été assassiné par des brigands

Digitized by Google

italiens, il a caché, on ne sait trop comment, un trésor aux environs de Nancy, etc., etc. Bref, il s'est attaché à la famille du docteur X... Il aime la femme du docteur, il chérit la servante du docteur, il adore le fils du docteur. Quand on dîne, le petit garçon dit: «Allons, *Jopudiès*, viens ici!» Et *Jopudiès* arrive, et l'on cause avec lui en mangeant. Seulement, on prend quelques précautions de peur que l'esprit, en s'agitant, ne renverse les sauces. Parfois, *Jopudiès* s'amuse: il frappe sur la carafe, et l'on entend un son argentin. La sonnette du logis se fait entendre; la servante va ouvrir, personne! C'est ce malin de *Jopudiès* qui se divertit. Le soir, quand le petit garçon est couché dans son petit lit, il dit: «Allons, *Jopudiès*, promène-moi en voiture.» En le lit se met à errer à travers la chambre.

Il est une histoire que je voudrais raconter, pour donner une idée de ces conciliabules où la présidence appartient essentiellement aux cuisinières rusées et aux enfants hallucinés; mais comment raconter cette histoire, qui ne laisse pas que de toucher à des objets fort délicats? Enfin, j'essaierai, après avoir prié le lecteur de se rappeler que je ne peins ici que des choses *réelles*, des faits affirmés *positivement* et *sérieusement*.

Le docteur en question venait de se coucher le 15 juillet au soir (remarquez cette date, 15 juillet). Il ne dormait pas. Voilà que, tout-à-coup, il entend un certain bruit, comme de deux voix qui disputent. Il regarde dans la chambre: rien. L'idée lui vient d'ouvrir la table de nuit: *l'objet* qu'on a coutume de mettre dans cette table était légèrement agité. Qu'est-ce que c'est? Qu'y a-t-il? voilà ce que se demandait avec perplexité le docteur. Le bruit s'apaisa, et le docteur dormit. Le lendemain, au déjeuner, *Jopudiès* fut évoqué, puis interpellé sur le bruit de la veille. — «Rien de plus simple, répondit Jopudiès par l'intermédiaire de la table frappante, c'était hier le terme, et la table de nuit voulait être payée de son loyer, tandis que le pot de chambre refusait le paiement! De là une altercation.»

Le lecteur remarquera que nous sommes en l'an 1853, un siècle après la publication des premiers cahiers de l'*Encyclopédie*, un siècle après Voltaire et Diderot.

Digitized by Google

LES CONCERTS SANS INSTRUMENTS.

28 juin 1853.

Il s'agit bien de tables maintenant! Le fluide et les esprits sont vite sortis de ce vulgaire programme, qui consistait à faire tourner un chapeau ou un guéridon sur lui même. Maintenant, le mot d'ordre, c'est: *musique!* S'il y a seulement deux ou trois tourneurs de tables dans une maison, toutes les sonnettes se mettent à sonner, tous les verres à drelindiner. Des tourneurs sont-ils à déjeuner? on entend résonner la carafe, comme si quelqu'un la frappait avec une cuillère d'argent.

Mais voici le bouquet. Des lettres reçues d'Amérique, des États-Unis, annoncent que les frappeurs, tourneurs et autres ont obtenus des *concerts sans instruments.* Là-bas, si trois hommes sont réunis au nom du frappage ou du tournage, tout de suite les anges musiciens accourent et font entendre, qui le piano, qui la flûte, qui le cornet à piston, qui le trombone, etc., etc. Les lettres reçues à ce sujet en France, aussi bien que les articles insérés dans le journal américain le *Télégraphe spirituel*, affirment que cette musique d'un nouveau genre est d'une beauté sans égale.

L'ONCLE ET LE NEVEU.

17 juillet 1853.

Les *spirituels* de Paris sont en ce moment fort émus et affairés à propos d'un revenant qui se conduit d'une manière atroce. La chose est authentique et se passe tout près des Invalides. Ce revenant, c'est un oncle qui est mort il y a une douzaine d'années. Cet oncle, naturellement, a un neveu qui, cheminant dans les sentiers fleuris de la vingtième année, a dépensé sa fortune, non sans une certaine prodigalité. Vous me direz: qu'est-ce que cela lui fait, à cet oncle? Dam! je ne sais pas trop ce que cela peut lui faire; mais ce que je sais, c'est que ce mort suceptible et sévère rend la vie impossible à son neveu. Quand ce jeune homme s'assied à table, l'oncle produit une sonnerie générale des pendules, sonnettes, verres, carafes, assiettes, fourchettes. Ce jeune homme vient-il de se mettre innocemment au lit pour dormir, aussitôt commence un branle-bas universel, les meubles

Digitized by Google

craquent, le lit remue, la table de nuit se promène, on entend du bruit dans les murs. Le jeune homme change de maison; le revenant le suit et s'installe dans le nouveau logis, où il recommence ces bruyants manèges.

Hein? Qu'en pensez-vous?

Pour moi, je conseille à ce jeune neveu d'entrer dans l'ordre des capucins, et de donner tout son bien à la communauté: C'est le seul moyen d'avoir la paix en ce monde et en l'autre. — Amen.

LA FAMEUSE SÉANCE DES PHALANSTÉRIENS.

30 juillet 1853.

(Tout le monde lettré a su ce qui se passait en 1853 dans des réunions *spirituelles* de phalanstériens. Je ne commets donc pas d'indiscrétion en constatant ici la part qu'ont prise au tournement des tables et aux évocations d'esprits plusieurs membres de l'école de Fourier, dont le mérite, d'ailleurs, est suffisemmant connu et apprécié. Par un sentiment de convenance qui sera compris, je crois devoir dissimuler les noms des personnages de cette scène curieuse à plus d'un titre.)

Je me rendis là avec un journaliste de ma connaissance.

Or, voici les résumés de ce que je vis et entendis.

On se rangea autour d'une grande table. La table remua tant bien que mal.

M. ALBARO. — Peut-on communiquer avec le ciel?

LA TABLE. — Oui. Je communique tous les jours avec votre ami Vinaquin.

M. TOUNEL. — Est-ce vrai, Vinaquin?

M. VINAQUIN. — Assurément. Demandez à la table, c'est-à-dire à l'esprit qui est dedans; il vous dira que j'ai au dessus de la tête un tuyau immense de fluide qui monte de mes cheveux jusqu'aux astres; c'est une *trompe aromale* par laquelle la voix des esprits de Saturne vient jusqu'à mon oreille.

M. ALBARO. — Est ce vrai, ce que Vinaquin dit là?

LA TABLE (*frappant vivement du pied*) — Oui, oui, oui. Trompe aromale. Canal Trompe aromale. Canal. Canal Canal. Canal. Oui.

M. ALBARO. — Qui es-tu, toi, esprit présent dans cette table?

LA TABLE. — Je suis *Gilot*.

M. TOUNEL. — De quelle planète es-tu?

Digitized by Google

LA TABLE. — De Jupiter.

M. VIMUNET. — Sait-on le français dans Jupiter?

LA TABLE. — Parfaitement.

M. ALBARO. — *Monsieur* Gilot, pourriez-vous nous faire quelques vers français?

LA TABLE. — Je le veux bien.

Femme tant jolie,
Je t'aime pour la vie.

LE JOURNALISTE (*retenant son rire*). — La rime n'est pas très-riche. Je proposerais volontiers à *monsieur* Gilot de dire:

Femme tant jolie.
Je t'aime à la folie.

LA TABLE. — Nous savons le français dans Jupiter, mais pourtant, nous ne le savons pas dans la perfection.

MOI. — On doit lire nos livres terrestres dans votre planète?

LA TABLE. — Beaucoup. Le dernier ouvrage publié par *monsieur Tounel*, ici présent, sur les *Moeurs des Canards*, a eu parmi nos littérateurs, la plus grande vogue. Le principal éditeur de Jupiter en a publié une traduction, dont je ne ferai pas l'éloge, attendu que j'en suis l'auteur, moi Gilot.

MOI. — Je désirerais vivement recevoir ici la visite d'un esprit de Vénus.

LA TABLE. — Non. Pythagore!

M. VIMUNET. — Ah! Pythagore! fort bien! je vais l'interroger sur les sciences.

LA TABLE. — Non. Musique. Pythagore va dicter une symphonie.

M. ALBARO. — Symphonie! bravo!

LA TABLE. — Albaro, toi qui as quelque teinture de musique, écris la symphonie de Pythagore. Quand la table frappera un coup, ce sera un *do;* quand elle frappera deux coups, ce sera un *ré*, puis un *mi*, puis un *fa*, etc., etc... Attention!

Et la table frappa, et Albaro écrivit.

Le titre de la symphonie était: *Danse de la terre autour du soleil.* Le motif en était mélancolique.

LE JOURNALISTE. — Pourquoi le motif de cette symphonie est-il aussi lugubre?

LA TABLE. — Parce que la terre est une planète malade.

M. TOUNEL. — Comment cela?

LA TABLE. — Pythagore est parti. L'esprit qui est ici maintenant, c'est l'esprit *Rapaél*, de Saturne.

M. VIMUNET. — *Monsieur Rapaél* a-t-il quelque communication à nous faire?

Digitized by Google

L'ABBÉ CHAV... — Qui est-ce donc qui va venir?

LA TABLE. — Recueillement. D. O. M. Recueillement. *Gloria in excelsis.*

L'abbé Her... devenait pâle.

LE MINISTRE PROTESTANT. — Eh bien, esprit de la Table, qui es-tu? Est-ce toujours Marie qui est là?

LA TABLE. — Elle est partie.

LE MINISTRE. — Qui es-tu alors?

LA TABLE. — Je suis.....

La table s'arrêta longtemps.

LE MINISTRE. — Parle.

LA TABLE. — Jésus-Christ.

A ce mot, l'abbé Her..., dans un état d'exaltation difficile à décrire, quitte la chaîne, se lève, puis, bientôt, tombe à la renverse; l'écume sort de sa bouche; il se tord dans les convulsions, et ne revient à lui qu'au bout d'une demi-heure. On se remet à la table,

L'ABBÉ DESH... — Est-il bien sûr que vous soyez-là, Seigneur?

LA TABLE. — Oui, oui, oui.

L'ABBÉ DESH... — Eh bien, Seigneur, qu'avez-vous à nous dire?

LA TABLE. — Toi, Chav..., tu es Caïphe; toi, Her..., tu es Ponce-Pilate; toi, Desh..., tu es le soldat qui m'a percé le côté d'une lance; toi (le ministre protestant), tu es Judas.

L'ABBÉ CHAV... (*le seul qui conserve son sang-froid*). — Nous sommes réellement ces personnages?

LA TABLE. — En corps et en âme.

L'ABBÉ DESH... — Dites-nous, Seigneur, ce que vous voulez que nous fassions?

LA TABLE. — Partez pour Londres; annoncez-y la nouvelle Parole.

L'ABBÉ DESH... — Quand faut-il partir?

LA TABLE. — Dans une heure.

L'ABBÉ DESH... — Mais nous n'avons pas d'argent, pas de passeports.

LA TABLE. — On ne vous demandera pas de passeports; quant à l'argent, allez rue Neuve des Mathurins, à tel numéro, et l'on vous en donnera.

L'ABBÉ DESH. — Mais, une fois à Londres, qui nous donnera de quoi vivre?

LA TABLE. — Ne vous en inquiétez pas.

L'ABBÉ CHAV... — J'aurais besoin d'un répit de quinze jours.

LA TABLE. — Chav..., reste; les autres *subito*. Allez. Allez. Allez. Allez.

Les deux prêtres et le ministre protestant se rendent rue

Digitized by Google

Neuve des Mathurins. On leur prête de l'argent. Une heure après, à minuit, ils sont au chemin de fer. A Boulogne, on les laisse monter en bateau à vapeur sans leur demander de papiers. Ils arrivent à Londres. Ils montent dans un cab, et ils disent au cocher de les conduire dans une petite hôtellerie, où il voudra. Le cocher les conduit à Brompton-row. Ils arrivent à l'hôtel.

La dame qui les reçoit leur demande ce qu'ils désirent; ils répondent: — une table.

— Et quoi sur la table? dit l'Anglaise, qui supposait qu'ils voulaient manger.

— Une table toute seule.

La table est apportée; ils s'asseyent alentour, et les voilà qui font la chaîne et qui continuent avec Jésus-Christ la conversation de Paris.

L'hôtesse, stupéfaite, les regardait.

Quand elle les entendit interroger le Seigneur, un sentiment indéfinissable s'empara d'elle; elle tomba aux genoux des trois *frappeurs*, et elle leur dit quelque chose comme ceci: Vous êtes des hommes de Dieu, restez dans ma maison, et rien ne vous manquera.

Depuis lors, les abbés et le ministre ont prospéré, et, aujourd'hui encore, tout va au mieux pour eux et pour la Parole.

Quant à l'abbé Chav... qui avait demandé du répit, et qui, au bout des quinze jours fixés, n'a pas obéi à l'ordre du Seigneur, il s'en mord, dit-on, les doigts, heureux encore si quelque peine grave ne lui est pas réservée, dans les trésors de la justice divine, pour le punir de son infidélité.

MOI. — Esprit, qui es, non pas dans le bureau où j'écris, mais dans la tête de mon lecteur, que penses-tu de cette histoire?

L'ESPRIT QUI EST DANS LA TÊTE DE MON LECTEUR. — Conte à dormir debout.

ENCORE JOPUDIÈS.

mars 1854.

Je voulais à tout prix causer avec *Jopudiès*, le célèbre, l'immortel *Jopudiès* qui, grâce à moi, — je l'espère, avec une modestie digne d'un poète lyrique, — caractérisera dans l'avenir le grand mouvement *spirituel* des années 1852, 1853 et 1854.

Digitized by Google

Je n'avais vu que des tables imbéciles et des chapeaux idiots. Je voulais voir la table de *Jopudiès*, chez ce digne et charmant docteur de B*** qui, en dépit du frappage, est toujours l'homme le plus divertissant du monde.

Je me rendis à la soirée *spirituelle*.

Tac, tac, tac, tac, tac. Au moment où j'arrivai, cela marchait d'un train d'enfer. Le petit de B***, si cher à *Jopudiès*, était là, l'oeil fixe, le visage inspiré.

La table était occupée à dire de grosses sottises. Je n'étais pas assis qu'elle avait déjà écrit deux ou trois fois à l'adresse de l'assistance, le mot de Cambrone. Vous n'ignorez pas le vrai mot de Cambrone?..... L'esprit de cette table était apparemment, comme l'esprit de M. G*** dont je vais vous parler tout-à-l'heure, un esprit *puant*.

Quand je fus assis, la table, cessant d'être grossière, devint tout-à-coup lente et inepte. Elle ne liait plus les idées. Le docteur essaye, en s'y mettant, de lui donner un peu de bon sens; peine inutile. On interrogea alors l'esprit pour savoir si quelqu'un le gênait. Il répondit: Oui. — On demanda si c'était moi qui gênais. — Oui. — Je tins alors ce simple discours:

«Esprit, mon ami, regarde en mon cœur. Tu vois que j'aime la vérité, et que je n'ai nulle peur d'elle, quelle qu'elle puisse être. S'il y a des âmes en ce guéridon, qu'elles aient la bonté de se manifester à moi, et certes, je serai le premier à leur présenter mes respects.»

Ce *speech* ne réussit pas. Jopudiès et ceux qui étaient avec lui s'en tinrent à des discours de halle ou à des propos de salle d'asile, et je dus m'en aller en doutant même de ce fait matériel: si la table remuait sans le secours d'une action positive et presque visible de quelqu'une des personnes assises alentour.

GOUPYLITIONIANA.

avril 1854.

Voilà un digne homme, un penseur de mérite. Mais quelle passion désordonnée pour les sciences occultes! Il a publié un livre où il y a d'excellentes choses, mais qui ressemble un peu trop à un pot-pourri, comme on le voit dès le titre: *l'Éther, l'électricité et la matière, Physique, Théologie, Tables parlantes et Réformes* (projet de banque), avec *une Histoire*

Digitized by Google

de France par éphémérides, une Lettre de M. Fauvety et la Voyante de Prevorst. Dans ce livre, on trouve une multitude d'expériences de tables parlantes, reproduites avec une entière bonne foi; il n'y en a point de concluantes; il y en a d'admirables au point de vue du sentiment humanitaire; il y en a de fabuleusement ridicules. Je cite sans choisir, le lecteur appréciera.

« CHEZ MOI (*c'est l'auteur qui parle*).

« Malgré notre volonté de faire venir des esprits sérieux, il « ne vient que des esprits mauvais qui refusent de répondre « ou se moquent de nous. Voici leurs noms étrangers:

« Hin,	« Léoc,
« Cephik,	« Pek,
« Kam,	« Gur,
« Sos,	« Drocyrcu.
« Cygobre,	« Ocuck, etc., etc.

« L'un nous dit qu'il est *puant.*

« CHEZ. M. C., AU CHATEAU DE LAMOLLE EN PÉRIGORD.

« Mlle Z. M., M. Ach. Desc., une servante et moi, formant « la chaîne autour d'un lavabo.

« Quand le lavabo s'est ébranlé, j'ai demandé, comme à « mon ordinaire: qui est là? Si c'est un esprit, qu'il frappe « un coup, etc. — Un des pieds a frappé un coup.

« Moi: Est-ce l'esprit d'un homme? — Non. — D'une « femme? — Non. — D'un animal? — Oui. — Quel animal; « un bœuf? Un cochon? — Non. — Un chien? — Oui. « — Qu'est-ce que ton esprit fait dans l'air? doit-il venir « animer un homme? — Oui. — Peux-tu soulever tout-à-fait « le lavabo? — Ici des efforts qui ont agité le lavabo, mais « qui ne lui ont pas fait quitter la terre. — Peux-tu dire l'âge « de Mlle Z? (Mlle Z a 26 ans). — Le lavabo a frappé 41 coups.

« CHEZ MOI.

« Mme Hayden, médium américain, à moi recommandée par « R. Owen, Mme D., M. A. et Moi.

« Est venu écrire son nom, Napoléon-le-Grand. — Moi: « Quelle est maintenant votre idée dominante! — *Love all « men* (aimez tous les hommes).

« CHEZ MOI.

« Mme Hayden avec moi, M. le T. et M. Al., à un guéri-

Digitized by Google

« don d'acajou. Autant de coups, mais très-faibles, que nous « en avons demandé. Ces coups (knockings) ont été frappés « sous le plateau du guéridon sans qu'aucun de nous le tou- « chât. Puis moi: Que faut-il être pour réussir aujourd'hui « à Paris: vertueux? — Non. — Vicieux? — Oui.

« CHEZ Mme O'C., AVENUE FROCHOT.

« Est venu écrire Ezéchiel. Proudhon a demandé: Qu'est- « ce qu'un esprit. — Réponse par des lettres impossibles à « assembler. — Qu'est-ce qu'autorité? — Pou... et des con- « sonnes. — Combien d'années vivra le catholicisme? — « Neuf. — Quelle religion le remplacera? — Lettres impos- « sibles à assembler.»

III.

TRANSITION.

Le rire ne prouve ni n'infirme rien. Je déchirerais les pages qui précèdent si le lecteur pouvait supposer que j'ai la prétention d'y avoir émis une doctrine de négation brutale et absolue. Tout ce que je m'y suis proposé, ç'a été de peindre l'aspect général des scènes de tables tournantes. Si je n'en croyais que mes propres yeux, je me bornerais, je l'avoue, à ces récits drôlatiques; car, pour moi personnellement, malgré mon vif désir de m'instruire, malgré ma patience à suivre des séances interminables, je déclare n'avoir vu que des inepties monstrueuses, toutes dans le genre de celles que je viens de rapporter. Oui, si mes propres expériences me paraissaient suffisantes pour m'autoriser à me former une opinion, je dirais formellement que, loin de penser et de parler, les tables ne remuent même pas sans une action matérielle et mécanique du cercle qui les entoure; je dirais, comme j'ai entendu dire à deux hommes éminents, dont il sera question dans la suite de ce livre, MM. L*** et R***: « J'avais des doutes avant les scènes auxquelles j'ai assisté, mais maintenant je n'en ai plus; je suis fixé sur le néant de tout cela»; et j'ajouterais: c'est de l'illusion grossière, quand ce n'est pas de la farce pure et simple.

Voilà, je l'affirme en toute sincérité, le résultat auquel me conduiraient mes expériences particulières.

Mais, puis-je m'arrêter là?

Puis-je m'arrêter là, quand des hommes d'une honorabilité au-dessus du soupçon, tels que M. Agénor de Gasparin et

Digitized by Google

autres, déclarent avoir *vu*, *de leurs yeux vu*, des choses merveilleuses?

Puis-je m'arrêter là, quand j'entends tous les jours des hommes, dont je respecte le caractère et dont j'honore la haute capacité, déclarer avoir été témoins de faits qui ne peuvent aucunement s'expliquer par l'action mécanique des tourneurs?

Non, je ne puis me contenter de mes expériences personnelles; il me faut étudier les observations des personnes croyantes: ce sera l'objet du chapitre suivant.

Les esprits m'ont joué le tour qu'ils jouaient, du temps d'Athènes et de Rome, aux Épicuriens. Devant ces fameux incrédules, les vrais rationalistes de l'antiquité, les prêtres refusaient de rendre des oracles, les sibylles restaient muettes et les pythonisses immobiles. Tous les historiens et tous les philosophes témoignent de ce détail curieux, notamment Plutarque. Ainsi, dès ce temps-là, la *foi préalable* était exigée. Je ne sais si c'est être épicurien, de n'admettre que la *croyance à posteriori*, c'est-à-dire après examen, et de ne comprendre que l'*obsequium rationale* de saint Paul; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, pas plus que les épicuriens, je n'ai vu les miracles de mon temps. Quand j'étais là, les jolies filles magnétisées avaient mal à la tête, les voyants les plus lucides étaient aveugles et muets, les guéridons restaient inertes, ou, s'ils se remuaient, c'était sous la visible pression de quelque personne rusée ou pressée d'en finir.

Mais, savez-vous; vilains esprits, comment je me vengerai? Je vous rendrai le bien pour le mal; ce que je n'ai pu voir, j'examinerai consciencieusement si mes contemporains l'ont vu; ce qui se réduit à zéro d'après mes propres observations, je l'étudierai dans les observations des autres, simplement, sans parti pris, avec candeur. Et ainsi, ô esprits de tout calibre et de toute nature, *puants* ou autres, je toucherai vos cœurs: et s'il importe, pour mon salut, que vous vous manifestiez à moi, cette manifestation aura lieu; je demanderai, et il me sera donné; je chercherai, et je trouverai; je frapperai, et il me sera ouvert. Ainsi soit-il!

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Les Tourneurs de Tables (SUITE).

Abstiens-toi de rien décider.
Je m'abstiens et je considère.
(PYRRHON, cité dans LUCIEN, les *Sectes à l'encan.*)

IV.

AUTORITÉS EN FAVEUR DES TABLES TOURNANTES.

Moi, comme je l'ai dit, je n'ai rien vu qui fut capable d'édifier seulement un moucheron en quête de la certitude; mais, je l'ai dit aussi, j'ai entendu faire et j'ai lu des récits qui m'ont singulièrement ébranlé. Je vais citer les autorités qui m'ont paru le plus frappantes.

M. DE SAULCY, MEMBRE DE L'INSTITUT.

Dans une lettre adressée à M. de Mirville, et publiée dans le livre *Des esprits*, M. de Saulcy raconte comment de l'incrédulité la plus absolue relativement aux tables, il a été converti à la croyance.

« De guerre lasse pourtant, et après avoir entendu beau-« coup de gens auxquels je ne pouvais appliquer ni l'une ni « l'autre de ces épithètes (charlatans ou niais), affirmer la « réalité des faits, je me décidai à essayer par moi-même. « Mon fils et un de mes amis furent mes deux *compères*: « Nous eûmes pendant quarante-cinq minutes, montre sur « table, la patience de faire ce que l'on appelait la chaîne, « et je vous avouerai que je ne fus pas peu surpris de voir « au bout de ce temps, la table sur laquelle nous opérions, « et qui n'était que la table de ma salle à manger, se met-« tre en marche, et après quelques instants, contracter un « mouvement de rotation qui alla bientôt s'accélérant, et qui « finit par devenir très-rapide. Nous essayâmes en pressant « sur la table, de façon à lui faire rayer le parquet, de l'ar-« rêter dans sa course étrange, et nous ne pûmes y parvenir. « Après avoir renouvelé cette expérience, etc....»

Digitized by Google

M. de Saulcy raconte ensuite qu'il a voulu expliquer ces faits, et autres semblables, par une théorie électro-dynamique, dont il chercha à vérifier la valeur à l'aide d'un électroscope, d'une boussole, de limaille de fer, etc. Mais il ne put démêler la moindre trace d'électricité. Il se jeta ensuite dans l'explication «par des impulsions différentielles, dues à la volonté des opérateurs, et dont une sorte d'intégration pouvait déterminer la rotation de la table.» Mais vint la faculté *parlante*. M. de Saulcy expérimenta de nouveau, avec le M. de Mirville, à ce qu'on voit d'après une note au bas de la page, ainsi conçue: «Que dire, par exemple, (c'est le M. de Mir-«ville qui parle) du fait que nous avons vérifié ensemble, «monsieur, celui *d'un crayon fixé au pied d'une table* sur «laquelle on appose les mains, et qui écrit des mots par-«fois *trop* lisibles?»

M. de Saulcy vit des choses qui l'étonnèrent, des choses capables de confondre la raison humaine. Il conclut enfin... «J'ai poursuivi ces phénomènes dans toutes leurs phases les «plus déplorables pour mon orgueil de physicien et de mathé-«maticien, et comme je m'y prenais d'une manière à être «certain que si quelqu'un était coupable de supercherie, *ce ne «pouvait être que moi*, j'ai été bien obligé de me rendre et «de faire fléchir ma raison devant l'évidence des faits.»

S'adressant à M. de Mirville, M. de Saulcy ajoute:

«C'est alors que votre livre, monsieur, est tombé entre «mes mains. Je l'ai lu avec le plus vif intérêt, j'ai admiré «votre érudition et le courage qu'il vous avait fallu pour oser, «à l'époque où nous vivons, traiter un sujet pareil. Je ne puis «donc que vous faire mon sincère compliment, etc....»

«Je me résume, monsieur. Je crois à l'existence de faits «que souvent notre volonté ne saurait produire, et sur les-«quels, néanmoins, je déclare que cette volonté a parfois «une action palpable. Je crois à l'intervention d'une intel-«ligence DIFFÉRENTE DE LA NÔTRE, et que mettent en jeu des «moyens presque ridicules. Je crois que la religion chré-«tienne ne doit pas encourager la pratique de ces expérien-«ces, etc.....»

Bref, M. de Saulcy a vu des choses si étonnantes, qu'il est d'avis que la griffe du diable est là, *digitus diaboli est hic.*

Pour un membre de l'Institut, voilà une manière commode d'expliquer les phénomènes. Si vous étiez de l'institut de Rome, monsieur, je ne dis pas!

Digitized by Google

M. AGENOR DE GASPARIN.

Dans un ouvrage en deux volumes, intitulé: *Des Tables tournantes, du Surnaturel en général et des Esprits*, M. de Gasparin établit 1° qu'il n'y a rien de surnaturel dans le phénomène des tables; 2° que la plupart des choses étonnantes qu'on leur attribue, telle que la prévision, la divination, n'existent réellement pas, et que, dans cet ordre de faits, on obtient simplement d'elles, l'indication des nombres pensés; et 3° enfin que les faits physiques du tournement, du soulèvement par contact et à distance, du craquement des meubles, sont au dessus de toute discussion.

Laissant de côté les deux premiers points, je cite quelques passages de l'auteur relativement au troisième:

« Une de nos expériences les plus concluantes....., dit-il, « celle qui consiste à faire tourner et frapper la table, lors- « qu'elle porte un homme pesant 87 kilogrammes.»

Plus bas:

« Un poids de 40 kilogrammes n'a pas suffi pour déterminer « l'abaissement de la table sur laquelle on faisait la chaîne, « lorsqu'elle faisait avec le parquet un angle de 35 degrés. La « même table, formant le même angle est tombée lourdement « sous l'effort d'un poids de 30 kilogrammes environ.»

Ailleurs:

« A notre expérience de la table qui frappe en portant un « homme, on avait objecté que cet homme pouvait se prêter « au mouvement et même le provoquer en partie..... L'être « vivant, intelligent (et par conséquent suspect) devait être « remplacé par un poids inerte.... Un premier baquet plein « de sable, et pesant 21 kilogrammes, a été mis sur la table. « Les pieds se sont soulevés aisément dès que l'ordre leur « en a été donné... On a posé ensuite un second baquet pe- « sant 19 kilogrammes.... ils ont été soulevés.... alors un « troisième baquet plus petit, et pesant 13 kilogrammes, a « été ajouté.... les soulèvements ont eu lieu.... Nous avions « encore proposé d'énormes pierres pesant ensemble 22 ki- « logrammes. Elles ont été mises sur le troisième baquet « (superposé aux autres); après d'assez longues hésitations, « la table a levé successivement à plusieurs reprises chacun « de ses trois pieds, elle les a levés avec une force, une déci- « sion et un entrain qui nous ont surpris. Mais sa solidité « (80 centimètres de diamètre, lourde colonne centrale, et « trois pieds), déjà mise à tant d'épreuves, n'a pu résister à « celle-ci. Fléchissant sous le balancement énergique imprimé

Digitized by Google

« à cette massa totale de 75 kilogrammes, elle s'est brisée « tout à coup, et sa massive colonne s'est fendue du haut en « bas, au grand péril des opérateurs du côté desquels la charge « entière a croulé.»

Pour couronner ces expériences si curieuses, voici maintenant des soulèvements de la table *à distance*, sans le contact des expérimentateurs.

« Nous allions faire mouvoir la table *sans la toucher*....

« Au moment où la table était emportée par une rotation « énergique véritablement entraînante, nous avons tous sou- « levé nos doigts à un signal donné; puis maintenant nos « mains unies au moyen des petits doigts et continuant à « former la chaîne à quelques lignes au-dessus de la table, « nous avons poursuivi notre course; et, à notre grande sur- « prise, la table a poursuivi également la sienne, elle a fait « ainsi trois ou quatre tours.»

L'objection vient bien vite: Quelqu'un touchait la table, sans que les autres personnes de la chaîne s'en aperçussent. M. de Gasparin, entre autres procédés, triomphe de la difficulté de la manière suivante:

« L'un de nous eut alors une idée lumineuse. Nous pos- « sédions un de ces soufflets dont on se sert pour souffrer « les vignes attaqués par l'oïdium. Au lieu de fleur de souf- « fre, on y mit de la farine, et on recommença l'opération.

« Nous étions dans les conditions les plus favorables; le « temps était sec et chaud, la table bondissait sous nos doigts, « et déjà, bien avant que l'ordre de lever les mains ne fût « donné, la plupart avaient cessé de toucher le plateau. Le « commandement retentit alors, la chaîne entière est séparée « de la table, et en même temps le soufflet la recouvre toute « entière d'un nuage léger de farine. Pas une seconde n'avait « été perdue, le soulèvement sans contact avait déjà eu lieu, « et, pour ne laisser aucun doute dans les esprits, il se re- « nouvelait trois ou quatre fois de suite.

« Cela fait, la table est scrupuleusement examinée: Aucun « doigt ne l'a touchée ni effleurée le moins du monde.»

Je le dirai franchement, quand un homme tel que M. de Gasparin, en sa loyauté, m'affirme de telles choses, et me les affirme sans aucune préoccupation doctrinale, j'entre, malgré mes tristes expériences personnelles, dans une très grande perplexité.

M. MORIN.

J'invoque ici l'ingénieux auteur de l'opuscule intitulé: *Com-*

Digitized by Google

ment l'esprit vient aux tables, pour ce qui concerne les bruits, les sons singuliers, dont le phénomène des tables tournantes et frappantes a été souvent accompagné. Cet écrivain savant et spirituel, mais un peu enthousiaste, qui a très habilement combattu le supernaturalisme de la société Mirville, et qui a cru trouver une explication de tous les faits extraordinaires du monde frappeur dans une théorie des *vibrations du fluide magnétique*, raconte l'expérience suivante:

«.... Après avoir conversé à la manière consacrée avec les «esprits, qui me firent fort bon accueil, malgré mon incré-«dulité qu'ils n'eussent pas du ignorer, je plaçai une carafe «vide sous la table, en les conjurant d'y entrer et d'y mani-«fester leur présence par un bruit. En moins de deux mi-«nutes, nous entendîmes tous distinctement comme un frô-«lement d'un doigt sec sur le verre. Attribuant moi-même «ce bruit à la manifestation de la vibration communiquée de «la table au parquet et du parquet à la carafe, j'eus l'idée «de faire adhérer celle-ci plus fortement au parquet en la «remplissant à moitié d'eau, afin d'augmenter le bruit s'il «était possible, et de le pousser à l'aigu en comblant une «partie du vide. Mais je me gardai bien d'accomplir mon «idée tout seul; je la fis épeler par la table elle-même, au «cercle de laquelle se trouvait un *medium* ou somnambule «assez lucide pour communiquer de pensée avec moi. Les «esprits demandèrent donc de l'eau dans la carafe, afin de «se faire entendre mieux. On les satisfit immédiatement, «et après cinq autres minutes d'attente, un son faible, mais «prolongé, comme celui de l'harmonica, vint frapper nos «oreilles attentives. Les acteurs de l'expérience frémirent. «Je choisis ce moment pour leur exposer la théorie de la vi-«bration, qui devenait une cause naturelle à ces effets extra-«ordinaires. Mes explications n'enlevèrent pas, il est vrai, «leur croyance aux esprits; mais elles insinuèrent le doute «dans leurs âmes. — *Maintenant, recommençons*, leur dis-je. «La foi n'y était plus: la carafe se tut, et la table elle-même «cessa de répondre. Le principe de l'expérience était tari.»

M. Morin dépeint encore la séance que voici, à laquelle il paraît avoir assisté:

«Une dame, *médium* d'Amérique, récemment débarquée à «Paris, a été introduite dans plusieurs sociétés où dominait le «principe religieux. Cette illuminée, posant la main sur une «table qu'entoure son cercle habituel, exprime la volonté de «produire pour tout le monde le bruit d'un orage; et, à «mesure que sa main s'éloigne, s'approche de la table ou la

Digitized by Google

« touche, les assistants entendent distinctement la pluie qui cré-« pite faiblement, fouette et tombe en sifflant. Ce n'est pas tout « encore: Elle commande aux esprits (car c'est en vertu de la « foi encore qu'agit cette moderne sibylle), de venir battre les « vitres d'une fenêtre, de leurs doigts sans doute, ou de leurs « ailes ; et chacun entend un roulement prolongé, faible d'abord, « et qui grandit...»

V

EXPLICATIONS DU PHÉNOMÈNE.

Je vais passer en revue, d'une manière aussi succincte que possible, les théories explicatives des faits attestés.

EXPLICATION DE M. FAUVETY.

Dans une lettre philosophique et scientifique très remarquable, M. Charles Fauvety, un des meilleurs et des plus logiques esprits de notre temps, émet la théorie suivante:

« J'affime que, la table recevant, par les mille papilles ner-« veuses qui viennent s'épanouir à l'extrémité des doigts et à la « paume des mains; le fluide envoyé par l'organe du mouve-« ment (le cervelet), ce fluide pénètre dans les pores du bois « comme il pénètre dans le parenchyme de nos organes, ou dans la fibre musculaire; que ce bois finit par en être saturé, « et que, l'impulsion se faisant sentir d'une façon continue et « dans une direction déterminée par la convergence de toutes « les volontés, il n'est pas étonnant que la table obéisse à la « pesanteur que lui impriment tant de molécules accumulées.»

Remarquez que la matière fluidique dont M. Fauvety suppose l'émission de l'homme dans la table, est *pesante* quoique *impondérable.* A cet égard, M. Fauvety expose un ensemble de doctrine sur la Matière et ses différents états, dont j'ai été très frappé.

Je n'ai pas besoin de dire que, dans le sentiment de M. Fauvety, la *pesanteur* du fluide moteur doit être plus considérable que celle du corps qui est mû; M. Fauvety l'avoue lui-même: lorsqu'il parle en plusieurs endroits, de la condition essentielle de l'action du fluide, qui est « la production par lui d'une force plus grande que la résistance du poids à soulever.

Que penserait donc alors M. Fauvety des expériences de Valleyres, chez M. de Gasparin, où un petit nombre de personnes soulèvent *à distance* un poids de cent kilogrammes? Je sais

Digitized by Google

bien qu'on peut se rejeter dans la *force particulière* du fluide de *certains sujets:* mais, bon Dieu, que de mystères!

Dans cette première partie de sa *Théorie fluidique*, où il fait jouer au fluide, agissant sur la table, le même rôle qu'il joue «lorsqu'il emploie ses outils ordinaires, les os, les tendons, les fibres musculaires», M. Charles Fauvety n'explique que le mouvement purement matériel de la table. Plus bas il aborde «les rapports, en quelque sorte intellectuels,» qui s'établissent entre la table et les personnes qui agissent sur elle.

«..... L'instrument de l'intelligence (le cerveau) est mis en «activité par l'organe du mouvement (le cervelet), tout comme «un simple viscère, tout comme le serait un groupe de muscles «et de tendons.»

«Si l'on accorde que le mouvement, comme j'ai cherché à «l'établir plus haut, peut être transmis du cervelet à la ta«ble au moyen d'un courant électro-magnétique dans lequel «les nerfs font fonction de conducteur, on ne devra pas plus «s'étonner de voir nos doigts obéir aux injonctions de notre «volonté, de sorte que, lorsqu'une personne en rapport avec «la table voudra lui faire exprimer sa pensée par des signes «visibles qui le feront comprendre aux assistants, il pourra «tout aussi bien, quoique d'une façon moins commode, s'ex«primer au moyen de ce meuble, que faire parler ses doigts. «Il suffira pour cela d'un alphabet convenu.....»

Ainsi, 1° Pesanteur du fluide pour expliquer le mouvement, 2° Prolongement jusqu'à la table de la faculté qu'a l'homme d'exprimer sa pensée par des organes: voilà en résumé l'explication de M. Fauvety.

Après ce qui précède, je n'ai pas besoin de dire que M. Fauvety est un adversaire déclaré des explications surnaturalistes. Sous ce rapport, la lettre dont j'ai cité quelques parties, est un manifeste non moins éloquent que hardi, dont l'esprit avancé et absolument libre sera suffisamment caractérisé par la courte citation que voici: «Pour mon compte, comme «je ne puis m'empêcher d'accepter le fait en lui-même, et «comme je fais profession de ne croire à aucune espèce de «miracle, même quand on me dit que c'est Dieu qui en est «l'auteur, j'ai toujours été convaincu que le phénomène des «tables tournantes devait se trouver d'accord avec les véritables «qualités de la matière, et avec les lois physiologiques de «l'organisme humain.»

Voilà un homme que je recommande aux prières de mon ami Fréron-Veuillot, en attendant que la légion Mirville ait le loisir de le brûler dans le prochain auto-da-fé.

Digitized by Google

EXPLICATION DE M. PROUDHON.

Le grand philosophe a donné son opinion en ces termes dans son livre de la *Philosophie du progrès.*

« Si *peser* et *penser* sont synonymes, comme l'étymologie le « prouve, l'abîme que l'ancienne ontologie avait creusé entre « l'esprit et la matière est comblé (c'est une idée qui est ad- « mirablement développée dans la lettre de M. Ch. Fauvety); « les vibrations de l'éther peuvent transmettre les impulsions « du cerveau; la conscience n'est plus qu'un foyer de mou- « vements auxquels les corps les plus bruts peuvent faire écho. « Par cela seul que je pense, je me meus; par cela seul que « mon cerveau conçoit l'idée d'un mouvement, il l'exécute; « et les muscles qui en reçoivent le contre-coup par les nerfs « tendent à l'exécuter à leur tour. Ils l'exécuteraient sans « doute, si une pensée en sens contraire ne venait suspendre « leur action, et faire mourir à l'extrémité nerveuse la première « impulsion. Que deux, trois ou un plus grand nombre de « sujets pensants se mettent en rapport par un conducteur « quelconque; qu'un mot soit jeté au milieu d'eux, et il se « produira à leur insu, une commotion générale, traduisible « en idées, et dont la spontanéité fera croire aux personnes « superstitieuses à la présence d'un démon familier, d'une âme « défunte. La carrière serait-elle ouverte pour cela aux devins « et aux nécromans? Gardons-nous de le croire. La nature, « par ses harmonies, par la constance de ses lois, par la « fixité de ses types, nous apprend assez à nous moquer des « prodiges et des monstres; et c'est le signe d'un grand abais- « sement des intelligences, prélude des grandes catastrophes, « quand les peuples, incapables du labeur scientifique, se « mettent à délaisser la raison et la nature pour courir après « les évocations et les miracles.»

Je trouve que le mandement de cet illustre Hérésiarque vaut bien celui de Luçon ou du Mans. Et vous?

EXPLICATION DE M. MORIN.

Les théories de MM. Fauvety et Proudhon, qu'on pourrait désigner ainsi : *Théorie du prolongement de l'action nerveuse*, ont un pendant, ou plutôt un complément, chez M. Morin, dans la *Théorie de la vibration.* J'expose cette explication en citant M. Morin lui-même. On voit que M. Morin rend plus particulièrement compte des sons, des bruits, tandis que MM. Proudhon et Fauvety se sont surtout préoccupés des mouvements.

« Messieurs nos savants, dit l'auteur de *Comment l'esprit*

Digitized by Google

« *vient aux tables*, qui attribuent la communication du son à « distance à la série circulaire des zones de l'air agité, sau- « raient-ils expliquer pourquoi ces zones, ayant une force « évidemment égale à l'extrémité de chaque rayon, n'agitent « pas également toutes les cordes d'un instrument, et choisis- « sent, parmi les corps sonores qui sont à distance, ceux pré- « cisément dont l'intonnation s'accorde avec le son émis, pour « les faire vibrer, sans éveiller aucun mouvement dans les « autres! Ne devons-nous pas chercher quelque part la cause « de cette mystérieuse sympathie, provoquée sans doute par le « mouvement physique, mais qu'on doit attribuer à la réaction « sympathique et non à la propagation directe.....

« La vibration, insensible dans un objet, peut devenir très « sensible s'il la communique par contact; comme un diapason, « presque silencieux s'il est isolé, donne une note retentissante « s'il est appuyé par un objet d'une grande sonorité. La « vibration n'a pas même besoin du contact pour se communi- « ques à des objets plus ou moins éloignés; c'est un fait physique « dont j'ai déjà parlé, et dont on peut se rendre compte en « produisant un son dans un appartement où est posé un piano, « une harpe ou même un violon; et la remarque importante « que l'on doit faire lorsque le son ou la vibration se com- « munique à distance, c'est que l'instrument rend de préférence « et même uniquement les notes à l'unisson, à l'accord ou au « contre-poids de celle émise.... *Les actions de l'âme*, « *produisent une vibration organique en rapport avec elles-* « *mêmes*, la communiquent par un contact à des objets « quelconques qui leur rendent la vibration similaire ou l'accord. « Ceci constitue le langage des tables, dont vous savez tous « les détails. — Les mêmes vibrations peuvent se communiquer « à distance, et à l'action réelle répond la réaction sympathique « de tous les objets creux et sonores qui entourent l'individu. « De là le principe de l'audition des bruits. — Pourquoi « maintenant ne sont-ils pas entendus de tous et toujours? C'est « qu'ils demandent une activité de facultés que développe la « seule surexcitation de l'âme.»

Cette explication n'est pas, comme on le voit, d'une clarté absolue.

EXPLICATION DE M. DE GASPARIN.

« Qu'il y ait ici un fluide proprement dit, c'est ce que je « ne puis affirmer absolument. J'affirme qu'il y a un agent, « et que cet *agent* n'est pas surnaturel; qu'il est *physique*,

Digitized by Google

« *imprimant aux objets physiques les mouvements que dé-*
« *terminent notre volonté*.....

« On se résignerait peut-être à un nouvel agent s'il était « le produit nécessaire et exclusif des mains formant la chaîne, « si certaines positions ou certains actes en assuraient la « manifestation; mais il n'en est point ainsi, le moral et le « physique doivent se combiner pour lui donner naissance. « Voici des mains qui s'épuisent à former la chaîne et qui « n'obtiennent aucun mouvement: la volonté n'est pas intervenue. « Voici une volonté qui commande en vain; les mains n'ont « pas pris une position convenable.» (M. de Gasparin croit à l'utilité et même à la nécessité de la vieille méthode consistant dans la justà-position des doigts des personnes formant la chaîne; son orthodoxie est déjà une antiquité, qui est passée dans la plupart des salons à l'état d'opinion hétérodoxe).

On voit que la théorie de M. de Gasparin ressemble beaucoup à celle qui est commune à MM. Fauvety et Proudhon, avec cette différence que l'auteur des *Tables tournantes* n'appuie pas son opinion, comme ses devanciers, sur l'identité des phénomènes physiologiques, et dans les mouvements ordinaires de nos extrémités, et dans le prolongement de notre puissance motrice jusqu'aux objets extérieurs. En ceci, comme dans les autres portions de son ouvrage, M. de Gasparin s'exprime avec trop de longueurs, et désole le lecteur par la diffusion de son style.

Le mouvement *rotatif* des tables est ainsi expliqué par M. de Gasparin:

« Le fluide étant émis et imprimant une impulsion ou une « attraction latérale à un meuble qui repose sur des pieds, « une loi de mécanique fort simple transforme l'action latérale « en rotation, à cause de la résistance successive de tel ou tel « pied qui adhère aux inégalités du parquet. Le mouvement « imprimé qu'entraîne une résistance de ce genre ne peut pas « ne pas produire une rotation; et cela est si vrai que, si « j'appuie de côté mes doigts contre la table, et que je continue « à appuyer en la suivant, je le ferai tourner aussi bien que « le fluide. Si dix personnes, placées autour d'elle, appuient « leurs doigts dans le même sens, la table tourne également. « C'est en petit ce qui se passe dans la mécanique céleste. « Le pied, retenu par les aspérités du sol, représente la force « centripète; l'attraction ou l'impulsion exercée par les doigts « ou par le fluide représente la force centrifuge; la combinaison « des deux forces enfante un mouvement de rotation et de « translation.»

Digitized by Google

J'ai indiqué jusqu'ici les *explications fluidiques* des croyants ; je passe à quelques unes des *explications mécaniques ou autres* des incrédules.

EXPLICATION DE M. FARADAY.

Je cite, d'après un grand ennemi des tables, M. le docteur Foucault, l'expérience faite par M. Faraday, et exposée par lui à la *Société royale de Londres.*

« On peut être assuré que si l'auteur de tant d'admirables « découvertes a daigné s'occuper d'un si mince sujet, il l'a « fait avec une distinction qui le rehaussait à ses yeux. Gardez- « vous donc de supposer que le grand physicien se soit « bourgeoisement installé en face d'un guéridon pour le faire « tourner sous l'imposition de sa propre main! Non, certes ; « il a confié à d'autres, à de vrais croyants, cette mauvaise « besogne, et tandis que les patients s'évertuaient, il s'est mis « à examiner en profond observateur comment les choses se « passaient.

« Démontrer que dans tout ce manége il n'y a aucun « dégagement d'électricité, aucun mouvement de fluide, ni « attraction, ni répulsion d'aucune espèce, ce fut l'affaire d'un « instant. Cependant, la table ayant tourné, parfaitement « tourné, il restait à surprendre et à mettre en évidence la « véritable cause du mouvement pour conclure à un nouvel « ordre de faits ou à une influence dérisoire, suivant que ce « mouvement se transmettrait de la table aux expérimentateurs, « ou de ceux-ci à la table. Non seulement M. Faraday a « parfaitement montré que c'étaient les gens qui poussaient ; « mais comme il avait affaire à des personnes de bonne foi, « il a encore paralysé complètement leurs efforts en leur « fournissant un petit instrument qui les avertissait quand par « mégarde elles agissaient mécaniquement dans un sens ou « dans un autre. Par ce dernier trait, l'illustre savant anglais « a fait preuve de beaucoup de finesse et, en même temps, « il a évité les reproches qu'on a généralement adressés aux « personnes haut placées dans la science, et qui se croient « engagées comme telles à nier d'autorité plutôt qu'à combattre « les erreurs populaires.

« Puisque, dit-on, l'influence des opérateurs s'exerce sur « des meubles diversement configurés, sur des chapeaux ou « des tabourets, on comprend que M. Faraday obtint faci- « lement de ses partenaires l'autorisation de poser sur la table « quelques épaisseurs de feuilles de carton, sur lesquelles se « ferait l'imposition des mains. En effet, l'expérience n'en

Digitized by Google

« fut nullement troublée; mais les cartons étaient unis entre « eux à la table par un mastic à demi-dur qui assurait « l'adhérence tout en cédant à une impulsion long-temps « prolongée. Lors donc que l'expérience eut réussi au gré des « tourneurs de table, comme les appelle M. Faraday, on enleva « les paquets de carton, et il fut aisé de reconnaître qu'ils « avaient peu à peu glissé les uns sur les autres dans le même « sens que la table, les supérieurs ayant pris l'avance sur les « inférieurs.

« L'impulsion s'était donc manifestement propagée des mains « qui avaient pris l'initiative vers la table qui, tout en suivant, « était restée sensiblement en arrière, à cause de la malléabilité « du mastic interposé. Pour quiconque voudra bien réfléchir « un instant et discuter de bonne foi, cette épreuve suffit à « prouver surabondamment que le tourneur de table change « insensiblement de rôle sans s'en douter: il se pose là tout « d'abord avec l'intention de rester passif; mais la sotte « obligation qu'il s'impose d'obéir à la moindre impulsion qu'il « croit devoir se produire le rend tout aussitôt actif sans qu'il « s'en doute, et lui fait entraîner tout le système. Quant à « la galerie, elle en juge suivant son inclination; pour elle, « l'effet est comparable à celui de ces petits remouleurs en « carton qu'un mécanisme caché anime par l'intermédiaire de « l'axe de la meule; mais toutes les pièces du système étant « liées ensemble, il ne faut qu'un peu de bonne volonté pour « s'imaginer que c'est le rémouleur qui travaille et la meule « qui obéit.

« Quoi qu'il en soit, M. Faraday a voulu faire un pas de « plus, il a voulu donner à l'opérateur un signal pour l'a- « vertir au moment où, par suite de la lassitude, de la « préoccupation ou du désir de réussir, il passerait à l'état « actif. Il y a réussi en installant sur la table une aiguille « très-légère, une sorte de levier partagé par son point d'appui « en deux bras très-inégaux. Le petit bras était mis en relation « avec une des piles de cartons, de sorte qu'au moindre « déplacement, l'autre bras ou l'autre extrémité de l'aiguille « devait se mouvoir ostensiblement par rapport à certains points « de repaire. C'était un moyen de constater le glissement des « cartons, et de le déceler dès qu'il se produirait.

« A peine les opérateurs entraient-ils en fonction, qu'aus- « sitôt l'aiguille déviait dans un sens ou dans l'autre, et ce- « pendant la table ne se mouvait pas encore. Disons plus, « la table n'a pas pu s'ébranler, car le déplacement de l'in- « dex contrebalançait la tendance de l'opérateur qui s'aper-

Digitized by Google

« cevait ainsi que, sans en avoir la conscience, il exerçait « un effort latéral. Vainement il épanchait les effluves de la « plus intense volonté en présence de l'index qui disait: Ne « poussez pas; la table est restée ce qu'elle devait être, un « corps inerte et incapable de se mouvoir autrement que par « l'application mécanique d'une force.

« Je suis quelque peu confus et honteux, ajoute M. Fa- « raday, d'avoir été amené à oublier ces recherches, car je « croyais qu'au temps actuel, et dans cette partie du monde, « une telle publication ne devait pas être nécessaire; j'espère « néanmoins qu'elle sera utile. Il est des personnes que je « ne convaincrai pas, qui entasseront objections sur objections; « mais je le déclare, comme j'en ai le droit, je ne répon- « drai pas.»

A l'expérience de M. Faraday, on répond par l'expérience de M. de Gasparin: Si la table tourne par l'imposition des mains à distance, que deviennent votre aiguille et vos disques de carton?

EXPLICATION DE M. CHEVREUL.

M. Chevreul a proposé la théorie de la *tendance au mouvement*. Elle consiste à démontrer, par exemple, que les objets que nous suspendons à notre doigt finissent par prendre une vibration dans le sens de notre volonté.

Bien: Mais comment expliquer les mouvements considérables; comment, surtout, les mouvements à distance?

EXPLICATION DE M. BABINET.

Ce savant, dont la théorie peut prendre le nom de *théorie du mouvement naissant*, part du principe que voici:

« S'il y a quelque chose d'établi en mécanique et en phy- « siologie, c'est que les mouvements naissants sont peu éten- « dus, mais irrésistibles.«

M. Babinet cite en preuve les détentes musculaires invisibles, au moyen desquelles les escamoteurs font disparaître les objets; les règles de l'escrime; la fille électrique (dont il prouve la fraude); le frémissement insensible des ailes de l'aigle, etc.

La théorie de M. Babinet ne vaudrait pas grand'chose, si le mouvement à distance était un fait véritable; aussi le nie-t-il formellement: « On doit reléguer dans les fictions tout ce « qui a été dit d'actions exercées à distance..... Y a-t-il un « seul exemple de mouvement produit sans force agissante « intérieure? Non; or le mouvement à distance s'opérerait

Digitized by Google

« sans force agissante extérieure; donc le mouvement à dis-« tance est impossible.»

On répond naturellement à cela que le rayonnement du fluide peut et doit être une *force agissante* sous l'impulsion de la volonté. On ajoute que M. Babinet semble, en tout ceci, ne voir la matière que dans son expression la plus grossière, les solides, et que c'est mal comprendre la totalité du monde, que de ne pas admettre la *force* des fluides; on dit encore que la peur des esprits fait oublier aux académiciens ce qu'il y a d'admirable dans les énergies de certains corps.

EXPLICATION DE MM. BRAID ET CARPENTER.

L'explication donnée par ces savants anglais s'appelle *Théorie de la suggestion.*

Ils partent d'un fait admis en électro-biologie (admis ici, apparemment, pour les besoins de la cause, car les savants le niaient jadis), savoir: l'état automatique auquel on peut réduire parfois l'homme intellectuel. On connaît ce curieux côté des phénomènes magnétiques: le magnétiseur faisant boire à son sujet de l'eau pour du vin, un liquide froid pour un liquide brûlant, etc; lui faisant trouver léger un morceau de plomb, et lourde une plume; le fixant au parquet, lui attachant la main sur un meuble, etc., etc.

MM. Braid et Carpenter partant de ces faits, qu'ils appellent phénomènes de *suggestion*, où le sujet ne distingue plus ses sensations subjectives ou imaginées, des impressions objectives ou réelles, affirment que les tourneurs de table ont abdiqué tout jugement, et obéissent, dans leurs expériences, à une impulsion involontaire et en quelque sorte fatale, qui ne leur laisse aucune volonté.

EXPLICATION DES SPIRITUALISTES HUMANITAIRES.

On ne peut se dissimuler que l'opinion la plus générale qui se soit formée sur le phénomène des tables tournantes et parlantes, ne soit celle qui affirme l'existence d'agents personnels et spirituels, se communiquant aux hommes par l'intermédiaire des objets sur lesquels agit le fluide humain. La croyance aux *esprits*, par suite des faits extraordinaires qu'ont vus les dernières années, a pris une extension surprenante, et telle, que les intelligences philosophiques elles-mêmes en ont été envahies. La publication du livre de M. Jean Reynaud, *Terre et Ciel*, dont il sera question à un autre endroit de cet ouvrage, est un fait qui caractérise assez ce mouvement général de la pensée.

Digitized by Google

Mais, dans les *théories spirituelles*, il faut faire une importante distinction.

Les unes, grandes, élevées, inspirées par une tendance religieuse et sentimentale, qui honore, sinon le jugement, du moins le cœur de nos contemporains, ont signalé, sous les phénomènes nouveaux, des anges, des âmes défuntes, des émissaires du bon principe, non pas toujours bien relevés dans leur langage, mais portés en général à éclairer la terre et à seconder, par leurs instructions et leur influence, le mouvement progressif de l'humanité dans le sens de la liberté intellectuelle et de l'amélioration sociale. C'est ainsi qu'il a été remarqué avec raison que le *spiritualisme*, surtout en Amérique, et même un peu en France, est une conjuration en faveur d'une sorte de révélation rationaliste et de la démocratie universelle.

La première catégorie des *spiritualistes*, telle que je viens de la caractériser, est très-exactement représentée par un homme illustre, qu'on peut regretter de voir dans le monde halluciné, mais dont le nom n'en restera pas moins inscrit, pour l'avenir, au nombre des bienfaiteurs de la race humaine: je parle de Robert Owen.

En 1853: Robert Owen adressait à M. Goupy, l'auteur d'*Ether, Électricité et Matière*, la lettre que voici:

Londres, cox's hotel, 20 mai 1853.

« Mon cher ami,

« En réponse à votre lettre du 12, réponse que j'ai un « peu différée pour vous la donner plus complète sur les esprits « invisibles, je viens vous dire que je n'ai plus aucun doute « sur leur existence, ni sur leurs communications avec nous « par mediums sincères et fidèles à leur mission.

« A l'aide d'un de ces mediums, j'ai eu dix-huit séances « les plus convaincantes possibles. J'ai été mis en commu- « nication directe avec ma défunte femme, mes deux filles, « mon père, ma mère, mes deux frères, ma sœur; deux fois « avec le président Jefferson, une avec Benjamin Franklin, « trois avec le prince duc de Kent et de Strethearn, père de « notre reine, et avec d'autres personnages dont la vie n'a « pas été publique.

« Il en résulte pour moi:

« 1° Que l'objet de ces manifestations, qui ont lieu en ce « moment de tous côtés, est de préparer la réforme du monde;

« 2° De convaincre tous les hommes de la réalité d'une « existence immortelle après celle-ci;

Digitized by Google

« 3° De leur inspirer une charité, une bienveillance, une « mansuétude mutuelles sans bornes;

« 3° Que le mouvement des tables sous des chaînes de mains « est déterminé par des esprits de personnes mortes;

« 5° Qu'ils produisent les coups par lesquels ils répondent « par de l'électricité animique;

« 6° Enfin que les mediums sur la terre sont choisis par « Dieu.

« Dans ma dernière séance, j'ai demandé quelles étaient « les qualités les plus estimées dans le monde des esprits. — « La réponse a été: la bienveillance et l'amour.

« Si votre empereur savait et voulait réaliser les conditions, « les arrangements au moyen desquels, en prenant chaque « individu à sa naissance, il est possible et facile de rendre « excellente l'espèce humaine, il laisserait bien loin derrière lui « tous les princes et potentats qui l'ont précédé dans l'histoire.

« Votre affectionné,

« Robert Owen.»

EXPLICATION DES PARTISANS DU DIABLE.

Je lis dans M. de Gasparin:

« Chez nous, un parti considérable saisit avec avidité l'oc- « casion qui lui est offerte de remettre en honneur les por- « tions les plus compromises de sa tradition religieuse, et de « réhabiliter la période la plus décriée de son histoire.»

J'ai nommé le parti du diable, le parti des maléfices, le parti des sorciers, le parti des brûleurs du moyen-âge.

Ce parti a exploité les tables avec une audace qui est allée jusqu'à l'impudence, et avec des semblants de conviction qui s'ils n'étaient des semblants, tiendraient de la démence.

Je ne puis tout citer. Je laisse de côté les Bénezet, les Menars, les Des Mousseaux, et autres petits portiers d'enfer. Qu'il me suffise d'extraire quelques citations de l'ouvrage qui a produit le plus de sensation en ce sens, du livre de la Légion-Mirville: *Des Esprits et de leurs manifestations.*

L'auteur, après avoir longuement développé les *gesta diaboli per tabulas, sortiarias multosque alios et alias*, s'écrie avec enthousiasme:

« Quel point de vue tout nouveau! quelle réhabilitation « magnifique! ..... En vérité, de là à *changer en lumières « toutes les ténèbres du moyen-âge*, il n'y a pas loin!»

Plus bas, l'auteur ajoute:

Digitized by Google

« Encore une fois, c'est toute une révolution et la plus rude « leçon que l'esprit de dénégation ait jamais reçue peut-être « ici-bas.

« Et chacun aura la sienne ; le jurisconsulte pourra com- « prendre enfin une masse de législations incomprises, sans « revenir, heureusement, à des lois qui ne sont plus dans « nos mœurs ; il absoudra Justinien et la loi des XII Tables « de ce qu'il appelait des *rêveries ;* il réhabilitera tous les « grands hommes calomniés, et coupables, disait-on, d'avoir « fait périr tant de milliers d'*innocents.*

« Sans jamais justifier des rigueurs inutiles ou cruelles, « nous n'érigerons plus le crime en touchante innocence. « Nous nous rappellerons entre autres celle de Grandier, et « *nous regretterons les larmes que pouvait lui donner notre* « *enfance*, devant les appréciations toutes contraires de la « science plus moderne.... »

On a pu remarquer, par cette dernière citation, que la ferveur de l'écrivain, au sujet des croyances diaboliques, s'arrête, malgré tout, devant les répressions légales. Cette modération n'est pas absolue. Lisez cette note :

« La douceur et le silence des lois sur de telles choses « peuvent avoir leur très-heureux côté ; mais savez-vous aussi « combien d'opprimés ont gémi et péri par suite de cette même « tolérance ? Nous pouvons affirmer que, dans plus d'un « village de notre connaissance, des familles entières ont suc- « combé et succomberont sous des méfaits terribles qu'UN PEU « DE FOI guérirait..... »

Dans un autre endroit, les conséquences philosophiques de la renaissance du diable sont ainsi exposées :

« Toujours est-il qu'il faut tirer du fléau (l'action du diable « dans les tables) les seuls bienfaits qu'il ne puisse pas nous « refuser, ceux d'une foi plus complète et de réflexions plus « profondes. Qui le sait ? Si jamais l'unité catholique devait « triompher, cette manifestation spirituelle deviendrait peut- « être un des anneaux de la chaîne qui rattacherait l'une à « l'autre la science et la croyance ; ce serait, dans tous les « cas, la justification évidente du plus décrié, du plus sacri- « fié, du plus honni de tous nos dogmes (apparemment celui « du diable-serpent, du diable-bouc, etc.). Oui, désormais « les faits vont expliquer les choses ; nous ne pourrons plus « maudire nos pères, et *l'honneur des vieux âges est sauvé...* »

« Quant aux conséquences philosophiques, ce serait en vérité « bien autre chose, et en supposant la croyance aux esprits « rétablie, la leçon deviendrait véritablement dure. Deux siècles

Digitized by Google

« de déraisonnement complet, deux siècles de calomnies et de « sarcasmes à rayer de nos annales et à déjuger aujourd'hui! « Oui, tous les livres écrits depuis ces deux siècles sur « l'origine et l'esprit des différents cultes, sur le véritable « sens de l'antiquité profane et sacrée, sur les mystères des « païens, les oracles, les idoles, sur les *inspirations* des plus « grands hommes de l'histoire et la plupart de ses grands « événements, tous ces livres deviendraient véritablement « illisibles, puisque tous partiraient alors d'une base fausse, « à savoir, l'absence de ce même merveilleux qui viendrait « de nous être prouvé.

« Ils niaient formellement le surhumain, et nous pourrions « leur dire: le voilà! le voilà, il est vrai, misérable, attris- « tant; mais ce surhumain maudit ne vous révèle-t-il pas, à « son tour le surhumain béni? Ah! sans aucun doute, tous « les deux, bannis, à jamais, disait-on, de toute philosophie, « vont nécessairement y rentrer... »

Tel est le sens fondamental de ce livre. Et ce qu'il importe de constater, c'est que ce n'est pas là une manifestation purement individuelle. L'ouvrage a eu deux éditions, et en tête de la seconde, se trouvent des lettres laudatives émanant de plusieurs personnes graves. Il y a par exemple, une lettre signée par un membre de l'institut (M. de Saulcy, j'en ai parlé), qui proclame la résurrection de Satan au nom de la science. Il y a une lettre écrite par le doyen d'une école de médecine française, qui proclame que l'ouvrage dont il s'agit « ramène la science dans la seule voie où elle ne puisse s'égarer.» Enfin, on y trouve un nom qui fait autorité dans le clergé et qui même est considéré comme l'expression du libéralisme clérical. Voici où en est ce libéralisme, qui a fait tant de bruit, et dont on a eu la bonhomie de leur savoir tant de gré :

« Il sort déjà de toutes ces choses de merveilleuses leçons. « Il en sort, en effet, la justification de l'Evangile et de la « foi, la condamnation d'un rationalisme *terrassé par ces faits*, « et par conséquent la glorification prochaine *de tout le passé* de « la véritable église, et même de ce moyen-âge si calomnié, si « travesti, *si gratuitement doté de tant de ténèbres.* Les « événements politiques de ces derniers temps s'étaient chargés « *de lui donner raison, à ce moyen-âge, sous le rapport* « *du bon sens en matière gouvernementale ;* et voilà des « faits d'une nature tout-à-fait étrange qui viennent *le venger* « *des accusations de crédulité* superstitieuse.

P. Ventura,

Ex-général des Théatins, examinateur des évêques et du clergé romain.

Digitized by Google

VI.

CONCLUSIONS.

Dans un premier chapitre, j'ai fait part de mes expériences personnelles; elles ne m'ont permis que le scepticisme, quand elles ne m'ont pas forcé à la négation.

Ensuite, j'ai indiqué plusieurs autorités qui contrebalancent ce qu'il pourrait y avoir d'exagéré dans mon scepticisme.

Enfin, j'ai énuméré les explications de ces phénomènes, explications fluidiques, mécaniques et spiritualistes, avec leurs diverses nuances.

Maintenant, les lecteurs vont me relancer et me dire: que concluez-vous de tout cela? Quelle doctrine vous semble-t-il que nous devions adopter sur toutes ces choses?

Ici, je l'avoue, si quelqu'un est embarassé et mis au pied du mur, c'est moi.

Cher lecteur, bon lecteur,

Sois indulgent pour ton pauvre auteur, qui est là, sous tes yeux, humilié, triste, désolé, de n'avoir pas de solution générale à donner à ta Grâce.

Pourquoi te dirait-il qu'il croit, puisqu'en effet il n'a pas de certitude?

Comment aurait-il la lâcheté de nier, quand il lui reste des doutes?

Ce n'est point par indolence d'esprit qu'il hésite à se prononcer: il a plus réfléchi à la matière qu'il n'en a l'air, et, s'il ne craignait de manquer aux règles de la modestie, il te confierait volontiers que, s'il est, en apparence, relativement aux tourneurs de guéridons, «legier au prochaz», comme disait son maître Rabelais, il serait bien un peu aussi, en cas de besoin, comme ajoutait le même Rabelais, «hardi à la rencontre.»

Certes, s'il ne s'agissait, pour te satisfaire, lecteur, que d'avoir du zèle, de l'ardeur, jointe à l'énergie de la méditation, ton malheureux auteur te contenterait; mais la matière qu'il traite est si délicate; il a si grand'peur d'aventurer une affirmation en faveur d'une sottise, ou de se permettre une négation imprudente contre une grande chose que peut glorifier l'avenir; il a tant et tant de conscience enfin, cher et aimable lecteur, cet auteur affligé, qu'il faut, avec ta bénédiction, lui donner encore un peu de temps pour chercher, pour labourer et piocher de nouveau dans la Californie des fluides, d'où il

Digitized by Google

rapportera quelque jour, que ta Grâce n'en doute, de solides richesses, dont il fera part à ses bons amis tels que toi.

Sur ce, cher et très honoré lecteur, je fais le voeu que Fréron-Veuillot ne vous oublie pas en ses oraisons éminemment préservatrices des mauvais esprits qui sont ès tables, chapeaux et cuvettes, et, en cas que vous soyez une lectrice, je vous baise les mains, en vous souhaitant l'esprit d'amour.

Signé : Fra-Antiveuillogaumo,
de la congrégation des frères Lucimanes.

P. S. Cher lecteur, très belle lectrice, comme je tiens à vous réjouir légèrement, après la longue séance de tables tournantes à laquelle vous venez d'assister avec moi, je vais vous offrir une notice récréative sur messire Satan, acteur distingué et drôlatique, qui, après une longue tournée dans la contrée d'oubli, vient de rentrer sur la scène du théâtre Mirville et Compagnie, rue des Postes, près de l'hôtel de la Sainte-Inquisition.

CHAPITRE V.

La Part du Diable.

I.

AVANT-PROPOS.

Je suis de l'avis du révérend père Lacordaire et de quelques autres apologistes chrétiens : la méthode *d'exposition* est la meilleure manière de faire goûter une doctrine : les argumentations, les syllogismes, produisent beaucoup moins d'effet sur la conviction, que le déployement pur et simple des idées qu'on souhaite d'insinuer aux intelligences.

Dans ce petit travail, je n'argumente pas contre le diable de la société Mirville et Compagnie : je le décris.

Quand le lecteur aura bien dévisagé le monstre, ce sera à lui de voir ce qu'il en doit penser.

Digitized by Google

II.

ARGUMENTUM PESSIMI TURBA.

Rendons justice au moyen-âge: ce n'est pas lui qui a inventé la sorcellerie. Il l'a reçue avec l'ensemble de la tradition des siècles antérieurs. Seulement, ainsi que nous le verrons, il a eu le mérite de grossir et d'embellir considérablement le dépôt qui lui avait été confié.

La croyance aux démons est un fait universel, qui se retrouve à tous les âges et chez tous les peuples. Du jour où le sentiment du beau et de l'harmonie eut provoqué dans l'esprit humain la création idéale du génie du bien et de ses domestiques, les bons anges, de ce même jour, furent imaginés les agents du mal et du désordre, les diables, et leur chef, Satan.

Les différents peuples, suivant les latitudes sous lesquelles ils habitaient, suivant leur manière de vivre, donnèrent à ces sortes de créations subjectives des physionomies fort diverses. Il en fut un peu du diable comme du paradis.

Dans les chaudes contrées de l'Asie méridionale et de l'Afrique, le paradis était conçu comme un beau jardin, ou comme une fraîche oasis, où le bon musulman, un peu sensuel, se pâmait d'amour sur le sein des vierges; dans le catéchisme groënlandais, au contraire, comme le rapporte le grand évêque Herder, le ciel était illuminé par un brûlant soleil d'été, à la chaleur duquel les justes, d'un sang rassis, pêchaient à foison des veaux-marins et dressaient des rennes.

Il serait difficile d'énumérer les nombreuses, les innombrables variétés du genre démon. Ces pauvres diables ont eu toutes les figures. Chez les Grecs, c'étaient des corps gazeux sans formes déterminées. Chez les Éthiopiens, c'étaient d'affreux *monstres blancs*, et chez les Européens du moyen-âge, des *monstres noirs*. Comme le dit fort spirituellement Diderot, ces deux points de vue étaient également justes et peuvent également se soutenir.

La théologie la plus complète relativement aux démons, c'est sans doute celle des Samoïèdes, heureux sujets de l'empereur Alexandre, dans la Sibérie orientale. Les honorables prêtres de ces peuples, appelés *chamanes*, déclarent qu'il y a autant de démons en l'air que de grains de sable dans la mer, et ces puissants ministres de Dieu consentent pour une somme de...., à les chasser des maisons des fidèles croyants, par le

Digitized by Google

moyen d'un tambourin bénit et d'une queue de cheval consacrée.

Il y a une permission que je dois demander tout de suite au lecteur: c'est de ne pas fonder les preuves d'une vérité sur ce tohu-bohu de croyances, respectables si l'on veut, mais bizarres très certainement. Non! cette affirmation des *chamanes* samoièdes, et son complet accord avec l'affirmation analogue des *griots* d'Afrique, des *jongleurs* d'Amérique et des *bonzes* de tous les pays, ne démontre pas qu'il y ait des bataillons de diablotins dans les interstices de l'azote et de l'oxigène qui composent notre atmosphère. Les griots, jongleurs, chamanes, bonzes et talapoins, ainsi que les peuples conduits par ces vénérables personnages dans les multiples voies du salut, ont admis tant de choses absurdes que celle-là n'est pas nécessairement vraie, parce qu'elle a eu leur universelle adhésion. Cet accord prouve que les hommes de tous les climats et de tous les siècles ont au cœur la racine des mêmes désirs, des mêmes passions: voilà tout. Quant à la solution donnée aux *desiderata*, aux *postulata* du sentiment et de l'intelligence, plus cette solution est ancienne et générale, plus elle a de chance d'être mauvaise. Plus il y a de voix pour le scrutin de la vérité, plus il est probable que le résultat du vote sera favorable au mensonge. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est l'axiome antique: ARGUMENTUM PESSIMI TURBA.

III.

LES GRECS, LES ADMIRABLES GRECS.

L'antiquité hellénique posséda un immense répertoire en fait de sorcellerie. La Grèce avait des eudémons (bons esprits) et des cacodémons (mauvais esprits) perpétuellement en lutte pour dominer la société des hommes. C'est la langue grecque qui a donné au chef des cacodémons le nom de *diable* (diabolos), c'est-à-dire *calomniateur*, de même que c'est la langue hébraïque qui l'a appelé *Satan*, c'est-à-dire *ennemi*. Si j'osais émettre mon avis sur cet important sujet, j'avouerais que je préférerais l'appellation hébraïque *Satan* à l'appellation hellénique *diable:* que le démon, en effet, soit notre *ennemi*, cela se peut bien croire; mais, de le déclarer *calomniateur*, vraiment nous n'en avons guère le droit, car, on le verra plus bas, si quelqu'un a été calomnié, ce n'est pas nous, c'est lui.

Digitized by Google

Il est incontestable que les Grecs admettaient les miracles de la magie, non pas seulement ceux de la grande magie astrologique, mais aussi ceux de la magie vulgaire, de la magie par voie d'apparitions, par voie d'incantations, par voie de modifications et de changements dans les êtres. Ils croyaient aux *loups-garous*, ils croyaient aux copulations charnelles entre les esprits et les hommes. Nos incubes et nos succubes avaient leurs analogues, chez eux, dans les *Efialtes* (ἐπί, couchés sur), et les *Ufialtes* (ὑπο, couchés dessous). Platon, dans le XI^e^ livre de la *République*, parle longuement des sorciers et des peines qui leur sont infligées. Il expose, entre autres faits, que certains magiciens placent, sous les portes des maisons, des images de cire qui doivent causer des malheurs ou donner la mort. C'est presque ce qui se pratiquait au moyen-âge et jusqu'au dix-septième siècle, sous le nom d'envoûtements, et ce qui fut reproché notamment à l'infortunée maréchale d'Ancre.

Au livre IV de la *Métaphysique*, Aristote raconte gravement plusieurs histoires de sortilège, et il discute sur la nature des eudémons et des cacodémons.

Il est un point que je n'ai pu vérifier: c'est ce que tous les auteurs qui ont écrit sur la démonologie rapportent du grand Hypocrate. Suivant ces écrivains, Hypocrate discute sérieusement et consacre, dans de certaines limites, les faits de sorcellerie. Ainsi, dans le livre des *Épidémies*, ce grand homme ne serait pas loin de croire à la possibilité du changement par le diable, des filles en garçons, et réciproquement, phénomène qui est, du reste, incontestable pour la plupart des démonographes. N'ayant pu recourir aux ouvrages d'Hypocrate, j'ai consulté à son sujet le savant homme qui traduit en ce moment ses oeuvres en français (M. Littré), et il m'a été répondu que l'allégation des démonographes est fausse; qu'Hypocrate, loin de favoriser ces croyances superstitieuses, les combat énergiquement, et spécialement dans un livre souvent invoqué par Bodin, Leloyer, Delrio et autres, dans le De Morbo sacro, *la Maladie sacrée*, c'est-à-dire la maladie des convulsions, où son objet principal est de combattre les préjugés populaires qui attribuaient ces terribles affections à des influences démoniaques. Quoi qu'il en soit, la guerre que ferait Hypocrate aux croyances magiques prouverait l'existence même de ces croyances chez les Grecs.

Digitized by Google

IV.

LES ROMAINS.

A Rome, où l'on apprit presque tout des Grecs, il paraît qu'on n'eut pas besoin d'eux pour connaître la magie. Dès les commencements de la République, nous trouvons la sorcellerie à l'oeuvre. La loi des XII Tables s'en occupe pour prononcer contre elle les peines les plus sévères. Les cacodémons grecs avaient leurs analogues dans les larves et les lemures; les eudémons, dans les chœurs des bons lares, lares urbains protecteurs des villes, lares compitales aux carrefours, lares ruraux dans les champs, lares domestiques, lares de famille, lares personnels, lares de la chambre à coucher, et lares de lieux plus privés encore.

Il faut lire Cicéron, *De la divination*, pour voir à combien de superstitions variées était adonné le peuple-roi. Ajoutons, cependant, que les auteurs romains nous paraissent avoir été bien moins loin que les Grecs à cet égard. Le scepticisme visible de Cicéron sur ce point est autant supérieur à la crédulité vague de Platon, que l'ensemble de sa philosophie précise et lucide est préférable à l'amas confus des mystérieuses, flottantes et indécises énigmes du métaphysicien-poète d'Athènes.

V.

LES ALEXANDRINS.

D'après ce qui précède, on voit qu'en général les philosophes, loin de détourner le peuple de ces folles imaginations, l'y poussèrent plutôt. Platon et Aristote lui-même apportent leur tribut à la masse des crédulités populaires. Quant à Socrate, on connaît la fameuse histoire de son esprit familier; elle prouve surabondamment combien les meilleures intelligences sont assujetties à l'atmosphère intellectuelle qui les enveloppe.

Mais ce n'est pas de Socrate seulement que date ce genre d'hallucinations. Thalès, avant lui, avait affirmé l'existence d'une multitude d'eudémons et cacodémons dans l'air, sur la terre, dans les eaux, autour des divers astres, partout. Pour Thalès, comme pour ses confrères en philosophie, ces esprits incessamment occupés à se jouer pièce les uns aux autres, et, à se disputer l'empire du monde, donnaient à Dieu une éternelle comédie.

Digitized by Google

Quand la philosophie grecque se maria aux philosophies orientales, et qu'il se fit à Alexandrie un mélange, disons le mot, un pot-pourri, de toutes les inventions, de tous les rêves athéniens, indiens, persans, juifs, égyptiens, ce fut bien autre chose encore. Dire que le néo-platonisme alexandrin a participé à toutes les superstitions et à toutes les folies magiques, ce ne sera étonner personne. Il n'y a point d'inepție philosophique ou théologique qui ne soit patronée par une néo-platonicien. Depuis Philon-le-Juif jusqu'à Proclus, le dernier des païens, tous les philosophes de cette école ont accepté les diables et leur intervention dans les choses de l'univers. Ce fou, peu sublime, quoi que disent nos platoniciens français, qu'on appelle Plotin, avait son démon familier comme Socrate. Un autre halluciné, également moins sublime qu'on ne le prétend dans les chaires kanto-platoniciennes de notre époque, Porphyre, raconte que Jamblique était élevé en l'air, — par un démon apparemment, — lorsqu'il portait l'image de son dieu.

Ces gens-là croyaient à tout. Aussi quand les apologistes veulent prouver les miracles par ce fait, que leurs ennemis, Porphyre, Jamblique, et autres, ne les niaient pas, et bien plutôt les voulaient interpréter comme choses incontestables, les apologistes, disons-nous, ne prouvent absolument rien; ils invoquent des aveugles pour témoigner sur la lumière, des sourds pour juger des sons. Invoquer Porphyre sur le miraculeux! heureuse idée, en vérité! autant vaudrait invoquer la soeur tourière du couvent!

Il y a eu, au même temps, un adversaire des extravagances dogmatiques, avec lequel on n'a pas eu aussi bon marché qu'avec les rêveurs d'Alexandrie: je veux parler du grand Celse, un philosophe de bon sens, celui-là, et vraiment digne de ce nom. En voilà un dont on a eu bien soin de faire disparaître les oeuvres, lorsqu'au temps du pape Grégoire-le-Grand on brûla tout ce qu'on put d'ouvrages païens! C'est qu'il était un adversaire vraiment dangereux. Il représentait, à peu près seul, à cette époque, l'unique école philosophique de l'antiquité qui ait eu de la logique, l'école d'Épicure. Les épicuriens repoussaient de leurs spéculations toutes les croyances vagues et sans preuves sérieuses. Bien avant Jésus-Christ, les disciples du grand philosophe positiviste étaient connus et signalés comme opposés aux superstitions magiques. Ils affirmaient que les esprits n'étaient pas démontrés philosophiquement; ils repoussaient les démons comme une création fantastique de l'esprit humain. «Or, dit Bodin, en sa *démonologie*, non «seulement la sainte Écriture, ains aussi tous les Académiciens,

Digitized by Google

« Péripatéticiens, Stoïciens, Arabes, demeurent d'accord de « l'existence des esprits, tellement que les révoquer en doubte « (*comme font les athéistes épicuriens*), ce seroit nier les « principes de toute la métaphysique, et l'existence de Dieu, « qui est démontrée par Aristote. »

VI.

DIVI PATRES.

A l'époque où se fonda l'Église, l'épicuréisme n'avait aucun crédit dans les écoles. Les seules philosophies de Platon et de Zénon, l'idéalisme en métaphysique, et le stoïcisme en morale, l'un et l'autre mélangés du mysticisme pythagoricien, étaient autorisées par l'opinion. Les Pères et les Docteurs chrétiens n'avaient pas à choisir: comme on l'a fort bien dit, s'ils ne fussent pas entrés dans la voie de la crédulité, ils eussent scandalisé le genre humain. Il faut ajouter qu'ils n'éprouvèrent aucune peine à prendre ce parti. Bien loin de songer à réagir contre l'illuminisme, ils y ajoutèrent, tout le monde le sait, de nouveaux et multiples éléments.

Les docteurs des premiers siècles écclésiastiques admirent, en fait de magie, tout ce qu'on voulut. L'idée si souvent émise par les rêveurs grecs, l'idée qu'avait développée à Alexandrie Philon-le-Juif, savoir, que l'air est rempli d'âmes d'une matière tenue, d'esprits gazéiformes, de bons et mauvais démons, hiérarchisés régulirement, en chœurs angéliques dans les couches supérieures de l'atmosphère, et en chœurs diaboliques dans les couches les plus rapprochées de nous, cette idée fut une des bases les plus considérables de l'ontologie essentiellement matérialiste des théologiens primitifs.

Ce fut à l'aide de ces troupes d'esprits, moitié spirituels moitié corporels, que se montèrent les grandes comédies magiques du moyen-âge. Tous les docteurs chrétiens, sont d'accord quand il s'agit de constater l'action des esprits angéliques et diaboliques sur le monde. Je me plais à interroger le plus illustre coriphée du doctorat, saint Augustin. Ce Père est fanatique de sorcellerie. Dans la *Cité de Dieu*, liv. XVIII, ch. 17 et 18, il raconte que, de son temps, il y avait des femmes dans les Alpes, qui, en faisant manger certains fromages aux paysans, les changeaient en bêtes, et les obligeaient à porter leurs propres fardeaux.» Au chapitre 9, *De Trinitate*, les démons créent des serpents et des grenouilles à la voix du maléficia-

Digitized by Google

teur: «les mauvais anges, est-il dit, ayant une extrême subtilité pour reconnaître les substances élémentaires des choses, savent avec quoi se font les serpents et les grenouilles, et à de certaines époques favorables, par des moyens occultes, ils en font naître.»

Où le père Augustin est surtout intéressant, c'est en ce qui concerne les incubes et les succubes. Il ne doute pas que les diables mâles n'aient des relations avec les filles, et les diables femelles, avec les garçons. Au livre XV de la *Cité de Dieu*, il s'exprime en ces termes: «Les récits sont si nombreux à cet égard; il y a tant de gens, dont on ne peut douter, qui affirment que la chose est arrivée, ou qui déclarent l'avoir entendu raconter à d'autres; savoir, que les démons appelés incubes ont été très désagréables aux femmes en désirant et en se procurant leurs faveurs (*et earum appetisse et peregisse concubitum*), savoir encore, que certains démons que les Gaulois appellent *Dusios* tentent et accomplissent quotidiennement cette impudicité (*hanc assiduè immunditiam et tentare et efficere*); il y a tant et de si puissants témoignages à cet égard, dis-je, que le nier, C'EST DE L'IMPUDENCE (*impudentia esse videatur.*)»

Mais il est un détail où saint Augustin est incomparable: c'est en ce qui concerne l'*âne d'or* d'Apulée. Il se demande si Apulée a été réellement changé en âne, comme il est exposé dans cette ingénieuse fiction; et, après bien des raisons pour et contre, il conclut au doute (*Cité de Dieu*, l. XVIII, c. XVII). Ce fait me rappelle que Tertulien, bien plus étonnant encore, raconte sérieusement les miracles que le Diable faisait de son temps au tombeau du bel Antinoüs, l'ami d'Adrien.

Saint Jean-Chrysostôme avait aussi moins d'hésitation que saint Augustin. Ayant occasion de parler, dans une de ces homélies, de ce récit de l'Odyssée d'Homère, où il est dit que les compagnons d'Ulysse furent changés en porcs, il regarde le fait comme incontestable.

Les pères de l'Église, il faut le dire, n'étaient pas autorisés dans ces croyances seulement par l'esprit de leur temps; ils avaient aussi pour garant de ce qu'ils avançaient le fondement même de leur religion et de toute leur philosophie: le livre sacré hébraïque, la Bible, et le livre sacré du néo-judaïsme, le Testament nouveau, l'Évangile.

Les Écritures sont si explicites sur ce sujet, qu'il est inutile d'y insister et de prouver une chose essentiellement reconnue. Indiquons seulement, pour mémoire, les faits qu'on y trouve: Dès le début, le diable-serpent qui fait manger la

Digitized by Google

pomme à Ève; plus tard, les anges amoureux des filles de la susdite Ève: ce sont les incubes génésiaques, les apparitions d'esprits aux temps patriarcaux; les dispositions prises dans la loi mosaïque contre les devins et les sorciers, spécialement au chapitre 22, verset 18 de l'*Exode*, au chapitre 20, verset 6 du *Lévitique*, au chapitre 18, verset 10 du *Deutéronome;* auparavant, les magiciens d'Égypte produisant, suivant la théorie du père Augustin, des rats et des grenouilles. La Pytonisse d'Endor «une maîtresse sorcière» comme dit Bodin, dans son traité de *démonologie;* l'histoire de Tobie, où l'on voit Sara, fille de Raguel, avec ses sept maris tués par des démons; Nabucodonosor changé en bête, exactement comme il arrive dans les récits de loups-garous; dans le Nouveau Testement, à tout moment, des possessions, des expulsions de diables qui se vont loger dans des pourceaux; Simon-le-Magicien, dans les *actes des apôtres*. Bref, l'action démoniaque dans la Bible est si matériellement manifeste, que vouloir allégoriser tous ces faits, ce serait détruire de fond en comble tout le caractère historique de ce livre. Le très docte Vossius l'a dit, et nous sommes parfaitement de son avis: «Ceux qui ne peuvent se persuader que les esprits entretiennent commerce avec les hommes, ou n'ont lu les Saintes-Écritures que fort négligemment, ou, *quoiqu'ils se déguisent, ils en méprisent l'autorité.*»

VII.

LE MOYEN-AGE.

On voit, comme je le disais en commençant, que le moyen-âge n'a pas inventé la sorcellerie: il avait des autorités derrière lui. On va juger maintenant s'il s'est montré digne de ses pères dans la foi.

Mais, par où commencer pour peindre la personne et l'action du diable en ce temps béni, que l'école de de Maistre regrette si fort, et dont elle voudrait voir renaître les croyances et les moeurs? La matière est si ample, la moisson si épaisse, qu'en vérité, je me sens épouvanté du travail qui est devant moi.

J'ai là, sous les yeux, le résultat d'une étude de six longs mois, étude terrible, affreuse, où je crois être allé au fond de ce que l'esprit humain peut rêver de plus immonde, de ce qu'il peut croire de plus insensé, de ce qu'il peut vouloir de plus atroce et de plus infâme. Ces idées, ces faits, ces drames

Digitized by Google

ténébreux, sont d'une nature telle, que notre siècle, sans cesse calomnié, rougira de les entendre; et quant à moi, j'en fais l'aveu: sorti de cette époque où l'on dit que «la Terre semblait se dépouiller de ses vieux vêtements pour revêtir la robe blanche des Églises», je me demande si ce n'est pas une faute grave de raconter les horreurs que j'y ai vues, et s'il ne vaudrait pas mieux voiler aux yeux de la génération nouvelle de si épouvantables exemples de perversité.

Oui, mais pendant que nous nous taisons, l'ennemi parle; pendant que nous nous demandons s'il ne conviendrait pas de couvrir, de notre manteau les ignominies de nos ancêtres, l'ennemi nous fait rebrousser chemin vers les fanges du passé.

Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas nous taire. Ce sont eux qui ont rappelé la cause perdue du moyen-âge: tant pis pour eux! La grande cour de cassation. qui est le dix-neuvième siècle, aura toutes les pièces du procès sous les yeux!

CHAPITRE VI.

La Part du Diable (suite).

VIII.

THÈSE.

> Le christianisme qui, selon l'opinion commune, imposa silence aux oracles des païens, n'a point arrêté les progrès de la magie. On n'a jamais fait tant de lois contre les sorciers, et elles n'ont jamais été plus nécessaires que depuis que le nom chrétien a été connu, *et il faut même avouer que la nouvelle magie contient des abominations dont les païens ne parlent point.*
>
> (Bayle, *Réponses aux questions d'un provincial.*)

Les superstitions magiques du moyen-âge me paraissent se distinguer essentiellement de celles du monde antique par trois caractères principaux: premièrement, par un énorme surcroit de crédulité grossière et stupide; secondement, par l'importance

Digitized by Google

bien plus considérable du rôle qu'elles ont joué dans la société ; troisièmement enfin, par l'immoralité de leurs détails. Nous allons examiner successivement cette triple face de notre sujet.

IX.

PLUTO ET DIABOLOS.

Si nous nous plaçons tout de suite au point de vue le plus élevé, au point de vue de la philosophie même du démon et de l'Enfer, nous serons frappés du caractère ignoble qu'avaient au moyen-âge les théories infernales.

Pluton est un type bien connu. Son rôle de président des Enfers ne manque pas d'une certaine élévation. Par un sentiment de moralité qui honore infiniment à nos yeux les superstitions anciennes, les supplices des méchants sont surveillés par un émissaire de la justice divine, par un personnage qui a de la dignité et de l'honnêteté. C'est un dieu enfin, que ce Pluton qui juge les morts.

Comparez, si vous l'osez, ce spectacle à celui qui vous est donné par l'Enfer du moyen-âge. Ici, la moralité est absente. C'est un méchant qui est l'exécuteur des hautes oeuvres de Dieu. C'est le type suprême de la malice qui tourmente les pécheurs. Le directeur du bagne est un abominable forçat: quelle conception!

Si vous entrez dans les détails, la vérité de ce que je dis vous paraîtra plus saillante encore. Volontiers, j'invoquerais l'art: regardez le diable de Raphael, lisez l'Enfer de Dante. Le dragon de Raphael est un puissant coup de pinçeau, soit! mais enfin, cela est bassement affreux, cela ne permet d'autre sentiment que celui de l'horreur physique et de la répulsion nerveuse. Qu'y a-t-il de moral, je le demande, dans cet affreux composé de crocodile, de requin et de crapaud?

Dante, le poète théologien, *theologus Dantes, nullius dogmatis expers*, Dante, qui a été la voix poétique de ces siècles, Dante est insupportable dans la notion qu'il donne du démon. C'est la création la plus sale qui se puisse imaginer; elle ne porte à rien, qu'au dégout et à la nausée. Rappelez-vous ce grotesque Pluton chrétien, avec sa queue, ses cornes et sa fourche, conduisant, d'une démarche cynique, des esdrons de diablotins noirs, et les commandant au bruit d'un nal immonde:

Et egli avea del cul fatto trombetta.

Digitized by Google

Ce n'est pas moi qui dis cela, lecteur, c'est Dante!

Pour que l'art se soit cru obligé de recourir à de tels moyens, et d'user de pareilles ressources, il fallait que l'esprit humain fût bien bas descendu. Nous sommes loin du temps où les diables étaient ces *dæmones* grecs et ces *génies* romains, des êtres assez bien élevés après tout, des créations propres, des faunes qui riaient dans les massifs des bois ou sur le bord des fontaines, des satyres, demi-boucs à la vérité, mais qui ne puaient que dans une certaine mesure. Nous sommes loin des magiciennes qui avaient des airs de sibylles. Nous sommes loin de la Canidie d'Horace, loin même de Circé qui, tout en fabriquant ses pourceaux sur les pelouses d'Ithaque, restait à cent pieds au-dessus de la nauséabonde vulgarité de Dante. Nous sommes loin de ces *sagæ* de la Campanie ou du Brutium, qui, la nuit, par des chants et des gestes mystérieux, attiraient, au dire du gracieux Virgile, la blanche Phébé jusqu'à Cybèle:

Carmina vel possunt de cœlo adducere lunam.

Le répertoire magique du moyen-âge se composa d'une quantité si considérable d'inepties, qu'on ne sait lesquelles choisir pour en faire un tableau d'ensemble. Essayons cependant de fixer notre choix. Autant que possible, nous allons citer des récits du démonographe Bodin, le plus autorisé de tous, à cause du talent considérable qu'il a montré dans sa *République*. Cette méthode aura un avantage: c'est que chaque imbécillité se présentera avec un fait légal sanctionnant l'opinion, avec un bûcher servant de garant à l'histoire.

X.

LE SEL, LES CRAPAUDS ET LE BALAI DES SORCIÈRES.

Le sel est très antipathique au diable: voilà un fait qui honore infiniment ce condiment gastronomique. La chose est confirmée par une fameuse histoire, celle des sorciers de Bénévent en Italie. L'inquisiteur Grillandus la rapporte tout au long. Ces sorciers furent découverts de la manière suivante. Un homme avait été conduit au sabbat par sa femme. Le sabbat se passa, comme toujours, en réjouissances de toutes sortes, et particulièrement en galas. «Il fist comme les autres, dit «Bodin, et cõme il eust demandé plusieurs fois du sel, *que «les diables ont en horreur*, enfin on luy apporta du sel,

Digitized by Google

«cõme il luy sembloit; alors il dist en son italien: *laudato «sia Dio, pur è venuto questo sale*, loué soit Dieu, puisque «ce sel est venu. Si tost que le nom de Dieu fut proféré, «toute la cõpagnie des diables et des sorciers, et toutes leurs «viãdes s'esvanouïrent en rien, et demeura le pauure homme «tout nud, qui s'en retourna au païs, à cẽt lieuës de là, «mendiãt son pain; et de retour qu'il fut, accusa sa femme, «*qui fut bruslée toute vifve*, aprés avoir cõfessé la vérité; «accusa plusieurs autres, *lesquelles furent aussi conuaincues «et bruslées.*»

Les crapauds jouent un rôle très-important dans les sorcelleries du moyen-âge; ce rôle convient parfaitement à un aussi vilain animal. Écoutez Bodin:

«Les cinq inquisiteurs des sorciers en Allemaigne recitent «que, entre autres, ils ont faict le procès à une sorcière qui «confessa auoir receu l'hostie consacrée en son mouchoir, au «lieu de l'aualer, et la mist dedans un pot, où elle nourrissait «un crapaut, et mit le tout auec d'autres poudres, que le «diable luy bailla, pour mettre soubs l'essueil d'une bergerie, «en disant quelques parolles qu'il n'est besoin d'escrire pour «faire mourir le bestail, et fut surprinse, cõueincue *et bruslée «toute viue.*»

Le bâton et le balai sur lequel les sorcières se transportaient au sabbat est un fait avéré par des milliers de procès. L'une des plus fameuses exécutions du XVIe siècle, celle des magiciens de Saint-Valeri-en-Caux, fut faite par suite des révélations d'une jeune fille accusant son père et sa mère de l'avoir conduite au sabbat sur une gaule: «La jeune fille, dit «Bodin, confessa que son père et sa mère, la première fois «qu'ilz la menèrent aux assemblées pour estre transportez «soudain, ilz luy baillèrent vn baston pour mettre entre ses «iambes en lui disãt, q̃ sur toutes choses elle neust aucune «peur, et soudain elle fut transportée auec ses père et mère. «*Ils furent tous brûlés vifs en l'an* MDLXXIIII.»

XI.

LES SORCIÈRES COMMANDENT AUX NUAGES.

Pour ce qui est de la faculté qu'ont les sorciers de susciter la grêle et les tempêtes, elle est incontestable:

«Et de faict, au liure des cinq Inquisiteurs il est dict que «l'an mille quatre cẽt octante et huict, il aduint au diocese

Digitized by Google

« de Coutances vn orage violent de gresles, foudres et tẽpestes, « qui gasta les fruicts quatre lieües d'estendue. Tous les « paysans occusoyẽt les sorciers. On prist deux femmes, l'une « Anne de Meindelen, l'autre Agnès; estãt presentées à la « questiõ après auoir denié, enfin cõfessèrẽt séparemẽt qu'elles « auoient été aux champs en même iour avec vn peu d'eau, « et l'vne ne sachãt riẽ, et l'autre, auoiẽt faict chacune vne « folle, et troublée l'eau dedãs la folle sur le midy, auec « quelques paroles qu'il ne est besoin de sçavoir, en invoquãt « le diable, et cela faict, si tost qu'elles furẽt de retour en la « maison, l'orage suruint. *Elles furent bruslées vifues.*»

Suivant la société Mirville, il s'est passé, de notre temps, des faits analogues. D'après le livre des *Esprits*, un certain magnétiseur a commandé à la pluie dans la ville de Montpellier. Les mirvillistes et les veuillotistes sont certains du fait.

XII.

LE VENT NOUÉ, LES LOUPS-GAROUS, LES VOMISSEMENTS DIABOLIQUES

Il était reçu, qu'en nouant le vent dans un mouchoir, au moment où votre ennemi partait pour un voyage sur fleuve ou sur mer, vous mettiez à ses trousses les démons de l'orage.

Il était reçu que les démons se montraient quotidiennement sous formes de bêtes. La *licanthropie*, ou transmutation des hommes en animaux, était un dogme sacré. Les autorités à cet égard étaient innombrables, depuis la Bible racontant l'histoire de Nabucodonosor, jusqu'à saint Thomas d'Aquin, disant dans son Commentaire sur le grand livre des sentences: « *Omnes angeli boni et mali virtute naturali habent potestatem transmutandi corpora nostra.*» Les sorcières changées en gros chats gris, dogme sacré. Les sorciers changés en gros chiens noirs, dogme sacré. Les loups-garous, dogme sacré. Des milliers, des centaines de milliers de personnes, ont été brûlées pour s'être changées, « transmuées », suivant l'expression de l'époque, en rats, chats, chiens, loups. On ferait un volume énorme du récit des exécutions qui ont eu lieu à ce titre. Il y a mieux. Des hommes ont été persécutés, brûlés, pour avoir nié la licanthropie, ou seulement pour en avoir douté: tel fut le docteur Edelin, de Poitiers, l'un des plus tristes martyrs de cet exécrable fanatisme.

Digitized by Google

Encore un dogme sacré et incontestable: le vomissement diabolique d'écheveaux, de pelotons de fil, d'écheveaux de filasse, d'épingles, de clous. En Suéde, en Hollande, en Angletère, le nombre des hommes, des femmes, des adolescents et adolescentes brûlés pour ce vomissement, est incalculable.

XIII.

LES DIABLES DES BAGUES, LES DIABLES DES PERROQUETS ET LES DIABLES DES CHEVAUX.

Une foule de gens portaient des diables dans le chaton de leur bague. Avant de les brûler on leur faisait faire amende honorable, en les forçant à broyer leur anneau infernal, avec un maillet de plomb qui se trouvait parmi les menus ustensiles de la procédure du temps.

Les perroquets étaient des oiseaux diaboliques. Comment eussent-ils pû parler s'ils n'eussent été ensorcelés? Quand une personne était accusée de sorcellerie, la possession d'un perroquet jaseur était elle un terrible indice.

Pourquoi les chevaux hennissaient-ils la nuit? C'était que le démon de l'écurie leur tressait la crinière. Malheur à un paysan dont les chevaux avaient henni par une nuit de tempête! — Pour peu qu'il eut un ennemi, il était perdu.

XIV.

LES LUTINS DE BERBIGUIER.

Je le répète, je suis obligé de me borner dans cette nomenclature: si je voulais l'épuiser, je n'en finirais pas. Je désire seulement rappeler un fait contemporain qui jettera du jour sur ce tableau si insuffisamment ébauché.

Il y a eu, sous la Restauration, un homme singulier dont le public s'amusa un moment. Je parle de ce Berbiguier qui, en 1821, publia trois gros volumes in-8° intitulés: *les Farfadets, ou tous les Démons ne sont pas de l'autre monde.* Ce dangereux imbécile donna la comédie pendant plusieurs années aux étudiants du quartier latin. Il prétendait être soumis à l'influence d'esprits malins qui, du matin au soir, lui jouaient mille atroces tours, jetant du sel dans son potage, le collant avec de la poix dans son lit, dérangeant sa bibliothèque, etc.,

Digitized by Google

etc., etc. Il était, disait-il, obligé d'avoir toujours à sa boutonnière un bouquet de thym pour contrebalancer ces diaboliques influences. Aussi ajoutait-il à ses noms et prénoms *Alphonse-Vincent-Charles Berbiguier*, les post-noms *de Villeneuve-du-Thym*.

L'idée fondamentale de la démonomanie de Berbiguier était assez scélérate. Il prétendait que les lutins et farfadets dont il était tourmenté n'étaient autres que ses ennemis, qu'il avait soin de désigner par leurs noms. Ainsi, l'imprimeur Chaix «l'infâme Chaix», comme il l'appelle, était Satan fait homme. Le docteur Pinel, qui avait probablement fait mettre ce fou à la porte de son hôtel, était tout simplement Belzébuth. L'un et l'autre, diables cornus pendant la nuit, ne reparaissaient le jour que pour faire du mal aux pauvres mortels; et encore au moment où le public les croyait occupés, en culotte et en habit, celui-là à surveiller son imprimerie, celui-ci à visiter ses malades, ils étaient tranformés en farfadets, et en train de jouer pièce au bonhomme Berbiguier de Villeneuve-du-Thym.

C'est là un triple fou méchant, direz-vous?

Hé bien! moi, je vous dis que c'est l'image fidèle du moyen-âge. J'ai une preuve indéniable; je vais vous la communiquer. Voulez-vous savoir comment Berbiguier était devenu fou? Écoutez ce qu'il raconte au commencement de son ouvrage:

«Le missionnaire (c'est vers 1819) monta en chaire, et à «la fin de l'exorde de son premier point il fit une pause, et «s'écria *d'une voix tonnante:* «Mes frères! vous le croirez «à peine! oui! des hommes pervers, sans foi, méconnais«sant les lois de la nature.... invoquent les démons et mé«connaissent l'auguste divinité.» A peine eut-il fini cette «dernière phrase, qu'un bruit horrible se répandit dans toute «l'église. *Des froissements de chaînes se prolongèrent «longtemps sur les têtes de l'auditoire* (quels moyens!). «Tous les cœurs étaient glacés d'effroi. «*Rassurez-vous*, dit «le prédicateur, ce que vous venez d'entendre n'est que l'effet «de la colère de notre Dieu, terrible pour les méchants, «miséricordieux pour les bons»; et il continua son sermon, «qui produisit tout l'effet qu'on devait en attendre, *mais bien «plus particulièrement sur moi...*»

Le malheureux, venu à Paris, fut mis en rapport avec un des grands vicaires de M. l'archevêque de Talleyrand-Périgord, et cet homme, l'entretenant dans l'opinion qu'il avait des farfadets lancés par le démon à ses trousses, lui imposa l'obligation de visiter *sept églises* par jour.

Digitized by Google

Je le répète, et ne saurais trop le répéter, Berbiguier, cet être à la fois stupide et effrayant de méchanceté, c'est l'incarnation au XIXe siècle du dogmatisme démoniaque qui domina le moyen-âge.

XV.

EXTRÊME IMPORTANCE DES DOCTRINES DIABOLIQUES AU MOYEN-AGE.

On pourra peut-être nous objecter que nous ne connaissons qu'imparfaitement les moeurs de l'antiquité, et que nous ne pouvons pas apprécier d'une manière complète le rôle qu'y ont joué les idées magiques. Cependant nous croyons être en droit de tirer une induction générale des renseignements que nous fournit l'histoire, et de dire que le diable ne joue qu'un rôle assez secondaire, assez effacé, dans les temps anciens. En somme, les exécutions de sorciers et de sorcières n'avaient lieu qu'en cas d'empoisonnement, et, malgré les quelques lois et édits que l'on invoque, les procès de cette nature paraissent avoir été assez rares. A Rome, par exemple, il en était manifestement du diable comme des prêtres: il était sur un plan reculé; la superstition active ne s'emparait de ce peuple de bon sens que par accès; ce n'était point son tempérament, son état habituel, sa vie.

Au moyen-âge, tout suinte le démon. La chauve-souris infernale étend ses ailes d'un bout à l'autre de la chrétienté, et maintient partout je ne sais quelle moite obscurité qui saisit le corps et effraie l'esprit. Le diable a partagé l'empire avec Dieu, et, à peu de chose près, il est de moitié avec lui dans les préoccupations religieuses de l'époque. Dans les églises, c'est lui qui supporte les corniches, les architraves et les voûtes. L'enseignement dogmatique est rempli de son nom. La légende de la tentation de Saint-Antoine, cette obscénité vulgaire, est la pâture quotidienne des intelligences. Jusqu'à nos temps, les livres de piété sont remplis d'histoires destinées à augmenter la crédulité sous ce rapport. L'*Échelle de Cassien*, un des plus grands livres mystiques, est une mine de diableries. Un ouvrage qu'on lit encore à l'heure où j'écris dans toutes les communautés; dans tous les séminaires, le *Traité de la perfection chrétienne, par le révérend père Rodriguez, de la compagnie de Jésus*, raconte à tout moment des histoires d'un acabit véritablement désopilant. En voici

Digitized by Google

une, par exemple. Ce sont de bons religieux qui ont envie de bailler à matines. Le père abbé s'en fâche, et, un jour, savez-vous ce que voit le père abbé? Il voit un diable sur le visage d'un des plus jeunes moines; que dis-je, un diable? Il voit deux diables: l'un de ces affreux petits négrillons lui tire le nez, pendant que l'autre lui tire le menton; et voilà précisément pourquoi ce jeune moine a baillé!

XVI.

INTERVENTION DES AUTORITÉS ÉCCLÉSIASTIQUES.

Tous les conciles s'occupaient du diable et portaient des canons contre lui. Citons: concile de Laodicée (366), concile d'Agde (506), concile de Constantinople (692), concile de Rome (721), etc., etc., etc.

Le droit canon sanctionne au nom de Dieu toutes les législations barbares qui ont supposé les pactes infernaux. Voir le *corpus juris*, 11e partie, cause 26, question 7: *si quis*, etc.

Les bulles des papes concernant la sorcellerie sont au nombre de plus de vingt. J'indique seulement une bulle de Boniface VIII, la bulle fameuse d'Innocent VIII *summis desiderantes*, la bulle de Léon X *honestis constat*, une bulle d'Adrien VI *dudum*, une bulle de Sixte V *cœli*, etc.

Inutile d'insister sur l'importance que donnaient nécessairement à la superstition des bulles papales qui toutes, sans exception, reconnaissent le pacte diabolique et les plus absurdes croyances en fait de magie. La bulle d'Innocent VIII en particulier, commençant par ces mots: *Summis desiderantes*, a été au xve siècle (elle est datée de 1484) d'un effet terrible, et le contre-coup s'en est fait ressentir jusqu'au temps de Louis XIV en France, et jusqu'au milieu du xviiie siècle en d'autres pays de l'Europe. Outre qu'elle était un appel aux bûchers, outre qu'elle a été le signal de plus de **QUATRE CENT MILLE** exécutions dans toute l'étendue de l'Europe (cent mille rien que pour l'Espagne), elle est en même temps un recueil de grimoires, un manuel de sortilège. Elle croit à tout ce que croit le peuple, elle confirme, d'une autorité souveraine, les plus grandes énormités. Je n'en citerai qu'un passage, en le traduisant le plus mot à mot qu'il me sera possible:

« Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu.

« ..... Il est venu dernièrement à notre connaissance, non « sans une grande tristesse pour notre cœur, que dans quel-

Digitized by Google

« ques parties de l'Allemagne supérieure, et aussi dans les « provinces déjà citées de Mayence, Trèves, Saltzbourg et « Brême, plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe, oubliant « leur salut, et déviant de la foi catholique, ont des accointan- « ces avec des démons incubes et succubes (*cum dæmonibus « incubis et succubis abuti*). De plus, ces personnes, par leurs « incantations, leurs charmes et leurs conjurations, et autres « actes *superstitieux* également coupables, détruisent les foe- « tus des femmes et des animaux, les fruits de la terre, les « vignes, les prairies..... Ils font périr les légumes..... Ils « empêchent les hommes d'engendrer et les femmes de con- « cevoir (*ac eosdem homines ne gignere et mulieres ne con- « cipere*). Ils empêchent les hommes de rendre à leurs femmes « et aux femmes de rendre à leurs maris, le devoir conjugal « (*virosque ne uxoribus, et mulieres ne viris actus conjugales « reddere* VALEANT.)»

XVI.

LES EXORCISMES.

L'usage fréquent de l'exorcisme était bien propre aussi à maintenir les populations dans la voie fatale où elles étaient engagées.

Il ne faut pas croire que l'exorcisme fût une simple prière faite dans le secret, et capable d'adoucir les âmes troublées. Non ! c'était un drame effrayant entre le prêtre exorcisant, le diable à expulser, et la victime obsédée ou possédée. La lecture du Rituel, sur ce chapitre, ne peut donner qu'une faible idée de ces scènes d'épouvante et d'horreur, où le possédé (un malade épileptique souvent) se tordait dans les souffrances, et où le prêtre objurguait, pendant des heures entières, le diable qui était censé habiter son corps.

L'obsédé était lié devant la table de communion, ou près des fonts du baptême. Le prêtre arrivait à lui avec une étole violette, signe de deuil. L'eau bénite ruisselait. Le chœur chantait des psaumes sur des airs lugubres :

Deus in nomine tuo salvum me fac, etc.

Deus exaudi orationem meam : auribus percipe verba oris mei, etc.

Averte mala inimicis meis, et in veritate tuâ disperde illos.

Digitized by Google

Voici l'un des discours que l'exorciste tenait au démon. Je traduis le latin du Rituel:

« Qui que tu sois, esprit immonde, je t'ordonne à toi et à tous tes compagnons qui obsédez ce serviteur de Dieu, je t'ordonne par les mystères de l'Incarnation, de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par l'envoi du Saint-Esprit et par la venue de Notre-Seigneur au jour du jugement, je t'ordonne *de me dire* TON NOM, et le jour et l'heure où tu vas sortir.»

Après cela, venaient les évangiles où sont racontés des histoires de possessions, puis l'exhibition du crucifix, l'effroi de l'Enfer, puis les psaumes menaçants:

Judica, domine, nocentes me, expugna expugnantes me...

Apprehende arma et scutum, et exurge in adjutorium mihi.....

Effunde frameam, et conclude adversus eos qui persequuntur me.....

Puis enfin, le prêtre procédait aux exorcismes proprement dits, tout pleins d'objurgations terribles, et entremêlés ça et là de signes de croix.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur l'influence que devaient avoir de pareilles cérémonies, spécialement sur la faible imagination des femmes et des enfants. Ces rits dangereux se renouvelaient souvent; c'était une prédication matérielle dont ces pauvres d'esprit étaient affolés.

On sera peut-être tenté de croire que tout cela a disparu des livres d'église, depuis qu'on ne les écrit plus sur parchemin, et qu'on ne trouverait rien de pareil aujourd'hui dans les rituels et les missels. Erreur profonde. Cela est encore imprimé tout au long dans les ouvrages religieux. Tout cela, se trouve, messieurs, dans le livre qui sert à bénir vos mariages et à baptiser vos enfants.

Je parle de baptême. C'est justement la cérémonie usuelle où l'on a conservé le plus de traces des usages anciens à l'égard des démons. Ne disons pas cela nous-même, on pourrait nous récuser: faisons-le dire par un familier, par un avoué des saints:

« Le baptême est resté, dit l'auteur des *Esprits et de « leurs manifestations fluidiques;* mais c'est tout au plus « si l'on sait aujourd'hui que le baptême est UN VÉRITABLE « EXORCISME; c'est tout au plus si nous écoutons ces paroles « prononcées sur chacun de nos enfants: «Sors de cet esprit, « de ce cœur, de cette âme, sors de cette *tête*, de ces *cheveux* de « ces *poumons*, de ces *membres;* sors, fuis, écoule-toi, comme l'eau.»

Digitized by Google

Tout le monde l'a vu, dans l'administration du baptême, le prêtre chasse matériellement le diable, en soufflant de la bouche, par trois fois, sur l'enfant. Le rituel lui en fait une loi: *ter exsufflet leniter in faciem infantis, et dicat semel: « exi ab eo (vel eb eâ), immunde spiritus, et da locum spiritui sancto*, sors de cet enfant, esprit immonde, et laisse la place à l'esprit saint.»

Le sel mis dans la bouche du petiot, et qui le fait tant crier, est, comme on le sait, très antipathique à Satan, et c'est encore là un rit anti-démoniaque.

Ainsi, le mot de l'écrivain que je citais tout-à-l'heure est rigoureusement, littéralement exact: «le baptême est un VÉRITABLE EXORCISME.»

Ils osent avouer le fait!

Quand donc le siècle osera-t-il en tirer la conséquence? Quand donc les hommes d'intelligence oseront-ils ne plus faire baptiser leurs enfants?

XVIII.

LA MORALITÉ DU BON VIEUX TEMPS: INCUBES ET SUCCUBES.

Commençons par citer quelques histoires de Bodin; ces histoires ont cela de bon, comme je l'ai déjà dit, qu'elles se terminent par le bûcher, qui prouve on ne peut mieux la réalité des doctrines.

Paris et les provinces environnantes furent très émues, au milieu du XVI^e^ siècle, d'un procès de sorcellerie qui eut lieu à Compiègne. Voici le fait raconté par Bodin. Je n'ai pas besoin de dire que la sorcière fut brûlée.

«Jeanne Heruillier, natifue de Verbery près Compiègne, «entre autres choses, cõfessa que sa mère aurait été con«dãnée d'estre bruslée toute viue par arrest du parlement «confirmatif de la sentence du juge de Senlis, etc., etc., que «à l'aage de douze ans sa mère la présenta au Diable en «forme d'un grand homme noir, et vestu de noir, botté, «espronné, auec une espée au costé, et vn cheual noir à la «porte, auquel la mère dist: Voicy ma fille que ie võ ai «promise; et à la fille: Voicy votre amy, qui vous fera bien «heureuse. Et dehors que elle renonça à Dieu et à la reli«gion, et puis coucha auecques elle charnellement, en la «mesme sorte et manière que font les hommes auec les fem«mes, *hormis que la semence estoit froide*. Cela, dist-elle,

Digitized by Google

« continua tous les huit ou quinze iours, mesmes icelle estât « couchée près de son mari, sans qu'ils s'en apperçuent. *Et « vn iour le diable lui demanda si elle voulayt être enceinte « de luy et qu'elle ne voulut pas.*»

Dans cette innombrable collection de saletés vulgaires, j'ai particulièrement été touché de l'histoire d'une pauvre vieille femme belge, fort âgée déjà (elle avait au moins soixante ans), nommée Anne Steins, et surnommée la Stavenhague. Elle fut accusée par sa propre fille, d'avoir, la nuit, des accointances avec le diable. Conduite au tribunal, soumise à la question, elle avoua tout ce qu'on voulut. « La personne qui « a vu brûler cette femme, dit Bayle en ses *Réponses aux « questions d'un provincial*, m'a raconté que c'étoit une « pauvre vieille, laquelle étant interrogée publiquement par « le bailly ou le juge, sur chaque article disoit oui, *d'une « voix tremblante et foible*, à tout ce qu'on lui demandoit, « à la réserve d'un point qu'elle nia. Sur quoi un autre juge « prenant la parole: Tu as encore avoué ce fait ce matin « (lui dit-il d'une voix terrible), étant à la question, ce qui « fait voir qu'ils lui avaient encore donné la gesne le même « jour qu'ils l'envoièrent au feu.»

Les juges la condamnèrent par ce jugement: « Nous bour- « guemaitres, juges et conseillers de la ville de Golnouw, « reconnaissons et déclarons, après avoir consulté les juris- « consultes, qu'Anne Steins, surnommée la Stavenhague, a « encouru la peine du feu, *pour avoir eu accointance avec « le diable, pour avoir commis des lascivetés inhumaines*, « et pour avoir exercé l'art magique; c'est pourquoi nous l'y « condamnons. R. S., pub. le 17 juillet 1678.»

La vieille femme fut conduite au bûcher. Tout le monde allait aux exécutions en ce temps-là, surtout dans les localités peu considérables. L'opinion, l'habitude, conduisirent la fille dénonciatrice au supplice de sa mère. Elle y assista d'un air indifférent. L'apercevant dans la foule, la vieille femme lui dit: « Dieu te pardonne, fille dénaturée!»

XIX.

CHIENS DANGEREUX.

En Allemagne, un inquisiteur nommé Spranger fit brûler plus de *dix mille* sorciers et sorcières. Dans le récit qu'il a fait lui-même de ses expéditions contre Satan, récit célèbre

Digitized by Google

en démonographie, sous le nom de *Livre des cinq inquisiteurs d'Allemagne*, il raconte beaucoup d'exécutions pour incubie et succubie. Entre autres tableaux, il présente souvent le diable déguisé en chien et abusant des nonnes dans les couvents. Je laisse ses histoires dans le langage de Bodin:

«Il aduint l'an mil cinq cent soixante et six au diocèse de «Cologne: Il se trouva en vn monastère un chien qu'on «disoit estre un démon qui... leuoit les robes des religieuses «pour en abuser.»

Ailleurs, il y a plusieurs chiens. Quand on a chassé un diable, il ne manque jamais d'en revenir sept.

«Il aduint au monastère du Mont de Hesse en Allemaigne, «que les religieuses furent démoniaques; et voyoit-on sur «leurs licts des chiens qui attentoyent impudiquement celles «qui estoient suspectes d'en avoir abusé et cōmis le péché «qu'ils appellēt le péché muet.»

Ces diables de chiens n'exerçaient pas seulement leur manie «en Allemaigne»; on en voyait aussi fonctionner en France. Bodin l'affirme:

«Il se trouua à Toulouse vne femme qui en abusoit en «ceste sorte: et le chien deuant tout le monde la vouloit «forcer, elle confessa la vérité *et fut brûlée*.»

XX.

DIABLOTINES.

Ce n'était pas le sexe seul qui se livrait ainsi aux diablotins; les hommes avaient aussi l'art d'incuber avec les diablotines. Écoutons Bodin:

«Nous lisons en Jacques Spranger, qu'il y auoit un sor- «cier alemand à Confluence, qui en vsoit ainsi devant sa «femme, et ses compaignons qui le voyoyent en ceste ac- «tion, sans voir la figure de femme, et lequel au surplus était «fort et puissant. *Il fut bruslé vif*.»

Plus bas:

«Et mesme Jean-François Pic prince de la Mirande, escript «auoir veu un prestre sorcier nommé Benoist Berne, aagé de «LXXX ans, qui disoit auoir eu copulatiō plus de XL ans «auec vn démon deguisé en femme, qui l'accompagnoit «sans que persone l'apperçeut, et l'appeloit Hermione. *Il fut «bruslé vif*.»

Ailleurs encore:

Digitized by Google

« Et Grillandus escript auoir veu encore vn austre prestre « aagé de LXX ans, qui confessa aussi auoir eu semblable « copulation plus de cinquante ans avec un démon en guise « de femme, qui fust aussi bruslé. »

XXI.

SCÈNES DE COUVENT AU MOYEN-AGE.

Les incubes s'adressaient particulièrement aux religieuses. Il y avait peu de monastères où il n'arrivât des scandales sous ce rapport. Voici encore un récit de Bodin:

« Et de plus fraiche mesmoire l'an MDXLV, Madeleine de « la Croix, natiue de Cordoue en Espagne, abbesse d'vn « monastère, se voyant en suspicion des religieuses d'estre « sorciere, et craignant le feu, si elle estait accusée, voulut « preuenir pour obtenir pardon du Pape, et confessa que dès « l'aage de douze ans un malin esprit en forme de vn more « noir la sollicita de son honneur, auquel elle consentit, et « continua XXX ans et plus, couchant ordinairement avec luy. »

XXII.

LE SABBAT.

Les scènes du Sabbat étaient l'aliment ordinaire des conversations de la veillée. Elles étaient aussi dégoûtantes dans leur teneur que celles que je viens de rapporter. Voici, d'après Bodin, quelques traits, toujours confirmés par l'exécution légale, par le bûcher. Encore une fois (je veux que le lecteur se mette cela bien avant en l'esprit,) ce n'est pas moi qui raconte ces faits, ils sont acclamés par ces fagots qui fument et pétillent, par ces chairs humaines qui grillent au milieu des cris et des hurlements!

« Je parlerai de l'executiõ qui a esté faite à Poictiers l'an « M. D. LXIII, qui m'a esté recité estant sur les lieux, et « depuys encores par Saluert, président de Poictiers, qui fut « appelé au iugement avec Dauenton alors président de Poictiers, « et autres juges, et qui est assez notoire en tout le pais, « trois sorciers et une sorcière furent condamnez, et bruslés « tous vifz, estãt conueincuz d'auoir faict mourir plusieurs « personnes et bestes, comme ils confesserent aussi, et par le

Digitized by Google

« universaliter strigimagœ quæ in ejusmodi spurcitiis ver-
« santur aliquid turpissimum (quod tamen scribam) astruunt,
« videlicet dœmonem incubum uti membro genitale bifurcato
« ut simul utroque vase abutatur.»

Le même Silvestre Prierias ajoute quelque chose qu'il m'a été impossible de comprendre. Je livre cette énigme théologique aux méditations du lecteur.

« Longè detestabilior (Sodomiâ) est spurcities Magorum;
« quia, cum sint conjugati adhuc, versantur in continuo,
« quasi concubinatu cum dœmonibus, et sic non tantum con-
« tra sexum neque tantum extra speciem peccant, sed etiam
« extra genus: quod detestabilius est et pessimum omnium
« carnalium peccatorum.»

Ces sortes de questions s'agitaient au grand jour; comme je l'ai dit, tous les rangs de la société s'en occupaient.

Angèle de Foligny, un grand nom parmi les mystiques, une lumière de l'ordre de S. François, décrit dans ses oeuvres, traduction française, sous le titre de *Théologie de la Croix*, des choses que je ne puis rendre qu'en latin. Il s'agit des diables qui la travaillent. Elle dit:

« In corpore ad minimum patior in tribus locis. Nam in
« verecundis est tantus ignis, quod consuevi apponere ig-
« nem materialem ad exstinguendum ignem concupiscentiæ
« donec confessor meus mihi prohibuit.»

Les ouvrages d'Angèle de Foligny, il est bon de le noter, étaient la lecture quotidienne des communautés de femmes, et je ne doute pas qu'ils ne se lisent encore dans les couvents.

XXIV.

LES INCUBES ET LES SUCCUBES DEVANT LA DIÈTE D'ALLEMAGNE.

Ces questions s'agitaient devant les empereurs. Je lis dans Bodin:

« La copulation est-elle possible? Cette question fut trai-
« tée devant l'empereur Sigismond, l'an M. D. 76 au mois
« de septembre, et ensuite à sçavoir si de telle copulation il
« pouvoit naistre quelque chose. Et fut résolu contre l'opi-
« nion de Cassianus, que telle copulation est possible et la
« génération aussi.»

Comment les empereurs ne s'en seraient-ils pas occupés?

Les écoles théologiques, la Sorbonne, s'en occupaient bien. Partout on lisait et l'on développait saint Thomas en son com-

Digitized by Google

mentaire sur le vi^e^ chapitre de la Genèse, lorsqu'il dit: «que cette copulation est possible, certaine, et que les enfants qui en naissent sont d'une autre nature que ceux qui sont procréés naturellement.»

Innocent VIII s'en occupait bien dans l'effroyable bulle que nous avons citée plus haut, et où il est question des empêchements mis par les sorcières aux ébats conjugaux.

Boniface VIII s'en occupait bien en 1303, lorsqu'il écrivait dans une bulle adressée à un évêque anglais:

«Dudum ad audientiam nostram... pervenit, quod venerabilis frater noster W. Conventrensis et Lichefeldensis «episcopus erat in regno angliæ et alibi publicè difamatus, «quod Diabolo homagium fecerat, *et eum fuerat osculatos in «tergo* eique locutus multotiès.»

XXV.

L'AIGUILLETTE NOUÉE.

Il y a quelque chose de plus frappant encore que tout ce qui précède pour montrer que ces superstitions étaient passées à l'état de prédication permanente, et en quelque sorte d'institution d'immoralité.

Savez-vous, lecteur, ce que c'était que *nouer l'aiguillette?* Bodin, si vous l'ignorez, va vous en instruire:

«Estant à Poictiers, dit-il, aux grands jours, substitut du «procureur du roy, l'an 1567, on m'apporta quelques pro«cès de sorciers, et comme je recitois le fait du procès à «mon hôtesse, qui est demoiselle en bonnne réputation, elle «discourut comme fort sçavante en telle science, en la pré«sence de Jacques de Beauvais, lors greffier des présentations «du parlement de Paris, et de moy, estant logez ensemble, «qu'il y avait plus de cinquantes sortes de nouër l'aguillette: «l'une pour empescher l'homme seulement, l'autre pour «empêcher la femme mariée seulement, à fin que l'un ennuyé «de l'impuissance de sa partie comette adultère avec d'aultres. «D'avantage elle disoit qu'il n'y avoit guères que l'homme «qu'on liast. Puis elle disoit qu'on pouvoit lier pour un «jour, pour un an, pour jamais.....»

Le nouement de l'aiguillette, au moyen d'un cordon que les sorcières manipulaient sous leur mouchoir, ou les sorciers, sous leur chapeau, pendant la messe de mariage, était un dogme des plus autorisés. Voyez ce que dit le droit canon,

Digitized by Google

part. 2, causâ 33, quest. 8: « *Si per sortiarias et maleficas « artes, occulto, sed nunquam injusto dei judicio permit- « tente, et Diabolo preparante, concubitus non sequitur...,* « *ad Deum per humilem confessionem est recurrendum.*» Cette vérité était aussi compendieusement démontrée dans le commentaire de saint Thomas, le roi, l'idéal de la théologie, dans son commentaire sur le IVe livre des *Sentences*, au dernier chapitre De Frigidis, *des Hommes froids.*

Mais ce qui confirmait surtout la croyance générale, c'était la pratique universelle et constante de l'Église. On ne procédait à aucun mariage sans prêcher indirectement la vérité du nouement des aiguillettes. Voici ce que porte le Rituel romain, édition de Paris, à la date de 1641:

« S'il y a soupçon qu'il y ait quelque charmeur ou noueur « d'éguillette en l'assemblée, les espoux et espouse estant à « la porte de l'église, avant que les marier, le curé dira: « Combien que de droit tous sorciers et sorcières, charmeurs « et charmeresses soient excommuniez, de l'authorité de mon- « sieur N. nostre evesque et pasteur, nous dénonçons pour « excommuniez de faict, ceux ou celles qui par nœud d'éguil- « lette, ou autrement, prétendent empescher la consomma- « tion du mariage entre les deux personnes qui sont icy pré- « sentes, et leur enjoignons de partir hors de cette compa- « gnie, leur défendant l'assistance à la solemnité du mariage « qui se fera en l'église, et les livrons en la puissance de « Sathan, pour estre punis en leur corps, afin que par péni- « tence et amendement de vie, leur âme soit saine au jour « de notre Seigneur.»

Il me semble entendre les adolescents et les jeunes filles se disant à l'oreille, dans les églises: Qu'est-ce que c'est que ça, *nouer l'aiguillette?*

O moyen-âge! siècles chastes et purs! siècles des saints!

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

La Part du Diable (FIN)

XXVI.

LA SORCELLERIE.

Dans le précédent chapitre, nous avons indiqué trois caractères principaux par où la manie démonolâtrique du moyen-âge l'emportait sur la même manie dans les temps anciens. Ce n'est pas encore assez. Il est un quatrième caractère que présente le moyen-âge, et que n'a presque pas connu l'antiquité: c'est ce qu'on appelle, chez les démonographes, l'inquisition des sorciers. Nous allons maintenant entrer dans ce monde d'horreurs.

Il y a quelques années, un journal, que sa spécialité judiciaire rend considérable à Paris, présenta à ses lecteurs une étude assez détaillée sur la sorcellerie au moyen-âge; voici quelle fut sa conclusion: «En présence d'aveux si complets «de la part de tous ces misérables, on ne se sent plus le «courage de maudire leurs juges.»

Je suis vraiment étonné d'une conclusion de cette nature. Évidemment pour moi, ou elle suppose un parti pris en faveur des bourreaux contre les victimes, ou bien elle implique chez son auteur un esprit superficiel qui, suivant l'expressive locution de Mélanchton, a pensé et écrit sur la matière «à vue de pays.»

Je ne veux point nier assurément qu'il n'y ait eu, parmi les gens accusés de sorcellerie et brûlés à ce titre, un très grand nombre de criminels, d'empoisonneurs, de profonds scélérats. Je dois même dire que dans l'étude que j'ai faite, j'ai trouvé des abominations infinies, dont je frémissais, tout en me réjouissant de songer que ces atrocités si communes alors, deviennent de plus en plus rares au soleil de la civilisation. Oui, dans l'histoire de la sorcellerie, il y a d'incontestables faits de viol, de meurtre, d'empoisonnement, d'avortement, de vengeance horrible, *et même d'anthropophagie.* Oui, rien qu'à soulever ce coin du linceul qui couvre le cadavre du moyen-âge, on agite un océan de plaies putréfiantes et

Digitized by Google

de barbaries, dont notre siècle ne se représenterait l'idée qu'avec effroi. C'est vrai, il y avait des pères et des mères qui perçaient le crâne de leurs petits garçons ou de leurs petites filles, avec des épingles, dans la pensée que cet épouvantable maléfice leur porterait bonheur. C'est vrai, il y avait des nourrices qui étouffaient les nouveaux-nés, pour employer leur peau dans des onguents d'enfer. C'est vrai, dans l'amulette de Catherine de Médicis, il y avait, entre autres choses, de la peau d'enfant. Les mémoires du temps disent que c'était de la peau d'enfant mort-né: je veux bien le croire.

Parmi les atrocités que révèlent les procés de sorcellerie, je citerai la suivante, extraite du livre de Bodin.

«J'ay leu en Spranger, qu'en faisant le procès à vne sor-«cière, qu'il fist brusler, elle cõfessa auoir comme sage-«femme receu plusieurs fois les enfans du ventre de la mère, «et iceux présentés au diable: en les éleuant en l'air, et «puys aprez leur mestoit une grosse espingle en la teste, «dont il ne restoit poinct de sang. Elle estoit de Dan prez «de Basle. Et une autre de Strasbourg qui en fist mourir «sans nombre et fust aussi bruslée.»

Il est incontestable que la superstition magique a poussé bon nombre de misérables à commettre des monstruosités de même nature. L'histoire du maréchal Gilles de Retz, qui fut brûlé à Nantes, comme sorcier, malgré les ombres mystérieuses dont elle est enveloppée, semble cependant révéler d'une manière assez positive une série de crimes vraiment effroyables, dont on ne trouverait point le pendant parmi les drames les plus horribles de notre justice moderne.

XXVII.

LES JUGES DES SORCIERS.

D'abord, tous les faits que l'on raconte, fussent-ils prouvés (ce qui n'est pas), je n'en serais pas moins d'un avis tout différent de celui du journaliste que je discute. Certes, quand de telles abominations peuvent entrer dans les moeurs d'un état; quand toutes les imaginations sont travaillées par un code d'horreurs qui alimente perpétuellement les conversations, quand ce code d'horreurs est remis sans cesse, et avec une sorte de complaisance, sous les yeux des populations; quand les diverses autorités semblent disputer de zèle pour familiariser les esprits avec les infamies démoniaques; quand le principe

Digitized by Google

même, et en quelque façon l'excuse de ses infamies, sont fournis par la religion officielle, basée sur l'histoire d'un diable-serpent; quand ceux qui répriment l'épouvantable aliénation des sorciers sont ceux-là même qui font tout pour la provoquer, je dis que c'est plus qu'un droit de maudire le glaive d'une fausse justice, que c'est un devoir. Quoi! les autorités consacrées, loin de rien faire pour moraliser, pour éclairer les masses, les maintiennent systématiquement dans l'obscurité, dans la putréfaction morale, et vous n'éprouvez d'indignation que contre les criminels? Ah! vous êtes bien dans l'esprit de ces temps malheureux, où la loi n'était qu'un caprice passager du souverain, où la justice était essentiellement une vengeance, où la philosophie tant calomniée par vous, n'avait pas appris à la société qu'elle doit moraliser en même temps qu'elle réprime, et que c'est un régime monstrueux que celui sous lequel, semblant admettre, que dis-je? admettant, avec la méchanceté originelle de l'homme et avec l'incessante et toute-puissante action du diable sur la terre, la FATALITÉ DU MAL, le juge n'a pas fini d'extirper le criminel, qu'il va *fomenter* le crime!

Mais revenons. Je n'ai fait aux partisans du moyen-âge qu'une concession momentanée, en considérant les juges des sorciers comme ayant affaire à des crimes réels. Il ne me suffit pas que ces faux juges soient maudits pour l'immoralité flagrante de leur office dans une société qui faisait tout pour pervertir ses membres; je veux qu'ils soient maudits, de plus, pour les détails même de leur oeuvre, pour leur ineptie, pour leur cruauté, pour la stupidité barbare qui caractérise la plupart de leurs procédures, de leurs jugements et de leurs exécutions.

XXVIII.

ON BRÛLE A TORT ET A TRAVERS.

On brûlait de pauvres fous qui se disaient *voyants*, des hallucinés de l'ordre magnétique, sans même s'assurer sérieusement, s'il y avait le moindre fondement réel dans leurs prétendues visions et dans leurs prétendus crimes. Le plus simple hasard, faisait concorder une hallucination avec un fait réel, suffisait pour le supplice.

« J'ay appris, dit Bodin, vn autre iugement estāt a Nantes « l'an M. D. XLIX, qui n'est pas moins estrange, de sept sor-« ciers, qui dirēt en présence de plusieurs qu'ils r'aporteroyēt

Digitized by Google

« des nouvelles dedans vne heure, de ce qui se faisoit dix « lieues à la ronde, soudain ilz tōmbèrent tous pasmés et « demeurèrent enuiron trois heures: puis ils se releuèrent, et « r'aportèrent ce qu'ils auoient veu en toute la ville de Nantes, « et plus loing à l'entour, ayant remarquer les lieux, les « actiōs, les personnes et tout sur le champ fut aueré. Aprèz « auoir esté accusez, et conueincuz de plusieurs maléfices, *ilz* « *furent tous bruslés.*»

Voici un fait du même genre, une vieille domestique extatique, ou simplement malade et épileptique, brûlée, *sur la seule demande de son maître*, qui avait peut-être intérêt à sa mort. Ce fait est raconté par Bodin dans un style qui est bien propre à montrer quelle importance on attachait alors à la vie de l'homme:

« Je tiēs du président de la Tourette, qu'il a veu en Dau- « finé une sorcière, *qui fut bruslée vifue*, laquelle estāt cou- « chée au long du feu, fut *rauie en écstase*, *demeurāt son* « *corps en la maison.* Et parce qu'elle n'entēdoit rien, son « maître *frappoit dessus à grands coups de verges*, et pour « sçauoir si elle étoit morte, on luy fist mettre le feu aux « parties les plus sensibles: pour tout cela elle ne sesueille « point. Et de fait le maistre et la maîstresse la laisserēt es- « tēdue en la place, pēsant qu'elle fust morte. Au matin elle « se trouue en son lit couchée.

« De quoy son maistre esbahi, luy demanda ce qu'elle auoit « eu. Alors elle s'écria en son lāgage: Ha mō maistre tāt « m'auez batude! Le maistre ayāt fait le cōpte à ses voysins, « *on luy dist que elle estoit sorcière. Il ne cessa* qu'elle « ne luy eust cōfessé la vérité; et qu'elle auoit esté de son « esprit en l'assemblée des sorciéres. Elle cōfessa aussi plusieurs « méchācetez, qu'elles auoit commises, *et fust bruslée.*»

XXIX.

AURI SACRA FAMES: LE PROCÈS D'ARRAS.

Dans ces horribles procédures, les choses qui paraissaient à tous le mieux établies, n'avaient souvent d'autre fondement que des calomnies inspirées par la cupidité. L'auteur que je cite souvent, Bodin, raconte le fameux procès des sorciers d'Arras en 1459; comme toujours, il croit à la culpabilité de ces malheureux, il applaudit à leur supplice. Hé bien, qu'y avait-il au fond de cette affaire? Laissons parler Mons-

Digitized by Google

« l'argent largement aux juges et à ceux qui les pouvaient re-« lever de leurs peines. Autres y eut qui se absentèrent et « vuidèrent le pays et prouvèrent leur innocence si qu'ils « en demourèrent paisibles et ne fait ni à faire ce que plu-« sieurs gens de bien cogneurent assez *que cette manière « d'accusation fut une chose controuvée par aucunes mau-« vaises personnes pour grever et détruire ou déshonorer ou « par ardeur de convoitise* aucunes notables personnes que « ceux hayaient de vieille haine et que malicieusement ils « feirent prendre meschantes gens tout premièrement aux-« quels ils faisaient par forces de peines et de tourmens nom-« mer aucuns notables gens tels que l'en leur mettaient à la « bouche, lesquels ainsi accusez étaient prins et tourmentez « comme dit est, qui fut pour veoir au jugement de toutes « gens de bien une chose moult perverse et inhumaine au « grand déshonneur de ceux qui en furent notez et au très « grand péril des ames de ceux qui par tels moyens voulaient « déshonorer gens de bien. »

On le voit clair comme le jour au récit de Monstrelet: voilà le sens, voilà l'explication des procès de sorcellerie. La superstition rêvait, elle rêvait dans l'âme de la foule, dans l'âme des juges, dans l'âme des accusés. La haine et l'envie dénonçaient. La géhenne arrachait des aveux. Le fanatisme allumait le bûcher.

XXX.

AURI SACRA FAMES: PAUL III ET LES JUIFS.

On était alors sous le régime de la confiscation. L'idée de dénoncer un homme comme hérétique, comme sorcier, pour obtenir ses biens ou sa place, paraît monstrueuse et comme impossible aujourd'hui; mais dans ce temps-là, agir ainsi c'était presque suivre la mode, *seculum vivere*, comme dit Tacite. La confiscation des biens du condamné au profit du dénonciateur était un fait commun; *on la promettait dans les monitoires*, ces mises en demeure de dénoncer, adressées par les évêques aux populations. Les preuves de ce que je dis là se trouvent à toutes les pages de l'histoire du temps. Entre une multitude de faits célèbres, je n'ai que l'embarras du choix. Je vais prendre un exemple à Rome.

Le pape Paul III haïssait extrêmement les juifs. C'était ainsi en ce bon temps. Le chef d'un État « haïssait extrême-

Digitized by Google

ment» une fraction de son peuple, et il pouvait impunément satisfaire sa haine. En l'an 1552, le bon Paul III fut sur le point d'avoir une excellente occasion de se contenter à l'égard des juifs. Voici le fait tel qu'il est rapporté, d'après une chronique, dans les *Réponses aux questions d'un provincial*, de Bayle :

« Les démoniaques de Rome couroyent par les rues, « presques toutes nues, ordes, sales, avec de si horribles « cris qu'on les croyoit possédées. C'estoyent des desbau- « chées, caymandantes par les rues, qui vouloyent vivre « sans rien faire, et l'on leur disoit que si elles se faisoyent « baptiser qu'on leur donneroit au double. Ce qu'elles firent. « Et aucuns courtisans qui faisoyent la piaffe par Rome, « n'ayant pas les moyens de faire bonne chère, et de s'ha- « biller bravement, pour recouvrer des moyens, persuadè- « rent à ces filles et femmes desbauchées, de contre-faire les « maniacles, et dire que les juifs avoyent trouvé moyen de « les faire posséder par des malins esprits, et toutes le di- « soyent. Or ces courtisans sçavoyent que le pape Théatin, « qui présidoit lors, hayssoit extrêmement lesdits juifs, et « que soudain pour ces forfaits, estant poussé aussi par au- « cuns qui estoient près de sa saincteté, *il donneroit les con- « fiscations de leurs biens à ceux qui les demanderoyent*, et « qu'avec ce, pourroit commander qu'on les massacrast, ou « pour le moins les chasseroit.

« L'issue de ceste démoniaquerie fût qu'il y eût des gens « de bien qui reconnoissant qu'il y avoit de la malice, et « ruse de l'homme, optindrent commission de sa saincteté « secrettement, d'intimider aucunes de ces filles, voire leur « donner quelque gehenne, ou le fouët à deux, que toutes « dirent qu'une douzaine de courtisans leur avoyent persua- « dez de contrefaire les démoniacles, et les nommèrent, ce « qui fut escrit, et de plus les monstrèrent au doigt secret- « tement. Ce qui fut rapporté au conseil secret du pape.... »

Telles étaient les moeurs du temps. Un chef d'État *haïssait extrêmement* une partie de son peuple, et les courtisans pouvaient profiter de ses dispositions pour s'enrichir ! Ah ! il avait bien raison, l'un des hommes courageux qui protestèrent alors contre les procès de sortilége, Callidius Chrysopolitanus (Cornelius Loos), lorsqu'il disait : « C'est une boucherie de sang innocent et *une nouvelle chimie qui convertit en or et en argent le sang humain !* »

Digitized by Google

XXXI.

AU MOYEN-AGE, LA MORT EST UN REFUGE.

L'incapacité, l'aveuglement des juges dans les procès de sorcellerie dépasse tout ce qu'on peut imaginer. A la simple lecture des pièces de telle et telle procédure célèbre, qui s'est terminée par huit, dix, quinze supplices, on est ébloui par la fausseté flagrante des accusations, par le néant des preuves, par l'effrayante stupidité des tribunaux. La plupart du temps, les accusés sont des gens de la dernière classe du peuple, impuissants à se défendre, accablés d'avance par la terrible accusation qui pèse sur eux. Plongés dans des superstitions de toute sorte, ils n'ont aucune idée nette relativement aux choses dont on les accuse; ils croient presque universellement à la possibilité de la magie; il ne sort de leur bouche que des dénégations vagues. Pour peu qu'ils aient commis quelque grave méfait, pour peu qu'ils aient essayé de satisfaire quelque sentiment de vengeance par les procédés vulgairement employés à cette époque, ils vont bientôt avoir un doute intérieur, ils se demanderont si le satan dont on leur parle du matin au soir, ne les a point influencés. Vienne la torture par là dessus, et vous aurez tous les aveux que souhaite la superstition déjà prévenue des juges. Et puis, ces malheureux ne tiennent généralement pas beaucoup à la vie. Les natures obscurcies par la misère et par l'absence de toute culture morale, sont assez indifférentes à la mort. Qu'importe à ces pauvres gens de rester quelques jours de plus dans l'enfer terrestre?

Tout ce que je dis là est confirmé par un récit bien frappant. Je l'ai extrait de la *Chirurgie pratique* de Pingray, chirurgien de Henri III. Voici ce que cet homme raconte dans son ouvrage, livre VII, ch. x, page 445:

«La cour de parlement de Paris étant réfugiée à Tours, «nomma messieurs Leroy, Falaiseau, Renard, médecins du «roi, et moi, pour voir et visiter 14 tant hommes que fem«mes, qui étaient appelantes *de la mort*, pour être accusées «de sorcelleries: la visitation en fut faite par nous, en la «présence de deux conseillers de ladite cour; nous vîmes «les rapports qui avaient été faits, sur lesquels avait été «fondé leur jugement par le premier juge. Je ne sais pas la «fidélité ni la capacité des gens qui avaient rapporté, mais

Digitized by Google

«*nous ne trouvâmes rien de ce qu'ils disaient*, entre autres «choses qu'il y avait certaines places sur eux du tout insen-«sibles; nous les visitâmes fort diligemment, sans oublier «rien de tout ce qui y est requis, les faisant dépouiller tout «nuds, ils furent piqués en plusieurs endroits, *mais ils* «*avaient le sentiment fort aigu;* nous les interrogeâmes sur «plusieurs points, comme on fait les mélancoliques, *nous n'y* «*reconnûmes que de pauvres gens stupides, les uns qui* «*ne se souciaient de mourir*, ET LES AUTRES QUI LE DÉSIRAIENT; «notre avis fut de leur bailler plutôt de l'hellébore pour les «purger, qu'autre remède pour les punir: la cour les ren-«voya suivant notre rapport.»

Supposez que l'examen fait par Pingray et ses confrères eût été fait par des gens de moins de sang froid: les 14 sorciers de Tours étaient brûlés vifs, et leur supplice devenait une preuve de démonomanie. Hé bien! je déclare que, de l'étude attentive que j'ai faite d'une foule de procédures, il est résulté pour moi la conviction profonde que toutes se fussent évanouies devant un examen également éclairé et impartial. Nos juges d'aujourd'hui, sur cent sorciers ou sorcières, auraient trouvé peut-être deux justiciables de la cour d'assises pour leurs crimes, peut-être dix ou douze justiciables de la police correctionnelle pour délits; mais en ce qui concerne la magie proprement dite, il n'eût pas fallu un quart-d'heure au plus simple de nos juges d'instruction pour voir que tout cela se résumait à deux mots; illusion et calomnie!

XXXII.

QUE PROUVE L'AVEU D'UN ALIÉNÉ?

Le grand argument des avocats du moyen-âge, c'est la constance des aveux qui caractérise, en effet, les procès de sorcellerie. Tous les sorciers, dit-on, avouaient ce dont on les accusait: ils avouaient le Sabbat et ses horreurs, ils avouaient le pacte infernal, les communications diaboliques. Il n'est pas difficile de ruiner ce raisonnement.

Les aveux s'expliquent d'abord, comme je l'ai déjà dit, par l'ignorance grossière des accusés, par la situation même des esprits à cette époque. Certainement, il n'y avait aucun accusé de sorcellerie qui eût une certitude absolue de son innocence. Le diable jouait alors un tel rôle, que tout le monde avait plus ou moins affaire à lui. On y avait affaire par le péché,

Digitized by Google

on y avait affaire pour tout ce qui arrivait d'étrange, d'insolite, dans la vie, par les bruits nocturnes, par les illusions d'optique, par toutes les variétés de l'hallucination. Il y avait peu de gens à qui il ne fût arrivé quelque histoire infernale, comme aujourd'hui il y a peu de personnes à qui il ne soit arrivé quelque aventure magnétique plus ou moins rigoureusement qualifiée de merveille. Si l'on brûlait en ce moment pour les merveilles magnétiques, qui est-ce qui ne s'avouerait pas en tremblant l'auteur ou l'objet de quelque petit miracle, dont les preuves, bien déduites de sang-froid, ne convaincraient pas un enfant?

Les natures méchantes, qui joignaient à la malice une certaine impressionabilité nerveuse, se croyaient et se disaient volontiers, au moyen-âge, agitées du démon. Si on les prenait au mot, c'était un supplice de plus. On trouve dans les démonographies nombre de récits dans le genre de celui-ci, que me fournit Bodin. «Cette sorcière confessa qu'elle n'a-«uoit point de repos, si elle ne faisoit tous les iours quel-«que mal, quand elle ne eust cassé qu'vn vaisseau; mais vn «iour sa maîtresse l'ayant trouvée cassant vn vaisseau de terre «de propos délibéré, elle confessa la vérité et demanda *qu'on «la fit mourir*, parce qu'elle disoit qu'elle n'auoit point de «patience, si elle ne faisoit mourir quelqu'vn, ou qu'elle ne «fist quelque mal.» On aquiesça avec empressement au désir de cette fille; elle fut brûlée.

XXXIII.

ON NE POUVAIT PAS NE PAS AVOUER.

On insiste et l'on dit: Les aveux ne provenaient pas toujours de gens grossiers et misérables, confessant en masse tout ce qu'on voulait. On a les aveux détaillés, circonstanciés, analysés, d'un grand nombre d'hommes haut placés dans la société, de docteurs instruits, de prêtres, de moines, etc.

A cela, j'ai deux choses à répondre.

D'abord, ces hommes, considérables par leur position ou par leurs études, n'étaient souvent pas plus éclairés que le peuple en matière religieuse. Immergés dans la superstition, si érudits qu'ils fussent, ils subissaient complètement l'influence de leur temps. Ils étaient, comme les autres, susceptibles de crédulité absurde, d'hallucination, d'illusion. Mettez un homme instruit et un paysan dans un cul de basse-

Digitized by Google

fosse: celui-là ne s'en tirera guère mieux que celui-ci. C'est là la position des prétendus hommes puissants du moyen-âge.

Et puis, quand on parle des aveux des sorciers, il y a une chose qu'on semble oublier: c'est qu'ils ne pouvaient pas ne pas avouer. S'ils hésitaient à répondre oui, aux questions qu'on leur adressait, les instruments de torture étaient là, prêts à fonctionner, qui les forçaient bien vite à se rendre. J'ai parcouru plus de quarante procédures détaillées de procès pour sortiléges; je n'en ai pas trouvé une seule où il ne soit fait mention de la torture. Toutes les fois qu'il y avait négation de la part de l'accusé, la question était employée, ou, pour le moins, on l'en menaçait, en le conduisant jusque dans la salle de torture. Que prouvent des aveux ainsi arrachés?

J'ai résumé ce que deux des principaux démonographes ont écrit de l'inquisition des sorciers. En plaçant ce résumé sous les yeux du lecteur, je le mettrai parfaitement à même de juger par lui-même de la valeur des aveux qu'on obtenait.

XXXIV.

LE BON JÉSUITE DELRIO: INTERROGATOIRE DES SORCIERS.

Delrio était jésuite. Il vivait à la fin du XVI^e^ siècle, et fut longtemps professeur de philosophie à Douai, alors ville espagnole. Son livre, intitulé *Disquisitiones magicæ*, est un ramassis de toutes les folies de l'art magique.

Voici, d'après Delrio, comment le juge doit procéder à l'interrogatoire des sorciers:

«Le juge pourra procéder à l'interrogatoire suivant la for-«mule indiquée par Grillandus.

«Quelle est la nature du pacte des accusés avec le démon; «en quelle manière et quel ordre ce pacte s'est fait; avec «quelles cérémonies et solennités; à quoi ils s'obligent envers «le démon; en quels termes se fait le contract; quelles ré-«compenses ils obtiennent, et ce qu'ils espèrent de leur prince «le démon (*ab eorum principe dæmone*); de quels simples, «de quels mélanges se composent les onguents dont ils se «frottent le corps quand ils vont au Sabbat? Avec quoi ils «font les drogues qui servent à leurs maléfices? S'il est vrai «qu'ils vont au Sabbat corporellement, ou si c'est une vision? «Au cas qu'ils y aillent corporellement, s'ils y vont de leurs

Digitized by Google

« jambes ou d'autre manière, et dans cette dernière hypothèse, « sur quelles montures?.....»

Delrio n'est pas un homme qui fait de l'horrible pour l'horrible. Il ne manque pas d'une certaine conscience. Il s'oppose aux cruautés inutiles. Mais, comme on va le remarquer, cette modération même sert à mettre en relief le fanatisme des démonologues.

XXXV.

LE BON JÉSUITE DELRIO: TORTURE DES SORCIERS.

Nous traduisons, et le plus possible, mot à mot.

« Voici les règles à tenir dans les tortures des sorciers:

« 1° Le juge doit s'abstenir de la question, si l'accusé a pris « de la nourriture, de crainte qu'il ne vomisse. Il attendra « un espace de six heures avant d'y procéder.

« 2° Le juge ne doit pas appliquer la question si l'accusé a « avoué, ou s'il s'est convaincu. (Cela se faisait apparemment, « lorsque le juge était un homme barbare et prenant plaisir « aux tourments de son semblable, comme on en trouve à tou- « tes les époques.)

« 3° Il doit, suivant la gravité du délit, la certitude des « indices, et *la qualité des personnes*, varier la nature aussi « bien qu'augmenter ou diminuer la force des tourments « (*gravitatem tormentorum remittere vel acuere*).

« 4° Farinacius expose bien les procédés et degrés de la « torture. Le juge, quoique le délit soit très grave, doit, quant « au mode et à la durée de la torture, se tenir dans une « mesure telle que le corps du torturé demeure sans blessures, « ou du moins qu'il ne soit blessé que légèrement, de façon, « en tout cas, *qu'il reste vivant*, soit pour la liberté, soit « pour le supplice. Je dis sans blessure pour ce qui est de « la lacération de la chair, car pour ce qui est *de la dislocation « ou du brisement des jointures et des os, pourvu qu'elle « ne soit pas immodérée*, il est difficile de l'éviter dans les « tortures.

« 5° Le juge doit s'abstenir de tourments nouveaux, in- « ventés par lui ou propres à sa province; qu'il n'emploie « que les tourments usités dans le cas de sorcellerie. Par « exemple, le tourment de la corde, *qui consiste à coucher « l'accusé sur le dos et à lui jeter de l'eau froide*, ou bien *les « poids aux pieds*, ou *les bâtons entre les pieds*, ou bien encore

Digitized by Google

« *le tourment de la veille*, LE MEILLEUR ET LE PLUS SÛR DE « TOUS ! ! »

Après avoir énuméré les différents genres de tortures, Delrio se demande comment il les faut appliquer eu égard aux personnes, aux âges, etc. Voici ses décisions:

« 1° Quant aux personnes, ce crime est tel que tout privi- « lége tombe devant lui. Distinguons cependant. Ou le pri- « vilégié l'est en raison de sa dignité, et alors le privilége « est nul, même pour les clercs, même pour les moines; *ce- « pendant, ils doivent être moins tourmentés que d'autres*, « ainsi que l'enseigne Simancas; ou bien les privilégiés le sont « en raison de leur âge, par exemple, s'ils ont moins de 14 « ans, alors il faut seulement les effrayer, même d'une terreur « réelle, en les déshabillant (*nudando*), en les liant (*ligando*) « et en les conduisant au chevalet (*eculeum adducendo*); « cependant, il ne faut pas les y placer.

« 2° S'ils ont moins de vingt-cinq ans, et s'ils sont cepen- « dant entrés dans la quinzième année, il faut les torturer « (*torquandi*), mais plus doucement que les grandes personnes.

« 3° Quant aux vieillards, il faut les tourmenter chacun sui- « vant ses forces, moins durement toutefois que les hommes « faits. *C'est du moins l'opinion la plus commune*, comme « il parait d'après Simancas.

« 4° De même de tous les privilégiés pour cause de débilité « qui peuvent être tourmentés modérément, pourvu qu'il n'y « ait pas danger de mort.

« 5° Il faut excepter les femmes enceintes à cause de l'enfant « (*favore partûs*), jusqu'à ce qu'elles aient enfanté. Une fois « qu'elles sont délivrées, *on peut les tourmenter.*

« 6° Quant aux autres femmes, *il n'y a rien de particulier « à dire*, si ce n'est que, pour elles encore plus que pour les « hommes, il faut *avoir égard à la pudeur*, recommandation « qui devient encore plus importante, s'il s'agit de filles vier- « ges ou de religieuses (*si virgines aut sanctimoniales sint*).

XXXVI.

LE SORT DE TACITURNITÉ.

Parmi les influences attribuées au démon sur les sorciers, il y en avait une qui consistait à les rendre muets dans les tortures; c'est ce qu'on appelait le *sort de taciturnité.*

Delrio traite compendieusement de ce détail. Il examine les

Digitized by Google

Vous croiriez, n'est-ce pas, lecteur, que le livre du jésuite Delrio est le *nec plus ultrà* en ce genre d'immondices?

Hé bien! détrompez-vous. Il y a mieux que cela. (1)

XXXVII.

BODIN.

Il vivait à la fin du XVI^e^ siècle un homme fort étrange, tour-à-tour sceptique jusqu'à l'incrédulité et crédule jusqu'à la superstition la plus outrée, un type merveilleux de cette époque tourmentée qui entrevoyait la lumière dans le lointain et qui, n'osant penser que ce fût la lumière, fermait les yeux de peur des supplices et, par fatalité, autant que par calcul, se jetait dans l'extrême absolutisme. Cet homme, c'est Bodin le Manceau, Bodin, l'auteur de *la République*, livre qui a aidé Montesquieu dans la construction de ce monument de civilisation qui s'appelle l'*Esprit des lois*.

Bodin fit paraître en 1581 un livre intitulé la *Démonomanie des sorciers*. Cet ouvrage, le plus important qui ait été écrit en français sur cette matière, est l'idéal du genre. Bodin n'est pas, comme Delrio, travaillé d'hésitations et de scrupules. Il ne critique pas telle croyance comme trop absurde, il ne repousse pas telle torture et tel supplice comme trop rigoureux. Toute espèce de sens moral disparaît dans son ouvrage. Donnez-lui les contes les plus impossibles: il les accepte comme évidents. Inventez-lui les atrocités les plus épouvantables: elles sont trop douces pour un crime «qui dépassa autant les autres crimes, dit-il, que la majesté de Dieu dépasse les majestés de la terre.»

Cet homme est effrayant. Après avoir décrit pendant deux cents pages une galerie d'abominations; après avoir vu torturer et brûler des milliers de malheureux imbéciles, il consacre un chapitre à critiquer ceux qui niaient les faits de sorcellerie, qui les attribuaient à l'illusion, à la folie ou à d'autres causes;

---

(1) Je n'ai pu indiquer qu'une faible partie des horreurs qu'on trouve dans les *Disquisitiones* du jésuite Delrio. Pour donner une idée de celles que le défaut d'espace m'oblige à passer sous silence, je noterai ici ce qui est dit à la page 720, de l'obligation que le démonographe impose aux juges de poursuivre ceux qui défendent l'innocence des sorciers et qui viennent à leur aide, les *notaires*, les *avocats*, les *parents*, etc. Poursuivre les parents, les avocats d'un accusé!... Voyez aussi, page 730, ce qui est dit relativement à ceux qu'on peut admettre en témoignage contre les sorciers. Un enfant, un homme infâme et condamné comme tel, sont, *de droit divin*, des témoins suffisants.

Digitized by Google

il s'adresse particulièrement à un médecin suisse protestant, le docteur Wier, et il entre contre cet impie dans une sainte fureur. Il s'écrie :

« Voilà ce qu'il m'a semblé qu'on peut respondre aux li-« vres de Wier: En quoi je prie tous les lecteurs me pardon-« ner, si j'ay escript peut estre trop aigrement: car il est « impossible à l'homme qui est *tant soi peu touché de l'hon-« neur de Dieu*, de voir ou lire tant de blasphèmes, sans « entrer en iuste colère, ce qui est aduenu mesmes aux plus « saincts personnages et aux prophètes, parlant de telles abo-« minations, la mémoire desquelles *me faict dresser le poil « en la teste*, et la ialousie que chacun doit auoir sur toutes « choses, que l'*honneur de Dieu* ne soit ainsi foulé aux pieds, « par ceux-là qui soustiennent les méchancetés, blasphèmes et « impunité des sorciers.»

Pour Bodin, la sorcellerie est une plaie immense, dont la société doit se guérir à tout prix. Les sorciers, depuis le commencement du monde, ont existé par centaines de milliers, par millions. Il ne se passe pas de nuit sans que le Sabbat ne réunisse des vingt mille, quarante mille individus, hommes, femmes, enfants, jeunes filles, au fond des bois sombres, dans les clairières chères aux démons de la nuit.

Bodin gourmande les autorités politiques et ecclésiastiques de leur tolérance à l'égard des sorciers. Il provoque l'érection des bûchers. Il jouit visiblement quand, après une histoire de loup-garou, il vous montre les héros de cette histoire rôtis en place publique. Quand une femme, une jeune fille, a été grillée quelque part, il est dans la jubilation.

Et fut brûlée vive! dit-il, *Et fut brûlée vive!* Evidemment, cela l'amuse et le réjouit.

Mais où l'atrocité de ce caractère se développe surtout, c'est dans la quatrième partie de l'ouvrage, intitulée : *De l'Inquisition et du Supplice des sorciers.*

Il commence par déclarer que le crime de sorcellerie comprend quinze crimes, dont le moindre est passible de mort par pendaison. « Si donc, dit il, on pouvait imaginer un supplice « *quinze fois plus grand que celui de pendre*, il faudrait « l'employer contre cette abominable engeance des sorciers et « de leurs souteneurs.»

Malheureusement, trouver quinze fois pis que la pendaison, c'est difficile. Au moins, fera-t-on tout ce qu'on pourra. Voici comment il faut procéder suivant Bodin.

Digitized by Google

XXXVIII.

DE LA MANIÈRE DE DÉCOUVRIR LES SORCIERS.

1° A défaut des juges ordinaires, il en faut nommer d'extraordinaires: «Je n'entends pas par là que la connaissance «soit ôtée aux juges ordinaires d'en connaître, mais afin que «les uns prêtent la main aux autres *dans une œuvre si sainte.*»

2° Si les juges ordinaires et extraordinaires sont trop lents à punir, les procureurs du roi ou substituts doivent se faire parties.

3° A défaut du procureur du roi, que chacun soit reçu en accusation de ce crime. Un seul témoin suffit; comme ce crime est d'une nature toute spéciale, tout témoin, même un complice, même une personne notée d'infamie, même un mineur, même un enfant, peuvent être admis à déposer.

4° S'il ne se trouve personne pour dénoncer hautement les sorciers, il faudra employer la voix de *la délation, sans que les procureurs du roi soient obligés de nommer les délateurs.*

5° Il peut arriver que personne n'ose se confier aux procureurs du roi: Il est donc bon de *placer dans chaque église un tronc où les sorciers seront dénoncés sur des billets* NON SIGNÉS.

6° Il peut arriver encore que personne ne mette de billets dans ce tronc: Il est alors du devoir des pasteurs d'adresser des *monitoires* (1) aux fidèles pour les contraindre à dénoncer.

7° Si un juge qui soupçonne une femme d'être sorcière, ne peut obtenir d'éclaircissement, il peut *prendre la fille de cette femme*, et, en l'âge tendre où elle est, il sera facile de la persuader. Cela se fit, dans le procès des sorcières de Châteauroux. *La fille accusa sa mère qui fut brûlée vive. De même Jeanne Harvillier dénonça sa mère et fut brûlée vive avec elle.* Et si ces jeunes filles n'osent déposer, épouvantées de l'appareil de la justice, un juge habile aura l'air de causer avec elles, de se vouloir mettre de la partie; il s'entretiendra avec elles comme en riant, et des *secrétaires cachés derrière une tapisserie écriront leurs réponses.*

---

(1) Le Monitoire était ordinairement une circulaire épiscopale ordonnant, sous peine de péché, d'excommunication et de damnation, de dénoncer les hérétiques, les protecteurs des hérétiques, etc, etc.....

Digitized by Google

« Et faut ouyr la fille contre la mère en ce crime de sor-
« cellerie parce qu'il s'est connu par *une infinité* de jugements
« que la mère sorcière mène la fille au sabat. Bonnin, bailli
« de Châteauroux, depuis trois ans, en fit brusler une toute
« vive qui avait mené sa fille aux assemblées, et qui depuis
« révéla tout. Les sorcières de Longuy-en-Potez furent accusées
« par une fille que sa mère y avait menée. Et si le père et
« le fils en crime de lèse-majesté sont reçus à témoigner et
« accuser l'un l'autre, et même si les lois décernent louange
« à qui tue son père venant pour ruiner sa patrie (comme tous
« sont d'accord en ce point là), pourquoi ne seront-ils pas
« reçus l'un contre l'autre en un crime de lèse-majesté divine
« et en une méchanceté qui emporte toutes les autres. Il ne
« faut donc pas s'arrêter aux règles ordinaires de procéder ou
« recevoir témoins en un crime si détestable que cettui-ci. Et
« afin que les consciences craintives s'assurent en jugeant de
« ce fait ici, nous avons un exemple notable en Exode où Moïse
« ayant vu que le peuple avait fait le veau d'or: Ceux dit-il
« qui sont du parti de Dieu, qu'ils s'approchent de moi. Les
« lévites se présentèrent, auxquels il fit commandement de
« prendre les armes, et tuer *chacun son frère et son proche*
« qui avaient idolâtré auprès du veau d'or.»

Les juges des sorciers, d'après l'avis à peu près unanime des théologiens et des jurisconsultes, n'étaient tenus à aucun devoir de probité envers les accusés. Quand on a affaire à des jeunes filles, dit Bodin, il faut plutôt causer avec elles que les interroger, avoir l'air de vouloir se faire instruire et mettre de la partie, comme si l'on voulait aller soi-même au sabbat..... Un autre moyen fort excellent, c'est de leur faire croire que leurs compagnes les ont dénoncées, encore qu'elles n'y aient pas pensé, et alors pour se venger, elles rendront peut-être la pareille... Il est bon aussi de paraître croire à plus de chose que n'en porte l'accusation, afin qu'elles disent: «je n'ai pas fait ceci, mais j'ai fait cela.....» Bodin ajoute: « Tout cela est licite de droit divin et humain; les sages-fem-
« mes d'Égypte et l'hôtesse Rahab reçurent loyer de Dieu pour
« avoir menti en sa faveur... »

Voilà pour l'inquisition ou la recherche des sorciers; voyons comment Bodin traite la matière de la torture.

Digitized by Google

XXXIX.

ORIGINALITÉ DE BODIN DANS LA BARBARIE.

Bodin, ici, dit beaucoup de choses qui lui sont communes avec les autres pourvoyeurs de l'inquisition. Cependant il a des inventions originales.

Une énorme preuve de culpabilité à ses yeux, c'est que le sorcier ne pleure pas: «Il a été expérimenté, dit-il, que les «sorciers ne pleurent jamais, ce *qui est une présomption bien «grande*. Paul Grilland et Spranger, inquisiteurs, disent qu'ils «n'ont jamais su faire pleurer un seul sorcier.»

Bodin s'occupe aussi du *sort de taciturnité*. Il propose de jouer pièce au Diable et de mettre en défaut ses tendres précautions pour ses séides, en employant une torture particulière: «Il faut dit-il, pour les forcer à parler, faire tirer les «membres avec des poulies jusqu'à ce que les bourreaux soient «las, *ce qui est la plus* EXCELLENTE *géhenne*.»

Pour ce qui est de la rasure, Bodin est partisan du procédé. Seulement il ajoute qu'en rasant, il sera bon de réciter ces mots du psaume: «Seigneur, ouvre mes lèvres, *Domine «labia mea aperies*.»

Le juge, suivant Bodin, ne doit pas s'arrêter devant de prétendus priviléges provenant de l'âge, du sexe, de la faiblesse des accusés. Au contraire, la question, qui ne conduit pas à grand' chose avec des gens robustes, est «*exellente* avec une «jeune fille, un jeune enfant, ou une femme délicate, ou «quelque mignart.»

Il est bon d'employer tous les moyens propres à jeter l'épouvante dans l'âme de l'accusé. «Au moment où l'on en«trera dans la chambre de la question, il faut *faire crier «quelqu'un d'un cri épouvantable* comme s'il étoit géhenné. «J'ai vu un juge, dit-il, qui montroit le visage *si atroce*, «que les accusés confessoient soudain *comme ayant perdu «tout courage*. Cela est expédient envers les personnes timides «et craintives.»

On pense bien qu'un homme pareil n'avait aucune pitié pour les femmes. A la page 225 de *la Démonomanie*, il examine la question de savoir si le juge peut s'adoucir en présence de la faiblesse féminine; il se prononce hautement pour la négative.

«Qu'on lise les liures de tous ceux qui ont escript des sor«ciers, il se trouuera cinquante femmes sorcières ou demo-

Digitized by Google

XLI.

GUERRE A LA PITIÉ!

Il faut le dire à l'honneur de l'humanité, ces abominations ne passaient pas absolument sans conteste. Un certain nombre d'hommes courageux, aux XV^e^, XVI^e^ et XVII^e^ siècles, essayèrent d'éclairer le monde sur les illusions de la démonomanie. Mais ce droit ne leur fut jamais accordé par les corps de l'Eglise et de la Magistrature. Presque tous ceux qui nièrent la réalité de la sorcellerie, furent persécutés, punis, brûlés eux-mêmes comme agents du diable.

Ce serait une touchante biographie que celle de ces nobles victimes de la sensibilité et de la probité. J'espère qu'elle sera écrite quelque jour, quand l'histoire, ce tissu de mensonges, se recomposera dans le sens de la vérité. En attendant, je vais citer les noms de quelques-uns de ces martyrs.

GUILLAUME DE LURE, docteur de Poitiers, au XV^e^ siècle. Ayant nié qu'il y eut des sorciers, et ayant paru plaindre les malheureuses victimes hallucinées qu'on immolait à la crédulité publique, il fut brûlé vif en 1453.

GUILLAUME EDELIN, prêtre d'Évreux, au même temps que le docteur de Lure. Il réclama comme lui contre les procédures employées dans les procès de sorcellerie. Le malheureux fut arrêté et soumis à la torture; puis on le conduisit dans la chapelle épiscopale d'Évreux, et là, au milieu des exorcismes, on lui fit avouer qu'il avait nié le démon *par suite d'un pacte avec le démon*. Il avait, dit la chronique, le visage baigné de larmes, et était noyé dans une douleur immense. Il avoua tout ce qu'on voulut, et fut brûlé.

CALLIDIUS CHRYSOPOLITANUS, dont le véritable nom est Cornélius-Loos, chanoine hollandais, XVI^e^ siècle. Il avait écrit un livre contre le diable. On l'obligea à une rétractation où «il se dit des injures telles, rapporte Bayle, *Questions d'un Provincial*, qu'un poète satirique n'aurait guères pu le maltraiter davantage.» Entre autres propositions qu'il rétracta, était celle-ci: «Les rigueurs de la question obligent les prétendues sor-«cières à confesser ce qu'elles n'ont jamais fait: c'est une «boucherie de sang innocent et une nouvelle chimie qui con-«vertit en or et en argent le sang humain.»

Après s'être soumis, Callidius revint à ses opinions premières; la vérité, qu'on le forçait à tenir captive, lui échappa de nouveau. Déposé de son ministère, il mourut en prison.

Digitized by Google

des librairies. J'avais commis le péché de lire la susdite publication de la susdite société, et j'étais fort anxieux de savoir ce que, décidément, la France, ma chère France, allait penser de la résurrection des diablotins et des diverses *puissances de l'air.*

Songeur et triste, je montai, vers la nuit, sur ma butte Montmartre, mes délices, et je regardais, à mes pieds, la grande cité, étincelante des illuminations du soir. Je me disais: Il est donc vrai que le XIXe siècle va se remettre au régime intellectuel du moyen-âge!

Et cette pensée me faisait frissonner.

Tout-à-coup, j'entendis, à quelque distance, une voix qui disait: Regarde et viens!

Je me retournai, et je vis, à vingt ou trente pas de moi, une ombre qui n'était ni esprit ni matière, mais qui tenait des deux natures. L'ombre portait une robe noire avec un manteau de pourpre. D'un doigt aérien, elle m'engageait en souriant à aller vers elle.

Je remontai la pente. Quand je fus tout près d'elle, l'ombre se mit à marcher. Je la suivis.

L'ombre traversa toute la partie de la butte Montmartre, qui fait face à Paris, puis le versant qui est au septentrion, vers l'orient, et, à travers des chemins étroits et mystérieux elle me conduisit, en silence, à cet endroit extrême du versant qui est au septentrion, vers l'occident, d'où l'on domine d'un côté, une plaine immense et, de l'autre, le champ des morts.

Nous franchîmes des anfractuosités de terrain, de véritables précipices; nous gravîmes des sentiers difficiles et même dangereux; et enfin nous nous trouvâmes dans un petit bois, planté sur une éminence.

C'est là que l'ombre à la robe noire, au manteau de pourpre et au visage souriant, s'arrêta. Elle me dit, d'une voix infiniment douce:

— Sais-tu qui je suis?

Je répondis avec candeur:

— Tu es véritablement un envoyé du ciel, car ta présence m'emplit l'âme de grandes pensées, et la parole de ton regard est comme un aiguillon dans mon esprit.

— Veux-tu savoir mon nom?

— Je te le demande avec prière.

— Je suis cet homme que tu aimes et que tu hais tout ensemble, tel qu'il s'est manifesté en ses oeuvres terrestres, mais que tu aimeras uniquement tel qu'il va se manifester à toi aujourd'hui; me reconnais-tu?

Digitized by Google

— Pas encore. Serais-tu Platon, ou Érasme, ou...?

— Je suis Pascal.

— Pascal! le *Pascal* qui a senti les *Pensées!* oh! malgré mon antipathie profonde pour la direction où a marché ton génie, souffre que je baise le bas de ta robe, ô grand homme!

— Relève-toi, mon fils. Je sais que, depuis l'enfance, tu te plais en ma compagnie. Je sais que tu as littéralement usé le volume de mes oeuvres à le méditer. J'ai suivi toutes les péripéties de ton âme, depuis le jour où tu écrivis sur la première page des PENSÉES: *cet homme me tourmente*, jusqu'au jour où tu écrivis sur la dernière page du même livre: *la raison a vaincu.* Parceque tu as aimé la vérité, je t'ai aimé, et voilà pourquoi, te voyant dans l'angoisse de l'intelligence, je suis venu à toi. C'est moi qui, parmi les morts, suis le patron de ceux que le besoin du vrai agite, transporte et empêche de dormir.

— O mon père! je t'invoque alors, et je te supplie de m'éclairer sur la question des diables et des esprits? Que faut-il penser de tout cela? Tu sais, au juste, maintenant, ce qui en est; apprends-moi, je t'en conjure, apprends-moi la vérité.

Pascal porta la main à son front et, après un moment de silence, voici les paroles qui sortirent de sa bouche. Par une permission d'en haut, elles se sont gravées en ma mémoire, et je les transcris exactement, telles que l'ombre sainte et vénérable les prononça, d'une voix ardente et pénétrée:

LA PAROLE DE PASCAL

DANS LA NUIT DE LA MONTAGNE DE MARS, OU DU SUPPLICE, VERS L'OCCIDENT SEPTENTRIONAL, AU DESSUS DU CHAMP DES MORTS.

FIAT!

« Mon cher enfant, veux-tu savoir la cause suprême des superstitions? C'est l'ignorance de ce qu'est le monde, c'est la fausse idée qu'on se fait de la constitution de l'univers.

« Pour t'expliquer ma pensée, je vais te raconter en peu de mots l'histoire de la science astronomique. Écoute-moi bien.

« L'antiquité, tu le sais, n'avait pas le sentiment de l'infini des cieux. C'était pour elle une bien petite chose que l'univers, chose non mesurable aux sens, mais que les hommes mesuraient, avec une grande naïveté, dans leur esprit. Vois Homère;

Digitized by Google

suis-le dans ses excursions géographiques. Loin de comprendre l'espace éthéré, il n'a même pas la notion de la demeure terrestre. La terre, pour lui, est un disque de quelques milliers de stades, qui se compose des deux Grèces, de Troie et de sa banlieue. Aux extrémités du palet, il y a ces pauvres cimmériens des bords du Rhin, peuples déplorables, qui ne doivent jamais jouir de la lumière du soleil, attendu que cette belle et forte lampe ne s'allume tout au plus qu'à quelques lieues au-delà de l'île d'Ithaque, un lieu fort important sur lequel tout l'Olympe a les yeux.

« Je ne te parle pas de ces philosophes pour lesquels la terre était un tambour percé par le milieu, et le soleil un réverbère grand comme le Péloponèse. C'étaient les intelligences hardies de ces temps reculés. L'orthodoxie voulait que le soleil ne fut grand, en réalité, que comme la roue d'un char.

« Je ne te parle pas non plus de ces peuplades arabes, vaniteuses et inquiètes, pour lesquelles le ciel était comme une tente, et le soleil et la lune comme des lampions. Ce monde-là, en matière de science, ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

« Tu conçois, mon fils, qu'en l'absence de toute connaissance exacte sur la composition du monde, le champ était ouvert aux hypothèses les plus enfantines. C'est ce qui t'explique comment des hommes tels que Platon rendaient compte du mouvement des astres en disant qu'ils étaient dirigés par des esprits. En effet, écarte la notion de la mécanique des cieux; comment tout cela se remue-t-il?

« Mais voici: les siècles marchent; et à mesure que les siècles marchent, tu vois la terre s'étendre, le soleil grossir, le ciel reculer, l'ensemble du monde grandir. Oh! quelle belle chose, mon fils, que cette pensée de ce petit être humain, sur son globule, qui monte, qui monte en esprit, et qui, par delà les horizons connus, cherche d'autres horizons, et jamais ne se lasse, et, en sa petitesse, devine et s'assimile l'infini!

« Eratosthène, Hypparque, d'autres encore, brisent tour à tour des digues imaginaires. La petite baraque du monde reçoit des jours de souffrance. Le ciel de diamant se fluidifie. L'éther succède à la masse solide. L'idée des sphères naît dans les esprits hésitants. On commence à appliquer le mouvement à chaque corps céleste, au lieu de s'en tenir à la vieille notion de l'armée compacte des cieux. Archimède, le grand, l'incomparable Archimède, construit ce globe de verre, l'une de ses inventions les plus curieuses, dans lequel son oeil puissant contemple l'activité de l'univers rendu vivant.

Digitized by Google

« Puis, la terre s'élargit encore avec Strabon, et bientôt après se produit la grande oeuvre de Ptolémée. Ptolémée! résumé admirable des efforts du génie antique relativement à l'astronomie, celui qui complète l'idée des mondes sphériques et roulants, celui qui, définitivement, dégage la terre et l'immerge, en sa grandeur et en sa beauté, dans l'océan éthéré où nagent les astres.

« Il restait encore beaucoup à faire sans doute. La terre n'était pas active dans ce concert: elle regardait, elle ne se mouvait pas. On n'avait pas encore le sentiment de l'analogie qui doit exister entre tous les globes, entre la terre et les planètes, entre le système solaire et les innombrables systèmes que forment, dans les profondeurs du ciel, les étincelantes étoiles, ces planètes qui marchent trop loin, pour que le microcosme les voie marcher; pareilles à ces petits points immobiles que le marinier aperçoit là-bas sur la nappe des flots, et qui sont de gros navires contenant en leurs vastes flancs des multitudes, et traversant à toute vitesse les immenses étendues de l'Océan.

« Il te semblera, mon fils, que les idées antiques sur les esprits conducteurs d'astres, durent passer avec les vieilles notions astronomiques. En effet, elles eussent disparu s'il ne fût arrivé un grand malheur à l'esprit humain.

« Quel est donc ce malheur?

« Ce fut, mon fils, le triomphe de la philosophie de Platon à Alexandrie. L'esprit du platonisme, esprit superficiel et inexact, était destructif de toute science expérimentale. Si les vrais chercheurs, les vrais savants, les vrais penseurs de l'antiquité ceux qui auraient pu donner une direction sévère à l'intelligence, les Thalès, les Épicure, les Archelaüs, les Démocrite, l'avaient emporté dans la lutte philosophique, l'esprit humain se purifiait de ses enfances; mais ceux-là furent vaincus par la phraséologie sentimentale des académistes.

« Aussi, qu'arriva-t-il? c'est que, malgré les lumières répandues par la science sur les questions astronomiques, les théories des philosophes continuèrent à autoriser les croyances populaires relativement aux esprits conducteurs d'astres, aux âmes de la terre, des planètes, des étoiles, etc., etc. Philon, Plotin, Jamblique, Porphyre, tous les alexandrins, semblèrent disputer à qui créerait le plus de ces êtres fictifs. Par eux, par Philon spécialement, les daimônes furent installés et hiérarchisés par millions dans les sphères, dans la région des nuages, et jusque dans les couches de l'air voisines de la terre. La vie entière du monde fut décomposée en quelque façon par

Digitized by Google

ces rêveurs, et remplacée par des multitudes de vies personnelles, créations logomachiques de l'imagination.

« Mon fils, tu ne l'ignores pas, ce ne fut pas la voie scientifique ouverte par les Archimède, les Archélaüs, les Ptolémée, que suivirent les pères de l'église chrétienne. Ils trouvèrent beaucoup plus simple de se ranger à l'avis des platoniciens. Il y a plus: chez Platon et les siens, chez ceux d'Alexandrie, les questions restaient dans un certain vague, un vague qui laissait quelque horizon à l'âme. Les hommes du moyen âge, eux, firent la théorie du monde absolument fermé; ils revinrent tout-à-fait aux notions primitives. Tu as entendu parler de Lactance se moquant des Antipodes; tu connais le système orthodoxe de Cosmas Indicopleustès, qui régna pendant tous les siècles eclésiastiques, et qui ne reçut que quelques corrections, assez mal accueillies, par les Marco-Paolo, les Brunetto Latini et les autres.

« Dieu! comme ils obscurcirent le ciel de Ptolémée! Dieu! combien ils jetèrent de boue épaisse et noire sur le globe de cristal d'Archimède! Cela attriste l'âme, mon fils, rien que d'y penser!

« Pour le moyen-âge, le monde fut un petit théâtre, une ménagerie, où les eudémons et les cacodémons se mirent à se disputer l'homme. Les principaux spectateurs de la pièce, furent un vieillard à barbe blanche et son fils à barbe rousse, tous deux placés là haut et regardant, par des trous, à travers la voûte; roulant les boules du tonnerre quand ils n'étaient pas contents; attachant un arc aux brillantes couleurs sur le solide, sur le *firmament*, quand ils étaient en joie; décrétant que tels et tels, bien désignés par leur nom, étaient condamnés, subiraient l'action des cacodémons, et s'enfonceraient un jour dans un certain cachot, quelque part sous la terre, pendant que d'autres, MM. tels et tels, et mesdames telles et telles, nommément prédestinés, suivraient les eudémons, monteraient aux nuages, traverseraient la voûte de cristal, et viendraient s'asseoir, sur de beaux pliants, dans le parvis du roi des rois.

« Tu as vu les conséquences d'une semblable conception: la société livrée à un surnaturel en partie double, tirée par les bonnes et les mauvaises influences, les bons et les mauvais esprits, et donnant à ceux de là haut la tragédie des ascétismes outrés, des flagellations, des stigmates; puis, à côté, la comédie des sortilèges, du sabbat des vieilles femmes, des incubies et succubies; puis, par dessus tout cela, le drame horrible des inquisitions et des bûchers!

Digitized by Google

« O mon dieu ! mais vous voyez bien qu'on étouffe dans ce monde fermé du moyen-âge ! ô mon dieu, de l'air, de l'air !

« Regarde, mon fils; vois-tu ces quatre vrais génies, ces quatre vrais archanges, qui se sont élancés à travers les sphères, et qui, de leurs ailes d'or, vont brisant les cieux de verre, secouant les mondes immobiles, vivifiant l'univers endormi? Les reconnais-tu? Ils s'appellent Copernic, Galilée, Kepler, Newton. Ils ont entendu rouler les astres, ils ont senti remuer la terre: ce sont comme de nouveaux créateurs du monde.

« Ptolémée était bien revenu, la science antique avait bien fait un pas dans les écoles; mais la terre, la terre, elle, elle ne tournait pas! Et comprends donc, mon enfant, quelle chose c'était que de faire tourner la terre! La terre tournant, c'était l'égalité des astres devant Dieu, et l'égalité des astres devant Dieu, c'était la révolution complète de la philosophie.

« Aussi, comme ils eurent peur, les partisans du ciel fermé, les partisans du surnaturel en partie double! Ils appelèrent Galilée, et, un glaive à la main, ils lui dirent: tu te trompes, elle ne tourne pas! nous te disons qu'elle ne doit pas tourner!! Déclare qu'elle ne tourne pas!

« Et le vieillard, menacé, effrayé, se mit à genoux, et il abjura la grande, l'unique hérésie, celle qui ébranle tout. Le vois-tu d'ici, mon fils, ce vieux Galilée! Il est abîmé; il a renié la science; tout est perdu; les inquisiteurs se réjouissent; c'est fini!... Non! mon fils. Regarde encore. Le vieillard se lève, il essuie de ses genoux la poussière du prétoire inquisitorial, et tournant subrepticement la tête, pour éviter les yeux qui le surveillent, il regarde, dans le lointain, les générations qui vont venir, et il leur crie d'une voix sourde et forte tout ensemble: Ne m'en croyez pas! ils m'ont fait mentir! Elle tourne!

« Oh! Elle tourne bien, va, mon fils. Je n'osais pas y penser, étant en vie. Resserrée dans le cercle de fer du dogmatisme, mon âme avait peur de ces vérités. Parfois, le sentiment de l'infini s'emparait de mon être. Tu as dû sentir, en me lisant, quel effet ce sentiment produisait sur moi. L'immensité du nombre des sphères, les analogies de ces divers mondes, ces effroyables espaces: tout cela me transportait bien loin des petites croyances; en m'élançant vers ces grandes choses, j'oubliais vite les miracles de la petite Perrier, mais la maladie de la crédulité était sur moi; quelque force bizarre, je ne sais quoi, me tirait par ma souquenille de Port-Royal, et c'est alors, mon fils, que j'écrivais ce que tu as lu: « Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic. »

Digitized by Google

En effet, mon esprit trouvait là la destruction de tout ce qui, par l'éducation, le dominait, l'emplissait.

« Oui, mon fils, j'avais effroi de la science. Mais aujourd'hui, je regarde la lumière face à face, et je te dis: les sphères de Dieu sont toutes filles de Dieu, et celui qui prétend que les forces supérieures du monde, en ce qu'elles ont de personnel, sont exclusivement occupées du petit globule terrestre, ceux-là sont des insensés ou des impies.

« L'infini, Lui, le Tout, l'Être, ce qui épouvante l'imagination et ce qui la ravit à la fois, Celui en qui les cieux sans limites ne sont qu'un point imperceptible, aurait monté une comédie, une farce, avec un monstre noir, et il la jouerait sur la tête de cet atôme pensant qui est sa créature, et qui s'appelle l'homme!.... Oh! ne crois pas cela, mon enfant!... ce serait un horrible blasphème, si ce n'était une basse stupidité.

« Qu'il y ait des mystères au-delà du tombeau; qu'au-dessus de ces sépulcres que tu vois à nos pieds, ton cœur et le cœur de l'humanité aiment à voir planer le labarum de l'espérance: mon enfant, cela est juste, cela est bon, c'est une aspiration immortelle!

« Mais de croire, mais, surtout, de définir je ne sais quelles troupes d'êtres fluidiformes, daimones, lares, larves, lemures, occupés à turlupiner les vivants, où à se fourrer dans des meubles pour y répéter, en cognant, les naïvetés ou les sottises humaines, ce sont là des pensées dignes des fous.

Mon fils, il n'y a dans l'air que de l'air, dans l'éther que de l'éther. L'idée d'immerger notre globe terrestre dans l'essense gazéiforme d'un prince infernal, qui, par ses vilains tours, donne spectacle au paradis réduit à l'impuissance, est une conception d'une flagrante immoralité, d'après laquelle le mal serait nécessaire, et la créature une victime touchante d'un créateur méchant.

« Comment l'humanité a-t-elle pu admettre ainsi des êtres qui n'existent que dans son imagination, dont il lui est impossible de se faire une notion quelconque, qu'elle n'affirme qu'en niant toutes les évidences, et dont on ne peut reconnaître l'existence sans déifier le mal et sans anéantir Dieu!

« Toi, mon fils, entends ceci: l'homme n'est pas le comparse d'une farce ignoble, dont la pensée n'a pu naître qu'en des cervelles idiotes ou dans des cœurs scélérats. L'homme est maître de ses destinées. L'homme est complet, à sa manière, sur le globe où la nature l'a mis. Il s'appartient. Il n'a rien à attendre, rien à craindre, des êtres chimériques qu'ont forgés la superstition, la poésie ou la soif de l'idéal. Qu'il abandonne

Digitized by Google

LIVRE II.

SECTES ISSUES DE ROME.

CHAPITRE Ier.

Les Familles spirituelles de Coëssin.

Que chacun donne selon qu'il l'a résolu en son cœur, non à regret ni par contrainte; car Dieu aime celui qui donne gaiement.
(2e épître de saint Paul aux Corinth., ch. IX, v. 7.)

I.

L'AUTEUR.

Au moment où je commence ce chapitre, je ne connais presque rien de la personne et de la vie de Coëssin. Je sais seulement qu'il est mort, il y a une douzaine d'années, et que, vers le début du règne de Louis-Philippe, et jusqu'en 1840, il réunissait chez lui, rue Saint-Honoré, 290, un certain nombre de personnes auxquelles il développait des théories historiques, économiques et religieuses, et qu'il s'efforçait de réunir en une *famille spirituelle*, dont il était, de droit, le père. Je ne sais où j'ai pris, en outre, que, parmi les auditeurs libres de la petite secte, on remarqua, dans les commencements, un jeune homme, déjà connu, et qui devait plus tard devenir célèbre, sous le nom d'Émile de Girardin.

Si, comme je l'espère, je parviens à me procurer d'autres renseignements sur la biographie de mon personnage, je les

Digitized by Google

rassemblerai sous cette rubrique: L'HOMME, pendant indispensable de celle que je viens d'écrire à l'instant: L'AUTEUR.

Coëssin a exposé ses doctrines dans un ouvrage en deux volumes de 350 à 360 pages chacun, publié vers 1838 sous ce titre: *Études sur le passé, le présent et l'avenir de l'Humanité* (imprimées successivement, est-il dit, et non publiées, depuis 1809 jusqu'en 1834).

Les *Études sur le passé, le présent et l'avenir de l'Humanité* manquent totalement d'unité. C'est un assemblage assez disparate d'ouvrages divers. On y remarque une sorte de philosophie historique intitulée ambitieusement les *Neuf Livres*, puis une critique du célèbre pamphlet de Benjamin Constant: *De l'Esprit de conquête et de l'usurpation, dans ses rapports avec la civilisation européenne*, puis, parmi plusieurs autres pièces décousues, des bulletins et des réglements relatifs aux institutions communautaires que Coëssin essaya de fonder sous le nom de *familles spirituelles*.

Tout-à-l'heure, je vais exposer avec quelque détail les différentes opinions émises dans ce livre, mais, auparavant, j'en voudrais indiquer l'esprit général, j'y voudrais saisir quelques traits d'ensemble, pour dessiner tout de suite, aux yeux du lecteur, les lignes principales de la physionomie de mon personnage.

Coëssin me paraît un métis politique et religieux. L'était-il de conviction ou de calcul? C'est ce qu'il me serait difficile de décider.

Mêlé au mouvement intellectuel de la Restauration, Coëssin ne fut pas un partisan de l'ancien régime. Il aimait, affirme-t-il, l'esprit général de la révolution. Dans les travaux qu'il avait composés sous Louis XVIII et sous Charles X, mais qui ne furent publiés que quelques années après 1830, il se prononce contre les classes privilégiées. Les tendances cléricales de la Restauration sont souvent blâmées par lui; il ne veut pas qu'on inquiète la conscience de ceux qui ont acheté des biens d'église. Dans un rapport qu'il prétend lui avoir été officiellement demandé par l'autorité ecclésiastique, lors d'un voyage qu'il fit à Rome en 1816, il invite le clergé à accepter, dans une certaine mesure, les idées nouvelles, et surtout à favoriser le mouvement industriel: «N'est-ce pas une honte «pour les nations catholiques, s'écrie-t-il en parlant de l'État «romain, que cette terre sainte soit presque inculte? que les «sciences, qui, suivant l'Écriture, *sont bonnes en elles et «selon l'ordre de Dieu*, y soient presque ignorées; que la

Digitized by Google

«politique y soit sans force; que les beaux-arts, dont elle fut le berceau et la nourrice, y périclitent!»

Par ce qui précède, il ne faudrait pas juger que Coëssin fut un *libéral*, comme disait le langage de l'époque. Aux idées larges que je viens d'indiquer, il en associait d'autres qui, pour rester dans le style du temps, étaient fort empreintes de *l'esprit de la congrégation*. Les révolutionnaires, dont il distinguait la révolution, et surtout le *philosophisme*, le mettaient en grand courroux. Il aimait beaucoup les ordres religieux et nommément l'ordre des jésuites, dont il parle souvent avec une sorte de tendresse. Son rêve paraissait être déjà la formation d'un haut gouvernement théocratique, au dessous et sous la juridiction duquel l'*exécutif*, comme il dit, vaquerait aux soins secondaires de l'administration matérielle des états. Cet idéal excluait naturellement chez Coëssin les vives sympathies politiques. Il y avait chez lui, à cet égard, quelque anticipation, quelque avant-goût, de M. de Montalembert.

Il accepte «la monarchie, le monarque», sans y tenir beaucoup. Peu lui importe la légitimité, la branche cadette ou même la Républiqne. Toutefois la République, qu'il regarde comme «le despotisme de tous», lui sourit médiocrement, mais enfin il n'a pas de passion contre elle.

Il se moque grandement du régime constitutionnel et des chambres de députés: il attend d'une sorte de dictature intelligente la satisfaction des seules opinions auxquelles il semble tenir, celles qui ont pour objet la réforme de l'impôt, dont la répartition actuelle lui paraît très vicieuse, et la transformation du système d'économie politique, qui doit passer, selon lui, de l'état de concurrence à l'état d'association.

Simple réflexion: N'y a-t-il pas aussi comme une anticipation de M. Émile de Girardin, dans cet homme qui n'attache qu'une importance secondaire aux formes gouvernementales, qui se moque du parlementarisme, qui s'occupe de l'impôt avant tout, et qui semble ne s'intéresser, dans l'ordre politique, qu'aux questions d'amélioration et de progrès?

Voilà l'homme. C'est, comme on le voit, un être fort singulier. C'est à la fois une préface à M. de Montalembert, une préface à M. Émile de Girardin, et, par ses tendances communautaires, une préface à M. Cabet. On voit déjà si j'ai eu raison de l'appeler un métis intellectuel.

J'arrive maintenant au détail de ses idées.

Coëssin métaphysicien.

Peu et très peu métaphysicien au fond, Coëssin l'est beaucoup

Digitized by Google

dans la forme. Le procédé dont j'aurai souvent occasion de parler dans ce livre, procédé que je veux signaler à la gaîté de mon siècle, et qui consiste à *philosopher profondément sur rien du tout*, est familier au père des *familles spirituelles*, comme il est familier à Wronski, comme il est familier à plusieurs prétendus philosophes néo-catholiques, comme il est familier à une foule d'apprentis penseurs de notre temps, qui prennent des phrases pour des idées, et qui se croient très puissants en ratiocination, parce qu'on ne comprend pas un mot de ce qu'ils exposent.

Coëssin prend tout de très haut. Assez ignorant en histoire et en philosophie, n'ayant guère que des à-peu-près de notions sur les choses dont il parle, il dissimule son insuffisance sous la généralité nébuleuse des conceptions; il affecte un style d'oracle en cette manière:

« J'ai considéré le monde avec attention, et je me suis « convaincu que toute la grande famille animale pensait et « agissait; mais je n'ai pas pu arriver à la même conviction « pour les autres parties de la création.

« En examinant le développement de la faculté percevante, « j'ai vu clairement qu'au plus haut degré de développement « de cette faculté correspondait la plus haute puissance.

« J'ai vu tous les individus de la grande famille humaine « tendre, avec un effort prodigieux, au plus grand dévelop- « pement de leur faculté percevante, et tous étaient poussés « à la fois, et par un mouvement intérieur, la joie de con- « templer la vérité, et par une puissance extérieure, le be- « soin de se défendre pour se conserver.

« J'ai vu, à travers toutes ces tendances. . . . . .

« J'ai frémi en voyant ces limites qui confondaient mon « orgueuil. . . . . .

« J'ai vu des êtres puissants croire à leur perfection indéfinie « et s'en enorgueillir; mais j'ai vu, d'un autre côté, un spec- « tacle bien plus imposant par son immensité, la totalité des « individus et la totalité de ces individus collectifs qu'on nomme « espèces, vieillis; et je me suis dit: Nul être ne se perfec- « tionnera indéfiniment, du moins par lui-même et sans le « secours de la révélation.

« J'ai vu la foule des raisonneurs. . . . .

« J'ai vu les érudits. . . . .

« J'ai vu les espèces supérieures. . . .

« J'ai vu dans des espèces supérieures des individus trop « épris d'eux-mêmes.. . . .

« J'ai vu. . . . .

Digitized by Google

« J'ai vu. . . . .
« J'ai vu. . . . .»

C'est là ou jamais le cas d'appliquer le mot de la comédie : Quand aura-t-il tout vu ? Les neuf opuscules réunis ensemble sous le titre des *Neuf livres*, sont tout entiers écrits dans cette forme apocalypto-assommante.

Coëssin historien.

Coëssin a travaillé sur l'histoire, parallellement à l'école saint-simonienne. Ses méditations et ses traveaux ont porté sur la plupart des points dont cette école s'était occupée ; j'ajoute qu'il lui a été très inférieur à tous les égards.

La principale théorie historique de Coëssin, c'est celle qui est relative aux *quatre états sociaux* de l'humanité.

Ces quatre états sociaux, comme tout le reste, il les a *vus*.

« J'ai vu le *sauvage* abandonner ses huttes. . . .

« J'ai vu l'*esclave* trembler. . . .

« J'ai vu l'homme émancipé par le *système mercantile* au-« quel correspond le système guerrier. . . .

« J'ai vu ensuite l'*homme*, las de ces états. . . .»

En résumé, l'humanité qui a passé jusqu'ici par l'état sauvage, l'état esclave et l'état mercantile, va entrer dans un quatrième état de paix, de bonheur, de contentement « dont l'esprit sera l'amour du Créateur.»

Je déclare que, dans mon opinion, toutes ces *visions*-là sont assez plates ; je ne comprends pas, par exemple, comment on peut dire que *l'état mercantile* et *la guerre* sont corrélatifs ; j'avais toujours cru, au contraire, que l'esprit de commerce est précisément l'opposé de l'esprit guerrier ; j'avais même *vu*, entre autres, cette réalité, belle comme un symbole, l'antipathie éternelle des Barca contre les Hannon, lors de la lutte de Carthage contre Rome, le comptoir essentiellement hostile à l'épée ; mais M. Coëssin ne se pique pas de rigueur dans les expressions. S'il ne suffisait, pour en juger, de cette alliance de mots si bizarre : *état mercantile ou guerrier*, je citerais aussi cette autre non moins singulière : régime *industriel ou expiatoire*.

Régime industriel ou *expiatoire*... De quoi donc, expiatoire ? M. Coëssin entendrait-il parler de l'expiation de ce fameux déjeuner de pommes, dont il est tant question dans les vieilles cosmogonies ? Il en est bien capable.

Sur le quatrième état, dans lequel l'humanité va entrer, à dater de la publication des *Neuf livres*, et, par suite de l'établissement des *familles spirituelles*, Coëssin s'exprime dans les termes de la plus haute mysticité. Il s'agit pour lui d'une ère

Digitized by Google

de piété universelle. Les tendances industrialistes de notre temps vont être dominées et remplacées par des tendances de religion. « *L'industrialisme*, dit-il, ce mot nouveau qui se « comprend très-bien, *fait* des hommes pour *faire* du cali- « cot et le consommer .. Quelle belle destinée! Tout votre « esprit sera employé à faire du calicot et toute votre joie à « vous en servir! Quoi! dit l'industriel, le ciel et la terre ne « bondissent pas dans le ravissement au son de ces nobles paro- « les!... Travaille, coquin, dit encore l'industriel au pauvre « qui implore la charité!... travaille!....

« Dieu fait des hommes, dit le chrétien, *pour le connaître*, « *l'aimer et le servir...*»

On le voit, cet esprit est tourmenté et tiré en sens divers. C'est une babel d'aspirations contradictoires.

Ce que je dis là se vérifie particulièrement par les théories de Coëssin sur la perfectibilité, le point fondamental de la philosophie de l'histoire. Il n'admet pas à cet égard les idées de Condorcet. Pourquoi cela? Je vous assure qu'il n'en sait rien. En revanche, il croit au progrès: « Un criminel, dit-il quel- « que part, est celui qui tend à faire reculer la société, et « un envoyé du ciel, celui qui tend à la faire avancer.»

Voilà un critérium d'appréciation à l'aide duquel on réfor- merait bien des jugements consacrés par l'opinion et par l'usage.

Coëssin économiste.

Coëssin avait lu Adam Smith; il en parle souvent. Il n'est pas de son avis sur la légitimité, l'utilité et l'indispensabilité de la concurrence; il ne veut pas entendre parler de la ba- taille des industries libres; il est pour la réglementation, pour l'organisation.

« Toute fraction de la famille humaine, dit-il, peut se sou- « mettre au système réglementaire, qui est le seul éternelle- « ment jeune ou plutôt éternellement viril, dès l'époque où « chaque individu sait reproduire, par son travail, plus de « choses qu'il n'en peut consommer; mais cet état n'a de « solidité qu'autant que toutes les parties du genre humain « ont été dans une communication assez intime pour se révéler « le secret de leur puissance, et cela ne peut se faire que par « la doctrine de *Jésus Christ.*»

Partant de là, Coëssin professe une grande aversion contre le caractère libre de l'industrialisme anglais; à tout moment il parle de l'Angleterre avec antipathie; il présente sa situation comme « un état de passage et de guerre intestine, où les hommes, sembla- « bles aux animaux sauvages, sont abandonnés à leurs penchants.»

Digitized by Google

Ainsi, Coëssin était un anti-économiste prononcé; l'organisation des *familles spirituelles*, comme on le verra plus bas, le range même tout-à-fait au nombre des communistes les plus radicaux. Je dois ajouter qu'il ne dissimule pas ses tendances à cet égard. Parmi les griefs qu'il formule contre le régime mercantile, il lui reproche de n'avoir pour devise qu'une formule, suivant lui insuffisante: *Respect aux personnes et aux propriétés.* En plusieurs endroits, il repousse l'héritage et, conséquemment, la propriété: «Si tous les hommes croyaient «en Jésus-Christ, dit-il à la page 157 du *Bulletin des Fa-«milles spirituelles*, la loi de propriété et la loi d'héritage «seraient sans motif et sans but.» Dans l'organisation des familles spirituelles, la propriété personnelle est exclue.

Coëssin fondateur des familles spirituelles.

Parlons enfin des *familles spirituelles.* Cette institution consistait, à Paris, par exemple, à subalterniser le système *charnel* de la famille ordinaire, à l'organisation des bons chrétiens sous la paternité *toute spirituelle* du respectable Coëssin. Les membres, en entrant dans l'ordre, faisaient naturellement voeu d'obéissance et de pauvreté, et le vénérable Coëssin se trouvait être un abbé comme beaucoup d'autres, fort pauvre et fort humble comme individu, mais fort riche et fort puissant comme supérieur de la communauté.

Le réglement des familles spirituelles est très curieux. On y remarque une singulière alliance des idées communistes et dévotes. On s'y nourrira bien: Coëssin ne professe aucune estime pour la mortification ni, en général, pour le régime contemplatif et les austérités cénobitiques. «Le régime somp-«tuaire des familles spirituelles, dit le réglement, détermine «tout ce qui regarde le logement, le vêtement et la nourriture, «dans une telle mesure que l'*ample nécessaire*, la commodité, «la délicatesse et le respect pour les convenances en général, «*porté jusqu'à une certaine élégance*, en soient les éléments «absolument indispensables.»

Si l'on dîne bien, on prie en conséquence: «Le réglement «religieux des familles spirituelles, dit, l'article 10, exige que «l'on fasse en commun la prière du matin et du soir; que «l'on aille tous ensemble à une des premières messes de la «paroisse; que l'on communie le dimanche en mémoire de la «sainte Trinité et pour en obtenir l'assistance, et le mercredi «et le lund en mémoire de saint Joseph et de la Sainte-«Vierge, l'un et l'autre types et patrons des familles spiritu-«elles, enfin, qu'on lise avant la prière du soir: 1° un cha-

Digitized by Google

« pitre de quelque livre de piété approuvé par l'église et uni-« versellement estimé des personnes dévotes; 2° la vie du saint « du lendemain.....»

Parmi les pieux usages des familles spirituelles, il en était un qui consistait à réciter des prières, dont Coëssin donne la formule, en faisant les différentes actions de la journée. Toutes ces prières commencent ainsi: *or dans ce cas*. Ainsi, en allant souper, vous disiez: « *or dans ce cas* où il s'agit de pourvoir à l'alimentation de notre corps, faites seigneur, etc., etc.» En vous revêtant de vos habits, vous disiez: « *or dans ce cas* où il s'agit de nous garantir de l'intempérie des saisons, daignez, ô mon Dieu, etc., etc.» Et de même pour tous les actes de la vie.

Or dans ce cas, je me demande si ces gens qui mangent si bien, qui vont tant à la messe, qui communient si souvent, et qui récitent tant d'oraisons jaculatoires, devront un peu expier le célèbre diner de pommes en travaillant quelque peu. M. Coëssin me répond que oui. « Les familles spirituelles « vivent de leur travail et de leurs héritages. Elles ne pro-« duisent que les objets qui font partie de leur régime somp-« tuaire.

« OBJETS ACTUELLEMENT MIS EN VENTE.

« 1° Premier *bulletin des enfants de Dieu réunis en familles « spirituelles*, brochure in-8° de 160 pages, par F.-G. Coës-« sin, fondateur desdites familles.

« 2° Incessamment sous presse, nouvelle édition des *Neuf « Livres*, ouvrage imprimé en 1809, c'est-à-dire depuis vingt-« cinq ans, sans nom d'auteur, par F.-G. Coëssin.»

« 3° *Hamacs ou lits américains*, appliqués à l'usage des « familles spirituelles.

« 4° *Nouvelles lampes à fond tournant*, inventées par F.-G. « Coëssin, supérieures aux lampes dites de Carcel.....

« 5° *Arrosoirs pneumatiques*, inventés par F.-G. Coëssin.....»

Le gai lecteur va dire, je l'entends: mais il n'y a là que des ouvrages de Coëssin; Coëssin composait donc à lui tout seul les familles spirituelles? Non, détrompez-vous. Il y a véritablement eu à Paris, et même à Lyon, dit-on, des familles spirituelles parfaitement organisées, et desquelles Coëssin a parfaitement su se servir. Ce qui le prouve, entre autres, c'est un manifeste de la famille principale, signé non seulement de Coëssin, mais aussi de quelques-uns de ses enfants, tels que ceux dont les noms suivent: *Sophie de Chefdebien*, *Martial Kien*, *Constant Symon de Latreiche*, *Victor Thiollière*.

Digitized by Google

Ainsi Coëssin a eu un commencement de réalisation. Il est vrai que c'était peu de chose en comparaison de ce qu'il espérait; car il espérait beaucoup. Il avait choisi quatre chefs-lieux européens pour les quatre grands degrés de perfection auxquels devaient arriver les membres des familles. Le premier degré, le degré expiatoire, avait pour capitale Paris; le second degré, le degré purgatif, avait pour capitale Lorette; le troisième degré, le degré illuminatif, avait pour capitale Rome; et le quatrième degré, le degré unitif, avait, «provisoirement, son centre à Monte-Luco, et, comme les trois autres, ses ramifications partout.»

On ne peut plus positivement régenter l'univers en pensée, du fond de son cabinet!

Coëssin au point de vue religieux.

Dans la doctrine, Coëssin ne diffère aucunement du catholicisme. Il proteste à tout moment de sa déférence pour l'église romaine dont il accepte tous les dogmes sans exception et dont il reconnait l'autorité sans réserve. Les *familles spirituelles* sont de petites chapelles qu'il construit dans le grand temple, il n'est ni hérétique ni schismatique; il est tout simplement de ceux que le zèle de la maison de Dieu dévore, et qui recherchent la perfection sous la direction suprême et respectée des chefs établis.

Il semblerait bien, çà et là, qu'il n'a pas une foi très positive dans les articles du *credo*. Par exemple, il parle du sacré mystère de la conception de la Vierge par l'opération du Saint-Esprit, comme d'un «symbole,» en ayant soin d'ajouter toutefois: «symbole admirable *à la réalité duquel il faut croire cependant.*» Moi, qui suis chatouilleux en matière d'orthodoxie, je dirai que ce n'est pas là le ferme langage de la conviction absolue. J'en dirais autant de ce qu'il écrit touchant les hérésiarques, qu'il reconnait avec notre sainte mère l'Église, pour de grands scélérats et d'affreux monstres, mais qu'il a *vu* néanmoins «sur un grand trône, à côté de la majesté du Christ.»

Le bon Coëssin, assez coulant, comme on voit, sur la métaphysique chrétienne, n'est pas coulant du tout en ce qui concerne la domination morale, la domination en tout et pour tout, de Jésus-Christ et de ses sacrés représentants.

Il paraît au chef des familles spirituelles que si la société ne se fonde pas sur Jésus-Christ, elle est entièrement perdue; la morale, dans l'opinion de ce révélateur, n'a pas de raison d'être en dehors de la connaissance du rédempteur: «Ainsi, dit-il, «Jésus-Christ, verbe incarné dans le sein d'une Vierge par-

Digitized by Google

« faitement pure, souffrant pendant sa vie, et souffrant encore « davantage pour mourir, est une vérité nécessaire HORS DE « LAQUELLE IL N'Y A DE MOTIF RAISONNABLE A AUCUNE VERTU.»

Ainsi, dirai-je à mon tour, si la société venait, par hasard, à ne plus croire au symbole de Nicée, la morale serait injustifiable aux yeux de la raison; ainsi il n'y a pas de justice naturelle, pas de vertu naturelle; ainsi, saint Cucufin et saint Pancrace partis, tout est perdu.....!

Oui, monsieur, oui, madame, il y a des simples assez simples pour croire ces choses dans leur cœur, et il y a des misérables assez misérables pour outrager l'humanité en lui déniant jusqu'à son aspiration native vers le bien!

Il est bien clair que l'humanité étant méchante et radicalement méchante, il la faut bonifier; de là la domination du rédempteur, et, comme le rédempteur est monté au ciel, de là la domination de ses sacrés représentants. Quoique peu logique de son naturel, le bon Coëssin tire rigoureusement cette conséquence. Son idéal, c'est l'omnipotence du pouvoir sacerdotal. Sous le régime des familles spirituelles, le corps saint des saints pontifes a la direction absolue de la force pensante de la société, de même que le monarque a la direction de la force agissante. Ces deux puissances, l'une théorique, l'autre exécutive (c'est la même conception que nous retrouvons chez M. Auguste Comte), ces deux puissances, dis-je, M. Coëssin les conçoit ainsi: « On pourrait se représenter, dit-il, le corps « exécutif et le corps pontifical sous la forme de deux pyrami- « des, dont l'une aurait sa base sur la terre et l'autre sa base « dans le ciel; et ces deux pyramides seraient telles qu'en se « réunissant elles formeraient le cube qui est le corps le plus « solide et le plus inébranlable.

Voilà de la belle géométrie, par ma foi! Je suppose volontiers que ces deux pyramides cubifiées seraient creuses, comme celles d'Égypte, et que le fidèle troupeau serait fort agréablement fourré dans leurs profondeurs: Quelle joyeuse vie!

Il faudra pourtant bien s'en contenter, car Coëssin ne plaisante pas; bon gré malgré, on entrera dans son cube. Il est partisan de toutes les lois de coaction qui auront pour objet de « ramener, comme il dit, le Christ sur la terre.» Il cite à ce sujet, avec ravissement, un discours de Bonaparte, premier consul, aux curés de Milan, discours bien digne de ce despote extravaguant où se trouvent les passages que voici:

« Messieurs du clergé de Milan,

« J'ai désiré vous voir ici tous assemblés, uniquement pour

Digitized by Google

« avoir le plaisir de vous faire connaître moi-même mes senti-« ments sur la religion catholique, apostolique et romaine.

« Persuadé qu'elle est la seule qui puisse former le bonheur « d'une société quelconque bien ordonnée, et consolider les « bases de tout bon gouvernement, je vous assure que dans « tous les temps et par tous les moyens, j'en serai toujours le « protecteur, et le défenseur. Je vous regarde, vous qui êtes « les ministres de cette religion, qui est aussi la mienne, comme « mes plus chers amis; je vous déclare que je saurai punir « exemplairement avec les peines les plus rigoureuses, et, s'il « en est besoin, même par la mort, comme perturbateurs du « repos public, tous ceux qui feront la moindre insulte à votre « religion et à la mienne, et qui oseront, de quelque manière « que ce soit, mépriser vos sacrées personnes . . . . . .»

Voilà comment on respecte la liberté de penser dans les maisons des Césars!

Je résume la doctrine Coëssinienne au point de vue religieux : tout croire, rendre le sacerdoce très puissant, fourrer tout le monde dans le cube, et, ceux qui n'y voudront pas entrer, les tuer purement et simplement.

Coëssin ne vous dit pas tout cela de son autorité privée, notez-le bien. Il a eu ce qu'on appelle une révélation. A la page 337 du deuxième volume de son ouvrage, il raconte qu'à Rome, en 1818, il a entendu *une voix qui a parlé très distinctement à son oreille*. C'est apparemment la susdite *voix* qui a enseigné ce que je viens d'exposer; je ne lui en fais pas mon compliment.

II.

L'HOMME.

Malgré mes recherches, j'ai appris peu de choses sur la personne de Coëssin. Voici ce que ses contemporains, des personnes qui ont eu des relations avec lui, m'ont rapporté.

Il était né à Lisieux. Tout jeune encore, il alla à Sinnamary, et y fut en rapport avec les conventionnels proscrits, Collot-d'Herbois, Billaud-Varenne, etc. Il montra, dit-on, dans sa jeunesse, une certaine exaltation de principes révolutionnaires.

Revenu à Paris au commencement de l'empire, il s'y occupa de hautes sciences. Il se logea dans les environs de l'école polytechnique comme Saint-Simon; mais il paraît que, bien différent de celui-ci, loin de donner, il acceptait à dîner. Il fut lié avec Fourcy.

Digitized by Google

Il conçut, dès ce temps-là, le projet d'une organisation religieuse. Sa première fondation des familles spirituelles, date de cette époque. Il loua, dans la plaine de Passy, une vaste maison et y établit comme un lycée de haute philosophie pratique. Plusieurs disciples s'attachèrent à lui. L'institution ayant fait un peu de bruit dans un certain public, la police en prit quelque ombrage. Le préfet Rhéal se transporta lui-même à Passy pour visiter l'établissement. Mais il n'était pas dans la maison depuis une demi-heure, que Coëssin, homme prodigieusement fin, délié, insinuant, l'avait complétement séduit, et en avait fait un protecteur de son oeuvre.

Plus tard, Coëssin se transporta aux Thernes, où il prit à loyer une belle résidence, et où plusieurs enfants *spirituels* se rangèrent sous sa direction, en pourvoyant de leur bourse à ses besoins.

C'est ici le lieu d'insister sur le système de vie que s'était choisi Coëssin. Il vivait amplement de l'autel. C'est, de tous les mystiques, celui qui m'a le plus frappé par sa tendance au parasitisme. Du reste, il avait toutes les qualités nécessaires pour jouer un rôle de cette nuance équivoque. Il prenait un empire incroyable sur les disciples qui l'approchaient, et l'on ne saurait dire combien de personnes lui ont ouvert leur coffre-fort.

Je ne veux pas dire qu'il n'eut de la religiosité que les expédients. Il avait une grande disposition naturelle au mysticisme, à un mysticisme dominateur à la manière du moyen-âge. Quelqu'un m'a raconté que lorsque Spurzheim vint à Paris, Coëssin, qui se présentait chez l'univers entier, ne manqua pas de l'aller voir. Spurzheim, suivant son habitude, lui toucha les protubérances du crâne, et lui dit: «C'est dommage qu'il n'y ait plus d'ordres religieux; vous auriez fait un excellent Jésuite.»

La Restauration s'installa sur la France conquise par l'étranger. Coëssin en adopta, dans une assez grande mesure, les tendances ultramontaines. Il était à Rome en 1818. Il fut au mieux avec tout le Sacré Collége. Heureux personnage! Les amis lui pleuvaient.

Après son voyage de Rome, il se livra à l'industrie. Comme industriel, il a eu une assez belle réputation; l'opinion s'est occupée de lui. On a vu plus haut quelques unes de ses inventions. La plus importante était une machine à élever l'eau, dont on a beaucoup parlé.

Vers 1820, il conçut un projet gigantesque. Le gouvernement hollandais voulait faire dessécher le lac de Harlem; il offrit la totalité du terrain de ce lac au dessécheur; il y avait

Digitized by Google

60 à 70 millions à gagner. Coëssin résolut d'entreprendre cet immense ouvrage. Il se rendit en Hollande, fit des études, présenta des plans. Il fut reçu des ministres et même du roi. Mais, après son départ, et malgré bien des promesses, on laissa ses devis dans les cartons.

A la suite de ce contre-temps, il se jeta plus que jamais dans le mysticisme. Il s'occupa pendant plusieurs années de sciences occultes, et passionna une foule de gens pour les mystères d'Hermès. Des personnes dignes de foi m'ont raconté l'avoir entendu affirmer qu'il était une incarnation nouvelle du comte de Saint-Germain. Au nom des secrets de la cabale, il se fit donner encore d'assez fortes sommes d'argent, par ses disciples toujours dévoués.

Enfin, vint la révolution de 1830. Il reorganisa les familles spirituelles, et, par ses publications, donna à son idée la consistance que nous lui avons trouvée dans l'article premier.

En résumé, qu'est-ce que cet homme? — Je ne sais trop; je laisse à mon lecteur le soin de le définir.

CHAPITRE II.

L'abbé Chatel.

> Pourquoi donc, dit le Syrien, citez-vous Aristote en grec? — C'est, répliqua le savant, qu'il faut bien citer ce qu'on ne comprend point du tout dans la langue qu'on entend le moins.
>
> (VOLTAIRE, *Micromégas.*)

I.

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE L'ABBÉ CHATEL.

Un ancien catéchiste de Saint-Sulpice me racontait, il y a une dixaine d'années, avec une pieuse indignation, avoir entendu, vers 1836 ou 1837, la conversation suivante, qui avait lieu entre deux braves femmes du peuple et un gamin de Paris, dans l'une des pauvres rues du faubourg Saint-Marceau:

— Où qu'tenvoyes ton gamin pour ses d'voirs, m'ame Beauveau?

Digitized by Google

— J'lenvoye à Saint-Étienne-du-Mont. Et toi, m'ame Chicard, où qu' t'envoyes le tien?

— Moi? j'lenvoye à Chatel.

— Ah! t'lenvoyes à Chatel? Dam, après tout ça, qué que ça y fait? C'est toujou l'devoir, comme dit c't autre.

— C'est, ma foi, fichtrement ben mieux chez Chatel. Ça s'y fait tranquillement, sans s'confesser; on chante français pendant la messe et vêpres; on prie l'bon Dieu en cantique pour leuz parens, et i' ieur donnent du vin pour communier. Tu ferais ben mieux d'y envoyer Gugusse; il' iraient tous deux Gégène.

— Après tout ça, si on fait la prière pour leuz parens, le bon Dieu est partout, comme dit c't autre. J'y enverrai. Tiens le v'là! Gugusse?

— Mm'an.

— Veux-tu aller chez Chatel avec le Gégène à m'ame Chicard?

— Moi? Ça me va, mm'an; Gégène i dit comme ça qui y boivent du vin en communiant, et qui' ieur donnent des bouquets.

Telle est la conviction dogmatique des masses, à Paris et dans la plupart des villes, sans compter une bonne partie des campagnes. Nos populations comprennent admirablement qu'on se réunisse une fois chaque semaine, en dehors des jours de marché, pour parler de grandes choses, pour voir de beaux spectacles, qui remuent les cœurs, qui excitent au bien, à la vertu, à l'obéissance, à l'union. Elles tiennent au bon Dieu, qui est la justice même. Elles tiennent à la vie future, espoir indestructible de l'humanité souffrante. Elles se prêtent volontiers à honorer les hommes qui se sont signalés par des actions de vertu ou d'éclat. Elles aiment le souvenir des morts, là touchante religion du cimetière. Mais voilà tout: le reste n'a pour soi, en l'absence de l'assentiment intime des consciences de notre siècle majeur, que l'autorité d'un usage consacré par le budget. Essayez un peu de la liberté, de la liberté vraie et complète, et vous verrez ce qui en est!

Je dis, remarquez-le bien, ô hommes d'un certain parti! je dis: essayez de la liberté; je ne dis pas: essayez de la persécution. Suivant moi, la persécution ne serait pas seulement injuste, elle serait maladroite. Dans la situation actuelle des esprits, le règne de la raison s'établira bien plus vite par la concurrence des cultes que par l'action souveraine de l'État.

Pour revenir à l'abbé Chatel, si la liberté lui eût été laissée, je ne sais trop ce qui serait arrivé. Il a été bien près de réussir. Supposez-lui un talent, et surtout un tact à la hauteur des circonstances, et *l'Église française* allait loin et haut, n'en doutez pas.

Digitized by Google

Au moment de la fermeture de son église, en 1840 ou 1841, l'abbé Chatel avait déjà un véritable succès. Les femmes commençaient à venir. Les premières communions des enfants étaient fort nombreuses. Le ministère ecclésiastique comptait plusieurs jeunes hommes d'un certain mérite. L'abbé Chatel devenait un évêque très réel. Il y avait de l'argent dans le tronc. L'orthodoxie fut très positivement effrayée. Je le répète, supposez l'oeuvre se poursuivant en liberté, et s'attachant un homme vraiment fort, trouvant son saint Paul, nul ne peut dire ce qui serait advenu.

Une fois l'église fermée, la dégringolade alla grand train. La misère dispersa les ministres. Chatel fut obligé de se mettre à donner des leçons pour vivre. L'année 1848 le trouva dans un petit appartement de la rue de Fleurus, où il vivait très pauvrement, en compagnie d'une fidèle domestique. Il essaya, à la faveur de la révolution, de se relever. Il installa son culte dans le passage Dauphine, au cinquième étage. Quelques anciens disciples reparurent, mais l'argent continua de faire défaut. Je ne serais pas surpris que le vieil hérésiarque ne fut aux abois, lorsque les événements politiques, auxquels il s'était intéressé dans le sens démocratique avancé, le conduisirent devant les tribunaux. Depuis lors, il n'a plus été question de lui, et je ne saurais dire où il est.

II.

LA MESSE DE L'ABBÉ CHATEL.

Il faut que les diacres soient graves.
(Saint Paul, épit. à Timoth., ch, III, v. 8.)

L'abbé Chatel manquait de tact et de gravité: cela a dû contribuer pour beaucoup à faire échouer son entreprise.

Pour donner au lecteur une idée du personnage, je vais raconter ici mes rapports personnels avec l'église du passage Dauphine.

C'était dans l'hiver de 1848-49. En ce temps-là, bien plus qu'aujourd'hui, je cherchais un homme, un maître, une doctrine, une direction, une occupation d'esprit. A tout hasard, j'allai voir Chatel, dont les affiches placardées sur les murs de Paris, m'avaient frappé à l'époque de la révolution.

Il me produisit l'effet d'un homme bienveillant et bon. Sa physionomie attristée, ennuyée, faisait penser à l'évêque déchu. Il y avait, dans le salon du culte, un grand tableau représentant,

Digitized by Google

en camail violet et en rochet splendide, cet homme, qui était actuellement sous vos yeux en simple redingote : là, sans doute, était l'explication des nuages qu'on remarquait sur le front du vieillard. Quand je dis vieillard, je me trompe : à l'époque où je le vis, Chatel ne portait guère que cinquante à cinquante-cinq ans. Il était encore très actif, très empressé, et il s'agitait, en prêtant l'oreille à tout venant, comme un curé de paroisse dans sa sacristie.

Je le vis plusieurs fois, en particulier et au culte. Son intelligence, assez nette et assez hardie, avait cependant quelque chose de commun.

Un jour il prêchait. Je remarquai que parmi d'excellentes choses, il débita plusieurs vulgarités. Par exemple, parlant contre l'abstinence de la viande, conformément à la parole de saint Paul, *ce qui entre par la bouche ne souille pas le cœur*, il raconta qu'étant orthodoxe, et prêchant le carême à Reims, il n'avait pas du tout pratiqué ce qu'il prêchait, ayant bien soin de manger gras pendant qu'il enjoignait à tout le monde, du haut de la chaire, de manger maigre. C'était pauvre !...

Un autre jour, j'assistai à la messe. Chatel et son vicaire avaient au cou un ruban bleu. Ils se placèrent chacun d'un côté de l'autel, et chantèrent divers *oremus* français. Il y avait deux vers qui revenaient à tout moment, comme le *Dominus vobiscum*, et qui étaient dits sur le ton des versets de Vêpres.

LE PRÊTRE : *Conservons parmi nous la foi de Jésus-Christ.*

LES FIDÈLES : *Que sur tes fils, Seigneur, descende ton esprit.*

On pria pour le gouvernement établi, pour la France. Je fus frappé du sentiment patriotique et démocratique des prières et des exhortations. Certes, cette messe-là valait bien autre chose. Malheureusement, le bon effet de la cérémonie fut détruit par un incident ridicule.

Après les dernières oraisons, M. Chatel offrit à l'assemblée de lui donner une séance de magnétisme. La proposition ayant été acceptée, il fit sortir des rangs une jolie jeune fille aux grands yeux noirs, et l'endormit. Elle fut, comme toutes les magnétisées que j'avais vues, d'une naïveté fort précieuse et d'une perspicacité très médiocre. M. Chatel me pria de me mettre en communication avec elle. J'allai prendre, avec empressement, sa blanche petite main. Comme je n'avais pas les doigts durs, elle devina que ma profession était d'écrire. Ensuite, je lui dis que j'étais récemment arrivé de la province, et je lui demandai d'où je venais, du Nord ou du Midi? elle me repondit en souriant :

— Vous venez du Midi, monsieur.

Digitized by Google

— Parfaitement, mademoiselle.
En réalité, je venais d'Amiens!

III.

LES IDÉES DE L'ABBÉ CHATEL.

Au point de vue philosophique, Chatel ne tenait plus du tout, quand je le vis, aux vieilles doctrines de l'église dont il s'était séparé en 1830. Tous les dogmes chrétiens, ou plutôt catholiques, étaient niés par lui. Sa doctrine consistait essentiellement dans un panthéisme humanitaire dont il avait emprunté plusieurs détails à Saint-Simon, à Lamennais, à M. Cousin, à M. Pierre Leroux, etc. Je vais citer quelques passages de ses écrits sur les points les plus importants de la religion, telle qu'elle a été conçue jusqu'ici.

Sur Dieu, *Lettre pastorale*, 1848:

« Dieu, c'est l'être qui donne la vie et ne la reçoit pas.

« Il manifeste la vie éternellement et universellement.

« Il n'est pas la vie manifestée; mais la vie manifestée ou la « création, est sa fille.

« Dieu est à la création, mais d'une manière infiniment plus « excellente, ce que mon âme est à mon corps.

« Dieu, un dans sa nature, est triple dans ses manifestations.

« Il est la *puissance* qui produit, l'*intelligence* qui coor- « donne, l'*amour* qui croît et vivifie....»

Ailleurs, *livre d'offices*, 1847:

« Dieu est la vie éternelle, éternellement universelle et mani- « festée dans tous les êtres, selon les lois qui régissent les espè- « ces et les individus.»

Sur l'âme et la vie future, *Manifeste de l'Église française* et *Lettre pastorale:*

« L'homme, considéré dans sa double substance *âme-corps*, « est une émanation manifestée du Grand-Etre dans un corps « organisé. Tel est l'homme dans sa nature.

« Dans ses manifestations, nous le définissons: instinct-senti- « ment-connaissance. Ainsi l'être humain, *un* dans son essence, « est *triple* dans ses manifestations.

« De cette triple virtualité résultent les trois phénomènes: « liberté, égalité, fraternité.

« Plus de paradis, plus d'enfer ou de purgatoire qu'on ne « puisse obtenir ou éviter qu'au moyen de prières, de jeûnes,

Digitized by Google

« de privations matérielles, intellectuelles ou morales ; mais bien « *deux milieux* après cette vie, l'un de gloire et de bonheur, « ou le *ciel* pour les justes ; l'autre, d'expiation et de répara- « tion momentanée et en rapport avec le délit, ou la Géhenne « pour les pécheurs. »

Sur la révélation, *Lettre pastorale :*

« Plus de révélation faite à quelques hommes, mais la grande « révélation se faisant éternellement à tous les êtres de la « création.....

« En 325, lors du concile de Nicée, comment fut tranchée « la question de la consubstantialité ? Par l'épée, et par l'épée « seule de Constantin. Deux mille quarante-huit évêques assis- « taient à ce concile. Dix-sept cent trente nièrent la consub- « stantialité du Verbe. Effrayés par les menaces de l'Empereur, « ou corrompus par son or, trois cent seulement l'adoptèrent.... »

Livre d'offices :

« Parmi les révélateurs de l'antiquité, nous distinguons par- « ticulièrement Jésus-Christ, qui a résumé toute la morale en « l'amour d'un seul Dieu et de nos semblables. »

II.

L'ESPRIT DU CULTE DE L'ABBÉ CHATEL.

L'Église française avait tout simplement habillé du vêtement ecclésiastique, des formes catholiques, les théories des bons, des dignes théophilantropes du Directoire. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'oeil sur la table du *Livre d'offices*. On y lit :

« Fête de l'Éternel,
« Fête du Printemps,
« Fête de la Patrie,
« Fête de la Jeunesse,
« Fête de l'Été,
« Fête de l'Automne,
« Fête de la Vieillesse,
« Hymne du Bonheur,
« Hymne de la Tolérance,
« Hymne de Bienfaisance,
« Hymne de la Reconnaissance,
« Hymne des Défenseurs de la patrie, etc.

Il y a dans ce *Livre d'offices*, au milieu des invitatoires,

Digitized by Google

des épitres aux Romains, des versets et répons, et autres choses connues, des choses fort belles, fort touchantes.

Voici la prière des enfants :

Veille, ô mon Dieu! pendant cette nuit, sur mes bons pa-« rens, sur mes bienfaiteurs, et donne à tous les hommes un « repos doux et tranquille. Amen.»

Dans l'explication des sacrements, je trouve, sur le mariage, ce qui suit :

« Le mariage est l'union solennelle des deux moitiés de l'espèce « humaine qui constituent l'humanité, dans le but de se rendre « mutuellement heureuses, de perpétuer l'espèce et de travailler « en commun au bonheur de ses semblables.»

L'auteur ajoute ceci, qui est remarquable :

« Le symbole est ici l'anneau, représentant la chaîne d'union, « dont le soin est confié à la femme, plus particulièrement « douée de grâce et de bonté. Le choix qui a été fait de la « femme pour porter l'anneau, représente la négation de l'empire « de la force pour régir les êtres intelligents.»

Par cette dernière citation, on voit que l'*Église française* avait de la sympathie pour les idées qui tendent à rehausser la situation de la femme. L'abbé Chatel ne négligeait aucune occasion d'exprimer ses sentiments en faveur de l'agrandissement du rôle féminin. Dans ses sermons, il ne disait pas seulement : *Mes chers frères*, il ajoutait toujours : *Mes chères soeurs.*

Il sentait, comme tous les réformateurs le sentent aujourd'hui, que cette puissante faiblesse qui est dans la femme sera désormais le levier avec lequel on soulèvera le monde. Il avait l'intuition que, pour opérer la résurrection intellectuelle et morale, il faut, dans la défaillance des hommes, compter sur les mères et sur les épouses, cette éternelle réserve des sociétés aux abois.

Digitized by Google

soit sérieusement combattue par ces allégations. Il me semble, à moi indigne pécheur, que c'est borner scandaleusement le pouvoir de Dieu, que de lui dire: Tu iras jusque là en fait de révélation, mais tu n'iras pas plus loin!

Cela est positivement contraire à l'esprit comme à la lettre de l'Évangile. Que nous dit l'Évangile? Il nous promet, en propres termes, une révélation nouvelle résultant de la perpétuité de l'inspiration par l'Esprit-Saint. Ouvrez ces divins cahiers, vous y lirez:

En saint Jean, chapitre XIV, verset 26:

«L'Esprit Saint Paraclet que vous enverra mon père en mon nom, celui-là vous enseignera tout, et vous suggérera le sens de tout ce que je vous aurai dit moi-même.»

Au même saint Jean, chapitre XV, verset 26:

«Mais lorsque viendra Paraclet, que je vous enverrai de chez mon père comme un esprit de vérité procédant du père, celui-là rendra témoignage de moi.»

Aux Actes des Apôtres, chapitre II, verset 17:

«Et alors vos fils et vos filles prophétiseront: vos jeunes gens auront des visions et vos vieillards songeront des songes.»

Comment douter, après cela, de la permanence de l'inspiration parmi les ouailles chrétiennes?

Je sais ce qu'on va me répondre; on va me dire: Mais ce n'est pas aux laïques que s'adresse maintenant l'Esprit Saint Paraclet, c'est aux évêques, aux conciles, au corps ecclésiastique enseignant, en un mot, à l'Ordinaire.

Et qui force le Seigneur, je vous prie, à se servir de l'Ordinaire? Pourquoi cà et là n'emploierait-il pas l'Extrà-Ordinaire? Je n'en vois pas la raison.

Ayant triomphalement démontré la proposition majeure de mon syllogisme, relativement à l'immanence et à la libre effusion de l'inspiration céleste et paraclétique, je passe à la mineure. C'est ici que je vais entrer dans le cœur de mon sujet, et prendre charitablement corps à corps les impies assez audacieux et assez ennemis de Dieu, des hommes et d'eux mêmes, pour douter de la mission de mon héros, Pierre-Michel-Eugène Vintras.

Reposez vous un instant et priez. Toussez aussi quelque peu, et même mouchez-vous, si vous en avez besoin. *Ave.*

Probatur minor.

Or, la doctrine de Pierre-Michel-Eugène Vintras est vraiment pieuse, et sa prédication a été annoncée par des prophéties, autorisée par des révélations, et soutenue par des miracles.

La doctrine de Vintras est pieuse.

Digitized by Google

Cet homme n'est pas venu pour détruire la loi, mais pour la compléter: *non venit solvere legem, sed adimplere.*

Vintras, loin de mériter la note d'hérésie ou de schisme quant au dogme, quant à la discipline et quant à la morale, est, au contraire, digne de louanges sous ce triple rapport.

La morale, il la veut pure, élevée. Il en exagère même les principes, en exigeant du prêtre des vertus surhumaines; en conseillant au clergé, ce qui, assurément, est inutile, de s'appliquer davantage à la sainte vertu de chasteté, et surtout à la mortification dans le boire et le manger.

La société, en général, n'est pas plus ménagée que le prêtre. Le révélateur répète religieusement ce qu'il a pu entendre débiter dans les chaires de vérité contre l'abominable industrialisme moderne, qui fait tant de chemins de fer, et si peu de scapulaires. Il ne dit pas tout-à-fait, comme a dit, depuis, un éminent personnage, que les locomotives ont été inventées pour nous punir de nos péchés, mais il s'approche de cette opinion. Du reste, il gourmande vivement la corruption du siècle: «Pouvons-«nous dire, s'écrie-t-il, dans son style prophétique, que nous «n'habitons pas la vieille Sodome et l'antique Gomorrhe? N'est-il «pas temps de gravir la montagne qui doit nous élever au-«dessus des feux qui descendront des plaines du courroux céleste, «venger le nom trois fois saint de celui qui est?..... La peste «est partout..... L'homme ne sait plus rien du cœur..... L'âme, «par sa voix de sagesse, semble le rendre à un souvenir vague, «mais qu'il s'efforce vite de couvrir de la stupidité de ses goûts «sordides ou crapuleux.....» Ainsi de suite. La moitié des prophéties de Vintras, dans sa publication périodique *La voix de la septaine*, n'est qu'une longue série d'anathèmes contre les vices du troupeau et des pasteurs, et une incitation à la vie la plus angélique.

Les questions de discipline cléricale sont traitées par lui avec la même élévation et la même orthodoxie. Il rappelle le clergé à son institution primitive. Il lui conseille un régime d'égalité entre ses divers membres. Il lui interdit tout ce qui, de près ou de loin, pourrait sentir la simonie, la vente des choses de Dieu: «Nous pleurons, dit-il, parce qu'il y a des vendeurs et «des acheteurs dans le temple, parce que l'or équivoque d'un «commerce mondain roule sur les tables du sanctuaire.» Il pleure à faux, évidemment.

Il engage nos très saints épiscopes, ou surveillants du clergé et des fidèles, à dépouiller de vains titres et de vains honneurs, qui sont un attirail de la féodalité. Il pense que ces saintes personnes devraient habiter des maisons, et non des palais, pour

Digitized by Google

être trouvés plus dignes et plus irréprochables, lorsqu'elles comparaîtront devant celui qui n'avait pas où reposer sa tête. Il est scandalisé particulièrement de cette appellation qui leur est adresssée: *Monseigneur*, *Nosseigneurs!* «On sait, dit-il, «que les titres de *Monseigneur*, de *Grandeur*, appliqués aux «évêques, n'ont pas 300 ans d'antiquité. C'est un évêque d'Or-«léans qui, le premier, se fit qualifier de *Monseigneur*.»

J'avoue que ces avis sentent la critique. Mais ce n'est pas la première fois que les pasteurs du peuple ont eu besoin d'avertissement et ont mérité des reproches. Rappelez-vous comment Notre-Seigneur traitait les princes des prêtes juifs, d'après nos saintes Écritures: *Race de vipères, sépulcres blanchis*, etc., etc.

Je passe au dogme, troisième face de la doctrine.

Vintras croit tout ce que croit l'église. C'est un ennemi juré du rationalisme et du philosophisme, de l'infâme Voltaire, de l'affreux siècle dernier, «du prétendu siécle des lumières.» Sous ce rapport, il est encore un écho de ce qui se débite tous les jours dans les chaires de vérité. Il porte aussi loin que pas un membre de notre digne clergé, l'antipathie contre tout ce qui est en dehors de la vérité révélée. Dès 1843, dans *la voix de la septaine*, il établissait le programme du *Ver rongeur* de mon célèbre ami Patouillet-Gaume, en disant: «on enseigne «aux jeunes gens les langues en usage dans les deux liturgies «latine et grecque; mais ce n'est pas dans le style des Pères et «des docteurs de l'église; à peine ose-t-on prononcer leurs «noms, car on exposerait la curiosité des élèves qui, s'ils les «lisaient, compromettraient le goût des belles lettres: il faut «qu'ils sachent que, par le style, Cicéron, Virgile, Horace, «etc., sont de meilleurs guides que saint Ambroise, saint Pru-«dence, saint Chrysostôme, saint Jérôme, saint Grégoire, etc»

Vintras, je l'ai toujours pensé, a mal choisi son temps; si l'archange Michel avait voulu retarder ses révélations seulement de huit ou neuf années, seulement jusqu'au temps du ministère Falloux, elles eussent eu un succès formidable. Je prends la liberté de supposer que cet archange aura été réprimandé là-haut pour avoir été trop pressé en affaires.

Il y a bien quelques petites variantes entre la doctrine de Vintras et la doctrine reçue; mais ce sont de minces détails, et encore faut-il ajouter que, généralement, Vintras n'innove que par excès de piété.

Par exemple, l'une des grandes missions dont l'archange Michel, dans ses révélations, charge le prophète Vintras, c'est de pousser à la roue pour faire reconnaître comme dogme incontestable L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA VIERGE. Rien n'égale la dévotion

Digitized by Google

losophe Jean Reynaud, devienne véritable? Rien du tout. C'est là du bois dont on fait les dogmes.

Le bon Vintras a cependant, il faut le reconnaître, un grand défaut au point de vue dogmatique. Il nous apprend, d'après l'archange Michel, que l'enfer n'est pas absolument éternel, que les démons et les pécheurs de péché mortel se convertiront à Dieu quelque jour, et qu'ils iront se rafraîchir à la fontaine qui est dans le sein d'Abraham. C'est surtout en raison de cette indulgence céleste pour les réprouvés, aussi bien qu'en raison de la commisération divine pour la société en péril, que la mission de Vintras a été dénommée Œuvre de la Miséricorde.

Je n'ignore pas que cette pitié pour l'ange des ténèbres et pour les méchants qui ont offensé Dieu et surtout notre sainte mère Église, ne soit une aberration regrettable. J'ai appris du *Maître des Sentences* à n'avoir nulle sympathie pour les habitants de l'Enfer, fussent-ils mes amis, fussent-ils mes parents, fussent-ils mes enfants.

Le *Maître des sentences* s'exprime ainsi, à ma grande édification: «Les bienheureux, sans avoir besoin de sortir de la «place qu'ils occupent, en sortiront cependant d'une certaine «manière, en vertu de leur faculté d'intelligence et de vision «distincte, afin de considérer les tortures des impies; et en «les voyant, *non seulement ils ne ressentiront aucune douleur*, «MAIS ILS SERONT COMBLÉS DE JOIE, et ils rendront grâce à Dieu «de leur propre délivrance en assistant au spectacle de l'*ineffable* «*calamité* des impies.»

Voilà qui est catégorique, et l'on ne peut que déplorer les sentiments tout profanes de ceux qui, comme Vintras, ressentent, après Origène, une commisération mal placée à l'égard des damnés de la géhenne de feu. Ces sentiments sont un produit de notre nature faible et corrompue, qui mesure la justice du ciel à notre misérable justice de la terre. *Sursùm corda!* Élevons nos cœurs, dépouillons-nous du vieil Adam, nous comprendrons alors que, bien loin d'incliner à une pitié mal placée pour la population infernale, nous devons, avec le *Maître des Sentences*, le sublime Pierre Lombard, nous sentir *comblés de joie* en songeant à cette *ineffable calamité*. C'est ainsi que pensera et sentira toujours un véritable orthodoxe, tel que vous, cher lecteur, ou tel que moi, votre serviteur très humble.

Toutefois, mes chers frères, je crois qu'il est bon de ne pas traiter Vintras, à ce sujet, avec trop de rigueur; car il se trouve dans le cas de la pécheresse: s'il a beaucoup péché, c'est qu'il a beaucoup aimé.

Digitized by Google

Du reste, sans partager les faiblesses de cœur tout humaines et nullement suprà-naturelles de ceux qui, par la chair et par le sang, ont pitié des damnés, il n'est pas absolument démontré que l'une des futures assemblées consistoriales ne fera pas, pour l'éternité des peines, ce que vient de faire la plus récente de ces saintes assemblées pour le dogme de l'Immaculée Conception. De même qu'il y avait du pour et du contre au sujet de l'immaculation, il y a du pour et du contre touchant l'éternité de l'enfer. On compte des autorités en faveur du sentiment de Vintras, entre autres Origène, Némésius, Rupert, Cassius, saint Jean Damascène, etc., etc., qui tous ont refusé de croire à la *justice impitoyable* de Jéhovah.

Si l'on me demande ce que je pense personnellement touchant la possibilité d'un jugement de cette nature, de la part de notre sainte mère Église, je dirai sincèrement que je n'y compte pas, et cela par une raison bien simple que voici: la promulgation du dogme de la conception immaculée sera une source de profits spirituels pour les fidèles et de bénéfices temporels pour les pasteurs; au contraire, un relâchement quelconque sur le dogme de l'enfer, causerait certainement des dommages notables tant sous l'un que sous l'autre rapport. En présence de semblables perspectives, il n'y a pas deux voies à suivre: immaculons beaucoup, mais ne damnons pas moins!

Telle est, en résumé, la doctrine de Pierre-Michel Vintras; si elle est pieuse et extrà pieuse, on en peut juger maintenant.

J'ai ajouté, en second lieu, que la mission de cet homme de Dieu a été annoncée par des prophéties. Je vais le prouver surabondamment.

Il y a à peu-près 700 ans que la mission de Vintras a été prédite en termes précis par le bienheureux Joachim de Flore, qui était un personnage divin, puisqu'il avait reçu des papes Lucius III, Grégoire VIII, Clément III et Honorius III, l'ordre de commenter les écritures saintes. Voici comment s'exprime ce bienheureux, autorisé par les pontifes infaillibles:

«Parce que, dit-il, le Christ est demeuré trois jours dans «le sein de la mort, maintenant aussi l'esprit de vie doit rester «caché sous la lettre, gardé par les soldats qui sont les doc-«teurs et maîtres en théologie, pour garder, comme autrefois «le sépulcre, la lettre qui tue, jusqu'à ce que soit passée la «triple tribulation, la tribulation de la république (c'est évi-«demment 93), la tribulation de la race infidèle (c'est évidem-«ment l'Université, M. Cousin, M. Jules Simon, et ceux qui «sont auprès d'eux), la tribulation de la perfide synagogue «(ce sont évidemment *les Juifs, rois de l'époque*, de M.

Digitized by Google

Je me trompe. Ce n'était pas Michel tout seul qui apparaissait ainsi à Eugène Vintras. Il vint à l'usine à carton de la Seules plusieurs autres personnages plus importants qu'un simple Trône ou une simple Domination. Marie et Joseph se montrèrent plusieurs fois. Il n'y eut pas jusqu'à Jésus lui-même qui ne crût devoir descendre à Tilly. Je trouve le récit de son excursion dans ce bourg normand, au deuxième cahier de la *Voix de la Septaine.* Je transcris:

«Apparition de N.-S. J.-C. du 3 mai 1840.

«Le dimanche 3 mai 1840, à la chapelle Sainte-Paix, à 10 «heures et demie du soir environ, je me disposais à prier afin «que le Seigneur éclairât le clergé de notre diocèse sur la «conduite à tenir envers les communications qui m'ont été «faites par l'archange saint Michel: nous faisions en commun «les prières; nous commençions celle de la Croix de grâce «quand notre divin Sauveur m'a apparu. Il m'a dit:

«Mon fils, depuis longtemps déjà, par des révélations par«ticulières, par des visions réitérées, par des inspirations fré«quentes, j'ai fait connaître aux hommes que, malgré les bé«nédictions innombrables que je répands sur ceux dont le cœur «est épris d'amour et de respect pour les *croix* que mon église «chrétienne expose à leur vénération, je me réservais un temps «où je leur en donnerais une qui serait le gage de mon amour «et de ma miséricorde. — Cette croix devait être *blanche*, «signe de pureté et d'innocence. — Elle ne devait point porter «mon image: je voulais que *celui qui la porterait fût seul «la victime.* — Je voulais qu'elle fût pendante sur la poi«trine..... — J'ai voulu aussi que le *cordon* où cette croix «serait attachée fût *rose*, symbole de joie et d'amour.... — «J'ai voulu également que cette croix fût appelée *Croix de «grâce*, etc., etc., etc.»

Cela continue sur le même ton pendant quatre à cinq pages. Malgré votre respect et le mien pour une parole aussi sacrée, je prends la liberté de trouver le discours un peu long, et je vous en fais grâce.

Maintenant, arrivons à la question importante: Qu'y avait-il de vrai dans ces apparitions?

Je réponds sans hésiter: tout.

D'abord, les apparitions de Marie et autres à Pierre-Michel Vintras. . . . .

Ah!... je m'aperçois que je ne vous ai pas dit comment *Eugène Vintras* est devenu Pierre-Michel-Eugène Vintras. C'est un mystère. Les uns prétendent que Vintras avait reçu à son

Digitized by Google

baptême ces trois prénoms, et qu'il se décida à les prendre par piété, lors de ses révélations; d'autres disent que ces noms lui furent donnés par l'archange.

Puisque j'en suis à ce changement de nom, il faut que je parle d'un autre plus important encore. Dans une de ses visions, Vintras reçut l'ordre de se faire appeler Sthrathanaël. A dater de 1840, il signe souvent ses lettres ainsi:

Sthrathanaël +

ou bien:

Sthrathanaël

+

J. M. J.

Je reviens aux preuves de la vérité des visions de Pierre-Michel-Eugène-Sthrathanaël Vintras.

Je dis d'abord qu'elles sont aussi bien prouvées que d'autres visions et apparitions auxquelles nous croyons fermement, tous tant que nous sommes, enfants soumis à notre sainte mère Église.

Elles sont aussi bien prouvées:

Que l'apparition de la Vierge à saint François d'Assises dans l'église de Notre-Dame-des-Anges;

Que l'apparition de la même vierge à saint Dominique sur un vaisseau;

Que l'animation de la vierge de pierre à Toulouse, laquelle leva la main par trois fois pour signifier qu'il fallait dévotement massacrer les Albigeois;

Que l'apparition de la susdite au roi d'Arragon, à Raymond de Pennafort et à Pierre Nilasque;

Que l'apparition de Gabriel à Jean de Matha et à Innocent III, apparition dont il est fait mention détaillée au bréviaire romain;

Que l'animation de toutes les madones d'Italie pendant six mois, en 1796, dans le but de montrer le grand courroux du ciel contre ce misérable peuple français, qui avait rédigé, dans une révolution coupable, l'Évangile des droits de l'humanité, et qui, de plus, avait des soldats qui se battaient comme des héros.

Les apparitions de Pierre-Michel-Eugène-Sthrathanaël Vintras sont aussi bien prouvées:

Que l'apparition à des petits bergers des Alpes;

Que l'apparition à soeur Cunégonde;

Que l'apparition à frère Candide;

Que l'apparition au Père Sait-Tout;

Que l'apparition à la Mère-de-la-Componction;

Digitized by Google

Que l'apparition au sacristain Tartufio;
Que l'apparition à l'enfant de chœur Cazzo-Culo;
Que l'apparition au bedeau Coglioni;
Etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc.....

Je vous le demande, encyclopédiste que vous êtes, quel intérêt avait Pierre-Michel-Eugène-Sthrathanaël Vintras, plus que le Père Sait-Tout, plus que la Mère-de-la-Componction, plus que le sacristain Tartufio, plus que l'enfant de chœur Cazzo-Culo, plus que le bedeau Coglioni, à se dire l'objet de révélations célestes? J'en crois des témoins qui se font égorger. Vintras, pour s'être dit inspiré, a été en butte à toutes sortes de malheurs; il a été emprisonné, conspué, calomnié: donc il disait vrai. Quand il était en prison, un émissaire vint l'engager à se *rendre*, c'est-à-dire, à se rétracter, en lui promettant toutes sortes d'avantages; on le fit travailler en ce sens par sa femme: mais rien ne put le vaincre, et en 1849, sous le coup d'une menace d'expatriation, il écrivait: «Quand je suis certain, «autant que l'évidence peut donner la certitude, que je suis «dans la vérité, que mes yeux ont vu, que mes oreilles ont «entendu, que mon cœur a compris, que mon intelligence a été «éclairée, puis-je nier ces diverses opérations? La lettre d'un «évêque ne peut me faire dire que je n'ai pas entendu, que «je n'ai pas vu, que je n'ai pas compris. Je ne puis me croire «aveugle, parce qu'il plait à mon évêque de me dire que je le «suis; en adhérant à ce qu'il lui plaît d'appeler mensonge et «folie, je mens à la vérité, à moi-même et à lui.»

Si ce n'est pas là le langage d'un homme sincère, je ne m'y connais pas.

La divinité des récits de Vintras ressort encore manifeste du style dont ils sont composés. Peut-on croire qu'un homme sans lettres, le contre-maître d'une usine à carton, qui n'a jamais fait d'étude, puisse *naturellement* rédiger des lettres, des ouvrages parfaitement français, à quelques exceptions près, purgés de toute faute d'orthographe, d'une allure toute prophétique, d'une éloquence obscure, dans le genre de celle d'Habacuc ou d'Ezéchiel? Est-il *naturel* que Vintras, qui n'a jamais appris le latin, cite le beau latin de la Bible à tout moment, et toujours très à propos? Est-il *naturel* que ce simple contre-maître sache l'histoire et la théologie pour le moins aussi bien que Fréron-Veuillot et que Patouillet-Gaume? Cela est-il *naturel*?

Pour moi, je suis à cet égard de l'avis de Rousseau. «On «n'invente pas ainsi. A la place du miracle dont vous ne vou«lez pas, vous en mettez un autre bien autrement inexplicable:» je veux dire le contre-maître d'une usine à carton, qui serait

Digitized by Google

devenu, sans une inspiration spéciale de Paraclet, aussi savant que Patouillet-Gaume ou que Fréron-Veuillot.

Les révélations de Vintras ne convinrent, je l'avoue, ni à l'autorité spirituelle ni à l'autorité temporelle. Mais il n'y a rien de bien extraordinaire en cela: la même mésaventure est arrivée à bien d'autres révélateurs et messies des plus connus. Fréron-Veuillot et Patouillet-Gaume le savent bien.

Ce qui rendait le clergé hostile à Vintras, c'est que les révélations de l'archange n'étaient pas précisément complimenteuses à l'égard des princes des prêtres.

Quant à l'autorité gouvernementale, un fait des plus graves lui rendait suspect le prophète de Tilly. Ce fait est connu. L'archange Michel, qui s'occupe beaucoup, à ce qu'il paraît, des dynasties royales, avait adressé à Vintras des *communications* favorables à un certain prétendant à la couronne de France qui, sous le nom de Duc de Normandie, se faisait passer pour le fils orphelin de Louis XVI, pour Louis XVII. Il en résulta que l'Oeuvre de la Miséricorde prit une teinte fleur-de-lys très prononcée: de là l'antipathie bien concevable, quoique charnelle, des serviteurs de la royauté de 1830.

Le clergé commença l'attaque. L'évêque de Bayeux, sous la juridiction duquel se trouve Caen, condamna l'oeuvre de la Miséricorde, et défendit aux prêtres de donner les sacrements de l'Église à ses adhérents, ce qui était une véritable excommunication. Ce n'eût pas été là une grande peine pour un encyclopédiste, car, à la rigueur, on se passe de ces précieux trésors spirituels; mais, pour la colonie de Tilly, qui avait une foi positive et très ardente, ce fut une cause de désolation.

Malgré cette persécution, et probablement à cause d'elle, les progrès de Vintras avaient été rapides; l'oeuvre de la miséricorde avait pénétré dans plusieurs diocèses; elle avait même forcé des cloîtres, et s'était installée dans un certain nombre de couvents. Des prêtres s'étaient joints au révélateur, notamment un curé du diocèse de Tours nommé l'abbé Charvoz, nature enthousiaste, homme d'une piété âpre, trempé pour faire un hérétique à la mode du moyen-âge. Je dois même dire, entre parenthèse, que les ennemis de Vintras attribuèrent longtemps ses écrits à cet abbé Charvoz; mais je crois être certain que c'est une invention sans fondement. Vintras était, dès ce temps-là, et il est bien plus encore aujourd'hui, un homme fort capable, malgré son peu d'éducation. Je ne veux d'autre preuve de sa réelle capacité native, de la force de ses talents naturels, que le rôle qu'il a joué, et l'ardeur qu'il sut inspirer pour ses doctrines à tous ceux qui l'approchèrent.

Digitized by Google

L'idée et la réputation de Vintras avaient fait tant de chemin en deux ans que l'épicospat s'émut. Plusieurs évêques suivirent l'exemple de l'évêque de Bayeux, et interdirent aux fidèles tout rapport avec lui ou avec ses agents. Le pape même fut instruit de l'affaire, et bientôt intervint un bref de sa sainteté, notre saint père le pape Grégoire XVI, où l'Oeuvre de la Miséricorde et les prétentions du duc de Normandie étaient foudroyées, avec toute l'autorité qui s'attache aux décisions du siège de Saint-Pierre.

Je dis *avec toute l'autorité*, et non pas *avec toute l'honnêteté*, car les brefs, les bulles, et autres pièces pontificales, ne brillent pas d'ordinaire par la douceur des appréciations ni par la politesse des qualifications. Ainsi je lis dans le bref de notre saint père Grégoire XVI, au sujet de Vintras: «Les impiétés «et les sottises de cette société concordent parfaitement avec «les dispositions de cet homme perdu qui se vante d'être duc «de Normandie, et qui, après s'être séparé de l'église catholique, «et avoir méprisé l'autorité de ce siége apostolique, marche «dans ses abominations, admet entièrement les erreurs et les «opinions de cette exécrable société, et poursuit les mêmes voies «horriblement ténébreuses, etc.

A la suite des actes de l'autorité ecclésiastique, l'autorité judiciaire crut devoir agir. Un jour, (1842) qne Vintras procédait, dans sa maison de Tilly, *au miracle des hosties saignantes*, dont il sera parlé plus bas, des agents de police vinrent l'arrêter, et il fut emprisonné sous la prévention du délit d'escroquerie.

Deux faits lui furent surtout reprochés dans son procès, et entrèrent dans les *considérants* de sa condamnation.

Premier fait: les demoiselles Garnier, de Paris, avaient envoyé trois mille francs à Vintras pour faire imprimer les révélations, dont la vérité leur paraissait, et leur a toujours paru depuis, incontestable. Ces dames vinrent à l'audience, et déclarèrent que ce don d'argent avait été volontaire. Mais on sait que l'article du Code invoqué contre Vintras n'exige pas qu'il y ait plainte de la part des personnes intéressées.

Deuxième fait: une dame Cassini, de la famille du célèbre astronome, avait mis en dépôt chez Vintras une somme de 800 francs. Ces 800 francs ne furent pas trouvés dans la maison de Tilly, lors de la réquisition de la police. La somme, dit-on, fut remise à la dame qui l'avait déposée, quelque temps après l'arrestation du prophète.

Malgré les plaidoiries qui furent faites en sa faveur à la police correctionnelle de Caen, et à la cour royale de la même ville; malgré la défense que présenta pour lui en cassation M. Isam-

Digitized by Google

bert, qui joua, en cette circonstance le rôle de Gamaliel dans les *Actes des apôtres*, en disant, que si l'oeuvre était du démon elle périrait, et que si elle était de Dieu elle vivrait en dépit des efforts des hommes; malgré tout cela, dis-je, Pierre-Michel Vintras fut condamné à cinq ans d'emprisonnement et à mille francs d'amende.

Il subit sa peine à Rennes, dont la prison, au dire des disciples, fut grandement édifiée de la conduite du prophète, et où Dieu se manifesta par plusieurs beaux miracles. On m'a dit (mais je n'ai pu vérifier ce fait) qu'il restait encore à Vintras quelques mois de prison à faire, lorsqu'en 1848 il fut mis en liberté par ordre de M. Crémieux.

Mais, sans nous égarer plus longtemps dans la biographie de notre personnage, poursuivons notre thèse sur la divinité de sa mission.

On vient de voir que des révélations du ciel lui ont imposé cette mission; prouvons maintenant que de nombreux miracles l'ont confirmée.

Le grand miracle de Tilly, ce sont les hosties saignantes. Vintras avait construit, dans sa maison, un autel, et sur cet autel un tabernacle où affluaient de toutes parts les hosties exposées à la profanation. Ces hosties, naturellement, avaient toutes les propriétés des corps vivants, n'étant autre chose que le corps de Jésus-Christ. De là vint que, par suite de la douleur que les hommes méchants occasionnent à Jésus dans le sacrement de son amour, ces hosties saignaient. La vue de ce sang précieux surexcitait la dévotion de Vintras, il faisait des oraisons juculatoires, et Jésus était consolé.

Dans une lettre collective adressée à l'évêque de Bayeux, les disciples de Vintras s'expriment ainsi au sujet des hosties miraculeuses:

«A la prière de ces hommes, la sainte Eucharistie, s'arra-«chant aux mains impies des profanateurs, est venue cent fois «se reposer saignante sur l'autel de notre prière. Que monseigneur «de Bayeux rende témoignage du caractère miraculeux de ces «hosties; il en possède **CENT QUINZE** portant toutes des «caractères divins, formés du précieux sang de Jésus-Christ, «*que nos yeux ont vu couler nombre de fois.*»

Voilà un témoignage positif; ce me semble, le témoignage de gens pieux et simples qui n'ont pu se tromper puisqu'il s'agissait d'un miracle aussi facile à voir que celui d'une effusion de sang sur une surface blanche; ni pu tromper les autres, puisque la maison de Vintras était grande ouverte à tous ceux qui désiraient voir la merveille; ni voulu tromper, puisqu'ils

Digitized by Google

ne recueillaient de leur oeuvre que des excommunications, la prison et des persécutions de toute sorte.

Quant à moi, je trouve que les témoins de Vintras en valaient bien d'autres, et je dis que, si ce miracle-là n'est pas certain, il devient nécessaire de douter de bien des choses qui passent pour incontestables.

Voici encore un miracle intéressant dont toute la ville de Caen a entendu parler.

En ce temps-là, Vintras, revenant à pied de Caen à Tilly, fut rejoint par un certain propriétaire de biens charnels, qui se rendait à ce bourg en voiture. Le propriétaire était assez favorablement disposé pour le prophète: il lui offrit une place à côté de lui.

— Je vous remercie, monsieur, lui répondit Vintras en souriant, je serai à Tilly avant vous

— Comment cela?

— Allez, monsieur, et que Dieu ait pour vous la même bonté que vous vouliez avoir pour moi.

Le propriétaire de biens charnels, fort étonné de cette parole, et cachant en son cœur le désir de mettre la prophétie de Vintras en défaut, fouetta son cheval et, en très peu de temps, fut arrivé à Tilly. La première chose qu'il fit, ce fut d'aller à la maison du révélateur, pour l'y attendre à venir. Quelle ne fut pas sa surprise? Il l'y trouva en prières, au pied de son autel domestique. A dater de ce moment il fut de ceux qui le suivirent.

Je sais bien ce qu'on dit à Caen de cette aventure; on dit que Vintras, en fin matois, se cramponna derrière la voiture, et qu'ainsi tout s'explique facilement. Mais, je le demande, à quels misérables subterfuges les impies bas-normands sont-ils obligés d'avoir recours pour pouvoir nier, avec quelque apparence de raison, les dons que le ciel accorde à ses serviteurs? Cette interprétation doit certainement être de l'invention de quelques incrédules encyclopédistes. Pour ce qui est des personnes dévotes qui s'en serviraient, dans le but d'expliquer naturellement le *miracle de la voiture*, je leur déclare qu'elles sont très inconséquentes, pour ne rien dire de plus, attendu que ce qu'elles trouvent risible chez Vintras, elles l'adorent ailleurs, avec tremblement, depuis le premier de l'an jusqu'à la Saint-Silvestre.

Où donc cela? me direz-vous. — Cherchez, mon ami.

Mais il s'est passé bien d'autres merveilles. Pour ne pas étendre ce chapitre outre mesure, je me contente d'en indiquer quelques unes.

Dans la visite domiciliaire qui fut faite chez Vintras, lors

Digitized by Google

de son arrestation, « Dieu se chargea lui-même, dit un fervent « disciple de l'Oeuvre de la Miséricorde, de dérober tout ce « qu'il ne voulait pas laisser saisir. Les habitants de ce lieu de « prière ont constaté en cette circonstance des miracles bien « significatifs! Que diraient messieurs du parquet s'ils apprenaient « que *leurs gens n'ont pas vu*, que *leurs mains n'ont pas senti* « des objets précieux *qui étaient très à découvert* et *sur lesquels* « *leurs yeux et leurs mains se sont promenés dix fois.*»

L'avocat auquel on s'adressa à Caen pour défendre Vintras, fut un M. Bardout; il refusa de se charger de la cause par crainte du ridicule. Nous lisons, à ce sujet, dans le livre du même fervent disciple, *Les prisons d'un prophète actuel poursuivi par tous les pouvoirs*, par M. La Paraz (le même, dit-on, que M. Charvoz): « Sans dire, *post hoc, ergo propter* « *hoc*, il est de notoriété publique et positive que M. Bardout « devint fou peu après... »

On sait que monseigneur Paysant, évêque d'Angers, n'occupa ce siége que peu de mois, et qu'il mourut *subitement*. « Ce dont nous sommes bien informés par nombre de témoins, « dit M. La Paraz, c'est qu'ennemi des révélations de Pierre-« Michel, il mourut à la suite d'un dîner où, devant vingt-« cinq ou trente convives, laïques et prêtres, il venait de quali-« fier les communications et leur organe Pierre-Michel, de la « manière la plus révoltante dans les termes. Ceci se passait « au presbytère de Bocé, le 5 septembre 1841, et c'est au « sortir de table qu'il monta dans sa chambre: Dieu seul con-« naît le reste.»

La même peine, suivant M. La Paraz, avait été infligée d'en haut à monseigneur Varin, évêque de Strasbourg: « Une per-« sonne bien informée, dit-il, nous assure que c'est en écrivant « un article contre les communications, qu'il mourut *subitement*.»

Deux prêtres jeunes encore, qui avaient persécuté Vintras dans sa prison, qui lui avaient refusé, en l'insultant, de l'entendre en confesse, moururent dans le délire. Un médecin écrivit sur leur mort une lettre, rendue publique, dans laquelle je lis au sujet de l'un d'eux: « Il semblait vouloir fuir quelque « effrayante vision.»

Vintras, dans plusieurs endroits de ses récits, semble se reconnaître le droit de vie et de mort sur les récalcitrants à l'Oeuvre de la Miséricorde. Dans une *défense* publiée en 1849, réponse à un livre fait contre lui par un certain abbé Caillau, il dit à cet abbé: « Je ne vous remercie pas de vos voeux et « de vos souhaits, parce que votre manière de les exprimer « est aussi ironique qu'elle est captieuse. Vous paraîtrez un

Digitized by Google

«jour devant Dieu, *et ce jour n'est pas éloigné*.....»

Si j'en juge par l'histoire de M. Bardont, de M. Paysant et de M. Varin, l'abbé Caillau doit avoir cessé d'exister. Je demande positivement de ses nouvelles.

J'ai prouvé, d'une manière invincible, la divinité de la mission de Pierre-Michel-Eugène-Sthrathanaël Vintras.

Je déclare sollennellement, la main sur la *Voix de la Septaine*, que, dans mon âme et conscience, je trouve l'*Oeuvre de la Miséricorde* aussi triomphalement confirmée que toute autre oeuvre de même nature, quelle qu'elle soit. Si, en plein XIX^e^ siècle, de pareilles choses ont pu entraîner mille personnes, aux temps d'autrefois, dans l'Inde et ailleurs, des choses bien plus grossièrement organisées ont dû entraîner les hommes par millions. Celui qui soutiendra le contraire est ou un hypocrite ou un sot: je lui signerai son brevet de l'une ou l'autre archiconfrérie, quand il voudra.

Post-Scriptum.

> Un illustre théologien de Bâle écrit que milord Bolingbroke a eu la...; et de là il tire la conséquence que Moïse est l'auteur du Pentateuque. La conséquence ne me paraît pas légitime.
> (VOLTAIRE.)

C'est un bien vieil artifice de noircir ceux que l'on veut perdre. Après avoir été mis en usage par les païens contre les chrétiens, il a été employé, dans la suite, par les orthodoxes contre les hérétiques, et réciproquement, si bien qu'à en croire les annales religieuses de notre pauvre humanité, la société n'aurait jamais été qu'une sentine abominable où, dans l'ombre du sanctuaire, les sectaires de toute sorte n'ont cessé un seul instant de se livrer à toutes sortes d'impudicités et d'horreurs.

Pierre-Michel Vintras n'a pas échappé à cette loi historique.

Il m'est difficile d'insister ici sur les inculpations dont il a été l'objet, particulièrement de la part d'un M. Gozzoli, qui, en 1851, a publié à cet égard une brochure scandaleuse, avec cette épigraphe: *Ils ont élevé un autel au démon de l'impureté, et ils en ont fait leur dieu.* Ces inculpations sont d'une telle nature que le parti Gozzoli peut seul se permettre de les exprimer publiquement. Comme je l'ai dit ailleurs, personne ne vaut ces pures colombes pour croire au mal, pour se complaire

Digitized by Google

à en imaginer saintement les plus menus détails, et pour l'exposer en style éhonté.

Il faut dire au lecteur, pour l'édifier complètement sur Vintras, que notre sectaire était, et est probablement encore, dans sa retraite de Londres, d'une ardeur de sentiment extraordinaire. Il s'exprimait sur les choses de piété avec un entrainement digne des mystiques les plus enflammés d'amour; on dirait parfois l'âme de sainte Thérèse dans un corps viril. C'est certainement l'homme de notre temps qui a manifesté le plus de transport piétiste, d'exaltation affectueuse pour les mystères glorieux et doux de la religion.

L'exubérance de sentiments sympathiques que Vintras portait dans les objets de la foi et de la dévotion, il la portait également dans ses relations avec ses disciples, hommes et femmes. Il paraît, par tous ses écrits, qu'il éprouvait, et, dans tous les cas, qu'il témoignait, pour tous ceux qui le suivaient, une affection des plus ardentes et des plus communicatives; et même, pour qui étudierait les choses de près, c'est là, probablement que gît le secret de son immense influence: il était aimé parce qu'il aimait.

Vintras avait coutume d'exprimer son affection par un procédé fort tendre. Appliquant sa doctrine de l'angélité des âmes, il donnait un beau nom d'ange à chacun de ses fidèles. Ainsi madame la comtesse de ***, une des saintes femmes dévouées à l'oeuvre, s'appelait *Dhocédhoël;* Alexandre Geoffroy, un jeune disciple, *Jéhoraël;* un beau soldat d'infanterie de marine, auquel Vintras s'attacha dans sa prison, *l'ange des tropiques*, *Azzoléthaël*, etc.

Les lettres que le prophète écrivait à ses disciples, ou au sujet de ses disciples, étaient toujours débordantes de tendresse. Ainsi il écrivait à Dhocédhoël (la comtesse), touchant son jeune compagnon de prison, le soldat d'infanterie, qui avait été touché de ses enseignements, et qui lui montrait de l'amitié:

Du 9 novembre 1846. «Notre Azzoléthaël est brûlant d'af-«fections et de pensées, il est beau de toute la beauté d'une «fière et timide candeur. Son regard est profond comme sa «belle âme; son cœur est suspendu sur ses lèvres..... Il t'aime: «dans sa prière, il te nomme à Dieu sa mère embrasée; ou «à Jésus, dans son mystère d'amour, son eucharistique sœur.

Du 14 décembre 1846. «Que pourrais-je te dire mainte-«nant, sinon un fait qui va de nouveau incendier tes nobles «affections pour l'*ange des tropiques.* J'ai demandé à lire «dans son cœur: le Verbe m'a répondu de le presser sur le «mien et de souffler sur son âme. Je l'ai fait, Dhocédhoël.

Digitized by Google

« Il est tombé, criant grâce et merci : puis une vie nouvelle « qui a surpris physiquement nos chefs, est devenue sa vie ; « ses yeux lancent du feu ; le ciel de ses paupières cache des « éclairs. »

D'autres pièces, concernant Alexandre Geoffroy, Jehoraël, contiennent les passages suivants :

Du 25 août 1842. « A l'ange adorateur, au doux Jehoraël, « je prêterai assistance ; l'amour à ton sacrifice l'unira toujours. »

Du 6 septembre 1842. « Mon tout aimé Jého, lorsque mes « affections cherchent les tiennes, tout est en feu et je suis « près de toi. Je plonge alors dans une mer de flammes dont « chaque vague est une lame bouillante. Les jouissances cé- « lestes, nous voyant dégagés de nos sens et de leurs rudesses, « descendent sur nous ; elles nous enivrent d'une sainte et divine « volupté. »

Il est certain que ces discours ont un caractère bizarre ; mais, que pourraient écrire des sectaires, s'ils n'écrivaient des choses bizarres ?

Or, savez-vous ce qui est arrivé, lecteur ? Le pieux Gozzoli a trouvé là dessous des infamies, et il a dénoncé le SACRIFICE D'AMOUR comme un scandale.

Il y a plus : M. Alexandre Geoffroy, séparé de Vintras en 1850, pour des motifs d'intérêt (Gozzoli, *le Prophète Vintras*, p. 53), l'est allé signaler aux autorités ecclésiastiques comme un homme immoral ; et en s'asseyant, converti, sur le giron de l'église, il a déclaré positivement que Jéhoraël avait été personnellement victime, pendant toute sa jeunesse, de la dépravation de Sthrathanaël.

Là dessus, je m'arrête, et je dis,

1° Au lecteur :

La plupart des expressions qu'on a lues ci-dessus peuvent se rapporter à l'affection toute mystique, qui résulte de la communauté des idées et des sentiments chez les sectaires. Il y a telle épître de saint Bernard, sur un jeune frère qui, séduit par les appâts du siècle, avait quitté la communauté, où les Gozzoli trouveraient des pensées analogues à celles des lettres de Vintras.

2° Je dis à Alexandre Geoffroy :

Quoi ! monsieur, ce n'est qu'après dix ans d'exercice que vous vous apercevez de l'indignité de Vintras ! et vous ne vous en apercevez que parce que Vintras vous a fait travailler « gratuitement », au dire de votre ami Gozzoli-Fortengueulaël !

3° Je dis à Gozzoli :

Mon doux Fortengueulaël,

Digitized by Google

entre la terre et le ciel, et qui, étant né à *Mennetout*-sur-Cher, ne doute point que sa mission ne soit de *mener tout* le monde dans les voies d'une 3e *et dernière* alliance chrétienne. Voilà, mon chèr lecteur, une idée générale de l'homme que je viens offrir à vos observations.

Cheneau, comme prophète a un assez triste point de départ: il débute par des exercices avec le diable. Ce monsieur souterrain en veut de longue date, à ce qu'il paraîtrait, à la respectable famille berrychonne des Cheneau. Suivant notre révélateur, la *mère Cheneau* (sic) aurait été positivement ensorcelée. Elle fut si malade et si tourmentée pendant sept ans, que tous ses amis en étaient désolés. Cheneau raconte dans les termes suivants comment sa mère fut guérie.

« M. Depagnol, juge de paix, dit à ma mére:

« — Combien y a-t-il de temps que vous souffrez, madame « Cheneau?

« — Ah! monsieur, il y a bientôt sept ans; j'aimerais mieux « ne pas être que de vivre comme cela.

« — Voudriez-vous être guérie, madame.

« — Je crois, monsieur, qu'il n'y a plus de remède pour « ma maladie!

« — Si, madame, moi j'en connais un.»

« Le lendemain M. Depagnol fit venir le *père Cheneau* (sic) et il lui dit:

« Vous irez chez votre curé, M. Guin, vous lui direz que « vous voulez pour votre femme une messe comme ça et comme « ça. Je ne me rappelle pas bien la formule; je sais que le « curé demande quinze jours pour se préparer.»

Bref, la messe *comme ça* fut dite, la mère Cheneau fut guérie, et, à quelque temps de là, la sorcière qui lui avait jeté un *sort* mourut. Cheneau ajoute:

« Ceci est un aperçu des choses remarquables qui se sont « passées dans la famille Cheneau; que de choses je n'ose « dire!.....»

Messer Satan, qui avait possédé la mère, voulut posséder également le fils. Le petit Cheneau ayant grandi, et étant entré dans le commerce, en qualité de voyageur, fut grandement tourmenté par les puissances infernales. C'était la nuit surtout que l'esprit du mal se mettait à ses trousses; il l'empêchait de dormir. « Pendant six à sept mois, dit notre révélateur, je « n'ai pas dormi plus de deux à trois heures par nuit. J'ai « resté aussi presque douze jours sans rien manger. En février « 1828, je me trouvai à Lyon, à l'hôtel du Nord, chambre 32, « depuis six heures et demie à sept heures du soir jusqu'à six

Digitized by Google

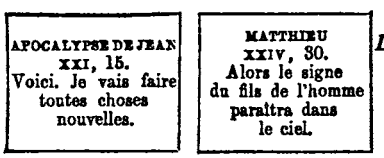
un cœur bon et honnête, mais avec une intelligence prédisposée à l'aliénation, avaient profondément agité tout son être. Il y avait puisé une grande antipathie contre les *sottises iniques;* mais les *sottises loyales* et sentimentales lui avaient singulièrement convenu. Il en était résulté, dans cet esprit troublé, je ne sais quel salmigondis impossible des croyances les plus disparates et des tendances les plus opposées. Le même homme qui répétait les contes de l'enfance sur les sorts jetés par des sorcières, repoussait énergiquement l'autorité du clergé, et presque tout le surnaturalisme chrétien. Le même homme qui refusait, comme une chose coupable, d'être le parrain d'un enfant nouveau-né, *attendu que*, suivant lui, *le baptême ne doit être administré qu'à ceux qui le demandent librement*, ce même homme faisait des commentaires dignes de Marie Alacoque sur les versets de l'Évangile, acceptait la « virginité» de Marie, etc., etc.

Ce qui m'a paru le plus clair dans ce mélange ténébreux, c'est que Cheneau avait lu plusieurs volumes de Swédenborg, dont il parle en plusieurs endroits, et pour lequel il professe un grand respect; qu'il croyait, comme lui, à la matérialité de Dieu, à la Nouvelle Jérusalem, etc.; et que, comme lui également, il admettait en bloc tout ce qu'il peut y avoir de bienveillant et de doux dans l'ensemble de l'héritage religieux, sans tenir beaucoup, d'ailleurs, au formalisme doctrinal. Dans sa manie, malheureusement très caractérisée, c'était certainement une âme juste qui, incapable de s'élever à la hauteur de la raison, séparait spontanément, du fardeau imposé aux intelligences, tout ce qui n'a pas été créé par l'esprit d'amour. Oh! que de prétendus sages valent moins que ces fous-là!

De l'anarchie d'idées qui tenait l'esprit de ce pauvre marchand en un trouble perpétuel, résultaient des ouvrages dont le lecteur est suffoqué et dont il ne revient pas. N'était un certain lien, une certaine trame suivie, qui empêche de confondre l'oeuvre du prophète berrychon avec la folie absolue, on se croirait souvent, en le voyant agir, et surtout en le lisant, avec un mystique de Charenton.

Ses publications les plus curieuses sont une *Instruction pour avoir des enfants sains d'esprit et de corps et aussi parfaits qu'on peut l'être*, et 3e *et dernière Alliance de Dieu avec sa créature, révélée à son serviteur Cheneau ou Chaînon, négociant, de Mennetout-sur-Cher, pour être manifestée aux hommes*, avec cette épigraphe:

Digitized by Google



Présenté aux Députés français.

Recommandé à La Presse.

Je n'ai pu me procurer, et conséquemment je n'ai pas lu, la ***Manière d'avoir des enfants***, etc. On m'a dit que la grande hygiène proposée par l'auteur c'est la prière. Il y a aussi dans le cours de l'ouvrage beaucoup d'exemples tirés de la vie de la mère Cheneau: en effet, pour avoir une progéniture à tête solide, voilà une excellente tradition.

Si je n'ai pas lu la ***Manière d'avoir des enfants***, etc., j'ai lu, du moins, par deux fois, la 3e ***et dernière Alliance.*** On y trouve des conceptions, des récits d'un comique suprême.

Écoutez une série de préceptes adressés aux femmes mariées:

«74. Observez donc si votre époux est travailleur, courageux.

«Préparez-lui quelques agréables distractions, ***et contrariez-le un jour sur vingt***, afin que son cœur ne devienne point «insensible à vos attentions.

«Tâchez de varier une régularité de mœurs qui deviendrait «monotone.

«Si votre époux est prodigue, redoublez d'ordre et d'éco-«nomie.

«Ne lui reprochez pas son inconduite.»

Voilà des lois, sauf la contrariété féminine ***d'un jour sur vingt***, qu'adopteront avec applaudissement tous les maris.

Les commentaires évangéliques et les préceptes de Cheneau sont entrecoupés assez souvent par des récits de souvenirs personnels. Le prophète, qui a un grain de vanité, aime à se déshabiller devant les fidèles. J'extrais une ou deux de ses histoires.

Cheneau étant devenu fils de Dieu en sa qualité de prophète, n'avait plus rien de commun charnellement, vous le comprenez, avec le père Cheneau de Mennetout-sur-Cher. Écoutez un peu ce qui arriva:

«Je fis un petit voyage, en 1838, à Mennetout-sur-Cher, «petite ville antique et fortifiée, dans laquelle j'ai reçu le jour: «cette ancienne place de guerre était la cinquième ville du

Digitized by Google

« Berry. Après avoir donné les témoignages de mon amitié à « celui qui m'a protégé comme son fils, le père Cheneau, la « première journée se passe à parler de mon commerce, de mes « voyages et de mon activité; cela intéressait à un point extrême « le père Cheneau; mais la soirée, arrivée, je me couche aussitôt, « et le lendemain matin, il vient dans ma chambre me demander « si j'avais bien dormi, etc., etc. Je répondis à toutes ses demandes. « Tout allait bien jusque là; puis il demanda le déjeûner à la « cuisinière. A onze heures sonnées, la cuisinière vint dire au « père Cheneau: « Monsieur, le déjeûner est servi.» « Nous arrivons « et chacun se met à sa place: le père Cheneau ne se doutait « pas le moins du monde des grandes choses dont mon esprit « était pénétré, ma résolution était irrévocable, et il fallait la « lui faire connaitre avant tout; avant le dessert, je lui dis:

« — Père Cheneau, sais-tu que tu n'es pas mon père? A « ces mots sévères, son cœur s'irrite contre moi, il se lève de « table et il me dit avec une rapidité d'éclair:

« — Où veux-tu en venir? Explique-toi.

« Je lui dis:

« — Ne te fâche pas, assieds-toi, mais il faut que je rende « témoignage à l'esprit de Jésus. Je commence par te dire que « je crois à la vertu de feue ma mère.

« — Mais alors explique-toi donc! me dit le père Cheneau, « en se rasseyant, en se calmant.

« Je posai donc cette question:

« — Crois-tu que l'homme soit dans le cas de créer son « semblable?

« Je vis l'orgueil et la prétention de l'homme à ce sujet, « tomber de son visage, le calme et le saisissement s'emparèrent « de son esprit, il ne répondit pas.

« — Eh bien, lui dis-je, réponds-moi à cette question?

« Après avoir réfléchi pendant quelque temps, il me dit:

« — Non, l'homme n'est pas créateur, il n'a pas ce pou- « voir.

« — Donc, père Cheneau, que tu n'es qu'un instrument « aveugle, duquel l'esprit de Jésus-Christ a bien voulu se servir « pour que je naisse sur cette terre, comme il pourrait se ser- « vir de moi pour d'autres; l'homme a le pouvoir de se per- « fectionner: honneur à celui qui est juste et qui a de bonnes « intentions.....

« Maintenant, ajoute le' révélateur, quand le père Cheneau « m'écrit il ne m'appelle plus son fils, et quand je lui écris, « je ne l'appelle plus mon père, et nous nous aimons sincè- « rement.»

Digitized by Google

Voilà comment naissent les hommes-Dieux !

Ailleurs, Cheneau, raconte, avec sa naïveté ordinaire, qu'il a commencé la prédication de sa 3e alliance dans une maison peu canonique.

« 88. Il me fut dit un jour: Marche, prêche et annonce « mon nouvel avénement, commence dans un lieu de pros- « titution; mais moi je ne me pressai pas d'accomplir cette « parole, car je n'osais pas; quand il me fut dit de nouveau: « N'hésite point, c'est la volonté de ton Dieu; par ce moyen, « tu connaîtras ta position vis-à-vis des hommes, et l'effet que « tu produiras envers ceux qui me haïssent et envers ceux qui « me recherchent. Après ceci, je fus dans un lieu de prostitu- « tion, c'était un beau jour. Je fus introduit, après mon entrée « dans cette maison de prostitution, dans une pièce assez propre « et assez bien meublée, et garnie de gravures peu en harmonie « avec mon principe; on me demande mon goût, parce que « l'on ne se doute pas de mes intentions. Cela était pour éviter « de déranger toutes ces malheureuses filles.

« 89. Je répondis que je voulais les voir toutes, et causer « un peu avec elles. Dix femmes, qu'il faut plaindre, arri- « vèrent, et pour les entretenir quelque temps je fis servir une « collation. Je m'informai de leur position, des motifs qui les « avaient fait quitter leur famille. Cinq d'entre elles me répon- « dirent avec un ton qui annonçait les préludes des paroles « dépravées. Trois ne me répondirent rien de désagréable. Deux « seulement furent touchées et sensibles à la part que je prenais « à leur malheur.

« 90. Elles me dirent: nous ne voyons pas souvent des « hommes qui nous donnent la pensée que tu nous inspires. « Et je leur dis: du vice à la vertu il y a une grande distance; « mais par la fausse position où vous êtes, vous n'aurez pas « tant de mal à reconnaître le règne de la raison qui s'approche, « que les bigots et les religieux hypocrites. Je fus injurié par « cinq; j'en interdis trois; c'étaient les plus instruites et les « mieux élevées; et deux seulement ne furent pas insensibles, « car elles regrettaient leur vie primitive; et je m'en allai.»

A ceux qui s'étonneraient qu'un homme soit assez osé pour raconter qu'il a reçu d'en haut l'ordre d'avoir de semblables communications, je prendrais la liberté de faire remarquer qu'il y a des ordres célestes bien autrement singuliers dans les prophéties d'Ézéchiel, comme par exemple, celui de manger certaine confiture en tartine. C'est là, ami lecteur, ce « qu'on appelle les voies inconnues.»

Digitized by Google

II.

LE CHENEAU SÉRIEUX.

Sérieux?... Est-il bien permis d'employer une telle expression après ce qui vient d'être lu, après des récits d'un ridicule si profond, qu'il en est amer, et que moi tout le premier, qui avais commencé avec l'intention de rire et de faire rire, je me suis senti tout attristé de toucher à de pareilles choses.

Et pourtant, c'est vrai, dans cette vase, dans cette boue ézéchiélo-swédenborgienne, il y a quelques perles, jetées çà et là et comme perdues, dans cette tête détraquée, on entend passer, parfois, le souffle de l'esprit nouveau.

Cheneau, qui tient beaucoup à être regardé comme un homme religieux et rempli d'aspirations célestes, ou, suivant son langage, emprunté à saint Martin, comme un *homme de désir*, est aussi, et peut-être avant tout, un homme de liberté. Dans son fatras, on trouve quelques mots heureux inspirés par le vif sentiment qu'il a des droits de la conscience individuelle. Dans les diligences, où il se plaisait à provoquer les ecclésiastiques voyageurs à des discussions théologiques, il insistait toujours sur l'indépendance de l'esprit: «Il est fâcheux, disait-il à un prêtre avec lequel il avait lié conversation, que vous ayez vendu votre liberté individuelle pour le nom d'abbé et pour une soutane»; de quoi, comme on le pense bien, l'ecclésiastique, qui peut-être ne méritait pas personnellement cette sortie, ne fut nullement flatté. Il se faisait même des affaires désagréables par cette franchise souvent inopportune. Une fois, des prêtres qu'il avait ainsi provoqués, en voiture publique, voulaient lui imposer silence: «Oh! vous m'entendrez, s'écria-«t-il, sur la *nouvelle confession* et sur le *nouveau baptême;* «car, remarquez-le bien, en parlant, je ne retarde pas la di-«ligence, et puis, d'ailleurs, vous qui prêchez jusque par «votre habit, vous pouvez bien m'accorder le droit de prêcher «de bouche.»

Cheneau acceptait la plupart des dogmes, des sacrements de l'église; seulement il les simplifiait, il les humanisait. Il y avait, dans son fait, une forte teinte de protestantisme, ou plutôt de *déisme chrétien*. Une de ses idées fixes, c'était de louer l'établissement du christianisme jusqu'au concile de Nicée; mais une fois en présence de ce malheureux concile, il entrait en rage. Nicée était pour lui l'abomination de la dé-

Digitized by Google

solation; il en parle comme d'une horreur avérée, dont la pensée lui semble devoir faire dresser les cheveux sur la tête de tous les honnêtes gens. Où diable avait-il pris cette antipathie?

Je n'entrerai pas dans le détail du dogme et du culte de Cheneau; il suffira, je pense, d'indiquer sa manière très nouvelle, suivant lui, mais très vieille en réalité, de concevoir le baptême, la confession et l'eucharistie.

Le nouveau baptême:

«Il y a le baptême préparatoire que l'on donnera à l'enfant naissant, mais le véritable baptême ne peut se donner que lorsque l'enfant a la raison; et pour que le seigneur lui accorde sa grâce, il faut qu'il soit préparé par la morale, la prière, et que son consentement soit volontaire; sans cela le baptême n'est pas véritable.

«Dieu ne reçoit que ce qui vient à lui par l'amour; forcer le cœur est un crime spirituel, qui a une punition réservée pour son auteur.»

En conséquence de son opinion, M. Cheneau refusa, par une lettre solennelle, de servir de parrain au baptême d'un petit-neveu qui lui était né à Issoudun; je lis dans cette lettre bizarre:

«C'est baptiser une pierre que de baptiser un enfant naissant, c'est même un crime moral, ma chère Julie, car on force et l'on viole la volonté et l'innocence en même temps: au lieu d'apporter le bon esprit, la douceur et la vertu dans le cœur des enfants, on y met la violence, l'inconvenance et l'absurdité.

«Il n'y a d'agréables à Dieu que ceux qui le cherchent de volonté.»

Le baptême préparatoire de Cheneau n'est qu'une promesse faite par les parents d'élever les enfants dans la bonne doctrine; il n'engage pas l'enfant, comme le baptême définitif, qui se donne seulement aux adultes; il est administré par le père de famille ou son tenant lieu, sans eau, et par la simple imposition de la main droite sur la tête, avec ces mots:

«Sois ange du Seigneur; je te bénis au nom de l'amour, de la puissance et de l'esprit du Seigneur Jésus-Christ, seul vrai Dieu du ciel et de la terre.»

Nouvelle Confession et nouvelle Eucharistie:

«Le jour de Pâques, nous fîmes la cène avec le pain sans levain. Il en fut ainsi tous les jours de réunion. Pour démontrer toutes mes intentions, j'avais fait servir un agneau. «En 1842, le 1er janvier, je fis la cène *avec un ancien prêtre*

Digitized by Google

« et tous mes employés. Ce jour-là eut lieu l'institution de « la confession nouvelle. Il s'agissait d'une confession pour « réformer le caractère et les défauts. Cette confession est tout « simplement l'examen des mauvaises habitudes. Je reprochai « à chacun ses défauts de caractère, et donnai le moyen de les « réformer. Comme il n'y a point de supérieur ni d'inférieur « dans cette religion, qui est toute d'amour, je les priai de « me faire connaître mes défauts, afin que je pusse aussi les « corriger. La conclusion de toutes nos observations, ce fut cette « maxime: fais aux autres ce que tu voudrais qu'on te fit.»

Je le répète, tout cela n'est pas neuf; mais ce chef de maison, mangeant l'agneau de douceur avec ses ouvriers et ses employés, ce n'est pas une chose qui prête à rire. Oh! encore une fois, que de prétendus sages ne valent pas les fous!

Il y a dans le livre de la 3e *Alliance* un chapitre qui confirme bien ce que je dis là; c'est celui qui est intitulé: *Avis aux Commerçants.* J'y lis ces passages:

» Écoutez, commerçants français, il vous est confié une « mission importante par l'Éternel, notre Dieu. Il vous recom- « mande de favoriser l'établissement de l'Unité et de la Fraternité « des peuples, en étendant vos relations commerciales au-delà « des mers.....

« Soyez toujours francs, loyaux, obligeants.....

« Tout chef d'établissement, de fabrique, tout commerçant « doit communiquer avec ses employés comme avec des frères. « Il doit les intéresser à sa cause et leur assurer un avenir.....

« Que les femmes vertueuses qui ont des établissements « encouragent de la même manière les jeunes personnes qu'elles « occupent. Pratiquons la vertu, lions tous nos intérêts les uns « aux autres, le riche et le pauvre.....»

Avec de telles tendances morales, Cheneau devait être, on le conçoit, du côté des partis avancés. Je trouve çà et là, par exemple, dans ses oeuvres, des mots sympathiques aux phalanstériens. Il avait sur l'impôt une idée, venue du cœur, et digne d'entrer dans le domaine de l'esprit; la voici:

A nos députés.

« Vous ferez une loi pour que toute personne qui a des « fonds placés sur l'État ou sur hypothèque paie des contri- « butions. A tout receveur de rente, il sera fait une retenue « de *tant* par cent. Tout receveur de rente sur hypothèque « sera tenu de verser une somme de *tant* par cent. Ce nou- « vel impôt sera prélevé au profit des pauvres. Il servira aussi « à fonder des écoles en faveur des malheureux.... Il ne faut

Digitized by Google

« pas qu'il y ait de différence dans l'éducation entre l'enfant du « riche et l'enfant du pauvre, pour qu'ils puissent parvenir à « tous les emplois les uns comme les autres. Vous aurez des diffi- « cultés à vaincre ; il en est toujours ainsi lorsqu'on opère le bien. »

CHAPITRE VI.

Monsieur Madrolle.

Dans mon enfance, (il y a de cela quatorze ou quinze ans), j'entendais beaucoup parler de Monsieur Madrolle. C'était alors un écrivain du parti clérical, et comme j'étais élevé en une cléricalière, on l'indiquait souvent à ma vénération comme un des apologistes religieux de l'époque. On donnait des éloges à un livre de lui, qui portait ce titre assez crâne : *le Prêtre devant le siècle.* Il était célèbre pour trouver partout et en tout, même dans les choses les plus vulgaires et les plus bizarres, des preuves du mystère de la Très Sainte Trinité.

Si j'ai bonne mémoire, les louanges qu'on accordait à Monsieur Madrolle n'étaient pas, dès ce temps-là, sans restriction. On lui reprochait, entre autres, de gâter sa couronne de chrétien zélé et de théologien laïque, par la singularité de certaines opinions personnelles frisant l'hétérodoxie, et surtout par son *peu d'esprit de soumission*, à l'autorité ecclésiastique. Je crois que, déjà, il s'était déclaré l'ami de cet immortel abbé Paganel, qui, ayant été interdit, fut, pendant six à sept ans, le cauchemar de l'archevêque Affre, et qui, après avoir fait des scènes de toute sorte, pendant la journée, dans les antichambres de l'hôtel épicospal de la rue Saint-Louis-en-l'Ile, passait ses soirées et ses nuits à écrire des brochures où l'archevêque était convaincu, « aux yeux de la France et de l'univers », de laisser le pauvre abbé Paganel, dépourvu de toute place et de tout bénéfice, dépenser ses pauvres petites économies et, comme l'innocent prêtre disait en son naïf langage : « acheter des meubles, louer un appartement et dîner chez le restaurateur, *à ses frais et dépens.* »

Tout enfant que j'étais, ce Madrolle, type d'excentricité néo-catholique, m'intéressait assez vivement. J'avais, au premier éveil de mon âme, une secrète sympathie pour tout ce qui était hérétique, pour les Pélage, les Scot-Erigène, les Pierre de

Digitized by Google

Bruis, les Wicleff, les Jean Huss, les Jérôme de Prague, les Zwingle, les Luther, les Lamennais, de même que, par la suite, quand l'Esprit de la liberté m'illumina, je pris pour mes saints, les rationalistes purs, ces Titans de la pensée, comme je les ai appelés ailleurs, qui se sont attaqués aux fondements mêmes sur lesquels repose l'édifice de la superstition.

Lors donc que, dans ces derniers temps, le nom de Monsieur Madrolle se présenta sous ma plume pour être inscrit dans la liste des excentriques religieux, cette physionomie, qui était pour moi une vieille connaissance, fut de celles qui attirèrent le plus mon attention.

On trouvera à la fin de ce chapitre quelques renseignements sur la personne de Monsieur Madrolle; commençons par l'étudier dans ses livres.

Le Style de Monsieur Madrolle.

J'ai trouvé bien des variétés de style en étudiant les mystiques. J'ai trouvé le *style Wronski*, qui est un style à épithètes. J'ai trouvé le *style Comte*, qui est un style à incidentes. J'ai trouvé le *style Renouvier*, qui est la suprême incarnation du laconisme. J'ai trouvé le *style Vintras* qui est un écho piaillard des charabias prophétiques du monde juif, etc., etc. Enfin j'ai trouvé le *style Madrolle*.

En quoi consiste le *style Madrolle?*

Le *style Madrolle* consiste essentiellement: 1° dans la pratique exorbitante de l'alinéa; 2° dans l'abus inimaginable des notes au bas des pages; et 3° dans l'emploi fabuleux de la parenthèse.

Pour donner une idée du reste, j'insisterai sur la parenthèse. A chaque page des ouvrages de Monsieur Madrolle, on trouve au moins trois ou quatre constructions du genre de celles-ci:

«Le nouvel Évangile (il nous faut du nouveau, et de plus en «plus, surtout en Évangile) encore mieux que le vieux.....»

«Et il est écrit (et le ciel passerait plutôt qu'un iota de «l'Écriture) que les preuves des plus grandes vérités.....»

«Dans les premiers temps du monde, les plus innocents «et les meilleurs, lorsque, nul n'osant être roi, les plus osés «n'étaient que *Juges* (quelque fois pour séduire et corrompre «la noble Suzanne), le peuple (l'Esprit-Saint lui rend cette «justice de la façon la plus magnifique) savait obéir jusqu'à se «faire tout entier comme un seul homme...»

«Est-ce jamais le peuple, même de nos jours (c'était bon «au prêtre Genoude), qui fit appel au refus de l'impôt.

Digitized by Google

Ce qui est effrayant surtout, ce sont des parenthèses de parenthèses, en cette sorte:

« Nous nommerons Leibnitz..... nous nommerons Hobbes « (Nous n'osons dire le *Cours de philosophie* et les *fonde-« ments de la religion* de Louis Lesclache (*) (le plus grand « homme peut-être qu'ait eu la France, et qui est aujourd'hui « pour elle l'inconnu (**)). Par une singulière destinée, après « avoir mis Paris en émotion, il se vit forcé, comme Gerson, « d'y secouer la poussière de ses habits, de se réfugier et de « mourir pauvre (en 1691) à Lyon (comme Gerson). »

Voici des parenthèses galantes:

« L'Amour; depuis le plus grand amour spirituel (le plus « grand égard, la plus grande considération, la pitié, et même « la charité selon le monde, sont des dédains, et même des « orgueils et des crimes), jusqu'au baiser le plus brûlant, le « plus saint (saint Pierre ainsi l'appelle); et (en temps et lieu) « jusqu'à la plus sainte identité. (Le Cantique des cantiques « ne nous semble délicat entre tous les livres saints, que par-« cequ'il est le plus divin. Son premier mot, celui de l'épouse « (et pour cause), est dépassé en hardiesse par mille autres, « et le français s'efface devant le latin comme la Vulgate devant « l'hébreu: « qu'il me donne un baiser de sa bouche, car ses « (pour mes) mamelles sont (pour lui) plus enivrantes que le « vin!!!»)

Je ne doute pas que les « mamelles » de l'Épouse du Cantique des Cantiques ne fussent très enivrantes, ni que « les baisers de sa bouche » ne fussent plus enivrants encore; je crois d'autant mieux aux extrêmes aménités de cette Épouse, qu'elle était un symbole prophétique de notre sainte mère Église, dont les agréables douceurs sont devenues proverbiales; mais pourquoi diable, mon cher monsieur Madrolle, m'allez vous fourrer tant de ces hideuses, de ces stupéfiantes parenthèses, en un sujet si gracieux, si mol et si doux?

Les Sympathies et les Antipathies de Monsieur Madrolle.

Je ne parle pas des antipathies et des sympathies historiques de Monsieur Madrolle. Elles sont fort originales. Ainsi, on vient de le voir, « le plus grand homme peut-être qu'ait eu la France » à ses yeux, c'est Louis Lesclache.

Cela vous étonne? — Eh bien! moi aussi.

Monsieur Madrolle, dont l'érudition est incontestablement

(*) Note au bas de la page.
(**) Note au bas de la page.

Digitized by Google

très remarquable, a ainsi *découvert* plusieurs *grands hommes* dont on n'avait pas l'idée. C'est lui, par exemple, qui a mis à l'ordre du jour, dans le clergé, *le célèbre et immortel* abbé Para du Phanjas, auteur d'une démonstration évangélique que j'ai lue, et qui, soit dit sans offenser M. Madrolle, m'a paru l'ouvrage d'un assez médiocre esprit.

Mais parlons des antipathies et des sympathies contemporaines de notre auteur.

Avant tout, Monsieur Madrolle aime Vintras: il se rattache à ses idées, il professe sa doctrine sur la trinité de l'homme qui est *corps*, *âme* et *esprit*, et sur plusieurs autres points; il lui dédie sa brochure le *Mandement du ciel* en ces termes:

A

LA PLUS GRANDE GLOIRE

de la plus puissante Voix divine et de la plus Angélique vie
qui aient encore paru sur la terre,
depuis celle de
saint Jean-le-Précurseur et de saint Jean l'Évangéliste,
le véritable clairon de Dieu, et nommé par lui:

Sthrathanael,

peut-être..... Élie lui-même;
le seul homme de tout l'univers
susceptible d'être admiré de tout l'univers;
le seul, en tout cas, que nous ayions admiré,
et de plus en plus admiré, jamais!

L'auteur de la *Législation générale de la Providence*
et de la *Feuille éternelle*

M

Dans la brochure intitulée le *Peuple-Roi*, il parle des «magnifiques paroles du plus grand homme à la fois du peuple et de Dieu dans l'ère nouvelle: Pierre-Michel Vintras, nommé par la Révélation Sthrathanaël.»

Il me vient ici une mauvaise pensée, et je vais la confesser humblement: J'ai idée que si Madrolle dit tant de bien de Vintras, c'est que Vintras ne dit pas de mal de Madrolle.

M. l'abbé Chantôme, qui a joué un certain rôle comme prêtre démocrate en 1849, 1850 et 1851, est aussi un de nos plus

Digitized by Google

grands hommes. Je suis persuadé que cet abbé a trop d'esprit pour trouver mauvais que je m'en étonne.

« Les deux français les plus remarquables, dit Monsieur « Madrolle, sont Lamennais et Chantôme.»

Je sais qu'il y a des hommes très éminents qui sont inconnus du public. Dieu me garde de croire que, pour être un esprit supérieur, il faille nécessairement avoir obtenu cette ignoble publicité de la réclame qui, semblable aux filles des mauvais lieux, se donne aux plus offrant, soit en argent, soit en bassesses. Non, ce n'est pas moi, quoique enfant de la gazette, qui dénigrerai le mérite solitaire, au profit de ces retentissantes réputations de journaux, que justifient si rarement un talent réel et surtout un caractère vraiment élevé et honorable. J'ai vu de trop près ce monde d'hommes vaniteux, puérils, dépourvus de toute vraie science, aussi étrangers à la philosophie raisonnée des choses que les derniers ignorants qui les lisent, pour offrir exclusivement à leurs autels de clinquant, l'encens d'une admiration qui est dûe, avant tout, à la véritable intelligence, celle qui pense avant d'écrire et qui croit ce qu'elle écrit.

Lors donc que je parais m'émerveiller des improvisations de grands hommes qu'a risquées Monsieur Madrolle dans ses brochures, je supplie que l'on ne se méprenne pas sur le sens de ma pensée, et que l'on veuille bien se rappeler de moi une chose que je tiens particulièrement à en faire connaître: c'est que je ne suis pas de ceux qui nient la valeur des hommes parcequ'ils ont été à l'école avec eux, parcequ'ils ont mangé dans le même restaurant à l'époque de leur jeunesse, parcequ'ils les ont connu dans la tristesse et l'humiliation, ou bien parceque le *Constitutionel* et le *Journal des Débats* n'en ont jamais parlé.

Je ne m'émerveille pas de l'existence des grands hommes de Madrolle; je la constate uniquement comme une nouveauté, et je croirai à ces grands hommes, dont la possibilité ne me répugne point, *à priori*, aussitôt qu'un *à posteriori* quelconque sera venu confirmer pour moi ce qu'en dit leur enthousiaste panégyriste.

Cela bien établi et bien compris, poursuivons.

Un autre grand homme de Madrolle, c'est M. Alexis Dumesnil, que je connais pour être un des esprits les plus inquiets et les plus malveillants de notre époque.

« Il est remarquable, dit-il, que les quatre laïques français « les plus avancés en socialisme, sont quatre métaphysiciens: « Pierre Leroux, éditeur de l'*Histoire ecclésiastique de Fleury*; Considérant, qui croit à l'avénement du Saint Esprit; Émile

Digitized by Google

« Barrault, qui croit à Dieu; et Proudhon, qui ne croit à rien. « *Leur maître à tous*, Alexis Dumesnil, est connu par sa foi « austère.»

Il est question ailleurs d'un non moins grand homme, qui demeure celui-là, sur la paroisse Saint-Méry, «et qui est le moins connu de son curé, qui le connaît le plus.» Cela est tout-à-fait mystérieux.

En fait de grands hommes, Madrolle fait de singuliers mélanges. Par exemple, sa brochure la *Constitution divine* (1850), porte en tête la dédicace que voici :

« DÉDIÉE

« AU PEUPLE FRANÇAIS,

« Et en particulier aux vingt qui représentent ou représente-« ront un jour le mieux le plus grand nombre, les plus avan-« cés, les plus intelligents, les plus passionnés si l'on veut, les « plus remarquables de l'époque nouvelle; les plus hommes « d'avenir, les plus sûrs d'être appelés à réviser et à sauver un « jour le suffrage universel...; et qui, par une merveille de so-« lidarité provinciale sans exemple dans l'histoire de France, « sont, comme Fourier, le maître de la plupart, nés en Bour-« gogne tous!

« MM. Cabet, Carnot, Changarnier, Chantôme, Considérant, « Jules Favre, Victor Hugo, Joignaux, Lamartine, Michel de « Bourges, Proudhon, Félix Pyat, Edgar Quinet, Louis Veuillot, « Cormenin, Dupin, Lacordaire, Nettement, Mauguin, Vaudrey; « MM. *Émile de Girardin*, *Chambolle*, *Eugène Sue*, leurs « dernières conquêtes; MM. *Véron* et *Lourdoueix* (*Thiers* et « même *Montalembert* s'ils l'osaient), leurs futures.»

Nous venons de voir Monsieur Madrolle sous son aspect aimable et complimenteur. D'après ce qui précède, on pourrait croire que c'est un personnage naturellement bienveillant et gracieux. Il n'en est rien pourtant. Généralement, au contraire, il est extrêmement aigre à l'égard des personnes vivantes. Il n'est pas du tout de l'avis de Voltaire, qui dit quelque part ce mot connu, que «si l'on ne doit que la vérité aux morts, on doit des égards aux vivants.»

Les brochures de Monsieur Madrolle sont ordinairement farcies des notes les plus violentes et les plus malignes contre la plupart des contemporains en réputation. Ce caractère est à ce point saillant chez lui, que, dans la nomenclature des épithètes qui

Digitized by Google

« Mérode, qui se cotisent pour composer un *Esprit de vie* et « un *Esprit de mort*, morts-nés en effet.»

M. Louis-Philippe. « La plus grande cause de la révolution « de 1830, ce fut ce représentant avide et orgueilleux de la « branche d'Orléans, prophétisé dans ces paroles, *ad hominem*, « du Dieu de Job qui le laissait régner: « *qui regnare facis « hominum hypocritam propter peccata populi.*»

M. Dupin. « Il fallait le *Dupin-Scapin* pour dire dans sa « brochure *Quoique Bourbon*, en parlant de Louis-Philippe: « Il a été librement choisi par le vœu national; c'est là sa « légitimité.

« Je ne m'étonne pas que M. Dupin, visiblement intéressé « dans l'affaire de la monarchie, ait accusé un jour la France « (c'était le 9 novembre 1830) de n'avoir pas assez de vertu « pour révendiquer la république. Il jugeait la France d'a- « près lui.»

M. Guizot « Comment l'homme qui a fait si longtemps, et « si orgueilleusement, et si brutalement, jusqu'au 24 février « 1848, tant de complots contre le peuple, a-t-il osé affronter « le peuple de Paris en 1849...? C'est la plus grande glori- « fication de ce peuple qui se puisse imaginer.»

M. Pie IX. « Le comte de Mastaï Ferretti, que ses inten- « tions et même ses vertus personnelles, et sa mort, feront « peut-être un jour et justement canoniser, est rationnellement « (comme je ne sais quels enfants romains sont matériellement) « l'auteur du meurtre de son premier ministre d'État, Rossi, « et de Palma, son premier secrétaire religieux.»

M. l'évêque de Liège. « En 1849 encore, et au moment où « nous écrivons (le mois de *Juin*, *de saint Pierre*), l'évêque « de Liége ne craint pas de s'intituler: *Prince évêque de Liège;* « de souffrir la restauration royale de son palais, plus royal « que ceux de son roi, et d'y donner des fêtes et des galas « qu'aucun *roi* ne pourrait donner aujourd'hui dans toute la « chrétienté!!!...»

M. l'évêque d'Arras, cardinal de La Tour d'Auvergne. « C'est ce même malheureux cardinal qui a dit, écrit et crié « à toute la France, en proie à l'indignation contre le jour- « nal, et contre le *sabre* de Cavaignac (et *l'Ami de la reli- « gion* des évêques, et *l'Univers*, ont admiré et glorifié ces « paroles déicides): «.... Fils d'un homme d'épée, j'ai moi- « même porté les armes, et *je voterai pour un sabre.* Je « connais la France!

« Et vous ignorez l'Église et Dieu, *basse* éminence que vous « êtes!

Digitized by Google

« Que dirait aujourd'hui Barthélemy des Martyrs, lui qui « disait au concile de Trente: *Illustrissimi cardinales indigens « illustrissimâ reformatione.*»

M. l'abbé de Ravignan. « Le père Deplace est aussi logi- « cien et orateur, que le père de Ravignan n'est qu'avocat et « ennuyeux.»

Voilà un rageur, ou je ne m'y connais pas.

Les Tics de Monsieur Madrolle.

Monsieur Madrolle croit aux *jours fastes et néfastes.* Ainsi, le 10 août est pour lui un jour néfaste, probablement à cause de la chûte de Louis XVI. Il lui arrive par exemple de dire: « Ceci se passa (comme il ne pouvait manquer d'arriver) *le jour « néfaste* du 10 août.»

Pour lui, le choléra est le *divin choléra.* « Il ne faut pas s'é- « tonner, dit-il, de la détermination et de la colère (elle est « la plus grande cause du *choléra divin*) de ces hommes de « réaction, rassasiés et blasés de noblesse, de fortune, etc.» Monsieur Madrolle attribue en quelque sorte les épidémies à l'ange exterminateur.

Autre Tic:

Monsieur Madrolle veut absolument que nous soyons dans « le *dernier siècle des six mille ans* prédits au monde ordi- naire», en sorte que notre société n'en aurait plus que pour cinquante ans environ. Nous verrons bien.

Encore un autre Tic:

Monsieur Madrolle veut un concile, un grand concile, où les laïques seront entendus. Une de ses dernières brochures est intitulée: *Un éclat de tonnerre de Dieu contre le sommeil de l'Église, humble appel au futur grand concile que nous annonçons.*

J'appuie Monsieur Madrolle; je demande un grand concile, le plus grand concile imaginable, et je désire positivement, moi qui écris ceci, d'y être entendu, après m'être muni toutefois d'un bon sauf-conduit. Tant que ce concile n'aura pas prononcé, je proteste contre toutes les modifications apportées au culte depuis quelques cents ans, contre le Sacré Cœur, contre l'Im- maculation, contre les médailles. etc. — De plus, jusqu'à ce que ce concile ait déclaré qu'il y avait lieu de changer la dis- cipline de l'église, je proteste contre la désuétude où sont tom- bées les prescriptions de l'Eglise:

Ainsi, ceux qui n'ont pas fait leurs Pâques ne doivent pas être enterrés par l'église: cette loi est-elle suivie? Non. Je demande qu'on la suive.

Digitized by Google

Suit-on davantage cette prescription formellement énoncée au Rituel :

« Il faut défendre aux parents de donner leurs enfants à allaiter ou à nourrir à des femmes infidèles ou hérétiques. »

Pas davantage. Je veux qu'on revienne à ce bon vieil us.

Et ce réglement-ci, l'observe-t-on ?

« Le prêtre doit rappeler, tant au malade qu'à ses domestiques « et à ses parents, que le concile de Latran et plusieurs décrets « de souverains pontifes défendent aux médecins, sous les peines « les plus graves, de visiter les malades au delà de trois fois, « à moins de s'être assurés d'abord qu'ils se sont confessés. »

Voici le texte latin de cette dernière loi, tel qu'on le trouve au *Rituel romain*, *De Visitatione et curâ infirmorum :*

« *Ac si opus fuerit, tam infirmo, quam ejus familiaribus vel propinquis in memoriam revocet, quòd Lateranensis concilii, ac plurium summorum pontificum decretis cavetur sub gravibus pœnis, ne medici ultrà tertiam vicem ægrotos visitent, nisi priùs certò constet confessionis sacramento ritè expiatos fuisse.* »

Cela ne se fait plus : pourquoi ? Beaucoup d'autres choses ne se font plus : pourquoi ? Tant que le grand concile que nous demandons, Monsieur Madrolle et moi, n'aura rien décidé à cet égard, je protesterai de toute mon énergie contre l'oubli où sont tombées ces antiques lois de mon cher moyen-âge. Il ne saurait me convenir d'accepter la discipline à l'eau de rose que je vois s'introduire dans les saints parvis. Je veux cueillir toutes les fleurs du beau parterre théologique. On est orthodoxe ou on ne l'est pas, parbleu !

Revenons à Monsieur Madrolle.

Je ne parle pas du *Tic trinitaire :* Monsieur Madrolle le porte à un point qui n'a d'analogue que dans la *Vision en Dieu* du père Malebranche. Monsieur Madrolle voit la Trinité partout, il voit tout en la Trinité, et ce serait le cas de lui dire :

Lui qui voit tout... n'y voit pas...

Mais le grand, le suprême tic de Monsieur Madrolle, c'est de se croire prophète. Il se regarde très positivement comme un organe de Dieu sur la terre. Il sait tout par avance. Rien ne le surprend, et quand un évènement arrive, il ouvre ses livres, pour en lire à ses amis le récit prophétique publié cinq, dix, vingt ans auparavant. Voici, par exemple, comment il annonce ses ouvrages.

« La *Législation générale de la Providence* ou *Dieu devant le siècle*, in-8°. Là tout est prédit *à priori*, et en

Digitized by Google

alliance monstrueuse de la foi exaltée et du rationalisme. C'est de l'illogisme dans des proportions tout-à-fait inaccoutumées.

Toutefois, qu'on ne s'y méprenne pas, si M. Madrolle est d'une excentricité qui dépasse les bornes, ce n'en est pas moins un homme d'un certain mérite. Il y a, dans la moindre de ses brochures, la preuve d'une lecture fabuleuse, des témoignages d'une érudition vraiment extraordinaire. Il a particulièrement l'*érudition anecdotique*, celle qui consiste dans le souvenir des détails personnels et des faits intimes, des mots célèbres, des textes et des citations. Cet homme, que si peu de littérateurs connaissent, connait le monde contemporain comme personne en France. Je ne puis m'empêcher de voir que cette tête est un peu troublée; mais c'est une tête encyclopédique qui, malgré tout, a droit que l'on se découvre en la voyant.

De plus, comme il sera aisé au lecteur de s'en apercevoir en lisant ce qui va suivre, il y a, chez Monsieur Madrolle, un sentiment de justice générale qui rachète ses défauts, et grâce auquel, quant à nous, nous respectons ce type singulier jusque dans les défaillances, disons le mot, jusque dans les extravagances de son esprit.

La Politique de Monsieur Madrolle.

Monsieur Madrolle est d'une démocratie extrêmement avancée. Il y a dans ses brochures intitulées le *Peuple-roi à jamais*, la *Constitution divine*, et l'*Évangile du règne futur*, des doctrines que ne désavoueraient pas les écoles les plus radicales.

Il aime le peuple jusqu'à la tendresse et même, parfois, jusqu'au fanatisme. La brochure du *Peuple roi* a pour but de montrer la supériorité des classes populaires sur les classes nobles ou anoblies. On y voit des titres de chapitre ainsi conçus:

I *La tranquillité, la bonté et l'excellence natives du peuple sujet.*

II *Le génie scientifique universel du peuple.*

III *L'esprit indigné, les rigueurs salutaires, et la générosité du peuple, etc.*

Voici deux lignes gracieuses sur le peuple: «Il a donné son nom à l'arbre qui se rapproche le plus du ciel, et occupe le moins de place possible sur la terre, le *peuplier*.»

Autant il aime le prolétariat, autant il déteste la noblesse.

Le chapitre qui la concerne, dans le *Peuple-roi*, est intitulé:

V. *L'esprit révolutionnaire des nobles et des grands..... et premiers mauvais sujets.*

L'auteur porte la haine des nobles jusqu'à leur refuser le

Digitized by Google

génie, et jusqu'à vouloir que toutes les fortes et grandes choses humaines soient uniquement un produit populaire. Il emploie à prouver cette thèse une dizaine de pages qui sont remarquables pour la lecture qu'elles supposent. Je cite quelques passages:

«Tous les grands hommes sortirent des plus bas lieux ou «exercèrent les plus petits états. Manès, fut esclave; Arius, «ouvrier; Mahomet, commis-marchand; Michel Cérularius (le «schismatique grec), cirier; Thomas Cromwell (plus important «qu'Olivier), et Luther, tous deux forgerons; Calvin, tonnelier; «Georges Fox, fondateur des quakers, et même des États-Unis, «cordonnier, (Le *riche* Guillaume Penn ne fut que son disciple, «et encore il *vendit* la Pensylvanie au roi d'Angleterre); Jacob «Boehme, maître de l'anobli Swédenborg, cordonnier; Spinosa, «juif brocanteur; Jansénius, serviteur chez un avocat; Voltaire, «clerc de notaire; Rousseau, horloger; Priestley, mercier; Howard, «tapissier; Mirabeau, ruiné et décrété; Robespierre, avocat sans «cause; Bonaparte, soldat; Laffitte, charpentier; Rotschild, «juif quasi errant aux bords du Rhin; Torlonia, *domestico di «piazza* aux bords du Tibre.....

«Fourier, fut commis drapier; Genoude, limonadier; Lamen- «nais, pauvre; Cabet et Proudhon (les derniers réformateurs «sont les plus importants) tonneliers, ainsi que Calvin....

«On voit d'une part le sale et vénal comte de Mirabeau «(contradiction), et, d'autre part, l'*incorruptible Robespierre.* «Et le noble Barras (on disait proverbialement dans le Midi: «*noble comme Barras, aussi ancien que les rochers de «Provence*), tombant de chûte en chûte, du trône directorial, «et de Grosbois, sa *Caprée*, à un bouge de Chaillot, est assez «la contre-partie de son compatriote du Midi, Bernadotte, qui, «de fils d'un logeur de Pau, est mort roi et successeur de «Gustave-Adolphe.»

Je m'arrête dans ces citations, regrettant de ne pouvoir donner jusqu'au bout cette étude historique qui, malgré l'exagération et le peu de logique de l'auteur, est une véritable curiosité.

Monsieur Madrolle partage généralement toutes les idées fondamentales qui sont entrées dans le programme de la démocratie avancée. Il se prononce pour les droits légitimes des femmes, pour l'amélioration du système pénal, etc., etc.

Lui aussi, il a fait son projet de constitution. Il porte les caractères de toutes les productions de l'auteur: c'est un salmigondis où il y a des parcelles d'or. Je copie textuellement en abrégeant un peu.

«On pourrait réduire en quelques lignes et même en dix

Digitized by Google

« mots se démontrant eux-mêmes, la constitution la plus par-« faite de la plus sociale de toutes les Républiques.

« I. GLORIFICATION ET DÉMONSTRATION DU CHRIST : qui nous a « affranchis tous de l'esclavage et du péché de la loi ; libertés « absolues de la parole en tout lieu, de l'enseignement et de « la presse publics les plus erronées, comme la plus grande « raison, et même la seule, du zèle des bons et du génie des « habiles, et de leurs victoires sur les autres (L'*Index*, la « *Censure* et le *Jugement* publics n'ont jamais servi qu'à faire « aimer le livre et haïr le censeur et le juge.)»

« II. GLORIFICATION DU PRÊTRE : Retour au *vœu de pauvreté* « absolue du pape, du cardinal, de l'archevêque, de l'évêque, « du religieux, du curé, et même du savant ou du riche ca-« tholique, à leur suite.....

« III. GLORIFICATION NATIONALE DE DIEU : Repos général le jour « du seigneur.

« IV. GLORIFICATION DE LA FAMILLE : Abolition ou surveillance « de tous les pouvoirs inutiles, et surtout des indignants de « la société, les ennemis naturels de la famille, et même de « la magistrature et de l'armée : la haute et basse *Police ;* et « puis, la réhabilitation complète de la famille et de la puissance « paternelle dans l'abolition des *aristocraties :* par le *suffrage* « *universel* pour l'élection des chefs de l'église et de l'état ; « l'*assemblée unique ;* le *ministère décimal*....

« V. GLORIFICATION DE L'HOMME : Abolition de la peine de mort « en matière civile comme en matière politique, du carcan et « des prisons cellulaires (échafauds hypocrites).

« VI. GLORIFICATION DE LA FEMME : Abolition des dots (inconnues « de toute l'antiquité et chez tous les grands peuples) source « visible des mauvais mariages.....

« VII. GLORIFICATION ET GÉNÉRALISATION DE LA PROPRIÉTÉ : Réduc-« tion quasi infinie des impôts infinis.....

« VIII. GLORIFICATION DES SCIENCES ET DE LA VÉRITÉ.....»

On reconnaîtra facilement que parmi beaucoup de choses qu'on peut blâmer, il y a certaines choses qu'on peut *glorifier* dans les idées politiques de Monsieur Madrolle.

La Religion de Monsieur Madrolle.

Nous sommes bien loin, aujourd'hui, du *Prêtre devant le siècle.* Toutes les craintes qu'avait fait concevoir au clergé, dès 1840, le peu d'esprit de soumission de Monsieur Madrolle, se sont réalisées. Monsieur Madrolle est arrivé de propositions hétérodoxes en propositions hétérodoxes, au faîte de l'hérésie

Digitized by Google

et, entre le rationalisme et lui, il n'y a que l'épaisseur d'une conclusion logique.

Ah! si l'on brûlait encore, mon cher théologien laïque, où en seriez-vous? Comme vous sentez le fagot!

Monsieur Madrolle, après avoir écrit en style néo-catholique le *Prêtre devant le siècle*, est devenu, et s'intitule lui-même *contre prêtre*. Par une inconséquence inexplicable, il se proclame chrétien, et même chrétien exalté et illuminé, puisqu'il se rattache à la secte de Vintras, et, en même temps, il nie, il détruit, les uns après les autres, tous les fondements de la foi. C'est là un signe de désordre intellectuel dont il y a peu d'exemples.

Pour donner une idée au lecteur des négations religieuses de Monsieur Madrolle, je vais citer quelques exemples.

Les Jésuites. Il a contre eux une haine particulière et très profonde. Il s'en exprime souvent avec énergie. Je lis, entre autres, ce passage:

«Les régicides les plus coupables sont la majorité des religieux «de la compagnie de Jésus, qui n'ont pas craint d'en enseigner «le droit, les cas, et d'en faire, pour ainsi dire, la théorie, «à l'usage du premier venu..... Le cardinal Tolet, se fait «l'apologiste du régicide *ex professo* et *ex-catédra*, et précisé-«ment à l'usage du clergé, dans son *Instruction sacerdotale*, «et en ces termes effroyables: *adverte duplicem esse tyrannum*, «*unum potestate et dominio, qui non habet titulum verum*, «*sed tyrannicè occupat rempublicam, et tunc licet occidere...* «Bellarmin, lui, dans la *Puissance du souverain pontife*, «est encore plus horrible, car il dispense le jésuite de l'exécu-«tion, qu'il laisse à d'autres: *executio ad alios pertinet.*»

Les Prêtres. Il est extrêmement sévère contre tous les prêtres en général. Il veut ramener le clergé à son institution primitive. Il est partisan d'une sorte de démocratie cléricale excluant le faste des prélatures et la mondanité de ce qu'on appelle le haut-clergé. «Tous les prophètes, tous les hommes de Dieu, dit-il, «ont été des contre-prêtres, et, par conséquent, les éternels «martyrs des prêtres.»

Célibat Clérical. Il le condamne ouvertement. «Tous les «prophètes, lisons-nous, dans l'*Évangile du règne futur*, «adressé à l'empereur Napoléon III, tous les sauveurs de la «première loi, et surtout les plus aimés de Dieu étaient époux «et pères..... La sagesse s'écrie: *væ soli?* malheur à l'homme «seul, malheur au *célibataire*..... Il n'est pas une alliance «qui ne soit grossie d'une famille de Dieux, et d'éternités de «joies conséquemment..... Tous les apôtres furent époux..... «A l'épouse seule, Dieu a donné le bonheur de connaître,

Digitized by Google

« d'aimer, d'instruire et de sauver l'époux par sa conversation, « comme nous l'apprend saint Pierre.....»

A propos de mariage, disons que Monsieur Madrolle est un avocat déterminé des beautés, des saintes suavités de l'amour. Il va même, à cet égard, un peu loin. Partout où se conjugue, de façon ou d'autre, le verbe *aimer*, il applaudit. Ainsi, dans sa dernière brochure, où il attaque la superstition qui croit aux diables des guéridons et des cuvettes, dans l'*Esprit saint des tables tournantes*, on a remarqué ce mot : «l'aimable Piron,» Pour un théologien, c'est un peu bien coulant.

CONFESSION SECRÈTE. Suivant Monsieur Madrolle, elle engendre sept *énormités*. — C'est énorme.

L'ABSTINENCE. « Au lieu de la circoncision de la chair, Jésus « ne voit plus que celle du cœur, comme on le voit dans l'épître « de saint Paul aux Romains... Saint Paul tolère (il ne com- « mande pas véritablement une fois), il pratique le jeûne comme « moyen d'hygiène. Mais il interdit à la lettre, et de toutes « les façons, les abstinences de viande. « Si ce que je mange « scandalise mon frère, dit-il, je ne mangerais plutôt jamais.» « Or, il n'y a rien qui scandalise les protestants et les gens du « monde comme les mandements et les vertus des *œufs* et du « *beurre* catholique.»

L'INQUISITION ET L'INTOLÉRANCE. Sa haine s'exhale en maint endroit contre les violences faites à la pensée. « Si je pouvais « un moment, dit-il, concevoir l'Enfer en question, ce serait « exclusivement, d'abord, pour ces docteurs vraiment hypocrites, « qui ne croient ou voient les damnés que dans les hommes « qui n'ont pas cru ou vu Dieu en eux; — puis, pour ces « anciens inquisiteurs, brûleurs et Torquemada en robes rouges « (Liguori lui-même, et par conséquent Pie VI qui l'a canonisé, « autorisait la question et la torture des accusés; et, ce qui est « mille fois plus criminel encore, ils exceptent de la torture les « *nobles* et les *grands!!!*); — puis, pour les nouveaux inqui- « siteurs *in petto*, A QUI LA VOLONTÉ NE MANQUE PAS, SI LES MOEURS « MANQUENT POUR L'ÊTRE.....»

L'ENFER. Comme beaucoup de mystiques contemporains, et notamment comme M. Jean Reynaud, Monsieur Madrolle n'admet pas l'enfer éternel, il n'admet que des *purgatoires* temporels, mieux en rapport avec l'idée que nous nous faisons de la justice de Dieu. La brochure le *Mandement du ciel* est particulièrement consacrée à combattre le dogme de la damnation sans fin. Il y a de fort belles et fort grandes choses dans ce petit ouvrage. Entre autres, je lis ces passages, dont les idées, sinon les formes, sont éloquentes :

Digitized by Google

« Dieu, dans ce système, semble au-dessous de l'homme.... « D'ailleurs, j'invoque Jésus-Christ. Lorsqu'en lui Dieu est « descendu et a vécu en homme sur la terre, son plus grand « commandement a été de *pardonner* à ses semblables, fussent-« ils nos bourreaux, jusqu'à septante fois sept fois.»

Ce qui paraît surtout monstrueux à l'auteur, c'est que le dogme de l'enfer suppose, dans l'éternité future, un effroyable chaos de malheurs, de souffrances, un chaos inexprimable, et dont la pensée fait frémir. Je copie textuellement:

« Dieu, dit-il, condamnant à l'enfer des milliards de créa-« tures humaines et angéliques, serait des milliards de fois homi-« cide; en sorte que, sous son sceptre, le genre humain se « retrouverait dans un état pire qu'il ne fut jamais au règne de « Saturne, vrai Satan qui dévorait ses propres enfants.

« Dieu, plutôt que de faire une telle œuvre (Dieu me pardonne, « et il me pardonnera....) eut mieux fait de dormir.

« Chaos pour chaos, moi, enfant de Dieu comme un autre, « je préfère le chaos originaire au chaos final.»

Cette dernière pensée est vraiment admirable, et j'y souscris.

Jusqu'ici, Monsieur Madrolle n'attaque et ne nie que des croyances secondaires sans lesquelles on peut être chrétien, non pas sans doute comme le Père Loriquet, ni comme Fréron-Veuillot ou Patouillet-Gaume, mais enfin comme une foule de bons protestants, et comme les apôtres et les fondateurs du christianisme, lesquels, il faut s'en bien pénétrer, n'avaient ni confessionaux, ni scapulaires, ni jésuites.

Mais ce qui est étonnant et inacceptable, c'est qu'il se prétende chrétien après des négations d'une tout autre nature, et dont voici l'exposé fidèle.

Le péché originel. « S'il est un cri dans la logique, et même « dans la théologie universelle des nations, c'est la fausseté, « c'est l'iniquité, c'est l'horreur, c'est l'impiété, c'est l'athéisme, « et l'omnipotente cause d'athéisme, d'un péché originel d'un « seul, devenu le péché immortel de tous.»

S'il n'y a pas de péché originel, il n'y a pas de rédemption: vous êtes donc tout-à-fait inconséquent. Un chrétien qui ne croit pas à la pomme se ment à lui-même, en se disant chrétien dans le sens où l'on entend ordinairement ce mot.

L'Écriture sainte. « Tous les hommes ensemble, les plus « grands comme les plus petits, me diraient que l'Enfer existe, « que je ne le croirais pas. — Toute l'Écriture-Sainte elle-même?— « Pas davantage; car se sont, après tout, des hommes qui l'ont « écrite.»

Après de semblables prémisses, on s'attendrait à voir Mon-

Digitized by Google

sieur Madrolle déserter le camp chrétien et biblique, pour entrer dans le camp purement humanitaire. Il n'en va pas ainsi. Monsieur Madrolle, à travers toutes ces idées hardies que je viens d'exposer, conserve je ne sais quelle foi bizarre et injustifiable. Il croit aux prophètes. Il croit au *Cantique des cantiques*, après en avoir dit « qu'il dépasse à l'infini les *Amours* d'Ovide ». Il croit « au plus jeune et au plus aimé des disciples, saint Jean ». Il croit au millenium sacré. Il croit à la résurrection finale. Il croit à Joachim de Flore. Il croit à l'antéchrist. Il croit à Sthrathanaël Vintras. Il croit à l'abbé Paganel. Il croit au *choléra divin*. Il croit aux *jours fastes et néfastes*. Il croit à tout, jusques et y compris le cheval pâle de l'Apocalypse.

Pour moi, voici ce que je crois, à mon tour: je crois que quand on prend d'une main la crinière dudit cheval pâle de ladite apocalypse, il faut, de l'autre main, en prendre aussi la queue. Tout autre système est illogique, et ne soutient pas une heure d'examen.

La Personne de Monsieur Madrolle.

Monsieur Madrolle, dont le véritable nom paraît être Monsieur *de* Madrolle, est un personage dans l'intérieur mystérieux duquel les profanes ne pénètrent pas.

Cet écrivain amphibie, moitié laïque, moitié clerc, vit à l'ombre des séminaires, au faubourg Saint-Germain. Il habite aussi parfois la Bourgogne, comme il paraît par la note suivante, en forme de date épistolaire, que je trouve à la fin de l'une de ses brochures.

« *P. S.* Du plus petit pavillon, du plus petit jardin, de la « plus petite maison, de la plus petite campagne, de l'extrême « et plus petite source de la Seine, de la plus pauvre *Côte-d'Or;* « mais aussi, et par-là même peut-être, du plus Haut-Plateau « de la terre (selon le plus grand géologue et le mieux nommé « de l'Académie des Sciences, Élie de Beaumont), où le premier « et le dernier des Romains à la fois, triompha de l'ancien « monde, en triomphant des Gaules, qui devaient un jour préparer « le Monde nouveau.

« A. M. E.»

On raconte que Monsieur de Madrolle a étudié jadis en vue d'être prêtre. Il a donc, comme beaucoup d'autres adversaires du clergé, vu le cœur du camp ennemi, ce que la tragédie appelle les *détours du sérail*. Cela donne beaucoup de force à un homme de polémique. Ayez lu, et bien lu, tous leurs livres; sachez le fond de leur latin théologique; connaissez leurs per-

Digitized by Google

sonnes; demeurez, avec cela, rue du Cherche-Midi, rue du Regard, rue Cassette ou rue Férou, et faites mentir, par la suprême pureté de votre vie, le lieu-commun qui veut qu'on ne puisse être honnête homme sans croire à Fréron-Veuillot, et alors, je vous le dis, vous leur serez terrible!

Physiquement, Monsieur de Madrolle est un petit bonhomme d'argent-vif, qui sautille en parlant, et qui, d'une petite voix de fausset, s'exprime précipitamment. Il doit avoir cinquante-cinq ans environ.

Il faut vous dire, cher lecteur, que j'ai *vu* Monsieur de Madrolle, que je l'ai vu sans le savoir. Voici comment:

Un de mes amis, qui rencontre de temps en temps Monsieur de Madrolle, m'avait promis de me mettre en rapport avec lui. Il y avait déjà quelque temps que cette promesse m'avait été faite, et je n'avais pas encore eu l'occasion d'en réclamer l'accomplissement, lorsqu'ariva ce qui suit:

J'étais un jour chez mon ami et éditeur Coulon-Pineau; un petit vieillard en long manteau, entre et demande mon adresse. Craignant que ce ne fût un importun, Coulon-Pineau répond que je suis à la campagne. Le monsieur en manteau insiste. Coulon-Pineau persiste.

J'étais fort embarassé. Bref, Coulon-Pineau et le monsieur s'animaient, lorsque, me levant, je dis: celui que vous cherchez, monsieur, c'est moi. (*Coup de scène. Tableau.*)

J'eus un court entretien avec le petit vieillard. Je lui donnai mon adresse, mais sans lui demander son nom. Il m'avait bien dit des phrases mystérieuses et cabalistiques; mais, comme je suis assez mauvais observateur des personnes, je n'en conclus rien.

Le lendemain, je reçus à mon domicile différents petits envois de Monsieur de Madrolle. C'était lui que j'avais *vu!*

J'écrivis sur-le-champ la lettre suivante:

Montmartre, le 18 décembre 1854.

Monsieur,

J'ai été bien inspiré hier en vous allant saleur sans vous connaître. Votre envoi, qui m'arrive ce matin, me renseigne fort agréablement à cet égard.

Je vais écrire à notre spirituel cabaliste M***, et s'il veut achever ce qu'il a commencé, en prenant votre heure pour me procurer l'avantage de votre entretien, j'en serai enchanté.

Nous sommes bien loin l'un de l'autre, monsieur: aux yeux

Digitized by Google

de certaines gens, vous êtes dans l'hérésie; et moi, de mon plein gré, je suis entré et je reste dans l'infidélité absolue (1); mais pourtant, il y a un point de contact entre nous: nous sommes pour la Nouvelle-Jérusalem, contre la vieille Babylone.

Toute la question est de savoir en quels parages est située cette Cité future: à l'occident, où règnent le formalisme du dogme et le formalisme du culte; au septentrion, où la liberté du *secticisme* promet la paix à l'âme humaine; ou bien à cet orient lointain, vers lequel je regarde, et où je ne vois plus que les positives affirmations d'un humanisme dégagé de l'inconnu? Qui nous le dira? qui nous dira la synthèse définitive que formulera l'humanité, à la suite de ce grand combat des intelligences, auquel nous assistons? qui sait si l'humanité marche à l'unité dans la foi? qui sait si elle marche à l'unité dans le rationalisme? qui sait si le régime anglo-saxon des libres sectes prévaudra?

Voilà l'*x* sur lequel Wronski ne s'est point expliqué, lui qui résolvait, disait-il, toutes les inconnues de tous les degrés.

Quoi qu'il en soit, je suis d'avis que, chacun dans sa voie, les hommes de volonté fassent leur tâche. Je ne leur demande qu'une chose: Vous sentez-vous bon de cœur? aimez-vous? Quant aux tendances intellectuelles, je pense volontiers, comme saint Paul, qu'il faut *différents esprits* dans l'immense travail que nécessite la construction du monde à venir.

Recevez, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

A. Erdan.

Je ne reçus pas de réponse à cette lettre, et, comme on le suppose bien, je ne m'occupai plus de Monsieur de Madrolle.

---

(1) Quand je dis *infidélité*, entendons-nous, cher lecteur. Je suis *infidèle* à la bonhomanie; mais combien je suis et veux rester *fidèle* à la liberté des aspirations religieuses, à tout ce qui peut consoler la race humaine, élever les cœurs, exalter les intelligences, combien je suis fidèle à tout cela, je ne saurais l'exprimer.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

L'ex-abbé Constant.

L'abbé Constant, enfant de Paris, ex-diacre de Saint-Sulpice, a plusieurs fois attiré l'attention du public. Deux fois il fut condamné à la prison pour la publication d'ouvrages hardis, dont l'un avait pour titre: la *Bible de la liberté*. Un autre livre de lui, la *Mère de Dieu*, fut remarqué au point de vue de la forme, et aussi pour l'alliance bizarre et inouie qu'y faisait l'auteur, des sentiments piétistes les plus exaltés et des hérésies dogmatiques et morales les plus audacieuses. Ce jeune lévite émancipé, errant de diocèse en diocèse, allant de Sainte-Pélagie au séminaire, du séminaire à Sainte-Pélagie, était un type vraiment curieux de ces âmes ardentes et tourmentées que la foi possède, et dont l'esprit et le sang se révoltent contre le joug de la foi.

Bien des incidents contribuèrent à jeter sur ce jeune homme un vernis d'excentricité. Il était peintre aussi bien que théologien: on le trouvait dans les ateliers, dépouillé de la triste robe noire du lévite, le béret rouge sur l'oreille et la blouse des artistes sur le dos. Pendant le temps d'une *pénitence* qui lui fut imposée, et qu'il fit au séminaire d'Évreux, je crois, il fut chargé d'exécuter des fresques dans la chapelle. Par un tour rabelaisien, il tenait ses supérieurs en respect en ne peignant que la moitié des figures de ses personnages.

Le cœur et les sens jouaient un grand rôle dans cette nature profondément sensible. A force d'aimer la *Mère de Dieu*, il avait fini par être attendri pour les filles d'Ève. Il fut mêlé, je ne sais comment, à la vie d'une femme qui a joui d'une certaine célébrité, Flora Tristan. Par là dessus, les ecclésiastiques l'obligèrent à une nouvelle *pénitence*. On l'envoya dans un monastère, chez les bénédictins de Solême, si j'ai bonne mémoire. Puis quelque temps après, l'*Univers* annonça qu'il était mort dans la communion de mon ami Fréron-Veuillot.

C'était encore un tour à la manière de Rabelais. Constant n'était pas mort du tout. Il vivait si bien, que, un peu avant 1848, il se maria, par devant M. le maire, à une jeune et jolie catéchumène. Je me rappelle que, dans certains journaux de la grande année révolutionnaire, on lisait ceci: *telle réunion, telle rue*, Président: le citoyen abbé Constant; secrétaire: *la*

Digitized by Google

citoyenne abbé Constant. J'ai entendu dire que cette jeune femme, depuis lors, s'était envolée, en dépit des lois qui attachent l'épouse à la demeure de l'époux. Elle a fait là une grande faute: Cathérine de Bora n'a point abandonné Luther! Et c'est quelque chose, surtout pour une femme d'intelligence, de savoir que son nom sera inscrit, dans l'histoire de la pensée humaine, parmi les noms des femmes libératrices, chargées par la Providence d'initier à l'amour les grands cœurs troublés qui gémissent à l'ombre froide de l'autel.

L'abbé Constant, qui, malgré sa mort d'il y a dix ans, est encore plein de vie, et qui n'a guère que quarante-deux ou trois ans, est une des intelligences les plus singulières qui se soient jamais vues. Il allie ensemble les idées les plus discordantes. On trouve chez lui un mélange confus de christianisme et de rationalisme, d'aspirations spiritualistes et de tendances rabelaisiennes. Quoique passioné, il n'a jamais professé le matérialisme des abbés sécularisés du XVIII^e^ siècle. Il a, en sa courte et grosse taille, en son visage carré et légèrement enluminé, quelque chose du moine Dulaurens, l'auteur du *compère Matthieu;* mais, par l'intérieur, il ne ressemble nullement à ce que j'appellerai les défroqués par le sang et par la chair. En dehors du sanctuaire, M. Constant a conservé une vive affection pour l'idéal et le mystère. S'il se tourne quelque table, il y est assis; s'il s'évoque quelque esprit frappeur, il récite la formule d'évocation; s'il se fonde, en quelque coin, une religion nouvelle, il en est. Il a été le familier de Ganneau, le mapah; il a causé avec Cheneau; il a écrit pour Wronski. Son corps seul est dans le monde matériel; son âme est perpétuellement aux écoutes vers les régions du monde occulte.

En ce moment même, M. Constant publie un livre de magie. A l'en croire, il a trouvé dans les secrets des magiciens des choses admirables. Son ouvrage, publié par livraisons, sous ce titre: *Dogme et rituel de la haute magie, par Eliphas Lévi,* est un recueil curieux de tous les grimoires antiques. L'auteur, en plusieurs endroits, a l'air d'affirmer très sérieusement qu'il est initié à des mystères redoutables. Par exemple, après une dissertation sur le Tarot, il écrit: «Les initiés «doivent me comprendre, et à cause des profanes il ne faut «pas en dire trop.» Ailleurs: «Il est extrêmement dangereux «de se jouer des mystères de la magie; il est surtout *souverai-nement téméraire* d'en pratiquer les rites par curiosité, par «essai et comme pour tenter les puissances supérieures. Les «curieux qui, sans être adeptes, se mêlent d'évocations ou de «magnétisme occulte, ressemblent à des enfants qui joueraient

Digitized by Google

«avec du feu près d'un baril de poudre fulminante: ils seront «tôt ou tard les victimes de quelque terrible explosion.»

Je vous dis, mon cher lecteur, que cet homme est un être étourdissant, un phénomène: ainsi le voilà en extase devant le Tarot et le triangle de Salomon!

Si je vous disais maintenant que, tout en faisant de la magie, il compose des chansons?

Oui, des chansons, et des chansons bien remarquables. Le théologien, le peintre, le magicien, est aussi un chansonnier qui sera célèbre, je vous le prédis, dès qu'il aura un éditeur. Les trois ou quatre cahiers de ses poésies m'ont été communiqués: on n'a pas idée de ce genre-là. Il y a des complaintes, des noëls, des odes, des couplets à boire, des gaudrioles; il y a des rires dans le genre de ceux de Rabelais; il y a des pleurs et des cris, des satires sanglantes, un monde entier de poésie. Et tout cela se chante sur des airs fabuleux, tout cela est vrai comme la nature, naïf comme le peuple, chaud comme la chair, éloquent comme le cœur.

Il est deux livres qui ne sont pas imprimés, et qui devraient l'être: je parle des *Petits bonheurs de la vie humaine* de cet ingénieux et brave Jules Viard, et des *Chansons* de l'abbé Constant; l'éditeur qui publiera ces deux ouvrages sera un homme d'esprit et, de plus, gagnera de l'or. Ce sont deux échos d'un monde qui avait disparu, mais qui revient, le monde voltairien et gaulois!

J'ai pris une seule chanson dans le recueil de l'abbé Constant. Ce n'est pas la meilleure, c'est une de celles qui m'ont plu, à moi. La voici; le dernier couplet est délicieux:

VOLTAIRE.

AIR: *Dans un grenier*, etc.

Il est un nom bien connu du vulgaire,
Qui fut chez nous profané tour à tour,
Comme tous ceux des élus de la terre,
Et par la haine et par le fol amour.
Grand écrivain! que la mode imbécile
Avant ta mort, couronna dans Paris,
Ils t'ont traité comme toi l'Évangile;
Pauvre Voltaire, ils ne t'ont pas compris (*bis*)!

De la raison vengeur toujours aimable,
Mais en amour sceptique intéressé,
De la croyance agresseur incroyable,
De la folie ami souvent sensé,

Digitized by Google

Grave imprudent, grivois plein d'élégance,
L'esprit du peuple et le roi des esprits,
Verbe incarné du beau pays de France,
Pauvre Voltaire, ils ne t'ont pas compris (*bis*)!

Comme la mousse emportée et légère
Que fait jaillir le champagne joyeux,
Ton âme ardente, à la haine étrangère,
De la sottise éclaboussait les yeux;
Mais tu n'avais ni cœur pour la satire,
Ni plus de fiel qu'un gamin de Paris:
Tu savais mieux *engueuler* que médire...
Pauvre Voltaire, ils ne t'ont pas compris (*bis*)!

Dans son ennui, le vieux monde farouche
Se tourmentait, malade et chancelant,
La litanie et le fiel à la bouche,
Pâle insulteur d'un avenir trop lent.
Ce libertin podagre et mal ingambe
Allait tomber... pour l'asseoir à tout prix,
Tu l'as servi d'un puissant croc-en-jambe:
Pauvre Voltaire, ils ne t'ont pas compris (*bis*)!

Dieu, qui ne peut te regarder sans rire,
De ses docteurs se console avec toi:
Il t'a nommé dans l'éternel Empire
Grand reviseur des articles de foi;
Et si pour toi les célestes phalanges
De notre Église épousent le mépris,
Il dit tout bas: Laisse brailler les anges.
Pauvre Voltaire, ils ne t'ont pas compris (*bis*)!

A. Constant.

Voici, en résumé, mon jugement sur M. Constant: Le jour où il aura mis de l'ordre dans ses croyances, dans ses idées, le jour où il aura introduit la logique sévère dans la forêt encore vierge de ses chaudes aspirations, la philosophie comptera en lui un nom distingué de plus.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

L'École Buchézienne.

ÉPISODE DE JEUNESSE.

Vers 1847, il y avait un jeune homme de dix-neuf à vingt ans, qui demeurait en un lieu fort mélancolique, où il ne lui était guère loisible de lire autre chose que la *Fleur des Saints* du père Torquemada, la *Philosophie de Lyon*, le *Catéchisme de Montpellier* de monseigneur Charency, le *De Matrimonio* du père Sanchez, le *Traité de la perfection* du père Rodriguez, l'*Histoire de France* du père Loriquet, le *Rabat-Joie des Jansénistes* du père Anat, la *Moëlle substantielle de l'Humilité* du père Stupidini, l'*Échelle mirifique de la Mortification* de don Gourmandina, le *Livre d'or des âmes chastes* du docteur Coglionaskoff, et autres productions de même esprit et de même style.

Ce jeune homme s'ennuyait infiniment à ces lectures si improprement dénommées *spirituelles*. Au lieu de s'y appliquer, il rêvait. Durant les longues heures de la solitude, il regardait les nuages passer à travers les vitres de sa cellule. Et il était grandement triste. Il avait le spleen de la pensée en souffrance. Son âme ardente luttait sourdement, sans oser se rendre compte de sa situation, contre des idées qui la révoltaient; il se débattait dans le cercle de fer d'une orthodoxie imbécile et impitoyable.

Andréas, comme tous ceux qui souffrent, contait son chagrin à la poésie. Quoiqu'il ne sût point faire les vers, auxquels s'astreignent difficilement les esprits plutôt philosophiques que littéraires, il rimait ses impressions. Voici quelques unes de ces rimes, qui sont très mauvaises, mais dont le motif a un caractère lugubre assez frappant:

5 mai 1847.

On disait qu'à vingt ans la vie était si belle!
Et toi, mon pauvre cœur,
Tu demande à ma voix une chanson nouvelle
Qui chante ta douleur.

Digitized by Google

Que m'ont-ils donc conté de la folle jeunesse
Qui s'ébat au grand jour,
Et boit avec ardeur la coupe de l'ivresse
Parmi les jeux d'amour!

Moi, le premier rayon de la naissante aurore
Jamais ne me sourit,
Et le beau ciel de Dieu, quand pour tous il se dore,
Pour mes yeux s'assombrit.

Moi, je quitte en tremblant ma couche solitaire;
D'avance, avec effroi,
Je contemple le cours de la journée austère
Qui s'ouvre devant moi.

Charmant soleil de mai, tu ris à ma fenêtre?
Les buissons vont fleurir et les nids vont jaser;
Les amants deux à deux, à l'ombre du vieux hêtre,
Vont causer.

Et moi, je suis tout seul; par une loi cruelle,
On m'a sevré d'amour comme de liberté,
Et, pour l'éternité, ma maîtresse s'appelle:
Fatalité!

Quand on a vingt ans, on n'est pas très foncièrement découragé; on espère toujours, même contre l'espérance, *contrà spem in spem*. Il venait parfois des moments où Andréas reprenait un peu de ton et de courage, et où il se raidissait contre le courant de sa destinée. C'était ordinairement le désir de connaître, la passion de savoir, qui ranimait sa défaillance. Il se mettait alors à fureter assez librement dans le domaine de la pensée. Il lui paraissait impossible, entre autres, qu'il fût dans l'ordre des volontés divines de ne laisser ouïr aux fidèles, dans le grand procès de la vérité contre l'erreur, qu'une seule plaidoirie. Sa chair se révoltait à l'idée qu'à côté de lui, à deux pas de son cloître, des convictions se développaient, dont il n'était pas tenu compte; des systèmes s'élaboraient, que l'on anathématisait sans les connaître; de nobles et généreux novateurs parlaient, que l'on excommuniait sans les avoir entendus.

C'était un tempérament prodigieusement passionné pour le droit des consciences, que celui de ce jeune homme. Il avait, sur la liberté de lire et de penser, des opinions d'une hétérodoxie véritablement épouvantable.

Digitized by Google

Un jour, il lui vint à l'esprit que c'était chose fort déplaisante de s'en tenir aux écrits de Sanchez, de Loriquet, de Bailly, de Stupidini, de Gourmandina en de Coglionaskoff, et, d'une volonté ferme, il résolut de connaître ce qu'écrivaient les gens qui avaient le sens commun.

Donc, une après midi, il se dirigea, du côté de l'eau, vers une librairie qui n'était pas celle des frères Périsse, et il acheta, il s'en souvient comme si c'était d'hier, trois livres: l'*Esquisse d'une Philosophie* de Lamennais, les *Fragments* de M. Victor Cousin, et une publication nouvelle qui s'appelait la *Revue nationale*, par MM. Buchez, Jules Bastide, Feuguerai, Ott, etc., etc.

Rentré dans sa cellule, l'hérésiarque adolescent se mit à manger ces trois pommes de l'arbre défendu, avec une sorte de frénésie. Inutile de conter ici toutes les péripéties par où passe son âme. Il suffit d'indiquer en gros l'ensemble de ses impressions. La philosophie de Lamennais l'ennuya par le fond, tout en le charmant par le style. M. Victor Cousin le fit rêver beaucoup et longtemps. L'image du peuple, la grande figure de l'Humanité moderne, qu'en sa claustration, il n'avait point encore contemplée, se dressa radieuse devant son imagination, par la Revue de Buchez: ce fut comme une illumination pour son esprit. Cette parole démocratique fit résonner toutes les fibres de son être. Ses instincts secrets se formulèrent en croyances. Ayant appris le nom de sa mère, la Révolution, il commença tout de suite à la vénérer et à la chérir.

On a vu, par les vers cités plus haut, combien son âme était affaissée. Tout-à-coup, les belles et généreuses tendances humanitaires de la Revue buchézienne jetèrent des lueurs dans sa nuit, et dès-lors, il se sentit transformé. Un but fut tracé à l'activité de sa pensée. Son cœur, jusque-là replié sur lui-même, se dilata. Après avoir langui trop longtemps le long des lourds marais de l'ontologie scolastique, il sentit la joie qu'éprouve toute âme élevée à se désaltérer dans les eaux vives et courantes de la philosophie du progrès. Il fut un autre homme enfin.

Andréas, je le sais, a voué et conserve à l'école de Buchez une franche, sincère, et toute naïve reconnaissance, pour le service qu'il en a reçu.

Si donc, moi qui ai raconté ces choses comme si je les avais moi-même éprouvées, je suis obligé, dans les pages qui vont suivre, pour être fidèle à la vérité, de traiter un peu durement cette école, je prie le lecteur de ne pas oublier que je ne veux pas méconnaître ses bonnes intentions, ni la réalité de certains services qu'elle a rendus. Ici, plus encore qu'ailleurs

Digitized by Google

je veux que l'on sache bien que, malgré la sévérité de mes jugements sur des choses de détail, malgré l'âpreté souvent involontaire de mes expressions, je n'en professe pas moins, dans le fond de mon cœur, de la sympathie pour toutes les honorables et loyales personnalités que je combats.

LE PERSONNEL DE L'ÉCOLE.

> En avançant dans la carrière de mes études, je ne tardai pas à apprendre que le savoir de mes professeurs n'était pas irréprochable.
>
> (BUCHEZ, *Traité de Philosophie*, confidences personnelles de l'introduction.)

De même que le saint-simonisme s'attacha principalement des mathématiciens et le Fouriérisme des ingénieurs, le Buchézisme réussit surtout auprès des médecins et des chirurgiens. L'école buchézienne est, à proprement parler, l'expression d'un mysticisme que j'oserais presque appeler le MYSTICISME MÉDICAL.

Buchez, comme on le sait, est lui-même docteur en médecine. Une foule de jeunes hommes de sa profession se rangèrent autour de lui. Tels furent: Cerise, Boulland, Ott, Robert, Stenheil, etc.

Réagissant contre le matérialisme dont avaient été imprégnées les sciences médicales par Cabanis, Broussais et d'autres, les buchéziens essayèrent d'introduire dans l'amphithéâtre et à la clinique les sentiments de la religion, mieux que les sentiments généraux de la religion, les doctrines du catholicisme le plus orthodoxe.

J'ajouterai, par parenthèse, que, dans leur pratique, les docteurs buchéziens étaient de l'école de Sangrado. Ils saignaient beaucoup.

Mais laissons de côté la campagne médicale et scientifique de l'école de Buchez: aussi bien, cette campagne, de l'aveu universel, a été très médiocre; et suivons les buchéziens dans leurs travaux néo-catholiques proprement dits.

Buchez débuta sous la Restauration, c'est là un épisode de l'histoire démocratique au XIX^e^ siècle, — par organiser la charbonnerie, puissante et féconde association secrète qui, partout, minait les vieux replâtrages de la société antique, au moment où notre génération, à nous, suçait le lait des femmes de 1830.

Buchez est resté fidèle à la foi démocratique. Son *credo*

Digitized by Google

populaire ne paraît pas avoir jamais été modifié. Acceptant toutes les conséquences de la démocratie, il a toujours déclaré que l'amélioration du sort des masses laborieuses est le but suprême des institutions gouvernementales. Son *Introduction à la science de l'histoire*, publiée dès 1832, contient à cet égard des choses admirables d'énergie et de sensibilité, que le socialisme de toutes les nuances n'a guère fait que reproduire et commenter depuis, par ses Pierre Leroux, ses Proudhon et ses autres chefs.

La doctrine du progrès populaire doit donc compter Buchez au nombre de ses Pères et de ses Docteurs. Je dis cela avec insistance, parce qu'on l'a trop oublié. A la veille de Février, cette *Revue nationale*, dont je parlais tout-à-l'heure, était certainement une des plus grandes manifestations du sentiment démocratique. Plus d'un jeune esprit y a puisé l'amour de la cause sacrée que défendent les hommes d'intelligence depuis 89.

Malgré bien des mérites, deux choses ont déconsidéré politiquement l'école buchézienne. D'abord, elle manquait de précision dans ses idées; elle s'en tenait à des récriminations vagues et à des à-peu-près de systèmes. Par exemple, on n'a jamais parfaitement su ce que Buchez voulait, économiquement et socialement parlant. Moi qui ai lu et relu tous ses ouvrages, j'avoue que je ne connais pas encore son idéal de société. Il me semble, et j'ai peur de me tromper en le disant, qu'il a une légère tendance vers une sorte de communisme et d'organisation gouvernementale du travail. Voici quelques textes à l'appui de mon opinion.

Introduction à la science de l'histoire:

« Il nous fallait haïr cette fatalité de la concurrence, qui « ronge les chefs d'industrie; maintenant il nous faudra haïr « ceux-ci, et maudire le réglement qui gouverne le travail.»

Dans un autre endroit du même livre;

« Le mot de liberté a, au moral, les mêmes conséquences « que celui de concurrence en industrie.»

Plus bas, voici qui est significatif:

« Dès qu'il y a un but commun, il y a par suite possibilité « et nécessité logique de coordonner la série des actes pour « atteindre la fin proposée dans un certain temps, il y a né- « cessité d'un gouvernement qui prévoie par quels points il « faut passer pour arriver au résultat, et qui arrange et classe « les différents mouvements, dans l'ordre exigé par la même « fin qu'il s'agit d'atteindre; il y a nécessité d'un gouvernement

Digitized by Google

« qui détermine le travail de chaque instant, distribue les ou-« vriers, et règle les jours de marche."

Cela sent son Cabet d'une lieue, ou je flaire mal.

Outre le défaut de précision et de netteté dans les idées, une autre chose contribua à déconsidérer l'école buchézienne: ce fut la faiblesse, la pauvreté, l'indigence de ses membres, au jour de l'action. Je n'insiste pas sur ce point. Que dire des hommes de *l'Atelier*, petit journal qui, sous la direction de MM. Corbon, Peupin, etc., était une succursale de l'église bourgeoise de la *Revue nationale*? Que dire du ministère Bastide?

Politiquement, cette école est morte et enterrée!

Voilà deux fois déjà, si je ne me trompe, que l'école de Buchez meurt sous ma main dans l'espace de deux pages: elle meurt au point de vue médical; elle meurt au point de vue politique. Tâtons-lui le pouls maintenant au point de vue philosophique et religieux.

Buchez avait commencé, à ce qu'il raconte dans une sorte de confession mise en tête du *Traité de philosophie*, par être incrédule et même matérialiste. Mais, dès avant 1830, il revint à la foi de sa mère, et, touché des démonstrations évangéliques, il se fit non-seulement chrétien, mais catholique, non-seulement catholique, mais catholique ultramontain de l'orthodoxie la plus absolue, orthodoxie qui comprenait même la croyance à l'inspiration des conciles, même la croyance à l'infaillibilité de notre saint-père le Pape, même la croyance au péché originel. Mêlé aux premiers travaux des saint-simoniens, Buchez combattit fortement ces novateurs à cause de leurs tendances panthéistiques et rationalistes, puis il se sépara d'eux publiquement, et il s'est toujours montré on ne peut plus scandalisé de ce qu'ils voulaient fonder « une religion », pendant que Buchez était si content de celle qu'il avait sous la main.

En ce temps-là, il vint se placer à côté de Buchez un certain homme qui s'appelait Roux. C'était celui qui, plus tard, fut Roux-Lavergne. Ce Roux se montra, comme Buchez, très hostile aux *prétendus religionnaires saint-simoniens*. J'ai sous les yeux une brochure à couverture rouge, datée de 1831, où ce nouveau venu, se qualifiant *disciple de la science nouvelle*, donne de la férule aux bazardistes et aux enfantinistes, d'une main assez pesante. On sent là un précurseur de mon ami Fréron-Veuillot. Celui qui écrit cela, écrira évidemment un jour dans le papier appelé *Univers*, ce réservoir universel des immondices intellectuelles de notre âge.

De l'union de Buchez, de Roux, et de quelques autres, naquit *l'Histoire parlementaire de la Revolution française*, livre

Digitized by Google

immense et plein de renseignements, que nos nouveaux historiens pillent tous, les uns après les autres, sans le citer.

Buchez et Roux-Lavergne, dans l'*Histoire parlementaire*, comme dans leurs autres productions, se basaient sur cette idée:

La démocratie populaire la plus radicale est une germination du catholicisme, et il faut être chrétien et catholique pour être véritablement démocrate.

Ce fut là leur thème principal, ce fut là la philosophie au nom de laquelle ils organisèrent, au sein de la démocratie française, le parti buchézien, dont le premier organe périodique fut *l'Européen.*

Deux classes d'hommes se rangèrent à ce parti: des bourgeois et des ouvriers. Les bourgeois, tels que Bastide, Ott, Feuguerai, etc., fondèrent, comme je l'ai dit, à la veille de Février, la *Revue nationale.* Les ouvriers ou ex-ouvriers, tels que MM. Corbon, Peupin, etc., se donnèrent rendez-vous au journal *l'Atelier.* D'autre part, la maison et même la table de Buchez étaient ouvertes à un assez grand nombre de jeunes gens, étudiants néo-catholiques, auditeurs du Père Lacordaire à Notre-Dame, lecteurs de l'*Univers*, qui alors était libéral.

Dans ces réunions, on essayait une bizarre alliance du tolérantisme pratique et de l'exclusivisme dogmatique, de la révolution et de la conservation, de l'esprit ancien et de l'esprit moderne, de la liberté politique et de l'autorité spirituelle, des larges aspirations du cœur et des conceptions étroites de l'orthodoxie.

J'ai déjà nommé les principaux habitués du cercle Buchez: On y voyait d'autres jeunes gens encore: les jeunes Réquédat et Piel, qui ont eu une certaine notoriété. J'ai connu personnellement quelques hommes qui ont pris part à ces assemblées néo-catholiques. Je nommerai, par exemple, mes compatriotes poitevins, M. de Vieilbanc, qui s'est fait prêtre à l'âge d'environ quarante ou cinquante ans, et M. Bourgnon de Layre, fils d'un baron de l'Empire, qui a pris depuis la robe de saint Dominique.

Ce serait peut-être ici le lieu de caractériser ce qu'on a appelé le néo-catholicisme. Il y aurait une étude curieuse à faire de ce mouvement, produit par une jeunesse conciliante, plus loyale que sensée, plutôt enthousiaste que véritablement forte d'intelligence. Mais cette matière nous entraînerait beaucoup trop loin, et nous nous réservons de l'approfondir ailleurs. Contentons-nous, pour le moment, de constater à quoi a finalement abouti, au point de vue de la religion, la phalange buchézienne.

Elle est arrivée où devait nécessairement la conduire la pente fatale sur laquelle elle s'était engagée. Ne pouvant marier le

Digitized by Google

cadavre du passé avec le temps présent, elle a dû donner sa démission, se retirer du monde, tourner le dos au siècle qui ne voulait pas, qui ne devait pas l'entendre. De l'*Histoire parlementaire*, elle s'est dirigée en ligne directe vers l'*Univers* de Veuillot, avec Roux-Lavergne. Elle s'est faite prêtre avec ce même Roux-Lavergne et avec Vieilbanc. Elle s'est faite moine avec Bourgnon de Layre, avec Réquédat qui est mort à vingt-trois ans, avec Piel qui est mort à trente ans. Elle s'est mise de l'Archiconfrérie et de la Médaille miraculeuse avec Bastide. Un de ces matins, lorsqu'on en va venir à nous brûler comme hérétiques, vous la verrez réduite, bien malgré elle sans doute, à venir, les bras en croix et l'oeil langoureux, réciter béatement le rosaire autour de nos autodafés!

Voilà où en est le buchézisme. Il est au-dessous de Chatel, au-dessous de Madrolle, au-dessous de Cheneau, au-dessous de Vintras, au-dessous de tout. Chez les sectaires que je viens de nommer, on sent palpiter quelque chose d'humain; la liberté joue quelque rôle dans leurs excentricités; les âmes y ont quelque perspective d'avenir. Du côté de Buchez, au contraire, je ne vois rien, rien que des capuces, jetés par un maître sans pitié, sur de blondes têtes de jeunes gens qui languissent et se meurent, et ce maître lui-même, aujourd'hui retiré de la scène et enveloppé dans sa mélancolie, dont la vieillesse est découronnée et qui doit pleurer en secret d'avoir conduit sa famille en un désert, où il n'y a d'eau vive ni pour le troupeau ni pour les pasteurs.

LES LIVRES DE BUCHEZ.

Justifions les appréciations générales qui précèdent en étudiant les livres de Buchez, et commençons par l'*Histoire parlementaire de la Révolution française*.

Il va sans dire que je n'examine ces ouvrages qu'au point de vue religieux. J'ajoute que même à ce point de vue, je ne puis m'attacher qu'à quelques idées essentielles. Il est bon que le lecteur soit averti que je ne prétends pas faire une étude complète; si je faisais une étude complète, j'aurais beaucoup de choses à louer chez mon auteur: sa rare érudition, ses excellentes intentions, la profondeur de ses aperçus, la largeur de ses sentiments démocratiques, etc., etc. Malheureusement, du côté où je le considère ici, du côté mystique, je n'ai guère qu'à

Digitized by Google

critiquer et à blâmer les résultats intellectuels où il est parvenu: qu'il soit donc bien entendu que mes reproches tombent sur ces résultats particuliers, non sur l'ensemble de l'oeuvre, dont je fais, personnellement, un cas très grand.

✲

HISTOIRE PARLEMENTAIRE.

> Une fois le christianisme maître du monde, le triomphe d'une secte plutôt que de l'autre n'était pas utile au bien de l'humanité. Toutes les sectes chrétiennes avaient les mêmes grands principes de morale.
>
> (De Potter, *Histoire des Conciles*, t. II.)

En tête de l'*Histoire parlementaire*, dont tout le monde connait les tendances profondément populaires, tant sous le rapport économique que sous le rapport politique, M. Buchez a mis une introduction qui, sous le titre d'*Histoire abrégée des Français*, contient la principale théorie historique de l'auteur.

Cette principale théorie se résume aux deux points suivants:

1° Le progrès humain, depuis dix-huit siècles est dû à l'orthodoxie religieuse; le mal est venu du schisme, de l'hérésie, de la libre pensée.

2° La France en particulier doit tout à sa lutte contre l'arianisme, à son attachement pour la papauté, à sa fermeté contre le protestantisme et contre l'esprit philosophique.

C'est de Maistre, on le voit, élevé à la septième puissance.

On comprend que je ne puis entreprendre de discuter ici à fond les deux idées que je viens de mentionner. Pour un semblable travail, ce ne serait pas un article de chapitre qu'il me faudrait, ce serait un livre entier. Ce livre, si Dieu me prête vie et force, je le ferai. J'avoue, en effet, que je suis horriblement fatigué de ces théories enfantines, que j'entends répéter par tous les badauds, et qui ont pour résultat de déclarer l'humanité vassale d'une secte particulière. Je montrerai, je l'espère, que ce n'est pas un seul évangile qui a sauvé la société, que ce n'est pas un seul homme, en un mot, que la rédemption ou plûtot, le progrès n'est pas venu d'un petit point de la terre, ce qui est une conception puérile, mais des quatre coins du Ciel. Il est temps enfin que notre pauvre humanité sorte de pages; on lui a dit assez qu'elle doit tout ce qu'elle possède de bien à l'influence bénigne de la chapelle saint Pancrace: je veux lui apprendre, et je lui apprendrai,

Digitized by Google

qu'elle ne doit de reconnaissance qu'à la grande église de tous nos frères humains, depuis Confucius, qui fut un préparateur du Christ au fond de l'Asie, jusqu'à Platon, qui fut son précurseur en Europe; depuis Apollonius de Tyane, le premier qui ait stigmatisé les combats de gladiateurs, jusqu'à Vincent de Paul, qui a été l'apôtre et le père des orphelins!

Pour ce qui est de M. Buchez, je me contente de prendre un ou deux points de détail dans son système historique, et de montrer, par ces exemples spéciaux, combien il faut se défier de ses théories plus sentimentales que solides, plus enthousiastes que judicieuses.

Tenons-nous en, si vous le voulez, à l'endroit où l'auteur de l'*Histoire parlementaire* s'extasie touchant le triomphe du christianisme orthodoxe sur l'arianisme, et où il essaie de faire voir que ce qu'il y a de plus admirable au début de l'histoire française, c'est la haine de nos pères les Francs contre les ariens.

Je lis d'abord:

«Les Francs..... ces hommes courageux qui luttèrent par-«tout contre cette Barbarie nomade qui allait au pillage comme «à une chasse, contre ces doctrines ariennes, impies, qui «menaçaient le progrès de mort....»

Quel excès d'amour-propre national! Cela devient, décidément, une manie. Celui-là raffole des Gaulois; cet autre raffole des Francs d'il y a treize siècles; et tous oublient la vraie question de l'âge actuel.

Quoi! d'après M. Buchez, voilà nos bons ancêtres, les Francs, transformés en don Quichottes de la civilisation contre les envahissements des Barbares!

Quels barbares? Serait-ce les Sarrasins qui étaient cent mille fois plus civilisés que nos aïeux? Ces superbes Sarrasins de Séville et de Cordoue? Ces Sarrasins qui nous ont donné le peu de science, le peu de lumières que nous avons possédées au moyen-âge?

Des civilisateurs! Eux, les Francs de Chlodowigh et de Karl-le-Martel! des gens qui étaient couverts de peaux de bêtes, et qui chantaient le bardit de Pharamond! Permettez-moi de vous dire, monsieur, que c'est là une mauvaise plaisanterie.

Les Francs, ajoutez-vous, ont lutté contre «ces doctrines ariennes, impies, qui menaçaient le progrès de mort.» — Ceci passe toutes les bornes de l'inexactitude. Il est avéré que si, parmi les envahisseurs barbares de la Gaule, une dynastie a bien mérité de la civilisation, et a empêché quelque temps l'extinction totale des lumières sur notre terre gauloise, c'est la dynastie ARIENNE des rois visigoths d'Aquitaine, c'est la dynastie

Digitized by Google

qui compte, parmi ses rois, cet ARIEN Euric (466-483), ce Barbare de génie, dont Sidoine Apollinaire parle en ces termes: « O Rome, tu viens ici toi-même prier pour ta vie; et quand « le Nord te menace de quelques troubles, tu implores le bras « d'Euric contre les hordes de la Scythie, tu demandes à la « puissante Garonne de protéger le Tibre affaibli.»

Vous écrivez un peu plus bas, en parlant de « la *foi éclairée* des Francs », que « ce furent les ariens qui pactisèrent les premiers avec les Barbares; « et vous ajoutez: « La meilleure « preuve que nous puissions en offrir, c'est que, parmi ces « derniers, lors des invasions, il y avait au moins autant d'ariens « que de païens, et qu'au milieu d'eux on rencontre toujours « *quelques noms* d'évêques ariens.»

J'ose penser, monsieur, que vous n'avez pas étudié du tout l'histoire de l'établissement du christianisme. Chacun des mots que je viens de transcrire suinte l'erreur, — plus que l'erreur, l'ignorance; excusez-moi d'employer ce dernier mot dans l'intérêt de la vérité historique.

La majorité des Barbares qui inondèrent l'Empire romain à l'orient étaient chrétiens, et ils étaient chrétiens suivant le christianisme *le plus généralement répandu* au IIe, au IIIe et au IVe siècles, c'est-à-dire suivant le christianisme arien. Les ariens n'appelèrent jamais les Barbares; ils envoyèrent seulement leurs missionaires au-delà du Danube, pour les convertir. Le zèle chrétien, en effet, n'était pas plus étranger à *cette immense secte arienne* qu'à la *secte chrétienne officielle*, qui était relativement restreinte, n'étant encore qu'insuffisamment organisée en occident. Ce que vous regardez comme l'orthodoxie, l'anti-arianisme, était si faible, qu'à Nicée, dont vous parlez tout-à-fait légèrement, sur plus de **DEUX MILLE** (2048) évêques convoqués, il n'y en eut que **318** qui votèrent la divinité de Jésus, sous la pression de Constantin, qui avait subi longtemps l'influence de fanatiques outrés et frénétiques, tels que Lactance.

Les ariens, dans votre système, auraient appelé les Barbares! mais, monsieur, à cet égard, les faits les plus patents crient contre vous. Je vous parlais du grand Euric, de la grande monarchie visigothe d'Aquitaine. Savez-vous qui, contre ces Barbares *civilisés*, appela des Barbares encore barbares, ces Francs du Rhin, que vous trouvez si charmants, et qui firent la nuit, une épaisse nuit, sur la Gaule? Ce furent *les évêques orthodoxes:* demandez à Augustin Thierry, à M. Guizot, à tous ceux qui connaissent ces siècles?

Ne parlez pas d'arianisme, monsieur; vous ne savez pas

Digitized by Google

ce que c'est; je lis, en effet, à la page 9 de l'*Histoire parlementaire*:

«Parmi les questions qui furent décidées au concile de Nicée, «il en est une que l'histoire doit mettre en évidence, parce «qu'elle eut plus tard les suites politiques les plus graves, et «qu'elle fut *comme l'occasion qui donna lieu à l'institution «de la nationalité française.* Elle était relative à la divinité «de N. S. J. C. Arius vint soutenir, devant le concile, *qu'il «n'y avait qu'une seule nature en Jésus-Christ*, ou, en «d'autres termes, qu'il était seulement homme, et non pas «Dieu.»

Il n'y a rien de pareil dans la prédication d'Arius; c'est là un grossier travestissement de doctrine, à peine digne d'un écolier. J'appelle en témoignage tous ceux qui ont la plus mince notion de la philosophie alexandrine.

La grande dispute de l'arianisme consistait en ceci:

Arius, prêtre d'Alexandrie, élevé à l'école des néo-platoniciens, disait: la seconde personne de la Trinité, qui s'est faite chair en Jésus, a été engendrée; c'est l'*Eon* fils engendré par l'*Eon* père; ayant été engendrée, cette seconde personne a donc commencé d'exister à une époque précise, avant laquelle il y avait un père et point de fils; donc le fils est, en quelque façon, *moins Dieu* que le père.

Cette doctrine était si naturelle, si peu nouvelle, que le père Pétau et d'autres écrivains ecclésiastiques ne craignent pas d'avancer «qu'avant Nicée, toute l'Église était arienne.»

Et en parlant ainsi, le père Pétau dit une chose parfaitement exacte. Il est manifeste, pour qui a étudié ces matières sérieusement, que l'antiquité ecclésiastique des trois premiers siècles croyait qu'il existait une certaine différence entre le Père et le Fils, dans la famille trinitaire. Voulez-vous quelques preuves, prises au hasard?

Clément d'Alexandrie, qui croyait à l'éternité de la matière et à l'existence de plusieurs mondes avant le nôtre, qui croyait à la transmigration des âmes; Clément d'Alexandrie, qui croyait qu'Ève était née, non pas de la côte d'Adam, mais d'un autre endroit plus cartilagineux que je ne puis nommer; Clément d'Alexandrie, qui dissertait sur les amours des anges avec les femmes du temps de Mathusalem, qui ne voyait guère en Jésus «qu'une force de Dieu provenant du Verbe divin»; Clément d'Alexandrie, dis-je, établissait une gradation entre l'*Eon* père et l'*Eon* fils, appelant le fils une simple *image du père.* Pour lui, comme pour les écrivains de son temps, le Verbe divin préexistait au monde créé, mais il n'était pas co-éternel avec le père.

Digitized by Google

Hebrœus, maître d'Origène, disait que le fils et le Saint-Esprit étaient les deux séraphins d'Isaïe qui chantent: saint, saint, saint!

Voici maintenant le sentiment, ou plutôt, l'un des sentiments d'Origène, car ce personnage changeait souvent d'avis. Celse, le grand Celse, lui avait adressé cette objection: « Vous avez « fait un Dieu de Jésus comme les Gètes de Zamolxis, les Siciliens « de Mopse, les Arcadiens d'Amphilochus, les Thébains d'Am- « phiaraüs, les Albaniens de Triphonius, et comme eux vous « adorez le Dieu que vous avez fait.»

Origène répond: « je le nie, car *nous n'élevons ni statues « ni temples à Jésus* qui nous a défendu d'adorer rien de « matériel et d'humain, et qui a voulu que nous n'adorions que « Dieu seulement, et seulement par la pureté de nos mœurs et « par nos prières que Jésus lui offre pour nous, *Jésus qui tient « le milieu entre ce qui est créé et ce qui ne l'est pas*, et « qui nous transmet les bienfaits du Père céleste, après lui avoir, « comme prêtre, fait connaître nos besoins et nos vœux.»

Saint Basile-le-Grand, avoue que Denis d'Alexandrie admettait l'inégalité des personnes divines, et ne considérait le Saint-Esprit que comme une créature.

Saint Justin est visiblement arien.

Chose curieuse! Le mot *consubstantiel*, ce même mot qui a été consacré comme expression de foi, *de fide*, à Nicée, ce mot au nom duquel ont coulé des flots de sang, avait été *proposé* un siècle auparavant au concile d'Antioche, contre Paul de Samosate, et il avait été REPOUSSÉ.

Voilà comme se fabriquent lentement les prétendues choses éternelles.

Hé bien! maintenant, que voyons-nous à Nicée, dans ce concile présidé par Constantin, *qui n'était pas baptisé*, dont les sessions se tinrent dans le palais de Constantin, *qui n'était pas baptisé*, dont les décrets furent rendus sous l'évidente pression de Constantin, *qui n'était pas baptisé*? Que voyons-nous?

Nous voyons 318 hommes, dont la plupart étaient tellement ignorants, que Constantin dut faire admettre des légistes païens à leurs séances, pour les aider de leurs lumières; tellement superstitieux que, pour reconnaître les vrais évangiles des faux, ils eurent recours à la voix du sort, et qu'ils crurent que deux évêques, morts pendant le concile, étaient réssuscités pour apposer leur signature aux canons qui venaient d'être rendus; nous voyons, dis-je, ces 318 hommes déclarant qu'ils connaissent le mystère de l'éternité, que la nature intime de Dieu leur

Digitized by Google

a été dévoilée, et que l'*Eon* fils est tout à la fois *engendré* par l'*Eon* père et *co-éternel* avec lui.

Et un historien d'après la révolution de 1830, un M. Buchez veut me faire croire que cela est splendide! Et il a l'imprudence de trouver nécessaires, et même louables, les persécutions horribles qui, pendant des siècles, furent exercées, par un noyau relativement peu considérable de *consubstansialités*, contre *l'immense chrétienté des ariens!* Et il ose affirmer que notre nationalité française *repose* sur cette métaphysique inconcevable et plus que bizarre! Et il prêche que, sans cela, le progrès ne se serait point accompli, et que les droits de l'homme n'eussent pas été conquis en 89!

Absurde! cent fois absurde! Et quiconque soutiendra cette thèse risible autant qu'insultante pour la sainte humanité du Christ et de ses frères, les innombrables fils de Dieu, je l'appelle hautement et solennellement sur le champ-clos de deux pages de polémique ou de deux heures de discussion, et je jure, par le Styx et par toutes les choses sacrées, que la raison aura raison devant la conscience du siècle!

Il y a certainement de très utiles et très savantes recherches dans les travaux historiques de Buchez, des aperçus remarquables; mais, en somme, la philosophie en est extrêmement médiocre. Ce qu'il dit du XVIII^e^ siècle est révoltant. On croirait, à l'entendre, que le protestantisme et la philosophie ne sont que de petits accidents dus à de petits hasards, qu'ils n'étaient pas dans le courant des choses; et cet homme, qui reproche aux historiens d'attribuer la révolution française à des causes secondaires, et d'expliquer ce grand événement par des détails infimes et par des cancans d'antichambre, essaie de vous faire admettre que la réforme est dûe à une dispute de moines, et le rationalisme, à une mutinerie de quelques beaux esprits de salon!

Ce n'est pas là de la philosophie historique: c'est tout ce qu'on voudra, excepté cela.

Les contradictions abondent dans cette introduction de l'*Histoire parlementaire*. M. Buchez qui, probablement, n'est pas partisan de l'inquisition, trouve les persécutions admirables dès qu'elles ont été exercées il y a plus de trois siècles: comme si les dragonnades de Constantin et de Théodose pouvaient se juger par un autre critérium que les dragonnades de Louis XIV! Tristes esprits, mon cher lecteur, pour lesquels l'histoire se consacre en vieillissant, et aux yeux de qui les hommes grandissent quand il y a longtemps qu'ils sont morts!

Buchez n'est pas seulement inexact en matière de faits, et dépourvu de logique sévère en matière d'appréciations; il est

Digitized by Google

de plus, naïf de style, naïf de pensées. On croirait, parfois, entendre une narration d'élève de seconde, ou un jugement du père Loriquet. Lisez cette phrase sur Dubois: « Dubois, quoique archevêque, quoique cardinal, *persista* dans ses mœurs et son incrédulité, et *pour donner jusqu'au bout un détestable exemple*, il mourut en refusant de recevoir les sacrements de l'Eglise.» Quel style, bon Dieu, pour un chef d'école, qui a eu la prétention d'ôter la parole à l'auteur de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations!*

INTRODUCTION A LA SCIENCE DE L'HISTOIRE.

L'idée dominante de ce livre, c'est qu'il y a dans l'histoire autre chose que de l'humanisme et du naturalisme; c'est qu'il y a du surnaturalisme et du révélationisme, c'est-à-dire du providentialisme dans le sens religieux et sacerdotal du mot.

Voici quelques textes:

« L'homme ne s'est pas créé son but, son but lui a été révélé.»

« Il y a du surnaturel dans l'histoire.»

« L'homme a reçu de Dieu même la révélation de ses devoirs ou de sa fonction.»

« La morale est révélée.»

Il est facile de supposer que, partant d'un tel principe, l'auteur n'admet pas que le but de la société soit le bonheur commun, ni la série des tendances, des actes, des faits, qu'on a coutume de généraliser sous la dénomination d'utilitarisme.

« On a dit à la société, écrit M. Buchez, que l'homme n'était « que matière, c'est-à-dire besoins et plaisirs; et la société s'est « faite besoins et plaisirs. On lui a dit que l'organisation poli- « tique *n'était qu'une forme pour assurer le bonheur de chacun*, « et la société.....»

Plus bas:

« Le bien socialement, c'est le dévouement, le sacrifice.»

Ainsi, résumons: le *but* social a été *révélé*, et cette révélation nous enseigne que le but que doivent poursuivre les hommes, c'est de se *dévouer*, de *se sacrifier*.

Parmi les développements multipliés et divers de cette double théorie, vous trouvez plusieurs études de détail qui ne manquent pas d'intérêt, même lorsqu'elles manquent de logique. Par exemple, vous trouvez un aperçu de classification universelle, une indication des phases par où a passé l'idée de progrès, et

Digitized by Google

enfin des notions curieuses sur la géologie, l'anatomie comparée et l'embryogénie. A défaut de doctrines sévères et synthétiques, M. Buchez met toujours dans ses ouvrages enormement d'érudition.

On va me demander: que pensez-vous de la philosophie historique que vous venez de résumer?

Je réponds:

M. Buchez se moque de l'opinion qui veut que l'organisation politique et sociale *ne soit qu'une forme pour assurer le bonheur commun.* — A son aise: moi j'adopte cette formule, et tout le monde civilisé l'adopte avec moi.

M. Buchez veut qu'il y ait du surnaturalisme dans l'histoire antique. — Moi, je crois qu'il n'y en avait pas plus dans l'histoire des vieux temps, que dans l'histoire d'hier et dans l'histoire d'aujourd'hui.

M. Buchez est d'avis, après le vénérable d'Aguesseau, après Swédenborg, après Vintras, après Stupidini, Gourmandina et Coglionaskoff, « que l'incrédulité n'est pas la marque d'un esprit «fort, mais celle d'un esprit faible.» — Moi, à cet égard, voici ma profession de foi en deux articles. *Article premier:* L'incrédulité grossière et brutale, qui conclut à l'égoïsme et au matérialisme, n'est pas seulement une marque de faiblesse, c'est une marque de coquinerie et de scélératesse; mais, *article deux:* les frères crédules qui basent leur philosophie sur un serpent qui parle et sur une pomme d'api mangée par une femmelette, sont ce qu'on appelle de bonnes âmes, à l'endroit desquelles j'ai certainement plus envie de rire que de me fâcher. Je les bénis de mes deux mains.

M. Buchez s'est fourré en la cervelle qu'on peut accorder la doctrine du péché originel et la théorie du progrès. — Moi, je ne partage pas ce sentiment pieux. J'affirme que, dans le système où la perversité native et irrémédiable de l'homme, et l'action incessante, au millieu de notre société, de quelques millions de diables tentateurs et malfaisants, sont des dogmes fondamentaux; j'affirme, dis-je, que, dans une telle société, le progrès n'est qu'une chimère. L'idée de la vallée de larmes est là, d'ailleurs, qui me donne raison. J'atteste de plus à M. Buchez, que l'hypothèse du progrès indéfini est une hérésie, et presque une impiété, dans tous les livres approuvés par l'Ordinaire.

Voilà la foi que je professe à l'encontre des croyances buchéziennes, et, à travers mille et mille preuves sur lesquelles je pourrais m'appuyer, je suis frappé, en ce moment, de celle-ci: — Regardez les sociétés humaines; d'un entraînement irrésistible,

Digitized by Google

elles marchent complètement au rebours de vos idées. Tout l'ensemble des nouvelles évolutions sociales proteste contre une mythologie usée jusqu'à la corde. Vos vieilles histoires ne pèsent plus un atôme dans la vie pratique, dans la vie réelle. Les mères du XIXe siècle ne croient plus qu'au sortir de leurs entrailles, leurs petits anges puissent être pour Dieu des objets de colère, qui seraient rôtis et torturés en Enfer, sans la tasse d'eau et sans le grain de sel: depuis que les mères aiment leurs enfants, le grand Dieu du Ciel s'est véritablement fait homme; il est devenu bon, paternel, raisonnable, et, par conséquent, vous êtes perdus. Vos symboles sont déjà dans la collection poudreuse des anciens souvenirs. Vos temples sont des musées. Vous n'existez plus.

Savez-vous bien, Monsieur, que c'est terrible pour une théologie que de se voir et sentir dégéler, fondre et tourner en vapeur, à mesure que monte le soleil de la civilisation!

TRAITÉ DE PHILOSOPHIE.

Il est certain que rien n'est moins charmant que d'étudier la philosophie, *scientia entium eorumque relationum*, dans un petit séminaire. J'en sais personnellement quelque chose.

Lors donc que M. Buchez voulait réformer l'enseignement philosophique dans les écoles cléricales, je crois qu'il n'était pas mal avisé.

C'était là le but qu'il se proposait en publiant l'*Essai d'un Traité complet de philosophie au point de vue du catholicisme et du progrès.*

Ce livre, d'une éruditon épaisse et indigeste, n'a rien réformé du tout, cela va de soi. Il n'est besoin de réformes que pour des institutions qui ont quelque chose à craindre des portes de l'Enfer. Or, la *Philosophie de Lyon* n'a rien à craindre des portes de l'Enfer. Donc elle ne doit pas se réformer.

Entre autres matériaux qu'apportait Buchez à l'édifice de la philosophie catholique, je dois noter deux idées qui m'ont paru un peu plus originales que les autres.

La première, c'est que le syllogisme ne doit pas être employé dans la susdite philosophie catholique. M. Buchez prétend que les anciens pères de l'Eglise n'ont pas usé de ce profane instrument de ratiocination, triste produit du génie purement humain de l'Inde et de la Grèce. Les premiers pères exposaient pure-

Digitized by Google

ment et simplement leur foi. Ils ne s'embarassaient pas dans le dédale des argumentations. Il faut revenir à leur méthode.

S'appuyant sur cette donnée. M. Buchez attaque la dialectique dont on a usé, depuis saint Thomas, dans la théologie et la philosophie chrétiennes. Il n'est pas thomiste du tout. Une chose surtout l'a grandement choqué dans la *Somme contre les gentils.* Saint Thomas, qui ne doute de rien, savait « que dans l'état d'innocence, il devait y avoir quelque inégalité entre les hommes, ne fût-ce que celle du sexe, ou de quelque autre de l'esprit ou du corps.» M. Buchez trouve cette doctrine entachée d'aristotélisme et contraire à l'Évangile, qui dit: « que les hommes et les femmes seront tous comme des anges de Dieu dans le Ciel.»

Si l'on doit trouver beaucoup de choses comme celle-là par le moyen de la *Nouvelle Méthode* proposée par les buchéziens, je demande à m'en servir.

Ah, véritablement, c'est bien le cas de citer ce passage de Luther:

Pars crucis meæ vel maxima est, quod videre cogor fratrum ingenia, studiis optimis nata, in cœnis vitam agere fatidis, et operam miserè perdere.

(Luther, *Épist.* 1516.)

Moi aussi, quand je songe que des esprits élevés et démocrates, passent leur temps à examiner la question de savoir si les élus porteront des cotillons ou des culottes, cela m'est une croix de douleur!

La seconde thèse saillante du *Traité de philosophie* est celle-ci: — Le critérium de certitude avec lequel nous devons juger de la vérité et de la fausseté d'une doctrine, c'est la tendance morale de cette doctrine, l'ensemble des conséquences qu'elle comporte. « Il faut prononcer sur les inconnues par les règles « qu'elles nous imposent.»

Buchez applique ce critérium à la question de l'existence de Dieu: « Supposez Dieu n'existant pas, dit-il, la morale n'exis- « tera plus dès l'instant où elle ne sera plus acceptée comme « un commandement irréfragable.»

Je n'examine pas ici ce qu'il peut y avoir de juste dans cette idée du *Critérium des conséquences morales.* Peut-être y aurait-il un côté par où ce système pourrait se soutenir, comme peut se soutenir, à certains égards, le *Critérium du sens commun* de Lamennais.

Qu'il me soit seulement permis de dire à M. Buchez, qu'avec une pareille théorie, il fournit des armes bien dangereuses à

Digitized by Google

à côté d'elles, les bonnes d'enfant se laissaient conter des douceurs par les militaires des casernes environnantes. Tout cela m'amusait beaucoup: j'ai toujours tant aimé à voir la nature, s'épanouissant, naïve et spontanée, dans la vie des petits et des simples!

Et puis, parfois, je rencontrais, dans la plaine Monceaux, et je contemplais, avec plaisir et respect, un vieillard qui, par le beau soleil, venait souvent s'asseoir sur un banc de la place de l'Europe, au milieu des raccommodeuses et des tricoteuses, et jetait son petit mot dans leurs conversations sur la pluie et le beau temps. Ce vieillard, qui paraissait âgé de soixante-douze à soixante-quatorze ans, avait la tête forte, le front très bombé, la bouche mélancolique et douce. Ses rares cheveux blancs tombaient en boucles languissantes sur le col de sa redingote couleur marron. Il y avait en lui du bourgeois et de l'idéal tout ensemble. La vieillesse qui avait ébranlé ses dents, avait épargné ses deux beaux yeux bleuâtres, restés clairs et frais comme ceux d'un jeune homme. Quand il causait des riens du jour avec les matrones du quartier Tivoli, il vous produisait l'effet d'un bon rentier de la rue d'Amsterdam ou de la rue de Londres; mais, si, par hasard, son noble front se redressait, il vous semblait y voir une auréole.

Ce n'était pas un frère morave.

Qui était-ce donc?

Devinez son nom, et si vous ne le devinez pas, allez là-bas, sur la place de l'Europe, et demandez-le à la bonne vieille Lisette, si elle y vient tricoter encore quelquefois.

Un jour que j'avais arpenté en tous sens la plaine Monceaux, je me trouvai assis, par la grâce de la toute divine et toute adorable flânerie, vers cette portion des terrains vagues la plus voisine de la place de Laborde. Comme je rêvais à mille et une choses, il me vint en souvenir que l'on m'avait indiqué par là une maison où il devait y avoir quelques frères moraves. J'ignorais le numéro et même la rue de cette maison. Je me décidai à la chercher. Après avoir sonné inutilement à plusieurs portes, j'avisai un portail rond, fraîchement recrépi et blanchi. C'était là. Je traversai une cour propre et coquette, et j'arrivai à un corps de bâtiment isolé. La porte était grande ouverte: j'entrai. Une jeune fille descendait l'escalier. Je lui parlai, elle me répondit en anglais. J'étais en terre étrangère.

Il faut remarquer, en effet, que les moraves, non plus que les quakers, n'ont jamais eu d'établissement considérable dans notre pays. L'esprit français ne s'accomode pas facilement de

Digitized by Google

sectes où la première qualité de l'esprit est le sérieux, et la première condition de la vie, la simplicité.

La maison de la plaine Monceaux n'est pas, à proprement parler, une église de moraves ; c'est une famille où un médecin d'origine allemande nommé Y...., sert de centre aux frères évangéliques qui peuvent se trouver dispersés dans Paris. Sans doute aussi, le docteur Y.... donne ses soins et ouvre son habitation, qui est assez vaste, aux personnes malades de la secte. Il importe peu, d'ailleurs, de pénétrer dans ces détails secondaires; ce qui importe, c'est qu'il y ait là, dans cette maison privée, un petit sanctuaire de la moravie: à ce titre, la demeure du respectable médecin allemand doit être rangée dans la galerie que nous composons des temples de la mysticité.

Je n'avais jamais vu le docteur Y.... Il ne me connaissait pas personnellement. Je pris cependant la liberté de demander qu'il voulût bien me recevoir.

On me fit attendre quelques instants dans un salon meublé à la manière anglaise, confortablement, mais simplement. Tout autour de la chambre, dans de petits cadres unis et noirs, étaient des gravures représentant les principaux pasteurs de la secte morave: l'héroïque Jean Huss, le jeune et intéressant Jérôme de Prague, le tribun Luther, le célèbre Zinzendorf, le héros des Herrnhouters, et une foule d'autres docteurs fameux parmi les frères.

Je n'avais pas fini d'examiner cette galerie religieuse, que le docteur Y.... parut.

Il me salua avec douceur et gravité: je crois que les moraves se font un devoir de suivre dans la vie ordinaire, au point de vue de la simplicité, les habitudes des quakers, sauf l'excentricité du tutoiement et de la tête couverte. Ce sont des quakers sans affectation.

— Vous désirez me parler, monsieur? me dit le docteur Y....

— Monsieur, je cherche à m'instruire des manifestations religieuses qui se produisent actuellement en France, en dehors des cultes établis. Il m'a été dit que vous pouviez me renseigner sur les moraves: voilà pourquoi je viens à vous.

— Mon Dieu, monsieur, je ne sais trop par où commencer: la matière est très vaste; si vous vouliez avoir l'obligeance de me faire des questions précises?

— Avant tout, monsieur, je vous dois un aveu. Il est possible que je publie les renseignements que je recevrai de vous; cela m'oblige à vous dire quelque chose de mes opinions personnelles: il est bon que vous sachiez sur quel terrain vous marchez.

Digitized by Google

— Comment cela, monsieur?

— Je ne m'engage point à parler en bien de votre secte; je ne la connais pas; je l'étudierai; et quand elle me sera connue, j'en dirai franchement ce que j'en penserai.

— Mais, monsieur.....

— J'ai autre chose à ajouter. C'est, je vous le répète, un devoir pour moi d'être franc avec vous, et de ne pas surprendre votre religion. Le livre où je placerai vos renseignements n'aura pas votre approbation: ce sera un livre hardi de pensées, un livre rationaliste. J'ai été attaché à un certain culte par les personnes qui ont élevé mon enfance et dirigé mon éducation; mais aujourd'hui, monsieur, je n'appartiens plus à ce culte, ni à aucun de ceux qui sont pratiqués en Europe. Ainsi, non seulement vous n'avez pas affaire à un apprenti morave, mais encore celui qui vous parle, tout en respectant, sous quelque forme qu'elle se manifeste, la conviction de ses semblables, tout en sentant profondément en lui même l'aspiration de l'infini, et ce qu'il appellerait volontiers l'aiguillon des choses éternelles, repousse cependant, avec une énergie raisonnée, tout ce qui se rattache aux révélations positives.

— Mais, monsieur.....

— Maintenant que je me suis ouvert à vous en toute franchise, voulez-vous, monsieur, me renseigner sur les moraves, soit de vive voix, soit en me prêtant ou en m'indiquant les ouvrages que je pourrais lire avec fruit en vue de mon dessein?

— Sans hésitation, monsieur; je n'ai point à vous juger. Je suis avant tout, en ma qualité de frère morave, un homme de liberté. Le premier article de ma foi, c'est que la foi doit s'exprimer et se pratiquer librement. Si je ne pensais ainsi par éducation et par tempérament, je serais encore du parti de la liberté, par calcul, en vue des intérêts positifs de la société. Il n'y a de vraie religion, de religion sérieuse, efficace, utile aux moeurs publiques, que dans les pays où le droit de la pensée individuelle est respecté jusque dans les écarts les plus exagérés du *secticisme*. L'esprit de secte est le sel réparateur sans lequel les religions d'état se corrompraient. Ne me parlez pas de la religion de l'Italie et de l'Espagne; il n'y a point de religion dans ces états-là. La conscience religieuse ne s'épanouit réellement qu'en Angleterre, en Amérique, aux lieux où elle n'a point de limites d'activité, point d'entraves pour l'empêcher de se mouvoir. Je suis de cette race d'hommes libres, monsieur, qui, étant chrétiens jusqu'à la moelle de leurs os, peuvent prier pour vous, avec des larmes, si vous ne l'êtes pas, mais qui croiraient commettre un crime contre l'humanité

Digitized by Google

et contre Dieu, non seulement s'ils vous punissaient, mais si seulement ils vous condamnaient en leur cœur de ne pas l'être.

A quelques mots près, telle fut la loyale et digne réponse que me fit le docteur morave. Je fus touché, je l'avoue, de ce ton calme, sincère, honnête, élevé. La conversation s'engagea entre nous, franche et amicale, comme si nous eussions été de vieilles connaissances. Quoique profondément séparés de croyance, nous nous retrouvions unis sur un terrain commun: l'un et l'autre nous professions un respect suprême pour le droit de la conscience humaine; tous deux nous sentions que rien au monde ne saurait prévaloir contre cette vérité primordiale, antérieure et supérieure à tous les dogmatismes: la foi, qui doit s'exprimer librement, n'est pas libre en elle-même, l'adhésion de notre esprit est indépendante de notre volonté, et l'homme ne peut être appelé à répondre devant ses semblables que de ses intentions.

De mes conversations avec le docteur Y...., et de mes lectures, sont résultés les renseignements qu'on va lire.

Je ne sais si mes lecteurs se rendent bien compte du mouvement hérésiarque dans l'histoire de l'Église. Il importe souverainement de rattacher l'histoire des moraves à l'histoire générale des hérésies.

Au commencement, les hérésies chrétiennes eurent surtout un caractère dogmatique. Pendant l'incubation du dogme par les Pères, par les conciles, on se disputait sur la métaphysique du culte. La grande hérésie d'Arius est le type suprême de ces disputes primitives. On sait que, dans cette querelle arienne, il s'agissait de savoir *si*, dans la chaîne, dans la série des *éons* ou êtres d'essence divine et angélique, l'*Eon* Fils était exactement semblable à l'*Eon* Père. Le concile de Nicée, qui avait apparemment des renseignements très précis sur cet article, déclara que ces *éons* étaient identiquement semblables, tandis que le prêtre Alexandrin Arius, non moins exactement informé, soutint mordicus qu'il n'en était rien, et qu'il y avait entre eux une différence plus ou moins légère. Chaque parti, pour soutenir sa thèse, versa le sang de l'autre, au point que l'arène théologique devint une boucherie. Que Dieu bénisse les *éons!* Amen.

Au moyen-âge et au XVI^e^ siècle, les hérésies considérables ont eu plutôt un caractère moral et pratique. Je ne prétends pas dire que tous les hérésiarques ont été des modèles de vertu. Cependant, il faut reconnaître qu'en ces temps-là, l'hérésie a été généralement une protestation contre le relâchement et la corruption de l'église officielle. A cet égard, je dois le dire,

Digitized by Google

il s'est répandu en France des opinions bien erronées. A entendre le commun des écrivains et des parleurs, il semblerait, par exemple, que la réforme du XVI^e^ siècle n'a été que la révolte des sens contre l'esprit. On croit avoir confondu le protestantisme quand on a dit, après Érasme, ce mot plaisant, que, comme dans la comédie, tout se termina par des mariages de prêtres avec des nonnes.

C'est là une appréciation d'une fausseté insigne. Pour nous borner à la France, j'affirme et je fais serment, envers et contre qui que ce puisse être, que la réforme a été chez nous, dans l'ensemble, une protestation de la pudeur familiale contre le concubinat; une sorte de résurrection de l'évangélisme primordial, au millieu d'une société qui n'avait plus du christianisme que le nom. J'aurais, contre les négateurs de cette vérité, des arguments de fait terribles, un surtout: celui que me fournit le supplice d'Anne Dubourg sous Henri II. Pourquoi Anne Dubourg fût-il brûlé? Parce-qu'il faisait trembler le vice des cours. Je regarde comme un aphorisme historique, que la France se fût faite huguenote, si elle n'avait eu peur du sévère évangile de Calvin.

Tel fut, dans l'ensemble bien entendu, et sauf des exceptions faciles à expliquer, comme celle d'Henri VIII, un misérable qui n'appartient pas à l'histoire du protestantisme, mais exclusivement à l'histoire des monstres, tel fut, dis-je, le sens fondamental du mouvement hérésiarque au moyen-âge et au début de l'époque moderne: l'esprit du christianisme primitif s'insurgeait contre le christianisme corrompu qu'avait fabriqué la cohorte des passions égoïstes et ambitieuses.

Les Albigeois, les Vaudois, non-seulement simplifiaient le culte et le ramenaient à la gravité de son origine, mais encore demandaient la réforme des moeurs.

Les Hussites, en Allemagne, les Wicleffistes, en Angleterre, présentent le même caractère.

Les différentes sectes protestantes ne firent, à cet égard, que renouer la tradition.

Et, certes, ces protestations morales des hérésies étaient de la plus grande utilité. Qu'on y songe, les Albigeois venaient au cœur du moyen-âge, en ce temps de moeurs effroyables, où l'on trouve des réglements qui interdisent l'entrée des monastères *aux femelles des animaux.*

Jean Huss venait à l'époque du concile de Constance quand cette ville, à cause d'un si grand rassemblement de théologues, était transformée en un immonde lupanar, quand le pape Jean XXIII s'avouait, et était déclaré coupable de tous les

Digitized by Google

péchés mortels, c'est-à-dire de tous les crimes et de toutes les horreurs.

Luther et Calvin venaient au moment où ce bâtard de Paul III parcourait, comme cardinal visiteur, les évêchés d'Italie, et commettait, sur un jeune évêque de seize ans, un attentat dont la camarilla fit des gorges chaudes, et dont le prélat adolescent mourut, consumé de honte.

Voilà dans quel état les sectes trouvaient le christianisme officiel. J'entends dire parfois que les hérésiarques s'éloignaient de leur mère: honnête mère, en vérité!

Arrivons aux moraves.

Les moraves datent du bûcher de Jean Huss, de ce bûcher sublime où fut dit ce grand mot, ce mot qui est presque l'égal du *Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font*, ce mot qui devrait être gravé dans le cœur de tous ceux qui sont disposés à souffrir pour la cause qu'ils aiment, ce mot qui est sanglant comme l'ironie, mais doux comme la résignation et beau comme le dévouement.

Vous le connaissez, ce mot? si vous l'avez oublié, je vais vous le dire.

Jean Huss avait été dégradé de la dignité sacerdotale. On lui avait mis sur la tête une mître de papier sur laquelle étaient peints deux diables, avec cette inscription: HÉRÉSIARQUE.

Le noble prêtre bohémien marcha au supplice, qui devait avoir lieu sur une place en dehors de la ville de Constance. Le long de la route, il disait ce verset du psaume: «Je remets «mon esprit entre tes mains; tu m'as sauvé, Seigneur, Dieu «fidèle.» Un comte allemand qui était chargé de surveiller sa mort, ordonna aux bourreaux de l'empêcher de prier, ce qu'ils firent en le frappant. Quand il fut arrivé sur la place, on le lia à une planche, on lui mit une chaîne rouillée au cou, et on l'éleva en l'air. Tout étant ainsi disposé, les exécuteurs commencèrent à arranger le bucher sous ses pieds. Chacun apporta des fagots de menu bois. Mais on avait oublié la paille. Un paysan, qui avait sa chaumière tout près, en apporta un fagot, et le posa près du martyr, avec un air de componction. Le voyant faire, Huss dit en souriant: *ô sancta simplicitas!* ô simplicité des petits et des misérables, qui ne comprennent pas que les cœurs dévoués veuillent les relever de l'abjection! ô simplicité des esclaves qui insultent leurs libérateurs! ô simplicité du pauvre peuple qui assassine les anges de la Bonne-Nouvelle et de la Paix! ô SANCTA SIMPLICITAS!

Cette épouvantable exécution exaspéra la Bohême et particulièrement, au nord de la Bohême, la province de Moravie. Ce

Digitized by Google

prétendre à toutes les satisfactions de la vie; mais sa nature le portait exclusivement aux choses religieuses. Dès l'enfance, il y avait trouvé une grande volupté.

Ayant appris la fuite et le malheur des Moraves, le jeune homme s'intéressa aussitôt à leur sort. Il leur donna le coin d'une forêt, dans un de ses domaines, et, sous la direction de Christian David, les fugitifs se mirent à abattre les arbres et à construire quelques maisons. Les annales de la secte rapportent qu'en défrichant et en bâtissant, ils chantaient souvent le psaume 84e, où il est dit: «C'est ici que le passereau a «trouvé sa maison et l'hirondelle son nid.» Telle fut l'origine d'*Herrnhout*, lieu saint entre les lieux saints des Moraves, sanctuaire de leur idée, Sion de leurs rêves, de laquelle ils ont reçu le nom de *Herrnhouters*.

Herrnhout, en quelques années, devint une colonie florissante. Le comte Zinzendorf finit lui-même par y venir habiter, et, après avoir reçu d'un évêque luthérien l'ordre *ecclésiastique*, par y exercer les fonctions de ministre. La réputation des Herrnhouters s'étendit alors, non-seulement dans toute l'Allemagne, mais aussi en Hollande, en Angleterre et jusqu'en Amérique. Une correspondance s'établit entre eux et la plupart des sectes piétistes qui pullulaient à cette époque dans le monde protestant. De ce petit coin de la Lusace, il partit des légions de missionaires qui portèrent les idées, ou plutôt les sentiments des Moraves, dans toutes les parties du monde, aux Indes orientales, aux Antilles, à New-York, à Amsterdam, à Londres, à Genève, à Stockholm, en Laponie, en Livonie. Zinzendorf fit plusieurs fois le voyage de Hollande et celui de Londres; deux fois il traversa l'Océan pour aller visiter les missions des nègres aux îles américaines. De son vivant, il se fonda quarante-huit établissements de son église.

Ce succès paraît d'autant plus extraordinaire, que l'établissement de la secte fut traversé de mille façons. Zinzendorf fut renié de toutes les cours avec lesquelles sa grande naissance le mettait en rapport. Le roi de Pologne, son suzerain, lui ordonna de vendre ses biens. Le lendemain de sa promotion au ministère religieux, le roi de Danemark lui fit redemander une décoration qu'il lui avait donnée. Il fut ensuite exilé d'Herrnhout. En Hollande, où il s'était réfugié, on indisposa les autorités contre lui, et il fut chassé. Pendant une année, il ne sut, à la lettre, où aller reposer sa tête.

Zinzendorf, grâce à la tolérance de Frédéric II de Prusse, le grand roi philosophe, qui avait conquis la Lusace, revint mourir, en 1752, au milieu de ses chers Herrnhouters. Après lui,

Digitized by Google

le succès alla grandissant toujours. Les missions se multiplièrent, et, à l'heure qu'il est, les frères moraves comptent, dans toutes les parties du monde, excepté les états du midi de l'Europe, plusieurs centaines d'églises, et près de quatre-vingt mille adhérents. La maison de la plaine Monçeaux est une petite fleur de ce puissant arbre mystique.

Il s'agit pour nous, maintenant, de caractériser l'église morave dans son dogme, dans sa morale, dans le principe d'action et de vie qui produisit le zèle de Zinzendorf et de ses collaborateurs.

Le fondement de Herrnhout, c'est la foi, c'est une foi ardente, exaltée.

Voilà encore une chose que l'on ne sait pas beaucoup en France où, dans certaines contrées, les protestants sont regardés comme des athées sans foi ni loi, ennemis de Dieu et des hommes: c'est que le protestantisme allemand et anglais a rétabli l'amour de Jésus dans le monde au XVIII^e^ siècle. Pendant que nos abbés français faisaient des vers galants dans les boudoirs des courtisanes, pendant que l'Italie dormait dans sa fange sacrée, pendant que les moines d'Espagne brûlaient et faisaient hurler la chair vivante de l'homme au nom de l'Évangile, qui est-ce qui conservait la tradition des anciens jours, quand sur le bras de la croix gémissait une colombe, et qu'au pied de la croix languissait un agneau.

Qui conservait cette tradition pleine de survité et de mansuétude? Qui?

C'était le protestant Wesley d'Angleterre; c'était Swédenborg de Suède; c'était Zinzendorf le Herrnhouter.

Je ne saurais dire combien Zinzendorf aima Jésus et combien il le fit aimer autour de lui. Un cœur où il insuffla particulièrement sa tendre passion, ce fut celui de sa petite fille, de sa chère Caritas. Cette enfant ne fit que passer; elle mourut à l'âge de quatre ans: mais cette courte vie fut tout un gracieux poème chrétien. A peine pouvait-elle lier les mots ensemble, que son père lui faisait chanter ce cantique morave:

Garde, garde bien ma vue,
Cher Sauveur, dans ton amour;
Qu'elle soit toujours tendue
Vers ton grand et dernier jour.

Cher agneau, prince de paix,
Lorsque tes divins attraits, etc...

Un jour qu'elle jouait à la fenêtre, un homme de l'église lui cria de la rue: «M'aime-tu, Caritas?» — «J'aime tout le

Digitized by Google

« monde en Jésus », répondit-elle. Elle venait d'atteindre sa quatrième année. Elle tomba malade. Elle voyait tout le monde fort agité, fort inquiet. Elle seule était calme. Souffrant beaucoup, « elle avait la patience d'un petit agneau », disent les annales de Herrnhout. Elle souriait à ceux qui la venaient voir; c'était un attendrissement universel. Mais où l'émotion fut à son comble, ce fut lorsqu'elle se mit à chanter le cantique que les Herrnhouters ont coutume de réciter sur la fosse des petits enfants.

Prends-moi dans ton divin repos,
Viens me bercer, Jésus, toi-même, etc.

Quelques jours après, Caritas était endormie. Seulement, pauvre ange, je ne sais pas trop si Jésus te berça! Il y a quelques raisons de croire le contraire, car tu n'avais pas été baptisée par un frère laïque du couvent de Torquemada, et tes cantiques n'avaient pas été composés par le catholique abbé de Voisenon, ni par le catholique abbé Courtin, ni par le catholique abbé de Chaulieu! Aux enfers, Caritas, ma pauvre Caritas, aux enfers! Libido te refuse l'absolution, et c'est elle, vois-tu, qui a les clefs du ciel. Tout au plus tu peux aller dans les limbes de l'honnête Pierre Christologue; mais tu ne seras pas bercée dans les limbes: il n'y a là que de petits enfants comme toi. Et qui vous bercerait?

Pauvres, pauvres petiots des limbes, je demande, foi de bon chrétien, à être mis avec vous, à être votre messie, à vous procurer des nourrices, et j'en trouverai, je vous le jure: il y a sur la terre où vous avez jeté votre premier cri, il y a des femmes, des femmes qui ont des cœurs de femme, qui haïssent le grotesque, surtout quand il est cruel et exécrable, et qui auront pitié de vous, et qui vous donneront leur sein, et qui vous délivreront, — ce qui ne sera pas difficile. On supprimera les limbes purement et simplement, et vous irez tous dans le ciel du bon Dieu!

Par la fille de Zinzendorf, on peut juger de la piété extraordinaire qui régnait à Herrnhout.

A cette piété, à cette ardeur de sentiments, se joignait une grande sévérité de principes et de vie. Un seul fait suffira pour peindre les tendances de la secte à cet égard. Quelques années après la fondation d'Herrnhout, les jeunes filles se réunirent, et « convinrent solennellement de ne prêter l'oreille à aucune proposition de mariage qui leur serait faite suivant le train de ce monde et les désirs de la chair, au lieu de se faire suivant

Digitized by Google

les règles et les usages à observer dans une vraie église de Jésus-Christ.» A la suite de cette déclaration, elles promirent de s'en rapporter, pour leurs mariages, à la volonté des anciens. De là vint qu'il fut assez commun, par la suite, chez les Moraves, de s'adresser au conseil des prêtres pour avoir une épouse de son choix.

Voilà la base de l'oeuvre morave: foi ardente en Jésus, sévérité de moeurs. Quant aux détails du dogme, ils n'ont eu chez eux, non plus que dans les autres églises, qu'une influence pratique assez médiocre. Dans le camp théologique, comme dans le camp philosophique, la métaphysique n'a qu'une action très restreinte sur les actes. Si les Moraves avaient été conséquents, leurs dogmes les auraient rendus détestables. Comme la plupart des sectes protestantes, ils croyaient et ils croient encore, au *salut gratuit* par Jésus, c'est-à-dire, en bonne logique, à l'inutilité des oeuvres pour opérer le salut, à la justification par la foi, etc. Je reviendrai sans doute ailleurs sur ce point; je n'y insiste pas ici pour ne pas surcharger cet article qui est déjà fort long. Qu'il me suffise de dire, en deux mots, que cette doctrine du salut gratuit est une doctrine de fatalité, qui déshonore presque toutes les théologies, sous différents noms, et qui serait la perte de la société, si les hommes, entr'autres qualités qui les distinguent, n'avaient pas celle d'oublier à l'atelier ce qui leur a été dit au temple, et de poursuivre, dans la pratique, exactement le contraire de ce qu'ils adorent dans la spéculation, comme, par exemple, d'admettre, dans la théorie, la thèse de la virginité, et, en sortant du prêche ou du prône, de courir à l'amour. *O sancta simplicitas!*

Jusqu'ici j'ai raconté des Moraves ce qu'on n'en sait qu'imparfaitement dans le public; je dois dire maintenant quelques mots de ce qu'on en connaît presque universellement, des choses par lesquelles ils sont devenus célèbres, par lesquelles ils ont acquis la popularité: je parle de leur administration sociale, de leur vie communautaire.

Il est incontestable qu'à Herrnhout, et dans plusieurs autres colonies, les Moraves se sont organisés suivant la donnée générale du système communiste. Réglementation des vêtements pour maintenir la simplicité, vie en commun, centralisation de la presse entre les mains des ministres du culte: tout y sent le régime du despotisme familial. Il faut lire les réglements écrits par Zinzendorf: c'est de la communauté toute pure. On y prie à la même heure, on y travaille ensemble, on y dîne à la même table; tout y est réglé, jusqu'aux paroles que doit chanter le guet, la nuit, en parcourant les rues:

Digitized by Google

Huit heures ont sonné. Herrnhout! pense toujours
Aux huit qui, seuls, dans l'arche ont trouvé leurs recours.
.....
Il est minuit. Minuit, chrétiens! Y pensez-vous?
C'est à cette heure-ci qu'apparaîtra l'époux.
.....
A trois heures. Le jour paraît à l'horizon.
Que le jour de Jésus brille en chaque maison.
.....
Six heures ont sonné. Voici venir le jour.
Mon travail est fini: veillez à votre tour.

Cependant les moraves ne sont pas essentiellement, comme on l'a dit, des communistes. Ils ne nient pas la propriété individuelle en principe. Même à Herrnhout, le Tien et le Mien ont toujours été admis. La coutume des repas en commun ne se généralisa guère que pour les personnes non mariées. Les familles prenaient ordinairement leur repas dans leur intérieur. Quant aux églises moraves qui se sont constituées en Amérique et ailleurs, à quelques exceptions près, elles n'ont point fait une obligation à leurs membres d'une si entière solidarité. Aux États-Unis, les fêtes de l'Église sont ordinairement marquées par une légère collation où les frères prennent du thé ensemble. Voilà, en effet, tout ce qui peut survivre du regime communautaire, lorsqu'une secte se généralise, et que les nécessités de l'existence la mêlent au mouvement commercial et industriel de la grande société.

Sans donc insister davantage sur le caractère socialiste qu'on a voulu donner à la secte des herrnhouters, disons quelle est la constitution de l'ensemble de l'église, soit dans les lieux où ses membres forment toute la population, comme à Herrnhout, soit dans les pays où ils sont disséminés au millieu d'une grande ville, comme New-York. Il va sans dire que les usages dont nous allons parler ne sont pas appliqués par le petit noyau morave qui est à Paris. Ce noyau n'est ni dans les conditions de nombre, ni surtout dans les conditions de liberté nécessaires pour organiser son régime et son culte. Comme tous les sectaires non autorisés, nos moraves parisiens n'ont la permission de s'entretenir avec leur dieu que dans le silence et dans la nuit (1).

(1) Il paraît cependant que les moraves parisiens ont plusieurs fois obtenu l'autorisation de *s'enterrer* à leur guise.

Digitized by Google

En quelque lieu qu'elle soit établie, la secte morave s'intitule l'*Unité des frères*. Les ecclésioles qui se forment dans la grande Église (*ecclesiolæ in Ecclesiâ*) sont indépendantes les unes des autres, et ne sont unies que par la volonté et l'affection. De temps en temps, des synodes ou conciles resserrent les liens de cette libre fraternité. Du reste, nul dogmatisme absolu ne force les intelligences à passer par le même laminoir. Sauf le respect et la tendresse pour le chef vénérable, Jésus, les herrnhouters n'ont pas de symbole déterminé. «L'union des frères, est-il dit dans les différentes constitutions, ne repose pas sur la conformité des dogmes et des idées, mais plutôt sur l'harmonie des sentiments du cœur, dont l'union d'esprit est la suite. Le but de leur union est de former une vraie église du Seigneur, qui vive d'une manière agréable à Dieu, dans les sentiments de l'affection mutuelle que se doivent des frères et des soeurs.»

La population morave est ordinairement divisée en *chœurs*, suivant le sexe, l'âge et la condition des personnes. On distingue le chœur des enfants, le chœur des jeunes garçons, le chœur des soeurs non mariées, le chœur des frères non mariés, le chœur des époux, le chœur des veuves, etc. Ces différentes sections ont leurs places marquées à la maison de prières.

Le ministère évangélique joue un grand rôle chez les moraves. Les pasteurs, les diacres, les accolytes, sont des personnages de conséquence auxquels on fournit un bon entretien pour moraliser la société, qui se moraliserait probablement sans eux.

Contrairement aux calvinistes, et d'accord avec les luthériens, les moraves ont maintenu l'épiscopat, en le restreignant, bien entendu, à son essence primordiale, qui consiste en une *surveillance fraternelle* sur le reste du clergé et sur l'ensemble du troupeau. Les herrnhouters se vantent d'avoir des évêques dont l'ordination remonte aux évêques vaudois. En effet, les premiers évêques de la guerre hussite furent consacrés par un vieil évêque vaudois, de ceux qui, lors de la première persécution de France, allèrent chercher un refuge en Autriche.

Je crois inutile d'entrer dans des détails plus étendus sur la constitution et la manière de vivre bien connues des moraves. Un mot seulement, en terminant, sur leur manière de mourir.

C'est aussi là un point sur lequel les sectes protestantes peuvent faire la leçon à la secte la plus puissante en France. Les moraves, les méthodistes et autres églises piétistes de la réforme, meurent baucoup plus proprement que nous ne savons le faire, sous le régime que nous suivons. Au lieu de ces choses lugubres, résultat de je ne sais quel mélange de peur et

Digitized by Google

de révolte, qui entourent nos lits mortuaires, ces sectes ont institué des usages, qui jettent un voile de poésie sur les funèbres heures où la vie est terrassée dans sa lutte avec la force de destruction. Chez les moraves, comme chez les méthodistes, il est généralement d'usage de chanter, au lit des mourants, les cantiques qu'ils aiment ou que leur piété indique. Souvent on invite les enfants du moribond à faire entendre ainsi leurs voix aimées à leur père, à leur mère, comme une dernière consolation pour leurs entrailles et pour leur foi.

A ce propos, qu'il me soit permis de raconter ici un fait dont j'ai été témoin. L'un des derniers hivers, j'ai vu mourir un homme d'une belle nature, qui appartenait, sinon entièrement par l'esprit, du moins par les habitudes, à la petite secte des évangéliques, dont la chapelle Taitbout, à Paris, est le centre. La nuit de son agonie, vers minuit, il demanda au médecin combien d'heures il avait encore à vivre.

— Vous me connaissez, docteur, dit-il, parlez franchement.

— Bien, prenez vos dispositions.

— Si on voulait, là, bien fort, on ne pourrait donc pas s'empêcher.....

— Si vous aviez quelques dispositions à prendre, il faudrait.....

Le malade sourit. Il donna quelques ordres relatifs à ses affaires, fit brûler des papiers, puis réfléchit en lui-même pendant près d'une heure.

Au bout de ce temps il appela.

— Mes enfants dorment-ils ?

— Non, ils sont là, au pied du lit, derrière le rideau.

— Ah, c'est bien. Appelez-les, que je les voie.

Les enfants ayant été amenés, il prit leurs quatre têtes dans ses bras et s'appuya sur eux. Puis, après un moment:

— Chantez-moi le cantique que vous avez chanté à la mort de votre mère.

Les enfants se retirèrent un peu, et, les bras pendants, des larmes dans la voix, mais le visage plein de sérénité, ils chantèrent:

Cher Sauveur, ta parole
M'éclaire, me console, etc.....

La physionomie du mourant sembla se ranimer. Il écouta le cantique, d'un bout à l'autre, avec la plus grande attention. Quand les enfants eurent fini, il les embrassa de nouveau et leur donna ses derniers avis; puis, après avoir dit un mot affable à tous les assistants, qu'il ne distinguait plus, et qu'il

Digitized by Google

prenait les uns pour les autres, il entra dans un délire calme qui se termina par la mort, à cinq heures trois quarts du matin.

Voila comme on meurt dans les sectes libres, dans ces sectes dont on a brûlé les membres pendant trois, et quatre, et cinq, et six cents ans; dans ces sectes qui n'ont pas encore droit de cité en France; qui ne peuvent ouvrir une école « parce « que, leur dit-on, n'étant pas reconnues, elles sont et doivent « être considérées comme athées.» Ma main tremble en constatant cette triste erreur des gouvernements abusés!

Chez les Moraves, la liturgie des enterrements diffère beaucoup de nos habitudes. Voici ce que porte une constitution que j'ai sous les yeux:

« Les enterrements se font ordinairement dans l'après-midi ou « vers le soir. L'Église se rassemble d'abord dans la maison « de prière, où le ministre prononce un discours peu étendu, « et lit une relation de la vie du défunt. Le chœur des musi- « ciens précède le convoi et joue des airs de cantique. La bière « est de couleur claire et ornée de rubans; elle est portée par « des frères et suivie des parents et de l'église, qui est divisée « selon les sexes. Les habits de deuil ne sont pas en usage. « Arrivés au cimetière, les assistants se forment en cercle et « chantent quelques versets de cantique, au son des instruments, « pendant que l'on descend le cercueil dans la fosse. Le ministre « fait ensuite la prière et termine par la bénédiction du Seigneur.

« Le dimanche de Pâques, au lever du soleil, l'église, pré- « cédée du chœur des musiciens, se rend pareillement au cime- « tière pour y réciter la litanie de Pâques; on rappelle à cette « occasion les noms de tous ceux de ses membres qui sont morts « depuis la Pâque précédente.»

Je termine par cette simple réflexion, qui est déjà dans le cœur de tous ceux qui m'ont lu:

Est-il possible que la secte que je viens de peindre à mes lecteurs, ainsi que les autres sectes protestantes, ait été et soit encore signalée tous les jours à un peuple spirituel, à des Français, à vous, mon lecteur, comme une coupable hérésie, digne de la haine de Dieu et damnable en l'autre vie?

Est-ce possible?

Cela est pourtant. Cela se dit en une foule de lieux. Il y a telle province, où le nom de protestant est encore synonyme d'infâme. Tout récemment, j'ai vu un village, dans le Berry, où les paysans aimeraient mieux être appelés brigands et assassins que « huguenots ».

Ah! c'est bien le cas de transcrire ici cette éloquente boutade du grand tribun Luther:

Digitized by Google

« Il y a eu ici, à Wittemberg, un docteur français (c'était « un aïeul de Fréron-Veuillot), qui a dit publiquement en notre « présence, que son roi était pleinement et parfaitement assuré « que nous n'avions ni temple, ni magistrats, ni mariage; mais « que nous vivions ensemble comme des animaux, et que chacun « faisait ce qu'il voulait. *Eh bien! comment oseront-ils nous « regarder en face au dernier jour, devant le tribunal de « Christ, ceux qui persuadent de pareilles choses aux rois « et à ceux qui les écoutent!* »

CHAPITRE II.

Les Protestants libres de France.

Ubi spiritus Domini, ibi libertas.
SAINT PAUL.

Je me suis trouvé en relation avec deux sortes de protestants libres, de *dissenters* français, de huguenots non reconnus par la loi: ce sont les baptistes et les chrétiens évangéliques. J'ai été si profondément édifié de ce que j'ai vu chez ces sectaires, que le court chapitre que je vais leur consacrer m'est en quelque sorte imposé par le sentiment du devoir, par ce sentiment intime qui nous fait une obligation de rendre témoignage en faveur de la justice et de la vérité.

I.

LES BAPTISTES.

Les baptistes sont des chrétiens qui ne se reconnaissent pas le droit d'attacher irrévocablement à l'église les enfants nouveau-nés, naturellement incapables de vouloir, et souverainement irresponsables des serments qu'on fait en leur nom. Dans cette secte, le baptême, ou la cérémonie qui assujettit un homme aux dogmes et aux lois de Christ, ne s'administre qu'à l'adulte qui le demande librement, qui librement veut se ranger au joug bienfaisant de l'Évangile. L'enfance est doucement

Digitized by Google

préparée, doucement initiée à la foi; mais le serment qu'exige la foi n'est prononcé que dans l'âge où l'esprit discerne et peut choisir.

La moralité suprême de cette discipline, toute empreinte d'apostolicité, n'échappera à aucun de mes lecteurs; quant à moi, je pense et je dis hautement que la discipline contraire est un attentat à la liberté, attentat contre lequel je proteste, pour mon compte, en tant qu'il a été commis sur moi, avec toute l'énergie dont je suis capable.

Nous avons en France plusieurs milliers de baptistes. J'ai vu une de leurs églises, rue St. Honoré, tout à côté de l'église St. Roch. Ils ont assez souvent été attaqués en justice, comme pratiquant un culte non reconnu et non salarié; mais, en se courbant, comme il convient, sous la main des hommes, ils ont continué d'obéir à Dieu.

Les baptistes que j'ai l'avantage de connaître sont doux, humbles de cœur, charitables, étrangers aux disputes politiques, résignés à la persécution, unis entre eux; ce sont de véritables successeurs des apôtres. J'ose invoquer pour eux, au nom de la sainte liberté des consciences, au nom de Jésus-Christ, dont ils sont des disciples vraiment fidèles, la bienveillance des personnes constituées en pouvoir.

II.

L'ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE.

Voici ce qui se passait en septembre 1848:

Les ministres et les principaux fidèles de l'église réformée de France étaient réunis en synode à Paris. C'était une grande et respectable assemblée où, parmi d'autres personnages distingués, on remarquait le pasteur Coquerel.

Après diverses discussions, on en vint à examiner la question de la divinité de Jésus-Christ. On sait que le pasteur Coquerel se prononce, à cet égard, pour un sentiment assez hardi, celui qui ne veut voir en Christ qu'un prophète de Dieu. Ce pasteur exerça apparemment une grande influence sur le synode; car le 22 septembre, il fut décidé que le point de savoir si Jésus-Christ est Dieu était *ajourné*.

Cette décision de la majorité ne passa pas sans conteste. Deux hommes, spécialement, l'attaquèrent avec une grande énergie de conviction: l'un était un pasteur vénérable, M. Frédéric Monod; l'autre, connu dans le monde politique, était

Digitized by Google

M. Agénor de Gasparin. Au nom d'une majorité nombreuse, ils protestèrent contre ce qu'ils regardaient comme une sorte d'apostasie de la part du concile. M. Monod crut même devoir sortir, par une démission motivée, du consistoire de Paris, dont il était le membre le plus ancien et le plus respecté.

Quelle était donc cette minorité dont MM. Agénor de Gasparin et Frédéric Monod s'étaient fait les organes?

Cette minorité se composait, surtout, des représentants de l'église évangélique.

L'église évangélique est cette fraction des protestants français, qui n' est pas reconnue par l'État, et dont les ministres ne sont pas entretenus par le budget. Les évangélistes sont à proprement parler les protestants libres de France. Ils repoussent toute immixtion du gouvernement dans les choses de religion. Ils s'appellent entre eux «frère», et ils forment une association chrétienne aux yeux de laquelle la coaction en matière de foi est un crime. Ils admettent donc *la liberté absolue des consciences*. D'après l'incident du 22 septembre 1848, on voit si l'esprit de liberté qui les anime est destructif de l'esprit de foi. Il se trouve évidemment que ce sont les confesseurs du Christ les plus convaincus et les plus zélés: ***ubi spiritus Domini, ibi libertas.***

Il est donc bien surprenant que certains administrateurs, apparemment trompés sur leurs tendances, se soient montrés très hostiles à leur égard. Que penser, par exemple, de l'acte par lequel le recteur de la Haute-Vienne, en 1852, a fermé les école tenues par des maîtres d'école évangéliques, par la raison, est-il dit dans l'arrêté, «que l'autorité n'avait pas la certitude du caractère religieux de leur enseignement.»

Assurément, la religion du recteur avait été surprise en cette circonstance: il n'y a nulle part plus de foi chrétienne que dans nos ***dissenters*** français, et si Christ, partout oublié ou méconnu, conserve encore quelques vrais disciples, c'est dans la société évangélique.

Il y a déjà assez longtemps que l'église évangélique s'est fondée en France, à côté du protestantisme officiel. La chapelle Taitbout, son centre principal, qu'un incendie a récemment détruite, existait depuis plus de vingt ans. Depuis longtemps, les protestants libres avaient un organe dans les ***Archives du christianisme***. Différentes missions et stations étaient établies dans plusieurs contrées. Une école normale particulière préparait des jeunes gens à seconder, comme instituteurs, les efforts des ministres. Mais on peut dire que la manifestation du 22 septembre 1848 a donné à cette église un caractère tout-à-fait

Digitized by Google

saillant, et que c'est là véritablement sa date d'inauguration dans l'histoire religieuse du siècle.

Après ce fameux synode, les évangélistes reprirent une nouvelle vie. L'entrée de M. Frédéric Monod dans la congrégation de leurs pasteurs, fut pour eux un heureux événement. D'un autre côté, des jeunes gens pleins de talent et d'activité, d'enthousiasme piétiste et de sentiments élevés, profitèrent de la liberté du régime républicain pour prêcher leur croyance. On remarqua, parmi eux, un jeune homme, M. Léon Pilatte, qui se fit l'apôtre des ouvriers du faubourg Saint-Marceau.

M. Léon Pilatte, qui avait reçu de M. de Falloux, ministre de l'instruction publique, un avis favorable sur ses droits comme prédicateur libre, fut cependant mis en jugement. Voici comme il fut procédé à son interrogatoire:

« Votre nom? — Pilatte. — Vos prénoms? — Léon. — « Votre état? — Ministre de l'Évangile. — De quel Évangile? « — Il n'y en a qu'un. J'ai été consacré par les ministres de « mon église. — C'est-à-dire que vous êtes ministre d'une reli« gion que vous avez faite vous-même.»

M. Pilatte fut condamné.

Je demanderai toujours que l'on rapproche les faits de cette nature de la protestation si religieuse du 22 septembre 1848. Il faut être logique: si vous voulez que Jésus-Christ soit honoré, pourquoi frapper ceux qui l'honorent, en salariant ceux qui le renient. Je le déclare hautement, si je voulais faire de la France un pays pieux, je la livrerais tout de suite à M. Pilatte, à M. Frédéric Monod et à leurs amis: je n'ai trouvé de religion sérieuse, complète, se mêlant réellement à la vie ordinaire, transformant le caractère et les moeurs, que chez ces sectaires-là. Je ne partage aucunement l'opinion de ceux qui croient que la lampe de l'époux va se raninner; mais, d'après des expériences personnelles multipliées, je déclare qu'à mes yeux, cette lampe, qui est près de s'éteindre de toute part, ne luit plus que dans l'évangélisme. Partout ailleurs, Christ ne règne plus qu'en apparence; je vois, non des chrétiens, mais des gens qui ont de vieilles habitudes de culte, non des temples, mais des musées, où la vie n'est plus.

L'évangélisme a derrière lui une noble et grande figure: celle de Vinet.

Vinet, ministre génevois, est le docteur du protestantisme libre. Il justifie admirablement la parole de l'apôtre, que *là où est l'esprit de Dieu, là est le sentiment de la liberté.* Vinet est une nature admirable, qui a su allier la piété la plus sincère et la plus ardente, au respect le plus absolu pour les

Digitized by Google

droits de la conscience individuelle. Éloquent autant que religieux, il est le Chrysostôme et le Bossuet du protestantisme au XIXe siècle. Ses livres, particulièrement l'*Essai sur la manifestation des convictions religieuses* et la *Liberté des cultes*, sont les livres que j'aimerais le mieux avoir faits, si j'étais chrétien. Je mets cet homme au-dessus de tous les chrétiens de tous les âges: il réalise pour moi l'idéal d'un disciple du Christ bienveillant, rédempteur, destructeur des vieilles choses usées, promoteur des oeuvres nouvelles, fils de la lumière et père du progrès. Si, parmi les vingt ou trente évangiles sacrés de l'humanité inspirées, j'en voulais jamais choisir un spécial, ce serait certainement celui de Vinet que je choisirais, et que je mettrais avec respect en un lieu d'honneur.

Écoutez un passage de Vinet. Je le prends au hasard, dans l'une de ses pages un peu diffuses parfois, mais profondément éloquentes toujours.

« Tels sont les différents développements du principe de la « liberté religieuse, pris dans toute son étendue. On a vu qu'il « entraîne la séparation absolue de l'état civil et de l'état reli- « gieux, l'indépendance absolue de la société politique et de « la société spirituelle. Nous sommes donc bien loin de cette « idée de *tolérance* si respectable d'ailleurs. La tolérance est « un palliatif insuffisant, un remède caché au fond des cœurs « généreux dans des temps d'oppression et de fanatisme. Mais « sa présence annonce l'absence de la liberté; et son nom, tout « beau qu'il semble, est une injure aux droits de l'humanité. « Malheureux le peuple, où l'on est réduit à prêcher, à invoquer « la tolérance! Semblable au vaincu qui crie merci, sa seule « ressource est dans de vagues sentiments qu'il n'est pas tou- « jours sûr de trouver au fond des cœurs, parce que les préjugés « de l'esprit les y étouffent trop souvent. Naguères, ce mot, « prononcé par des philosophes, écouté avec complaisance par « les rois, pouvait porter dans les âmes une impression douce « et consolante. Aujourd'hui, ce mot ne suffit plus; et les « consciences, devenues plus exigeantes, ne veulent entendre « que celui de *liberté*. »

Non content d'enlever la conscience au joug de l'autorité temporelle, il la délivre ailleurs du joug des symboles absolus:

« Les confessions, de quelque manière qu'on les rédige, ne « peuvent être, à aucune époque de la société, autre chose « qu'un moyen de se reconnaître. C'est comme un *prospectus*, « où chacun peut prendre connaissance de l'établissement reli- « gieux; ce n'est jamais un joug imposé aux âmes. »

Si, après ces citations, empreintes d'un si noble et si fier

Digitized by Google

de l'Homme ne vînt sur les nuées, juger les vivants et les morts, en un coin grand comme le clos Saint-Lazare ou comme le tiers de la plaine de Grenelle, qu'on appelle la vallée de Josaphat.

Est-il besoin de le rappeler? La susdite génération s'écoula comme toutes les autres; les ante-christ, ou les anti-christ, se montrèrent par troupes, au dire des orthodoxes; mais du Christ lui-même, assis sur les nuées avec ses anges, des trompettes du dernier jugement, point de nouvelles. Le spectacle fut ajourné: les régisseurs de la chose se montrèrent, en cela, bien moins fidèles à leur promesse que ne le sont nos régisseurs des théâtres charnels, qui, du moins, se décident généralement à donner leur pièce, lorsqu'après des retards multipliés, ils écrivent enfin sur l'affiche: « *Irrévocablement*, ET SANS AUCUNE ESPÈCE DE REMISE QUELCONQUE, première représentation des *Pillules du Diable* ou de *Fra-Diavolo*.»

L'affiche des millénaristes primitifs, malgré le *prochainement*, le SANS REMISE, le SANS AUCUNE RÉMISE, le *SANS AUCUNE ESPÈCE DE REMISE*, l'*IRRÉVOCABLEMENT*, et l'**IRRÉVOCABLEMENT, SANS AUCUNE SORTE DE REMISE QUELCONQUE**; malgré tout cela, dis-je, l'affiche millénariste resta sans effet, et, Christ ne venant point, et le monde commençant à s'en scandaliser, les épiscopes ou surveillants, qui commençaient à être quelque chose dans l'empire romain, jugèrent prudent de faire déclarer à l'Esprit-Saint que la venue annoncée de Christ était une « venue spirituelle », que « la lettre des Écritures devait être interprétée spirituellement », et, bref, que c'était une fort grande et fort damnable « hérésie », de regarder vers les nuées, pour voir si les anges commençaient à s'asseoir dessus.

Dans ce temps-là, on n'était pas encore assez puissant pour brûler les hérétiques; les millénaristes ne furent donc pas brûlés; on se contenta seulement de les calomnier; comme tous les hétérodoxes, ils furent convaincus d'être des gens sans pudeur, qui, dans leurs synagogues, éteignaient les chandelles, après quoi, naturellement, ils se mêlaient les uns aux autres, comme des brutes. Ces gracieuses suppositions naissent assez spontanément, comme on sait, dans les chastes imaginations des immaculés disciples de l'agneau, témoin ce que nous avons dit plus haut des accusations immondes portées contre l'hérésiarque Vintras. Pour croire de cœur et raconter éloquemment des détails de polissonnerie, il n'y a tel qu'un archiconfrère, qui pourtant est censé, comme le petit Gonzague, s'imputer à péché

Digitized by Google

de regarder la peau de son genou ou le gras de son mollet. Palsembleu! je me demande où ces pures colombes apprennent toutes ces choses! Serait-ce, pas hasard, l'Esprit-Saint qui les en instruit?

Donc, la représentation du drame de *Josaphat* ayant été indéfiniment ajournée, et même interdite par l'autorité spirituelle, les feuilletonnistes n'en parlèrent plus, et il n'en fut plus question jusque vers le millieu du moyen-âge.

Mais, au moyen-âge, les circonstances avaient changé l'imbécile ignorance de l'époque, l'abrutissement universel des intelligences, rendaient beaucoup plus commodes et plus fructueuses que par le passé ces sortes d'entreprises théâtrales. Ce que le tempérament grec et romain n'avait pu supporter, le tempérament des barbares se l'assimila avec la plus parfaite aisance. Le terme du millénium sacré fut irrévocablement fixé pour l'an 1000. En l'an 1000, le cornet à piston devait sonner aux quatre coins du ciel, qui n'a pas de coins, dans la bouche des anges, qui n'ont pas de bouche, et un triage sévère ne pouvait manquer d'être fait, par le Seigneur, entre ceux qui «le soir du monde approchant» auraient donné leurs biens en testament aux bons moines, c'est-à-dire à leurs pères selon l'esprit, et ceux qui, au contraire, pleins d'une passion malheureuse pour les propriétés terrestres, qui allaient s'évanouir, auraient eu la coupable faiblesse de laisser leur héritage à leurs enfants selon la chair.

On sait comment se termina cette immense et épouvantable escroquerie, dont il n'y a pas d'autre exemple dans l'histoire. L'an 1000 vint, passa, et, souriant comme toujours à l'horizon, le grand soleil de la nature apprit une fois de plus à la pauvre humanité, tremblante et agenouillée dans la terreur, que Dieu n'est pour rien dans les complots des druides, et que les bonzes n'en savent pas plus long, sur les secrets de l'infini, que le dernier laboureur dont ils exploitent la crédulité.

Depuis l'an 1000, nous avons eu encore diverses prophéties relatives au jour fixe de la fin du monde; je les passe sous silence, pour arriver tout de suite à l'objet de ce chapitre, aux millénaristes du dix-neuvième siècle (du XIX^e^ siècle!), aux irvingiens.

Que sont les irvingiens? Qu'est-ce que l'irvingisme?

On sait quelle vérité pratique c'est en Angleterre, à Londres spécialement, que la liberté religieuse. On établit *une église*, comme on établit une maison d'industrie quelconque. Un jeune homme qui a pris ses degrés en cléricature, a le loisir de fonder un établissement religieux, au même titre qu'un autre a le

Digitized by Google

droit de fonder une usine à gaz. Assez souvent un temple est construit par actions, et le prédicateur de ce temple est une sorte de gérant qui, s'il est habile, s'il plaît aux fidèles, surtout aux fidèles du sexe dévot, fait pour lui-même, et fait faire à la compagnie qui le commandite, de très beaux bénéfices. Il convient d'ajouter qu'en général cette tendance au mercantilisme est corrigée, et en partie effacée, par les sentiments plus élevé du prosélitisme religieux, qui, dans les pays protestants, joue un rôle dont nos pays romains n'ont aucune idée.

Ce fut sous le bénéfice de cette liberté absolue qu'en 1820, un pasteur de l'église nationale d'Écosse, nommé Irving (Edward), vint s'établir à Londres, dans le but d'y organiser un enseignement religieux. Après avoir fait un certain bruit comme prédicateur, il loua, pour son culte particulier, dans *Newman-Street*, une chapelle qui, au bout de quelques années, devint un point de mire étrange pour le monde protestant, en Amérique et en Allemagne, aussi bien que dans la Grande-Bretagne.

Que se passait-il donc dans cette chapelle?

Irving était un prédicateur très chaleureux, d'un caractère bouillant, d'une imagination vive, qui poussait volontiers son auditoire à l'exaltation du piétisme, et qui, comme la plupart des orateurs évangéliques qui savent produire l'émotion et la passion, se faisait de ses auditeurs autant de prôneurs, et j'oserais presque dire de séides, si de séides leur était besoin.

Ce qui ajoutait encore au succès d'Irving, outre ses talents personnels, c'était la nouveauté de quelques-unes de ses doctrines, et la forme inaccoutumée de ses interprétations bibliques. Le monde protestant attache une telle importance à sa Bible, qu'il s'émeut infailliblement dès qu'un monsieur quelconque émet une opinion quelconque sur un des points de sa croyance, ce monsieur n'opinât-il que sur le poil de la queue des cochons qui avaient le diable au corps, et qui allèrent se noyer dans le Jourdain ou dans le lac de Cinnéreth.

Irving produisit donc un grand effet par quelques idées biblico-dogmatiques qui lui étaient personnelles, et qu'il soutenait avec feu et tenacité. Entre autres, il prêchait, contrairement à la vraie doctrine orthodoxe, que «Jésus était venu «dans une chair déchue et pécheresse, avec les mêmes appétits «et les mêmes désirs qui se trouvent en nous, et que, de même «que le Saint-Esprit avait soumis en lui et parfaitement dompté «tous les mouvements de la chair, il peut également les sou«mettre et les dompter entièrement en nous, jusqu'à ce qu'enfin, «purifiés de tous nos péchés, nous soyons rendus saints comme «Jésus-Christ était saint.»

Digitized by Google

Notre faible raison ne voit pas de prime-abord le danger d'un sentiment semblable; mais il paraît néanmoins que les protestants orthodoxes, dont la certitude, en ces matières, n'est pas inférieure à celle de Fréron-Veuillot et de Patouillet-Gaume sur des vérités de même acabit, il paraît, dis-je, que les protestants orthodoxes trouvent fort scandaleuses ces idées «sur la peccabilité native du Rédempteur et sur l'impeccabilité possible des rachetés.» Soit! dès qu'il y a un canon là-dessus, je m'incline, et j'espère de la piété de mon lecteur, et aussi de son esprit de soumission, qu'il en fera autant que moi.

Une seconde opinion particulière à Irving, c'était que l'Esprit-Saint n'a pu restreindre son rôle aux temps apostoliques; que rien, dans l'Évangile, et surtout dans les *Actes* et les *Épîtres* des saints apôtres, ne pose cette restriction; bien au contraire, «que les dons miraculeux (don des langues, miracles proprement dits, etc.) doivent toujours demeurer en plénitude dans «l'Église, et que si nous ne les possédons pas, c'est uniquement à notre manque de foi qu'il faut nous en prendre.»

Moi, dussé-je m'exposer au bûcher, je déclare que je partage cette opinion. Je crois fermement que la troisième hypostase trinitaire doit, suivant «nos saintes Lettres», comme dit Bossuet, demeurer d'une manière permanente dans l'Église, et que si nous ne voyons plus les miracles de l'âge apostolique, c'est qu'il y a pour cela de bonnes raisons.

Mais la doctrine la plus extraordinaire d'Irving, celle qui produisait le plus d'effet sur les cœurs, et surtout sur les cerveaux de ses auditeurs, c'était celle qui avait trait «à l'*avénement* et au *règne personnels* du Seigneur» dans un temps rapproché. Souvent il expliquait les *Épîtres* apostoliques et l'*Apocalypse*, en ce qui concerne le millénium sacré, l'anti-Christ, la chûte sur la terre du soleil, qui est treize cent mille fois plus gros que la terre elle-même, l'enlèvement des élus au ciel, qui n'est ni en haut ni en bas; le son de la trompette du jugement dernier, les assises de Josaphat; puis finalement, la rénovation générale, Jérusalem restaurée, le Christ roi, portant sceptre en main et couronne en tête, dictant, comme Charlemagne, des capitulaires, et, comme lui, investissant de ses pouvoirs de puissants et riches *missi dominici*, au rang desquels les pieux irvingiens ne pouvaient naturellement manquer de trouver des honneurs et surtout des honoraires.

Je laisse à deviner l'effet que devaient produire des sermons de cette nature, sur des assemblées où se réunissaient des personnes déjà naturellement portées au mysticisme et à l'exaltation religieuse. Jugez donc: des femmes que l'on persuade de la

Digitized by Google

venue prochaine de Christ sur les nuées, et auxquelles on affirme que l'Esprit-Saint est en elles, prêt à opérer des merveilles, si elles veulent seulement s'y prêter! Il y a vraiment de quoi les rendre folles. Et quand je parle des femmes, je ne veux pas exclure de leur compagnie certains hommes, qui, sous ce rapport, une fois lancés dans les voies de l'absurde, perdent l'un des puissants attributs de la virilité, la domination du bon sens sur les facultés sensitives. On s'apercevra tout-à-l'heure que, chez Irving, comme chez La Fontaine, bien des hommes de droit furent femmes de fait. Et même, chose curieuse! quand la virilité se féminise, c'est incroyable, on va le voir, jusqu'où elle se laisse aller.

Parmi les assidus auditeurs de *Newman-Street*, on remarquait surtout les personnes dont les noms suivent: MM. Donald, Taplin et Baxter, mistress et miss Cardale, mis Hall, miss Campbell, depuis mistress Caird. Ces misters, ces mistress et ces miss étaient fort âpres à la dévotion. Non contents d'entendre Irving à l'église, ils se réunissaient souvent chez lui pour s'exciter mutuellement à la foi en la vraie doctrine de la chair de Christ, à l'immanence de l'Esprit des miracles, et surtout au prochain règne personnel du Seigneur. Or, à la longue, il arriva que quelqu'une des personnes présentes à la réunion pieuse, ressentit, ou crut ressentir, une action directe et positive du Saint-Esprit, agitant intérieurement son âme, et la forçant, en quelque sorte malgré elle, à commenter tel ou tel texte de l'écriture, à débiter quelque prière, avertissement ou discours. Mistress et miss Cardale surtout étaient poussées, dans le commencement, à ces sortes d'exercices qui prirent, dès l'origine, le nom d'*uttérances*, du mot anglais *utter*, qui signifie prononcer, proférer, et qui est appliqué dans les traductions anglaises des livres saints aux *Actes des apôtres*, ch. II, v, 4: «selon que l'Esprit leur donnait *uttérance*.»

Ainsi, l'Uttérance (il faut se faire une idée exacte de ce fait caractéristique de l'irvingisme) est toute parole d'instruction, d'avertissement ou de prophétie, que les irvingiens doués (*gifted*) prononcent au milieu de leurs frères, pendant qu'ils sont sous l'action du *pouvoir* (*in the power*), c'est-à-dire sous l'influence de l'Esprit qui parle dans leurs assemblées. Aux yeux de la secte, ces personnes-là sont des organes divins, des prophètes, des prophétesses, des continuateurs et continuatrices de la mission miraculeuse qui produisait tant d'étonnants prodiges aux temps apocalyptiques.

Voilà donc nos misters, mistress et miss, *uttérant*, à qui mieux mieux, dans le cénacle. D'abord, les *uttérances* se

Digitized by Google

faisaient en anglais; mais bientôt on vit s'y adjoindre le miracle du don des langues. En août 1831, M. Taplin, se levant au milieu de ses frères sous l'influence du *pouvoir*, prononça des paroles en langue inconnue. Personne n'y comprit rien, mais cela n'empêcha pas que le discours ne parût admirable. Ce fut un évènement immense dans la secte irvingienne, et, à dater de ce moment, les *uttérances* acquirent une notoriété et une importance telles, qu'il ne fut plus possible de les restreindre aux réunions fermées, et qu'Irving dut en autoriser l'usage dans les assemblées publiques de prières, dans la chapelle de *Newman-Street*. Un jour, ne pouvant plus résister à l'impulsion de l'Esprit, M. Taplin s'agita violemment à sa place, et on l'entendit s'écrier: «Le Seigneur est proche; pré-«parez-vous à sa rencontre; les jugements viennent: ils l'en-«vironnent!»

Toute l'assistance frémit, et tout Londres dévot s'émut.

Cependant, on n'avait pas encore *uttéré* le dimanche, dans les réunions solennelles du culte. Mais le dimanche 16 octobre 1831, miss Hall, entraînée par l'Esprit, au milieu du service, et ne voulant pas l'interrompre, court de la chapelle au vestiaire, et de là s'écrie, de manière à être entendue de toute la congrégation: «Comment osez-vous supprimer la voix du Seigneur?» Miss Cardale, suivant un si bel exemple, se lève, se précipite, elle aussi, vers le vestiaire, et parlant toutes deux à la fois, avec force contorsions, elles avertissent l'Église qu'elle ait à ne pas contrister plus longtemps l'Esprit-Saint, par la défense de parler au milieu de l'assemblée. Convaincue par cette double homélie féminine, l'Eglise, dès le soir, prêta attention à M. Taplin, qui interrompit un cantique pour *uttérer* en langue inconnue, puis qui s'exclama bientôt en anglais: «Fuyez-vous loin de la voix de Dieu quand il est parmi vous? Où fuirez-vous donc au jour du jugement?

A dater de ce jour, la congrégation d'Irving fut livrée au pouvoir des prophètes, des prophétesses et de tous ceux qui parlaient des langues inconnues. Il ne se passa plus une séance de prières ou de culte sans que les *uttéreurs* ne fissent entendre quelques clameurs apocalyptiques, accompagnées ordinairement des gestes les plus bizarres. Un des membres les plus graves de l'Église, M. Tudor, ayant une fois exprimé le voeu que les prophètes modérassent un peu leurs mouvements et l'éclat de leur voix, s'entendit immédiatement reprendre en *uttérance* par miss Hall, qui s'écria d'une voix éclatante: «Savez-vous «ce que c'est que d'avoir la parole de Dieu comme un feu «dans ses os?»

Digitized by Google

Pendant quatre années, de 1830 à 1834, les *uttérances* allèrent ainsi leur train, servant de truchement entre l'esprit de Dieu et la société irvingienne. Tout se faisait par *uttérance*, les interprétations dogmatiques comme les réglements de discipline. Ce fut de la sorte, par l'inspiration, que se régla définitivement, dans l'irvingisme, la doctrine de «l'humanité pécheresse de Christ et de la perfectibilité indéfinie des chrétiens ses membres.» Taplin, qui était toujours prêt à parler sur toutes sortes de matières, *uttérant* un jour sur le chapitre VIII d'Ézéchiel, déclara que «les femmes dont parle ce prophète, qui adoraient «Thammaz ou l'idole de jalousie dans le sanctuaire de Jérusalem, «c'était l'Église adorant le Sauveur dans une chair immaculée.»

Ce fut également aux *uttérances* que la secte de *Newman-Street* demanda sa constitution disciplinaire. Les *uttéreurs* ne cessaient de déclarer que la société devait s'organiser apostoliquement, à la manière des chrétiens primitifs. Par leurs avis, on élut des apôtres au nombre de douze. L'église reçut aussi de la même manière soixante évangélistes, «selon le nombre des colonnes du tabernacle dans le désert.» A la voix des prophètes, la congrégation se donna encore des anges, des anciens, etc., etc., qui eurent leur place soigneusement et minutieusement marquée dans le temple. Tout étant ainsi réglé, une des jeunes miss *uttéreuses* de l'assemblée, miss Cardale, déclare que le temps était venu, que «le tabernacle étant dressé, la «gloire du Seigneur allait le remplir, qu'une effusion de l'Esprit «de Dieu allait incessamment se répandre sur les saints, et que «la chapelle de *Newman-Street* allait avoir sa Pentecôte, comme «le cénacle de Jérusalem.»

Les langues de feu ne parurent point; mais la manie prophétique, loin de se ralentir, prit une nouvelle extension.

Le prophète le plus éminent de la congrégation n'était pas M. Taplin, comme on pourrait le croire d'après ce qui précède; il était de beaucoup dépassé par un avocat que nous avons déjà nommé, M. Robert Baxter.

M. Baxter était perpétuellement en *uttérance* prophétique. Il prophétisait contre le pape qu'il appellait «l'homme mystique du péché». Il prophétisait touchant le jeune fils de Napoléon, le duc de Reichstadt, qu'il appellait «l'homme personnel du péché». Relativement à ce prince, il annonçait les choses les plus terribles. Il en faisait une sorte d'anti-christ ou d'ante-christ qui devait s'emparer du gouvernement universel de l'Europe, détruire entièrement la religion, et se faire adorer lui-même comme étant Christ.

On sait comment s'accomplit la prédiction irvingienne. L'*ut-*

Digitized by Google

térance de M. Baxter n'était pas encore promulguée, que le duc de Reichstadt rendait le dernier soupir à Schœnbrunn.

Une autre fois, Baxter et sa femme devaient recevoir le baptême de feu, la véritable effusion pentécostale dont miss Cardale avait parlé jadis. Le jour de ce baptême céleste avait été indiqué en *uttérance* par M. Taplin, qui avait dit: «Vous «ferez des signes et des prodiges; attendez et priez afin que «la gloire du Seigneur éclate au milieu de la congrégation.»

«Pénétrés de joie l'un et l'autre, dit M. Baxter dans un «récit qu'il a fait de ses rapports avec les Irvingiens, sous le «titre de *Narrative*, pénétrés de joie l'un et l'autre à l'ouïe «de telles déclarations, nous en attendions, ma femme et moi, «l'accomplissement dans la plénitude de la confiance.»

Le jour fixé pour la descente des langues de feu sur Baxter et sa femme, arrive enfin. Les deux pauvres fous s'agenouillent; ils restent là, morfondus, toute la journée: rien ne vint. Vers le soir seulement, une petite *uttérance* apprit à la société que si l'Esprit ne s'était pas manifesté «c'est que *l'église «spirituelle de Newman-Street* avait manqué d'amour envers «*l'église visible* que Dieu avait rejetée, et qui, quoique «apostate, avait droit à la charité des saints.» Baxter ajouta que le miracle n'était qu'ajourné, et il fixa une nouvelle date.

«Le nouveau jour fixé étant venu, dit Baxter dans la *Nar-«rative*, il nous est dit en *uttérance:* Mettez-vous à genoux «et recevez le baptême de feu. Nous nous mîmes à genoux «et nous priâmes quelque temps sans interruption; mais rien «ne parut. Nous nous mîmes encore à genoux, redoublant «de prières, mais toujours sans rien obtenir.....»

En fin de compte, une *uttérance* définitive déclara formellement que le baptême de feu en question «n'était autre que «la destruction de la chair.» C'est la manière connue d'expliquer par des symboles ce qui n'apparaît pas dans la réalité.

Mais l'esprit prophétique de M. Baxter devait se trouver en défaut d'une manière bien autrement grave encore. Cet *uttéreur* forcené avait adopté surtout pour thème de ses prédictions, la doctrine d'Irving sur la fin prochaine du monde et sur le règne personnel de Christ. Irving, dans un de ses ouvrages, avait émis l'opinion qu'avant la venue du Christ et les jours de la vengeance, solennellement annoncés dans les écritures, les saints seraient enlevés au ciel, ainsi que l'avaient été Énoch et Élie, et qu'ils échapperaient ainsi à la destruction du monde, comme jadis Noé avait été sauvé dans l'arche, comme Loth avait échappé à la ruine de Sodome. Cette opinion devait paraître très vraisemblable à M. Baxter, comme elle nous l'aurait paru

Digitized by Google

à nous-même, si, n'étant pas encore dans l'enfance, nous eussions pu lire Matthieu, ch. XXIV, v. 40 et 41: *Alors, de deux hommes qui seront dans un champ, l'un sera pris et l'autre laissé; de deux femmes qui moudront un moulin, l'une sera prise et l'autre laissée; veillez donc, car vous ne savez pas à quelle heure votre Seigneur doit venir;* et Luc, ch. XXI, v. 36: *Veillez et priez en tout temps, afin que vous soyez jugés dignes d'éviter toutes ces choses.* M. Baxter, qui ne triait pas à sa guise dans les objets de foi que nous propose l'Évangile, admettait donc ce que dit formellement ce saint livre, à savoir, que les justes seront préservés de l'évènement affreux des vengeances du Seigneur. En conséquence, il lui semblait très naturel que les justes, les saints de *Newman-Street*, fussent enlevés au ciel, comme Énoch et Élie, au jour, qu'il croyait prochain, de la grande débâcle. Voilà donc pourquoi, entrant un dimanche en *uttérauce* extraordinaire, il interpréta je ne sais quel logogryphe de Daniel sur la septantième et dernière semaine, et, dans le feu de l'inspiration, annonça qu'au bout de 1260 jours, ou trois ans et demi, à dater du 14 janvier 1832, c'est-à-dire le 14 juillet 1835, les saints en général, et particulièrement les frères de *Newman-Street* seraient *enlevés* au-devant du Seigneur dans les airs, pendant que le reste des hommes serait livré à ses jugements.

Je laisse à deviner l'effet immense de cette prédiction positive, dont la réalisation devait avoir lieu à jour fixe et déterminé. Pendant trois ans, ce fut là la grande préoccupation, la grande affaire de *Newman-Street*. Toutes les oreilles étaient aux écoutes pour entendre la trompette des anges annonçant le dernier jour. Chacun veillait et priait, attendant l'Époux.

Cependant, quelques incidents fâcheux arrivèrent dans la congrégation. Les *uttéreurs*, jaloux apparemment, les uns des autres, décriaient respectivement leurs inspirations. Mistress et miss Cardale niaient que le *pouvoir* s'emparât réellement de M. Taplin toutes les fois qu'il parlait, ou bien elles l'accusaient encore de parler «sous l'influence d'un mauvais esprit». D'autre part, miss Hall, qui était généralement regardée comme une très puissante prophétesse, fut accusée par miss Cardale et mistress Caird d'avoir feint des *uttérances;* l'inculpée, poussée à bout, avoua qu'en effet, en deux ou trois occasions, elle avait préparé les *uttérances* avant de les prononcer. C'était atterrant.

L'avocat Baxter, qui avait joué le rôle le plus actif dans toutes les comédies prophétiques, qui avait formulé la prophétie la plus considérable, celle du jugement dernier pour 1835, déclara bientôt qu'il était désillusionné, et il quitta la secte.

Digitized by Google

Pour comble de malheur, en 1834, Irving, auquel plusieurs *uttérances* avaient ordonné d'aller en Écosse, sa patrie, «pour y rassembler le peuple de Dieu», mourut à Glasgow, dans la maison d'un de ses parents. Les temps d'Énoch et d'Élie n'étaient donc plus, ces temps où les saints allaient au ciel en char-à-bancs de feu? *Newman-Street*, comme le reste, aboutissait donc, lui aussi, après tant d'*uttérances*, à la fosse de six pieds, dans le charnier humain?

Malgré tant d'échecs, tant de déboires, Newman-Street ne se découragea pas. En dépit de M. Baxter, qui, transfuge, comptait au nombre des adversaires déclarés de la secte irvingienne, la congrégation continuait à regarder comme véritablement inspirée la fameuse *uttérance* de M. Baxter lui-même, relativement au 1260e jour, ce solennel 14 juillet 1835, où Christ devait paraître sur les nuées, faisant signe à ses saints de monter à lui, et terrifiant de son regard les ennemis de l'Évangile nouveau.

Depuis cette époque, les irvingiens ont bien dit que, dans leur pensée, la prophétie de Baxter ne devait pas s'accomplir littéralement, et qu'elle n'avait qu'un sens moral et spirituel; mais c'est là une évasion à laquelle ne manquent jamais d'avoir recours les histrions de la bonne aventure sur une haute échelle. Le fait est que *Newman-Street* attachait une telle importance à l'*uttérance* de la venue de Christ, que le ban et l'arrière-ban de la congrégation furent convoqués dans la chapelle pour le 14 juillet 1835. Il y eut ce jour-là une assemblée solennelle, où les saints éprouvèrent tout particulièrement, affirmèrent-ils, la *présence de Dieu*, mais où ne descendit pas la plus petite languette de feu, et où l'on n'entendit pas le plus petit cor du plus petit angeliot du corps des trompettes. Chaque irvingien dut s'en aller souper chez lui, obligé de rester encore en la compagnie de la misérable race des hommes méchants, qui n'entrent pas sous le *pouvoir*, et qui ne prédisent rien en *uttérance*, et ceux-ci, de leur côté, furent préservés, encore une fois, de l'universel branle-bas qui sourit tant aux imaginations apocalyptiques.

II.

A PARIS.

— Il y a donc des irvingiens à Paris?

— Oui, monsieur.

Les irvingiens de Paris paraissent avoir été organisés par

Digitized by Google

deux prêtres, l'abbé Léone et l'abbé Massiot. Ce dernier a adressé au clergé de Paris une lettre circulaire, dans laquelle il déclare, en termes assez amphygouriques, à ses confrères du sacerdoce, les motifs qui l'ont engagé à organiser l'église nouvelle.

Je savais, depuis plusieurs années, qu'il y avait une chapelle irvingienne dans les environs du Luxembourg. Je résolus de la visiter. Un dimanche matin, je m'y rendis.

C'est un humble petit oratoire. L'autel, en bois de chêne, est surmonté d'un tabernacle gothique, suivant le modèle le plus ancien. Point de chandeliers, point de fleurs. Une simple nappe en fil, avec une dentelle large de deux doigts. Deux candélabres unis, d'une forme singulière, sont placés aux deux coins de l'autel : ils sont surmontés chacun d'une lampe mystérieuse, au lieu de cierges. Tout respire une simplicité apostolique : mais ce n'est pas la nudité absolue des temples protestants. On sait que l'irvingisme a une tendance à tenir le milieu, sous le rapport du culte, comme sous le rapport du dogme, entre le protestantisme et l'église romaine.

Sur le tambour de la porte, je remarquai plusieurs troncs sur lesquels étaient écrites diverses inscriptions, entre autres celle ci : DIMES. Les irvingiens, en effet, sont partisans de cet impôt lévitique. Leur manifeste anglais, parmi plusieurs griefs qu'il expose contre l'âge moderne, lui reproche « l'abolition du payement de la dîme *à l'autel de Dieu.* » On voit, par ce seul trait, la bizarrerie de cette secte. Tout en conservant une partie des usages et des caractères protestants, elle exagère, s'il est possible, les prétentions ultramontaines. Du reste, c'est ici le lieu de constater que nos irvingiens français prétendent n'être pas protestants, mais uniquement les restaurateurs de la religion vraiment *apostolique.*

Poursuivons le récit de ma visite à la chapelle des environs du Luxembourg.

A peine étais-je entré, qu'il sortit d'une sorte de petite sacristie, placée au coin de l'autel, quatre prêtres portant barbe. L'un, vêtu d'un rochet ou surplis romain, avec des sortes de manches pagodes, et d'un petit mantelet ou camail, le tout sur une soutane noire moirée, alla s'assoir dans une stalle. Les trois autres étaient l'officiant, le diacre et le sous-diacre. Ils portaient des ornements tout-à-fait semblables à ceux des siècles du moyen-âge. La chasuble de l'officiant, en soie blanche avait cette coupe ample, pointue vers le bas, qu'on voit sur les saints des vitraux d'église. Les étoles du prêtre, du diacre et du sous-diacre étaient aussi dans le vieux système; c'étaient des bandes toutes simples. Les aubes étaient en fil et unies.

Digitized by Google

Je crus voir s'avancer des *sacerdotes* du cinquième et du sixième siècle.

La messe appelée par eux l'*Eucharistie*, fut dite en français. Elle eut, d'un bout à l'autre, le caractère d'une assemblée de la primitive église. L'épitre et l'évangile furent lus, en langue vulgaire, sur le ton d'une lecture qui a pour but d'être entendue, absolument comme ils devaient être lus du temps d'Origène et de Tertullien. La présentation du pain et du vin à l'autel, l'offertoire, la consécration: tout cela se pratiqua avec une simplicité qui me fit songer à ces antiques réunions eucharistiques, où les assistants n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, et où le prêtre répétait, comme un cher souvenir, la cène de Christ.

Tout le monde communia du pain et du calice. Le diacre essuyait la coupe à mesure que chaque fidèle y avait porté les lèvres. Le pain eucharistique était posé, non dans la bouche du fidèle, mais sur sa main. De même, le communiant prenait le calice pour boire. En présentant le pain, le prêtre disait: *voici le corps de Jésus-Christ donné pour toi;* en présentant la coupe: *voici le sang de Jésus-Christ répandu pour toi.*

Ces dévots sectaires sont fort polis pour les visiteurs. Dès que j'arrivai, on m'offrit le livre des prières. Je suivis attentivement tout ce qui se lisait. Il était souvent question de «l'avènement du seigneur». A l'offertoire, le prêtre se tournant vers le peuple, rappela la loi de la *dîme*, mais personne n'apporta rien. Il fut question de «la bienheureuse vierge», nouvelle manifestation catholique et anti-protestante. Je remarquai aussi qu'on pria «pour le gouvernement», et «pour monseigneur l'archevêque de Paris.»

L'assistance se mettait souvent à genoux, comme il se pratique dans les églises romaines, et contrairement à ce qui a lieu dans les églises huguenotes. Dans les moments où les irvingiens s'agenouillaient, je me levais, non pour prendre part au culte, mais par devoir de politesse. Je n'ai pas besoin de dire que je ne communiai pas.

Et ici, qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée. Cette touchante cérémonie de la cène est loin de m'être antipathique; seulement, je ne croirai jamais devoir, un jour de solennité, manger à la même table, ni boire à la même coupe, que des personnes qui perdent leur vie à disserter sur «la peccabilité de la chair du racheteur», et de «l'enlèvement au ciel de quelques rachetés», à l'exclusion de la masse de notre pauvre race humaine, destinée, dans l'opinion de ces malheureux hallucinés, à être moulue «sous la meule de la colère de Dieu.» Non! je ne suis pas de cette messe-là. J'attends, moi, la messe

Digitized by Google

humaine, le souper rédempteur de la raison mariée à la grande morale. Oh! à cette messe-là, mes amis, avec quel transport je briserai le pain eucharistique! à ce souper-là, avec quel enivrement je boirai, dans la coupe fraternelle, le vin des forts!

Toutefois, et en somme, je fus très édifié de l'*Eucharistie* des irvingiens. Les quelques mots qui furent dits par l'officiant, après l'Évangile, n'avaient pas le sens commun; mais cet homme, parlant à l'assemblée, lui adressait de temps en temps ces mots: «Mes amis, mes chers amis.» C'était donc une réunion de frères, le contre-pied des assemblées formalistes où il y a des Melchisédechs sacrés. Et puis, tout cela se pratiquait, se débitait, se récitait, dans ma chère langue française: il y avait donc là quelque chose d'humain. Bref, je me murmurais à moi-même intérieurement: «Ces sortes de manifestations sont dans l'ordre, dans les voies de la civilisation;» aussi, en me retirant, je ne crus pas manquer à mes obligations de rationaliste, en jetant mon obole, non pas dans le tronc de la *dîme*, qui est un tronc révoltant, mais dans le tronc dont le produit sert généralement à l'*entretien de la Congrégation*. Et à cet égard, que celui qui est sans péché, que celui qui n'a jamais contribué à soutenir un culte qu'il n'admet pas, me jette la première pierre!

J'ai achevé ce que j'avais à dire des irvingiens, tant de Paris que de Londres, ces tristes sectaires qui attendent «l'avènement du Seigneur» et «l'enlèvement des saints vers les nuées.» Et maintenant que Fréron-Veuillot m'enlève, s'il le veut; mais, tout compte fait, j'aime encore mieux la petite chapelle des environs du Luxembourg, et l'église de *Newman-Street*, que les bureaux de l'*Univers!*

Digitized by Google

allaient se mettre à l'ouvrage, il déclara que des enchanteurs ennemis se mettaient de la partie, et qu'il ne voyait plus rien. C'est toujours ainsi qu'il en va, dans ces aventures de trésors à découvrir par la seconde vue: on s'arrête toujours au moment de mettre la main sur le magot. Du moins, jusqu'à la conclusion exclusivement, on a le plaisir de raconter des miracles de lucidité. A propos, où en est l'affaire du *trésor des environs de Nancy*, dont a tant parlé le *Jopudiès* du docteur X...? Hommes de peu de foi! vous dites que vous croyez à vos sujets magnétiques et à vos esprits, et vous n'avez pas le courage de fonder une société au capital de 500 francs et aux actions de 50 centimes, pour aller vérifier leurs visions et leurs prédictions! Chose étrange! la foi, qui transporte, dit-on, les montagnes, ne peut pas tirer un sou des bourses!

Cependant Joé, qui était apparemment beau garçon, n'avait pas perdu son temps à Harmony-Township. Il s'était fait aimer d'Emma, la fille d'Isaac Hale, son hôte; et comme le père d'Emma la lui avait refusée en mariage, il l'enleva, et alla l'épouser dans l'état de New-York. Quinze ou dix-huit mois après, il revint à Harmony avec sa femme, et après avoir fléchi la colère de son beau-père, il se fixa dans le voisinage de sa demeure.

Le père Isaac Hale, son courroux une fois passé, s'intéressa naturellement au sort de ses enfants, non pas qu'il eût l'intention de venir à leur aide (Ce vieillard joue, dans toute cette histoire, un personnage assez ignoble de *Fesse-Matthieu*, de dénonciateur de ses enfants, etc.), mais enfin il voulut se mêler un peu de leurs affaires. Il demande à Joé ce qu'il comptait faire pour gagner sa vie; celui-ci répondit qu'il avait définitivement abandonné le métier de «regardeur d'or», et qu'il se proposait de vaquer aux travaux qui se présenteraient, même les plus rudes, pour en vivre avec Emma.

Tout en écoutant, dans ses visites, le vieil Isaac inspectait. Il crut voir quelque chose de singulier dans les allures de son gendre. Il interrogea encore; bref, il apprit que Smith, en quittant l'état d'aventurier, avait pris celui d'inspiré, et, un jour, on lui montra, en grand mystère, une certaine boîte, où, à ce qu'on lui dit, il y avait des *planches écrites par l'inspiration d'en haut*, et dont Joé Smith avait la mission toute divine de faire la révélation au monde.

Laissons s'étonner le père Isaac, et disons ce que c'était que le contenu de cette mystérieuse boîte.

Digitized by Google

II.

LE LIVRE DE MORMON.

Il y a, sur les fameuses tables mormoniques, deux versions totalement différentes. Nous allons les rapporter toutes deux.

Version des croyants.

Un disciple de Joé Smith, nommé Snow, a publié une sorte de vie du maître sous ce titre: *La Voix de Joseph.* Dans cet ouvrage, Joé est présenté comme un être prédestiné qui, dès l'enfance, attira le regard bienveillant de Dieu, et reçut ses communications. Il n'avait que seize ou dix-sept ans, qu'il avait déjà reçu la visite de plusieurs anges; mais le 21 septembre 1823 (il avait dix-huit ans) devait être le grand jour de son élection céleste. Ce jour-là, il parut à ses yeux un ange vêtu de blanc, qui lui déclara que ses péchés lui étaient remis, que ses prières allaient être exaucées, que l'unité religieuse, après laquelle son âme aspirait, devait prochainement s'accomplir, et que Dieu l'avait choisi, lui Smith, pour mettre à exécution ses glorieux desseins. L'ange lui communiqua, dans cette fameuse séance, tout le plan de sa mission. Il lui révéla que les Indiens du nord de l'Amérique étaient les restes de ces tribus d'Israël dont la Bible ne parle plus, comme elle fait des deux tribus de Juda, aprés la captivité; que l'histoire sacrée de ces tribus avait été cachée en terre, il y avait quatorze siècles (vers 400 ou 500 après Jésus-Christ), sur une colline appelée *Cumorah* dans l'état de New-York, et que lui, Smith, devait, sur-le-champ, aller s'emparer de ce livre inspiré, qui devait servir de base à l'église nouvelle.

Toujours d'après Snow, Joé Smith serait allé découvrir les tables sacrées dès le 22 septembre 1823, mais il ne les aurait pas prises alors. Il ne les aurait enlevées de terre que quatre ans après, le 22 septembre 1827. Si l'on rapproche les dates, ç'aurait donc été dans l'intervalle qui s'écoula entre la découverte des registres divins en 1823, et leur exhumation en 1827, que Joé Smith, accompagné de son père, se fit chercheur d'or et enleva miss Emma Hale.

Suivant Snow, les registres de la colline de Cumorah, recueillis par Joé quelque temps après son mariage, au moment où il s'était retiré dans l'état de New-York, loin de son beau-père, étaient gravés sur des plaques d'or de sept ou huit pouces de long chacune, et formant entre elles un volume épais de dix

Digitized by Google

pouces. Avec les registres, Smith trouva dans le sol les *urim* et les *thummim*, sorte de lunettes de cristal, à l'aide desquelles il put lire, sur deux petites plaques de la grandeur d'un volume in-octavo, la matière immense d'un ouvrage qui, sous le nom de *Livre de Mormon*, est presque aussi gros que la Bible.

Ce fut après cette exhumation que Smith, « inquiété par la jalousie des gens à qui il avait affaire dans l'état de New-York, menacé de perdre son trésor, continuellement exposé à perdre la vie », vint se réfugier en Pensylvanie, chez son beau-père, emportant les plaques saintes, non encore traduites, dans un tonneau de fèves. Du tonneau de fèves, elles passèrent dans une boîte, et c'est cette boîte qui fit l'étonnement du père Isaac. Bien plus grand encore va être, tout-à-l'heure, l'ébahissement du bonhomme, quand, poursuivant l'oeuvre commencée, Joé Smith va mettre sur son nez les *urim* et les *thummim*, et, traduisant la langue inconnue des registres d'or, *sous la* dicté des anges, va signifier à l'univers étonné qu'il y a un livré sacré de plus, appelé le *Livre de Mormon*, à inscrire dans le long catalogue de la librairie révélée.

Mais rapportons l'aventure suivant la version ennemie.

Version des incrédules.

Le *Livre de Mormon* est essentiellement une histoire de l'ancienne Amérique, depuis ce que les livres à l'usage des marmots appellent la confusion des langues après Babel, jusqu'au cinquième siècle après notre ère. De Babel jusqu'au début du moyen-âge, suivant les annales mormonistes, il y aurait eu, en Amérique, deux races d'hommes: d'abord les Jarédites, que le Seigneur conduisit, « à cause de leur probité », depuis Babel jusqu'aux rives de la grande mer, où ils reçurent l'ordre de construire des arches ou des vaisseaux, qui les conduisirent dans l'Amérique du Nord. Devenus puissants, florissants, les Jarédites, comme il arrive toujours, offensèrent Dieu, et, comme Dieu n'aime pas qu'on l'offense, il extermina ceux qu'il avait tant chéri autrefois.

Mais « voici », pour parler la langue inspirée; sous le roi juif Sédécias, des bandes de Juifs, surtout des tribus d'Ephraïm et de Manassé, traversèrent l'Asie, et passant la mer sur des vaisseaux, comme les Jarédites, vinrent s'établir sur le continent américain, apportant avec eux les livres de Moïse. Dans le principe, les nouveaux-venus étaient « vertueux », ils avaient « de la probité », et « le Seigneur était satisfait.» Mais bientôt la population se divisa en deux camps: l'un, sous la direction « du

Digitized by Google

« vertueux prophète Néphi », comprenait les « *Néphites* vertueux »; l'autre, sous la direction « d'un très méchant homme nommé Laman », comprenait les « méchants *Lamanites.* » Je laisse à deviner les grands combats qui eurent lieu entre les deux partis, et les renforts extraordinaires, tant en anges qu'en pluies de pierres et autres munitions, que le Seigneur donna à ses « bons Néphites.» En résumé, les Néphites furent victorieux, et occupèrent l'Amérique du Nord, et les Lamanites, vaincus « à cause de leur méchanceté », habitèrent l'Amérique du Sud.

Mais, patatra!!... voilà les bons Néphites qui deviennent « méchants devant le Seigneur »; le Seigneur, qui n'y va pas de main morte, fend leurs rochers, déchire leur sol, consume leurs villes par le feu du ciel; et puis, cela fait, son cœur paternel se tourne du côté des Lamanites: le Seigneur mormon a toujours besoin d'aimer quelqu'un ou quelque chose, sauf à exterminer ensuite ce qui lui a plu un moment.

C'était à l'époque de la rédemption du monde par Jésus. Quand la rédemption fut accomplie dans l'empire romain, Jésus, suivant le *Livre de Mormon*, s'en alla en Amérique, et là, choisissant douze apôtres, recommença l'Évangile, convertit les Lamanites, « vers lesquels le cœur du Seigneur s'était tourné.» Pendant trois siècles, les Lamanites furent *vertueux*; mais vers la fin du quatrième siècle de l'ère chrétienne, ils redevinrent *méchants.* Alors le cœur du Seigneur essaya de revenir aux Néphites; mais les jours de la miséricorde étaient passés; refoulés vers le nord, les Néphites furent écrasés, et leur nation toute entière tomba sous l'épée des vainqueurs, sauf un petit nombre d'individus, parmi lesquels se trouvait Mormon, et son fils Moroni, « personnes vertueuses.»

Ce fut ce Mormon qui commença à écrire les annales de son peuple, dont il confia l'achèvement à son fils Moroni. Ayant achevé le livre, Moroni le cacha dans la colline, d'où Joé Smith devait le tirer après quatorze cents ans.

Telle est la donnée du *Livre de Mormon.* Ce bizarre ouvrage a une grande analogie, pour la forme, avec une certaine partie de la Bible, celle qui comprend les *Paralipomènes* et les *Rois.* Il commence par le *Premier Livre de Néphi*, censé écrit par l'un des chefs qui conduisirent les Juifs en Amérique, du temps de Sédécias. Voici le début de ce livre:

« 1. Moi, Néphi, né de bonne famille, assez instruit dans la « science de mon père, j'ai eu de grandes afflictions dans le « cours de ma vie.....

« 2. Il arriva, au commencement de la première année du « règne de Sédécias, roi de Juda (mon père Léhi étant demeuré

Digitized by Google

« à Jérusalem jusqu'alors), qu'il vint un grand nombre de « prophètes annonçant au peuple qu'il eût à se repentir, ou « que la grande ville de Jérusalem serait détruite. C'est pour- « quoi mon père Léhi, étant sorti, pria le Seigneur, de tout « son cœur, pour son peuple.

« 3. Et tandis qu'il priait, une colombe de feu.....»

Après le *Premier Livre de Néphi* viennent le *Deuxième Livre de Néphi*, le *Livre de Jacob, frère de Néphi*, le *Livre d'Enos*, le *Livre de Jarom*, le *Livre d'Omni*, le *Livre de Mosiah*, le *Livre d'Alma*, le *Livre d'Hélaman*, le *Troisième Livre de Néphi*, le *Quatrième Livre de Néphi*, le *Livre de Mormon*, le *Livre d'Ether* et enfin le *Livre de Moroni.*

Le livre de Mormon commence ainsi:

« Maintenant, moi, Mormon, j'écris un récit des choses que « j'ai vues et entendues, et je l'appelle le *Livre de Mor-* « *mon*.....»

Début du livre de Moroni:

« Voici, moi, Moroni, je termine les annales de mon père « Mormon. Je n'écris que peu de choses, qui sont celles que « mon père m'a commandées. Il arriva qu'après la terrible « bataille de Cumorah, les Néphites qui s'étaient échappés vers « le pays du Sud, furent pourchassés par les Lamanites jusqu'à « leur complète extermination, et mon père fut aussi tué par « eux. Je reste seul pour écrire le récit douloureux de l'ané- « antissement de son peuple.»

Le lecteur, qui se rend maintenant bien compte, je l'espère, du nom des Mormons, et de la légende historique sur laquelle ils s'appuient, me demande, je l'entends: mais donnez-nous, de cette étrange imagination sur les peuples aborigènes de l'Amérique, une autre explication que les plaques d'or de la colline de Cumorah et les lunettes de pierre de Joé Smith?

Je suis à vos ordres, mon lecteur; ayez seulement la bonté de prendre sur vous la responsabilité de l'impiété que je vais commettre, en vous instruisant de la version qui a été faite sur le *Livre de Mormon*, par les « rationalistes» américains.

Qu'ont donc dit les « rationalistes» américains?

Ils ont dit que Smith, dans l'affaire de la publication du *Livre de Mormon*, n'avait été qu'un plagiaire éhonté. Voici, suivant eux, toute l'histoire.

Vers 1812, il y avait, dans l'état de l'Ohio, un pasteur américain, nommé Spalding, qui exerçait son ministère à New-Salem. M. Spalding était un archéologue distingué, qui joignait au goût de l'érudition une imagination très vive et presque romanesque. L'affaiblissement de sa santé l'ayant forcé

Digitized by Google

de renoncer à ses fonctions pastorales, il résolut de se livrer à des travaux de littérature. On venait de découvrir en Amérique des vestiges d'une antique civilisation, des restes d'édifices, des remparts, des instruments d'industrie et même de science. Cette découverte l'intéressa, et il conçut l'idée de faire revivre ces peuples aborigènes dans une histoire imaginaire, à laquelle il se proposait de donner pour titre: *le Manuscrit trouvé*, et dont il voulait, imitant Mac-Pherson dans la publication d'Ossian, attribuer la rédaction à quelque auteur de cette race antique et mystérieuse, qui l'aurait caché sous terre. Plusieurs personnes, dans l'Ohio, eurent connaissance de cette étude archéologique. Plus tard, vers 1815, Spalding vint en Pensylvanie, précisément dans l'état où Smith devait exercer, quelques années après, la profession de chercheur d'or. Il paraît incontestable que le manuscrit de l'archéologue fut remis, et resta longtemps, aux mains d'un M. Paterson, éditeur d'un journal et imprimeur à Pittsburgh. M. Paterson aurait offert plusieurs fois à M. Spalding d'imprimer son ouvrage à ses frais, mais M. Spalding s'y serait constamment refusé. Tous ces détails sont attestés par de nombreux témoins, qui attestent également la conformité parfaite qui existe, sauf certains détails, certaines additions, entre l'ancien travail de Spalding et le *Livre de Mormon*, tel que l'a édité Smith.

Mais comment Smith avait-il pu se procurer *le Manuscrit trouvé* de Spalding? A cela les « rationalistes » américains répondent qu'il y avait dans l'imprimerie de M. Paterson, a Pittsburgh, un certain employé supérieur nommé Sidney Rigdon, ministre baptiste hétérodoxe, lequel devint, par la suite, collaborateur de Smith. Sidney Rigdon, dit-on, put connaître *le Manuscrit trouvé* de Spalding dans l'imprimerie Paterson, où cet ouvrage resta près de deux années, et ce fut ainsi que, plus tard, il en put communiquer copie à son collègue Joé Smith.

Pour compléter cette version, nous devons dire que les parents et les amis de Spalding, depuis l'apparition du *Livre de Mormon*, ont déclaré que le manuscrit resté dans leurs mains a été positivement copié ou imité par la secte de Smith. Madame Davidson, veuve de Spalding, M. John Spalding, frère de l'auteur du *Manuscrit trouvé*, ont déclaré, en maintes circonstances, que Smith n'était qu'un abominable faussaire. « Dans une réunion des mormons, à l'origine de la secte, dit « madame Davidson, dans un écrit publié à ce sujet, à laquelle « assistait M. John Spalding, mon beau-frère, homme pieux, « on lut de larges portions d'un livre que celui-ci reconnut à « l'instant pour être, dans ses parties historiques, l'ouvrage de

Digitized by Google

«M. Salomon Spalding.... Douloureusement surpris, comme on «peut le croire, à l'ouïe de telles choses, et fondant en larmes, «M. John Spalding exprima tout haut son indignation de voir «le manuscrit de son frère employé dans un but si méprisable «et si révoltant..... Je suis sûre que rien n'affligerait M. Spalding, «s'il vivait encore, comme d'apprendre l'usage qu'on a fait de «son manuscrit, et que, d'un roman historique, en y mêlant «des expressions religieuses, et des extraits de la Sainte-Écriture, «on a osé composer une nouvelle Bible, frauduleusement impo-«sée comme divine à de pauvres fanatiques abusés.»

Entre la version de la *Voix de Joseph*, toute fiorituŕée d'anges blancs, de révélations célestes, et autres merveilles, et la version de la famille Spalding, qui explique si naturellement le *Livre de Mormon*, le lecteur peut choisir. Pour moi, l'extrême piété dont je fais profession m'empêchera toujours d'adopter, contre la divine origine du mormonisme, les opinions impies des rationalistes américains. Je suis étonné et *scandalisé*, je l'avoue, de voir les Américains, ces biblistes forcenés si difficiles sur les histoires d'inspirations et de révélations, et, en ma candeur, je me permets de trouver inconséquents des gens qui croient aux prophètes du temps passé, et qui se moquent des prophètes de ce temps-ci, des gens qui admettent la dictée du Saint-Esprit pour le *Cantique des Cantiques* et les *Paralipomènes*, et qui sont révoltés à la pensée de devoir à l'inspiration d'en haut le *Livre d'Alma* et de *Moroni*. Quant à moi, j'ai lu attentivement le *Livre de Mormon;* j'y ai trouvé, j'en fais l'aveu, des choses fort sottes, parmi des choses assez judicieuses, dont quelques-unes ne sont même pas dépourvues de grâce et d'élégance, et je pense que tous les raisonnements dont on se sert pour expliquer divinement les livres qu'adorent les Américains, s'appliquent tous, avec une égale force, au *Livre de Mormon*, tous sans exception, depuis le *credo quia absurdum*, jusqu'aux arguments plus persuasifs tirés de la beauté du style, de la candeur et de l'honnêteté visible des écrivains, de la pureté et de l'élévation des idées morales, de l'authenticité des miracles par lesquels les écrits sont confirmés, etc., etc. En un mot, je crois qu'il serait facile d'établir que si le *Livre de Mormon* est un livre supposé, il s'ensuit nécessairement qu'il faut remettre en question les livres sacrés de tous les peuples.

Qui ne reculerait devant une pareille conséquence? Pour moi, qui crois en bloc à toutes les révélations, je me déclare prêt à être un témoin du mormonisme, et à signer de mon sang la vérité du drame céleste de Cumorah. Quand je suis assez naïf pour croire aux *cumoracheries* d'il y a deux ou trois

Digitized by Google

mille ans, quand il n'y avait presque rien de ce qui constitue un *temps historique*, quand il était aussi facile, en l'absence de tout contrôle et de toute publicité réelle, d'inventer et de faire accepter un faux miracle ou un faux manuscrit, qu'il est facile aujourd'hui d'imaginer et de faire croire universellement un ingénieux *canard* de journal, je me trouverais imbécile, et en quelque sorte rebelle à la grâce, de ne pas adopter de cœur les *cumoracheries* qui ont l'impudence de se produire en plein XIX^e^ siècle, au grand soleil de la civilisation, à quelques lieues de New-York, l'une des villes les plus éclairées du monde, au milieu d'une multitude d'imprimeries qui mettent à jour, en vingt-quatre heures, tous les cénacles fermés.

Il n'y a pas de milieu, je le répète: la supposition d'un mensonge, de la part de Joé Smith, sape par la base tous les édifices religieux.

On m'objectera la famille Spalding: l'allégation de cette famille Spalding, peut parfaitement n'être qu'une manoeuvre infâme, ourdie par le pharisaïsme orthodoxe du monde biblique, que je comparerai, si l'on veut me le permettre, à cette publication juive qui, sous le nom de *Toldos Jeschu*, prétendait, au début du christianisme, expliquer naturellement et sous un jour extrêmemeut défavorable, les récits évangéliques. Je ne crois à rien ou je crois à tout, et, dans ce tout, j'affirme qu'il y a une supériorité évidente du côté de l'affirmation la plus nouvelle, qui, contrairement à toutes les autres *cumoracheries*, s'est produite en *un temps pleinement historique*, comme a fait l'oeuvre des Mormons.

Croyez, ou taisez-vous en vous voilant la face: c'est mon avis, et il est bon. Je vous affirme que c'est aussi l'avis secret de mon ami Fréron-Veuillot. C'est même là ce qui vous explique comment cet archi-confrère admet *à priori* toutes les révélations, apparitions, Smithitions, Ventrations, guéridonitions, Jopuditions, Mirvilitions, Cidevilitions, Gasparinitions, Ménarditions, Nicolarditions, Goupylitions quelconques, sauf à les expliquer par de diaboliques interventions; il sait parfaitement que toutes les *cumoracheries* se tiennent, et qu'on ne peut pas frapper l'une sans endommager l'autre. Aussi quels soins ils mettent, lui et sa compagnie, à ne nier rien, se réservant seulement de jeter par ci par là quelques gouttes d'eau lustrale pour chasser le diable! Ainsi fais-je, moi aussi: la seule chose qui me distingue de mon noble ami de l'*Univers*, c'est qu'au lieu d'un goupillon, je tiens à la main un martinet impartial.

Digitized by Google

III.

LE TRADUCTEUR INSPIRE.

Revenons à Joé Smith. Nous l'avons laissé au moment où il vient d'apporter chez son beau père, à Harmony-Township, les tablettes d'or, qui contiennent en langue inconnue, et en caractères atomiques, la révélation mormone.

Ces tablettes d'or, le père Isaac eut bien voulu les voir; mais Joé, apparemment, ne tenait pas à ce qu'il les vit. Un jour, que le pertinace beau-père voulait faire ouvrir la boite, Joé déclara qu'il était allé cacher les planches sacrées dans un bois voisin. Je tiens à mentionner ces petits détails qui sont caractéristiques, et qui ont été attestés par le vieux Isaac Hale dans une déclaration solennelle qu'il fit plus tard aux juges de son comté.

Cependant, Smith, les planches rapportées du bois, s'occupa de les traduire. Les adversaires américains, notamment M. Baird, qui a écrit un livre d'un esprit étroit sous le titre de la *Religion aux Etats-Unis*, raconte d'une manière fort comique comment ce serait faite et écrite cette traduction. «Notre imposteur, dit M. Baird, se mit à transcrire la prétendue révélation. Affublant des lunettes de pierre (les *Urim* et les *Thummim*), trouvés aussi dans le coffre de Cumorah, il s'en servait pour lire le texte, et il le dicta à un nommé Harris, puis à un certain Cowdery, qui lui servaient de secrétaires. Le prophète eut grand soin, cela va sans dire, que ni l'un ni l'autre de ces hommes, ni personne au monde, ne vît les tables d'or. Il se plaçait derrière une converture de lit étendue au milieu de la chambre, et c'est de là que, invisible à ses secrétaires, il leur dictait ses oracles.....»

Je suis fâché de contredire l'affirmation de M. Baird; mais il y a des témoignages pour les tablettes de Smith comme pour une foule de miracles très consacrés, et je sais des choses dont tel apologiste, comme Abbadie par exemple, essaie de donner la démonstration, qui n'ont certainement pas été aussi bien *vues* que les planches d'or trouvées à Cumorah. Voici, en effet, les attestations qui se lisent en tête de toutes les éditions du *Livre de Mormon*, et notamment en tête de l'édition imprimée en 1852 par mon pauvre ami l'imprimeur Marc Ducloux, qui était, comme moi, très frappé, dans les derniers mois de sa vie, d'une si parfaite authenticité ou d'un tel excès d'impudence, et auquel, assurément, cela donnait beaucoup à réfléchir.

Digitized by Google

Témoignage des trois témoins.

« Qu'il soit connu de toutes nations, familles, langues et « peuples, partout où cette œuvre arrivera, que ***nous avons vu***, « par la grâce de Dieu, le Père, et de Notre Seigneur Jésus-« Christ, ***les plaques contenant ces annales***, qui sont l'histoire « du peuple de Nephi, et des Lamanites, leurs frères, et du « peuple de Jared, venu de la Tour dont il a été parlé. Nous « savons aussi que ces annales ont été traduites par le don et « le pouvoir de Dieu, car sa voix nous l'a déclaré; c'est pour-« quoi, nous savons, avec certitude, que ces choses sont vraies. « Et nous témoignons, aussi, ***d'avoir vu les caractères gravés « qui sont sur les plaques;*** et que ***nous les avons vus par « le pouvoir de Dieu***, et non par celui de l'homme. Et nous « déclarons, en toute sincérité, qu'un ***ange de Dieu vint du « ciel***, et qu'il ***apporta et plaça les plaques devant nos yeux***, « de sorte que ***nous les pûmes regarder et voir, ainsi que « les caractères qui y étaient gravés.*** Et nous savons que « c'est par la grâce de Dieu, le Père, et de Notre Seigneur « Jésus-Christ, que ***nous vîmes***, et que nous rendons témoignage « que ces choses sont vraies, et quoiqu'elles soient un miracle « à nos yeux, cependant la voix du Seigneur nous a ordonné « d'en rendre témoignage: voilà pourquoi, voulant obéir au com-« mandement de Dieu, nous rendons témoignage de ces choses. « Car, nous savons que si nous sommes fidèles au Christ, nous « laverons nos vêtements du sang de tous les hommes, et nous « serons trouvés sans tâches devant le siége du jugement du « Christ; et nous demeurerons éternellement avec lui dans les « cieux. Et gloire en soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit, « qui est un Dieu. Amen.

OLIVIER COWDERY, DAVID WHITHER,
MARTIN HARRIS.»

Témoignage des huit témoins.

« Qu'il soit connu à toutes nations, familles, langues et peu-« ples, partout où cette œuvre viendra, que Joseph Smith junior, « l'interprête de ces annales, ***nous a fait voir les plaques*** « dont il a été parlé, lesquelles ont l'apparence de l'or; et que « nous avons tenu et touché de nos mains chacune des feuilles « que ledit Smith a traduites, et que ***nous avous vu***, aussi, « ***les caractères gravés***, ayant l'apparence d'un travail très-

Digitized by Google

« ancien, et d'une exécution exquise. Et nous rendons témoignage, « en toute sincérité, que ledit Smith *nous a montré ces plaques;* « car, *nous les avons vues et pesées;* et nous savons *avec « certitude*, qu'il les a en sa possession. Et nous donnons nos « noms au monde, pour témoigner à toute la terre, *de ce que « nous avons vu;* et *nous ne mentons pas, Dieu en rend le « témoignage.*

CHRISTIAN WHITMER, JACOB WHITMER, PETER WHITMER, Junior, JOHN WHITMER, HIRAM PAGE, JOSEPH SMITH, senior, HYRUM SMITH, SAMUEL, H. SMITH.»

Qu'est-ce donc que cela, si ce n'est un témoignage? Et quand, tout-à-l'heure, nous allons voir ces témoins se laisser massacrer par MM. les dévots *biblistes* américains, plutôt que de renoncer à leur foi, ne serons-nous pas en droit, *en droit*, entendez-vous? de nous écrier avec M. Blaise Pascal: *J'en crois des témoins qui se font égorger!*

Je sais bien que l'on a mis en question l'honorabilité des témoins de Smith et de Smith lui-même; je sais bien que la femme de Martin Harris, par exemple, Abigail Harris, a dénoncé son mari comme un imposteur; je sais bien encore que Martin Harris, s'étant séparé plus tard de son maître, l'a qualifié d'hypocrite, de fourbe et de misérable accompli, *a complete wretch:* mais qu'est-ce que tout cela prouve? Cela prouverait qu'Abigail a été séduite par les captations des bibliomanes orthodoxes! Cela prouverait que Martin Harris est un autre Baxter, un autre Alexandre Geoffroy, et qu'il ne faut pas se fier à lui aujourd'hui qu'il prétend avoir menti, pas plus qu'il n'aurait fallu s'y fier au temps, où en mentant, comme il l'avoue, il attestait Dieu qu'il disait la vérité! Il y a là une femme faible et un homme lâche: voilà tout.

Et puis, sur ces objections tirées de la morale, j'aurai toujours à vous opposer vous-mêmes à vous-mêmes. Rappelez-vous donc ce qu'on disait de vous, à vos débuts, il y a dix-neuf cents ans bientôt! Rappelez-vous donc, pour citer un trait, comme le *Toldos-Jeschu* raconte la conversion de Saul, surnommé Paul! Encore une fois, croyez ou taisez-vous.

Digitized by Google

IV.

LES SAINTS DES DERNIERS JOURS.

C'était en 1830. Le *Livre de Mormon* était traduit et publié. Joé Smith, revenu de Harmony dans l'état de New-York, était définitivement posé en chef de secte. Il faut entendre la *Voix de Joseph*, de Snow, raconter comment « plusieurs crurent, et furent baptisés » du nouveau et seul vrai baptême révélé à Smith. « Le 6 avril 1830, dit Snow, l'Église des *Saints des derniers jours* fut organisée dans l'état de New-York. Douze « apôtres et d'autres prédicateurs, suscités par l'Esprit de révé- « lation et de prophétie, commencèrent à rendre témoignage, « selon que l'Esprit les faisait parler. Dieu bénit leur ministère; « les pécheurs se repentaient, ils confessaient leurs fautes, et, « plongés dans l'eau (baptême par immersion), ils recevaient « ensuite le Saint-Esprit par l'imposition des mains; ils avaient « des visions et prophétisaient; les démons étaient chassés, les « malades guéris par les prières, l'imposition des mains et l'onction « de l'huile; et la parole était confirmée par les prodiges qui « l'accompagnaient. »

C'est toujours la même chose dans toutes les sectes; abrégeons une histoire cent fois ressassée.

En 1831, les saints des derniers jours vont s'établir dans l'Ohio. Mariant, comme ils ont toujours fait depuis, la tendance industrielle et organisatrice aux dispositions piétistes du secticisme, ils organisent une colonie qui, suivant la *Voix de Joseph*, et de l'aveu même des adversaires de l'église mormone, devient florissante. Ils étaient là fort heureux, et, au dire de Snow, faisaient des quantités de miracles, « guérissaient les « malades, rendaient la vue aux aveugles et la parole aux « muets », lorsque l'intolérance pharisaïque des biblimanes de l'Ohio commença à leur déclarer une guerre qui, sourde d'abord, ne tarde pas à devenir ouverte. Persécutions, violences, batailles de rue, rien ne manqua. Les Mormons se défendirent, mais ils furent accablés par le nombre, et ils durent s'enfuir de l'Ohio, laissant à leurs ennemis leurs champs, leurs propriétés, leurs habitations, tout le fruit de leur travail, et un superbe temple qu'ils avaient construit. Voilà les procédés des gens qui se plaignent, dans leurs histoires, de Néron, de Dioclétien et de Julien l'Apostat! Coquins et imbéciles!

Smith, qui avait à peine vingt-six ou vingt-sept ans, était un maître homme, invincible, indomptable. Il eut naturellement

Digitized by Google

une révélation dans cette circonstance difficile, et cette révélation lui désigna le territoire du Missouri, comme le lieu le plus propre à recevoir les saints. On y alla. Comme dans l'Ohio, la colonie réussit pleinement. Mais bientôt, nouvelle persécution, nouvelle croisade du pharisaïsme. Les Mormons, cette fois, résolurent de se défendre jusqu'à la mort. Il se forma parmi eux un corps d'hommes hardis qui, sous le nom de *bande de Dan*, de *Danites*, mirent le glaive au poing et attendirent l'ennemi de pied ferme. Il y eut des combats réguliers, dans lesquels des *Danites* et des *Gentils*, comme les mormons appelaient leurs adversaires, perdirent la vie. Enfin, les milices de l'état furent convoquées sous les ordres du général Doniphan, et les mormons durent céder.

Soutenus par l'enthousiasme indestructible de Joé, ils se réfugièrent dans l'Illinois, d'où ils adressèrent au congrès américain une requête émouvante, qui restera comme un stigmate à la *bannière parsemée d'étoiles;* cette requête n'eut aucun succès auprès du gouvernement américain, mais elle éveilla l'opinion, et, à dater de ce jour, les persécutés commencèrent à trouver des sympathies chaleureuses d'un bout à l'autre de l'Union, et ils eurent un peu plus de repos que par le passé.

Établis dans l'Illinois, les Mormons y fondent Nauvoo (la ville future de Cabet). Cette ville s'agrandit, s'embellit comme par enchantement. L'argent abonde chez la secte. Ils peuvent construire un temple qui coûte des sommes énormes. Joé Smith est comme le Salomon de cette Sion nouvelle; il en est élu maire et général, titres qui rehaussent singulièrement celui de prophète. Les saints sont à l'apogée de la prospérité.

Ce bonheur ne devait pas durer longtemps. En 1844, le peuple illinois s'agite contre les mormons, comme avaient fait avant lui le peuple de l'Ohio et le peuple du Missouri. Le gouverneur du Missouri, qui, suivant une prédiction de Smith, « devait mourir dans un an », est assassiné. L'assassin se réfugie à Nauvoo. La voix publique accuse le chef des Mormons d'avoir provoqué cet assassinat. Enquête. Emprisonnement de Joé Smith et de son frère Hyrum à Carthage, ville voisine de Nauvoo. Trouble. Confusion. Les deux Smith sont tués dans leur géôle. *Quomodò cecidit potens qui salvum faciebat populum Israël!*

Au lieu de pleurer, toutefois, Nauvoo se reconstitue. Pour remplacer Joé, on choisit Brigham Young. La fermeté de cet homme éminent contribua beaucoup au rétablissement de la paix; mais cette paix ne devait être que passagère. La haine des anti-mormons sommeilla à peine quelques mois. D'autres luttes eurent lieu, des combats, des batailles sanglantes. Enfin, le

Digitized by Google

gouvernement de l'Illinois décréta que les Mormons quitteraient le pays. Ils se soumirent, et dans une adresse touchante au sénat de l'état, ils annoncèrent qu'ils seraient prêts à partir au printemps de 1846, «aussitôt que l'eau courrait, et que l'herbe «commencerait à poindre dans les prairies.»

A l'époque qu'ils avaient fixée, ils partirent. A travers les plaines immenses de l'Ouest, ils se dirigèrent vers la Californie, où il n'y avait peut-être pas alors cent habitants de race anglo-saxone, vers la Californie, que leur exil et le succès de leur industrie signalèrent au monde, et qui est devenue, depuis, un point de mire pour l'univers entier.

Après bien des souffrances, marchant courageusement, héroïquement, parmi des solitudes presque inconnues, ils atteignirent enfin, au cœur des Montagnes Rocheuses, dans le grand bassin de la Californie supérieure, la magnifique vallée du lac Salé. C'est là qu'ils s'établirent, et que les voyageurs admirent encore aujourd'hui la prospérité de leur colonie, l'une des merveilles de ce temps, au triple point de vue de la richesse générale, du régime administratif, qui est un modèle d'universelle fraternité, et du bonheur résultant de l'enthousiasme religieux et d'une large pratique de la vertu.

J'ai emprunté bon nombre des détails qui précèdent, sur les Mormons, à une brochure anonyme, écrite et éditée à Genève, sous ce titre: *L'Irvingisme et le Mormonisme jugés par la parole de Dieu*, par l'auteur de l'*Histoire abrégée de Jésus-Christ*, du *Camp et du Tabernacle dans le désert*, etc. J'achèverai cette notice, et je rendrai hommage à l'écrivain qui m'a été utile, en citant textuellement ce qu'il dit de l'état actuel de la secte mormone au lac Salé et dans les divers pays du globe:

«C'était le 21 juillet 1847. Les mormons résolurent d'y «dresser leurs tentes (au lac Salé), et maintenant ils paraissent s'y être définitivement établis. C'est ici, disent-ils, que «nous resterons jusqu'à ce que l'indignation de Dieu se soit «répandue sur les nations. Ici séjourneront le repos et le bon-«heur, tandis qu'elles se feront mutuellement la guerre, et l'on «dira parmi les peuples: «Venez, allons à la montagne du «Seigneur, à la maison du Dieu de Jacob; il nous instruira «dans ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers.» (Es. II.)

«La vallée du grand lac Salé et du lac Utah (*Utah Lake*, «lac d'eau douce), par le 41° degré de latitude nord, et le «112° de longitude ouest (Greenwich), est désormais la patrie «des saints. Dès 1847, ils ont tracé entre les deux lacs le «plan d'une grande ville; ils ont commencé la construction

Digitized by Google

« d'un nouveau temple et réorganisé la ville de Nauvoo. Le « pays est bon, le climat excellent, le sol propre aux plus « riches cultures. Les mormons y respirent après tant de tribu- « lations, et s'y livrent aux espérances les plus grandioses. Ils « organisent le territoire de Utah, et semblent de toute manière « prendre à tâche de faire mentir le pronostic du docteur Baird, « qui écrivait, il y a près de dix ans: « Joé Smith, comme « on l'appelle vulgairement, verra que l'Amérique n'est pas « une autre Arabie, ni lui un nouveau Mahomet; il faudra bien « qu'il renonce à fonder dans l'hémisphère occidental le vaste « empire qu'il a rêvé.»

« Étrange destinée, en vérité, que celle de cette petite répu- « blique vivace, active, industrieuse, si longtemps errante, agitée, « maintenant cachée dans les vallées inaccessibles des Rocky- « Mountains, où elle défie et brave ses ennemis! Spoliée, chas- « sée de toutes parts, partout traquée, écrasée naguère et comme « agonisante, à peine est-elle établie au cœur des montagnes « Rocheuses, et de la Sierra Nevada, dans une des plus belles « contrées du globe, qu'elle se trouve enrichie comme par « enchantement de tous les trésors de la Californie, maîtresse « en espérance du colossal chemin de fer qui, jeté par dessus « le grand désert de l'ouest, doit relier le Missouri à la Mer « Pacifique, et ayant à sa disposition les grands fleuves qui, « des Alpes majestueuses dominant cette région comme d'un « nouveau plateau du Saint-Gothard, portent dans toutes les « directions le tribut de leur cause et vont servir d'artères au « commerce le plus étendu de l'univers. Retranchée dans les « forteresses de ses montagnes, le monde étonné tourne vers « elle ses regards; tous les prolétaires malheureux lui demandent « le pain que leur patrie leur refuse; tous les chercheurs d'or « et tous les voyageurs réclament sa protection, et chose bien « autrement surprenante, les États-Unis, après l'avoir pour- « suivie avec acharnement, se disposeraient à accepter son alliance « et à l'agréger comme état particulier à leur puissante Confédé- « ration. Déjà reconnue, à ce qu'on assure, comme *territoire*, « la communauté mormone ne tarderait pas à l'être aussi « comme *état*, le passage de l'un à l'autre étant rapide, puisqu'il « suffit de compter 60,000 âmes, chiffre qu'elle aura vîte atteint. « Il est seulement à craindre que son esprit indépendant et son « attitude habituellement fière et hostile envers le gouvernement « de Washington, ne vienne y apporter un sérieux obstacle. « En attendant, elle s'intitule déjà *État du Désert*, et son « président actuel, Brigham Young, vient, à ce qu'on assure « également, d'être officiellement reconnu gouverneur du nouveau

Digitized by Google

« territoire; une allocation de 150,000 dollars lui a été faite « pour l'érection d'un Hôtel-d'État, pour l'achat d'une biblio- « thèque publique, et autres dépenses analogues.

« Telle est la nouvelle position des saints des derniers jours. « C'est vers la haute Californie que s'acheminent, d'année en « année, leurs frères auparavant dispersés par la persécution; « c'est vers cette prétendue montagne du Seigneur qu'ils appel- « lent tous les cœurs *vertueux* à tourner leurs regards. « L'Église « du Dieu vivant, désormais placée hors de l'atteinte des mé- « chants et de la discorde, va, disent-ils, croître dans ces lieux « (*Voix de Joseph*, page 71) comme un arbre planté auprès « des eaux courantes, jusqu'au jour où elle apparaîtra belle « comme la lune, brillante comme le soleil, et terrible comme « une armée marchant sous ses étendards.... Elle étend ses bras « vers les quatre parties du monde, *offrant* le salut à toute « *âme vertueuse!*... Le royaume qu'elle établit est le royaume « du grand Dieu.... Venez, accourez de toutes les nations, « assistez-nous.... (assistez les mormons), et vous recevrez votre « récompense parmi les sanctifiés, lorsque Jésus viendra pour « recueillir ses joyaux!!...

« La vallée du Lac Salé est un nouvel Éden; le désert y a « fleuri comme la rose; c'est « le songe des poètes réalisé.» « A tous les avantages matériels qu'on peut désirer, elle réunit « la paix, la liberté, la vraie fraternité sociale; elle jouit (p. 74), « de « l'intelligence pure de la vérité, séparée du jargon de la « mystique Babylone,» et ceux qui rêvent encore le paradis sur « la terre n'ont rien de mieux à faire que de prendre au plus « tôt le chemin de ce fortuné pays. On leur rendra d'ailleurs « la chose facile. Les saints de la Californie ont créé un fonds « capital d'émigration permanente, destiné à secourir leurs frères « pauvres. Aussi l'émigration s'accélère. Elle s'accomplit sur « une large échelle, et se fait avec beaucoup d'ordre et d'ensemble. « Actuellement répandus dans le monde entier, les émissaires « des saints font partout appel aux prolétaires souffrants, et, « par leurs soins, disent naïvement les relations mormones, « l'Évangile restauré a été porté déjà dans la Grande-Bretagne, « où l'on compte plus de 50,000 saints. Il se propage égale- « ment en France, en Danemark, dans les Indes orientales, et « jusque dans les îles du Grand Océan (p. 79). Dans tous les « pays où les mormons sont allés, la parole du Seigneur a été « établie en puissance par l'Esprit, et *toutes sortes* de prodiges « ont été opérés (page 80).

« D'après les nouvelles les plus récentes, l'affaire des mor- « mons prend des proportions colossales. Ils s'occupent à créer

Digitized by Google

On voit que l'auteur génevois n'est pas favorable, il s'en faut bien, au mormonisme; je lui redirai donc ce que j'ai dit plus haut aux autres bibliomanes: en frappant sur Joé Smith, prenez garde à votre dos. Si les miracles de courage de l'Ohio, du Missouri et de l'Illinois, ne prouvent rien; si les miracles industriels du Lac Salé ne prouvent rien; si les témoignages mormons relatifs aux muets parlants, aux sourds entendants, et aux aveugles voyants, ne prouvent rien, je vous déclare qu'aucune religion n'est prouvée. Si Joé Smith, qui avait tout contre lui, et rien pour lui, a fondé une merveille, et que cette merveille soit purement humaine, j'affirme que rien n'a existé et n'existe au-dessus de l'ordre humain. Les détails, les variations de l'opéra humain diffèrent; mais la trame fondamentale, le motif principal, sont les mêmes partout. C'est le génie de l'homme, aidé des circonstances, qui est l'unique auteur des choses, l'unique cause des évènements, l'unique fondateur des églises; disons donc tous, croyants, incrédules, sectaires, esprits libres: *Gloire, dans les hauteurs, à l'intelligence qui est dans l'humanité, guerre au mensonge, qui est de la partie inférieure de l'homme; paix et honneur à tous ceux de nos frères qui produisent quelque chose de beau, de grand et de bien!*

V.

LES MORMONS EN FRANCE.

Il y a une grande ambition dans la secte mormone: les chefs, les apôtres, prétendent qu'ils arriveront à s'emparer du monde. S'ils n'avaient, pour atteindre à ce résultat, que le *Livre de Mormon*, je dirais sans hésiter que leurs prétentions sont absurdes. Mais ils forment une *société nouvelle*, ils sont une *école économique*, ils affirment *le progrès*, ils poussent l'humanité à *l'association*, ils veulent organiser le *bonheur commun*, ils sont assez *larges en morale:* enfin ils ont *beaucoup d'argent.* Avec toutes ces conditions réunies, ils ne me semblent pas totalement déraisonnables quand ils songent à prendre la direction de la société, et particulièrement de la société américaine qui, avant peu, aura besoin d'une sorte de palingénésie.

Leur prosélitisme est très ardent; il revêt même les allures de l'illuminisme, pour ne pas dire du fanatisme. Les agents du mormonisme, envoyés en Angleterre, en France et en Allemagne, ont une activité singulière. En Angleterre, leurs partisans se comptent déjà par milliers. En France, ils ont des sym-

Digitized by Google

pathies, surtout parmi les protestants du midi. A Paris, ils ont fait imprimer une traduction française de leur bible mormonique. Leur présence a même assez inquiété le protestantisme pour que, à ma connaissance, il ait été adressé des reproches à l'imprimeur qui s'était chargé d'éditer leur livre.

Ce fut à l'époque de cette impression du *Livre de Mormon*, traduit en français, que j'eus l'occasion de voir quelques-uns de ces adeptes. Je me rappelle, en particulier, une conversation curieuse à laquelle j'assistai, et qui s'était engagée entre l'un des chefs de la mission française et mon digne ami l'imprimeur huguenot, Marc Ducloux. Je vais rapporter cette conversation.

Marc Ducloux. Vraiment, vous avez l'espoir de vous emparer ainsi de la société?

Le missionnaire mormon. Je vous affirme que l'ŒUVRE dominera le monde. Il y a plus d'une voie pour s'emparer du monde; nous n'en négligerons aucune. La vérité sociale est chez nous; il faut qu'elle triomphe.

Marc Ducloux. Que pensez-vous de l'accusation que l'on formule contre vous, d'admettre la pluralité des femmes? Je dois vous dire que c'est là une des choses qui indispose le plus notre protestantisme français contre vous.

Le missionnaire mormon. Quand cela serait! Est-ce qu'il n'y a pas eu, est-ce qu'il n'y a pas encore d'autres religions, qui, à la suite du mosaïsme, ont admis et admettent la pluralité des femmes?

Moi. Monsieur, permettez-moi une observation. Je crois qu'il est d'une bonne politique, quand on veut établir une secte, d'être sévère au point de vue des moeurs. Les hommes, en leur qualité d'animaux hypocrites, ont très véritablement une tendance à se mettre du côté de ceux qui leur présentent de sévères théories, sauf à n'en rien appliquer dans la vie pratique. Vous me paraissez, dans le mormonisme, manquer à cette condition.

Le missionnaire Mormon. Ce que vous dites a été vrai dans la période passée de l'humanité, mais cela sera faux dans l'avenir. *Nous entrons dans une période où la société ne permettra plus aux sectaires de se jouer de sa vie terrestre. Elle est en possession d'elle-même aujourd'hui. Il lui faut du bonheur: elle ne suivra que ceux qui lui en donneront.*

Marc Ducloux et moi, nous nous regardâmes avec étonnement, et nos yeux semblèrent se dire: ceci paraît bien étrange, bien en dehors des idées convenues, mais c'est véritablement fort!

Digitized by Google

LA

FRANCE MYSTIQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

FRANCE MYSTIQUE,

TABLEAU DES EXCENTRICITÉS RELIGIEUSES

DE CE TEMPS,

PAR

ALEXANDRE ERDAN.

3e ÉDITION AVEC PORTRAITS,

REVUE PAR L'AUTEUR, ET AUGMENTÉE D'UNE NOUVELLE PRÉFACE

PAR

CHARLES POTVIN.

Aux dieux d'Asie, d'Europe, d'Afrique et des Indes; aux dieux étrangers et inconnus!

(*Inscription de l'autel d'Athènes.*)

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraud!

(MOLIÈRE, *Amphitryon.*)

TOME SECOND.

AMSTERDAM.
R. C. MEIJER, LIBRAIRE-EDITEUR.
Vijgendam, J 628.
1860.

Digitized by Google

Fr 1633.205.3
~~Fr 429.47.3~~
~~III.1088~~

LEGE
JUN 29 1905
LIBRARY

Walker Fund

Digitized by Google

LIVRE IV.

LES MYSTIQUES POLONAIS EN FRANCE.

CHAPITRE Ier.

La Veuve d'un Dieu.

Vers le milieu de l'été dernier, je me rendis dans l'île St-Louis pour prendre des informations sur Wronski, auprès d'un jeune polonais qu'on m'avait désigné comme très instruit dans la doctrine de ce mathématicien-philosophe.

On sait que l'île Saint-Louis compte bon nombre de réfugiés slaves parmi ses habitants. Le célèbre hôtel Lambert, où réside le prince Czartoryski, attire dans ses environs cette portion de l'émigration polonaise, qui croit d'une bonne tactique de remettre la cause nationale aux mains d'une dynastie.

Arrivé chez le jeune polonais que je venais visiter, je lui exposai le dessein où j'étais de faire une étude sur Wronski, et lui adressai des questions.

— Voulez-vous me suivre, Monsieur, me dit-il, je vais vous présenter à quelqu'un qui est plus à même que moi de vous renseigner sur les choses que vous désirez savoir.

— Volontiers.

Nous traversâmes un de ces grands vestibules, comme il y en a dans les vieilles maisons nobiliaires de l'île Saint-Louis. Le

Digitized by Google

polonais ouvrit une porte, et je me trouvai en face d'une dame entièrement vêtue de noir, à laquelle il me nomma; après quoi, s'adressant à moi, il me dit:

— Je vous présente, Monsieur, à la veuve de Wronski. Pendant la vie de son mari, elle a été sa meilleure amie, et depuis sa mort (Wronski est mort en 1853), elle conserve plus religieusement que personne le dépôt de sa philosophie et de sa religion.

Pendant qu'il parlait, j'avais eu le temps d'examiner, non-seulement madame Wronski, mais aussi son appartement.

Cette dame ne me parut pas avoir de fortune: les philosophes n'en laissent pas souvent à leurs héritiers, à moins que ce ne soient des philosophes officiels, souples d'esprit et de caractère, qui sont amis de la vérité jusqu'à l'émargement trimestriel, et tenaces dans leurs convictions jusqu'au triomphe de leurs adversaires exclusivement. Les Pierre Leroux, invincibles à tout, excepté à la foi de l'esprit ou du cœur, sont réduits à la mendicité dans l'exil, pendant que les Cousin, toujours bien rentés, font la palinodie sur la tombe de Voltaire, parmi les surplis du Panthéon!

Madame Wronski me recevait dans la seule pièce qu'elle possédât, une chambre à coucher avec un lit à rideaux de cotonnade bleue rayée. Cette chambre à coucher servait en même temps de cuisine, comme je le vis aux fourneaux rangés dans la cheminée, et de salle à manger, comme me le témoignait une table ronde, où venait d'être prise une tasse de café au lait.

L'ameublement de cette chambre était d'une simplicité qui était loin de sentir la richesse. Les rideaux de la fenêtre étaient en cotonnade bleue comme le lit. Près de cette fenêtre, se trouvait une table de travail, sur laquelle était ouvert un grand et gros volume in-quarto: c'était la *Réforme du savoir humain*, de Wronski. La pauvre veuve a trouvé dans les oeuvres de son époux toute la vie de son âme.

Ce qui me frappa surtout, ce furent les objets de piété appendus aux murailles. J'avais cru, jusque-là, que Wronski était un mystique plus ou moins rationaliste; je devinai tout de suite, à ces signes, que c'était un mystique chrétien. Une croix en marbre blanc, sans crucifié, était placée au-dessus de la table. Un chapelet à grains blancs s'enroulait autour d'une grosse branche de buis bénit. Comme je viens de le dire, je sentis tout de suite que j'étais en pleine sacristie. J'en eus froid.

— Madame, dis-je en m'inclinant.....

Mais, avant de rapporter notre conversation, je crois devoir vous dire que mon interlocutrice, qui a soixante-dix ans, me

Digitized by Google

parut en avoir à peine cinquante. Sa figure, encadrée dans le bonnet de crêpe des veuves, conservait une fraîcheur de teint et une animation vraiment extraordinaires à cet âge. Sa voix, vibrante encore, et un peu aigre, une certaine précipitation dans la parole, le ton quasi magistral de son discours: tout était singulier chez elle, et je devinai bien vite qu'un avantage trop rare avait été donné à Wronski, celui de vivre avec une femme à la hauteur de sa pensée.

— Madame, dis-je en m'inclinant, puisque votre ami M. X..., à qui je venais demander des renseignements sur M. Wronski, m'a, tout de suite et sans hésitation, amené vers vous, c'est évidemment que vous êtes de ces femmes fortes qui n'ont pas peur de penser à leurs morts et d'en parler.

— Je pense continuellement à Wronski, Monsieur; je vis de lui depuis qu'il est mort comme pendant sa vie. Voyez: ses livres sont toujours ouverts sur ma table; nous ne nous sommes pas quittés un instant.

Après ces préliminaires, nous eûmes une conversation qui dura près de deux heures. Je n'en rapporterai que les points les plus saillants.

Quand j'eus fait part à madame Wronski du dessein où j'étais de placer son mari dans une galerie intitulée: *la France mystique*, elle se récria:

— Mais c'est une profanation, Monsieur! C'est donc ainsi que vous traitez de *pareilles choses?* d'ailleurs, mon mari n'était pas mystique. Il a trouvé la vérité absolue, absolue, entendez-vous, et cela mérite d'être médité, vénéré, tandis que, à ce que je vois, vous allez en faire comme un article de journal.

— Qu'importe, madame? j'appellerai sur votre mari et sur ses oeuvres l'attention du public, qui jusqu'à présent ne leur a peut-être pas été suffisamment accordée: voilà ce que je veux faire, et ce n'est pas une profanation. Quant à ce que vous m'objectez sur l'absence de tout mysticisme chez votre mari, ce n'est point là un obstacle. Nous ne sommes pas d'accord sur le mot de mystique. Mystique, pour vous, veut dire substitution des sentiments et des molles quiétudes du cœur, aux luttes de la foi dans l'esprit, et, en ce sens, il est vrai que Wronski n'est pas mystique, puisqu'il est, à ce qu'on m'a dit, essentiellement métaphysicien et penseur; mais moi, par une extension raisonnée du mot, je nomme mysticisme une certaine disposition à prendre très au sérieux les spéculations relatives aux destinées de l'homme, et à en tirer une pratique de vie qui vous distingue du grand troupeau des gens à âme plate, qui ne sentent pas, comme je dis quelquefois, l'aiguillon des choses

Digitized by Google

éternelles, et, en ce sens là, Wronski entre dans mon cadre, n'est-il pas vrai?

— Mais enfin, Monsieur, on doit du respect....

— Oh! ici, Madame, permettez-moi une profession de foi. Je ne respecte rien *à priori*; j'étudie et je me prononce en toute sincerité et loyauté: voilà tout. Je regrette d'être provoqué à vous le dire, à vous dont je me plais à honorer le culte pour Wronski, mais je ne tremble à l'approche d'aucun sanctuaire, et je ne tremblerai certainement pas à l'approche du sanctuaire de ce que vous appelez, avec de bonnes raisons sans doute, la Vérité Absolue. J'ai en moi un flambeau qui est plus saint que tous les saints des saints de la terre, un flambeau qui a été évidemment allumé par Dieu, celui-là: je veux parler de ma raison, quand elle est, comme je m'efforce de la maintenir, calme, sincère, désintéressée. Avec ce flambeau-là, voyez-vous, Madame, j'affronte tous les dieux cachés, quelque terrible que soit le mystère où ils s'enveloppent, et je suis sûr d'une chose, c'est que, parmi ces dieux, s'il en est un de véritable, celui-là me bénira de l'avoir cherché sans bandeau sur les yeux, sans faiblesse dans l'esprit et sans timidité au cœur. Madame, en fait de philosophes réputés sublimes, comme en fait de manitous réputés sacrés, il n'y a que les indigents qui craignent le jugement de la raison et les scélérats qui fuient la lumière.

— Vous qui me parlez ainsi, Monsieur, vous n'avez donc pas la foi?

— Qu'est-ce que cela, Madame, la foi?

— Mais, Monsieur, ce qu'on entend par là d'ordinaire, la croyance à la vérité révélée.

— Wronski avait donc cette foi-là, Madame?

— Bien certainement.

— Et il y est mort?

— Bien certainement.

— Ah! bah!....

— Comment, ah! bah!... mais vous ne croyez donc à rien, vous? Cela me fait vraiment de la peine, de vous voir dans une pareille disposition d'esprit.

— Je vous en offre autant, madame, avec tout le respect que je vous dois.

— Comment cela?

— Oui, Madame, cela me fait toujours de la peine, une peine réelle, de voir des intelligences élevées sortir du bon sens, pour entrer dans la crédulité, et pour baser leur philosophie sur un dîner de pomme et sur un serpent qui parle.

Digitized by Google

— Mais, Monsieur, ce n'est pas de la crédulité, c'est une certitude résultant de preuves que.....

— Que je connais, Madame; car, je vous supplie de le croire, je ne suis pas un esprit fort qui blasphême ce qu'il ignore; je laisse la brutalité de la négation sans motifs aux gens qui, une fois convertis, ont la brutalité de la certitude sans preuves; j'ai manié tous vos arguments; je les sais par cœur; j'ai senti le côté par où ils peuvent troubler l'âme et lui inspirer des inquiétudes et des doutes; j'ai expérimenté l'atmosphère intellectuelle où vous vivez; et je vous déclare que ce que vous adorez, va s'effacer de la conscience humaine, parce que cela est un conte de l'enfance, présenté, avec différents épisodes, à toutes les nations mineures; parce que cela fait pitié à la virilité du siècle; parce que cela n'est plus en harmonie avec la propreté intellectuelle que nous a créé la civilisation.

— Mais, encore une fois, à quoi croyez-vous donc?

— A quoi je crois?

— Oui, à quoi?

— Je crois en bien des choses, Madame. Il est des points sur lesquels j'ai des aspirations, des désirs, mais point de certitude absolue: ce sont les points de doctrine qui se rattachent à l'infini. A cet égard, je prétends que les ignorants, les orgueilleux, et les exploiteurs d'âmes tout seuls, peuvent dire qu'ils ont des informations certaines. Oui, madame, je ne vois que des imbéciles ou des charlatants dans les gens qui veulent m'enseigner exactement comment le premier *Eon* engendre le second *Eon*, et comment le troisième *Eon* procède des deux autres. J'admire en ces docteurs-là le chef-d'oeuvre de l'ineptie impudente, et, je ne vous le cache pas, il ne me suffit pas de les mépriser: comme leurs effrontées imaginations n'ont cessé de troubler le monde, je sens parfois contre eux un sentiment plus vif et plus amer que le mépris! Mais je vous entends; vous me dites: Que mettez-vous à la place? que croyez-vous? D'abord, il y a des choses qu'on laisse mourir tout simplement et qu'on ne remplace pas. Non, Madame, on ne remplace pas la queue de cheval consacrée avec laquelle les chamanes, chez les Samoièdes, chassent les mauvais esprits pour de l'argent! Non, Madame, la culotte de saint Pancrace ne se remplace point! On laisse pourrir ces choses-là: c'est leur destinée. Cela grossit le fumier des superstitions éteintes. Restez tranquille: ce n'a jamais été la fiente du grand Lama qui a moralisé le monde. Le monde, Madame, se moralise par l'éducation, par l'amélioration de l'hygiène publique, par la lumière de la civilisation. Le monde se moralise par un bon code, qui consacre

Digitized by Google

l'égalité de tous les citoyens devant la loi, devant la morale éternelle, devant les charges et les récompenses publiques. Le monde se moralise par un enseignement de plus en plus universalisé, où tout concourt à relever les droits de la propriété résultant du travail, les saintes joies de la famille organisée suivant un légitime esprit de liberté, les gloires du dévouement à la société et à la patrie. Le monde se moralise par de gouvernements qui ne se croient institués que pour servir à l'avantage de tous. Le monde enfin se moralise par l'introduction du raisonnement dans la vie sociale. Regardez donc autour de vous, Madame: comparez donc l'humanité d'à présent qui discute avec l'humanité d'autrefois qui croyait. Quelle prédication de fait en faveur de mes idées! la supériorité de nos temps sur le moyen-âge, même au point de vue des moeurs proprement dites, est tellement éblouissante, qu'il faut ne pas savoir un mot d'histoire pour la nier, ou même pour en douter. Je vous le dis, Madame, et je vous le dis avec une ardeur de conviction que je voudrais vous faire partager, je ne crois plus aux queues de cheval sacrées, depuis que je sens en mon cœur l'aspiration du grand infini; je ne crois plus à la fiente du grand Lama, depuis que je respecte et que j'aime toute l'humanité; je ne crois plus à ceux qui se sont faits eunuques pour l'amour de Vichnou, depuis que je crois à la famille, la sainte famille! je ne crois plus au diable-serpent qui rend le mal fatal parmi les hommes, depuis que je crois à la vertu qui se fait violence, et qui remporte des victoires; je ne crois plus à l'Enfer, depuis que je crois au Ciel!

Je serais entraîné beaucoup trop loin, si je voulais reproduire toutes les diverses argumentations que m'opposa Madame Wronski en faveur de sa religion. Elle me parla avec beaucoup de charme des consolations qu'elle trouvait dans la foi. Devant cet argument tout personnel, je n'insistai pas, et je pris congé, emportant de ma vénérable interlocutrice un bon et agréable souvenir. C'est vraiment une femme de mérite. Elle a publié récemment une petite brochure sur la doctrine de son mari. On remarque dans cette brochure, intitulée: *Petit Traité de métaphysique élémentaire*, une habitude des hautes spéculations, bien rare chez une femme. Madame Wronski, dans ce petit travail, ne réussit pas, comme elle se le propose, à éclaircir la très obscure doctrine de l'Absolu, mais, ce à quoi elle n'a peut-être point songé, elle réussit à se faire connaître comme l'une des trois ou quatre femmes d'Europe qui sont capables d'entendre la philosophie transcendante.

Au moment où j'allais la quitter, Madame Wronski, sur ma

Digitized by Google

demande, m'avait prêté quelques volumes de son mari, entre autres les *Cent pages* et la *Réforme du savoir humain*. Je n'eus rien de plus pressé que de les lire: mais quel ne fut pas mon désappointement! Wronski, que je n'avais jamais étudié jusque-là, se trouvait être une nature hautaine, orgueilleuse, pleine d'elle-même, et, avec cela, un esprit sec, hostile à toutes les aspirations de ma religion humanitaire. Par suite de ma visite à sa digne veuve, j'avais commencé à lire ses ouvrages avec le désir de les trouver admirables; je les trouvais médiocres, ridicules, monstrueux à certains égards. Cette idole, que je pensais sublime sous son voile mystérieux, était un colosse aux pieds d'argile, qui mérite entièrement l'obscurité où il est pour la plupart de ses contemporains.

J'étais, je l'avoue, fort désolé de cette découverte, et lorsque, le 5 ou 6 septembre 1854, je me mis à écrire la notice philosophique qu'on lira plus bas, ce fut en me faisant violence que je portai des jugements aussi sévères; mais enfin, la vérité avant tout: parceque j'avais été bien accueilli chez la veuve de Wronski, ce n'était pas une raison pour moi de trouver Wronski admirable.

J'avais achevé, depuis près d'un mois, mon travail sur l'auteur de la *Réforme du savoir humain*, lorsqu'on m'apporta la brochure de Madame Wronski, dont j'ai parlé plus haut, *Petit Traité de métaphysique élémentaire*. Madame Wronski avait écrit de sa main sur la couverture: «*à Monsieur Erdan, souvenir de la part de l'auteur.*

On conçoit que cette politesse renouvela mes chagrins, à propos de ma sévère étude sur la philosophie de l'Absolu. Tout pécheur que je puisse être, je confesse que c'est une douleur cuisante pour moi, d'être la cause d'une souffrance morale quelconque pour un de mes frères humain. C'est une forme de l'égoïsme si l'on veut; mais je suis horriblement malheureux, de penser qu'on est malheureux par moi. L'idée que mon livre, arrivant aux mains de l'honorable veuve que j'avais visitée, affligerait sa religion conjugale, me tourmentait déjà beaucoup; quand le *souvenir* du *Petit Traité de métaphysique* me fut remis, cette idée me donna le cauchemar.

Dans ma naïveté, je crus devoir prévenir le coup que j'allais porter. J'écrivis, *currente calamo*, et dans ce premier mouvement du cœur où l'on ne devrait jamais écrire, la lettre suivante:

Digitized by Google

Yvry-sur-Seine, le 9 octobre 1854

« Très Honorée Dame,

« Je reçois la brochure que vous avez bien voulu m'adresser. Je me propose de l'étudier pour en faire mention dans ma *France mystique*, car, quoique vous ayez semblé vous y opposer, par modestie, dans l'entrevue que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous, je ne pourrai me dispenser de mettre votre personnalité à côté de celle de Wronski, dont vous êtes la légatrice intellectuelle.

« Je regrette seulement une chose, Madame, et je vous fais part de ce sentiment avec la même franchise qui a présidé à mon entretien avec vous, — je regrette d'avoir beaucoup, beaucoup de mal à dire des idées de votre mari. Il peut avoir raison contre moi, je le sais; mais ce que je sais aussi, c'est que j'ai rarement trouvé d'intelligence en aussi profond désaccord avec la mienne, et dont les opinions et les tendances me fussent aussi antipathiques. Vous allez être bien étonnée de ce que je vous dis là, Madame, vous qui avez pour l'œuvre de votre mari un si profond attachement d'esprit et de cœur: mais que voulez-vous que j'y fasse? Mon jugement, tel que je vous le formule, est le résultat d'une étude sincère et loyale, et le *fari quæ sentio*, est pour moi une nécessité.

« Au reste, Madame, si vous n'y trouvez pas d'inconvénient, j'aurai l'honneur de vous revoir encore avant de mettre la dernière main à mon travail sur votre mari. Peut-être la vérité gagnera-t-elle quelque chose aux avis toujours respectés d'une personne vénérable, dont je suis heureux de me dire le serviteur respectueux.

« A. Erdan. »

Trois ou quatre jours après, la poste m'apporta la diatribe que voici, diatribe fort spirituelle, je le reconnais, mais prodigieusement insolente.

Paris, le 12 octobre 1854.

« Monsieur,

« A mon retour de la campagne je reçois votre lettre, et j'y réponds aussitôt, avec tout l'empressement qu'elle mérite.

« Je ne puis que vous remercier infiniment de l'aimable franchise dont vous usez envers moi en me prévenant que vous

Digitized by Google

allez dire *beaucoup*, mais *beaucoup de mal de mon mari!* on ne peut pas mettre, dans ses procédés, plus de délicatesse que vous en mettez, au moins j'aurai le temps de me préparer à supporter vaillamment ce terrible coup.

« Quand à l'étonnement que vous prétendez que je dois éprouver à l'aveu de votre extrême antipathie pour les hautes vérités que Wronski a donné aux hommes, je vous répondrai qu'au contraire, cela ne me surprend pas du tout, car il y a toujours eu des antipathies fort remarquables dans le monde; et la vôtre pourra faire un très joli pendant à celle que voici: Debureau, le saltimbanque, qui était comme vous, Monsieur, un homme de beaucoup de mérite, dans son genre, Debureau disait, lorsqu'il entendait chanter le rossignol: *Veux-tu te taire, vilaine bête!*

« Pauvre Wronski! Pauvre rossignol!

« Toi surtout, Wronski, dont Monsieur Erdan va dire *beaucoup, beaucoup de mal!!*

« Adieu donc le sacrifice que tu fis, dès ta tendre jeunesse, d'un rang élevé et d'un grade militaire supérieur, pour aller, dans les Universités de l'Allemagne, te livrer aux plus sérieuses études!

« Adieu ton abnégation des plaisirs du monde pour te consacrer, dans une retraite absolue, toi si jeune et si brillant, à la recherche de la vérité!

« Adieu tes grandes découvertes mathématiques et philosophiques qui ont apporté des lois à toutes les sciences physiques et morales!

« Adieu ta gloire d'avoir donné sa couronne à la philosophie par la découverte de l'essence même de l'ABSOLU!

« Adieu tes soixante années de travaux, doublées par tes continuelles et saintes veilles!

« Adieu le sacrifice de deux fortunes pour la production de ces immenses travaux, si soignés et si magifiquement édités par toi!

« Adieu tes pures et divines pensées, qui devaient donner la certitude à la raison humaine.

« Adieu ton style, si ferme, si didactique, qu'il en est sculptural!

« Adieu ta puissance de doctrine qui poursuit l'erreur jusqu'aux entrailles, et sait la remplacer par la vérité!

« Adieu cette admiration profonde qui réside encore pour toi, si vivante, dans le cœur de ceux qui t'ont connu ou qui ont pu t'entendre!

« Adieu ton mépris manifeste des choses basses et des âmes vulgaires!

Digitized by Google

« Adieu ton indignation toujours croissante contre le mal et l'erreur!

« Adieu la noble espérance que, bientôt, les hommes, par une *étude sincère et loyale*, pourraient comprendre leurs grandes destinées, si bien établies dans les solutions irréfragables que tu leur en a données.

« Et, pour moi! Adieu le souvenir si profond et si sacré de ton intelligence souveraine, de ta vie, presque toujours héroïque, dont j'ai été le témoin continuellement ravi, pendant quarante-trois années!

« Enfin, adieu ta gloire! Adieu ton nom! Adieu ta splendide et solennelle individualité, qui semblait s'être à jamais imposée au monde, par la grandeur qu'elle donnait, en elle, à l'humanité tout entière! Adieu!..... Monsieur Erdan va dire de toi *beaucoup*, *beaucoup de mal!* Et à vous aussi, Adieu, Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

« Vᵉ Wronski. »

Il faut dire que je n'avais pas conservé copie de ma lettre du 9 octobre; je fus ébahi de la réponse de Madame Wronski: je me sentais si parfaitement innocent, que je ne pus, d'abord, m'expliquer tant d'insultes, où l'on allait jusqu'à me comparer à un saltimbanque. Je ne songeais pas que les dévots de toutes les sectes se ressemblent, et que le fiel est aussi amer chez les absolutistes de la philosophie, que chez les absolutistes de la révélation.

Je répliquai à madame Wronski, cette fois après réflexion et plusieurs autres lettres furent échangées entre elle et moi. L'ensemble de cette correspondance a été publiée par Madame Wronski; je renvoie le lecteur à cette publication, avec la confiance d'un homme qui a fait son devoir en se tenant dans les bornes du respect.

Et maintenant, parlons de Wronski lui-même. J'atteste sur l'honneur qu'il n'y a pas eu un seul mot de changé à ce que j'avais écrit à son sujet dès le mois de septembre, plus de trois semaines avant mes tristes démêlés avec sa veuve; si j'ai traité sévèrement cette personnalité vénérée d'un certain nombre de disciples, c'est le sentiment de la vérité qui m'y a contraint; je jure que nul autre sentiment n'a guidé ma plume.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Hoëné-Wronski.

La Pologne s'était éveillée à la suite de 1793, comme elle devait s'éveiller, plus tard, à la suite de 1830. Quand la France s'agite, tous les peuples opprimés s'émeuvent et regardent: cette nation est, pour le reste du monde, comme une messagère chargée de donner le signal des renouvellements et de la liberté.

La lutte de 1794 ne fut pas plus heureuse que ne devait l'être, par la suite, celle de 1831. La décisive bataille de Maciejowicé détruisit les dernières espérances des Polonais, et, après l'anéantissement définitif de leur nationalité en 1795, les soldats désarmés de Kosciuszko affluèrent dans notre pays. Kosciuszko lui-même vint demander asile au gouvernement français. Il s'installa rue de Lille, dans l'hôtel qui portait le n° 145. (Je lis quelque part 445: ce doit être une erreur.)

La guerre d'Italie était alors la grande affaire de la République. Tous les yeux, tous les efforts se portaient de ce côté. Les vaincus de Maciejowicé furent universellement applaudis, lorsqu'ils offrirent de former une légion polonaise destinée à seconder notre armée au delà des Alpes. Le Directoire décréta que tous les enrolés deviendraient citoyens français par le fait seul de leur inscription sur les registres militaires. Le commandement de la légion fut donné au général Dombrowski. Après avoir pris part aux campagnes de 1797 et de 1798, les volontaires vinrent, en 1799, prendre garnison à Marseille.

Ce fut dans cette ville que les rejoignit, au milieu de 1800, un de leurs anciens camarades de Maciejowicé et de Varsovie, un jeune officier polonais de vingt-deux ans, du nom de Hoëné.

Voici quels étaient les antécédents de ce jeune homme.

Il était né en 1778. Lancé par sa famille dans le métier des armes, il était à seize ans officier d'artillerie. Après avoir combattu bravement dans les rangs des défenseurs de l'indépendance polonaise, il avait été fait prisonnier à Maciejowicé, et n'avait été sauvé de la Sibérie que par la recommandation d'un général russe. Bientôt après, il recevait un brevet signé de la grande Catherine, qui lui conférait le grade de major, puis, après quelques mois, un autre brevet qui l'instituait lieutenant-colonel.

Digitized by Google

Hoëné ne fut donc pas, dès le principe, de la phalange des irréconciliables. Dans une entrevue qui lui fut ménagée avec l'empereur Paul, successeur de Catherine, il dut baiser les mains qui tenaient sa patrie enchaînée.

Cependant, il serait injuste de trop insister sur ce point. Il paraît certain qu'Hoëné donna sa démission du grade de lieutenant-colonel de l'armée russe dans le but de se réunir aux légionnaires polonais qui, en secondant la France au delà des Alpes, se proposaient ultérieurement la délivrance de la Pologne: c'était là, s'il y avait lieu toutefois, un acte de réparation.

Démissionaire dès 1797, le jeune Hoëné quitta la Russie avec le projet secret de venir en France. Ce qui, peut-être, pourrait permettre quelques doutes sur la précision de son dessein, c'est qu'il passa deux ans en Allemagne. Ces deux années furent employées par lui à l'étude du droit et surtout de la philosophie allemande, dans laquelle il s'est toujours montré remarquablement instruit. Enfin, en 1800, il se rendit à Paris, où il salua Kosciusko, puis, de là, à la légion de Marseille.

Hoëné n'était plus guère soldat. Ses hautes études en Allemagne avaient profondément modifié ses goûts. La première chose qu'il fit, en arrivant à la garnison de Marseille, ce fut de se mettre à composer des brochures. Il en publia deux, dont la première avait pour titre: le *Bombardier polonais*, et l'autre: la *Critique de la Raison pure*. Ces deux ouvrages, envoyés à Kosciuszko, valurent à leur auteur la petite lettre suivante:

« Citoyen Hoëné,

« Je vous suis bien obligé pour l'envoi de vos opuscules. « Cette marque de votre souvenir augmente ma reconnais- « sance et mon estime pour vos talents. Je me recommande « à votre amitié.

« Salut et fraternité.

« *Signé:* T. Kosciuszko.»

Paris, 22 fructidor an VIII,
Rue de Lille, 145.

Kosciuszko s'intéressa sérieusement au jeune écrivain. Il s'employa auprès du Premier-Consul pour le faire entrer dans la diplomatie, qui s'accordait mieux que l'état militaire avec ses goûts studieux; mais ses démarches n'aboutirent pas, et Hoëné dut rester à Marseille, où il partagea son temps entre

Digitized by Google

les devoirs de sa charge comme officier, et des travaux intellectuels de tout genre.

Comme officier d'artillerie, Hoëné avait étudié les mathématiques: il avait, d'ailleurs, pour ces sciences, une inclination naturelle très prononcée; ce fut à leur sévère étude qu'il s'applique particulièrement dans la première période de sa vie publique en France. Il se mit en rapport avec tous les savants de l'époque, astronomes, géomètres, physiciens. Lalande, auquel il avait communiqué des observations sur ses ouvrages, lui écrivit avec cette suscription: «A. M. Hoëné, astronome, à l'observatoire de Marseille.»

Comme savant, comme mathématicien, Hoëné a été et est encore jugé très diversement. Si on l'interroge lui même à cet égard, il se regarde comme un autre Newton; car, il faut le dire tout de suite, ce n'a jamais été par excès de modestie qu'il a péché: nous trouverons en sa personne un des orgueils les plus naïvement féroces qu'ait produit ce siècle-ci, siècle très fécond, comme on sait, en adorateurs d'eux mêmes.

Hoëné, à l'en croire, a fait, dès ses débuts sous l'Empire, une révolution immense dans les mathématiques de tout ordre et de toute application. «J'annonce nommément, dit-il «quelque part, pour les mathématiques pures, 1° la résolution «générale et rigoureuse des équations algébriques *de tous les «degrés*, par des procédés immédiats et plus simples que ne «le sont ceux qu'on a obtenus pour le quatrième degré, auquel «la science est arrêtée et immobile; 2° l'intégration générale «et rigoureuse des équations aux différences, et des différentiel-«les, totales ou partielles, à coëfficiens constans ou variables, «par des procédés immédiats et aussi simples que celui que «l'on a aujourd'hui pour l'intégration générale des équations «du premier ordre, auquel, de nouveau, la science est arrêtée «immobile; 3° la résolution générale et directe des équations «de congruence de tous les degrés, par des procédés téléologi-«ques, destinés à créer enfin la science de la Théorie des «Nombres, qui n'existe pas encore; 4° la solution théorique «et universelle de tous les problèmes algorithmiques, solution «théorique dont les savans n'ont encore aucune idée dans l'état «actuel de la science, etc., etc..... J'annonce de plus, pour «les branches appliquées des mathémathiques: 1° la solution «générale de la construction mécanique de la matière dans ses «trois états, de solidité, de liquidité, et de fluidité aériforme, «où il sera démontré rigoureusement que la théorie mathémati-«que des fluides, celle que la science possède aujourd'hui, et «qui est encore la seule qu'elle possède, est erronée; 2° la

Digitized by Google

« solution générale de la construction mécanique des corps célestes, « et plus spécialement de notre globe, solution où il sera dé- « montré rigoureusement que la théorie de la terre, celle que « la science possède aujourd'hui, depuis le théorème de Newton « jusqu'à celui de Clairaut, est erronée; enfin 3° la solution « générale de la construction mécanique de l'univers, formant « ce que l'on nomme populairement et si inexactement mécani- « que céleste, solution où l'on découvrira enfin les véritables « lois systématiques de cette construction de l'univers, qui « montreront que tout ce que l'on a tenté à cet égard, n'offre « encore que des essais rhapsodiques.»

Un homme si savant ne pouvait manquer d'être mal noté à l'Académie. Comme il est facile de le deviner, Hoëné fut mis à l'index du palais Mazarin; les longs rapports du mathématicien polonais avec l'Institut sont même un des épisodes les plus curieux de l'éternelle lutte de ce corps contre la science individuelle.

Je ne veux pas dire, qu'on le remarque bien, que Hoëné eut raison contre l'Académie des Sciences. Je répète ce que j'ai dit, sa valeur scientifique est très diversement appréciée. Tout en lui accordant une singulière connaissance des formules mathématiques, de ce qu'on pourrait appeler le vêtement de la science, plusieurs prétendent qu'il n'y a pas grand' chose sous ses splendides annonces. Il en est qui ajoutent que ses prétendues découvertes sont des riens pompeux, qui sont souvent en contradiction avec l'évidence elle-même. On m'affirme que cette dernière opinion était celle d'Arago. Le fait est que le *National*, qui servit souvent d'organe aux antipathies politiques et scientifiques de l'illustre astronome, parlait fort mal de Wronski.

Hoëné avait eu maille à partir, depuis bien longtemps, avec le génie lucide d'Arago. Dès 1811, le futur Herschell de la France, avait rédigé un rapport peu sympathique au géomètre polonais. Hoëné lui en garda toujours rancune, et j'aime beaucoup le voir en 1847, au moment où Arago était dans toute sa gloire, rééditant, ou plutôt publiant pour la première fois, une lettre manuscrite adressée ou censée adressée au pape Léon XII, en 1827, et écrivant, dans cette lettre, ce passage:

« Le rapport par lequel l'Institut se défendait lui-même dans « sa tendance matérialistique, n'était signé que par deux savants « *d'un ordre trop inférieur pour appartenir à l'histoire de* « *la science*, nommément MM. Legendre *et Arago*.»

Arago, Arago en 1847, savant *d'un ordre trop inférieur* pour appartenir à l'histoire de la science! O froissement de

Digitized by Google

l'amour-propre, quels petits et vilains enfants vous faites des hommes!

Il est difficile à quelqu'un qui n'est pas du métier de se prononcer entre Arago et Wronski. Un fait surtout est là, qui vous arrête: c'est un rapport adressé aussi à l'Académie, signé Lagrange et Lacroix, et qui rend à l'inventeur de «la loi absolue des mathématiques» le témoignage suivant:

«Ce qui a frappé vos commissaires dans le Mémoire de M. Wronski, c'est qu'il tire de sa formule toutes celles que l'on connait pour le développement des fonctions, et qu'elles n'en sont que des *cas très particuliers.*»

Signé: Lagrange,
Lacroix.

Laissant la question à débattre aux hommes compétents, je me contente de regretter que Wronski se soit montré trop exigeant envers l'Académie, et l'Académie trop fière à l'égard de Wronski, ce qui est une appréciation peu compromettante, capable de me bien faire venir des cœurs sensibles, et je poursuis l'histoire de mon héros.

Les mathématiques ne lui rapportaient pas grand' chose, et ses relations assez désagréables avec l'Académie, n'avaient d'autre influence sur sa vie matérielle que de l'appauvrir, en l'obligeant à payer les ports de lettre de ces messieurs. Hoëné, qui avait quitté Marseille, vivait très péniblement à Paris. Les subsides donnés aux réfugiés polonais lui ayant manqué, il finit même par tomber dans une misère profonde, une de ces misères que les fils de famille devenus académiciens ne connaissent pas, où la vie du savant est en lutte incessante avec les nécessités du pauvre, où l'homme d'étude en haillons noirs, descend de sa mansarde, les yeux hagards et le front rêveur, pour aller quêter chez ses connaissances, qui le fuient, la pièce de monnaie, destiné à faire vivre sa famille éplorée, misère touchante où, parfois, le génie lui même, le vrai génie, convoite un sou pour avoir un petit pain!

Pauvre Wronski! Vous êtes un de ces esprits qui ne me reviennent guère; vous êtes, en mathématique, très insolent pour vos adversaires et très ingrat pour vos prédécesseurs et vos maîtres; vous êtes, en philosophie, comme je le montrerai tout-à-l'heure à mon lecteur, d'un orgueil infini et d'une outrecuidance que ne justifient pas vos rêveries sans consistance et sans fond mais qu'expliquent les obstacles et les souffrances; en un mot, votre individualité m'irrite et m'agace au delà du possible; vos livres in-quarto m'ont donné la fièvre de l'ennui,

Digitized by Google

du ressentiment et même de l'indignation. Hé bien! malgré tout, il y a un moment dans votre vie où vous me touchez et où vous m'arrachez des larmes; c'est le moment que vous racontez vous-même en ces termes

« Réduit à l'indigence, et n'ayant alors personne à Paris qui « pût le secourir, M. Hoëné Wronski, après avoir produit à « l'académie des sciences de cette ville la loi suprême des « mathématiques, et après avoir publié la *Philosophie des « mathématiques*, vit mourir son enfant malade, faute de pou- « voir lui procurer les moyens nécessaires à sa guérison, et « était sur le point de subir le même malheur dans la personne « de sa jeune femme, pour laquelle il pouvait à peine se pro- « curer de chétifs moyens d'existence. Il n'avait, en effet, que « le très faible salaire qu'il recevait pour des leçons de mathé- « matiques qu'il donnait dans un petit pensionnat à Montmartre; « et il était obligé pour pouvoir faire subsister sa femme, de se « priver de chaussures et de marcher avec des sabots de bois. »

Et ailleurs :

« Né de parents aussi riches qu'éclairés, et ayant passé sa « jeunesse au milieu d'une grande aisance, il supportait avec « résignation la misère qu'il lui fallait subir pour éclairer les « hommes. Ne pouvant se procurer les moyens d'existence en « donnant des leçons, il ne vivait le plus souvent que de chari- « tés, en acceptant, pour pouvoir arriver à ses nobles fins, les « plus grossières humiliations. »

Si tout cela est triste, il y a là-dessous quelque chose d'odieux, et je dois le dire à la honte des savants officiels de l'époque: il paraît positif que des jeunes gens préparés aux grands examens mathématiques par le pauvre savant, furent refusés uniquement à cause du nom de leur professeur. Voilà de ces scélératesses qu'on aimerait à croire supposées par l'amour-propre offensé, et par cet esprit d'inquiétude et d'injustice, qu'engendre souvent l'excès du malheur.

Ce fut probablement dans cette période de misère et d'humiliations que Hoëné changea son nom en celui de Wronski. Je ne sais si ce fut précisément, dans sa pensée, un changement ou une simple addition nominale. Dans tous les cas, c'est le lieu de remarquer ici la métamorphose qu'ont fait subir à leurs noms la plupart des fondateurs de culte. En cela, Hoëné imita saint Paul, qui primitivement, s'était appelé Saul; saint Pierre (Céphas) auquel Jésus, d'après l'Évangile, donna ce nom, à la place de celui de Simon, qu'il portait auparavant; Manès, dont le vrai nom était Choudric; Swédenborg, dont le père se nommait simplement Swedberg. Il semblerait

Digitized by Google

que ces âmes hardies, au moment où elles sentent en elles le premier frémissement de leur idée dominante, veulent renouveler le fait de l'antique initiation patriarchale, lorsque Jéhovah ne voulut parler au chaldéen Abram, et lui développer les promesses messianiques, qu'après avoir ajouté une sylabe mystérieuse à son nom primitif qui fut transformé en celui d'Abraham.

Wronski poursuivait ses travaux mathémathiques et ses études de haute philosophie au milieu des angoisses de la misère, lorsqu'un heureux hasard vint à son secours.

C'était en 1812. Wronski avait beaucoup lu Kant; il suivait le mouvement philosophique d'Allemagne, et il était familiarisé avec l'idée de l'absolu, qui est une très grande idée assurément, mais qui, par malheur, n'a jamais été guère mieux comprise de ses inventeurs et de ses prédicateurs que du public. Il y avait alors certains mots qui couraient l'Allemagne, et qui y vidaient nombre de cervelles trop exclusivement attachées à en pénétrer le sens; tels étaient les mots de l'philosophie absolue, de Transformation du savoir humain par l'identification de l'Être et du Savoir, etc., etc. Wronski, en sa qualité de jugement faux, comprenait admirablement ces sublimes inanités, et, très semblable en cela à ses maîtres d'outre-Rhin, il développait compendieusement tous les détails de la doctrine, sans pouvoir faire comprendre le premier mot de sa pensée à qui que ce fût.

Il y en eut un cependant qui crut comprendre.

Il se trouvait alors à Paris un jeune et riche banquier de Nice, qui se nommait Arson. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, très porté, par un tempérament faible et mélancolique, aux choses du mysticisme. Wronski parlait déjà de refaire l'esprit humain par une méthode infaillible à lui connue. Il prétendait avoir des secrets admirables pour faire entrer l'humanité dans une voie en quelque sorte divine. Déjà il se disait chargé d'inaugurer une époque de renouvellement universel ou, comme il dit, de messianisme. Le disciple de Lalande s'était sacré prêtre, et roi sans doute, car ils sont toujours l'un et l'autre ensemble depuis leur grand aïeul Melchisédech.

M. Arson avait eu occasion d'entendre Wronski, et il en était émerveillé. Très désireux d'être aussi savant que le maître, et voulant peut-être substituer le riche banquier au pauvre diable dans les nobles fonctions de messie, il fit une convention avec Wronski. Celui-ci devait initier Arson à sa science surhumaine, lui ouvrir tous les arcanes de sa mission providentielle, lui apprendre la manière précise de réformer le savoir humain en identifiant l'être et le savoir, et autres merveilles

Digitized by Google

surprenantes, et, en récompense, Arson donnait à Wronski cinquante mille francs comptant, plus une promesse de deux cent cinquante mille francs, en tout trois cent mille francs.

L'affaire conclue, Arson se fit écolier et écouta. Le premier jour, ce fut un immense enthousiasme. Le premier mois se passa bien. Les mois suivants allèrent clopin clopant. Arson ne s'identifiait pas absolument avec le savoir de Wronski. Bref, ce qui devait arriver arriva: au bout d'un certain temps, Arson, conseillé sans doute par ses amis, trouva que les arcanes du messie s'illuminaient médiocrement, et qu'il avait payé, et surtout promis de payer bien cher, les nuages creux de la philosophie allemande. Non-seulement il refusa de verser d'autre argent, mais, de plus, il redemanda celui qu'il avait donné. De là un procès, qui fit beaucoup rire dans le temps, et qui se termina par un jugement que nous trouvons, pour notre part, digne de Salomon: il fut ordonné que Wronski resterait payé, mais qu'Arson ne payerait plus. Comme de juste, les plaideurs ne furent contents ni l'un ni l'autre, et, depuis ce temps-là, Wronski fut tout autre chose que le messie pour Arson, et pour Wronski, Arson ne fut plus qu'un païen et un publicain. Telles sont les aménités des dieux et apprentis dieux de ce siècle.

A dater de l'aventure Arson, nous sommes entrés pleinement dans la seconde période de la vie de Wronski, c'est-à-dire dans sa carrière philosophique et messianique. C'est cette face de son esprit qu'il s'agit surtout ici de mettre en relief; mais nous ne voulons pas dissimuler une chose, c'est que, pour éclairer les mystères qui vont s'offrir maintenant à nos yeux, nous avons énormément besoin des lumières du Saint-Esprit. Implorons-le par le *Veni creator.*

Avez-vous suffisamment toussé?

Vous êtes-vous suffisamment mouché?

L'ouvreuse qui fait payer les chaises a-t-elle l'air de vouloir rester un peu tranquille?

Fort bien! Je commence. Dieu me soit en aide. Amen.

PREMIER POINT.

Parlons d'abord, mes chers frères, de l'instrument dont se sert Wronski pour exposer ses dogmes; parlons du style et de la composition extérieure de l'écriture sainte, sur laquelle est fondée la religion de l'Absolu.

Ce qui est frappant avant tout, chez la plupart de mes héros, c'est leur atroce manière de rédiger leurs livres sacrés. On ne saurait, sur ouï-dire, se faire idée de ces forêts épais-

Digitized by Google

ses; il y faut entrer soi-même, et se déchirer aux broussailles dont elles sont encombrées.

Un livre de Wronski est ordinairement un *in-quarto* de 500 à 1000 pages. Il commence d'habitude par un *Avis général;* ensuite vient la *dédicace*, qui est adressée presque invariablement à Nicolas Ier Paulowitch, empereur de toutes les Russies; après cela, nous trouvons un *avis;* en quatrième lieu, un *nota;* en cinquième lieu, une introduction générale; en sixième lieu, une introduction au programme de l'ouvrage; en septième lieu, le programme lui-même; en huitième lieu, le complément à l'introduction, sans compter le complément au programme, sans compter la seconde introduction générale, sans compter l'avis pour la première introduction particulière, sans compter le complément à l'avis de la seconde introduction spéciale, etc., etc. Après avoir été ainsi *introduit* tout le long de cent ou cent cinquante pages, vous ne savez pas le moins du monde où vous êtes, mais n'importe! le corps de l'ouvrage commence à se développer sous vos yeux. Quelle masse informe! quel amas de répétitions, de longueurs, de ressassements! quel fouillis de phrases métaphysiques cachant le néant absolu de la pensée! quelle olla-podrida de matières diverses qui se mêlent, s'enchevêtrent, se confondent! quel pot-pourri philosophico-mathématico-politico-historico-mystique! quelle ratatouille de rêves!

Ce qui distingue Wronski entre tous ses célestes confrères, c'est la manie, une manie furibonde, de se citer lui-même. Chose curieuse, et qui dénote bien l'orgueil de cet esprit dévoyé, c'est que je n'ai pas trouvé dans ses ouvrages une citation quelconque d'un auteur mort ou vivant, tandis qu'à chaque page ses ouvrages sont invoqués, résumés, transcrits. Souvent la discussion, si l'on peut donner ce nom à ces éternelles séries d'affirmations plus ou moins gratuites, la discussion, dis-je, est interrompue par des notes entre filets du genre de celle-ci:

« Cette garantie de notre présente philosophie de l'histoire, « qui devient ainsi indispensable pour son entente parfaite, et « qui offre en même temps, dans cette réforme absolue des « sciences rationnelles, la réalisation définitive de l'idéal du « savoir humain, se trouve dans la même librairie de M. Amyot, « à Paris, rue de la Paix, n° 8. »

Digitized by Google

SUPPLÉMENT

SUR L'ABUS INDIGNE DU MOT MESSIANISME.

« Dans les notes des pages 5 et 90 de la *Réforme du savoir « humain*, nous avons signalé cet abus indigne.

« Afin de prévenir une fâcheuse confusion des mots, nous « devons faire savoir que, pour discréditer ou plutôt profaner « le mot de *messianisme*, qui se trouve ainsi attaché à la doc- « trine dont il s'agit, on a, postérieurement à sa production « publique, institué, au collége de France, une chaire de litté- « rature slave en faveur d'un homme (Mickiewicz) qui, fesant « allusion à notre fondation slave de ce mot de messianisme, « professait, sous ce mot sacré, une doctrine, non seulement « dépourvue de toute science, mais de plus, tellement irréligi- « euse et révolutionnaire, que la chambre des Pairs fut forcée « de défendre cet enseignement.

« Cette indigne confusion du mot sacré de *Messianisme*, telle « que l'a opérée ainsi un misérable poète (toujours Mickiewicz), « un plagiaire inconnu dans les régions des sciences et de la « philosophie, a tellement troublé le cerveau de quelques pau- « vres esprits, incapables de distinguer le blanc du noir, qu'ils « ne peuvent concevoir la différence entre le salut de l'humanité, « qu'apporte le vrai messianisme de l'auteur, qui a créé ce mot, « et la perdition de l'humanité qui voudrait lui substituer infer- « nalement le faux messianisme de cet éhonté plagiaire, qui est « encore plus ignorant qu'il ne s'est rendu infâme par ce vol « insigne. »

On voit que si Wronski y va de main lourde, il n'y va pas de main morte.

Un détail fort considérable de son style, dont on a pu déjà s'apercevoir, c'est l'usage insolite des épithètes.

Dans les nombreuses lectures que j'ai dû faire pour la composition de cet ouvrage, j'ai remarqué que les mystiques emploient les épithètes et les modificatifs de la langue, c'est-à-dire les adjectifs et les adverbes, d'une manière extrêmement bizarre. C'est là un fait psychologique qui, pour moi, est très saillant. Je le livre aux explications des hommes compétents. Voici, par exemple, les habitudes de Wronski à cet égard.

« La *présente* période historique *nationale* de la Pologne.

« Il faut faire cesser l'*actuelle* tourmente *sociale* des nations. »

Digitized by Google

« Les circonstances où se trouvent nôtre *actuelle* espèce « *humaine.*

« Il faut faire cesser la *présente* complication *universelle.*

« L'abîme *terrible* de notre *héréditaire* dépravation *morale.*

« L'*actuelle* absence *universelle* de *véritables* lumières « *politiques.*

« Cela est prouvé *immédiatement* par l'*actuelle* et *inex-* « *tricable* confusion *universelle* des idées.

« Malgré ce *decisif* résultat, on a traité d'utopie et de rê- « verie cette *finale* et *décisive* découverte *politique.*

« Examinons l'*actuel* droit *public européen.*

« Les *sauvages actuelles* théories *démocratiques* et *socia-* « *listiques* ne peuvent, sans une *supérieure* influence *périodique.*

« Pour compléter nos *antérieures* considérations MÉTAPOLITIQUES « sur la fausseté des *actuelles* et *sinistres rêveries socialistiques.*

« Etc., etc.

Tel est le style de Wronski!

Actuellement, mes chers frères, passons au second point de notre présent scientifique et philosophique discours, et tâchons de pénétrer l'inextricable, et sinistre confusion méthaphysique, métapolitique, métadidactique, métamathématique, et universellement *méta*, sinon *contra*rationelle, de notre présent et compliqué auteur.

Encore un petit *veni creator* et un rapide *ave maria*, et *fiat lux!*

SECOND POINT.

Mais je fais réflexion, lecteur, que la précédente triste et peut-être même lugubre dissertation a pu fatiguer votre ingénieux et supérieur esprit; que vous devez avoir besoin d'un legitime et digne repos; et que vous ne serez pas fâché de voir renvoyer la grave suite de cet important et considérable sermon au prochain postérieur chapitre. Ma, non seulement actuelle, mais absolue et invariable déférence pour tous vos, non seulement sages et justes, mais métasages et métajustes désirs, m'engage donc à renvoyer au subséquent remarquable chapitre III la suite des profondes wronskistes conceptions. Ainsi donc, que les métahabiles et pleins de goût compositeurs veuillent bien mettre ici un gros et bien disposé filet typographique, après quoi, qu'ils aillent de l'avant dans la vierge et noire forêt de la métaphysique, de la métapolitique et de la métareligion de notre puissant philosophe Wronski.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Hoëné-Wronski (SUITE).

Monsignor Profondo, un des plus terribles savans qu'on ait jamais vus.
(VOLTAIRE, *Voyage de Scarmentado.*)

— Vous comprenez ?
— Pas un mot, Monsieur.
(VOLTAIRE, le *Philosophe ignorant.*)

SECOND POINT.

Avant d'étudier les élucubrations religieuses de Wronski, il convient de jeter un coup d'oeil, premièrement dans ses théories de philosophie générale, puis, en second lieu, dans ses théories de politique appliquée.

L'auteur de la *La Réforme du savoir humain* a un point de départ assez peu modeste, à savoir, que l'humanité, jusqu'à lui, n'a rien su ou à peu près, que le moment de son éducation est venu, parce que nous sommes dans un temps de *messianisme* ou de renouvellement, et que le messie, c'est tout simplement Wronski lui-même.

« Ainsi il sera démontré que la vérité n'est pas encore découverte sur la terre. »

Ailleurs.

« Il faut donc, en suspendant tous les égards de convenance, « faire savoir ouvertement au public que la vérité est enfin « découverte, et qu'elle est même déjà fondée, d'une manière « péremptoire, dans les ouvrages où, pour réaliser les saintes « promesses du Messie, nous avons produit la DOCTRINE DU MESSIANISME..... »

Dans un autre endroit, on lit encore:

« Il n'existe aucune autre voie (que celle qu'il a suivie) pour « la création de la vérité, non seulement pour l'homme, mais « même pour Dieu, comme nous l'avons déjà dit plus haut, et « comme *nous en faisons ici un défi formel à nos contemporains, et même à toute la postérité...* »

Le révélateur insiste, dans une note, sur ce solennel défi:

« Par suite de ce défi formel, dit-il, il nous semble qu'un « homme honorable qui voudra prononcer sa sentence sur l'ou-

Digitized by Google

« vrage présent, soit par la voie des journaux, soit par toute « autre voie, devra, avant tout, répondre à ce défi, aussi loyal « que décisif. Autrement, le prétendu juge, quel qu'il soit, « sera ici jugé d'avance lui-même, en venant se placer, d'une « manière inévitable, dans l'une ou dans l'autre des deux clas- « ses d'hommes que nous avons signalées à la page 505 de cet « ouvrage. (*La Réforme du savoir humain*, 2 v. in-4° de « près de mille pages).»

Quelles sont ces deux classes d'hommes? Allons voir à la page 505:

« 1° Les modernes MIDAS PHILOSOPHIQUES, dans leur ignorance « du second degré, c'est-à-dire dans l'ignorance où ils sont de « leur propre ignorance, en prenant leurs idées dans le diction- « naire, et leurs phrases dans la grammaire (Où donc faudrait- « il les prendre?), réfuteront éloquemment, avec une risible « prestance, les présentes vérités absolues, en les taxant de « rêveries métaphysiques, et ils dévoileront ainsi leur ENORME « STUPIDITÉ; ou bien,

« 2° Les FILOUS PHILOSOPHIQUES, pour ne pas être reconnus, « voudront faire périr les vérités absolues par un système d'é- « touffement, et ce lâche silence prémédité, qui constitue mani- « festement le péché contre le Saint-Esprit, suffira pour dévoiler « leur BASSE INFAMIE.»

Ainsi, voilà qui est catégorique: si je me tais, je suis un infâme filou; si je parle, et que je n'approuve pas, je suis un âne. On avouera que ma position est assez embarassante.

Vous me direz: Tirez-vous d'embarras en approuvant.

J'y ai bien songé; mais, à cela, il y a une grande difficulté, c'est que je ne comprends pas du tout les vérités absolues récemment inventées par le chef du messianisme. Oui, je l'avoue en toute humilité, ces sublimités philosophiques me dépassent entièrement. Vainement j'ai fait des extraits dans la *Réforme de la philosophie*, dans l'*Historiosophie*, dans les *Cent pages décisives*, dans la *Lettre au pape Léon XII*; vainement j'ai comparé ensemble ces extraits; vainement j'ai réfléchi; vainement même j'ai consulté des hommes instruits et compétents: je ne suis pas plus avancé maintenant que le premier jour. Je m'imaginais que c'était peut-être de la métaphysique transcendante d'Allemagne; alors je me suis adressé à des disciples de Hegel, et je leur ai dit: Voilà des choses bien extraordinaires, dont je ne comprends pas un seul mot; cela vient il de ma faiblesse? Ces mystères ont-ils des beautés cachées que vous connaîtriez? De grâce, enseignez-moi.

Les disciples de Hegel m'ont ri au nez.

Digitized by Google

J'étais fort perplexe et fort humilié.

Enfin, il m'est venu une idée. Je me suis dit, dans le style de l'enfant prodigue: Je me présenterai devant mon lecteur, je me confesserai à lui avec franchise; je lui conterai naïvement comment mon âme a été troublée, devant l'horrible perspective d'être nécessairement un Midas ou un Robert Macaire; et mon lecteur m'excusera, et il se contentera, dans sa bénignité, d'un exposé pur et simple de ces hautes et effroyables doctrines, qu'on ne peut toucher, comme l'arche du Seigneur qu'avec tremblement: *Pavete ad sanctuarium meum!* Sur mon exposé, mon lecteur jugera. Quoi qu'il en soit, les wronskistes reconnaîtront que je ne suis pas un Midas *du second degré*, c'est-à-dire de ceux qui ignorent leur propre ignorance, puisque j'avoue la mienne. Je suis dans le premier degré très exactement, dans l'ignorance qui s'avoue humblement, et je m'y tiens. Je laisse à mon lecteur, je le répète, le soin de se prononcer. Peut-être aura-t-il le courage, que je n'ai pas, de critiquer ce que je vais mettre sous ses yeux, et d'affronter ainsi les oreilles d'âne de la seconde catégorie. Ce sera chez lui une ÉNORME STUPIDITÉ: mais enfin qu'il prenne bien ses précautions, c'est son affaire, et je m'en lave les mains.

Wronski crée, après les philosophes allemands, une « philosophie absolue » qui a pour principal objet de découvrir le « but absolu de l'humanité »

Or, l'humanité a pour but absolu de « devenir principe de « toute réalité en devenant objet de soi-même, autrement dit, « en se créant.

D'après ces prémisses qui sont, à ce qu'il paraît, très fécondes, la base de tout le messianisme, c'est la « loi de création.»

J'ai lâché le grand mot. D'un bout à l'autre des oeuvres messianiques, il n'est question que de la « loi de création.» C'est là-dessus que tout repose, c'est par là que tout s'explique, c'est par là, et par là seulement, que le savoir humain peut être renouvelé et la société revivifiée.

En quoi consiste donc la « Loi de création » ?

Dans un endroit, je vois que cette grande loi paraît consister essentiellement en ce que « l'humanité tend à devenir objet de soi-même.» — Comprenez-vous ?

Ailleurs, il semble que l'auteur distingue les buts *donnés* aux actions de l'homme par sa nature terrestre, et les *buts* que la raison se crée elle-même. Dans la prédominance définitive des buts *créés* sur les buts *donnés*, résiderait la loi de création. — Comprenez-vous ?

Digitized by Google

A la page 180 de l'*Historiosophie* ou philosophie de l'histoire je lis :

« La raison absolue, ce verbe en nous, étant considérée comme « une RÉALITÉ virtuelle, ne peut elle-même être conçue que par « le principe de toute réalité, c'est-à-dire par l'absolu, qu'elle « doit précisément créer pour se donner ainsi à elle-même sa « propre réalité. Et c'est là le grand MYSTÈRE DE LA CRÉATION « que le messianisme doit dévoiler. » — Comprenez-vous ?

A la même page du même livre, l'auteur distingue les divers échelons que parcourt la science humaine. Il distingue : 1° la *conscience sentimentale* ou *moi passif*, attribut de l'animal, faculté empirique ou d'expérimentation, qui engendre le mysticisme ; 2° la *conscience cognitive* ou *moi logique*, attribut de l'homme, qui engendre le verbe pratique du protestantisme ; 3° la *conscience compréhensive* ou *moi transcendantal*, qui forme le principe du mysticisme de Kant et le véritable Verbe du christianisme ; 4° la *conscience du génie* ou *moi transcendant*, qui forme l'union finale de la philosophie et de la religion ; 5° enfin, la *conscience absolue* ou *moi transcendantal de création* : « C'est le moi qui forme le principe du messia- « nisme, et qui est la conscience de la spontanéité absolue de « la raison, la virtualité en Dieu et dans l'homme, le VERBE « PUR, par lequel doit être découvert l'ARCHI ABSOLU, et qui, en « se réalisant ainsi lui-même par cette découverte du principe « de toute réalité, opérera la CRÉATION PROPRE DE L'HOMME et son « immortalité. » — Comprenez-vous ? Comprenez-vous ?

Laissons les commentaires du législateur, et donnons le texte même de la loi.

TYPE DE LA LOI DE CRÉATION

GENÈSE DE TOUT SYSTÈME DE RÉALITÉS.

A) *Théorie* ou *autothésie ;* ce qu'il y a de *donné* ou d'*individuel* dans un système de réalités ; objet immédiat de la cognition.

a) *Contenu ;* génération individuelle des réalités ; point de vue *tanscendantal.* = CONSTITUTION THÉORIQUE.

a2) Partie *élémentaire.* = LES SEPT ÉLÉMENTS.

a3) Éléments *primitifs.*

a4) Élément *fondamental* = ÉLÉMENT NEUTRE.

(E N). . . . . (I)

f4) Éléments *primordiaux.*

Digitized by Google

a5) Élément-savoir. = (E. S). . . . . (II)
ab) Élément-être. = (E. E). . . . . (III)
b3) Éléments *dérivés*.
a4) *Immédiats* ou *distincts:*
a5) Combinaison de l'(E. S.) avec l'(E. N) = Universel-savoir. = (U. S.) . . . . . (IV)
Etc., etc., etc.

Je n'ai pas le courage de poursuivre la transcription de cette litanie. Cela continue ainsi pendant des pages entières. Cette forme d'exposition, appelée dicotomique, est particulièrement affectionnée par Wronski. La moitié de ses livres sont écrits dans ce style: c'est vous dire que l'on frémit de la forme, encore plus qu'on ne bondit du fond.

Outre «la loi de création», il est une autre expression qui revient aussi à tout moment, c'est celle-ci: «Le droit de la vérité.»

Je dois dire que «le droit de la vérité» trouve le moyen d'être plus insipide encore que «la loi de création.» Que le lecteur en juge.

La société, dit Wronski, est divisée en deux partis, le parti du droit divin et le parti du droit humain. Ces deux partis sont également détestables. Le droit divin exclusif réduit l'homme à l'état de machine; le droit humain exclusif le réduit à l'état d'animalité et produit nos civilisations actuelles, qui sont des civilisations *zoocratiques* (*sic*). Ce qui doit être mis au dessus et à la place de ces deux faux droits, entendez-vous, *animaux!* c'est le droit de la vérité!

Conclusion: Comme la vérité est exclusivement dans la poche de Wronski, la société doit se soumettre au droit Wronski. Encore une fois, *animaux* civilisés, entendez-vous?

C'est ici le lieu de remarquer la place immense qu'occupe, dans ses œuvres, la personnalité de notre auteur. On pourrait dire que toute sa philosophie n'est que la métaphysique de ses incroyables sentiments d'orgueil.

Dans ses élucubrations politiques ou, pour parler le langage de cette vanité phénoménale, *métapolitiques*, tous les plus grands écarts du despotisme sont non seulement approuvés, mais systématisés; ainsi, pour ne citer qu'un exemple, dans un tableau typique, composé suivant le même système que celui de la «loi de la création», et où tout le mouvement historique est logiquement enchaîné, il y a un article pour consacrer *métaphysiquement* la Censure sous la Restauration.

Digitized by Google

b 12) Transiton du rationalisme à l'empirisme, ou de la nécessité spéculative à la possibilité pratique du vrai. = CENSURE (répression critique de la spontanéité spéculative de l'homme). (VII). (T. S.)

Cet homme, si large envers les autocraties, ne fait qu'une réserve contre elles. Il leur demande d'accepter un certain POUVOIR DIRECTEUR chargé de maintenir «le droit de la vérité»; ce qui revient à dire: Wronski se chargerait assez volontiers de gouverner l'univers du fond d'un cabinet placé à côté de celui de Charles X.

J'ai annoncé de la métaphysique, et j'entends mon lecteur qui me reproche de ne lui rien donner ici qui mérite ce nom. Je lui affirme que ce n'est pas ma faute. Malgré ses énormes prétentions, Wronski n'existe pas comme métaphysicien. Ses mystérieux discours se bornent à des affirmations gratuites, dépourvues même des apparences de la solidité. Il critique tout, sans exposer d'autres raisons de ses critiques que des mots creux ou insolents. Contre ses rivaux en messianisme, les partisans de Mickiewicz et de Towianski, il croit avoir tout dit quand il les a traités de *coquins*, de *scélérats*, de *filous*. Tous les novateurs sont stigmatisés de même.

Ici vous l'entendez déclamer contre «le libéralisme logomachique des journaux républicains», contre «les funestes fruits «de la prétendue philosophie du bon sens, inventée par les «encyclopédistes.»

Plus bas il parle de «la risible organisation mécanique de la «société morale, inventée par les physiocrates, imitée dans les «*honteuses émancipations humaines*, professées par les saint-«simoniens, les fouriéristes.»

Plus loin, il dénonce «la sacrilége organisation religieuse des «révolutions, inventée par les hiérocrates et prônée dans les «*plates parodies bibliques*, débitées par l'abbé de Lamennais, «par M. Buchez.»

Dans sa fureur de ne trouver bon que ce qu'il fait lui-même, il va jusqu'à attaquer avec violence les idées humanitaires les plus reçues. Il vous dira que l'idée de la perfectibilité des sociétés est «une idée insignifiante et purement empirique.» Il substitue à cette idée si féconde je ne sais quelle «loi du progrès», jeune soeur de cette belle «loi de création» dont je parlais tout-à-l'heure, et qui, comme elle, contient une série de *billevesées*, dont le moindre défaut est de se présenter sous un style d'un grotesque infini.

Digitized by Google

On voit qu'en résumé, Wronski est un penseur, non-seulement très médiocre, mais aussi extrêmement rétrograde. Sous prétexte de construire je ne sais quelle société d'une perfection absolue, il attaque les bases même de la civilisation et de la liberté contemporaines. Rien n'égale son ressentiment contre la philosophie du XVIIIe siècle, si ce n'est pourtant sa haine contre la grande révolution de 89. Sous le double rapport du mouvement intellectuel et du mouvement politique et social, il est complètement dans la tradition de la plupart de ses confrères en mysticisme: soit tempérament, soit calcul, il est, au nom d'un avenir chimérique, un adversaire accariâtre de tous ceux qui ont combattu et détruit les abus du passé.

Considérons maintenant Wronski comme patriote polonais, comme homme, ou plutôt, comme révélateur politique.

Je respecte et j'aime la grande cause polonaise, qui a toujours fait si justement partie des programmes du libéralisme français. Cependant, je ne puis m'empêcher de reconnaître qu'il y a dans le caractère polonais, et en général dans le caractère slave, une certaine indécision, un certain vague d'idées et de principes, qui semblent exclure ces populations, pour longtemps encore, des conseils de la démocratie exacte et sévère, telle qu'elle s'est révélée à la fin du dernier siècle, et en d'autres circonstances, chez les patriotes occidentaux. On pourrait peut-être dire que les slaves, dont le génie est très remarquable au point de vue du sentiment, de l'imagination, manquent généralement d'esprit logique. Ils ont l'enthousiasme, la judicieuse mobilité, l'élévation, qui distinguent le tempérament de la France; mais ce qu'ils n'ont pas appris des Fils de Voltaire et de Mirabeau, c'est la lucidité des vues, la netteté des desseins, la rigueur philosophique des opinions.

Regardez bien: il y a anarchie dans la Pologne qui pense dans l'exil, comme il y avait anarchie dans la Pologne indépendante d'autrefois. Il semble que le régime du *liberum veto*, cette fameuse ineptie gouvernementale, à laquelle on ajouta, par surcroît, l'élection monarchique, cette cause permanente de troubles, il semble, dis-je, que ce régime se reproduise intellectuellement aujourd'hui dans les rangs de l'émigration, qui a échappé au glaive; ou fui le sceptre de l'autocrate du nord.

Cette émigration ne présente rien de positif, d'arrêté, ni dans la sphère des idées, ni dans l'ordre des applications politiques. Sa cause s'offre incessamment à la sympathie de l'Europe sans jamais pouvoir se définir clairement. La question polonaise est tout ce qu'on veut.

Si vous me dites que c'est une question de liberté de con-

Digitized by Google

science, et, si, pour le prouver, vous me racontez les persécutions dont l'église orthodoxe accable les chrétiens des bords de la Vistule, je vous répondrai que Rome, de sa nature, n'est pas sincèrement pour la liberté, et que le conseil des cardinaux, déblatérant contre l'absolutisme du saint-synode, ne saurait exciter chez moi un très vif intérêt.

Si vous me mettez sous les yeux que cette grande lutte est une lutte d'indépendance nationale, je vous affirmerai, en revanche, que c'est aussi, au su de tout le monde, une lutte de la féodalité contre l'unité; je déclarerai sans détour que le boyard polonais, voulant à toute force maintenir le servage dans une Pologne indépendante, me paraît presque aussi détestable que l'empereur Nicolas, voulant augmenter, au profit de son trésor et de son influence, ses métairies de nations enchaînées.

Bref, le programme des réfugiés polonais n'est par pur de tout point: j'ai donc droit de ne l'accepter que sous bénéfice d'inventaire, et c'est ce que je fais. Je n'ai jamais voulu me laisser dominer par la Polomanie ni par l'Irlandomanie. Au-dessus de ces deux peuples souffrants et de leurs oppresseurs, il y a la justice, il y a le bon sens, qui sont mes seuls maîtres, et les seuls guides de ma conscience comme de mon esprit. Je sais, entre autres, une chose que beaucoup de personnes semblent oublier, c'est que messieurs les catholiques d'Irlande ont été jadis d'épouvantables massacreurs d'anglicans, et messieurs les catholiques de Pologne, d'abominables persécuteurs des protestants et des juifs, et tant que je verrai appeler la noble Pologne « la catholique Pologne », et que la pauvre Irlande se nommera « la catholique Irlande », tant que ces deux grandes causes nationales seront sous le patronage de Fréron-Veuillot, je défendrai à mon cœur de s'émouvoir absolument, et je dirai aux hommes qui représentent, par le courage ou par le génie, ces deux nations et ces deux causes: lavez vos mains, avant de nous les offrir!

Ces impressions, et d'autres semblables, déjà bien anciennes chez moi, ne pouvaient qu'augmenter à la lecture des oeuvres de Wronski. Le patriotisme polonais, en effet, prend, chez cet auteur, tous les caractères qui sont le plus capables d'amoindrir l'intérêt que lui porte depuis si longtemps la démocratie occidentale: vague et contradiction des idées, indécision des plans d'avenir, opinions hostiles aux grandes conquêtes qu'a faites, en France, la Révolution.

Nous ne pouvons entreprendre de réunir ici toutes les insultes dont la France démocratique est l'objet de la part du révélateur polonais. Nous choisissons seulement quelques traits:

Digitized by Google

« Ils sont passés ces temps où la liberté révolutionnaire, « proclamée par la république française, a produit quelque atten- « tion en Europe. Cinquante ans d'anarchie et de tourmentes « politiques, d'immenses fortunes pillées et détruites, la vie de « plusieurs millions d'hommes sacrifiée, de nombreuses familles « anéanties par la misère et les larmes, et, pour comble de « désolation, des hommes incapables de concevoir Dieu, appelés « à gouverner les peuples: voilà ce que l'Europe a vu....»

Ne dirait-on pas une page du Père Loriquet?

Ailleurs:

« Dans le cas contraire, lorsque, par quelque écart de son « actuelle vocation messianique, la France persisterait dans son « état révolutionnaire, en voulant faire prédominer l'exclusive « souveraineté du peuple ou du droit humain, la Russie que la « Providence a préposée contre le danger de cette domination « du principe de l'exclusive souveraineté du peuple, en lui « opposant le principe de la domination de l'exclusive souveraineté « morale ou du droit divin, combattrait nécessairement et tou- « jours à outrance cette prédomination du principe de l'exclusive « souveraineté du peuple, dont les suites funestes sont déja « connues plus que suffisamment en Europe.»

Comment trouvez-vous cette apothéose du droit divin russe dans la bouche d'un Polonais?

Voici en quels termes l'action du grand siècle rénovateur, le XVIII^e^, est appréciée:

« La manière étrange et plus qu'hostile dont ce glorieux fait « historique (la domination absolue de Napoléon I^er^) a été et est « encore envisagé en France, paraît ne pouvoir s'expliquer autre- « ment que par la supposition de ce que, par suite de l'influence « perversive de la fausse philosophie du XVIII^e^ siècle, la France, « à côté de la grande mission que la Providence lui a assignée, « manque aujourd'hui des lumières nécessaires pour l'accomplir, « et même pour la comprendre. Peut-être aussi le mécontente- « ment qu'excite ainsi ce haut caractère de l'autorité politique « de Napoléon, ce caractère auguste contre lequel la rébellion « fut impossible, n'est-il rien autre qu'un effet plus prononcé « de l'opposition tacite et permanente à toute autorité politique, « de cette opposition qui, par suite de l'extinction de la mora- « lité publique, opérée par l'influence de la prétendue philoso- « phie du XVIII^e^ siècle, est aujourd'hui le caractère politique de « la nation française.»

Après ces citations, je n'ai pas besoin de dire que le seul fait loué par Wronski dans nos premières annales révolution- naires, c'est le coup-d'État du 18 brumaire.

Digitized by Google

Dans nos annales révolutionnaires plus récentes, il n'a également d'éloges que pour l'acte du 2 décembre 1851, qu'il appelle en vingt endroits, « un acte de messianité.»

« Eh bien, dit-il, c'est par son initiative du 2 décembre, « *dont nous avons reconnu la nécessité trois mois auparavant* (Wronski, comme M. Madrolle, était prophète; seulement, « aussi comme M. Madrolle, il écrivait ses prophéties après coup), « que le prince Louis-Napoléon a institué en Europe ce nouvel « état politique de l'humanité, qui, sous le nom de MESSIANITÉ, « conforme aux promesses du Christ comme messie, est, tout « à-la-fois, le but et la fondation rationnelle de l'ancien état « politique, de cet état provisoire qui, sous le nom de MORALITÉ « avait, jusqu'à ce jour, dirigé le développement de l'espèce « humaine. En effet, c'est par un tel acte de haute moralité, « c'est-à-dire par un véritable acte de messianité, que ce prince, « pour sauver la France et le monde civilisé tout entier, a « effectué ce grand changement de l'état moral de l'humanité.»

Wronski, fidèle en cela aux traditions des diverses émigrations polonaises, est, comme on le voit, très enthousiaste de la politique napoléonienne. A le croire, non seulement il a été un penseur, mais aussi un agent de cette politique. Il raconte quelque part qu'il fut mis dans la confidence de l'expédition de Boulogne. Quoi qu'il en soit, ce fut à l'époque où le prince Louis-Napoléon attira si extraordinairement l'attention de la France, vers 1840, que Wronski publia un livre napoléonnien intitulé : le *Secret politique de Napoléon*. Ce fameux secret, c'est que Napoléon 1er voulait gouverner par une combinaison du droit divin et du droit humain, ce qui dans la pensée de Wronski, est une synthèse admirable. Parmi diverses preuves de son opinion, l'auteur cite ce fait si curieux d'une rectification adressée au *Moniteur* du 14 décembre 1808 :

« Plusieurs de nos journaux ont imprimé que S. M. l'im« pératrice, dans sa réponse à la députation du corps législatif, « avait dit qu'elle était bien aise de voir que le premier senti« ment de l'empereur avait été pour le corps législatif qui « représente la nation. — S. M. l'Impératrice n'a point dit cela : « elle connait trop bien nos institutions; elle sait trop bien que « le premier représentant de la nation, c'est l'empereur; CAR, « TOUT POUVOIR VIENT DE DIEU ET DE LA NATION.»

Wronski s'extasie devant cette insolente et imbécile union du droit divin et du droit national.

En revanche, il ne ménage pas les anathèmes à la révolution de 1848, qu'il appelle « une atroce catastrophe », qui ne serait pas arrivée « si le gouvernement d'alors avait écouté les con-

Digitized by Google

seils qui lui étaient donnés dans le *Prodrome du messianisme.*» Quelle charmante chose ce doit être que ce Prodrome!

Quant aux tendances économiques de cette célèbre année, je n'aurais pas fini de vingt pages si je voulais transcrire toute la litanie des injures wronskistes, où se lisent des appréciations du genre de celles-ci: «les sinistres rêveries socialistiques, les infernales conceptions économiques», et cétera, et cétera.

Les opinions et les tendances de l'auteur sont parfaitement résumées dans la note suivante tirée de l'*Historiosophie:*

«Cette fatale idée de la souveraineté du peuple, que les «scribes révolutionnaires nomment par excellence IDÉE, pour «faire accroire qu'ils y voient un grand sens mystérieux, est «effectivement la seule idée qu'aient les peuples révolutionnaires. «Les mots pompeux qu'ils répètent sans cesse, *progrès*, *réforme*. «*suffrage universel*, *but*, *moyen*, *civilisation*, etc., etc., se «rapportent toujours à la même idée. En effet, pour eux, le «*progrès*, c'est le développement de la souveraineté du peuple; «la *réforme*, c'est l'introduction de la souveraineté du peuple; «le *suffrage universel* de la souveraineté du peuple; le *but*, «c'est l'exercice de la souveraineté du peuple; le *moyen*, c'est «l'obtention de la souveraineté du peuple; la *civilisation*, c'est «le perfectionnement de la souveraineté du peuple, et ainsi de «suite, c'est toujours l'idée de la souveraineté du peuple, cette «idée, la plus fatale et la plus dangereuse qu'on ait jamais «conçue.....»

La souveraineté du peuple ne peut, en effet, manquer d'être un *but* ridicule, car il n'y a d'autre *but* sérieux pour la société, cela est évident, que le triomphe des idées de M. Wronski.

«Il faut se bien convaincre, dit-il, que les simples promes«ses de liberté absolue, de paix perpétuelle, et d'immenses «prospérités, ne peuvent plus satisfaire ni par conséquent tenter «les peuples civilisés de l'Europe. Ces peuples ne demandent «plus aujourd'hui qu'une seule chose: la VÉRITÉ.»

Prenez Wronski, vous dis-je, prenez Wronski!

Par la manière dont notre révélateur apprécie la politique en France, on peut juger des principes qu'il doit apporter dans les discussions auxquelles il se livre comme patriote polonais. Ici comme là, haine profonde des tendances démocratiques.

Du reste, la politique polonaise de Wronski est un potpouri indéchiffrable, un tissu de contradictions qu'il est à peine possible de résumer. Tantôt il est pour la Pologne, tantôt il se prononce pour la Russie, tantôt il croit aux destinées du prince Czartorysky, le royal habitant de l'hôtel Lambert, le représentant historique de la Pologne; tantôt il a l'air d'en douter. En

Digitized by Google

un mot, cette politique n'est qu'une girouette. Cependant, elle semble se trouver plus souvent et plus complaisamment vers les points que je vais indiquer.

L'occident est perdu, Malgré son introduction dans le monde de la messianité, par l'acte du 2 décembre, il est TROP TARD pour qu'il se relève.

L'avenir est aux nations slaves.

Ici, vient l'idée dont Wronski semble avoir été l'un des premiers pères, l'idée du panslavisme. Cette idée joue un rôle assez considérable dans les préoccupations politiques du monde européen pour que j'y insiste.

Les nations slaves forment une population de près de 80 millions d'habitants, dont les uns sont de l'église latine et les autres de l'église grecque, «cette église que, suivant Wronski, la «Providence paraît avoir préparée pour des destinées spéciales.»

La race slave comprend 51 millions de sujets russes, 3 millions 1/2 de Bulgares, 7 millions de serviens, 9 millions de polonais, 7 millions de bohêmes, 5 millions de slavons hongrois, autrichiens et dalmates.

«On conçoit, dit Wronski, que des destinées très majeures «sont réservées par la Providence à cette famille de nations, «déjà illustre par sa double délivrance de la chrétienté, d'abord «du fanatique illuminisme religieux, et ensuite, de la domina«tion de l'anti-religieux jacobinisme revolutionnaire.»

Wronski est d'avis de constituer le panslavisme, c'est-à-dire un gouvernement autonomique et fédératif de ces peuples, sous le triple protectorat de la Prusse, de la Russie et de l'Autriche. Ainsi, il se prononce contre les panslavismes restreints, qui se sont formulés, tantôt, chez les russes, en faveur du protectorat exclusif de la Russie, tantôt, chez les autrichiens, en faveur du protectorat exclusif de l'Autriche, tantôt chez quelques partisans des idées occidentales sur la souveraineté du peuple, en vue d'une sorte de suzeraineté populaire et démocratique de la Pologne reconstituée. Wronski tient à n'être ni panslaviste russe, ni panslaviste autrichien, ni panslaviste démocrate. Il est pour la fusion des trois systèmes.

Cependant, n'hésitons pas à le dire, tout en demandant la reconstitution de la nationalité polonaise, il s'attire souvent de la part de son lecteur une sorte d'antipathie, et même de colère, en se montrant envers la Russie d'une obséquiosité, d'une complaisance, qui semble un sacrilége de la part d'un patriote polonais. Il y a chez lui bien des répétitions; mais il y a quelque chose qui y est répété, ressassé, amplifié, plus que tout autre sujet, c'est l'eloge direct ou indirect de la Russie.

Digitized by Google

L'empereur Nicolas n'est pas seulement ménagé, dans ses livres, il est, à la lettre, flagorné. Toutes les dédicaces de Wronski sont pour l'autocrate.

Je le répète, cela attriste et surprend, de la part d'un enfant de la Pologne.

Quant à moi, après avoir fait tous mes efforts pour voir dans cette manière de procéder une tactique habile, capable d'adoucir un dominateur impitoyable, j'avoue que l'indulgence a manqué à mon esprit, et que cette déférence excessive d'un opprimé, d'un fils d'opprimé, d'un frère de plusieurs millions d'opprimés, envers l'oppresseur, m'a péniblement affecté, et même, à certains moments, m'a inspiré, à l'égard d'un homme que je veux estimer, tout en blâmant les travers de son intelligence, des impressions que je ne m'avouais pas, et que je ne veux pas m'avouer encore aujourd'hui.

CHAPITRE IV.

Hoëné-Wronski (SUITE ET FIN).

QUATRIÈME POINT.

Nous voici arrivés à la partie des oeuvres du révélateur, qui rentre le plus dans le sujet de ce livre, à la partie religieuse.

En matière de religions, Wronski ne vous paraîtra guère plus remarquable qu'en fait de philosophie et de politique. Embarassé, comme plusieurs autres écrivains mystiques, dans une foule d'idées irrationnelles, il n'a même pas, comme ses confrères, pour intéresser le public, ce sentiment secret de la liberté des conciences, qui caractérise jusqu'aux illuminés de la secte de Vintras, ni cette chaleur de sympathie universelle, ni cette cordialité intime, qui rattachent indirectement la plupart des

Digitized by Google

visionnaires que nous étudions ici, au grand parti de la fraternité humaine.

Wronski accepte pleinement le christianisme et même sa formule la plus absolue, le catholicisme. Le protestantisme n'est à ses yeux qu'une malheureuse déviation.

Non-seulement il accepte le catholicisme, mais dans le catholicisme, il choisit, pour y applaudir, ce qui a été le plus critiqué et le plus universellement blâmé, même par les croyants.

C'est ainsi qu'il se prononce pour la société des jésuites, dans l'*Épître au pape Léon XII:*

«Observons, dit-il, que, nonobstant toutes ces tribulations, «l'Église, quoique déserte, est debout dans toute sa majesté «primitive, et prête à exercer encore ses fonctions augustes «de diriger l'humanité vers ses hautes destinées. Observons «surtout que, dépassant déjà ses limites ordinaires, où elle «s'était renfermée durant quinze siècles, en ne s'occupant alors «que de réaliser sur la terre le règne de Dieu, l'Église a déjà «formé, dans son sein, depuis le moment où elle aperçut le «danger, une corporation puissante, destinée expressément à «veiller à la sûreté de notre but suprême, et, par conséquent, «à lutter ouvertement contre tous ceux qui, ouvertement ou «secrètement, cherchent à subvertir les desseins du Créateur. «Je n'ai pas besoin, après ce simple signalement, de nommer «l'illustre compagnie de Jésus dont je veux parler; et cepen«dant, c'est contre cet ordre sacré, ayant de si hautes attribu«tions, que l'on se révolte si follement aujourd'hui. Je n'ai «pas besoin non plus, après ce signalement, de faire remarquer «que c'est à cet ordre savant qu'il appartiendra, en premier «ressort, de reconnaître et de réaliser dans le monde les véri«tés inconditionnelles que la philosophie absolue doit enfin «dévoiler.....»

Ainsi, voilà qui va bien: ce sont messieurs de la compagnie de Jésus qui auront la direction de la société dans sa route vers l'Absolu. Jésuitisme et Absolutisme vont bien ensemble, en effet.

Wronski reconnaît à ce point la suprématie du pape, qu'à la fin de son *Épître à Léon XII*, il l'exhorte à s'emparer de la direction du monde, en lui mettant sous les yeux une formule qui se récite au couronnement des souverains pontifes, et qui, profondément empreinte de l'esprit du moyen-âge, va jusqu'à proclamer la papauté *reine et maîtresse des rois:*

«Cette direction de l'humanité, dit-il, est, par la même «anticipation providentielle sur les fonctions de la future Union«Absolue (c'est-à-dire, en attendant la papauté de Wronski),

Digitized by Google

« une des attributions caractéristiques de la haute autorité pontificale de Votre Sainteté. Vous savez, en effet, très saint père, « que lors de votre solennel couronnement, on a dit à Votre « Sainteté :

« *Accipe Tiaram tribus coronis ornatam, et scias, 1° Patrem te esse Principum et Regum; 2° Rectorem orbis in terrâ; et 3° Vicarium Salvatoris nostri Jesus Christi, cui est honor et gloria in sæcula sæculorum. Amen.*»

Outre le gouvernement de l'Église, Wronski accepte tous les dogmes sans exception. Il ne nous fait même pas grâce du péché originel. Il déclare que la philosophie absolue doit « nous « mettre au-dessus de notre actuelle dépravation morale, nous « affranchir de l'état déchu dont nous héritons dans les conditions physiques de notre nature terrestre.» Il affirme encore que « l'incarnation du verbe dans Jésus-Christ, par sa virtualité « créatrice, le constitue *Fils de Dieu* et le place hors de notre « héréditaire dépravation morale, comme *libéré du pacte* que « l'homme a contracté avec le démon lors de sa chute morale.»

On voit que M. Wronski est aussi catholique que le pape et aussi ultramontain que le général de la compagnie de Jésus. On pourrait lui appliquer ce mot que Jésus dit de lui-même dans l'Évangile : « *Nolite putare quoniam veni solvere legem, aut prophetas : non veni solvere, sed adimplere.*»

En quoi donc un penseur si pieux diffère-t-il du sentiment de Rome, Pourquoi donc a-t-il voulu fonder une église nouvelle ?

Voici l'explication de cette bizarrerie.

Wronski fait ce qu'avaient fait, avant lui, Simon-le-Magicien, Montan, Manès ; il prend à la lettre la promesse, si positive dans l'Évangile, d'un esprit consolateur chargé de compléter l'oeuvre de Jésus. Il cite et commente, l'un après l'autre, ces textes fameux, où la venue du Paraclet est formellement annoncée au monde :

« *Paracletus autem spiritus sanctus quem mittet pater in nomine meo, ille vos docebit omnia, et suggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis.* (S. Jean, XIV, 26.)

« *Cùm autem venerit Paracletus, quem ego mittam vobis à patre, spiritum veritatis, qui à patre procedit, ille testimonium perhibebit de me.* (S. Jean, XV ; 26.)

Hé bien! dit Wronski, le moment de cette révélation nouvelle est venu. Le vieux CHRISTIANISME doit entrer dans la phase du PARACLÉTISME.

C'est là une des grandes fonctions du messianisme : l'introduction du paraclétisme dans l'église. Par ce paraclétisme, la

Digitized by Google

religion et la raison seront identifiées en ce sens que, revêtues du caractère de l'absolu, les dogmes acquièront les caractères qui engendrent la certitude. Le véritable sens des différentes religions positives sera fixé, et, en suivant la voie génétique de «la loi de création, nous opérerons la création de la religion «absolue.» Toutes les obscurités seront éclaircies, selon la parole rapportée en saint Marc, chapitre IV, verset 22: *Non est enim aliquid absconditum, quod non manifestetur, nec factum est occultum, sed ut in palàm veniat.*

Voilà ce que M. Wronski nous promet devoir résulter de ce nouveau christianisme, qu'il appelle le *Christianisme accompli*. En quoi diffère-t-il précisément de l'ancien, tant par le dogme que par la morale? C'est un point qui reste dans l'ombre. Les explications données par le messie, sur la manière dont le verbe se développera, ne sont nullement explicites. Voici, à cet égard, tout ce que j'ai pu trouver dans mes notes, sous cette rubrique: *Ce qui distingue exactement le wronskisme du christianisme:*

«C'est dans les églises catholiques que, *par un simple développement de leurs doctrines centrales*, on peut arriver «progressivement au CHRISTIANISME ACCOMPLI, sans qu'il soit nécessaire d'y procéder par une véritable réforme, *en renonçant «toutefois insensiblement à quelques articles symboliques et «à plusieurs règles canoniques* qui, dans ces églises, sont en «contradiction manifeste avec le dogme final de la RÉGÉNÉRATION «SPIRITUELLE que le *Christianisme accompli* doit instituer et «proclamer actuellement.»

On voit que le paraclétisme reste, au fond, très cousin germain de ce qu'il est destiné à remplacer. Pour ce qui est du système à suivre en vue de dominer les consciences, il innove aussi fort peu. On sent que Wronski est aussi partisan de l'église de l'inquisition que de l'église du péché originel. Écoutez ce qu'il dit de la façon dont le messianisme doit s'implanter en Allemagne:

«C'est évidemment à la Prusse et à l'Autriche qu'appartien«nent actuellement les grandes destinées de l'Allemagne et des «autres nations germaniques, dans le développement progressif «des vérités religieuses, jusqu'à la découverte du DOGME SUPRÊME «de la religion (c'est à-dire jusqu'au règne de Wronski). Et «pour peu que l'on ait approfondi ce que nous venons de dire «dans la précédente première partie de nos prolégomènes, on «comprendra facilement, d'abord, que l'accomplissement de la «MORALITÉ en Allemagne, par suite de la récente réforme phi«losophique, ne saurait être opéréc par rien autre que par l'é-

Digitized by Google

« tablissement du CHRISTIANISME ACCOMPLI *sous la protection ar-*
« *mée de la Prusse*, et ensuite, que l'accomplissement de la
« MESSIANITÉ en Allemagne, par suite du développement propre
« de l'antique christianisme, en suivant toutefois l'exemple que
« présentera le christianisme accompli, ne saurait être opéré,
« à son tour, par rien autre que par l'établissement final du
« PARACLÉTISME, *sous la protection armée de l'Autriche.*»

Voilà qui est bien clair, au milieu de tout ce fatras: M. Wronski conserve, quant à la croyance, la culotte de saint Pancrace, plus, quant à la manière de faire adorer ladite culotte, il préconise les procédés de saint Grillandus. Je le disais bien, ô bons et candides wronskistes et j'avais raison, votre maître n'est pas venu abolir la bonzomanie, il est venu la raviver et la compléter: *Non venit solvere legem, sed adimplere.*

C'était bien la peine.
De l'aimer ainsi,

comme dit la jolie chanson de l'Opéra-Comique dans les *Noces de Jeannette.*

PÉBORAISON DE CE SERMON.

Voici mes conclusions:

J'ai trouvé, dans les oeuvres volumineuses de Wronski, trois ou quatre endroits où se révèle, sous les broussailles d'une forme insipide, l'homme de réelle valeur, comme, par exemple, dans l'*in-quarto* intitulé: les *Cent pages*, les trois tableaux dicotomiques de la métaphysique, de la philosophie morale et du mysticisme. Il y a dans ces tableaux une science de détails dont j'ai apprécié le mérite, et que j'eusse admirée, n'eût été la manie systématisante et dicotomisante de l'auteur.

Mais, en dehors de ces travaux tout historiques, je le répète, et je regrette vivement que « le droit de la vérité » m'oblige à affliger, par ce jugement, les personnes dévouées à la mémoire de Wronski; je répète que, dans ma pensée, Wronski n'est, en métaphysique, qu'un rêveur allemand sans logique, en religion, qu'un mystagogue vide d'idées, et, en politique, qu'un penseur médiocre, dont la seule originalité consiste à insulter la démocratie véritable, au profit d'un illuminisme sans précision, sans exactitude, et, à certains égards, sans noblesse, pour ne pas dire sans cœur.

APPENDICE.

Le lecteur doit désirer de savoir ce qui est advenu de M. Arson, le banquier néophyte de 1812, l'homme qui s'était engagé

Digitized by Google

à donner à M. Wronski plusieurs centaines de mille francs pour apprendre de lui le grand mot de l'Absolu, le grand secret du messianisme. Je m'empresse de répondre à ce désir.

M. Arson, après 1812, retourna à Nice. Malgré sa séparation d'avec Wronski, il continua à cultiver l'Absolu. Il institua une sorte de religion humanitaire et métempsycosiste, que l'on pourra apprécier en lisant la pièce suivante, publiée, il y a trois ou quatre ans, peu de mois avant la mort de l'auteur.

« *PREMIER ADIEU*

« DU

« COMMANDEUR ARSON PÈRE

« A SES SEMBLABLES.

« Un pressentiment conforme à ma bienveillance universelle « s'étant formulé dans mon esprit en 1812, pour m'apprendre « que la belle campagne située au quartier de Saint-Barthélemi « (à Nice), dont je venais de faire l'acquisition, m'était remise « pour que l'usage que j'en ferais fût reversible à l'agrément « de mes semblables, je la fis servir, autant que mes ressour- « ces me le permettaient, à y recevoir récréativement les per- « sonnes distinguées du pays aussi bien que les étrangers de « passage chez nous, d'abord par intervalles indéterminés, ensuite « plus généralement à l'occasion des festins annuels qui ont « lieu dans ce quartier. — Cependant le temps étant arrivé de « mettre à découvert applicativement une des destinations futures « de cette remarquable propriété, je crois bien faire d'inaugu- « rer l'application dont je parle en ouvrant sur ce local (qui « doit me servir de tombeau résurrectionnel) un festin spécial « pour fêter le premier jour de l'an de mon calendrier hebdo- « madaire, jour répondant pour l'actuelle année grégorienne au « 6 février 1851 et à l'ouverture, sur notre hémisphère boréal, « du premier printemps hebdomadaire de la seconde moitié du « XIX^e^ siècle de l'ère chrétienne.

« A cet effet, j'ai demandé à la Providence de diriger vers « moi, pour prendre part à ce festin, les personnes convena- « bles qui, le pouvant, voudraient, en ce jour solennel pour « moi, m'honorer de leur présence effective ou du moins inten- « tionnelle, c'est-à-dire pour faire partie de la réunion que j'ai « convoquée à cette fin principale, de déposer par écrit entre

Digitized by Google

« leurs mains et oralement dans leurs esprits, les premiers adieux « que je fais aux humains jusqu'à mon nouveau retour à la « vie en ce monde par voie naturelle, et avec conscience de ce « retour, ou plutôt, si Dieu veut, jusqu'à la prochaine reprise, « par voie surnaturelle, et dans ce dernier cas divine, de mon « actuelle vie sur cette même terre, et sous la même forme « corporelle dont je me trouve revêtu cette fois-ci, forme que « je laisserai en dépôt, sous la garde de la Providence, dans « mon champ actuel comme en un tombeau conservateur de « mon âme léthargiquement endormie, qui retrouvant autour « d'elle à son prochain réveil, et à la disposition de sa mé- « moire, tout ce qui déterminait ses actions dans sa précédente « vie (c'est-à-dire dans la vie actuelle), la rendra éminemment « apte, à l'aide pourtant de secours providentiels incessants, à « servir entièrement l'humanité en continuant la mission céleste « qui lui a été confiée, et en commençant à faire une appli- « cation manifeste des sublimes vérités salutaires que la Provi- « dence a permis à son mandataire de promulguer en nos temps « par une annonce qui, laissée par lui pendant que son soleil « vital, plongé dans le repos des ténèbres d'une nuit apparente, « sera comme le flambeau qui a éclairé son apparition prophé- « tiquement effective au milieu de nous. . . . . .

« . . . . . .

« . . . . . »

La famille de M. Arson est très honorée à Nice. Sa fille, madame Zélie Arson, personne d'une haute intelligence, poursuit l'oeuvre religieuse de son père. J'ai eu l'honneur de lui écrire, et d'avoir sous les yeux une lettre où elle exprime l'espoir de voir les pensées dont il a hérité triompher de l'égoïsme du siècle.

Par un singulier hasard, il se trouve que la famille du respectable banquier mystique est en rapport avec le très spirituel et très rationaliste M. Alphonse Karr. Ce fut lui qui m'apprit la mort d'Arson, dans une lettre dont voici le commencement:

« Mon cher Confrère,

« Vous avez écrit le 29 octobre au commandeur Arson, à « Nice.

« Le commandeur Arson est mort il y a trois ans.

« La famille, qui est très honorable, m'a prié de vous ré- « pondre . . . . . .

« . . . . . .

Digitized by Google

« . . . . . .
« . . . . . .

« Salut cordial.

« A. KARR. »

Nice-Piémont.
12 novembre.

Je publie ma réponse à M. Alphonse Karr, parce qu'elle contient une appréciation d'ensemble sur les aspirations de mon personnage.

Ivry-sur-Seine, le 18 novembre 1854.

« MONSIEUR ET MAÎTRE,

« Je ne m'attendais pas au plaisir de vous rencontrer sur mon chemin dans les pérégrinations auxquelles m'oblige mon étude sur la *France mystique;* je vous demande, avant tout, la permission de me féliciter de ce gracieux hasard.

« Malgré le vif désir que j'aurais de répondre aux vœux de madame Arson, en développant la doctrine de son père, il me sera difficile d'y insister très longuement, car les œuvres mystiques de notre pays, dont je m'occupe surtout, m'encombrent déjà. Tout ce qu'il me sera possible de faire, ce sera d'ajouter quelques pages à la notice sur Wronski, auquel un incident assez connu rattache l'homme respectable dont vous connaissez la famille.

« Dans cet état de choses, je crois que le meilleur système à suivre, serait l'insertion, dans mon livre, d'un lettre de *six* à sept ou huit pages, que voudrait bien m'adresser, soit un des enfants, soit un ami du défunt, et dans laquelle on exposerait ses sentiments, ses vues, et surtout les tendances généreusement humanitaires qui semblent avoir présidé à sa longue vie. Veuillez dire à vos honorables amis que leur travail serait inséré sans la moindre modification. Je ne me réserve qu'un droit, celui d'apprécier à mon point de vue (qui est le point de vue rationaliste) le fond des idées dont l'exposé serait placé sous mes yeux.

« J'ai lu avec intérêt la lettre que vous me transmettez. Je trouve qu'il y a déjà un bel éloge d'Arson dans le fait même de l'affection profonde dont il paraît avoir été l'objet, et dont cette lettre m'apporte le témoignage. Il est cependant de mon devoir de dire avec franchise à madame Arson que, tout en admirant les belles qualités morales que son père a manifestées,

Digitized by Google

comme plusieurs autres mystiques de ce temps, je ne saurais accepter les principes mêmes de son mysticisme; car, si j'en puis juger par ce que j'ai lu dans le *Premier Adieu d'Arson père à ses semblables*, M. Arson, comme la plupart des autres types de ma galerie s'appuie sur des données qui sont antipathiques à ce que je regarde comme le seul *credo* de l'avenir, *credo* qui se résume ainsi: ***Dégager l'espèce humaine des croyances obscures et sans fondement précis, pour instituer une véritable harmonie des intelligences sur le terrain solide de la raison.***

« En toute hypothèse, monsieur et cher maître, assurez vos amis de mon bon vouloir, et recevez pour vous-même l'expression de mes sentiments les plus sympathiques et les plus dévoués.

« A. Erdan. »

La notice que je demandais par cette lettre ne m'est pas encore arrivée, au moment où ce livre est mis sous presse, et mes tentatives, pous obtenir de Nice des lumières sur Arson, ne m'ont valu, ce dont je suis loin de me plaindre, qu'un autographe de l'ingénieux et profond auteur des *Guêpes*.

CHAPITRE V.

André Towianski et Adam Micklewicz.

I.

FRANCE ET POLOGNE.

Notre France s'est toujours très noblement conduite envers l'émigration polonaise: j'en appelle particulièrement aux souvenirs du Directoire et du gouvernement de 1830. Sous le règne de Louis-Philippe, tandis que les plus honorables réfugiés polonais mouraient de faim en Angleterre, sans pouvoir obtenir aucun subside, l'administration française ouvrait les bras à ces martyrs d'une sainte cause; nous les vîmes entretenus aux frais du trésor, admis dans les emplois, dans les instituts scientifi-

Digitized by Google

ques et littéraires, et jusque dans les chaires de l'enseignement. Chose singulière, et qui, malheureusement prouve que le bien se fait souvent, plutôt par ostentation que par le sentiment du devoir, il arriva bien des fois (et je ne m'en plains que d'une manière relative) que des étrangers trouvèrent, dans l'autorité, une protection qu'elle n'avait même pas l'idée d'accorder à ses nationaux: plus d'un littérateur et d'un savant polonais furent mis au dessus du besoin, par des places dans nos ministères, dans nos bibliothèques, pendant que des littérateurs et des savants français s'éteignaient de misère dans une mansarde, ou mouraient désolés à l'hôpital.

Sans plus de préambule, j'arrive tout de suite à l'érection d'une chaire au Collége de France, en faveur du grand poète polonais Adam Mickiewicz.

II.

ADAM MICKIEWICZ.

Le projet d'ouvrir une chaire de langue et de littérature slave à Paris, fut présenté à la chambre des députés le 20 avril 1840, par M. Cousin, ministre de l'instruction publique.

A la séance du 30 mai, M. Véjux, rapporteur, conclut à l'adoption du projet.

Le 22 juin, le ministre exposa à la chambre des pairs les motifs qui le déterminaient à créer cet enseignement.

Le 7 juillet, M. de Gérando, rapporteur, conclut à l'adoption, et le 9 juillet, la chambre des pairs adopta.

Trois motifs, plus ou moins avoués au public, présidaient à l'exécution de cette idée.

L'un était scientifique. Le monde slave était peu connu: il importait de le faire connaître. C'était une mine nouvelle à offrir aux savants.

Le second motif était politique. La chaire slave devait être une des protestations qu'exigeait la coalition formée à Londres le 15 juillet 1840. Le cours du Collége de France ne pouvait manquer d'avoir du retentissement sur les bords de la Vistule, et d'être l'écho du ressentiment public contre la sainte alliance continentale.

Enfin, le troisième motif était d'appeler à Paris, au centre de l'émigration polonaise, M. Mickiewicz. L'illustre poète se trouvait alors à Lausanne, où il professait un cours de littérature latine, avec 2,000 francs d'appointements; le Collége de

Digitized by Google

France, en triplant sa renommée, allait lui donner 5,000 fr., sans compter 7,000 francs, produit de différentes autres charges que lui confia M. Villemain.

Il y a toujours eu de grandes divisions dans l'émigration polonaise. L'esprit d'inquiétude, essentiellement propre aux émigrés de toutes les révolutions, et, de plus, l'action secrète des agents de la Russie, n'ont cessé, dès le Directoire, et surtout depuis 1830, de semer le trouble parmi les exilés. Il est rare que l'on cause avec une notabilité de la Pologne proscrite, sans l'entendre accuser la plupart des autres notabilités d'être plus ou moins vendues à la Russie. Il ne faut donc pas s'étonner si M. Mickiewicz fut atteint par les coups de cette vieille tactique de la police politique, qui consiste à *organiser le soupçon* pour empêcher l'union, source de force.

Mickiewicz n'était pas encore nommé officiellement professeur du Collége de France, que déjà de sourdes rumeurs l'accusaient de n'être pas aussi violent ennemi de la Russie qu'on le pouvait croire. La calomnie allait, racontant dans l'ombre qu'on lui avait écrit de Saint-Pétersbourg, et qu'il était adouci.

Plus l'époque de l'ouverture du cours approchait, plus les proscrits polonais étaient inquiétés par ces menées. Enfin la première leçon eut lieu le 22 décembre 1840.

Chaleureusement accueilli par un immense auditoire, M. Mickiewicz ne sut pas dissiper parfaitement les soupçons qui y fermentaient. Soit par prudence naturelle, soit par condescendance pour les conseils qu'il pouvait avoir reçus du ministre, soit pour tout autre motif, il se montra modéré à l'égard de la Russie. A sa troisième leçon, il produisit même un étonnement douloureux chez ses meilleurs amis, en essayant de détourner les âmes du positivisme de la lutte politique, pour les jeter dans le monde nuageux de la mysticité. Bientôt, des brochures et des journaux lui adressèrent publiquement des reproches. Depuis lors, malgré certains retours, malgré la consécration que lui a donnée l'amitié de notre grand historien Michelet, il est toujours resté quelques nuages sur sa physionomie de patriote polonais. (1)

Il y avait près d'un an que M. Mickiewicz avait commencé

---

(1) Je me crois obligé de raconter ici les impressions qui ont eu cours dans l'ensemble de l'émigration polonaise. Pour ce qui est de mon intime opinion personnelle, je suis *persuadé* que M. Mickiewicz a toujours été, pour un observateur impartial, au dessus de tout soupçon par sa qualité d'homme de grand cœur et de poète de génie. Seulement les poètes ont parfois la nature bizarre et ondoyante: tout doit s'expliquer par là.

Digitized by Google

son cours au Collége de France, lorsqu'une nouvelle étrange se répandit au sein de l'émigration. Le 1er août 1841, un polonais, se disant envoyé de Dieu, s'était présenté, avec un appareil mystérieux, chez M. Mickiewicz, qui avait reçu sa visite en compagnie de deux autres polonais exilés; cet homme avait annoncé, disait-on, des événements extraordinaires, une révolution européenne, dont M. Mickiewicz devait être le héros; mais, d'après la révélation, *il fallait ménager l'empereur Nicolas*, pour l'attirer plus sûrement dans des vues favorables à l'avenir slave.

Cet envoyé de Dieu se nommait André Towianski. Voici son histoire:

III.

ANDRÉ TOWIANSKI.

Né en Lithuanie, vers 1790, possédant une petite fortune, Towianski était devenu magistrat. Les patriotes lui reprochent de n'avoir pas pris part à la lutte de 1830 et 1831. Ils ajoutent qu'en 1832, lorsqu'il était si difficile d'obtenir du gouvernement russe un passeport pour l'étranger, Towianski, accompagné de sa femme et d'une sorte de séide nommé Ferdinand Goutt, fils d'un apothicaire de Vilno, voyageait librement en Allemagne, tenant, prétendent-ils, un langage suspect à tout bon polonais. Depuis, les trois voyageurs revinrent en Lithuani, firent le voyage de Saint-Pétersbourg, après quoi ils se rendirent, d'abord, à Bruxelles, puis, au mois de juin 1841, à Paris.

Dans quel but Towianski venait-il à Paris?

Pour moi, qui crois difficilement aux infamies morales, j'ai idée que Towianski y venait simplement pour propager une sorte de religion mystique, extrêmement déraisonnable, qu'il affirmait lui avoir été revélée d'en haut. Il me paraît souverainement invraisemblable qu'un gouvernement se serve d'un maniaque religieux pour exécuter ses desseins, quels qu'ils soient. Pour metttre un fou en train, j'ai toujours cru qu'il suffisait de sa folie.

Les sévères patriotes de la Pologne ne pensent pas comme moi. Suivant eux, Towianski venait à Paris dans le but de déconsidérer la chaire slave du Collége de France, en flattant l'orgueil de Mickiewicz, et en l'entraînant dans les excentricités d'une secte illuminée.

J'insiste sur une idée qui me domine: que le lecteur réfléchisse, et qu'il voie tout ce qu'il y a d'invraisemblable dans

Digitized by Google

ces allégations inspirées par la malveillance ou par l'exagération du sentiment patriotique. Si Towianski venait en 1841 pour perdre Mickiewicz, Mickiewicz n'était donc pas traître à l'ouverture de son cours, en 1840? Et puis, comme il est naturel que Nicolas fasse organiser, de longue main, une religion, en Lithuanie et à Bruxelles, en vue d'utiliser cette religion pour déconsidérer un enseignement qui n'est pas encore organisé! Savez-vous, messieurs, où est l'action de Nicolas? Elle est à répandre des soupçons que le moindre examen renverse.

En résumé, que venait dire Towianski à Mickiewicz? Que lui dit-il dans l'entrevue du 1er août?

Il déclarait que le temps de la résurrection de la Pologne était arrivé, et que lui, Towianski, était chargé par Dieu de préparer cette résurrection. Il affirmait que Napoléon, mort depuis vingt ans, avait accompli sa pénitence *dans les couches de l'air atmosphérique*, et que son esprit, purifié, était entré dans son âme, à lui Towianski, âme rajeunie, âme souveraine, qui allait, de son ardeur, électriser la société toute entière, avec l'aide d'une autre âme héroïque, extrêmement chère à Napoléon, qui n'était autre que l'âme d'Adam Mickiewicz. En confirmation de ces idées, Towianski communiquait secrètement au professeur du Collége de France un manuscrit divin, écrit, disait-il, sur le champ de bataille de Waterloo, et qui portait ce titre: Le Banquet (en polonais, Biesiada).

IV.

LE BANQUET.

Le *Banquet* est un ouvrage fort court, écrit par paragraphes numérotés, d'un style mystérieux et lourd, qui a beaucoup d'analogie avec celui de Swédenborg. Ce que je dis de cette analogie par rapport à la forme, je pourrais le dire par rapport au fond, comme on en pourra juger par les citations suivantes:

«La terre est inférieure entre les autres globes, c'est-à-dire «destinée à l'élaboration des esprits inférieurs..... Les esprits «suffisamment élaborés la quittent, et, loin de toute prison «terrestre, continuent leur élaboration ultérieure à l'état de «purs esprits.

«Souvent, celui qui est au faîte de la puissance sur cette «terre peut, dans la première vie, ne pas avoir été homme..... «Il a pu être un ours. Et en effet, un esprit d'ours, après

Digitized by Google

«avoir quitté les pôles solitaires, a pu se trouver au faîte de «l'éminence, dans la première capitale de l'univers..... Ce «seul esprit inférieur fait trembler aujourd'hui toute la Russie.»

La fondamentale doctrine de Towianski consiste dans la transmigration des âmes, depuis «l'*initiale élaboration du «cru*», jusqu'aux splendeurs étoilées. Voilà comment l'âme de Napoléon, après avoir fait pénitence dans l'air, «où les esprits sont répandus par myriades», s'était venue loger dans Towianski, en envoyant comme un éclair de sa noble essence dans l'âme de Mickiewicz.

Pour donner une idée exacte de ce livre, j'en vais citer quelques passages un peu étendus:

«Représentons-nous l'homme comme la dernière gaîne, comme «le dernier point visible par lequel des nuées d'esprits agissent «invisiblement. Ces masses d'esprits armés sont très diverses; «car l'esprit de l'homme, que dis-je? l'esprit de chaque créature, doit s'accorder avec un pour former une certaine harmonie prescrite par le décret du Très-Haut. Des nuées d'esprits, «que l'œil ne peut embrasser, encombrent le globe terrestre: «lesquels ordinairement, en cet état d'esprits, sans enveloppe, «sans organinisation, c'est-à-dire *sans vie* selon la terre, accomplissent leur pénitence en se façonnant et en attendant «que la volonté supérieure les introduise de nouveau dans cette «vie terrestre. . . . . .

«La terre est une vallée, car les esprits inférieurs (d'où les «tentations) occupent exclusivement sa surface. Mais Dieu ayant, «du haut de ses tabernacles, envoyé Jésus-Christ, a vaincu, «dispersé en partie le mal terrestre, car Jésus-Christ a ouvert «aux esprits le chemin du ciel et vaincu l'Enfer. . . . . .

«Aujourd'hui, par la falsification de la lumière de Jésus-«Christ, les colonnes obscures se sont de nouveau étendues «sur la terre, et Dieu a résolu, dans son inextinguible mi-«séricorde, que la lumière de Jésus-Christ soit non seulement «épurée et attisée, mais encore qu'elle grandisse tellement, «qu'il s'en allumât une étoile ardente, feu de l'amour divin, feu «de la nouvelle alliance, destiné à réjouir la terre assombrie.»

Malgré l'énormité de ses tendances crédules, le *Banquet* n'a pas échappé au reproche d'hétérodoxie. Les Polonais catholiques, notamment le prêtre Pierre Semenenko, ont déclaré que Towianski est hérétique. Le fait est qu'il parle très vaguement des choses appelées dogmes. Il croit peu au péché d'origine, suffisamment remplacé, suivant lui, par les *colonnes obscures* des esprits tentateurs. La grâce nécessitante ou concomittante est à peu près oubliée. Il ne croit pas que Jésus-Christ ait

Digitized by Google

encore son corps: Il est, dit-il, «comme un léger nuage.» Il fait assez bon marché des sacrements. Bref, il sent le fagot, et si le bon Semenenko, qui me produit l'effet d'avoir une nature assez inquisitoriale, était en passe de lui faire comme ses ancêtres faisaient aux juifs et aux protestants, je crois qu'il en serait très réjoui, de quoi je ne pourrais ni le féliciter ni le glorifier, ayant pour principe de laisser à mon ami Fréron-Veuillot le soin de bénir les bûchers élevés pour l'honneur de la *sante fé*.

V.

LES BONS FRÈRES.

Je ne sais si ce fut la doctrine du *Banquet* ou tout autre chose qui séduisit Mickiewicz. Le fait est que, dès l'abord, Towianski s'introduisit dans sa confiance. On se complimenta, on s'exalta, on s'enthousiasma mutuellement, et, en rien de temps, une secte, une vraie secte était constituée. Une centaine d'adeptes ne tardèrent pas à se ranger autour des deux prophètes, en les appelant, avec une sorte de dévotion, *maître André*, *maître Adam*. Parfois, quoique hérétiques, les chefs de la petite église, ne se croyant pas forcés d'être plus logiques que l'orthodoxie, qui ne l'est pas du tout, réunissaient leurs disciples dans les églises, pour entendre la messe du nouveau patriotisme et de la nouvelle révélation. Ainsi, un jour, le 27 septembre 1841, ils se réunirent tous en corps dans Notre-Dame de Paris, pour implorer la bénédiction de Dieu sur leur oeuvre. Les convocations de cette séance religieuse avaient été faites par une lettre conçue en ces termes:

Paris, 25 septembre 1841.

«On prie les bons frères d'assister à la prière qui aura lieu «dans l'église cathérale à Notre-Dame de Paris, le 27 septembre «1841, à huit heures et demie du matin, dans l'intention «d'accepter et de remercier pour les grâces répandues par le «Seigneur.

«Adam Mickiewicz.

«*P.-S.* Comme toutes les adresses des frères à Paris ne sont «pas connues, on prie pour que les uns aux autres se com-«muniquent cette annonce.»

Cent à cent-vingt Polonais des deux sexes se rendirent à cette invitation. Towianski et Mickiewicz communièrent. Après la

Digitized by Google

Digitized by Google

LUDWIG LANGE.

Digitized by Google

messe, Towianski attira tout le monde sous la tour du midi, et parla pendant un quart d'heure, affirmant que le temps était venu, et que de grandes choses allaient s'accomplir.

Cependant Mickiewicz avait repris son cours, pour la deuxième année (1842). Les bons frères y assistaient religieusement. Towianski, toujours présent dans l'amphithéâtre, était l'âme de l'assemblée, après avoir été le conseiller du professeur. Après le Collége de France, on se voyait, on s'exhortait; on allait parfois à Nanterre, où se faisaient des prédications, en présence d'une image de Napoléon, dont le nom jouait un immense rôle dans toute l'affaire.

Towianski déployait personnellement une activité incroyable. Il allait, il venait, il prêchait; on le trouvait partout. Un jour, pour parler au roi, il se mit à la suite d'une légation étrangère qui entrait aux Tuileries. Je ne sais quel hasard le fit reconnaître et expulser. Furieux de cette aventure, il commença à parler assez librement de la cour. Quand, au 13 juillet, 1842, arriva la mort du duc d'Orléans, il déclara qu'il avait positivement *prédit* cette mort, ajoutant que, si l'on ne voulait pas l'entendre, toute la famille royale périrait d'une manière analogue. Instruite de ces discours, la police le fit arêter (18 juillet 1842) et, sous l'escorte de deux gendarmes, le fit conduire jusqu'à la frontière de Belgique, d'où il se rendit à Bruxelles.

Grands furent l'étonnement et la douleur des adeptes, à la nouvelle de cet événement, et, malgré la prophétie de Goutt, qui affirmait que Towainski reviendrait en 1844, *à la tête d'un million d'hommes*, ils crurent devoir adresser au ministre de l'interieur une pétition ayant pour objet d'obtenir le rappel du maître. Leurs efforts furent inutiles: Towianski ne vit se rouvrir pour lui les portes de la France qu'après la révolution de Février.

Avant de passer outre, je dois m'arrêter un peu à l'accusation si grave que certains Polonais ont fait peser sur Towianski et sur sa secte. C'était, disent-ils, un homme, c'était une oeuvre, dont la Russie payait les frais.

Je répète que, dans mon âme et conscience, je n'en crois rien. J'ai étudié la conduite de Towianski et des siens à Paris, pendant les anées 1841, 1842 et 1843, et je déclare que rien ne m'y a paru positivement suspect. Dans l'affaire Mirski, ils se conduisirent très noblement. Ce Mirski, chef émigré de la famille des princes Suriatopolk Piast Mirski et Czetwertynsky, fit, en 1843, sa soumission à la Russie, par des lettres rendues publiques, où il déclarait que, suivant lui, «la cause de l'existence indépendante de la Pologne était définitivement enterrée.»

Digitized by Google

Les towianskistes, comme les autres Polonais, se montrèrent indignés de cette conduite. Une protestation solennelle fut rédigée par M. Mickiewicz et signée pas tous ses amis. Voici cette protestation, à laquelle, à ce qu'il paraît, Towianski donna son adhésion pleine et entière:

« Nous soussignés, vu:

« Que l'on a répandu récemment, parmi les émigrés polo-« nais, des lettres portant la signature du prince Suriatopolk « Piast de Mirski, dans lesquelles ledit prince annonce qu'il « vient d'obtenir, pour lui, l'amnistie de l'empereur de Russie; « qu'il a passé de l'église catholique au schisme grec, et qu'il « espère voir ses compatriotes suivre son exemple;

« Attendu:

« Que Mirski, interpellé par trois de nos compatriotes, envoyés « vers lui à cet effet, s'avoua l'auteur des lettres susmentionnées;

« Nous avons senti qu'il était de notre devoir de nous réunir, « afin de prononcer au nom de Dieu, en notre âme et con-« science, un jugement sur cette action de Mirski.

« En conséquence, nous nous sommes réunis, l'an 1843, ce « 27 mars, et nous avons, en notre âme et conscience, jugé « cette action de Mirski, et nous l'avons condamnée:

« Comme un acte de haute trahison envers la nation polonaise, « restée saintement fidèle à la pensée divine qu'elle représente, « et dont elle conserve le symbole dans sa foi et dans ses « espérances;

« Comme un acte de calomnie envers l'émigration polonaise, « qui demeure fidèle à sa mission nationale;

« Comme une insulte à toute la race slave, qui abhorre « d'instinct toute espèce de trahison;

« Comme un acte d'ingratitude envers la France, notre sœur-« patrie, qui accueillit Mirski dans ses foyers à titre de défen-« seur de la nationalité polonaise, et dont il avait mangé le « pain le jour même où il méditait son attentat contre la nation « polonaise;

« Nous soussignés, avons décidé de porter ce jugement, « expression de notre commun sentiment, à la connaissance de « la Pologne, de la France et des peuples slaves, et d'en con-« server l'acte original, destiné à être remis un jour au gouver-« nement que la Providence aura chargé d'exécuter de fait, sur « la terre, la justice que nous avons l'intime conviction d'avoir « aujourd'hui moralement exercée devant Dieu.»

« Paris, 27 mars 1843.»

(Suivent les signatures, à la tête desquelles se lit celle d'Adam Mickiewicz.)

Digitized by Google

Je veux bien que les *bons frères* aient manqué parfois d'énergie contre l'autocrate russe: la preuve qu'ils en manquaient, c'est qu'ils se sont réfugiés dans le monde vague de la mysticité, où le rêve console de la réalité décevante; mais, d'après une pareille pièce, on doit voir qu'ils ne manquaient pas d'amour pour la Pologne.

CHAPITRE VI.

André Towianski et Adam Mickiewicz.

(SUITE ET FIN).

VI.

NAPOLÉONISME POLONAIS.

Sous le premier empire, la Pologne conçut de si ardentes espérances dans la France armée contre ses maîtres, que, depuis ce temps-là, le nom de Napoléon est resté, pour ses enfants tyrannisés et proscrits, comme une garantie de future rédemption. C'est ce qui explique les tendances napoléoniennes des polonais en 1849, tendances qui furent spécialement manifestées par le journal la *Tribune des peuples*, dont M. Mickiewicz était le rédacteur en chef. C'est ce qui explique aussi le Napoléonisme de la secte de Towianski, dans les années 1842, 1843 et 1844.

On a vu déjà que Towianski se déclarait une incarnation de Napoléon; on a pu remarquer également les promenades des *bons frères*, allant à Nanterre visiter le portrait du grand homme.

Ces tendances ne firent qu'augmenter après le départ de Towianski. Citons quelques détails pour donner au lecteur une idée de l'intensité qu'elles avaient prises.

L'année 1844, d'après les prédictions de Towianski, devait être une année fastique: c'était la date fixée d'en haut pour la révolution européenne. Toujours d'après Towianski, dont

Digitized by Google

Goutt était le messager et l'écho, un tableau représentant Napoléon commencerait cette révolution. Ce tableau, admis à l'exposition du Louvre, se remuerait devant la foule, après quoi Paris et l'Europe éclateraient contre les oppresseurs.

L'exposition s'ouvrit le 15 mars 1844. Le 19 mars eut lieu la leçon de M. Mickiewicz. Les towianskistes s'y étaient donné rendez-vous. Une grande émotion remplissait les cœurs. Il paraît certain que tous, y compris M. Mickiewicz, croyaient à la réalisation prochaine de la prophétie du tableau. Le fait est que cette leçon du 19 mars fut une scène d'illuminés. Le professeur parla les yeux levés au ciel, d'un air inspiré, et, à la fin, il donna à sa voix un ton si étrange et à ses gestes des formes si bizarres, que la secte entière, les hommes comme les femmes, se mirent à sangloter et à jeter des cris.

Il va sans dire que le portrait de Napoléon resta fort tranquille dans son cadre.

Un autre fait non moins significatif se passa à quelque temps de là. A une autre leçon de M. Mickiewicz (ce fut la dernière), on distribua une lithographie représentant l'empereur. Par une coïncidence habilement ménagée, le portrait avait un faux air de Towianski, ce qui confirmait amplement la vérité de l'incarnation de Napoléon dans le messie litthuanien. Cette lithographie mystique resta trois mois exposée chez les marchands d'estampes, et produisit assez de sensation, pour que la police crut devoir enlever un emblême qui ne laissait pas d'avoir alors un caractère séditieux.

VII.

LE COURS DU COLLÉGE DE FRANCE.

J'ai fait connaître la nature d'esprit de Towianski, en citant quelques passages du *Biésiada*, BANQUET; je vais caractériser celle de Mickiewicz, en citant quelques traits de ses leçons du collége de France.

Les plus célèbres de ces leçons sont celles du 19 mars et du 28 mai 1844. Je vais prendre dans une précieuse collection sténographique qui m'est communiquée, ce qui y fut dit de plus saillant.

La leçon du 19 mars, je viens de le dire, fut donnée au milieu des émotions qu'excitaient, chez les towianskistes, l'ouverture de l'exposition de peinture, et l'espérance qu'ils avaient dans la réalisation prochaine de la prophétie relative au portrait

Digitized by Google

de Napoléon. Voici cette leçon, d'après les notes sténographiques qui m'ont été confiées.

« Messieurs,

« La recherche de la valeur matérielle et de sa nature, et « aussi de l'esprit qui en est l'unique source, nous mène logi- « quement vers un problème d'un ordre plus élevé, celui des « rapports de l'esprit humain avec tout ce qui a vie et n'est « pas homme, avec la nature animale et végétale tout entière.

« L'homme sait qu'il est roi de la nature, il l'a su même dans « le temps où il était encore esclave lui-même: cependant, tout « en travaillant à devenir libre, il continue à exercer son métier « de roi sur les créatures inférieures, à la manière des potentats « nègres et des chefs sauvages, auxquels l'idée ne vient pas « que leurs sujets peuvent aussi avoir des droits.

« Sommes-nous plus avancés maintenant que ne l'étaient les « anciens, sur la question des devoirs et des droits respectifs « qui devraient exister entre l'homme et l'animal?

« Existent-ils réellement? La tradition religieuse les laisse « soupçonner; l'éthique et la jurisprudence ne s'en occupent « pas.

« Mais si nous n'avons pas d'archives à consulter sur cette « matière, nous pouvons toujours nous adresser à celui qui « est plus ancien que toutes les archives, nous pouvons en « appeler à notre esprit immortel, si toutefois cet esprit se « trouve en état de nous répondre, s'il est dans cet état de « concentration, d'expansion instantanée, état qui se manifeste « tout d'abord dans le sentiment sympathique. Il faut donc « commencer par sympathiser avec ceux dont nous voulons « connaître la condition et les devoirs: nous en agissons ainsi « avec nos semblables. Quel est le moyen que nous employons « pour connaître les douleurs de notre ami, pour lui arracher « les mystères qu'il recèle dans son sein, et qui le rendent, « durant de longues années, triste et muet? Sans connaître la « cause de sa souffrance, il est impossible de l'adoucir. Et n'est- « ce pas à force d'amour que nous parvenons à connaître cette « cause?

« Il est singulier que les philosophes qui ont médité sur les « causes du mutisme des races inférieures, n'aient pas soupçonné « qu'il y eut un redoutable mystère caché dans le centre même « de la vie de chaque race des animaux et des végétaux. Déjà « quelques savants commencent à s'apercevoir qu'il ne suffit « pas d'appliquer le scalpel au cerveau d'un animal, et de le « déchirer tout vivant pour savoir ce qui se passe dans son

Digitized by Google

« esprit; mais que dis-je, de son esprit, on n'en parle pas! « Gassendi en parlait cependant; Descartes cherchait à se rendre « compte du principe vital dans les animaux. Au milieu de « tout le fatras écrit par la philosophie moderne, nous ne trou- « vons sur ce sujet que de vagues formules. Cependant les « hommes du peuple continuent de conserver pour ces muets « compagnons de leurs travaux et de leurs dangers une sym- « pathie invariable; elle mériterait d'être expliquée philosophi- « quement, car elle suppose dans les êtres qui en sont l'objet, « l'existence sympathique. Les savants même avouent que, plus « d'une fois, ils ont vu un animal, appliqué à la torture, con- « centrer, par un dernier effort, dans ses regards, une expres- « sion de douleur presque humaine, un je ne sais quel cri « intérieur qui fesait reculer l'anatomiste. Un de vos grands « écrivains a dit que *la douleur donne droit à l'immortalité;* « une créature qui meurt en souffrant ainsi n'aurait-elle rien « à espérer?

« Il y a des savants, et je pourrais même citer leurs noms, « qui se préoccupent vivement de cette question. C'est une des « questions pendantes de l'époque actuelle. Pour le prouver, « je vous citerai quelques mots du philosophe américain Emer- « son, de celui qui représente le mieux les besoins de ce temps, « qui n'est parvenu, il est vrai, à résoudre aucune question, « mais qui les a posées toutes avec une précision et une netteté « admirable. Voici ce qu'il dit: « Notre science actuelle, sous « ce point de vue, ne voit que très peu de chose, pour ne pas « dire rien. O philosophes! observateurs des étoiles, avez-vous « observé les allées et les venues des rats qui circulent sous « votre plancher? Mais regardez un peu les courses du lézard « jouant sur les murailles; examinez la fourmi que vous foulez « du pied; et, dites-moi, quelles données nouvelles, quelles « connaissances intimes avons-nous sur l'histoire du royaume « animal, aussi ancien et plus ancien peut-être que celui de « la race indo-germanique? Les citoyens de ce royaume con- « tinuent de tenir leurs assemblées dans le voisinage de l'empire « humanitaire; mais il n'y a aucune communication entre ces « deux états; pas un mot, pas un signe n'est passé du langage « des uns dans le vocabulaire des autres. Il y a plus, votre « histoire entière ne conserve que le souvenir d'une petite partie « des travaux de l'homme, elle ne parle que de vos travaux « métaphysiques et politiques: quelles lumières, je vous le « demande, a-t-elle répandues sur les mystères de la mort et « de l'éternité, et de nos rapports avec Dieu et avec la nature? « Je suis honteux de voir que ce que nous appelons pompeu-

Digitized by Google

« sement l'histoire universelle n'est qu'une chronique d'un petit « point de la création, d'un petit bourg-pourri inféodé à quel- « ques noms classiques. Nous répétons Athènes et Rome, Paris « et Londres. Mais cette vieille Rome, que savait-elle des rats « et des lézards? Quelle espèce d'intérêt peuvent avoir les olym- « piades et les consulats pour nos concitoyens muets, qui nous « avoisinent et qui nous entourent de tous les côtés? Quels « enseignements moraux ou pratiques offre cette histoire aux « Esquimaux, aux Kamtschadales, à un cocher de cabriolet, à « notre portier, à notre brave porteur d'eau? Et, s'ils connais- « saient cette histoire, en quoi seraient-ils plus sages, plus « éclairés et plus puissants?"

« Or, quelques mots qui se trouvent dans la *Cène* (*Biesiada* « de Towianski), par rapport à cette question, ont excité le « scandale des hommes prétendus pieux, et l'étonnement des « philosophes, et cependant vous voyez que, de l'autre côté du « globe, on cherche à résoudre les mêmes problèmes. Je vous « dirai plus: chaque nouvelle révélation a toujours éclairé d'une « manière nouvelle nos rapports avec le monde supérieur et avec « le monde inférieur, avec les corps invisibles et avec les corps « plus grossiers que celui que nous habitons. Nous trouvons « dans les livres saints des indices sur cette question. La Bible « dit que l'animal de Balaam a vu un esprit avant que le voyant « s'en fût aperçu. Comment a-t-il pu voir cet esprit, s'il n'y « avait quelque chose en lui qui y correspondît? (Voilà une « raison !!!!) Tout le monde sait que les animaux ont les pre- « miers reconnu le Sauveur: cette circonstance tendait à inspirer « aux chrétiens un sentiment plus tendre pour la race animale. « Et avec qui préférerions-nous de communiquer et de sympa- « thiser? Est-ce avec un de ces animaux dont l'instinct découvre « l'élément divin du Sauveur encore enfant, ou avec ces phari- « siens dont le métier était de préparer le messianisme, qui ne « parlaient et n'écrivaient que sur le messianisme, et qui cepen- « dant crucifièrent le messie.

« J'ai dit, dans une autre occasion, qu'il ne sera jamais « donné à l'intelligence de l'homme de résoudre ces questions- « là; que le christianisme seul est en état de rétablir et de « faciliter nos rapports avec l'univers, en s'attachant d'une main « au ciel, et en plongeant l'autre dans les mystères de la nature « animale et de la nature inorganique. C'est en procédant par « sympathie que le christianisme découvrit et expliqua les mys- « tères de l'existence de l'esclavage, et qu'il a fini par l'abolir. « Les philosophes n'ont rien fait pour l'esclavage. Caton vendait « les esclaves vieux pour ne pas avoir la peine de les enterrer.

Digitized by Google

« Cicéron, le sage, le bon Cicéron, qui a lu et médité tous les « philosophes grecs, dit positivement que le spectacle des hom- « mes crucifiés est un spectacle intéressant, et il accuse Verrès « d'avoir frustré le peuple romain de ce plaisir, en laissant la « vie à un homme condamné à cette espèce d'exposition.

« Vous voyez combien il est plus difficile d'aimer un esclave « que d'écrire sur l'esclavage, et quelle immense difficulté il y « a encore à dilater notre âme de manière à comprendre dans « la même sympathie les races du monde muet, à exciter notre « esprit jusqu'au degré de clairvoyance où l'on puisse lire ce « qu'il y a dans leurs regards et dans leurs gestes.

« Qui a arrêté les jeux sanglans du cirque, où l'on répan- « dait par torrent le sang des esclaves? Ce n'est pas un phi- « losophe, ni un faiseur de systèmes. On avait écrit beaucoup « sur ces jeux; il y avait des hommes généreux qui les con- « damnaient; saint Augustin, païen encore, déclamait contre « eux dans un cours public professé à Rome; mais on n'en « continuait pas moins à massacrer les gladiateurs et les esclaves. « Enfin il se trouva un chrétien, un moine obscur, qui, après « avoir reproché en plein amphithéâtre, au peuple romain, ses « goûts sanguinaires, descendit avec calme dans l'arène, et se « laissa dévorer par les bêtes féroces; de ce moment le peuple « n'eut plus le courage de venir aux jeux. Eh bien! vous qui « voulez savoir les mystères de la vie animale, ayez donc le « courage d'entrer dans l'arène du lion, ou bien jetez-vous « entre une meute qui déchire un daim; sauvez-lui la vie, « embrassez-le avec amour, et puis conjurez-le, au nom du « Dieu vivant, de vous dire pourquoi il est animal, pourquoi « il souffre, de quel droit il vous est permis de le tourmenter, « de l'asservir, et quels sont les rapports qui doivent exister « entre lui et l'homme! (*quelques rires*). Quand on ne se sent « pas l'envie de faire de telles expériences sur la nature des « animaux, on doit avoir la modestie de ne pas juger légère- « ment ceux qui en parlent.

« Le christianisme a surtout développé les sentimens moraux. « Les livres des chrétiens se trouvent remplis d'exemples d'une « sympathie profonde entre l'homme pieux et l'animal. Je lis « dans mon bréviaire que, lorsque saint Antoine mourut dans « le désert, les lions arrivèrent la nuit et creusèrent une fosse, « où son compagnon l'enterra. Lorsque saint Antoine de Padoue « parlait, les animaux dressaient les oreilles, et on vit les pois- « sons se diriger vers lui. Ne nous en étonnons pas! La même « force qui ouvre nos oreilles et nos âmes aux accents d'une « voix inspirée, ce rayon invisible qui traverse la parole impal-

Digitized by Google

« pable, se fait sentir même à un esprit inférieur. Saint François « d'Assises, le grand Thaumaturge, avec quel amour parlait-il « des oiseaux et des animaux, qu'il appelait toujours ses frères, « ses sœurs! Et vous vous scandalisez de ce qu'on a parlé de « l'esprit des animaux!

« Qu'y a-t-il d'étonnant, si le premier rayon de la lumière « sur cette question part du milieu d'une race qui a conservé « des rapports plus intimes que toute autre avec la nature, de « cette race qui produisit Zalazianski, le premier observateur « du sexe des plantes, longtemps avant Linné; de cette race « qui créa l'épopée animale, dont le Reinecke Fuchs et le roman « du Renard ne sont que de pâles copies; de cette race enfin « dont la chanson populaire est presque tout entière remplie de « conversations d'animaux et de plantes.

« Une lumière nouvelle ne profite qu'à ceux qui se trouvent « préparés à la recevoir.» « Le temps est venu, dit Emerson, « de donner à la base des connaissances plus de largeur et plus « de profondeur; mais pour l'élargir et pour la reformer, il « faut nous reformer intérieurement. Il faut commencer une « vie nouvelle, en aspirant une nouvelle dose de cet esprit « universel qui anime et ranime tout.»

« Qu'est-ce qu'une masse de la lumière nouvelle, une masse « de la chaleur nouvelle? Ce n'est que le verbe de l'époque.

« La parole vraie, dont nous avons énuméré les qualités « merveilleuses, cette parole n'est qu'un rayon du verbe, et « voilà la différence entre la Parole et le Verbe. L'intention « que j'ai, le besoin où je suis de parler du Verbe, m'absout « intérieurement de ce que j'ose réduire en doctrine et en mots « ces mystères qui donnent la force quand on les porte dans « l'âme, mais qui appauvrissent l'homme quand il est obligé « de les jeter au dehors.

« Mais nous sommes appelés, nous sommes forcés, c'est notre « mission, c'est notre vie, d'annoncer le Verbe au siècle, il « nous est donc permis d'employer le langage du siècle.

« Si nous examinions intérieurement nos opérations morales, « nous pourrions avoir quelques lumières sur le Verbe, car « chacun de nous a une étincelle divine, chacun de nous possède « un verbe individuel, et chacune de nos actions est animée « par un verbe partiel. Qu'est-ce que ce moment où l'artiste « conçoit, tout d'un coup, un dessin, et trace le plan de son « ouvrage! Ce moment est le verbe son ouvrage. Il écrit, il « travaille, il applique à la terre cette lumière divine; mais la « question est résolue, la création est accomplie dans un seul « moment. Le moment où Archimède s'élança tout joyeux,

Digitized by Google

« ayant trouvé un des hauts problèmes des mathematiques, c'était « un verbe. Le moment où Newton s'écria: j'ai trouvé l'énigme « de la pondération, c'était le verbe. Le moment où Napoléon, « après avoir vaincu les Autrichiens à Arcole, a dit: je suis « l'homme de la France! Dans ce moment-là, il a senti qu'il « était le verbe de la France!

« Or, cette opération est multiple; elle est précédée de la « douleur intellectuelle, quand l'esprit est tendu pour décou- « vrir une énigme scientifique, et de la douleur du cœur, lors- « qu'il se trouve dans une position dont il désespère de pouvoir « sortir, et que, dans ce moment, il trouve le mot de la situ- « ation. C'est donc après la douleur que vient la création, et « puis a lieu l'exécution, et le fait est accompli.

« Or, les hommes qui ont réalisé complétement même ce « verbe partiel sont très rares. Les uns cherchent la vérité sur « le chemin de la passion et de l'orgueil, et les progrès qu'ils « font les éloignent du but; d'autres s'arrêtent immobiles dans « la crainte de s'égarer; un petit nombre suit la ligne droite, « qui est la plus courte, mais aussi la plus difficile, et que « l'Évangile appelle le sentier étroit.

« De ce nombre, quelques-uns, parvenus à ce degré où l'on « découvre la vérité, la laissent se perdre sans se l'appliquer « immédiatement. Il n'y a que l'homme complet qui puisse « réaliser le verbe complet, soit artistique, soit politique, soit « individuel, soit national.

« Le globe, sorti du sein de Dieu, a aussi son verbe. Au « commencement, dit saint Jean, il y eut le Verbe, dont les « paroles partielles sont l'explication et l'accomplissement; et « le globe entier, l'humanité entière, tendent sans cesse à le « réaliser.

« Mais, pour que le monde le réalisât, il fallait un homme « qui l'eût d'abord réalisé en lui-même, un homme devenu « ainsi le reposoir, l'instrument, l'organe du Verbe. Cet homme, « organe du Verbe, en apportant dans son esprit, à l'humanité, « le plus grand secours, lui présente en même temps, dans son « individualité, le plus grand des obstacles. Une individualité, « germe de toute une époque d'avenir, en se développant, met « nécessairement en mouvement tous les éléments de l'époque « passée. Une individualité universelle irrite nécessairement tou- « tes les individualités égoïstes. Telle est la nature de l'esprit « des hommes! Au lieu de venir tirer la vie et la force de l'in- « dividualité la plus puissante et la plus lumineuse, ils préfèrent « s'unir entr'eux dans une résistance d'inertie, et ils disent: « Réunissons-nous tous, qui sommes morts, et nous produirons

Digitized by Google

« la vie et la force; réunissons-nous tous, qui ne savons pas « compter, et nous produirons un grand géomètre. C'est ce que « disent les philosophes, c'est ce qu'ils espèrent.

« Dieu en a décidé autrement. Dieu, dans sa miséricorde, « envoie à l'humanité, dans des époques décisives, des individus « qui nous servent de modèle, qui nous rendent ainsi possibles « le progrès et le perfectionnement.

« Celui qui, après avoir, au commencement, agi en esprit, « prit, par la suite, le corps, et se produisit comme parole « vivante, comme action, est le Verbe du globe entier, le modèle « éternel, Jésus-Christ. Et on trompe singulièrement l'humanité « en disant que Jésus-Christ a tout fait pour nous, et qu'on « n'a qu'à l'adorer. Non, il faut que nous devenions tous, « aujourd'hui ou demain, dans mille ans ou dans des milliers « d'années, il faut que chaque esprit devienne en fait, en action, « dans son âme et dans son corps, semblable à Jésus-Christ. « Ce n'est pas pour augmenter le nombre des traditions poétiques « que Jésus Christ apparut après sa mort, qu'il montra à ses « disciples que l'on existe après la mort; que si l'on a vécu « dans la vérité, si l'on a pratiqué la vérité, on est maître de « prendre son corps et de s'en démettre, de se laisser ensevelir « dans la terre et de monter dans la région invisible, de devenir « réellement Dieu de la création, de devenir l'Homme-Dieu.

« La vie et la personne de Jésus-Christ sont un problème « posé à l'humanité, et un modèle éternel qui poursuivra sans « cesse toutes les consciences. Ce n'est pas en discutant les « rapports qui existent entre Notre-Seigneur et Dieu, ni sur la « nature de Jésus-Christ, que nous parviendrons à la perfection. « Vous demandez toujours: Est-il Dieu? Est-il réellement Dieu, « ou bien ne serait-il qu'un homme? C'est l'étincelle qui de- « mande au soleil: Es-tu réellement un feu éternel et imma- « tériel, ô soleil! ou bien n'es-tu qu'une étincelle comme moi? « Mais oui, ce soleil n'est qu'une étincelle. Mais en quoi t'a- « vance-t-il, ô étincelle, de le savoir? Si, au lieu de scruter « le mystère solaire, tu augmentais au contraire ton foyer, si « tu devenais un flambeau, une étoile, alors tu aurais un jour « le droit de demander face à face au soleil quel est le mystère « de son existence.

« Dieu qui veille sur le globe, a tracé le chemin dont l'homme « ne peut s'écarter qu'à ses risques et périls. Il est donné à « l'homme de raccourcir ou d'abréger le voyage; il peut, si « bon lui semble, l'allonger de plusieurs siècles; mais, après « avoir longtemps erré, il sera obligé de revenir au point où « il a quitté le vrai chemin.

Digitized by Google

«Dieu, par l'organe des hommes saints et sages, communi-«que à l'humanité le sentiment de la vérité, et il envoie des «hommes forts pour la réaliser. Après les sages et les voyants «de l'ancienne Grèce, est venu Alexandre-le-Grand, l'homme «le plus complet de la Grèce. La mythologie, sans Alexandre-«le-Grand, serait une fable; il lui donna la réalité: il était «beau comme Apollon, errant et vagabond comme Bacchus, «fort comme Hercule, et, comme Mars, victorieux. Il réunissait «en lui toutes les qualités des dieux païens. Il a dépassé la «limite de la Grèce antique; il se croyait lui-même réellement «quelque chose de plus que l'homme, il se croyait Dieu. Ce «n'est pas par politique qu'il se faisait appeler le fils de Jupi-«ter; il s'étonnait lui-même de voir son sang couler de ses «blessures.

«Jules-César réalisa le paganisme romain, qui était plus noble «et plus élevé que celui des Grecs. L'Olympe romain aristo-«cratique était composé de dieux sénateurs et de dieux plébéiens: «*dei consentes et dei minores*, dieux forts, sages, puissants, «conquérants, législateurs. Jules-César possédait toutes ces «qualités. Il a dépassé aussi la limite du paganisme. Il y avait «aussi quelque chose en lui qu'il ne comprenait pas lui-même: «Les Romains, disait-il, est-ce qu'ils me croient, de bonne foi, «un homme comme eux?» César pleurait son ennemi mort, ce «que les dieux romains ne faisaient pas; César pleurait sur la «mort de Pompée.

«Du sein du catholicisme est sorti Napoléon, l'homme le «plus complet de l'époque passée; celui qui l'a complètement «réalisée dans sa personne, et l'a dépassée par son génie. C'est «pourquoi nous avons si souvent parlé de lui. Il n'est pas «seulement vôtre, Français! il est Italien, il est Polonais, il «est Russe, il est l'homme du globe, l'Homme complet.

«En parlant de la Parole, je vous ai dit que celle de Na-«poléon nous rappelait le don des langues. Il y avait des «momens où cet homme prodigieux retrouvait le secret des «apôtres. Les historiens allemands disent que, dans une des «batailles qui finirent par la reddition d'Ulm, Napoléon accou-«rut vers les Bavarois, et, voyant leurs rangs chanceler, leur «adressa la parole et les enflamma si fort, que, dans une seule «charge, ils repoussèrent l'ennemi. L'historien allemand dit: «*Er hat sie angefuert*, il les a enflammés.» Et comment a-t-«il parlé? Dans quelle langue s'est-il adressé aux Bavarois, «qui ne comprenaient pas le Français? Ah! il a fait jaillir de «lui, de ce sanctuaire où reposait, sur l'autel du feu sacré, le «génie français, il a fait jaillir croyez-le bien, cette force qui

Digitized by Google

« poussait également les Polonais et les Bavarois, les Westpha-« liens et les Italiens, tous hommes capables de s'enflammer.

« Napoléon prenait tellement au sérieux son caractère sacré « d'homme du Destin, que dans l'île de Sainte-Hélène, dans « le temps où sa suite n'avait pas de prêtres, il s'offrit, lui qui « ne disait rien légèrement, il s'offrit à confesser ses compag-« nons. Il se sentait la force de les absoudre: dans ce moment, « il dépassait le catholicisme actuel.

« Mais aucun de ces hommes de force n'était un homme « complet, dont Jésus-Christ a donné le modèle comme sainteté, « et que tous les hommes, tous les esprits doivent reproduire « vers la fin de notre globe. Ces hommes ont tous chancelé; « ils sont tombés: Alexandre, tenté par les habitudes de la vie « animale; César, par les passions du cœur; Napoléon, par les « erreurs de l'esprit. Napoléon a pactisé avec le passé, et au « lieu de suivre, vers l'inconnu, ce dieu invisible, qui n'était « autre chose que le génie du christianisme et le génie du peuple « français, il a voulu légaliser sa position, et il est tombé.

« En face de ces questions aussi immenses, questions qui, « embrassant la science, la religion, touchent à l'existence des « États et des individus, nous n'hésitons pas à affirmer que « personne ne pourra dire rien d'utile sur ces questions, s'il « n'a pas dépassé déjà la limite de l'époque actuelle. Une parole « partielle ne nous suffit plus; les paroles partielles, ayant « réalisé une partie du Verbe donné par le Christ, expirent « sous nos yeux. L'architecture chrétienne, la peinture chré-« tienne, la chevalerie chrétienne, tout est tombé: personne « n'a la force de les ressusciter. Il y a une masse de lumière « et de chaleur donnée pour chaque époque, c'est ce qui con-« stitue l'époque: elle est épuisée; il en faut une nouvelle dose « pour ranimer l'humanité et faire surgir une époque nouvelle. « Qu'on ne se fasse pas illusion en croyant que l'humanité n'a « plus qu'à marcher à petits pas pour s'avancer sans danger ni « secousse, non! dans les régions de la vie, tout marche par « crises. L'homme ne devient pas peu à peu d'enfant vieillard. « Il y a une crise physique qui le fait adolescent; il y a une « autre crise physique où il se sent être homme; il y a une « crise aussi qui commence la décrépitude.

« Mais s'il est difficile de trouver une parole, c'est-à dire un « rayon du Verbe, s'il n'est donné au monde de voir l'organe « du Verbe que dans un petit nombre d'époques, il est égale-« ment difficile de le recevoir. Il ne peut pas pénétrer chez « les hommes qui se sont incrustés dans le passé. Il n'entrera « pas dans une intelligence qui n'ouvre ses portes que pour

Digitized by Google

« regarder le soleil couchant: comment verrait-elle le soleil « levant? Il ne peut pas entrer dans un cœur qui, tout entier, « est tourné vers la terre: comment recevrait-il le feu sacré qui « tombe du ciel?

« Voilà pourquoi le passé lutte contre le Verbe, pourquoi « aussi il est toujours prêt à le combattre. Voilà le sens de « cette parole de l'Évangile: Qu'on ne verse pas de vin nouveau « dans de vieux tonneaux, et qu'on n'attache pas un morceau « de pourpre à un vieil habit. La première opération pour rece- « voir le Verbe, l'opération à laquelle Fourier appelait ses dis- « ciples, à laquelle Emerson appelle les siens, c'est de faire un « effort généreux et de secouer, comme la poussière d'un vête- « ment, tous les liens qui nous attachent au monde mort, au « monde des livres, au monde des systèmes; d'ouvrir notre « âme pour respirer une fois en hommes libres, et puis d'allu- « mer notre feu intérieur de manière à pouvoir saisir ce ton « divin, et de pouvoir le nourrir et le conserver, parce qu'il « ne peut vivre qu'au milieu de la flamme.

« Il est si difficile de recevoir l'époque nouvelle, que la Pro- « vidence éprouve d'une manière terrible les peuples et les « individus destinés les premiers à la reconnaître. Pouvez-vous « vous figurer Jésus-Christ apportant son souffle au milieu des « Romains, frappant à la porte des Mécène et des Horace? Y « avait-il un moyen de se faire comprendre de ces hommes « frivoles, ambitieux et cruels? Pouvait-il parler avec les sophistes « grecs? Aussi les premiers qui l'ont reconnu sortaient d'un « peuple qui n'avait plus ni ses rois, ni ses institutions, ni son « existence politique, qui était arraché violemment de la terre, « séparé de tout ce qui est terrestre, de ce que l'homme a tant « de peine à abandonner volontairement. Voilà pourquoi la « race slave entière, qui n'a presque rien sur la terre, et dont « tous les désirs, toutes les espérances reposent en Dieu, a été « choisie pour reconnaître, la première, la nouvelle révélation, « et pourquoi aussi une fraction de cette race, le peuple qui, « au milieu de la race slave, est ce qu'est la France dans la « race romane, peuple éternellement agitateur, éternellement « agité, la nation polonaise, a été démembrée, effacée de la « carte de l'Europe, jetée errante sur le globe. Elle arriva plus « d'une fois vers vous, non pas sous la forme des systèmes et « des livres, mais sous la forme des légions, des régiments « auxiliaires, et enfin sous la forme d'une population exilée de « la terre, et qui, en cherchant le mystère de sa propre exis- « tence, marche vers le centre de tous les mystères.

« Ces hommes, qui n'ont plus rien sur la terre, doivent

Digitized by Google

«comprendre les premiers ce qui doit un jour régner sur la «terre. Dieu ne commence jamais à former son armée et sa «cour que par des mendiants et des ignorants. C'est sa règle: «s'il y avait eu un moyen de reconnaître le Messie d'après les «livres, les pharisiens l'auraient reconnu. Mais non, il fallait «le reconnaître en tirant de sa poitrine l'élément divin qui «correspondait à celui du Messie; et ceux qui étaient capables «de le reconnaître se trouvaient parmi ceux qui n'avaient plus «rien sur la terre. Or, cette reconnaissance, le moment où «on l'acquiert, ce moment, je vous le dis, récompense tous «les labeurs et toutes les peines de la vie terrestre. Ce moment «là nous fait pressentir déjà notre existence future, que nous «n'apprendrons jamais à connaître par des définitions et des «dissertations. A ce moment, la reconnaissance donne l'espoir «et la force du dévouement.

«Eh! messieurs, vous aurais-je jamais parlé ainsi, aurais-je «jamais assez présumé de mes forces pour affronter tout ce «qu'il y a d'orgueilleux dans les hommes à systèmes, si je ne «me sentais pas appuyé par une force qui ne vient pas de «l'homme? Je ne suis pas un docteur, ce n'est pas à moi de «vous enseigner les mystères de la nouvelle révélation; mais je «suis une des étincelles tombées du flambeau, et celui qui en «suivrait la trace, trouverait peut-être plus facilement que moi «celui qui est la voie, la vie et la vérité.

«C'était ma mission de vous le dire. Je prie Dieu de don-«ner à mes paroles quelque chaleur et quelque force pour qu'elles «puissent vous conduire vers la source de toute chaleur et de «toute force.

«La joie que j'ai éprouvée, et qui ne me sera pas ôtée, la «joie que j'ai ressentie de vous le dire fera la joie de toute «ma vie et de toutes mes vies; et, comme je ne parle pas «appuyé sur un livre, comme je ne vous expose pas un sys-«tème, je me proclame à la face du ciel le témoin vivant de «la révélation nouvelle, et j'ose sommer ceux d'entre les «Polonais et d'entre les Français qui sont parmi vous, et «qui connaissent la révélation, qu'ils me répondent comme «hommes vivants, qu'ils me répondent: Existe-t-elle, oui «ou non?

Plusieurs voix: oui! oui! oui!

«Ceux d'entre les Polonais et d'entre les Français qui l'ont «vue incarnée, qui ont vu et qui ont reconnu que leur maître «existe, qu'ils me répondent: oui, ou non?

Plusieurs voix: oui! oui! oui!

«Et maintenant, mes frères, ma tâche devant Dieu et de-

Digitized by Google

«vant vous est finie. Puisse ce moment vous donner toute la «joie et toutes les vastes espérances dont je suis rempli!»

A dater de ce discours, les adversaires de M. Mickiewicz l'emportèrent définitivement dans l'esprit de l'autorité déjà très prévenue contre le professeur. Tout le monde était mécontent, excepté le petit noyau des towianskistes. Le gouvernement reprochait à la chaire de slave ses prédications ultrà-bonapartistes. Le clergé trouvait que les doctrines messianiques, malgré leur piétisme, manquaient d'orthodoxie. La jeunesse lettrée de Paris, d'un avis bien différent, avait grande envie de se moquer d'un enseignement dont le maître parlait de «son bréviaire», et débitait des espèces d'homélies. Bref, la supression du cours fut décidée en principe; on n'attendit plus qu'un prétexte pour l'accomplir; ce prétexte fut donné à la leçon qui eut lieu le 28 mai. Ce fut la séance aux lithographies napoléoniennes. Voici comment l'orateur termina:

«. . . . . Les hommes changent et tombent, mais la «pensée de Dieu est inflexible et immuable; son œuvre, une «fois commencée sur la terre, ne souffre pas d'interruption. «Au moment où tombe un génie, employé à son service, un «autre le remplace. Dans les grandes époques, il n'y a pas «d'interrègnes spirituels; c'est pourquoi on appelle ces époques «grandes. Notre époque est grande. Napoléon attend son suc«cesseur spirituel.

«Que l'attente de cet homme soit universelle, je l'ai dit. «Vous en voyez les preuves. J'ajouterai qu'il m'a été donné, «à moi, d'avoir prévu en esprit et tracé l'image de l'homme «dont je parle. Pour la première fois, et pour la dernière, «je me cite moi-même; je lis quelques strophes d'un chant «fait par moi, il y a dix ans.

«D'une nation détruite un seul échappe. Je l'ai entrevu petit: il «grandit et sa grandeur devient incommensurable. Il a trois fronts et «trois faces, trois esprits et trois tons. Il paraît aveugle, et cependant «il lit dans le livre mystérieux. Il est conduit par un génie, l'homme «terrible à la voix duquel la terre tremble. Il est debout sur trois «couronnes, mais il ne porte pas de couronne. Sa vie est la peine «des peines, et son nom est le peuples des peuples.»

«Cet homme seul peut continuer l'œuvre de la réalisation «napoléonienne; seul, il connait l'histoire de Napoléon. Qu'en «savez-vous de cette histoire? Un épisode de quelques années

Digitized by Google

« de sa vie politique. Croyez-vous que le merveilleux de cette « vie ne date que du généralat ou du consulat? Croyez-vous « qu'un empire matériel et spirituel, le plus vaste qui ait jamais « existé, puisse s'élever tout d'un coup, sans avoir été préparé « dans l'âme de l'empereur? La longue histoire des pensées « et des sentiments que cette âme a dû traverser avant de pa- « raître sur la scène militaire et politique, histoire qui correspond « à celle du Sauveur avant qu'il eût commencé à prêcher, elle « est encore inconnue. Et cette histoire, la plus intéressante « pour un homme religieux, l'histoire posthume de son âme « immortelle, qu'en savons-nous? Je parle à un public qui croit « à l'immortalité de l'âme, à un public catholique, à un public « français. N'ai-je pas le droit de vous demander, à vous, fils « des soldats de Napoléon, admirateurs de son génie, et croyant « à son immortalité; n'ai-je pas le droit de vous demander: « quelle preuve d'intérêt et d'amour donnez-vous à l'esprit de « votre empereur? Cet esprit, où est-il? est-il parmi les bien- « heureux? est-il souffrant? s'est-il jamais approché de vous? « Qu'est-ce qu'il vous demande? qu'est-ce qu'il attend de vous? « Chez nous, en Pologne, l'amour que nous ressentons pour « nos frères et pour nos bienfaiteurs, les devoirs que nous avons « à remplir envers eux, ne cessent pas avec leur vie terrestre; « ils ont vécu et travaillé pour notre salut; notre vie et notre « travail doivent servir à leur salut. La tradition religieuse et « la tradition nationale nous le commandent également. Et le « salut du père, on ne l'assure qu'en accomplissant ses derniè- « res volontés, en exécutant son testament spirituel, en con- « tinuant enfin sa mission.

« C'est sur les champs de Waterloo que se termina la mis- « sion terrestre de Napoléon; c'est sur ce champ du destin que « son génie apparut.

(*Ici les towianskistes distribuèrent à l'auditoire la lithographie napoléonienne.*)

« Il n'est pas apparu tel qu'on le voyait sur les champs de « bataille ou sur le trône impérial. Il est représenté ici comme « magistrat du verbe, appelé à rendre compte de sa mission, « d'une mission universelle, et qui n'a pas été accomplie. C'est « l'image d'une force, jadis égarée et brisée par le mal, mais « qui se sent déjà redressée par la douleur. Le génie, repré- « sentant de la douleur européenne, les yeux levés vers le ciel, « étend les mains sur la carte de l'Europe. C'est lui qui a fait « cette carte; sa destinée y est écrite. C'est lui qui a civilisé « l'Europe actuelle. Ceux qui souffrent de l'état actuel de l'Europe

Digitized by Google

« peuvent seuls comprendre la souffrance spirituelle de l'Homme « du Destin.

« Ceux dont le cœur saigne, ceux qui frémissent au nom de « Waterloo, qu'ils regardent! Ils connaîtront ici le génie expiant « les malheurs de cette fatale journée. Ils reconnaîtront ici le « génie de leur nation. Oui! c'est là l'image de votre esprit « national. Votre peuple tomba à Waterloo, fut mis au ban des « nations, se trouva isolé de l'Europe du passé; il souffre le « martyre du rocher solitaire de Sainte-Hélène.

« C'est l'image de chaque français. Evoquez seulement, que « chacun de vous évoque pour un moment son propre génie. « Dites, ce génie, dans les moments où vous vous sentez hom- « mes de votre peuple, fils de la grande nation, ce génie ne « vous apparaît-il pas ainsi? Ne vous apparaît-il pas solitaire et « triste, et souffrant de la douleur des peuples, et demandant « au ciel de les sauver?

« Dans de tels moments vous comprenez que les monuments « et les prières publiques ne sauvent pas les esprits. Dans ces « moments, vous sentez ce que l'on doit être pour les sauver. « Dans de tels moments on reconnait les hommes à mission, « et celui dont la mission est de continuer l'œuvre de l'homme « du destin, de sauver le monde, d'être grand comme le monde.

« Cet homme, cherchez-le! Invoquez l'esprit de votre héros, « de l'Homme du destin. Son esprit seul pourra vous conduire « vers l'homme des destinées. Cette image est le signe auquel « on le reconnaîtra. Il la dépose dans vos souvenirs. Elle me « servira de témoignage que j'ai rempli mon devoir. Un jour, « il vous sera demandé compte de la manière dont vous rem- « plirez le vôtre.

« Napoléon et Waterloo! si, sous l'invocation de ces deux « noms, il nous a été donné de sentir dans ce moment qu'un « même esprit nous anime, nous avons communié en esprit, « nous avons célébré un des mystères du nouveau testament. « Une telle communion est une cène spirituelle. La première « cène a été célébrée sur le champ de Waterloo (par Towianski); « là furent prononcées pour la première fois ces paroles, les « dernières que je vous adresse:

„Et nous, nous hommes coopérant à l'œuvre de l'Esprit, il nous „est permis de vider la coupe avec un ardent soupir pour la prospé- „rité de l'œuvre et pour celle de notre patrie. Première coupe de „ce genre sur la terre, car il n'y a point eu encore de tel service „sur la terre, et par conséquent de telle coupe; en nous souvenant „qu'il est permis à l'homme de renouveler la sainte Cène du Sau- „veur, en élevant l'Esprit.

Digitized by Google

„*Première coupe.* Dieu! daigne recevoir à ta gloire cette exposition „de l'œuvre de l'Esprit dans les formes terrestres; pour que ton „nom, ô Seigneur! soit sanctifié, pour la prospérité de la plus „sainte cause des peuples; pour la prospérité de notre patrie.

„*Seconde coupe, à Napoléon.* La miséricorde du Seigneur, le par„don et le repos, et prompte union avec nous, ô Esprit cher pour „nous, d'un héros, frère, compagnon et coopérateur dans l'œuvre „sainte! ô toi! maître lumineux, plus avant dans les décrets du „Seigneur en faveur de la terre; toi qui, après tant d'années de „souffrances, par permission supérieure, assistes en ce moment à „notre cène, en esprit, reçois, à cette heure, notre solennelle assu„rance, unique consolation qui te soit réservée, que nous fesons tous „nos efforts pour devenir dociles à tes inspirations, à la direction „que, d'après la volonté de Dieu, dont tu es rapproché, tu impri„meras, pour la joie, le repos et le salut de ton esprit."

VIII.

L'ESPRIT DE SECTE.

Towianski expulsé, le cours du Collége de France fermé, la secte n'en continua pas moins, encore quelque temps, ses réunions privées, ses efforts pour messianiser le monde. Par ses lettres, Towianski, la conseillait et la gouvernait du fond de la Suisse où il s'était retiré en quittant Bruxelles. Pour juger de la puissance en quelque sorte fascinatrice qu'exerçait cet homme, il suffirait de voir avec quelle dévotion Mickiewicz parlait de lui dans ses leçons. Mais il est un fait qui, à cet égard, est plus significatif encore; nous le citerons au double titre de renseignement et d'enseignement; il fera apprécier au lecteur l'influence de Towianski, et il lui montrera, une fois de plus, comment les droits de l'homme sont compris dans certaines sectes, où l'on insiste sur les droits des animaux.

Ce fait, dont je parle, est un acte enregistré; je cite cet acte sans commentaires; le lecteur jugera jusqu'à quel point il honore Towianski, en l'honneur et à l'avantage de qui il est dressé, et Mickiewicz qui l'a contresigné de son nom glorieux.

«En présence de témoins.

«Je soussigné Sévérin, comte de Biberstein Pilchowski de «Terechowa, officier polonais émigré, demeurant actuellement «aux Batignolles près Paris, rue de l'Elysée, n° 18, anciennement domicilié en Pologne à Terechowa, terre située dans le «district de Machnowka, palatinat de Kiovie en Ukraine, reconnais André Towianski pour mon seigneur et maître, en me

Digitized by Google

« constituant légalement son serviteur et sujet, et je m'engage « religieusement à remplir les obligations envers mon Seigneur « et Maître André Towianski, dans les clauses suivantes.

« André Towianski, mon seigneur et maître dès ce jour, aura « sur ma personne et sur mes propriétés acquises en Pologne « et à acquérir dans ledit pays, tous les droits qui sont assurés « aux seigneurs dans le pays de l'ancienne Pologne sur leurs « sujets, par la législation, les us et contumes nationales.

« Toutefois, mon présent engagement n'est que personnel et « viable. Il en résulte que, si mon Seigneur et Maître André « Towianski, après une vie que je lui souhaite la plus longue, « quittait la terre, je redeviendrai libre de ma personne et j'aurai « le droit de réclamer, si je le trouve nécessaire, mes titres et « mes propriétés. Les enfants de mon Seigneur et Maître André « Towianski ne peuvent, ni du vivant de leur père, ni après « sa mort, prétendre à exercer aucun des droits spécifiés dans « cet acte.

« Il est bien entendu que si je me marie, et que j'aie des « enfants, mes enfants ne seront nullement liés par les obliga- « tions qui sont personnelles à leur père; mais je promets à « mon Seigneur et Maître André Towianski de faire à mes en- « fants, quand ils auront atteint leur majorité, un appel en « les engageant à embrasser volontairement la condition de « leur père.

« Je crois de mon devoir de déclarer les motifs que j'ai eus « à contracter la présente obligation.

« Convaincu que je ne puis mieux remplir mes devoirs de « chrétien, qu'en obéissant à Celui en qui il m'a été donné de « reconnaître la Vie, la Voie et la Vérité:

« Convaincu que je ne puis, comme Polonais, servir mieux « mon peuple et rendre un plus grand service à la race slave, « dont ce peuple fait partie, qu'en devenant de droit et de « fait sujet de Celui que j'ai reconnu en sa qualité de magis- « trat universel;

« Convaincu que je dois, aux émigrés polonais, mes compa- « triotes, un gage extérieur de mes sentiments intimes, qui fût « en même temps un appel au dévouement que l'on doit à la « Vérité religieuse et nationale, et par conséquent à Celui qui « en est l'organe:

« Je suis devenu sujet de Maître et Seigneur, et je déclare, « en mon âme et conscience, que c'est le seul moyen d'être « complètement libre et heureux.

« Cet acte sera déposé entre les mains de monsieur Adam « Mickiewicz, professeur au Collége de France, demeurant à

Digitized by Google

« Paris, rue d'Amsterdam, n° 1, et j'autorise le dépositaire à « en livrer des copies.

« Et j'ai signé le présent acte avec les témoins pour servir « que de droit.

« Fait à Paris, le six janvier, l'an mil-huit-cent-quarante-cinq.

Signé: Sévérin, comte de Biberstein Pilchowski.

Ont signé les témoins:

« Charles Rozzcki, colonel; le prince Romuald Giedroye; « Michel Chodzko, chef insurgé du district de Wilijka en « Lithuanie.

« Pour copie conforme: Mickiewicz.

« L'an 1845, 11 janvier.

„ Enregistré à Paris, le neuf janvier 1845, f° 145, page 10. N. C. 2.“

Je reproche hautement à M. Adam Mickiewicz, le grand poète, le noble cœur, l'ami de Michelet et Quinet, l'hôte illustre de la France, l'une des grandes voix prophétiques du XIX^e^ siècle, d'avoir contresigné un pareil acte; ce contreseing est une tache à son nom; c'est une sorte de honte à lui, quand cet homme est venu se déclarer serf, de ne lui avoir pas dit, avec l'autorité d'un prêtre de la raison et de la justice moderne: « Je ne puis bénir que la liberté! »

IX.

DEPUIS 1848.

J'achève ce chapitre par quelques rapides indications de faits.

Le 22 janvier 1848, M. Mickiewicz quitta Paris pour aller à Rome. On dit qu'il se proposait d'entretenir le pontife Pie IX, alors si libéral, des idées de la secte towianskiste. Je ne sais s'il parvint à se faire entendre au Vatican.

Vint la Révolution. Elle trouva Mickiewicz à Rome. Le poète, sur le champ, rassembla les Polonais qui étaient dans la ville, et forma le noyau d'une légion polonaise dont il se proclama le conducteur en chef. Il alla à Florence, puis à Milan. Mais là, on ne s'entendit pas, et *maître Adam* revint à Paris.

De son côté, Towianski, dès le mois d'avril, quitta la Suisse et reparut en France; mais, après les journées de juin, le

Digitized by Google

gouvernement de M. Cavaignac le fit arrêter et emprisonner, et, après quelque temps, reconduire en Suisse, où il est encore.

Quant à Mickiewicz, il a rompu, dit-on, avec son ancien maître, et, enveloppé d'un voile de tristesse, il exerce silencieusement les fonctions de bibliothécaire à l'Arsenal, place modeste à laquelle l'a nommé le gouvernement du neveu de Napoléon.

Digitized by Google

LIVRE V.

MYSTICISME PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE Ier.

Lamennais (1).

I.

HUMBLE CONFESSION A. M. LE PRÉFET DE POLICE.

Je dois commencer par faire un grand aveu à M. le préfet de police.

Le jour de l'enterrement de Lamennais, il y eut, comme on sait, un rassemblement considérable de peuple. L'illustre écrivain, le démocrate célèbre, le prêtre mort en philosophe: tout cela avait remué les esprits, et il était naturel que la foule accourût à ce convoi.

Des mesures d'ordre avaient été prises, fort analogues à celles dont j'ai retrouvé la trace dans les livres et les papiers publics qui, au XVIIIe siècle, purent, à l'étranger, raconter la fin et l'inhumation de Voltaire. Entre autres, l'entrée du cimetière du Père-Lachaise fut interdite à la multitude, et les intimes du défunt furent seuls admis à suivre le pauvre corbillard de dernière classe, qui conduisait les restes de ce puissant génie à la fosse commune.

(1) Je sens le besoin de dire ici une chose que je devrais malheureusement dire à presque tous mes chapitres: Ceci est une notice rapide, une esquisse; je déplore que le défaut d'espace empêche d'entrer dans plus de détails. Mais si j'avais voulu être complet, cet ouvrage eût demandé six volumes.

Digitized by Google

Moi, j'avais grande envie de voir la fosse commune ce jour-là. Comment faire? Je sais que c'est un grave péché de tromper M. le préfet de police; mais enfin, ce péché, je le commis. Puissé-je en obtenir l'absolution!

Avec un de mes bons amis, que je ne nommerai pas, pour ne le pas confesser malgré lui, je me trouvais au milieu de la rue de la Roquette. Le convoi de Lamennais était achevé, et le public commençait à se disperser. Tout-à-coup, mon ami et moi, nous voyons s'avancer un corbillard. Nous n'eûmes qu'une pensée; quand nous fûmes près du corbillard, nous nous rangeâmes avec les personnes qui le suivaient, et, d'un air affligé, peu difficile à feindre pour nous dans la circonstance, nous nous acheminâmes vers le cimetière où nous pûmes entrer sans difficulté.

Une fois entrés, nous nous dirigeâmes vers la fosse commune. Lamennais avait formellement exigé que ses exécuteurs testamentaires le fissent inhumer comme les pauvres. Je ne l'en blâme point. Outre qu'il convient toujours de donner des exemples de modestie, et de prêcher d'action l'égalité, je trouve que les morts populaires, rendus au limon dont ils furent formés, ont un avantage sur les morts que l'on enclôt dans de riches tombes de pierre, hermétiquement fermées. Dans ces trous secs, qu'on appelle caveaux, l'orgueil des grands se résout en une poignée de cendre improductive. Les petits, au contraire, les cadavres des gens de rien, produisent encore la vie après le trépas, en faisant germer, au-dessus d'eux, des herbes, des buis et des fleurs. Eux qui ont toujours donné, et qui ont si peu reçu, ils donnent encore quelque chose d'eux-mêmes aux radicules des plantes funéraires qu'a semées la main du souvenir et de l'affection. Ils envoient des émanations de ce que fut leur corps, se balancer au souffle du zéphir, dans les jeunes rameaux, et resplendir, dans de blanches coroles, sous les chauds rayons du divin soleil.

Il était là, ce grand homme, entre les cercueils de ***Juste Besnard, âgé de vingt-trois ans***, et de la ***femme Pontois, âgée de soixante-neuf ans.*** Tout autour de lui, étaient ces petits et ces misérables, pour lesquels il avait eu de si vifs sentiments dans ses entrailles. Il me sembla voir planer et sourire, audessus de sa bière, à la fois sublime et obscure, les deux formes blanches de la jeune fileuse et de sa mère, cette suave et délicieuse vision, dont toute âme pure a été émue, aux ***Paroles d'un Croyant.***

Il n'avait pas été mis de croix sur la fosse du vieux prêtre,

Digitized by Google

On y voyait seulement un bâton grossier, et, au bout de ce bâton, un papier avec ce nom: LAMENNAIS.

O combien j'ai songé sur le bord de cette fosse!.... Puissé-je, quand je serai devenu vieux à mon tour, quand mes cheveux auront blanchi, et que mon front s'inclinera vers la tombe, puissé-je avoir l'autorité suffisante pour faire triompher, aux yeux de mes contemporains, les enseignements qui sont sortis pour moi du creux de cet humble et glorieux tombeau!

II.

AVENUE DE CHATEAUBRIAND ET RUE DE MILAN.

J'ai eu, comme tout le monde, la religion des célébrités. Je suis de ceux qui, à seize ou dix-huit ans, à l'âge où les âmes s'éveillent, auraient regardé comme une communication du céleste empirée, une lettre de Châteaubriand, de Lamartine ou d'Hugo.

Mais, de tous les hommes de l'époque, aucun n'a plus vivement frappé ma pensée naissante, que Lamennais. Je me rappelle les pleurs secrets que je versai, tout enfant encore, en lisant dans *l'Univers*, qu'il avait été condamné à la prison, pour son livre *du Pays et du Gouvernement*. J'en fus tout agité intérieurement pendant quelques jours. Je n'avais pas lu *le Pays et le Gouvernement*, mais j'avais lu les *Paroles d'un Croyant*, et il me paraissait horrible que l'on pût mettre dans un cachot un vieillard qui avait écrit des choses si admirables. Ma sensibilité ne s'était pas encore émoussée au frottement de ces êtres singuliers qu'on appelle des hommes.

Lorsque je vins à Paris, je ne tardai pas à réaliser deux rêves de rhétoricien, que j'avais longtemps nourri; je vis Châteaubriand et Lamennais.

Je n'ai point à raconter ici mon entrevue avec Châteaubriand. Elle fut très curieuse. Le grand homme me dit des paroles qui me frappèrent beaucoup, et, entre autres, celle-ci: «J'ai un «pied en terre (1847), mais j'espère, avant de mourir, qu'on «aura la solution de tout ce bavardage de la chambre des pairs «et de la chambre des députés (1).» — Il me dit encore: «Le peuple, Monsieur! on n'a pas pensé à lui depuis tout-à-l'heure «cinquante-cinq ans.» Il voulait dire apparemment depuis 92.

(1) Il y a une faute de français dans cette phrase, mais Châteaubriand la fit, et je veux être exact.

Digitized by Google

Lamennais demeurait avenue Châteaubriand. La fenêtre de son cabinet de travail donnait sur le haut des Champs-Élysées et sur la Barrière de l'Étoile. Parfois, le dimanche soir, on voyait, au troisième étage d'une maison blanche, située au-delà du terrain où l'on montrait récemment des animaux féroces, un petit vieillard au dos arrondi et à la mine profondément sombre, qui regardait passer la foule, avec une lunette d'approche: c'était lui.

Quand je le visitai pour la première fois, il était enveloppé dans les restes d'une robe de chambre délabrée. Il ne savait que faire de ses mains. Un enfant l'intimidait. Les premières paroles qu'il vous disait, il les annonait avec une peine infinie; mais quand il était animé, et qu'il avait pris confiance en vous, il finissait par être admirable de poésie et d'entraînement. Il lisait volontiers ses oeuvres, comme il montrait volontiers ses tableaux. Ses tons de voix, dans la lecture, étaient simples, forts et pénétrants; il vous laciniait l'intelligence par les accents qu'il donnait à sa pensée. Je ne crois pas qu'aucun tempérament d'homme se soit jamais cramponné plus passionnément aux choses dont il s'occupait. Il était pourvu à l'excès de toutes les qualités et de tous les défauts du tempérament nervoso-mélancolique.

Dans ma première entrevue, je lui disais que le doute me tourmentait, mais que j'étais tenté de croire qu'il y avait possibilité de constituer, dans l'Église, un sacerdoce à l'unisson des tendances modernes. — « N'attendez rien de ce côté-là, « me dit-il d'une voix sourde, on ne ressussite pas les morts; « et, comme dit l'Évangile, on ne met pas le vin nouveau dans « de vieilles outres: s'il y a quelque chose à constituer, ce sera « en dehors d'eux.»

J'ajoutai: « — Mais quelle doctrine suivre, Monsieur? à quel « symbole se rattacher? l'unité se fera-t-elle parmi les intelli- « gences émancipées?»

Il répondit vivement: « — Il ne faut pas s'inquiéter de cela « maintenant. *Il faut que chacun marche dans sa voie.* L'u- « nité viendra plus tard d'elle-même. Il serait regrettable qu'il « y eût accord dès aujourd'hui: le résultat manquerait d'ampleur « et de maturité.»

J'ai entendu ainsi, de la bouche de cet illustre prêtre, bien des sentences remarquables. Je les conserve précieusement dans mon souvenir.

Une autre fois, je visitai Lamennais rue de Milan, où il alla demeurer en quittant l'avenue Châteaubriand, et avant d'aller rue du Grand-Chantier. Quand j'entrai, il me montra,

Digitized by Google

en souriant de ce sourire sérieux qui lui était propre, le livre qu'il tenait à la main. C'était le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire. Il me dit, du ton d'un homme qui veut vous apprendre du nouveau :

— Savez-vous qu'il y a de fort bonnes choses là dedans ?

— Vous ne l'aviez donc pas lu, Monsieur ?

— Non. Je n'ai jamais beaucoup lu Voltaire. Ses facéties me déplaisent. J'aimerais mieux Diderot.

— Voltaire est bien fort, à mon avis.

— Ah ! il est certain que c'est une étrange nature. Dans ce *Dictionnaire philosophique*, je trouve des choses admirables. Écoutez ceci.

Et il me lut un article, que je crois être celui de Newton ou de Galilée, dans lequel Voltaire dit, en parlant aux inquisiteurs, et à ceux qui leur ont succédé sans les désavouer : « VOUS DEVRIEZ ROUGIR TOUTES LES FOIS QUE VOS YEUX TOMBENT SUR « UNE SPHÈRE DE COPERNIC ! »

Ce dernier mot lui paraissait très beau ; il le relut trois ou quatre fois : il en paraissait ravi.

Ainsi, Lamennais, le Lamennais de l'*Essai sur l'indifférence*, le Lamennais de la Restauration, qui a tant et si violemment attaqué Voltaire, ne l'avait *jamais lu*, et il ne devait savoir « qu'il y a de bonnes choses » chez ce philosophe, qu'à l'âge de 67 ou 68 ans, deux ou trois ans avant de mourir. Combien d'adversaires du dix-huitième siècle et de la philosophie en général sont dans le même cas !

Il y a toujours eu dans l'âme de Lamennais, même depuis sa rupture avec l'Église, des ombres, des lacunes, des entêtements sacerdotaux : rien d'étonnant à cela ! Il était plein de l'enseignement de sa jeunesse, et il ignorait, en grande partie, l'enseignement positif des doctrines auxquelles il s'était intuitivement attaché.

III.

LE PREMIER LAMENNAIS : LE THÉOLOGIEN.

Il se résume dans l'*Essai sur l'indifférence*. C'est un théologien serré, lucide, éloquent. Sa théorie de la certitude, qui consiste à rechercher la vérité dans le consentement universel, dans le *sens commun*, prouve à la fois et la faiblesse relative de son esprit philosophique, et la tendance qu'avait déjà son intelligence, troublée par les impossibilités dogmatiques, à pren-

Digitized by Google

dre un *parti de désespoir*. On sait, du reste, que ses premières impressions en faveur de ce système, avaient dû lui venir du célèbre évêque d'Avranches, Huet.

L'*Essai sur l'indifférence*, étant admis les points de départ de l'auteur, est fort logique, et prouve tout ce qu'on veut; mais les points de départ une fois niés, le livre ne prouve plus rien. C'est un admirable tour de force, auquel Lamennais lui-même, comme il ne se gênait pas de le donner à entendre dans les derniers temps de sa vie, n'attachait pas plus d'importance « qu'à une amplification oratoire.

Le premier Lamennais est pour moi, dans un ordre sublime, comme ce bon vicaire d'un ordre très inférieur, qui me disait un jour :

— Vous m'accorderez toujours bien que, l'idolâtrie s'étant répandue par toute la terre après le déluge, *à preuve qu'on* adorait le poisson Oannès à Babylone etc., Dieu devait agir *surnaturellement*, pour tirer les hommes de l'abîme où ils étaient plongés.

— Je ne vous accorde rien du tout, Monsieur. Argumentez maintenant.

Je n'insiste pas ici. Je prouverai quelque jour surabondemment, dans ma Cité de l'Homme, ou *Démonstration rationaliste*, que toutes ces doctrines croulent par la base.

IV.

N'EN DÉPLAISE A MM. LES FEUILLETONISTES.

Comme écrivain, comme poète, Lamennais n'a pu être contesté que par de sots adversaires.

Cependant, il l'a été aussi quelquefois par l'école romantique. J'ai entendu assez souvent, pour ma part, ces jeunes réalistes écervelés, disant: « Lamennais ne compte pas en littérature; il n'a pas plus de style que Voltaire. » Le maître n'a jamais dit cela, sans doute, mais il l'a laissé dire. On sait que ce qui ne peut être endossé décemment par les chefs d'école, leurs petits courtisans s'en font les éditeurs. Je ne parle pas ainsi par hostilité contre ces jeunes courtisans du romantisme, dont plusieurs me sont connus, et qui sont, pour la plupart, des hommes d'infiniment d'esprit; mais, juste ciel! qu'il s'est répandu, dans cette littérature nouvelle, d'opinions extravagantes!

Je leur disais: Mais, bon Dieu, apprenez-moi donc un peu ce que c'est que le *style?* — Tout ce que j'ai pu jamais en-

Digitized by Google

trevoir dans leurs réponses, c'est que celui-là seul a du *style*, qui écrit des phrases recherchées et excentriques sur des idées nulles ou fausses, après, toutefois, qu'il a reçu un diplôme, constatant qu'il admire à tort et à travers les chefs et les sous-chefs de l'entreprise littéraire. Et voilà ceux qui osent décréter que l'auteur des *Paroles d'un Croyant* n'a pas de style!

Dans sa période intermédiaire, après les *Affaires de Rome*, ce pamphlet superbe, Lamennais a publié un ouvrage que, pour mon compte, je trouve philosophiquement très faible: c'est l'*Esquisse d'une philosophie*. Mais que de trésors de style dans ce livre, que les feuilletonistes n'ont point lu! C'est noble comme Platon, onctueux comme Fénelon, étincelant comme Rousseau, lucide comme Voltaire, fort comme Bossuet. Je ne veux citer qu'un passage, pris dans le volume qui traite de l'*art*.

« Rappelez-vous quelques-uns des poèmes merveilleux de « Beethoven.... Celui-ci s'ouvre par une scène champêtre. Tout « est pur, serein, tout respire le calme et la fraîcheur de la « nature au lever du jour, quand les larges ombres qui tombent « des montagnes flottent sur la plaine comme les plis trainants « du manteau de la nuit. Un chant simple et doux se fait « entendre; les échos le répètent de vallée en vallée. Il sem- « ble que vous erriez sur l'herbe humide encore, au pied des « coteaux, alors que les bois, les prairies, les champs, exhalent « comme une vapeur d'harmonie indéfinissable. Mille accidents « de lumière déroulent sous vos yeux des tableaux variés: le « son invisible, mystère étrange, s'obscurcit ou se revêt d'un « vif éclat. Peu à peu le soleil monte, l'air s'embrase. Aux « travaux suspendus succèdent des danses joyeuses. Cependant « les nuages s'amoncèlent, un bruit sourd et lointain, parti on « ne sait d'où, annonce l'orage; on ne le voit pas encore, on « le pressent; il grossit et s'approche; l'éclair sillonne la nuée, « la foudre la déchire avec un fracas horrible. Les danses s'in- « terrompent, les pasteurs effrayés se dispersent. Mais bientôt « après; le ciel recouvrant sa splendeur, ils se rassemblent de « nouveau pour exprimer, dans un hymne simple comme leurs « cœurs, magnifique comme l'œuvre de Dieu, la reconnaissance, « l'adoration, l'amour, tous les sentiments qui font de l'homme, « en quelque manière, l'interprète des êtres innombrables qu'il « résume en soi.»

Quelle mesure! Quelle clarté! Quelle harmonie!

Digitized by Google

V.

LE SECOND LAMENNAIS: LE PHILOSOPHE.

Essentiellement poète, essentiellement homme de sentiment et d'imagination, Lamennais a été relativement faible comme penseur. Nourri presque exclusivement de saint Augustin, de saint Anselme, de saint Thomas, il est resté à l'écart de la véritable philosophie rationnelle. Il ne connaissait Kant et la métaphysique moderne que d'après des résumés. Il manquait positivement de lecture: c'est un fait certain pour tous ceux qui l'ont connu. Il faut voir, dans l'*Esquisse*, avec quel superbe dédain il juge et condamne, retranché dans le néant de l'ontologie scolastique, les travaux psychologiques, la philosophie expérimentale, tous ces grands efforts qu'a faits la pensée moderne, depuis Descartes posant le *Cogito, ergo sum*, jusqu'à Hégel faisant l'apothéose du Moi. «Isoler hypothétiquement «l'homme de Dieu et de l'univers, dit-il, *pour l'étudier en «soi*, dans sa nature intime, et fonder ensuite, sur le résultat «de cette investigation solitaire, l'édifice entier de la connais«sance, ce n'est pas là une philosophie, mais l'*absurdité la «plus énorme qui ait jamais pu monter dans aucun esprit.*»

Dans l'*Esquisse*, Lamennais procède absolument comme la plus vieille école théologique. Il traite d'abord de Dieu et de l'univers, puis de l'homme, puis de la société. Il ne fait même pas les concessions qu'a faites la nouvelle philosophie des séminaires, qui admet la psychologie. Il s'en tient à la *philosophie de Lyon*, ou mieux à la *Somme* de saint Thomas. Et même, chose singulière, il va jusqu'à repousser la dialectique qui se trouve dans ces produits de l'esprit théologique. Il n'essaie de prouver ni Dieu ni l'âme; il pose ces deux mots comme deux évidences, et de là il va de l'avant, décrivant, imaginant, combinant des hypothèses: c'est purement et simplement de la philosophie descriptive, où il n'est même pas tenu compte des *desiderata* les plus manifestes de l'intelligence.

L'*Esquisse*, publiée en 1840-44, avait, dit-on, été conçue dès la Restauration. Il n'est pas possible d'en douter: elle porte l'empreinte d'un génie encore enfermé dans les liens de l'orthodoxie-la plus arriérée. Tout-à-l'heure nous verrons que, dans cette oeuvre disparate, le *second Lamennais* a introduit, après coup, quelques idées hardies, appliqué une couche du rationalisme qui avait fini par triompher en lui.

Digitized by Google

Mais, avant d'exposer les hérésies du *second Lamennais*, notons ce qui reste du *premier* dans l'*Esquisse*.

Tout le premier volume est consacré, non pas *à prouver* Dieu (Lamennais dédaigne cette tâche), mais *à décrire* Dieu. C'est dire que nous nageons en plein dans le platonisme, le plotinisme, le thomisme, le bossuettisme. L'auteur disèque sous tous les aspects possibles, le dogme de la Trinité, qui est, selon lui, «le point de départ de toute vraie philosophie.» Dans son opinion «l'Être infini, qui est un de l'unité la plus «absolue, a trois propriétés, qui sont la Puissance, l'Intelli-«gence et l'Amour. Ces trois propriétés sont véritablement «trois personnes.» Ces trois personnes doivent recevoir les noms de Père, de Fils et d'Esprit. «La Puissance, dans son rapport «avec l'Intelligence manifestée par elle en Dieu, est donc *Père;* «l'Intelligence manifestée ou Lumière, Parole, Verbe, est donc «*Fils*.... L'Amour, au contraire, n'est point engendré, ne «peut être engendré; car il implique deux termes réciproques «également actifs, le Père aimant le Fils, le Fils aimant le «Père: il part du Père pour aller au Fils, il part du Fils pour «aller au Père; il *procède* de l'un et de l'autre.»

Quel charabias, juste ciel! Certes, si toute la philosophie est basée là-dessus, je donne ma démission; ou plutôt non, je reste; je reste sur la brèche, pour démontrer que ces affreuses logomachies bossuettiques ne supportent pas l'examen, et que, suivant l'expression du poète, elles se résument en

Un beau rien enfermé dans de grandes paroles.

Outre la Trinité, Lamennais conserve plusieurs autres idées et notions chrétiennes, soit à titre de semi-dogmatismes, soit à titre de conceptions poétiques: je ne saurais dire lequel des deux, car la logique, la dialectique rigoureuse, sont complétement absentes de cette philosophie du sentiment et de l'imagination.

Par exemple, Lamennais se prononce contre le naturalisme, par cette raison que «la création n'est concevable que par «son union permanente avec Dieu.»

Dans le magnifique troisième volume de l'*Esquisse*, où il y a de si belles idées de détail, et une si fausse théorie générale sur l'Art, il part de cette donnée que «le Beau a son «type dans le Christ, et le Beau séparé de Dieu et correspon-«dant à l'individualité pure, ou le Laid, a son type dans «Satan.»

Du reste, en toutes ses doctrines, même les plus récentes

Digitized by Google

Lamennais continue à se fonder sur le critérium du deuxième volume de l'*Essai sur l'indifférence*, sur le *sens commun*. Il prévient son lecteur, en plusieurs endroits, que ses opinions ne se sont pas modifiées à cet égard: «Nous n'ignorons pas, «dit-il dans sa préface, que notre conviction, quelque forte «qu'elle soit, peut être erronée, qu'elle ne prouve rien, *si elle «n'est sanctionnée par la raison commune.*»

Le vieil orgueilleux, le vieil entêté, que cet homme sublime! Il n'en a jamais voulu démordre, de son *sens commun!*

J'ai dit que le *second Lamennais* avait jeté une couche de rationalisme sur ses plans primitifs de philosophie chrétienne; justifions cette idée.

Dans le deuxième volume de l'*Esquisse*, on trouve une belle théorie sur le mal. Lamennais conclut à l'optimisme de Leibnitz et au système des compensations d'Azaïs, sans s'en douter probablement; car, je le répète, il avait très peu de lecture, ou, du moins, il n'avait lu qu'une certaine série d'ouvrages, et encore les résumés, les abrégés, et pas les sources en général.

Dans la théorie de l'origine du mal, il nie le péché originel en ces termes:

«Cette théorie du mal est inadmissible..... En premier lieu, «elle repose sur l'hypothèse d'un état primitif de perfection «impossible en soi, et manifestement opposé de plus à la pre- «mière loi de l'univers, la loi de progression, en vertu de «laquelle chaque créature, semblable en ce point à la création «tout entière, parcourt successivement, depuis le plus bas degré «d'être ou de bien, les phases du développement que sa nature «comporte.....

«L'héréditaire transmission du péché renferme, en second «lieu, une contradiction absolue. Qu'est-ce que le péché dans «sa cause morale? Une volonté mauvaise ou désordonnée. «Qu'est-ce que la volonté? L'acte propre du *moi* dans un être «individuel intelligent, ou l'individualité elle-même en tant «qu'active et intelligente.... Avant que l'individualité existe, «le péché n'est donc pas possible...»

Contre le surnaturalisme, Lamennais s'exprime ainsi, en contredisant ce qu'il a enseigné plus haut:

«Il n'y a donc que deux ordres, c'est-à-dire, deux modes «généraux d'existence possible: le mode d'existence de Dieu, «le mode d'existence de la création, également *naturels* ou «conformes à la *nature*, à l'essence de Dieu, à la *nature*, à «l'essence de la création.

«Tout autre ordre qu'on s'efforcerait d'imaginer, ou ne serait

Digitized by Google

« qu'une incompréhensible illusion de l'esprit, ou impliquerait « la négation soit de Dieu, soit de la Création.....»

Sur la grâce et la prédestination:

« Dans l'ordre pratique, cette même doctrine tend à produire « un fanatisme sombre, une terreur lugubre, si l'esprit se fixe « sur la fatalité du décret divin, qui perd ou sauve, suivant « une primitive élection, impénétrable dans ses motifs, infaillible « dans son effet, immuable du côté de Dieu, dont la volonté « ne saurait varier, immuable du côté de l'homme purement « passif sous la puissance irrésistible de cette volonté invariable « et primordiale de sauver ou perdre.»

En résumé, et sans insister davantage, Lamennais, comme on le voit, ne s'est jamais complètement émancipé. Il avait beaucoup de vieux souvenirs, de vieilles habitudes d'esprit, avec une grande loyauté de cœur et d'intelligence. Il a donné à la raison ce qu'il pouvait lui donner, après une éducation mal dirigée, après les trois quarts de sa vie consacrés à la cause de l'obscurantisme. Paix et gloire à la cendre de ce noble prêtre, qui, les pieds embarassés encore par les vieux oripaux du passé, a pris en main le jeune drapeau de l'avenir, et qui, levant en haut ses yeux fatigués de la vue des choses mourantes, a jeté des regards si hardis vers la Liberté, ce nouveau Soleil de Justice, dont le disque d'or commence à monter dans les blancheurs de l'Orient!

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Ballanche.

De beaux riens enfermés dans de grandes paroles.

Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante.

A MON AMI CHARLES FAUVETY.

Montmartre, le 6 avril 1855, VENDREDI-SAINT.

MON CHER AMI,

Vous aviez raison: je ne puis me dispenser de consacrer un petit chapitre à Ballanche dans ce livre des mystiques; aussi je viens d'écrire à ce brave Coulon-Pineau, pour le prier de dire à ses imprimeurs de me réserver, entre Lamennais et les Saint-Simoniens, six à sept pages qui devront être consacrées à l'auteur d'*Antigone*, d'*Orphée*, de *l'Homme sans nom*, de la *Palingénésie sociale* et de la *Ville des Expiations*.

Lorsque, lundi dernier, vous avez eu l'obligeance de chercher pour moi, dans votre bibliothèque où l'on trouve tout, et que vous ouvrez à vos amis avec tant de largesse; lorsque, dis-je, vous avez cherché pour moi les *Œuvres de Ballanche*, je me rappelle que je vous ai fait cette question: Comment appréciez-vous ce Ballanche, et vous m'avez répondu: « Mon Dieu, je ne sais trop que vous dire, il y a longtemps que je ne l'ai lu; c'est un homme ennuyeux, qui pleure toujours, qu'on ne peut lire qu'à force de courage, et qui enveloppe des pensées assez médiocres sous des phrases qui n'en finissent pas; du reste, c'est un écrivain honnête et bien intentionné. Il est, vous le savez, un des adversaires les plus déterminés de la peine de mort. C'est contre la peine de mort qu'est dirigée la *Ville des Expiations*, et même un peu *l'Homme sans nom*, si j'ai bonne mémoire.»

Voilà ce que vous m'avez dit; maintenant que j'ai lu les volumes que vous m'avez prêtés, je puis juger de l'exactitude de votre appréciation d'ensemble, et je viens vous remercier de vos indications générales, en vous communiquant les con-

Digitized by Google

sidérations plus détaillées que m'a suggérées une étude plus récente. C'est vous qui m'avez engagé à faire cette étude; je crois devoir vous en dédier le résultat. Le lecteur ne sera pas fâché, je l'espère, de ce que je prends la liberté de lui composer un court chapitre avec une épître adressée à l'un de mes meilleurs et de mes plus dignes amis.

Ballanche, en parlant du génevois Charles Bonnet, l'appelle souvent: *le Bramine de l'histoire naturelle;* moi, j'appellerais volontiers Ballanche *le Bramine de la philosophie au* XIX^e^ *siècle.* Ce vieillard est positivement l'incarnation de quelque ancien prêtre oriental. Son âme a nécessairement rêvé dans les bois sacrés des environs de Bénarès. Il a été initié, quelque part, aux mystères d'Isis. Il a vécu, je ne sais où et je ne sais quand, dans ces époques lugubres de l'antiquité où, suivant la profonde théorie du jeune et savant Boulanger, l'humanité se souvenait encore des cataclismes dilluviens, et où la vie terrestre était subie, par les générations stupéfiées et mélancoliques, comme une épreuve et comme une expiation.

Avant tout, Ballanche est frappé des grandeurs, des mystérieuses initiations de la science antique. Les études qu'il a utilisées dans *Orphée*, dans *Antigone*, et dans ses divers *fragments*, sont manifestement ses études de prédilection. Les trois quarts de son existence littéraire et philosophique se sont passés en Orient, surtout dans le monde grec. Les Pythagore, les Platon, tous les vieux penseurs, tous les vieux initiateurs; posaient continuellement devant sa pensée. Il était ravi des conceptions d'autrefois. Esprit flasque et médiocrement pourvu de logique, il était entièrement satisfait des à-peuprès souvent contradictoires de la philosophie indienne, de la philosophie grecque, de la philosophie italique. Il ne choisit pas: c'est l'optimisme philosophique incarné. Dès qu'il aperçoit une statue sous un voile, il s'incline et il adore, et il adore, hélas! en de si longues pages, en des périodes si désolemment harmonieuses et monotones, que le livre vous échappe des mains, que la tête alourdie se baisse, et que l'on s'endort.

L'optimisme philosophique et historique, l'optimisme universel de Ballanche s'explique très bien par l'idée mère de tous ces travaux: l'idée palangénésique.

Qu'est-ce donc que l'idée palingénésique? qu'est-ce que la PALINGÉNÉSIE SOCIALE, dont il est à tout moment question dans Ballanche, sur laquelle il a écrit un livre particulier, et qu'il indique même pour titre caractéristique et général de tous ses

Digitized by Google

travaux, comme Honoré de Balzac a pris pour titre caractéristique et général des siens: la COMÉDIE HUMAINE?

Palingénésie veut dire, grammaticalement, rénovation, renouvellement. Ce bon vieux Ballanche, qui découvrait une foule de choses déjà découvertes, avait découvert que l'histoire n'est qu'une série d'initiations successives de la race humaine. Condorcet avait appelé cela progrès continu ou indéfini; Ballanche, qui était un métaphycien provincial, d'une métaphysique légèrement prétentieuse, avait cru devoir laisser ce mot pour celui de palingénésie. Il est vrai qu'il différait de Condorcet à deux points de vue très importants: d'abord, l'idée du progrès n'avait rien de parfaitement déterminé chez lui: il eût été bien désolé, ce vieux barde, d'avoir une idée claire et précise; et puis, il avait imaginé que la palingénésie doit s'allier avec le système du péché d'origine. Les palingénésies successives, depuis la Genèse jusqu'à Louis XVIII, étaient à ses yeux une suite de *réhabilitations*, entremêlées de temps d'*épreuve* et de *châtiment*. Il ne s'enfermait pas dans l'orthodoxie vulgaire et étroite, contre laquelle il se prononce souvent; mais il croyait cependant à l'ensemble de la révélation. Que dis-je, à l'ensemble de la révélation? Il croyait à toutes les révélations, à tous les livres sacrés: il y a même un endroit où il essaie de prouver la vérité des prophéties de cette pauvre Cassandre. Son semi-rationalisme est une synthèse, un pot-pouri indescriptible de toutes les superstitions antiques sans exception.

Ballanche appliquait surtout son idée de palingénésie à l'époque actuelle. Quoique légitimiste, quoique favorable à la Restauration et très ennemi des révolutionnaires, quoique auteur de *l'Homme sans nom*, où il considère comme des criminels fabuleux ces juges conventionnels, dont Napoléon avait fait des ministres, quoique publiciste cher au marquis de Carabas, il admettait que la société française et européenne est en voie de renouvellement. Comment et en quoi doit-elle se renouveler? il n'en sait rien. C'est un homme dont on ne peut pas tirer une opinion nette et positive. D'un côté, il déclare que le christianisme est le dernier degré de l'émancipation humaine; de l'autre, il veut du progrès dans la religion, «dont les dogmes, dit-il, doivent aller en avant comme le reste des choses humaines.» Ici, vous le trouvez quasi libéral: là, il se retranche dans les solennités comiques du droit divin. C'est une nature tellement molasse dans sa loyauté, un esprit tellement indécis, que je résumerais volontiers toute son oeuvre par les contradictions suivantes: «Allons en avant et restons où nous sommes; émancipons-nous et ne nous émancipons pas; aidons à la palingéné-

Digitized by Google

sie et résistons à la palingénésie; soyons de notre siècle, et soyons d'il y a trois mille ans. Vive Louis XVIII, et vivent les évolutions diverses de l'humanité! Quant à moi, Ballanche, de l'Académie de Lyon, persuadé que l'énigme du Sphinx n'est pas encore devinée, je suis de l'avis de tout le monde, à l'exception toutefois des méchants; jeune esclave! donnez-moi ma citare et mon psaltérion: je vais chanter!»

Et il chante, et il vous parle d'initiation sans vous initier à rien, et il vous assure que nous sommes en train d'*expier* quelque chose, que le temps qui court est un temps d'*épreuve;* et il vous démontre que l'humanité est à la recherche du mot du Sphinx; et il vous parle du caractère mystérieux de tel vieux rite; et il pleurniche au point de vous donner mal à l'estomac; et il vous encourage en vous accablant de tristesse; et il disserte pompeusement sur des zéros: et il vous compose d'interminables pages de prose poétique sur des riens; et il vous développe des thèses de métaphysique historique sur le vide absolu des idées; et il vous éparpille votre pauvre puissance intellectuelle sur un tas de choses si vagues, si incohérentes, si décousues, si profondément illogiques, que, ma foi, après deux ou trois heures de lecture, vous vous dites en bâillant: est-ce singulier, que cet homme qui a beaucoup de talent, après tout, qui écrit délicatement, me rende si stupide!

C'était son éducation qui était mauvaise; c'était la direction imprimée à son esprit qui était fausse; c'était sa philosophie acquise, dont la faiblesse était extrême. Lui, personnellement, était une nature à laquelle on ne peut refuser quelque sympathie. Autrement dirigé, c'eût été un très bon esprit. Il y a dans son oeuvre une foule de détails qui prouvent la bienveillance native de son âme, la générosité de ses desseins.

Son aspiration irrésistible pour le progrès est déjà un fait notable que nous ne saurions assez louer. A cet égard, Ballanche ressemble fort à Châteaubriand. Comme lui, il avoue souvent qu'il est partagé entre ses *opinions de tête* ou de raisonnement et ses *opinions de cœur* ou de vieille affection. Supposez ces deux hommes vivant à cent ans d'ici: ils eussent été des chefs de file dans l'armée du progrès, dans la croisade du renouvellement. Certes, je crois faire d'eux un grand éloge en disant cela; combien n'y en a-t-il pas, parmi les souteneurs grossiers et corrompus des vieilleries d'un monde expirant, dont je ne voudrais pas dire la même chose!

L'espace me faisant défaut, mon cher Fauvety, je ne puis vous énumérer toutes les bonnes et belles idées qui sont répandues çà et là dans les oeuvres de Ballanche. Je vous en indi-

Digitized by Google

querai seulement les plus saillantes, surtout parmi celles qui se rattachent à la matière principale de ce livre, savoir, la morale et la religion.

1° En présence du dogmatisme, Ballanche est très timide. Il est de ceux que l'autorité des *Paralipomènes* fait trembler. Cependant, quand il ne pense plus aux décisions des sacrés conciles, son intelligence se meut assez librement dans une orthodoxie très élastique. Ainsi, comme je le disais plus haut, pour lui, la révélation est partout, dans les Védas et dans les chants d'Orphée, comme dans la sainte Bible. «Le genre humain, dit-il, sans acception de temps et de peuple, respire dans une atmosphère de révélation générale.» Ailleurs, il admet positivement que, comme au déclin du polythéisme, le dieu plébéien Bacchus tendait à détrôner le dieu aristocratique Jupiter, pareillement un Idéal moderne tend à remplacer l'Idéal du moyen-âge. Pour ce qui est de la vie future, il laisse les notions consacrées sur le paradis pour les tendances métempsycosistes. «Il est impossible, dit-il, que, sitôt après cette vie, «il ne se trouve pas un autre état de *liberté* où l'homme puisse «*continuer* de graviter vers sa perfection relative jusqu'à ce «qu'il y soit parvenu.» L'emblème de la chrysalide, qu'il emploie souvent dans ses développements sur la palingénésie sociale, lui sert également de comparaison quand il aborde le grand problème de ce qui est au-delà du tombeau.

2° Il est également émancipé sous d'autres rapports. Je ne vous rappellerai pas qu'en littérature il se prononce pour le romantisme contre un traditionalisme étroit.

«Notre littérature du siècle de Louis XIV, dit-il, a cessé «d'être l'expression de la société; elle commence donc à être «déjà pour nous, en quelque sorte, une littérature ancienne, «de l'archéologie..... Il faut l'avouer, nous n'habitons plus «la même sphère d'idées et de sentiments; et, s'il en est encore «parmi nous qui soient restés citoyens de la vieille patrie, ceux-«là n'ont plus que des sentiments solitaires, qui ne peuvent «se communiquer ni se propager. Cette génération mourra sans «postérité.»

En politique, il a un sentiment du droit et du juste extrêmement vif. Il regarde bien le principe de la légitimité comme un principe sauveur; il répète bien les arguments du marquis de Carabas contre «le dogme insensé de la souveraineté du peuple (*le Vieillard et le Jeune homme*, p. 24)»; mais une fois ces petites concessions faites au roi Louis XVIII, qui est pour lui un type sublime, il traite la plupart des questions politiques avec un libéralisme des plus consciencieux. Ainsi, il

Digitized by Google

a des sympathies manifestes pour l'élément plébéien. « Toutefois, dit-il, j'ai cru devoir faire Orphée plébéien par choix... Le plébéien peut seul avoir les sympathies générales de l'humanité; ainsi que je l'ai dit, le plébéien c'est l'homme même (*addition aux Prolégomènes*).» Partout il se prononce énergiquement contre l'esprit qu'il appelle « réactionnaire.» Ses réclamations en faveur des noirs sont éloquentes: « Mon Dieu! s'écrie-t-il, n'oublions pas le code Noir, peut-être le plus infâme de tous, le plus infâme surtout parce qu'il a été fait par des peuples qui se disaient chrétiens!» Sur le réveil de la Grèce, il écrit des choses pleines de sensibilité. Écoutez ce qu'il dit de la pauvre Italie, *Palingénésie sociale:*

« Rome va être envahie par la solitude comme Jérusalem. « La ville que l'on nomme encore la ville éternelle aurait-elle « accompli toutes ses destinées?... Une circonstance peut sauver « Rome d'une destruction complète, et empêcher que la basili- « que de Saint-Pierre ne devienne bientôt l'asile de reptiles « immondes, d'oiseaux effrayants; il faudrait que la charrue « des révolutions retournât le sol fécond de l'Italie...

« Oui, j'en ai la conviction intime, il y a dans cette vieille « Italie tous les éléments nobles et généreux qui peuvent pro- « duire un grand peuple. Vienne le moment où elle pourra « s'affranchir du joug si profondément démoralisateur de l'é- « tranger! Il y a longtemps qu'on l'a dit, puisque c'est à propos « de parler des projets de Henri IV: c'est être le maître des « Italiens que de leur rendre la liberté.»

3° On ne trouve point chez Ballanche l'exclusivisme des dévots. Il a des affections philosophiques et littéraires en dehors de la congrégation. Après Vico, son idole, les deux écrivains dont il dit le plus de bien, tout en blâmant leurs erreurs, sont certainement l'auteur de *l'Antiquité dévoilée*, Boulanger, et Voltaire. Sur Voltaire, je lis entre autres choses: « Voltaire, « en qui je me plais à reconnaître un ardent amour des hom- « mes.» Ailleurs: « Voltaire, engouffré dans les erreurs du siècle « dont il est le représentant si passionné, et qui, néanmoins, « se recommande à notre reconnaissance par le vif sentiment « d'humanité *qu'il a développé parmi nous...*»

Plus loin, je lis encore: « ... Cette législation criminelle, « lorsqu'on en lit à présent les détails nous fait frémir dans « tout notre être. C'est un véritable chaos d'horreur, d'ineptie, « de froide cruauté. Il fallait toutes les indolences dans les- « quelles nous étions malheureusement bercés, pour que nous « pussions ne pas y prendre garde au milieu même du progrès « de toutes les idées de justice et d'humanité. Pour le dire en

Digitized by Google

« passant, et pour rendre justice à qui elle est due, c'est Vol-« taire surtout qui, par ses cris puissants, ses cris de tous les « jours d'une si longue et si éclatante vie, appelait notre atten-« tion, contraignait notre pensée pusillanime à s'arrêter sur ce « triste objet de notre indifférence et de nos trop longs dédains. « Ce rire sardonique, habituellement produit sur ses lèvres par « une contemplation railleuse de nos destinées, s'effaçait lorsqu'il « sentait en lui, ou les vives impressions de la gloire, ou les « sympathies généreuses de l'humanité.»

C'est précisément la même idée que j'ai voulu rendre dans mon petit livre des *Révolutionnaires de l'A-B-C*, par ce mot qui a scandalisé un grammairien: CE RIRE QUI PLEURE. Est-ce que cela n'est pas vrai, qu'il y a des facéties qui sont des gémissements, des rires qui sont pleins de larmes? Il faut bien, parfois, se composer un visage de circonstance pour être entendu d'un siècle abusé!

4° N'étant point exclusif, il ne pouvait être intolérant. En cent endroits, il réclame en faveur des droits de la conscience. Les procédés inquisitoriaux excitent toute son indignation. «La vérité, ou ce qu'on croit la vérité, dit-il, pourrait avoir d'autres arguments pour triompher. La persécution n'éteint par les croyances; un principe n'est pas étouffé dans le sang.»

5° Vous savez, mon cher ami, qu'il a beaucoup écrit pour l'adoucissement du régime pénitenciaire. *La Ville des Expiations* est, comme il dit, «fondée sur le droit d'asile.» Il combat comme anti-chrétienne la doctrine « qui consiste à croire que le châtiment doit être infligé *pour l'utilité de l'association....*» « Le temps est venu, ajoute-t-il, de créer dans les « esprits cette autre pensée, laquelle doit à son tour gouverner « les peuples, à savoir qu'il est moral, qu'il est généreux, qu'il « est vrai, qu'il est juste enfin de prendre *l'utilité du prévari-« cateur* pour base de nos lois répressives.» Plus bas, il va jusqu'à émettre cette idée: «il ne peut y avoir expiation par le châtiment que lorsque le coupable lui-même *acquiesce* au châtiment.» On voit qu'il portait le sympathie humaine jusqu'à l'utopie. Il s'exaltait, du reste, très facilement. Ainsi, il y a un endroit où ses tendances utopiques atteignent les proportions d'une thèse fouriériste; c'est lorsqu'il croit que la bonté des hommes, en se généralisant, en augmentant d'intensité, agira sur la nature externe: «Nous pénétrons de nos facultés assi-« milatrices le règne animal, le règne végétal, le règne minéral. « Évidemment notre sphère d'activité étend son domaine. Jusqu'à « quel point l'affranchissement des formes pour l'univers et pour « l'homme peut-il être l'ouvrage de l'homme même? Jusqu'à

Digitized by Google

« quel point pouvons-nous espérer d'arriver *à l'ancien magisme*, « en le sanctifiant?» Vous voyez, cher ami, que Ballanche est un des écrivains qui ont cru le plus profondément à la puissance de l'élément affectif, à l'action future de l'amour.

6° Mais une question dans laquelle Ballanche a répandu toute la sensibilité de sa belle âme, c'est, comme vous le savez, la question de la PEINE DE MORT.

Ce n'est pas sans une certaine émotion, mon cher ami, que j'écris ces mots: PEINE DE MORT, en un jour comme celui-ci (6 avril 1855), en ce jour du VENDREDI-SAINT, où les chrétiens pleurent la mort de leur fondateur vénérable, supplicié comme un criminel par les prêtres juifs. Ni vous ni moi ne sommes d'un culte spécial; mais vous éprouverez un sentiment analogue au mien, si je vous dis que la pensée du bourreau m'épouvante au jour de la mort de Jésus, comme elle m'épouvanterait au jour de la mort de Socrate, au jour de la mort de Jean Huss, à tous ces anniversaires de deuil, où l'Humanité trompée a retranché de son sein un fils méconnu, un prédicateur de Bonne-Nouvelle, un évangéliste bienfaisant, un apôtre de justice, un rédempteur.

Donc, permettez-moi, ami, de dater encore une fois cette épître, pour vous exprimer plus vivement le sentiment qui m'agite, et d'écrire ici avec un sentiment religieux:

VENDREDI-SAINT, jour anniversaire des grands martyrs.

Dans sa croisade contre le peine de mort, Ballanche se proposait surtout de ruiner les théories sanguinaires de de Maistre, l'un des patrons de nos néo-chrétiens. Bien des fois, particulièrement dans la *Palingénésie*, de Maistre est nommément désigné comme l'adversaire que l'auteur veut combattre.

Vous rappelez-vous bien, mon cher ami, jusqu'à quel point de Maistre s'est déclaré partisan, disons mieux, fanatique de la peine de mort? Je frissone, quant à moi, rien que d'y penser.

Ce misérable, ce procureur des bûchers et de la guillotine, cet homme atroce entre les plus atroces, ce satan fait chair, avait littéralement déifié le bourreau. « Otez du monde, dit-il, cet *agent incompréhensible*, dans l'instant même, l'ordre fait place au chaos, les trônes s'abyment, et la société disparaît.» Vous savez que l'un de ces thèmes favoris, c'était de menacer d'une dissolution complète les sociétés qui atténuent les supplices. Les réformes pénales de Turgot et de Louis XVI étaient pour lui un objet de dédain. Il osait comparer l'oeuvre du bourreau à celle du soldat. Il avait écrit dans l'*Essai sur les*

Digitized by Google

sacrifices que Dieu aime le sang, le sang qui coule et qui fume. A son avis, Dieu était une sorte de gargantua sauvage, à qui il fallait couper et tailler de la chair vivante pour le réjouir. Il y a quelque part, dans un des livres effrayants qu'il a composés, un mot d'une originalité barbare, que je n'ai jamais lu sans frémir. Parlant des tendances qui se manifestaient de son temps pour l'adoucissement des supplices, il veut prouver que le ciel en courroux ne peut tolérer qu'on le prive de victimes humaines, et il s'écrie: «LA SOCIÉTÉ SERAIT-ELLE DEVENUE INSOLVABLE A L'ÉGARD DE LA JUSTICE DIVINE?»

Ainsi, à supposer que la société s'améliorât au point de pouvoir suspendre les fonctions du bourreau, de Maistre l'en blâme: elle serait en cas d'INSOLVABILITÉ à l'égard de la justice divine: elle ferait BANQUEROUTE au jéhovah cannibale du théologien piémontais!

Je te le demande, ô Christ, l'un de nos maîtres, homme rédempteur, toi qui meurs en ce jour pour le salut du monde: ces gens qui prétendent te représenter sont-ils assez infâmes! Ah! c'est bien ici le lieu de répéter le mot de Machiavel, qualifiant les moines corrompus et barbares qui avaient brûlé Savonarole: «cruelle canaille, CRUDELE CANAGLIA!»

Le vénérable Ballanche était dans des opinions tout-à-fait opposées à celle de de Maistre. Il croyait au progrès des moeurs, il croyait à l'amélioration successive des sociétés. Peut-être exagérait-il une idée juste en principe; peut-être son imagination, aidée de son cœur, l'emportait-elle au-delà des limites du possible; mais, j'en appelle à tous les esprits honnêtes, quel est le vrai représentant de la morale, le vrai disciple de Christ, de M. de Maistre, demandant des tortures et du sang pour réjouir Dieu, ou de Ballanche, intelligence émancipée, âme empreinte des pensées de la liberté moderne, écrivant les lignes que voici:

«Maintenant l'abolition de la peine de mort est réclamée «avec cette sorte d'unanimité qui ne peut tarder de triompher, «parce que c'est l'unanimité des hommes qui ont la pensée «sympathique de ce siècle.

«L'humanité, marchant toujours de triomphe en triomphe, «achèvera de désarmer les bourreaux, les geôliers, les gardiens «des bagnes; et la gêne, éternel opprobre de tous les codes «criminels, sera forcée de s'enfuir.

«Enfin on en viendra tôt ou tard à l'abolition de toute peine, «qui entraîne après elle un effet irrévocable.

«Jour de bénédiction, je te salue dans un avenir qui ne «peut pas longtemps se faire attendre; car le genre humain

Digitized by Google

« ne met plus des siècles à accomplir son œuvre. Les chaînes « de Prométhée tombent de toutes parts.... »

Puisse cette prophétie s'accomplir! C'est votre voeu comme le mien, n'est-il pas vrai, mon cher Fauvety?

Je termine, en vous priant de me croire tout à vous en Jésus, en Confucius, en Socrate, en Pythagore, en Jean Huss, en Vincent de Paule, en Fénélon, en Voltaire, en Franklin, en Ballanche, et généralement en tous ceux qui ont eu de l'amour pour l'ensemble de l'Humanité.

A. E.

Écrit dans la soirée du Vendredi au Samedi-Saint (1855).

CHAPITRE II.

Les Saint-Simoniens.

I.

SAINT-SIMONISME ET FOURIÉRISME.

Ni le saint-simonisme ni le fouriérisme ne sont morts: en dépit des apparences, il faut que l'on sache bien que ces deux grandes doctrines n'ont pas donné leur démission.

L'école de Saint-Simon et l'école de Fourier vivent et vivront par certaines théories qui déjà sont partiellement entrées dans le domaine général de la pensée. La glorification du travail, leur point de départ commun, la proclamation de l'âge d'or qui s'avance, leur commun point de mire; la thèse de la vie attrayante posée par Fourier; l'affirmation des droits de la capacité, exclusifs des priviléges propres aux époques barbares, la légitime exaltation de la femme, idées particulièrement développées par Saint-Simon: Voilà quelques unes des conquêtes intellectuelles que cette double manifestation de l'Esprit de Progrès a définitivement installées dans la conscience publique, où, j'en ai la certitude, elles resteront à jamais.

Digitized by Google

Au point de vue plus restreint de l'organisation systématique, ces deux écoles ne paraissent pas vouloir mourir non plus. Le phalanstérianisme semble se disposer à renaître et à fleurir, sous la protection des lois de la libre Amérique. On raconte des choses vraiment étonnantes de l'oeuvre du Texas. Une simple brochure, au moment où j'écris, fait affluer l'argent à la caisse fouriériste: la France seule vient de souscrire, à l'appel du chef, pour cent cinquante mille francs, sans compter une valeur de vingt millions que représente la fortune des personnes disposées à se rendre au Nouveau-Monde à la première invitation de Victor Considérant.

Quant aux saint-simoniens, leur activité est beaucoup moins considérable. J'en vois deux raisons: ils n'ont point assez de jeunes hommes, et puis, leur foi, apparemment trop éprouvée, s'est laissé aller à des défaillances, à des compromis, qui, s'ils ne changent de voie, les rendront longtemps encore impuissants à l'action.

Toutefois, on annonce qu'il se produit, au sein des vieux débris du saint-simonisme, quelques efforts qui ont pour but de continuer ce qui a été assez faiblement et assez timidement commencé à l'issue de 1848, par le journal le *Crédit*, c'est-à-dire la reconstitution, sur de nouvelles bases, de la famille dispersée après Ménilmontant. On se chuchote à l'oreille qu'une publication périodique va leur servir, ou leur sert même déjà, de point de ralliement. On ajoute que le Père Enfantin, âme toujours active, cœur toujours chaleureux, montre de temps en temps, dans des réunions de pacifique propagande, ce qui lui reste, en ses soixante ans, de ses grands beaux yeux magnétiques, si fameux dans les annales judiciaires.

II.

LE MAÎTRE.

Je n'ai pas pris pour mission, dans cet ouvrage, d'apprécier toutes les parties de la doctrine des saint-simoniens; je n'ai à m'occuper que de leurs tendances et de leurs opinions religieuses.

Cependant, qu'il me soit permis de caractériser, en peu de mots, l'oeuvre générale de cette école, telle que je la comprends.

Un mot d'abord de Saint-Simon.

Suivant M. Auguste Comte, Saint-Simon était «un charlatan

Digitized by Google

superficiel et dépravé»; suivant les disciples restés fidèles, c'était au contraire «un génie de premier ordre, un révélateur sublime, destiné à jouer, dans l'histoire future de notre philosophie contemporaine, le rôle d'un second Socrate.»

J'ai personnellement, sur Saint-Simon, une opinion de juste-milieu; je vais la dire, persuadé, toutefois, que je ne mettrai personne d'accord, et que, peut-être, je mettrai beaucoup de monde contre moi: en cela, je ressemblerai à tous les juste-milieux.

Saint-Simon n'était nullement ce qu'on peut appeler un homme de génie. Il n'avait ni la faculté métaphysique comme les Kant, ni la dialectique comme les Condillac, ni la haute science métaphysique des Leibnitz, ni même le coup d'oeil ferme et sévère des rationalistes négateurs. Sa vague conception panthéisto-déiste n'a ni originalité ni profondeur. Ses vues d'ensemble sur le progrès humain, sur la substitution du régime industriel et scientifique au régime antagoniste de la guerre, sur les droits des capacités, sur les réformes à apporter dans la situation des femmes, sont assurément fort remarquables; mais, vu les précédents incontestés qu'elles avaient dans l'histoire, particulièrement au dernier siècle, et même en ce siècle-ci, chez les hommes tels que Benjamin Constant, ces idées ne suffisent pas, ce me semble, pour assurer à leur principal traducteur de la Restauration, une sorte de préséance dans l'assemblée des grands hommes.

En philosophie historique, à part quelques curieuses études de détail, Saint-Simon était médiocre, pour ne rien dire de plus. Nul n'a mieux vérifié cet aphorisme qu'*on peut faire dire à l'histoire tout ce qu'on veut*, pour ceux qui ne la savent pas. Il commentait tant bien que mal, sur le rôle du catholicisme, les leçons historiques de l'école de de Maistre, pour laquelle il avait une fort grande et, suivant moi, fort scandaleuse dévotion. C'est à peine si, bien loin de pouvoir exactement apprécier les anciens âges, il était à même de juger sainement et loyalement la révolution française, dont personne n'a plus mal ni plus injustement parlé que lui.

Dans les sciences physiques, c'était un simple amateur qui n'avait rien approfondi, et dont la grande théorie consistait à dire, à répéter et à apprendre à ses disciples, que l'esprit scientifique n'a rien produit de supérieur depuis Newton, ce qui est naïf et presque absurde.

Pour ce qui est du caractère personnel de l'homme, je pense qu'à certaines qualités très élevées, entre autres, l'intrépidité audacieuse, l'indépendance, l'ampleur des vues, l'imagination,

Digitized by Google

la sympathie naturelle, il joignait les défauts du *faiseur* politique et philosophique. Il a certainement plus d'une fois manqué de candeur et de sincérité, Ainsi il a fait à l'esprit de la Restauration des concessions que son cœur devait désavouer. Je mentionnerai un seul trait. Lui qui déblatérait à tout instant contre la révolution française, en l'appelant « un spectacle digne d'horreur et de pitié », lui qui la comparait à la montagne accouchant d'une souris, lui qui a inspiré à son école une haine systématique, et quelque temps féroce, contre les hommes de cette grande époque, savez-vous ce qu'il pensait en 93, au temps de Robespierre, et même encore après Robespierre? Jugez-en par ces extraits des *Souvenirs de la marquise de Créqui:*

« PROSPECTUS DES NOUVELLES CARTES FRANÇAISES

« (PAR BREVET D'INVENTION)

« (Envoyé à Mme de Créqui, avec une lettre en date du 3 nivôse an III.)

« Il n'est aucun républicain; et l'on dira plus, il n'est aucun « citoyen français qui puisse et qui veuille désormais faire usage, « même en jouant, de figures et d'expressions qui rappellent « sans cesse le despotisme et l'inégalité dans les conditions sociales; il n'était point d'homme de goût et de femme senseé, « qui ne fût choqué de la maussaderie des anciennes cartes à « jouer et de la plate insignifiance de leurs appellations.

« Les observations présentes ont fait naître au citoyen Saint-« Simon l'heureuse idée de créer de nouvelles cartes appropriées « à l'état actuel des idées françaises, et c'est dans un but mo-« ral qui devra les faire regarder comme le *Manuel de la Révo-« lution*, puisqu'il n'est aucun des attributs qui les composent « qui n'offre aux yeux et ne rappelle à l'esprit, le caractère et « les bienfaits de la Liberté et de l'Égalité.

« C'est à la haute moralité de ce but que le citoyen Saint-« Simon doit le *brevet* qu'il vient d'obtenir. Ainsi plus de *rois*, « de *dames*, de *valets;* le GÉNIE, la LIBERTÉ, l'ÉGALITÉ les rem-« placent, et la LOI seule est au-dessus d'eux.

« Ainsi donc quatre GÉNIES remplacent les *rois.*
« Quatre LIBERTÉS remplacent les *dames.*
« Quatre ÉGALITÉS remplacent les *valets.*
« Quatre LOIS remplacent les *as.*

« Les vrais amis de la philosophie et de l'humanité ont re-« marqué avec plaisir parmi ces nouveaux types de l'*Égalité*,

Digitized by Google

«le SANS-CULOTTE et le NÈGRE; ils aiment surtout à voir la LOI, «seule et légitime souveraine d'un peuple intelligent si vertueu-«sement libre; environner l'AS de toute sa puissance, l'AS dont «les faisceaux républicains forment l'emblême, et à qui la LOI «vient conférer l'appui de son nom cher et sacré.

«Après avoir rendu compte de la réformation qu'imposait au «citoyen Sait-Simon l'amour de nos institutions patriotiques, «il est bon d'annoncer aussi que la perfection dans les dessins «et leur coloration ne laisse rien à désirer dans l'exécution des «nouvelles cartes à jouer, cartes qui sont destinées à remplacer «les magots surannés du temps de Charles VI et de sa crimi-«nelle épouse (l'infâme Isabeau de Bavière).

«Les principaux dépôts des cartes nationales,

«Rue ci-devant Saint-Nicaise, n° 11, et rue de la Loi, ci-«devant Richelieu, n° 147.»

Un autre acte ultrà-révolutionnaire de Saint-Simon, ce fut la proposition de démolir Notre-Dame.

Conçoit-on, après tout cela, sa haine furieuse contre 93?

En résumé, Saint-Simon m'apparaît, en 1820, 21, 22, 23, 24 et 25, dans la période honnête de la Restauration, comme un ex-noble ruiné, et émancipé, comme un esprit tourmenté de tendances diverses, à qui la finesse de son coup d'oeil, jointe à une certaine droiture de sentiments, révèle que le système de justice va remplacer, tôt ou tard, le système de privilége, que le banquier, le commerçant et le savant, vont absorber le fonctionnaire doré, le patricien inutile et le prêtre rétrograde, et qui, se croyant plus inventeur qu'il n'est en réalité, répète à la génération de 1815 étonnée, les sentiments de l'école révolutionnaire contre la *fausse propriété*, les aspirations de Mercier, de Condorcet et des autres, vers l'Eden de l'avenir, et le Credo des théophilantropes du Directoire, après avoir légèrement étendu tout cela de ce néo-christianisme mis à la mode par les Châteaubriand, les de Maistre, les Bonald et les Lamennais.

Une portion des idées du XVIII^e^ siécle, renaissant après vingt ans d'oubli, dans un esprit hardi, passioné, mais un peu faux, un peu maniaque, et obscurci par un certain nombre de préjugés: voilà Saint-Simon, qui, au point de vue de l'originalité véritable, me paraît très inférieur au théoricien des passions, du travail attrayant et de toute la série des thèses phalanstériennes, Charles Fourier. (1)

(1) Je juge l'oeuvre de Saint-Simon au point de vue absolu, en elle même; j'avoue que je changerais de langage si je considérais particulièrement le temps

Digitized by Google

III.

L'ÉCOLE.

Il y a infiniment à louer dans l'école de Saint-Simon, tant au point de vue des personnes, qu'au point de vue des doctrines et des actes. J'ai toujours été frappé, quant à moi, de cet apostolat de sept anées de 1826 à 1833, s'ouvrant par la consécration de deux seuls disciples, au lit de mort d'un homme puissant et inconnu, et se terminant dans les cachots d'Enfantin et de Michel Chevalier. Je me rappelle que, vers 1844 ou 45, étudiant en philosophie dans un Collège clérical, j'entendais dire beaucoup de mal de ces novateurs, enfin réduits au silence. Le professeur nous lisait je ne sais quelles narrations sur l'oeuvre du saint-simonisme, produits enfiellés de quelque *Univers* ou de quelque *Université catholique*, rédigés par quelque Fréron-Veuillot ou par quelque Patouillet-Gaume. Cette noble phalange de la rue Monsigny et de Ménilmontant était, je m'en souviens, traînée dans la boue; ces Chrétiens, qui se disent issus de tous les glorieux martyrs, riaient des persécutés; ils en riaient de ce rire sec et amer, qu'excite la grossière brutalité de la certitude; et moi, je puis le dire à la louange de ma jeunesse, je ne pouvais pas rire; j'étais scandalisé et outré d'entendre insulter ces hommes, qui voulaient le progrès de la société et le bonheur du monde; je retenais les sanglots intérieurs qui soulevaient ma poitrine de seize ans.... Ah! qu'il s'est amassé de légitimes ressentiments au fond de mon âme, quand j'étais sous ce joug!

Ce que je sentais dès l'adolescence, je le pense aujourd'hui: cet apostolat de jeunes gens instruits, riches pour la plupart,

---

où elle s'est produite. Le *libéralisme* de la Restauration, sous le double rapport des idées sociales et philosophiques, était très insuffisant, je le sais: en face de lui, le saint-simonisme est une grande chose, et ce sera toujours *historiquement*, *sinon philosophiquement*, une très importante et très glorieuse manifestation.

Depuis que j'ai écrit ce qui précède, mon appréciation de Saint-Simon et mon jugement sur son peu d'originalité véritable, ont été confirmés pour moi par la lecture de M. Buchez, chez qui je trouve, entre autres: «L'auteur du «*Cathéchisme des industriels* venait en quelque sorte révéler à la jeunesse qui «avait été élévée dans les écoles muettes de l'empire, *toutes* les idées qui avai-«ent été agitées dans les années qui avaient précédé la Révolution et dans «les jours de son triomphe.»

Oui, plus j'y songe, plus il me paraît évident que Fourier est supérieur à Saint-Simon pour la profondeur et surtout pour la *nouveauté* des conceptions,

Digitized by Google

mathématiciens, élèves de l'École polytechnique, abjurant le plaisir pour le dévouement, est une des plus belles choses de ce siècle. Bazard, Enfantin, Michel Chevalier, Pierre Leroux, Jean Reynaud, Émile Barrault, Rodrigues, Carnot, Guéroult, Talabot, Laurent, Duveyrier, Dugied, Fournel, Cécile Fournel, Jules Lechevalier, Cazeaux, Transon, et tous les autres, vous êtes inscrits sur la liste des initiateurs de l'humanité, et rien n'en pourra faire enlever vos noms, rien, pas même les défaillances, pas même les fautes de toute sorte, pas même les apostasies de tel ou tel d'entre vous!

J'ai cherché la cause profonde de la chute si rapide des saint-simoniens; je crois l'avoir trouvée dans l'action exercée par Enfantin, qui avait toutes les qualités, mais dont la personnalité dominante résumait, avec exagération, tous les défauts de la secte.

Les qualités, je n'y insiste pas: elles sont connues, appréciées universellement. Parlons des défauts.

Les défauts de l'école saint-simonienne, personnifiée dans Enfantin, peuvent se réduire à trois chefs principaux: haine de la tradition révolutionnaire, haine de la tradition rationaliste, amour excessif de l'autorité.

La haine de la tradition révolutionnaire. Bazard, le plus positif des saint-simoniens, le plus rapproché du libéralisme d'action, s'exprimait à ce sujet en ces termes dans l'Exposition de 1829-1830: «Tel est l'état d'incertitude au milieu «duquel nous flottons, et que les apôtres de la liberté n'ont «su ni calmer ni adoucir. Ils affectent de regarder comme «définitif ce système bâtard de *garanties*, improvisé pour «répondre aux besoins critiques et révolutionnaires du dernier «siècle. Il présentent comme dernier terme du perfectionnement «social, ces déclarations des Droits de l'Homme et du citoyen, «et toutes ces constitutions auxquelles elles servent de base; ils «assurent que c'était pour cette grande conquête (*ridiculus «mus!*) que le monde était en travail depuis des siècles.»

Enfantin n'était pas une tête assez forte pour voir que c'était là une théorie faite pour le besoin du moment, parfaitement en rapport avec l'état du parti libéral de la Restauration, mais très inexacte au point de vue de la vérité historique. Il n'était pas homme à dire à Bazard: Vous vous trompez! Où avez-vous donc pris que les hommes de 93 voulaient s'en tenir au *ridiculus mus* de la déclaration des Droits de l'Homme? Vous n'avez donc lu ni les discours de Saint-Just ni ceux de Robespierre? vous n'avez donc pas entendu parler de l'échafaud de Gracchus et de Darthé, ni de l'exil de Buonarroti?

Digitized by Google

Non! Enfantin, nature superficielle, trouva tout simple de pousser plus loin encore les tendances anti-révolutionnaires de Saint-Simon et de Bazard. On n'a pas idée de ses sentiments de réaction. Il eût plus volontiers donné le saint-simonisme à la légitimité qu'à la démocratie. Ses discours, ses productions, abondent en insultes contre la cause du peuple. Le croirait-on? Il est un des trois ou quatre écrivains qui se soient jamais senti l'envie de faire des ditirambes en l'honneur du gouvernement autrichien en Italie. Écoutez ce que je lis dans la *Lettre à Henri Heine*, écrite d'Égypte en 1836:

«L'Autriche, avec un instinct sublime, plein de prudence, «de raison, de bonhomie, l'Autriche n'a pas encore pu croire «que les jeunes gens des écoles, et les avocats, et les médecins, «et quelques bourgeois beaux parleurs de salon, connussent «mieux les besoins du peuple et entendissent mieux la politi-«que européenne, universelle, que M. de Metternich, et tous «ses vieux diplomates et administrateurs, nés, élevés et blanchis «dans les affaires....

«Si nous reconnaissons que le dogme de la liberté et de «l'égalité est incomplet, imparfait pour diriger les peuples, «*bénissons* donc l'Autriche d'avoir résisté comme elle l'a fait «à l'envahissement de ces idées purement révolutionnaires, et «de les avoir repoussées même dans un Joseph II; bénissons «la patience sublime de ce peuple qui revenait sans cesse se «faire sabrer par la révolution incarnée dans Napoléon, et ne «se lassait point de son humiliation et de ses défaites; bénis-«sons l'Autriche de ce qu'elle donne un noble asile aux derniers «représentants du droit féodal, à nos vieux Bourbons, car Dieu «n'a pas dit encore son dernier mot sur la forme de la trans-«action par laquelle l'humanité annule un vieux *droit* et lui «en substitue un nouveau; bénissons-la enfin de ce qu'elle a «passé par-dessus les Alpes *une main pesante* qui comprime «les peuples d'Italie.....»

Je m'arrête, impuissant à transcrire ces blasphèmes sans indignation. Voilà ce que vous écriviez à Henri Heine, Monsieur, à Heine qui était alors un homme de raison et de liberté, à Heine qui était une des lumières de la pensée germano-française, à Heine qui était à la fois Voltaire et Byron. Je dois constater que vos bons conseils, bien prudents, bien sages, ont porté leurs fruits: Henri Heine baise maintenant les *mains pesantes*, récite le rosaire, et les annales de la palinodie comptent en lui un nom de plus!

Votre deuxième objet d'antipathie, c'était le rationalisme. De concert avec Châteaubriand, de concert avec Lamennais,

Digitized by Google

de concert avec Lamartine, de concert avec l'école romantique de Victor Hugo, de concert avec toute une génération illusionée, vous avez voulu tuer le XVIIIe siècle, «qui durait encore», comme disait de Maistre. Vos efforts, à cet égard, ont parfaitement réussi dans l'esprit de vos disciples. Tous ceux qui ont touché Saint-Simon, par vous et par Bazard, ont au cœur la haine de Voltaire. Ces messieurs admirent beaucoup, en revanche, les monotélistes, les eutichéens et toutes les sottises que la *terre* attribue au *ciel:* chacun son goût! Vous étiez libre de former Jean Reynaud; Jean Reynaud est libre d'aimer les eutichéens; mais moi je suis libre d'aimer le sens commun, et j'en raffole.

La passion de l'autorité, l'esprit de domination personnelle, l'organisation hiérarchique et destructive de la liberté individuelle: voilà le troisième vice fondamental du monde saint-simonien. En ce point, Enfantin fut vraiment fabuleux d'ambition, d'orgueil. Comme exemple de ce que j'avance, relisez la fameuse lettre à Duveyrier sur le CALME. En voici la fin: «Une simple lettre!... elle ne me sera pas adressée. Votre «lettre à Bordillon est bien belle, mais c'est une simple let-«tre, elle est adressée à Bordillon. Lorsque vous aurez à parler «à MOÏSE, à JÉSUS, à SAINT-SIMON, Bazard et moi recevrons «vos paroles; elles nous seront vraiment *adressées.*

«Votre père a dit. — Vous pouvez parler.»

Pour montrer jusqu'où allaient, dans cette école, l'orgueil, le faux amour-propre de la supériorité, le désir de commander dans un régime d'inégalité, la propention pour le clinquant, les puérilités prétentieuses du pouvoir, l'enfantine soumission des disciples, il me faudrait copier ici des volumes entiers. Je ne sais si on l'a dit, mais on devait le dire: avec toutes leurs paternités, toutes leurs initiations, tous leurs sacrés colléges, les anciens saint-simoniens ont été les jésuites du socialisme. Je ne connais pas Jules Lechevalier, et j'en ai entendu dire beaucoup de mal; mais son attitude, dans les luttes de l'école en 1831, fait admirablement ressortir le défaut que je signale. Il était courroucé des tendances des chefs de l'école à constituer à leur profit une sorte de papauté, fatigué d'une vie intellectuelle qui ne laissait pas même des jours de souffrance à la liberté de l'individu, épouvanté de l'application d'un système d'enregimentement universel. «Vous voyez, s'écria-t-il, dans la célèbre «séance où fut agitée la question du mariage; vous voyez que «je suis dans une situation bien douloureuse. Oui! je doute, «je doute même de Saint-Simon, je doute de ceux qui l'ont «continué, je doute de tout enfin; je redeviens philosophe!»

Digitized by Google

Ailleurs, il disait:

« C'est quelque chose de bien déplorable que cette méthode « ultra-catholique, employée pour pétrifier les hommes dans « une prétendue orthodoxie, et pour étouffer sous le monologue « sacerdotal, les mille voix de l'humanité. »

Ce dernier mot est vraiment très éloquent, parce qu'il est très juste.

Ainsi, je me résume, pas de *tradition* politique, pas de *raison* philosophique, pas de *liberté* individuelle: voilà les trois écueils contre lesquels échoua l'église de Saint-Simon. J'ai ajouté plus haut, et je répète, que ces trois défauts, qui auraient peut-être été atténués par Bazard, furent incroyablement exagérés par Enfantin, en sorte qu'une raison personnelle, ou de forme, et des raisons de doctrine, ou de fond, se sont unies pour faire avorter cette grande tentative, qui n'en restera pas moins comme un jalon, et comme un lumineux point de repaire historique, sur la même ligne que la tentative des fouriéristes, entre la cour de Vendôme et les séances du Luxembourg.

IV.

A BAS VOLTAIRE, VIVE DE MAISTRE!

L'école saint-simonienne a toute entière appris l'histoire dans de Maistre. Regrets pour le moyen-âge, malédiction pour l'ère de la résurrection de l'humanité, le XVIII^e^ siècle: voilà le résumé de sa philosophie historique, point de départ de son système religieux.

Suivant ces messieurs, le moyen-âge était une époque *organique*, et les temps modernes sont une époque *critique*. Il va sans dire que l'*organisme* l'emporte sur le *criticisme*. Bazard s'en exprime ainsi, *Exposition*, 1^re^ année, 13^e^ séance:

« Nous le savons, messieurs, pour les hommes supérieurs de « notre temps, la foi vive n'est plus qu'un aveugle fanatisme, « les croyances religieuses ne sont plus que d'absurdes superstitions; mais ce que nous savons aussi, c'est qu'en même temps « que ce changement s'est opéré dans les sociétés modernes, « l'égoïsme y est devenu dominant; que les plus nobles sentiments y sont chaque jour flétris du nom de préjugés; ce que « nous savons encore, c'est que, malgré les travaux des philanthropes économistes, l'immense majorité de l'espèce humaine « ne peut voir, dans la minorité, que des oisifs qui l'exploitent « et non des protecteurs, des chefs qui la soutiennent et qui « la guident. . . . . »

Digitized by Google

Et au moyen-âge, cela allait bien mieux, n'est-ce pas, mon cher monsieur Bazard? Par conséquent, les encyclopédistes ne furent que des mutins, auxquels on eût dû fermer la bouche, et qui, dans tous les cas, n'avaient aucune raison de reparaître sous la bonne et si raisonnable Restauration. Aussi, les judicieux saint-simoniens disaient, et disent encore, préface de l'*Exposition :*

« Nos cinq dernières séances sont consacrées en entier à poser « les termes du problème suivant: L'HUMANITÉ A-T-ELLE UN AVENIR « RELIGIEUX? Pour cela, il nous fallait repousser avant tout les « fins de non-recevoir opposées à la discussion même de cette « immense question, et qui prennent leur base dans la haine « dont toutes les religions du passé sont enveloppés, haine qui « règne encore, sinon dans les sommités de la génération *actuelle* « (nous voulons dire de la jeunesse), du moins parmi *les élèves* « *décrépits de* VOLTAIRE et de l'Encyclopédie.....»

Voltaire et l'Encyclopédie, fi donc! Bien mieux valent de Maistre et Bonald, l'auteur du *Pape* et l'auteur de la *Législation primitive.* Bazard lisait ceci, *Exposition*, 16e séance:

« Essayez donc, superbes contempteurs des *rêveries* religieu- « ses, de rédiger, si vous pouvez, votre acte de foi, ou plutôt « d'incrédulité, votre théorie morale, catéchisme des égoïstes; « voyez si cent personnes seulement consentent à les apprendre « *par cœur*, à les réciter et commenter chaque jour avec joie; « faites encore un effort, entonnez un *Te libertatem laudamus*, « mais tremblez si votre hymne a trouvé des échos.

« C'est à toi seul, mon ami, que je peux dire de pareilles « choses; Dieu me garde de parler aujourd'hui du *Credo*, du « *Pater* et du *Te Deum* à ton frère! à ton frère qui connaît « HOMÈRE et n'a pas lu la BIBLE; à ton frère qui sait par cœur « VIRGILE et plusieurs passages de CICÉRON, mais qui n'a pas « ouvert saint PAUL et saint AUGUSTIN; à ton frère enfin qui a « lu HELVÉTIUS, DUPUIS, VOLNEY et même DULAURE, mais qui ne « connaît l'Évangile et le Catéchisme que par VOLTAIRE, et se « glorifiait l'autre jour devant toi de n'avoir jamais jeté les « yeux sur de pareils livres.

« Sourions à notre tour de pitié, ou plutôt gémissons ensem- « ble, en voyant les tristes fruits de notre éducation classique, « et l'orgueilleuse suffisance de ces hommes, si savants sur le « passé de l'humanité, qui connaissent à fond *un* ou *deux* « siècles de la Grèce et de Rome, et leur cher dix-huitième « siècle, et qui n'ont sur les rayons de leur bibliothèque (comme « a dit DE MAISTRE en parlant de celle de Voltaire) aucun des « GRANDS LIVRES des destinées humaines.....

Digitized by Google

« Ton frère, me dis-tu, vient de faire un prodigieux effort; « il a consenti à ouvrir DE MAISTRE; il t'a promis de lire LA-« MENNAIS, et, dans l'intervalle de la loi départementale et du « budget, *qui l'absorbent*, il a consacré quelques instants à « feuilleter Ballanche. C'est beaucoup, et je t'en félicite.....»

Quel ton! Et comme cela a bien l'air d'avoir été écrit de Saint-Sulpice!

V.

APRÈS LA ROBE D'HILDEBRAND, LA JAQUETTE D'ENFANTIN.

Mon Dieu, oui, nous le voyons par les oeuvres de Saint-Simon, par les discours de Bazard, nous le voyons par les actes d'Enfantin, nous le voyons par les institutions d'Auguste Comte, un homme saturé de saint-simonisme, et qui lui doit tout, excepté quelques-unes de ses excentricités, le rêve saint-simonien, au point de vue religieux, c'est l'unité, c'est l'omni-pouvoir du sacerdoce transformé, c'est l'absorbtion future de toute pensée individuelle dans le symbole commun, c'est une théocratie sans Dieu, c'est un papisme sans dogmes, c'est, en principe, la destruction absolue de la liberté des âmes!

J'avoue que j'ai été épouvanté de ces doctrines, de ces tendances, quand je les ai connues; j'avoue que tout mon être s'est soulevé contre cette ridicule prétention de remplacer, en la recommençant, cette chose morte ou mourante qu'on appelle la domination des esprits.

Enfant, adolescent, je croyais trouver, chez les novateurs contemporains, et particuliérement chez les saint-simoniens, un point de départ bien simple, qui est celui-ci: Égalité des esprits devant l'infini; nul enrégimentement forcé; nulle contrainte; libre association de ceux qui voudront prier de la même façon, méditer dans la même direction; la cité, la patrie, qui ont leur base uniquement dans l'homme, sont étrangères à ces choses.

Je croyais tout cela, et, en arrivant, plein de confiance, qu'est-ce que je trouve? Des hiérarchiseurs, des dominateurs, des fabricateurs de symboles, des récitateurs de formules consacrées, des imitateurs du sacerdoce égyptien: thibétain ou japonais, un grand Lama et de petits brahmanes, des *confessions secrètes* qui sont *dévoilées*, le régime de la coulpe monacale, des prieurs et des post-prieurs, des gens qui font des conciles pour décider de la verité inconnue par assis et levé des inventeurs de genèses, des jeunes gens de vingt ans qui se font

Digitized by Google

gravement appeler: MON PÈRE! des disciples hébétés qui croient *à priori*, des hommes de quarante ans qui revêtent solennellement des jaquettes excentriques, des pastiches d'Hildebrand, des singes de Loyola!

Je ne ne sais où m'entraînerait le sentiment qui me domine; je vais citer: cela refroidit; le lecteur appréciera.

Bazard, *Exposition*, 1re année, 2e séance:

«Nous vous avons épargné toutes les douleurs que l'on éprouve «en pénétrant dans l'intimité des ces familles sans foi, sans «croyances, qui, repliées sur elles-mêmes, ne se rattachent «plus à la société que par le lien de l'impôt. Nous n'avons «rien dit de cette époque sanglante ou l'équipage révolté brisa «le gouvernail avant d'en avoir construit un meilleur. Nous «aurions pu vous montrer l'autel profané par la scandaleuse «*concurrence des cultes*, ou renversé par l'athéisme, et les «débris du sceptre dispersés entre mille mains, comme on voit, «après une victoire, les soldats se partager les dépouilles du «vaincu. Mais nous avons pensé que vos esprits, une fois «désenchantés de cette merveille de liberté, au nom de laquelle «tout est permis, sauraient apprécier comme les nôtres, tout «ce qui ressort de cette funeste métaphysique.»

Ailleurs, *Introduction:*

«Nos mœurs philosophiques, aussi bien que nos passions «politiques, nous ont habitués, depuis quelques siècles, à voir «dans un *maître* un tyran, un despote; à établir sur le ter- «rain de la science un système de *souveraineté individuelle*, «constituant la lutte entre toutes les intelligences; chacun pré- «tendant trouver en lui-même le maître et l'élève, au moyen «de la double révélation et de l'action réciproque de la *con- «science* et de la *raison*, divinités mystiques de l'ontologie «moderne.»

Maintenant que mes citations m'ont refroidi, je reviens à la discussion. Les reproches que j'ai adressés aux saint-simoniens, à propos de leurs tendances théocratiques, ils les ont mérités dans le fait. Les scènes de Ménilmontant, et particulièrement cette séance solennelle où Enfantin, en robe de pontife, indiqua à chacun de ses disciples la tâche qui lui était dévolue, en ayant soin de les prévenir cependant «qu'il n'était pas UN DIEU», ont une teinte brahmanique qu'il est impossible d'accepter. Toutefois, je reconnais que l'école n'était pas, il s'en fallait bien, mal intentionnée, et que ses chefs, au fond, avaient plus d'AMOUR, pour employer leur langage, que de désir du COMMANDEMENT. Aussi, quand je m'irrite contre eux, il y a devoir pour moi de le déclarer, c'est contre une direction mauvaise qu'ils

Digitized by Google

prennent, contre les fautes de leur jugement, et non contre leurs desseins, qui sont presque toujours honorables.

Les saint-simoniens croyaient, pour me servir de leur expression, que l'humanité a un *avenir religieux*, et ils se demandaient, comme Bazard, *Exposition*, 13e séance:

« La religion doit-elle se réduire à une conception, à une « contemplation purement individuelle? Doit-on ne la concevoir que comme une pensée intérieure, isolée dans l'ensemble « des sentiments, dans le système des idées de chacun, sans « influence sur ses actes sociaux, sur sa vie politique; ou bien « cette religion de l'avenir ne doit-elle point se produire, comme « l'expression, comme l'explosion de la pensée collective de « l'humanité, comme la synthèse de toutes ses conceptions, de « toutes ses manières d'être; ne doit-elle pas prendre place dans « l'ordre politique, et le dominer tout entier?»

A ces questions, l'école de saint-simon répondait: Il y a un *avenir religieux unitaire;* il faut créer une religion qui remplace réellement le catholicisme, et qui, meilleure que lui, fasse l'unité comme lui.

Suivant moi, ils se trompaient. La religion tend à se résoudre dans les petites associations libres. Pourquoi leur ai-je dit ma pensée si durement? Eh, mon Dieu! parce que les extrêmes se touchent, parce qu'en demandant l'unité dans la raison, ils ont parfois écrit comme Fréron-Veuillot et comme Patouillet-Gaume demandant l'unité dans autre chose; et cela crispe, d'entendre un écho, même lointain, de Patouillet-Gaume et de Fréron-Veuillot!

Que les dignes saint-simoniens me pardonnent mes vivacités: au fond, c'est à Fréron que tout cela s'adresse.

VI.

DOGME SAINT-SIMONIEN.

Pour Saint-Simon, le dogme métaphysique importait peu: il n'y comprenait pas grand'chose. La philosophie se résumait à ces quatre lignes du Nouveau Christianisme: « Certainement, « tous les chrétiens aspirent à la vie éternelle; mais le seul « moyen de l'obtenir consiste à travailler dans cette vie à l'ac« croisement du bien-être de l'espèce humaine (1)»

(1) Les mots soulignés ici sont aussi soulignés dans l'auteur. Les saint-simoniens étaient des *souligneurs* forcenés; leurs livres sont bariolés de caractères divers. M. Émile de Girardin n'est que leur élève à cet égard. (*Note pour délasser le lecteur.*)

Digitized by Google

En somme, la religion, pour les saint-simoniens, n'était que l'ensemble de l'activité humaine, relié, cimenté par un sentiment de justice. Écoutons Bazard:

« La religion de l'avenir sera plus grande, plus puissante que « toutes celles du passé; elle sera, comme celles qui l'ont pré- « cédée, la *synthèse* de toutes les conceptions de l'humanité « et, de plus, de toutes ses manières d'être; non-seulement elle « dominera l'ordre politique, mais l'ordre politique sera, dans « son ensemble, une institution religieuse; car aucun fait ne « doit plus se concevoir *en dehors de Dieu*, ou se développer « *en dehors de la loi;* ajoutons enfin qu'elle embrassera le « monde entier, parce que la loi de Dieu est universelle.»

Ailleurs, Bazard dit qu'il faut « élever tous les hommes, en « leur qualité d'hommes, c'est-à-dire d'êtres *sociaux* ou *reli-* « *gieux*»; et il ajoute: « Ces deux termes, pour nous, sont « synonymes, parce que nous étendons la signification de l'un « et de l'autre.»

Cela, en bon français, veut dire, surtout dans la bouche d'hommes qui ne voyaient Dieu que dans un panthéisme assez vague: la religion, c'est l'ordre, c'est le règne du droit par la loi juste, c'est le régime de la liberté respectant la liberté, c'est la morale humanitaire, c'est la grande, la vraie démocratie, obligeant l'individu comme le corps social.

Toutefois, les saint-simoniens voulaient un peu de métaphysique; ils l'ont fait bien voir à Auguste Comte, qui a quitté leurs rangs précisément à cause de ce brin d'ontologie qu'ils prétendaient conserver.

Voyons donc un peu quelle était cette métaphysique.

J'ai prononcé le mot: un brin d'ontologie. C'est un brin, en effet, un brin si ténu, si fin, qu'on ne sait vraiment pas ce que c'est. Ce sera, si l'on veut, de la philosophie, de la théologie en jeux de mots. Citons seulement quelques traits de la théodicée saint-simonienne.

Sur Dieu,

Bazard dit, *Exposition*, 1re année, 13e séance:

« Les époques critiques ont toujours été irréligieuses.....

« Dès que Dieu cesse d'habiter le cœur de l'homme, toute « moralité aussi s'en retire, car il n'y a de moralité pour lui « qu'autant qu'il se conçoit une destination, et il ne peut s'en « concevoir qu'en Dieu.

A la 7e séance de la 2e année:

« Tout état organique des sociétés humaines est la consé- « quence, la représentation d'une CONCEPTION RELIGIEUSE. Si « l'ORDRE social est *successif*, c'est que l'homme ne parvient

Digitized by Google

« que *successivement* à connaître Dieu et, en DIEU, le phé-« nomène de sa propre existence, sa destination, de telle sorte « qu'à la rigueur on pourrait dire que L'HOMME EST UN ÊTRE RE-« LIGIEUX QUI SE DÉVELOPPE.»

Voyons maintenant quel est ce Dieu sans lequel rien ne peut aller. Je lis, 2e année, 7e séance:

« DIEU est *un*, DIEU EST TOUT CE QUI EST; tout est en lui, « tout est par lui, tout est lui. DIEU, L'ÊTRE INFINI; universel, « exprimé dans son UNITÉ VIVANTE et active, c'est L'AMOUR infini, « universel, qui se manifeste à nous sous deux aspects princi-« paux, comme *esprit* et comme *matière*, ou, ce qui n'est que « l'expression variée de ce double aspect, comme *intelligence* « et comme *force*, comme *sagesse* et comme *beauté*. L'homme, « représentation finie de l'être infini, est comme lui dans son « UNITÉ active, AMOUR; et dans les modes, dans les aspects de sa « manifestation, *esprit* et *matière*, *intelligence* et *force*, *sagesse* « et *beauté*..... L'esprit et la matière, sur lesquels tant de « discussions se sont engagées et se perpétuent encore, ne sont « donc point deux vérités réelles, deux substances distinctes, « mais seulement deux aspects de l'existence, infinie ou finie, « deux abstractions principales à l'aide desquelles nous *analysons* « la vie, nous divisons l'unité pour la comprendre.»

Voilà qui sent fortement le panthéisme, disait-on à Bazard; il répondait, 2e année, 8e séance:

« Assurément, si ce mot n'avait d'autre sens que celui de « son étymologie, nous ne verrions aucune raison de le repous-« ser: toutefois, même en ce dernier sens, il ne saurait nous « convenir, car il n'exprime point la VIE, il ne présente aucune « idée de DESTINATION pour l'homme, et c'est là surtout ce que « doit exprimer le nom de toute CONCEPTION RELIGIEUSE.»

Je crois que quand on a un dieu aussi vague, il ne peut plus servir qu'à la poésie. Enfantin s'en est admirablement servi sous ce rapport, dans sa belle Genèse saint-simonienne, où je lis ceci:

« Ecoutez!

« J'ai vu dans la nuit des temps anciens des choses mer-« veilleuses.

« La Terre disait à Dieu, au sein duquel elle circulait: Le « bien-aimé viendra-t-il bientôt?

« Dieu lui disait: Je ne le susciterai pas encore, car tu n'as « pas un arbre à l'ombre duquel il se repose, pas un animal « dont la chair ou le lait le nourrisse.....

« Et la terre tournait.

Digitized by Google

« Elle amoncela de gigantesques arbrisseaux, des fougères plus « grandes que les hautes futaies....

« Fière alors de son ouvrage, elle se retourna de nouveau « vers Dieu, et lui dit: Viendra-t-il bientôt?....»

C'est bien charmant; et dirait-on que cela a été érit par un grand Lama, qui avait l'air de s'adorer lui-même!

VII.

THÉOCRATIE SAINT-SIMONIENNE.

Bazard, 2e année, 9e séance:

« Aujourd'hui, dans les sociétés européennes les plus avan- « cées, on ne comprend guère sous le titre de politique que la « détermination théorique, ou bien encore la pratique de quel- « ques formes gouvernementales, dont l'action est généralement « considérée comme devant se réduire à un résultat à-peu-près « négatif, celui d'empêcher les attentats *violents* envers les per- « sonnes ou les propriétés. Le grand objet, l'objet avoué de la « science politique moderne est de trouver les combinaisons les « plus propres à resserrer dans cette limite l'action des gouver- « nements.»

Le système saint-simonien est bien différent; même auteur, même lieu:

« Pour nous, le SYSTÈME POLITIQUE embrasse L'ORDRE SOCIAL tout « entier; il comprend la détermination du BUT d'activité de la « société, celle des *efforts* nécessaires pour l'atteindre; la DIREC- « TION à donner à ces efforts, soit dans leur *division*, soit dans « leur *combinaison;* le RÈGLEMENT de tous les actes *collectifs* « ou individuels; celui enfin de toutes les RELATIONS des hommes « entre eux, depuis les plus *générales* jusqu'aux plus *particu-* « *lières*.»

Ainsi voilà qui est clair: *jusqu'aux plus* PARTICULIÈRES. C'est rassurant.

Voici le tableau général de la société:

« La religion ou la morale, la théologie ou la science, le « culte ou l'industrie, tels sont les trois grands aspects de « l'avenir. Les prêtres, les savants, les industriels, voilà la « SOCIÉTÉ.»

Qui dominera tout cela? Lisez:

« De même que le PRÊTRE représente l'UNITÉ DE LA VIE, il re- « présente aussi l'UNITÉ APOSTOLIQUE. Le *savant* et l'*industriel* « sont égaux à ses yeux, car tous deux reçoivent immédiatement « de lui leur mission, leurs inspirations.»

Digitized by Google

Ainsi, nos actions *les plus particulières* seront réglées, et elles le seront par le sacerdoce. Je le répète, c'est rassurant.

Une seule considération peut atténuer des prétentions aussi déraisonnables: c'est que, d'après mon auteur lui-même, la *religion*, c'est la MORALE, la *théologie*, c'est la SCIENCE, et le *culte*, c'est l'INDUSTRIE. J'espère, que quand les choses en seront venues là on n'aura plus rien à craindre de la bonzomanie. Ainsi soit-il.

VIII.

MORALE SAINT-SIMONIENNE.

Je ne me voile point la face pour parler de la *réhabilitation de la chair*. Il y avait longtemps déjà qu'elle était réhabilitée, quand Bazard et Enfantin ont osé formuler ce que tout le monde pensait; et j'affirme que l'épouvantement de notre siècle, dans cette circonstance, est une hypocrisie à laquelle; pour ma part, je ne participerai pas.

Distinguons cependant. Il y a la *réhabilitation de la chair* selon le PÈRE Bazard, et la *réhabilitation de la chair* selon le PÈRE Enfantin.

La première, qui s'impose à toutes les intelligences, se résume à ceci, *Exposition*, 2e année, 7e séance:

«Il est évident que, si l'on doit reconnaître aujourd'hui que «la *chair*, que la matière n'est comme l'*esprit*, qu'un des «aspects, une des manifestations de l'ÊTRE INFINI, de la sub«stance universelle, on doit reconnaître aussi que ce *dualisme* «disparaît, et avec lui l'*antagonisme* qui s'est perpétué jus«qu'ici....

«En se développant *matériellement*, l'homme n'accomplit «pas moins une OEUVRE RELIGIEUSE, il ne se rapproche pas moins «de DIEU qu'en se développant *spirituellement*.»

La seconde, que Carnot appelait le *Code de la Promiscuité*, la *Réglementation de l'Adultère*, a été exposée par Enfantin en mille manières, lors des prédications sur et pour le divorce, lors de l'attente de la MÈRE, de la FEMME-PRÊTRE, qui devait donner au monde le *Code de la Pudeur*.. Je ne veux pas trop insister sur ces fantaisies d'une nature riche et ardente, qui voulait essayer de faire entrer dans les moeurs la glorification et l'apothéose du bonheur, de la joie, du luxe, des fêtes, de la galanterie, de l'action sociale de la beauté, de toutes les pompes de ce satan qu'on appelle le plaisir. Il y avait là quelque chose qui, dans une certaine mesure, sera

Digitized by Google

peut-être vrai un jour, quand la douleur, quand le malheur, quand la résignation, n'auront plus besoin de courtisans. Quelques-uns l'ont pensé, par exemple d'Eichthal, Duveyrier, Michel Chevalier, Laurent, Olinde Rodrigues, Talabot, qui restèrent avec Enfantin après la scission des *moralistes*, tels que Pierre Leroux, Carnot, Fournel, Cécile Fournel, Jean Reynaud, etc.

Que pensait donc le PÈRE Enfantin? Demandons-le à Bazard, *Discussions qui ont amené la séparation*, etc., page 2:

« Il prétendait que l'intimité entre les sexes, considérée « aujourd'hui comme n'ayant de légitimité, de sainteté, d'élé- « vation que dans le mariage, ne devait plus être exclusive « entre les époux; que le supérieur, par exemple (le prêtre ou « la prêtresse), pouvait et devait provoquer et établir cette inti- « mité entre lui et ses inférieurs, soit comme moyen de satis- « faction pour lui-même, soit dans le but, en déterminant, de « la part des inférieurs, un plus grand attrait pour sa personne, « d'exercer une influence plus directe et plus vive sur leurs « sentiments, leurs pensées, leurs actes, et conséquemment sur « leur progrès.

« Cette conception fut présentée d'abord par Enfantin, et « selon ses expressions, comme la transformation de l'ancien « *Droit du Seigneur.* . . . . »

Cher monsieur Enfantin, voulez-vous? Évitons les seigneurs, aussi bien que les réglements et les hiérarchies, en amour comme en toute autre chose. Groupons-nous, tous égaux, tous frères, tous purs, simples et fiers comme le veut la nature, loin des bonzes et des lamas, sous le drapeau de la loi la moins compliquée qu'il sera possible, et de la liberté la plus étendue qui se puisse imaginer!

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Pierre Leroux.

Deus ille noster Plato.

(CICÉRON.)

PIERRE LEROUX, *interrompant avec vivacité :* Vous exposez là une doctrine que vous avez développée devant le collége, et qu'il a unanimement réprouvée ; je suis venu ici pour le déclarer, je vais me retirer.

PÈRE ENFANTIN : Voilà l'homme (*montrant Pierre Leroux*) qui représente le mieux la vertu.

(*Séances de la religion saint-simonienne, discussions sur le mariage.*)

Je me promenais seul, un jour d'été, dans le parc de Saint-James, à Londres. Dans une allée longue et étroite, qui est du côté de Westminster, je vis venir de mon côté un homme qu'il me sembla reconnaître. Il était de haute taille, gros, presque trapu, aux épaules platoniciennes, à la nuque grasse et épaisse. Ses longs cheveux grisonnants et sa barbe mal peignée dénotaient l'homme dépourvu des soins de l'extérieur. Il était vêtu presque misérablement. Sa vaste redingote, en forme de sac, portait les traces de la vétusté et presque de l'indigence.

C'était bien lui, c'était Pierre Leroux. Il allait, mélancolique et solitaire, marmotant quelque grande pensée, quelque noble inspiration, peut-être quelques douces plaintes, comme en peut faire une des plus bienveillantes natures qu'ait jamais produites l'humanité.

Je n'avais jamais eu de relations avec le grand philosophe ; je ne crus pas devoir l'aborder ; mais, au moment où je passais à côté de lui, au moment où je le saluais intérieurement de l'esprit et du cœur, comme je fais toujours aux personnes sublimes et saintes, il tourna les yeux vers moi, et reconnaissant que j'étais français (cela se reconnaît facilement à Londres) il me fit un signe de main, accompagné d'un sourire plein de bonté, comme pour saluer en moi la chère patrie.

Une grande envie me prit, d'aller toucher cette main qui a écrit des choses immortelles ; mais comme je n'aime pas les *reconnaissances* ni les déclinaisons de nom, je résistai à mon dé-

Digitized by Google

sir, et je m'éloignai, profondément ému de voir ce puissant penseur, cet homme si aimant et si pacifique, dans la pauvreté et dans l'abandon.

✲

L'espace me manque pour apprécier Pierre Leroux dans l'ensemble de son oeuvre, comme philosophe et comme socialiste. Je ne puis même donner une idée complète de ses théories religieuses. N'ayant que quelques pages à lui consacrer, il faut que je me borne à l'indication de ses tendances et de ses idées les plus fondamentales.

✲

Je caractériserais volontiers le génie de Pierre Leroux par une comparaison: c'est un autre Leibnitz au XIX^e^ siècle, moins les sciences mathématiques, plus les sciences sociales. Il a de Leibnitz la prodigieuse lecture, l'universalité philosophique; il en a également le peu de rigueur au point de vue des conséquences pratiques et des conclusions. Ces deux rares éruditions ont même encore cela de commun, qu'elles ne sont pas toujours d'une grande sûreté. Enfin, il semble que ce qui domine, chez l'un et chez l'autre de ces deux hommes illustres, c'est une sorte de tendance théologique, qui en fait comme deux prêtres dans le laïcat.

Mais, laissons cette comparaison, que je le sens, est inexacte à bien des égards, et par laquelle j'ai voulu seulement donner une ouverture première sur mon philosophe, et tâchons de caractériser l'esprit de son oeuvre elle-même.

Dans la spéculation, Pierre Leroux se distingue par l'alliance de la raison et du sentiment. Ce n'est pas un penseur d'un esprit exact, qui pèse et juge; en tout, il sacrifie considérablement à l'enthousiasme. Il a ouvert son âme à ce sujet lorsque, dans son livre contre l'école de M. Cousin, *Réfutation de l'éclectisme*, il a déclaré que « la philosophie, dans son opinion, « participe à la fois de l'*art* ou du *sentiment* et de la *science* « ou de l'*inspiration*. »

Le secret de son génie, qu'on a généralement trouvé confus et trop peu logique, est dans ce mot.

Dans la pratique, en politique, en socialisme, en religion, en tout, la tendance de Pierre Leroux a été de marier la Fraternité à la Liberté individuelle, l'idée communautaire et organisatrice à l'idée du droit des personnes. Il a déployé, pour

Digitized by Google

opérer théoriquement cette alliance, des ressources infinies de science, de sensibilité, de style; malheureusement, les applications, les résultats catégoriques, ne l'ont jamais suffisamment préoccupé, et c'est par là, par ce côté faible, que son terrible adversaire, Proudhon, est entré dans son riche domaine, et, d'une main impitoyable, y a mis tout sens dessus dessous. Mais Proudhon a été, en cela, bien injuste: il a frappé l'un de ses maîtres, l'un de ses inspirateurs; il a essayé de ridiculiser un grand homme, avec lequel la postérité, pourrait bien quelque jour le contraindre à fraterniser, dans le même panthéon, comme elle a fait à Voltaire et à Rousseau.

✲

Si, dans ses théories, Pierre Leroux a fait leurs parts respectives à la raison et au sentiment, à l'individualisme et au communautarisme, si, par conséquent, sa doctrine est une sorte d'éclectisme entre le mysticisme et le rationalisme pur, d'un côté, et la Fraternité et la Liberté, de l'autre, il faut ajouter que ce qui domine chez lui, c'est la faculté sentimentale, la faculté aimante, unifiante. Il est véritablement, en ce siècle, la voix de l'amour humain. C'est lui qui a jeté dans le monde des esprits, ou du moins qui a donné leur sens nouveau et leur popularité pleine d'avenir, à une foule de mots qui sont des révélations: l'Humanité, la Solidarité, l'Idée Sociale, etc., etc. Il a incarné en lui, mieux qu'il n'avait été fait encore, cet humanitarisme qui, depuis la révolution française, était à l'état latent dans le mouvement de la génération nouvelle, et à l'état incomplet encore dans les écoles des novateurs tels que Fourier et Saint-Simon.

Nul n'a aimé les hommes, pas plus dans l'histoire que dans la réalité actuelle, comme a fait ce philosophe de la bonté. Cela est si vrai, que j'ai vainement cherché dans ses livres cet exclusivisme passioné et parfois amer contre telle ou telle ère, contre telle ou telle personalité historique. Le sentiment de «l'Homme-Humanité», comme il s'exprime, est si profond chez ce noble cœur, que sa tendresse ne se dément jamais dans ses études sur le passé, et qu'il a besoin, en quelque sorte, de pardonner quand il ne bénit pas.

Chose considérable! Il ne résulte pas chez lui de cette tendance, comme il arrive chez une foule de petits penseurs superficiels de notre époque, un optimisme lâche et inintelligent. Il a les haines intellectuelles bien vigoureuses; il l'a suffisamment montré dans sa lutte contre l'école démoralisante de M.

Digitized by Google

Cousin; mais il conserve toujours dans ses appréciations un fond de bienveillance, et il ne lui arrive jamais, comme cela est arrivé à Proudhon, par exemple, à l'égard de Rousseau et de plusieurs personnages de la Révolution, d'insulter à une vertu relative, à une belle oeuvre partielle. Il est tolérant d'une tolérance profondément éclairée, et juste d'une justice merveilleusement impartiale, comme doit l'être, en effet, un génie qui voit les choses jusqu'au bout et jusqu'en haut, comme doit l'être un cœur assez large pour battre à l'unisson du cœur de l'Humanité, telle qu'elle se manifeste dans l'ensemble de ses générations.

✱

Voyons, d'abord, ce que croit Pierre Leroux sur les choses qui regardent la religion; nous verrons ensuite comment il conçoit l'organisation du culte.

La religion, pour Pierre Leroux, n'est pas la relation du monde d'ici-bas à un monde, à une vie de là-haut. La religion qu'il veut, c'est la *religation des hommes* par le sentiment des grandes choses humaines, c'est la fusion des pensées individuelles sur un terrain commun d'aspirations semblables vers la justice, l'égalité, la bonté. Il écarte les religions révélées; mais il croit à une religion humanitaire, pour l'institution de laquelle on procéderait par la raison, en dehors de toute mystification révélationiste, comme ont procédé Carondas, Zaleucus et Confucius.

On comprend que, d'après cette donnée, la religion c'est la vie sociale elle-même dans toutes ses manifestations. Synthétiser les résultats les plus élevés de la *science naturelle :* voilà le dogme. Sanctifier tous les *actes* importants de l'homme: voilà le culte.

En résumé, il y a deux tendances dans la philosophie moderne. L'une, est représentée par Bayle, Voltaire et, en général, par tout le XVIII^e^ siècle: elle consiste à isoler les esprits dans une sorte de scepticisme; l'autre, est représentée par Spinosa, Rousseau, les révolutionnaires de l'école de Robespierre, les théophilantropes: elle consiste à essayer de provoquer une Unité nouvelle dans la pensée, à défaut des vieilles crovances éteintes. Pierre Leroux partage cette seconde tendance. Il appelle l'autre, la tendance individualisante, une sorte d'*athéisme moral*, qu'il regarde comme aussi dangereux intellectuellement, que peut l'être, dans les choses politiques et économiques, la théorie de la Liberté poussée jusqu'au paradoxal Laissez faire,

Digitized by Google

autrement dit l'*athéisme social.* On voit que cette idée est prise toute entière de l'école de Saint-Simon.

Ainsi, le sens fondamental de la religion de Pierre Leroux, c'est de nier l'individualisation des esprits, et de vouloir, au contraire, contribuer à leur unification.

Je le répète, cette unification des âmes humaines n'aura pas pour objet un théologisme nouveau; elle aboutira à l'humanisme, à la consécration des choses qui sont à la portée de l'homme.

Pierre Leroux éclaire lui même sa pensée en déclarant que ce qu'il rêve, c'est ce que voulait Robespierre, lorsqu'il disait, le 8 thermidor, la veille de sa chûte:

«Il faut élever à la hauteur d'une religion cet amour sacré «de la patrie et cet amour plus sublime et plus saint de l'hu«manité, sans lequel une révolution n'est qu'un crime éclatant «qui détruit un autre crime.»

Sanctifier la vie de l'individu et le régime social, en vue de rendre les hommes meilleurs et plus heureux: c'est le résumé de toutes ces grandes aspirations, qui se trouvent non seulement chez Pierre Leroux, mais chez tous les penseurs libres du siècle. On verra une application frappante de cette tendance chez M. Auguste Comte, qui n'est, en somme, que Pierre Leroux, purgé de ce qui, en son *naturalisme*, lui reste encore d'ontologie ou de métaphysique trans-sensible.

Qu'est-ce donc qui lui reste encore d'ontologie? Le voici.

Sur Dieu:

Pierre Leroux paraît s'être arrêté à une sorte de panthéisme matérialiste et trinitaire. Il manque totalement de rigueur sur ce point. Il se noie dans les mots. Au livre VI de l'*Humanité*, il insiste sur un Dieu immanent dans l'univers, «immanent et non séparé», dont il dit «Notre père qui est partout», et auquel il attribue l'idée de trinité, en développant cette théorie, que la grande âme du monde est un fluide unique en substance, lequel se manifeste sous le triple aspect de la lumière, de la chaleur et de l'électricité.

Ce sont ces sortes de jeux de mots qui ont conduit M. Pierre Leroux à ces célèbres conclusions triadiques, qu'il a formulées parfois avec une certitude assez bizarre, par exemple lorsqu'il dit, dans la *Réfutation de l'éclectisme:* «La Trinité est philosophiquement vraie.»

La notion de trinité est aussi appliquée par lui à l'âme humaine, parce que l'âme humaine est sensation-sentiment-connaissance.

Je le répète, ce sont là des jeux de mots, dont la pensée contemporaine est déjà bien loin.

Digitized by Google

Quant à la destinée de l'âme, Pierre Leroux se distingue de tous les métempsycosistes actuels. Il ne veut pas, comme Jean Reynaud, comme Pelletan et les autres, que nos esprits voyagent de sphère en sphère; il aime trop sa chère Humanité pour la quitter ainsi, pour lui être infidèle. Dans plusieurs chapitres du livre de l'*Humanité*, il s'efforce de prouver la métempsycose pythagoricienne, la métempsycose déterminée, d'homme à homme. Je lis, à peu près textuellement, au chapitre XII:

« Un enfant va naître; pourquoi refuseriez-vous au créateur « le pouvoir de faire renaître dans cet enfant un homme ayant « déjà vécu autérieurement?

« Cette résurrection est-elle donc impossible à celui qui peut « donner la vie? Celui qui peut faire naître ne peut-il pas « faire renaitre? . . . . . »

Sur ce sujet, Pierre Leroux déploie toute son érudition, et il dit des choses si curieuses et si touchantes, que, tout en ne croyant pas précisément au *circulus*, en ce qui touche la métempsycose, je me rappelle que, dans le temps, j'avais une incroyable envie d'y entrer, dans ce *circulus!*

Voilà la philosophie religieuse de Pierre Leroux: comment en comprend-il maintenant la réduction à l'état de culte?

Entend-il former une secte particulière? Nullement. A cet égard, il s'est expliqué en termes exprès dans son éloquent opuscule, intitulé: *D'une Religion nationale.* Cet opuscule conclut à une religion d'État.

Suivant l'auteur, qui diffère complètement en cela des tendances anglo-saxonnes, le *secticisme* est un état anormal. Il n'admet la concurrence des sectes que pendant les époques critiques, comme celle que nous traversons. En principe, il y est très opposé. La création de l'Unité religieuse est même, on peut le dire, une de ses idées pivotales, une de ses idées fixes.

« Il est bien évident, dit-il (ch. XIV. *De la Religion nationale*), que le principe actuellement régnant de la liberté « des cultes n'a qu'une valeur temporaire, et qu'il est incompatible avec un État bien organisé.»

Au chapitre XV du même ouvrage:

« Un culte national, des cérémonies publiques commandées « par le souverain; l'unité, pas de sectes; et puis l'individu « libre au milieu de ce culte auquel il contribue lui-même « comme membre du souverain: voilà une pensée nette, sans « ambiguité, sans ténèbres.»

Digitized by Google

Pour ce qui est d'être clair, c'est clair on ne peut plus, je l'avoue; la question est de savoir si c'est juste.

Je sais bien que le culte national, tel que l'imagine Pierre Leroux, sera extrêmement simple et rationel; je comprends qu'il sera difficile à un homme de refuser de prendre part à des actes, à des cérémonies, qui porteront le caractère de la plus large moralité, qui se baseront sur les idées humanitaires les plus incontestables; mais enfin, suffira-t-il bien que l'individu soit libre de penser, au milieu de l'orthodoxie, et ne convient-il pas qu'il ait le droit de s'associer, pour des pratiques spéciales, à ceux qui penseront comme lui? Pierre Leroux me semble avoir touché cette question dans un sens bien absolutiste.

Il y a plus. L'individu, bien loin de pouvoir former des associations indépendantes, ne sera même pas libre personnellement de s'abstenir du culte établi. Pierre Leroux distingue bien avec soin, sans doute, le *domaine individuel* et le *domaine collectif;* mais à quoi se réduira le *domaine individuel*, je le demande, quand je l'aurai parqué dans la citation suivante?

« S'il entre dans la volonté nationale d'avoir dans toute ville « et dans toute bourgade un représentant de la science et de « la moralité, chargé d'instruire et de moraliser le peuple, quel « citoyen aura à se plaindre, quand même, ce que je ne sup- « pose pas, la loi *l'obligerait* à aller écouter, certains jours de « fête, un orateur du peuple, *comme la loi l'oblige aujourd'hui « au service de la garde nationale?*»

Je le répète, M. Leroux a résolu bien absolutivement deux questions qui ne sont pas encore suffisamment mûres, et qui étaient plus loin encore de l'être en 1836 ou 1838: *Identification de la religion et de la philosophie*, et *identification du sacerdoce et de l'État.*

D'après ses prémisses, Pierre Leroux doit nier la liberté d'enseignement; il la nie. Je choisis, entre vingt autres, ce passage de la *Religion nationale*, chapitre X:

« Ainsi donc, omnipotence de la société sur l'éducation des « mineurs, mais liberté individuelle de penser et de croire pour « l'homme devenu majeur. Sur ce point capital, notre distinc- « tion du domaine social et du domaine privé résout le problème « tel que nous l'avons posé: une société complète, un homme « complet.»

Pierre Leroux a indiqué en plusieurs endroits, notamment dans le livre de la *Religion nationale*, que j'ai déjà cité plusieurs fois, et dans son *Projet de Constitution* de 1848, comment il conçoit ce grand culte national qu'il veut substi-

Digitized by Google

tuer à ce qui est. Le défaut d'espace ne me permet d'en mentionner ici que les bases fondamentales.

L'idée de culte suppose trois choses: un enseignement, un sacerdoce quelconque et des cérémonies. Voici comment Pierre Leroux a entendu ces trois côtés de la question.

L'enseignement, *Religion nationale*, chapitre VIII:

« 1° Ce que l'on a appelé Assemblée constituante, Convention, Chambre des députés, serait un concile; 2° les sciences « réunies aujourd'hui à l'Institut, sans lien commun et sans « conclusions, deviendraient des dogmes qui engendreraient de « soi un pouvoir éducateur.....»

Le Sacerdoce.

Pierre Leroux, on le conçoit, élimine la vieille idée du sacerdoce, *lien* entre la terre et le ciel inconnu. Il l'élimine formellement par des formules qui sont célèbres:

« *La société de l'avenir sera à la fois pape et empereur.*

« *Dans la société de l'avenir, chaque homme sera à la fois son pape et son empereur.*»

Le sacerdoce de Pierre Leroux est tout simplement un pouvoir éducateur, un corps enseignant, dont les membres sont fonctionnaires de l'état au même titre que les membres du corps judiciaire. Du reste, ils n'auront rien de plus sacré que les autres citoyens; ils seront, comme il dit, *primi inter pares.*

Venons enfin aux pratiques.

Elles sont de deux ordres: fêtes publiques, solennités nationales; puis, cérémonies qui consacrent les actes importants de la vie individuelle.

Pour les fêtes publiques, on en trouve quelque notion dans la *Constitution de* 1848; je ne puis y insister.

Les cérémonies du culte proprement dit, du culte qui se rapporte à la vie individuelle, seront les cérémonies civiles transformées et mises en rapport « avec la foi générale de l'humanité en ce temps.» Je lis, *Religion nationale*, chapitre XIII:

« Je suppose que la vérité religieuse, la foi, l'enthousiasme, « la poésie, la science, aient pris la place de l'ignorance et de « l'athéisme auprès du berceau, du lit nuptial et de la tombe, « ET QUE LA MUNICIPALITÉ SOIT DEVENUE CE QU'ELLE DEVAIT ÊTRE, UN « LIEU AUGUSTE, UN TEMPLE.....»

Je laisse le lecteur sous l'impression de cette dernière idée: je la crois très juste. Il faut que nos communes deviennent de petites oasis, riches, heureuses, des alvéoles charmantes de la grande patrie. Puis, il faut encore que nos mairies soient les lieux sacrés des municipalités transformées. Le jour où nous en serons là, nous aurons fait un immense chemin.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

M. Jean Reynaud.

Je vends la vie parfaite, la vie sainte et vénérable; qui veut l'acheter? Qui veut être au dessus de l'homme? Qui veut connaître l'harmonie de l'univers et revivre après sa mort?

(Pythagore dans LUCIEN, les *Sectes à l'encan.*)

M. Jean Reynaud est, dit-on, un riche philosophe qui vit loin de la foule, dans la simplicité.

Il ne s'est montré au public qu'en de rares circonstances, et toujours dans une demi-clarté qui a nui à sa renommée, en lui donnant une physionomie indécise, quoique originale.

Du temps de Louis-Philippe, M. Reynaud fonda de concert avec Pierre Leroux, la grande oeuvre de l'*Encyclopédie nouvelle*, qui est restée inachevée. Les articles signés de son nom furent très remarqués pour l'élévation des idées et la gravité du style, mais ils dénotaient un génie un peu flasque et un talent monotone.

En 1848, Jean Reynaud fut l'âme et la plume du ministère Carnot. Nommé représentant du peuple, il fut de ceux qui, après Juin, soutinrent la politique du général Cavaignac.

Rentré dans la solitude à la fin de l'Assemblée constituante, il se remit à ses travaux d'érudition, de science et de philosophie; on n'avait pas entendu parler de Jean Reynaud depuis cinq ans, lorsque, l'été dernier, les journaux annoncèrent un livre de lui, sous ce titre: *Philosophie religieuse, Terre et Ciel.*

Ce livre, *Terre et Ciel*, lu généralement par tout ce qui pense à Paris, a été apprécié très diversement. Avant de la connaître, j'en avais entendu porter les jugements les plus opposés. Ceux-ci me disaient que c'était une philosophie neuve et admirable. Tout à côté, on m'affirmait qu'il n'y fallait chercher qu'une oeuvre savante, mais faible d'idées. Les jeunes gens me vantaient l'éclat du style; les vieux reprochaient au philosophe d'être un peu nuageux. Les uns voulaient que ce fût un ouvrage de progrès, les autres, un ouvrage de réaction.

Enfin, je me décidai à lire le livre moi-même, et à me former un jugement d'après mes propres impressions.

Terre et Ciel se compose de 400 pages écrites avec une

Digitized by Google

élégance continue, dont il n'y a pas beaucoup d'exemples parmi les ouvrages de philosophie. M. Jean Reynaud est certainement un écrivain de grand mérite. Sa prose ample, nombreuse, poétique, un peu tendue, me semble n'être pas sans quelque analogie, quoique dans un ordre différent, avec celle de M. Edgard Quinet. Si je traçais un tableau des styles contemporains, j'inscrirais leurs deux noms l'un à côté de l'autre.

Il y a des endroits délicieux dans *Terre et Ciel*. Que l'on veuille bien me permettre quelques citations.

« L'année est une palingénésie perpétuelle. Le peuple des « végétaux, cette enveloppe vivante de notre globe, à laquelle « nous sommes si intimement liés par toutes nos habitudes et « par tous nos sens, est, par sa stricte obéissance à l'ordre « périodique des saisons, dans un état incessant de variation. « Avec elle varient nos intérêts, nos occupations, nos plaisirs. « Tantôt le temps des fleurs, tantôt celui des puissantes ver- « dures, tantôt celui des fruits; l'hiver même a sa grandeur, « lorsque, la campagne sévèrement couverte de son linceul blanc, « les fleuves silencieux et immobiles, les arbres élevant au-dessus « de la neige leurs fines ramures, chargées quelquefois des plus « éblouissantes broderies, le ciel, lui-même, devenu plus austère « jusque dans ses splendeurs, on dirait que la terre s'est mo- « mentanément dépeuplée et que la nature est dans une heure « de sommeil et de recueillement. »

Ailleurs :

« Profitons, si vous le voulez, pour reprendre notre entre- « tien, de la tranquillité de cette belle nuit. Elle semble faite « pour le favoriser. La terre a disparu dans l'ombre, et nous « n'apercevons plus autour de nous que les flambeaux du fir- « mament. Les poètes nous parlent des voiles que la nuit étend « dans le ciel : n'est-ce pas la nuit, au contraire qui enlève « ceux dont le ciel demeure couvert pendant le jour ? »

Plus bas :

« Ce qui m'y touche le plus (dans l'aspect du ciel étoilé), « ce n'est pas l'éclat de ces masses puissantes, ni les prodigieu- « ses distances qui les séparent l'une de l'autre, ni leur entas- « sement, ni les durées incomparables de leurs révolutions, ni « même la merveille de ces pâles nébuleuses, suspendues dans « les déserts de l'abîme et dont chaque poussière est un monde, « c'est la présence des âmes que réunissent autour d'eux ces « innombrables foyers. Je ne puis distinguer les populations, « mais je vois les fanaux qui les rallient, et j'admire que les « rayons que nous percevons ici soient aussi les rayons qui « éclairent tous ces frères célestes. Nous respirons tous ensemble

Digitized by Google

« dans la même lumière. Les scintillements des étoiles me sont « comme une image des regards qui se croisent de toutes parts « dans l'espace, et dont les plus clairvoyants descendent vrai- « semblablement jusqu'à nous et nous observent. Grâce aux « révélations de la nuit, nous sommes en mesure de comprendre « au juste où nous sommes: l'immensité s'anime, et, sous la « figure des astres, nous découvrons l'auguste assemblée des « créatures assises en cercle, sous nos yeux, sur les gradins « infinis de l'amphithéâtre de l'Univers.»

Voilà, tous le reconnaîtront, de la grande poésie, et, certes, Platon la signerait des deux mains.

J'en pourrais dire autant de la philosophie de Jean Reynaud: Platon la signerait.

C'est, en effet, une tête platonicienne que ce Jean Reynaud. Hardiesse des conceptions, tempérée par le respect des croyances établies, poétisation de la science, brillant des hypothèses, absence de logique dans les déductions, lucidité relative du style, éclat des images trop souvent prises pour des raisons démonstratives, rationalité vague dans la sentimentalité débordante: rien ne lui manque pour avoir le droit de s'aller asseoir, aux pieds du maître divin, dans les jardins d'Académus.

Jean Reynaud a entrepris une tâche bien singulière: il veut expulser du christianisme l'esprit d'Aristote qui s'y est implanté vers la fin de la période du moyen-âge, et substituer à cet esprit méticuleux, étroit, immobiliste, l'esprit platonicien qui a inspiré les pères, les docteurs et les conciles chrétiens dans l'église primitive. Dans la pensée du philosophe, il y aurait un lien assez étroit entre le tempérament platonicien et le tempérament gaulois, car, outre la philosophie de Platon, il s'appuie aussi sur ce qu'il appelle le vieil esprit de la Gaule; en sorte que, M. Jean Reynaud se présente à nous appuyé, d'un côté, sur le bras d'un académicien grec, et, de l'autre, sur le bras d'un vieux Druide. Salut à la triade vaporeuse!

Pour mieux expliquer ses idées, l'auteur de *Terre et Ciel* a établi un dialogue dont le premier interlocuteur est un philosophe, représentant Jean Reynaud et, dans sa personne, la triple alliance du platonisme, du druidisme et de l'esprit moderne, et dont le second interlocuteur est un théologien, qui représente l'immobilisme christiano-tridentino-péripatéticien, et qui, parfaitement assuré d'avoir toute la vérité dans sa manche, tout le droit dans son capuce, et le germe de tous les triomphes dans son scapulaire, affirme incessament que Rome a eu raison, que Rome a raison, que Rome aura raison et, bref, qu'aujourd'hui, comme hier, la prophétie du poète est véritable:

Digitized by Google

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

A ce théologien peu modeste, et surtout peu conciliant, le bon et doux fils de Platon et des Druides fait observer que l'esprit moderne a absolument besoin d'un peu de progrès dans les constitutions religieuses; il lui démontre que le système du moyen-âge est usé pour jamais; il l'objurgue avec tendresse, pour l'engager à condescendre en quelque façon aux nécessités morales et intellectuelles de l'époque: «Persévérez, lui dit-il, «dans la raideur de votre résistance, et vous périrez justement «par où a toujours failli ce superbe génie de Rome que vous «exaltez, par la dureté du cœur.»

Peine inutile! le théologien n'entend ni à *hue* ni à *dia*, et Jean Reynaud en est pour ses quatre cents belles pages de prose française, sans compter une gracieuse petite inscription de son livre à l'index de la sainte inquisition romaine, dont il va infailliblement recevoir communication, par les journaux, dans le courant du prochain été:

Tu regere imperio populos, Romane, memento!

Quelle est donc cette doctrine nouvelle que le philosophe Jean Reynaud veut insinuer dans le symbole si peu élastique du théologien Ledur-de-la-Sourde-Oreille?

Il y a vraiment d'admirables choses dans *Terre et Ciel*. La lecture de cet ouvrage rehausse l'esprit, et parfois, le transporte. Le chapitre intitulé: *La Terre*, contient particulièrement, tant au point de vue de la science qu'au point de vue de la métaphysique, des idées, des aperçus tout-à-fait splendides. Quant à moi, puisque les nécessités de mon sujet m'ont forcé à passer par-dessus les prescriptions relatives au détestable *ego*, que Pascal a stigmatisé en disant: «le moi est haïssable», je veux bénéficier ici de la licence que j'ai prise, et remercier personnellement mon auteur de la fête de cœur et d'esprit que son livre m'a donnée. Non, depuis longtemps, je n'avais fait de lecture qui m'eût ouvert de si larges horizons, qui m'eût bercé dans des rêves si magnifiques, qui eût imprimé à mon âme des élans aussi grandioses. En vous suivant dans les hauteurs de votre pensée, noble philosophe, j'ai eu de ces visions magiques que le talent supérieur peut seul découvrir aux yeux de l'intelligence, et j'ai senti en moi de ces ardeurs profondes que l'on ne saurait éprouver qu'en approchant des puissantes lueurs.

Ce qui distingue l'auteur de *Terre et Ciel* de tous nos au-

Digitized by Google

tres mystiques, c'est le caractère astronomique de sa théologie et de sa philosophie; c'est le sentiment extraordinaire qu'il a de la grande nature, du grand Cosmos universel. Je l'appellerais volontiers le Humboldt du monde mystique. Son dieu nous apparaît revêtu d'un manteau d'étoiles, tenant à la main le globe du soleil, et lui, prêtre de ce dieu étincelant, il s'offre à nous comme une âme sainte qui a voyagé à travers les plaines infinies de l'espace, écouté, dans les profondeurs de l'abîme cosmique, le bruit du roulement des sphères, et qui, maintenant, nous apportant des nouvelles des cieux étoilés, annonce la Parole, comme le législateur antique, avec un signe rayonnant sur le front.

Jean Reynaud a senti mieux que personne que, pour détruire les fausses notions théologiques, il importe souverainement, et avant tout, de détruire les fausses notions, les préjugés cosmogoniques et astronomiques. C'est là, en effet, un *sursùm corda* essentiel. Il faut jeter de l'air dans l'univers fermé des théologiens du moyen-âge, il faut reculer les cieux, grossir le soleil et les étoiles, rapetisser la terre comme il convient, pour avoir raison du *Deus ex machinâ* des cosmogonies enfantines. Je mets en fait que le *Micromégas* de Voltaire est la meilleure des introductions à la philosophie. M. Reynaud l'a parfaitement compris: *Terre et Ciel* est un autre *Micromégas*, tel que pouvait le concevoir et l'écrire un penseur de notre temps, un penseur sur l'âme duquel a passé le souffle sérieux du XIX^e^ siècle.

«Le moyen-âge, s'écrie-t-il, a pu se contenter de cette terre: «inexplorée, perdue dans le vague, sans autres bornes appa-«rentes qu'un océan inconnu, pleine de fables et de mystères, «elle se présentait alors aux imaginations comme une sorte d'im-«mensité. Mais pour nous, aujourd'hui, qu'est-ce que la terre? «un globe que nous roulons pour ainsi dire entre nos mains, «sur lequel notre compas se promène à volonté, dont nous «avons presque épuisé tout le détail, qui, disproportionné dès «à présent à l'ambition de nos voyageurs, ne sera bientôt plus «qu'un jouet pour les touristes, hors duquel, en un mot, «notre esprit, jaloux de découvertes, brûle à chaque instant «de s'élancer pour aller courir les profondeurs du Ciel. Con-«sidérons cette chétive machine, et considérons en même temps, «si nous le pouvons, la majesté de Dieu: jugerons-nous qu'un «objet qui nous paraît à peine digne de nous, soit fait pour «concentrer et rassasier les regards de l'être infini? croirons-«nous qu'un tel ouvrage soit assez magnifique pour avoir occupé «à lui seul, de toute éternité, la pensée du Créateur, et déter-

Digitized by Google

« miné par son attrait cette suprême puissance à sortir de son « repos?... Si la terre est si peu de chose pour nous, qu'est-« ce donc pour lui! Dieu, restreint au gouvernement de la « terre, c'est Dieu dépouillé des sublimes vêtements dans les-« quels il lui a plu d'envelopper de tout temps, par la création « de l'Univers, son ineffable splendeur; c'est Dieu mis en con-« templation devant un grain de poussière tombé un jour de « ses mains au milieu des vides infinis; c'est Dieu lésé, j'ose « le dire, dans son caractère infini de créateur, et, comme « chez les idolâtres, façonné arbitrairement à la mesure de « l'homme.»

Il n'est pas besoin de développer les conséquences de cette large conception de l'Univers. Tous les manitous fabriqués à notre taille sont ruinés, tous les dogmatismes construits dans l'hypothèse du Ciel-Tente, du Soleil-Grand-Lumignon, de la Lune-Petit-Lumignon, de Jupiter en robe rouge et en manteau bleu, très exclusivement occupé de Monsieur et de Madame Lot de Sodôme, de madame Tamar, qui tend des piéges à la vertu de son beau-père, de mademoiselle la Sunamite, qui réchauffe les pieds des vieux, et de mesdemoiselles Oolla et Ooliba, qui mènent une vie d'enfer; tous ces dogmatismes dis-je, s'écroulent et s'évanouissent en fumée; il n'en reste plus rien, si ce n'est peut-être, comme un avertissement éternel à nos contemporains et à la postérité, le souvenir des violences et des crimes que ces ignominieuses horreurs ont causés dans le monde.

Hâtons-nous de dire cependant que M. Jean Reynaud, tout en chantant avec nous le *Sursùm corda* de *Micromégas*, ni ne partage nos tendances, ni n'adopte nos doctrines exclusivement rationalistes et positivistes. Il se détache formellement du rationalisme français tel que l'a formulé le XVIII^e^ siècle, tel qu'il s'est incarné dans les faits lors de la grande révolution. La première page de *Terre et Ciel* a pour but de repousser la méthode voltairienne «qui a maintenant vieilli, et dont l'emploi présente des dangers.» Ainsi, *tu quoque fili mi!* Vous aussi, Monsieur, la raison vous fait peur quand elle se présente armée de toutes pièces; vous aussi vous donnez votre chiquenaude platonicienne et saint-simonienne à Voltaire, à Diderot!

Ah! Monsieur, que je déplore l'influence de la réaction universelle sur une intelligence telle que la vôtre, que je regrette l'illusion fatale que vous partagez avec tant d'autres grands esprits, sur «les conséquences redoutables», comme vous dites, des théories du siècle dernier. Quelles sont donc ces conséquences redoutables, je vous prie? Dans les résultats produits

Digitized by Google

jusqu'à présent par ces théories, voyez-vous le germe de l'avenir terrible que vous redoutez? Les fils de Voltaire ont-ils moins d'esprit de justice, moins de moralité, plus de propention au vice et au crime, que les fils des Croisés? Les masses populaires qu'ont prêchées Condorcet, Camille Desmoulins, Danton, ne valent-elles pas les masses populaires que prêchaient, au XV^e^ et au XVI^e^ siècle, les Jean Petit, les Menot, les Olivier Maillard? Croyez-vous que le régime moral du Code, l'oeuvre des juristes philosophes de 89, soit inférieur au régime moral sous lequel on jugeait les causes en citant la Somme de saint Thomas et le Maître des Sentences? Est-ce à vous qu'il faut apprendre que mieux valait, au dernier siècle, remettre la direction du genre humain au vieux patriarche de Ferney, que de la laisser à l'abbé Dubois et à l'abbé Desfontaines? Est-ce que vous ne savez pas, aussi bien et mieux que moi, que c'est un abominable mensonge de de Maistre et de ses singes, d'avoir dit que la raison nous a démoralisés? Comment donc se fait-il que, par je ne sais quelles concessions timides, vous sembliez autoriser ce mensonge?

M. Jean Reynaud, croyant donc «qu'il n'est plus permis» de suivre la voie rationaliste, telle qu'elle fut suivie au siècle de Diderot et de Voltaire, et telle encore qu'elle vient d'être embrassée, dans le monde philosophique allemand, par la grande école de Louis Feuerbach, M. Jean Reynaud, dis-je, essaie de démolir l'erreur par un système nouveau.

Examinons un peu ce système.

D'abord, M. Reynaud n'est nullement d'avis de faire table rase des imaginations théologiques. Il ne veut pas du tout mettre le pied sur cette fourmillière d'étrangetés cocasses; bien au contraire, il les traite, il en parle, il s'en explique avec une révérence infinie. Loin d'adopter la sévère opinion du marquis d'Argens, de Barbeyrac et autres érudits, sur les Pères de l'Église, il se trouve très heureux quand il peut s'appuyer sur les idées de saint Augustin, de saint Jérôme, de saint Thomas, de saint Bernard. Dans un endroit où il veut démontrer que les peines de l'Enfer ne sauraient être éternelles, il essaie très sérieusement de faire voir que les Pères du deuxième concile de Constantinople, de Florence et de Trente, n'ont pas été aussi méchants à cet égard qu'on le croit généralement. Quel bonheur, en vérité!

M. Reynaud a une dévotion singulière aux conciles: il en fait la philosophie. Il semble admirer les grand efforts spéculatifs de l'esprit humain à Nicée, où l'on décida, que les deux premiers *Eons* sont égaux; à Constantinople, où le troisième *Eon*

Digitized by Google

fut mis de science certaine au rang des deux autres; à Éphèse, où il fut décrété «que le Médiateur ne forme qu'une seule personne, le fils de l'homme s'unissant en lui au Fils de Dieu par un mode essentiel»; à Chalcédoine, où l'on déclara, contre Eutichès «que, dans le Médiateur, les deux natures subsistent dans leur perfection»; à la seconde assemblée de Constantinople, où messieurs les monotélites furent parfaitement convaincus qu'il y avait deux volontés dans une même personne. Toutes ces discussions et tous ces décrets paraissent à M. Reynaud d'une importance réelle. Le système de ces très ingénieuses assemblées grecques lui produit l'effet «d'une conversation de philosophes» Ceci est un peu fort, il faut l'avouer, surtout pour qui se rappelle *le brigandage d'Éphèse.* A dire vrai, je trouve plus légitime et plus efficace la polémique de d'Argens, de Barbeyrac et des autres, qui disaient que tout cela ne valait pas le diable, et qui, répétant un mot de saint Augustin, trouvaient que ces affreux bonhommes des brigandages d'Éphèse, de Sirmium et de Rimini, ne parlaient pas pour instruire l'âme de la société, mais uniquement pour parler, au risque de dire des sottises, *non ut aliquid diceretur, sed ne taceretur.*

M. Jean Reynaud discute également, avec une modestie bien méritoire à mes yeux, la cosmogonie rabinique. Il en prend et il en laisse. Son *Théos*, parfaitement personnel, à-peu-près providentiel, et légèrement trin, n'est pas sans ressemblance avec Ieoa; il a pourtant quelques coudées de plus, il faut lui rendre cette justice. Il crée éternellement; c'est vous dire que le philosophe repousse l'histoire des six jours. A ce propos, il se permet même une méchanceté, une ironie, le seul sourire voltairien qui soit dans son livre:

«Supposez, dit-il, que la première journée soit de vingt-«quatre heures, vous en détruisez toute la sublimité: «Dieu «dit que la lumière soit, et la lumière fut; et il fut soir, il «fut matin: un jour»; vous représentez-vous le Créateur em-«ployant toute une journée à préparer cette magnifique explosion?»

Et, plus bas, voici la malice:

«Et à ce sujet, vous ne me défendrez sans doute pas de «plaisanter, (il demande cette permission au théologien Ledur-«de-la-Sourde-Oreille), en pensant à ces gens d'expédient qui «ont imaginé d'appeler ici Descartes à l'appui de Moïse, pré-«tendant que si l'éther est principe de la lumière, il est juste «de placer sa création avant celle des astres et de toutes choses; «ce à quoi je consens assurément, pourvu qu'ils veuillent bien «entendre qu'à la suite de cette grande parole «et la lumière

Digitized by Google

« fut, » il s'est répandu dans le sein de l'Univers tout autant « de jour qu'il s'en voit en pleine nuit. »

Le Téos éternellement créateur de M. Jean Reynaud, a créé notre terre il y a environ 12,000 ans. — C'est possible, mais ni M. Reynaud ni moi n'en avons la certitude. Je dirai la même chose de son affirmation anti-panthéistique, ainsi conçue: « Tout ce qu'il faut, c'est que l'infinité de l'Univers ne soit en « aucun cas celle de Dieu..... Ma pensée rejette absolument « tout mode d'existence qui fixerait la créature dans le sein de « Dieu pour y respirer en lui, vivre de lui, et ne faire qu'un « désormais avec lui. »

J'avoue que je n'ai nulle solution de ces termes inconnus.

Il m'est également difficile de me ranger à la certitude de mon philosophe sur les idées innées. « C'est ici, dit-il à son « théologien, qu'au nom du spiritualisme dont nous avons tous « deux la cause à cœur, je vous somme de reconnaître, con- « tre le sensualisme illogique du moyen-âge, la réalité de ce « qu'on a si bien nommé les idées innées; innées, en effet, « puisque ce sont des dispositions qui existaient déjà en nous « avant même que nos yeux ne se fussent ouverts au rayonne- « ment du jour. »

Distinguo,

Nescio,

Non liquet (bis).

Si j'ai des doutes, si j'éprouve des hésitations pour ce qui précède, j'avoue que je n'ai point de doutes, que je n'éprouve point d'hésitations pour les points suivants de la doctrine de Jean Reynaud.

Nous entrons dans ses théories tout-à-fait mystiques.

Le tempérament platonicien de Jean Reynaud ne se dévoile nulle part mieux que dans sa doctrine sur les âmes et sur les anges. Quand je dis « tempérament platonicien », je supplie le lecteur de se rappeler que je n'entends pas faire un compliment à mon auteur; c'est comme si je disais: un philosophe qui rêve plutôt qu'il ne raisonne.

Donc, Jean Reynaud a rêvé sur les âmes et sur les anges. Voici ce qu'il a rêvé.

L'âme n'est point inhérente à la matière dont est fait l'homme au sein de la femme. Dieu ne la crée pas au moment de la conception. Cette dernière opinion est énergiquement repoussée en ces termes: « Chose inouïe! bassesse de l'âme, et si « j'ose le dire, même en le rejetant, bassesse du Créateur! « C'est lorsqu'un libertin, dans un accès lubrique, outrageant « par le viol ou l'adultère toutes les lois du ciel et de la terre,

Digitized by Google

« fera un infâme signal à celui dont l'œil connaît tout, que la « toute-puissance, se décidant à créer, donnera l'être à l'âme « infortunée qui doit accompagner le fruit de la débauche. Tel- « les sont les instances à l'aide desquelles on oblige le Créateur « à sortir de son sublime repos!»

Pour obvier à cet inconvénient, le philosophe imagine de faire créer à Dieu, dès l'origine, des myriades d'âmes. Réservées en magasin, ces âmes sont envoyées aux fœtus ou aux enfants naissants (je ne sais lequel des deux). Quand elles nous quittent à la mort, s'il y a une place prête, elles s'y vont loger, soit dans un fœtus de Saturne, soit dans un fœtus de Vénus, soit dans un fœtus de Jupiter, soit dans un fœtus de Leverrier, et ainsi de suite, elles passent et repassent, de vêtement en vêtement, de forme en forme, jusqu'à un terme qui n'est pas indiqué.

Cette idée de la préexistence des âmes a, suivant M. Reynaud, un admirable prestige historique: « Si l'on examinait, « dit-il, tous les hommes qui ont passé sur la terre depuis que « l'ère des religions savantes y a commencé, on verrait que la « grande majorité a vécu dans la conscience plus ou moins « arrêtée d'une existence prolongée par des voies invisibles en « deça comme au delà des limites de cette vie. Il y a là, en « effet, une sorte de symétrie si logique qu'elle a dû séduire « les imaginations à première vue: le passé y fait équilibre à « l'avenir, et le présent n'est que le pivot entre ce qui n'est « plus et ce qui n'est pas encore. La platonisme a réveillé « cette lumière précédemment agitée par Pythagore, et s'en est « servi pour éclairer les plus belles âmes qui aient honoré les « temps anciens..... Mais il y a plus, et pourquoi ne l'avou- « rais-je pas? De quelque respect que je sois animé pour le « spiritualisme hellénique et alexandrin, le souvenir de la reli- « gion de mes ancêtres m'impressionne davantage. Le vieux « druidisme parle à mon cœur. Ce même sol qui nous porte « aujourd'hui a porté avant nous un peuple de héros, qui tous « étaient habitués à se considérer comme ayant pratiqué l'uni- « vers de longue date avant leur incarnation actuelle, fondant « ainsi l'espérance de leur immortalité sur la conviction de leur « préexistence.»

De même qu'Origène trouvait dans le système de la préexistence des âmes l'explication de plusieurs points de sa religion, M. Reynaud y trouve une garantie de sa politique.

L'idée est assez curieuse pour être mentionnée.

« A Dieu ne plaise que je soumette jamais les dogmes au « gouvernement de la politique! Mais ne voyez-vous pas que

Digitized by Google

« si l'utopie des égalitaires se propage et devient de plus en « plus menaçante, c'est précisément parceque votre croyance « lui a donné naissance et l'alimente? Si nous sommes au « monde d'hier seulement, nous sommes tous, exactement au « même titre, fils d'Adam; donc, par droit de naissance, nous « sommes tous égaux.....»

Quel danger! « Car, dit toujours M. Reynaud, en même « temps que les progrès généraux de la charité, qui éclatent « spontanément sous nos yeux par tant de preuves variées et « touchantes, me paraissent donner à l'humanité souffrante des « garanties suffisantes, il me semble que nous sommes arrivés « à des temps où la théorie des inégalités est impérieusement « réclamée par les nécessités publiques.»

Vous comprenez bien après cela, mon cher lecteur, que le vrai moyen de faire la guerre aux Égaux, Égalitaires et Babouvistes, c'est de leur affirmer que nos âmes préexistaient à notre individu, qu'elles appartenaient, dans le temps, à tel ou tel chœur des esprits; car, comme il serait tout-à-fait malséant qu'un chérubin eut la prétention de devenir séraphyn et réciproquement, les babouvistes comprendront qu'ils doivent rester tranquilles.

Jamais, il faut le reconnaître, le journal le *Constitutionnel* ne s'était avisé de cet argument-là. Je le lui recommande. Il peut s'intituler: DE L'INÉGALITÉ NATIVE DES HOMMES ENTRE EUX, *par un philosophe progressiste nommé Jean Reynaud.*

M. Reynaud qui a des renseignements très positifs sur l'état de nos âmes avant notre vie, n'en a pas de moins précis sur leur destinée après notre mort. « Notre âme, dit-il, passant « alternativement d'un séjour à un autre séjour, changeant « d'organes à chaque fois, et indéfiniment variable dans les « apparences sous lesquelles elle se témoigne, poursuit, au rayon- « nement des soleils, de migration en migration, et de métamor- « phose en métamorphose, le cours diversifié de son immortalité.»

Comment les méchants seront-ils punis? M. Reynaud va nous le dire, car il le sait.

« Et quelle est la nature de la peine? Le genre de souf- « france le mieux approprié à la nature du coupable. Soit par « la constitution défectueuse des oganismes que l'âme se crée, « soit par le défaut d'harmonie dans les organismes....., la « Providence est certainement en mesure d'imposer aux âmes « de cuisantes douleurs.....»

Question qui ne laisse pas d'avoir quelque à-propos: — les bossus ne seraient-ils point des âmes autrefois scélérates dans Mars on dans Leverrier?

Digitized by Google

O abîme? Et songer que l'on nous offre cette bouillie platonicienne pour obvier aux inconvénients que peut avoir l'exagération des principes du XVIII^e^ siècle!

Je voudrais rire, et je ne puis pas.

Les anges, non plus, ne m'égaient point. Il est incontestable qu'on en a vu. «N'imaginez pas, dit M. Reynaud, que je «m'inscrive en faux contre tant d'autorités qui témoignent en «faveur de l'apparition des anges: il n'en manque pas dont la «sincérité est incontestable, et auxquelles je crois aussi volon«tiers que je croirais à ma propre expérience.»

M. Reynaud qui n'a pas vu d'anges, sait cependant comment ils sont faits. Il le sait «comme saint Bazile surnommé le Grand, comme le bienheureux Athanase, et Méthodius, et ceux qui sont placés auprès d'eux.» Il lui est constant que les anges ont une certaine corporéité. Toutefois, il lui est de même constant que cette corporéité n'est pas aussi imparfaite que la nôtre. Quant au nombre de ces célestes créatures, M. Reynaud le croit notablement plus considérable que ne pense l'église, et, pour ce qui est de la commémoration que leur doivent les faibles humains, il s'arrange assez volontiers du culte qu'observe à cet égard son pieux interlocuteur, le bon théologien Ledur-de-la-Sourde-Oreille.

Je n'ai rien à objecter à l'hypothèse des anges, que mon sentiment intime. Je suppose volontiers, avec Jean Reynaud, sans aucun effort pénible de ma raison, que les mondes planétaires et stellaires doivent être habités par de pauvres gens plus ou moins analogues à ceux de notre humanité; mais, de supposer, je ne sais où, dans le vague de l'espace, dans les interstices de l'oxigène et de l'azote qui composent notre atmosphère, des chérubins, des séraphins, des trônes, des dominateurs, cela m'est tout-à-fait impossible. Du reste, je respecte le droit qu'ont de sentir autrement que moi les Bazile, surnommé le Grand, les bienheureux Athanase, les Méthodius, les Bénigne Bossuet, les Jean Reynaud, et tous ceux qui sont placés auprès d'eux. Je ne demande qu'une chose à ces messieurs, et surtout à M. Bénigne Bossuet, un homme peu tendre, comme chacun sait, c'est de ne pas être brûlé comme le docteur Edelinus, comme le docteur Guillaume de Lure, qui, eux aussi, en pleine atmosphère moyen-âge, doutaient de l'existence des *puissances de l'air*, et qui furent pour cela livrés au bras séculier, agréable et dévote manière de dire qu'on les fit griller en place publique.

J'ai indiqué tout ce qu'il y a de fondamental dans ce livre de Jean Reynaud, *Terre et Ciel*. Résumons maintenant, en

Digitized by Google

peu de mots, la doctrine de ce philosophe, et justifions, par un dernier aperçu, nos éloges et nos blâmes.

Il y a trois chefs d'idées chez Jean Reynaud:

Sa méthode à l'eau de rose à l'égard du théologien Ledur-de-la-Sourde-Oreille;

Son aspiration vers l'immortalité, source de ses hypothèses suprà-mondaines;

Sa théorie des perfectionnements terrestres.

La méthode philosophique qui consiste à ménager Ledur, à tâcher de l'expliquer, à essayer de le rendre raisonnable à ses propres yeux, à lui faire dire de belles choses auxquelles son âme épaisse n'a jamais songé, cette méthode, dis-je, ne vaut rien du tout. Il n'en est pas du moyen-âge comme des mouches, on peut, on doit le prendre avec du vinaigre. Le reste n'y fait rien. Voyez à quoi vous avez abouti, vous, avec vos concessions de toute sorte; votre ancien ami Pierre Leroux, avec ses défaillances; l'école buchézienne, avec ses acquiescements: vous les avez renforcés, vous êtes, les uns et les autres, dans une certaine mesure, responsables de ce que nous voyons aujourd'hui.

Vous dites que la tactique rationaliste «est usée»? Erreur, monsieur, erreur: le vrai ne vieillit pas. Ce qui est usé maintenant et à jamais, c'est le néo-Ledur, sous quelque forme qu'il se montre. Cela n'a servi qu'à affaiblir, à affadir l'esprit français, et, aujourd'hui que la bête qu'on croyait étouffée sous le pied des titans du dernier siècle, se redresse, c'est à peine si l'on peut trouver quelques hommes, çà et là, qui lui veuillent sérieusement et résolument rogner les griffes.

Vous avez peur, monsieur, des conséquences du rationalisme; vous avez besoin des idées spiritualistes sur l'immortalité, des aspirations platoniciennes vers le monde des esprits. La société vous semble perdue si elle ne se rattache aux hypothèses suprà-mondaines.

En ceci, monsieur, vous avez bien raison de le dire, vous êtes très gaulois, et nullement français. Oui, quand je songe que vous concluez de la préexistence des âmes à l'inégalité *essentielle* des hommes, je vous signe des deux mains un brevet de druide. Songez-y donc, monsieur! d'une pareille hypothèse, dont vous n'avez pas l'ombre d'une preuve, tirer une semblable conséquence pratique! Oh, vraiment, c'est druidique et plus que druidique, c'est révoltant, et votre spiritualisme me fait peur!

Quoi! le système de Grégoire VII ne suffisait pas pour contenir et refréner l'homme, lui qui pourtant impose la résignation

Digitized by Google

dans le présent, et fait des billets à ordre pour rétablir l'équilibre dans l'avenir! Il fallait que le système Jean Reynaud nous donnât un frein nouveau, en nous apprenant que chaque condition humaine est le résultat d'une création ou d'une vie antérieure, idée qui rive ce que nous pensions être les accidents réparables de la terre aux prédestinations et aux fatalités du ciel! Mon Dieu oui, les vilains du moyen-âge, les bourgeois de 89, devenus des citoyens égaux aux nobles devant la loi, ne sont que des usurpateurs de fonctions, des âmes préexistantes de troisième et de deuxième classe entrées dans la catégorie qui ne leur appartenait pas, et qui, pour ce fait, sont allées et iront sans doute faire pénitence dans les terres allodiales de Mars ou sous la juridiction du syndic des métiers de Saturne!

Je vous affirme, Monsieur, que ces fantaisies-là ne peuvent être et ne seront d'aucune utilité, soit en morale, soit en politique. Si l'ordre public, si le sort des grands principes sociaux, de la propriété, de la famille, du droit sacré des consciences, dépendait jamais, au sein de nos sociétés majeures et éclairées, de l'acquiescement des esprits à ces drôleries, il faudrait tout de suite jeter le manche après la cognée, se reposer, faire comme les autres, et jouir en oubliant. Heureusement, il n'en pourrait être ainsi; heureusement, la raison moderne n'aura pas besoin des enseignements du druidisme pour respecter ce qui est respectable, et pour conserver des institutions sans lesquelles la société ne se conçoit pas.

Après cela, Monsieur, que votre cœur ait tendance à espérer un avenir de bonheur et d'immortalité, que vous sentiez intérieurement l'utilité des appréhensions religieuses, que vous souhaitiez de voir vos idées et vos sentiments à cet égard acceptés par la conscience de vos semblables, je n'y vois pas d'inconvénient; je suppose même sans difficulté que ces vagues aspirations, éternellement injustifiables pour le raisonnement rigoureux, resteront à jamais au cœur de l'homme, ce vivant mystère qui est un abîme à lui-même? je vais plus loin, je partage, à de certaines heures, vos désirs, vos espoirs, vos élancements vers l'infini.

C'est donc avec respect que je vais transcrire ici une belle page que je trouve dans *Terre et Ciel*, sur ce sujet:

« Quant à ce corps qu'il nous faudra quitter, ne sais-je pas « que la même force qui m'a servi à ramasser sur la terre la « poussière qui le compose, ne me manquera pas pour en ramas- « ser encore ce qu'il m'en faudra, partout où ma destinée m'ap- « pellera? Je sens même que, la mort dût-elle me dépouiller « absolument des souvenirs de ma personne, je pourrais aller,

Digitized by Google

« s'il le fallait, jusqu'à les lui résigner volontiers. Mais ce sont « mes amis, ô mort! que je ne te livrerai jamais sans douleur. « Tu me les prends et je ne les vois plus; je n'en possède « plus que ce qui est demeuré dans mon cœur, et quand tu « me prendras à mon tour, si tu éteins ma mémoire, ce peu « que j'en avais ne sera même plus qu'un néant. Quelles « amitiés pouvons-nous donc former sur la terre, si tu ne nous « permets de les nouer que pour un jour? Je ne crains donc « pas de réclamer contre toi devant la souveraine bonté, puis- « que c'est toi qui nous troubles l'amour infini des créatures, « le plus grand des biens dont Dieu, après l'amour de lui- « même, ait mis en nous le sentiment et le désir, et qui te « joues, par des ironies si terribles, de nos affections les plus « saintes, lorsque, oubliant la misère de notre condition actuelle, « nous avons l'imprudence de ne pas les arrêter dans leur essor. « O mort! qui brises par le milieu les destinées les plus belles, « et renverses les desseins les plus sagement combinés, qui fais « régner partout autour de nous l'incertitude; qui empoisonnes, « dès la naissance, tout ce que nous aimons et nous mêmes, « et ne nous laisses toucher dans l'éternelle création aucun « bien avec lequel nous soyons sûrs de contracter une alliance « sans fin; ennemie de tout attachement véritable; toi qui feras « verser des larmes sur la terre, lors même qu'on aura trouvé « le secret de n'y plus verser de sueurs, ô mort! bien qu'au « fond, comme le travail et comme la pauvreté, tu conviennes « peut-être à notre imperfection présente, qui ne reconnaîtrait « que tu es pour nous, telle que tu te témoignes, un incurable « fléau? Faites donc, ô mon Dieu! que nous devenions dignes « de la jouissance de l'immortalité... »

La troisième idée mère, ou, comme dit fort bien la langue de Fourier, la troisième idée pivotale de M. Jean Reynaud, c'est l'amélioration de notre demeure terrestre. Ici, dans ce domaine positif, les conceptions du philosophe méritent toutes nos sympathies. La partie de son livre intitulée: La Terre, est très remarquable, et c'est elle surtout qui nous a inspiré de l'admiration pour le talent philosophique de l'auteur.

Malgré ses étranges prémisses, puisées dans l'hypothèse de la préexistence des âmes, Jean Reynaud n'en est pas moins un esprit progressiste des plus hardis; sa hardiesse va même jusqu'à effleurer l'utopie. Je cite:

« On peut, sans illusion, concevoir un temps où les sociétés, « comprenant plus nettement le sens religieux de l'industrie, « concertant mieux leurs efforts et en distribuant les fruits « avec plus de méthode il n'y aura plus dans leur sein un

Digitized by Google

« seul homme qui, moyennant son travail, ne soit convenable-« ment logé, vêtu, nourri, qui n'ait sa part, non-seulement de « confortable, mais d'élégance et de loisirs, et qui, affranchi « de tout ce que la terre a de fâcheux, ne soit enfin en posi-« tion d'y bien vivre.»

M. Jean Reynaud fait à cette légitime aspiration des correctifs sages :

« Il ne faut pas rêver de se soustraire au travail.... Le tra-« vail, par les progrès de l'association et de l'industrie, pourra « devenir moins continuel, moins rude, moins déplaisant, mais « il y aura toujours à s'y résigner. C'est une peine sans fin. « La technologie, quoiqu'on fasse, appellera toujours la fatigue.»

A côté des correctifs sages, viennent malheureusement les atténuations mystagogiques :

« Quand les amis du genre humain désirent que la pauvreté « disparaisse, ils doivent le faire moins encore en vue de la « souffrance physique, que de l'abrutissement dont elle est sou-« vent cause. C'est parce qu'elle est un obstacle *au salut spi-« rituel* des hommes, qu'ils sont en droit de lui dire saintement « anathème.

On dirait une homélie du théologien Ledur-de-la-Sourde-Oreille; c'est pourtant du philosophe tout pur.

Dans ses théories d'amélioration terrestre, M. Reynaud entre dans des détails curieux qui rappellent, soit le fameux livre de Mercier, *En 4444*, ou l'Icarie de M. Cabet. Je prie le lecteur de remarquer que, de même que platonicien ne veut pas toujours dire bon sens, de même icarien ne veut pas nécessairement dire rêverie et sottise. Je tiens beaucoup à ces distinctions. Il y a des pages de Platon que je ne signerais pas, et il y en a de Cabet que je signerais. Distinguons, divisons, spécialisons toujours: c'est le seul moyen d'avoir des pensées justes et de dire des choses exactes.

Donc, M. Reynaud m'a parfois rappelé l'Icarie; c'est, par exemple, lorsqu'il dit:

« L'imperfection de nos villes montre combien nous sommes « encore pauvres et mal policés, et la postérité s'étonnera qu'aussi « recherchés dans nos constructions domestiques, nous ayons « pu nous contenter de constructions civiles si grossières. Depuis « quelques siècles, cependant, les nations d'élite ont fait à cet « égard de grands progrès.....»

M. Reynaud constate ces progrès. Il constate spécialement « qu'il n'y a pas une ville digne de ce nom où l'on ne soit maître de la nuit.» Il voudrait qu'on s'y rendit maître également de l'atmosphère, du chaud, du froid, de la pluie, de la

Digitized by Google

pluie surtout. Notre auteur se livre à une dissertation vraiment intéressante sur la manière de dominer la pluie dans les villes de l'avenir. Il s'agirait, en résumé de contrebalancer l'action du soleil, cause suprême de la liquéfaction des nuages. La tâche ne laisse pas que de présenter de graves difficultés.

M. Reynaud a une autre idée plus extraordinaire encore: il s'agit de rendre l'Océan productif.

«Qui sait, dit il, tout le profit dont la masse des mers sera «peut-être un jour la source? Je ne puis croire que cette «immense partie du domaine de l'homme soit destinée à une «stérilité perpétuelle, et à ne verser jamais d'autre richesse «dans nos sociétés qu'un peu de sel et de poisson. Je me «persuade que c'est la faiblesse de notre esprit, et non la par«cimonie de la nature, qui fait la pauvreté de ce vaste terri«toire; et quand je considère le parti que le Créateur en a «tiré pour l'économie de la planète, je ne puis m'empêcher de «penser que le genre humain, devenu plus puissant, en tirera «également parti, à l'exemple de Dieu, pour sa propre écono«mie. Indépendamment de la force, aujourd'hui en pure perte, «des vagues et des marées, de quels inappréciables trésors l'O«céan, décomposé en ses éléments primitifs, ne pourrait-il pas «nous combler? quels secrets n'est-il pas susceptible de nous «cacher encore? Je ne me suis jamais vu dans ces étranges «déserts, lorsque, la terre s'étant éclipsée, on n'aperçoit plus «autour de soi que la multitude des flots, sans me sentir pro«fondément convaincu que je me trouvais là en présence de «quelque grand inconnu.»

Voilà qui est splendide, et si Jean Reynaud n'est pas un grand philosophe, c'est incontestablement un vrai poète.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Les Fouriéristes.

I.

PRÉAMBULE:

SYNTHÈSE COMPARÉE DES ÉCOLES ÉCONOMIQUES DE FRANCE.

Je suis bien hardi d'oser écrire un titre aussi ambitieux, n'ayant à mettre au-dessous que des choses simples, déjà connues de presque tout le monde.

Supposons, si vous le voulez, qu'au lieu de *Synthèse des écoles*, j'ai dit beaucoup plus modestement: *Résumé des principes généraux sur lesquels reposent les écoles économiques de France au* XIX^e^ *siècle.*

Nous allons constater les principes fondamentaux de ces écoles, au triple point de vue de l'économie sociale, de la tradition politique, et enfin des tendances morales et religieuses.

1° *En Économie sociale:*

A. Formule des Égalitaires ou Communistes: *De chacun selon ses facultés, à chacun selon ses besoins.*

B. Formule des Saint-Simoniens: *A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses oeuvres.*

C. Formule des Fouriéristes: *Association du Travail, du Capital et du Talent.*

D. Formule des Proudhoniens: *Le Produit veut se faire Monnaie.*

E. Formule des Girardinistes: *Réalisation du bien-être universel par divers moyens non synthétisés: élévation des salaires, unification de l'impôt*, etc.

F. Formule de tous les gouvernements en fonction: *Il faut en prendre et en laisser.*

G. Formule des professeurs d'économie politique: *Laissez faire.*

On a pu remarquer que j'ai classé ces divers système sans un ordre régulièrement descendant, depuis la communauté absolue jusqu'à la concurrence sans limites.

Digitized by Google

J'établis, et je m'engage à prouver au besoin, les allégations suivantes :

Les cinq premières catégories : égalitaires, saint-simoniens, fouriéristes, proudhoniens, girardinistes, sont des nuances diverses d'une même idée pivotale, l'ORGANISATION. MM. Proudhon et Girardin eux-mêmes, en dépit de ce qu'ils peuvent en dire, sont des socialistes *organisateurs*, et non, comme ils se l'imaginent, des socialistes *individualisateurs*. Aucune de leurs idées n'est réalisable dans la voie du morcellement, du séparatisme. J'ai là, sous les yeux, deux études que j'ai faites, dans le temps, sur ces deux personnages : les textes les plus saillants prouvent la vérité de ce que j'avance ici.

Ainsi, voilà la donnée générale du premier groupe, composé des égalitaires, des saint-simoniens, des fouriéristes, des proudhoniens et des girardinistes : ORGANISATION.

Maintenant, l'organisation se fera-t-elle par en haut ou par en bas? Par l'action individuelle ou par l'impulsion de la gérance sociale? L'organisation conduira-t-elle à l'*égalité communautaire?* Maintiendra-t-elle les droits de la *liberté propriétaire?* Quelles seront les relations du capital et du travail, de la force déjà acquise et de la main d'oeuvre actuelle? Sur ces divers points les organisateurs se divisent.

Les communistes, sans nier l'ordre et la hiérarchie des fonctions, proclament avant tout l'*égalité*, qui serait réalisée par l'abolition de la *liberté propriétaire* et par l'absorbtion de l'individualité dans la communauté.

Les saint-simoniens, eux, en repoussant l'hérédité, et en absorbant aussi l'individu dans la religion commune, sont les frères puinés du communisme. Leurs essais pratiques, d'ailleurs, ont été tout communistes. Toutefois, ils relèvent le rôle de l'intelligence, par la constitution fondamentale de la hiérarchie. On sent que ce sont des communistes en habit, tandis que les communistes de Cabet sont des gens en blouse. De plus, l'école de la rue Monsigny ajoutait un élément considérable à sa vie sociétaire, par ses théories sur la circulation, sur les banques, etc. En un mot, le saint-simonisme me produit l'effet d'un communisme bien élevé, intelligent, qui a de la littérature.

Passons aux fouriéristes. L'école de Fourier est certainement la plus *organisatrice* de toutes : elle réglemente et centralise tout, jusqu'aux divertissements d'amour. Seulement, par un hasard singulier, il se trouve que le système le plus *organisateur* est aussi le plus *libéral*. Le capital et l'hérédité sont maintenus; les droits de la propriété sont respectés, augmentés, s'il est possible. L'association est combinée de telle sorte, qu'elle

Digitized by Google

permet toutes les inégalités de fortune, de rang etc., sans toutefois que les intérêts des plus petits soient menacés. Les avantages de la vie commune, de la vie commune idéalisée, pleine de luxe, de plaisirs, de la vie commune comprise, non à la façon des Spartiates ou des stoïques, mais à la façon des épicuriens les plus consommés et des sybarites les plus ingénieux; ces avantages, dis-je, sont *proposés* aux sociétaires, mais *non imposés*. Les droits de la liberté, de la vie individuelle, de la vie privée, sont respectés par Fourier, aussi bien que les priviléges des inégalités propriétaires et sociales.

M. Proudhon, est, comme on sait, le dialecticien du socialisme. Mais, la *dialectique* va souvent sans l'esprit de *synthèse*. J'ai bien étudié le célèbre auteur de *Qu'est-ce que la propriété* et des *Contradictions économiques;* mais j'avoue, ou plutôt je déclare, qu'il m'a été impossible de le mettre d'accord avec lui-même, et d'arriver à me dire: voilà sa sentence synthétique, voilà quel il est!

M. Proudhon tourne toujours autour des quatre idées fixes que voici:

1° Constituer et déterminer la valeur.

2° Fondre toutes les opérations de circulation et de crédit dans une seule: l'échange sans intérêt.

3° Faire reprendre, renaître, les affaires industrielles et commerciales, par la réduction proportionnelle de tous les traitements, salaires, etc.

4° Faire abominer, en les ridiculisant, les tendances *utopiques*, les aspirations *paradisiaques*, des autres écoles socialistes; attaquer les conceptions relatives à l'organisation de sociétés solidaires, etc., etc.

Je me demande, et on le comprendra en y réfléchissant, comment je puis faire accorder cette haine violente contre l'organisation, cette doctrine d'*an-archie*, avec les projets émis par le même écrivain en vue d'*arrêter*, de *fixer* la valeur, de *substituer la banque d'échange à la banque de France*, etc., etc., etc., etc.

Que l'*an-archie* soit le vrai, je le veux un moment; mais, de grâce, ne vous évertuez pas à nous le démontrer par une dialectique où rien n'est lié, où la proposition d'aujourd'hui contredit celle d'hier, où il semble, pour tout dire d'un mot, que vous ayez formé le dessein de jouer, en matière d'économie sociale, le rôle ancien des sophistes grecs en matière de philosophie. Certes, vous avez justement proféré l'*eurêka* d'Archimède pour certains objets de détail, sur lesquels vous avez écrit des choses admirables; mais, de grâce, préparez-vous

Digitized by Google

à nous montrer que ce que vous avez *trouvé* en 1849, ne renverse pas ce que vous aviez aussi *trouvé* en 1848; en insultant l'universalité des écoles démocratiques, avec l'effroyable verve qui vous distingue, ne vous insultez pas vous-même tout le premier.

Quand je songe que l'auteur du système d'*an-archie* a écrit ceci, dans les *Contradictions économiques*, chapitre VI: «Ce «serait une société *très rationelle* que celle où nul n'aurai rien, «et qui ne désignerait d'autre but que la production et l'é-«change»; cela me donne prodigieusement à réfléchir (1).

Pour ce qui est de M. Émile de Girardin, il a eu le tort, comme M. Proudhon, de ne point relier ses conceptions de détail à une thèse d'ensemble. En le lisant, comme en lisant M. Proudhon, on est, tantôt avec les économistes du *laissez faire*, tantôt avec les socialistes *organisateurs*, et, en résumé, tout reste dans le vague. M. de Girardin n'a aucune rigueur dans l'esprit. Il n'y a pas plus de logique dans sa tête que dans le creux de ma main.

Faut-il ajouter deux lignes pour caractériser la doctrine sociale des gouvernements et des économistes proprement dits? Soit.

Les gouvernements, quels qu'ils soient, adoptent, en économie politique, un système de juste-milieu. Ici, ils laissent faire, ils laissent passer; ailleurs, ils administrent comme on n'oserait pas faire en Icarie. Ils dejeûnent de communisme et soupent de concurrence; cette manière d'agir, en bon français, s'appelle BASCULE.

Quant aux maîtres en science économique, rabâcheurs de vieilleries, rééditeurs de livres moisis, tout le monde sait que leur méthode consiste à raconter les choses pratiquées, à admirer ce qui est: c'est là le monde insipide de la DESCRIPTION.

Comme on l'a fort bien dit, l'erreur des écoles n'est pas précisément dans ce qu'elles demandent, elle est dans ce qu'elles refusent. Il y a certainement du vrai dans chacun des systèmes que j'ai énumérés. La société, qui digère lentement tous les projets des rêveurs et des penseurs, nous dira, quelque jour, ce qu'elle veut conclure de tout ce qu'elle a entendu depuis trente ans. Dans tous les cas, je me fais difficilement à

---

(1) Je discute quelques idées *particulières* de M. Proudhon; je ne voudrais pas qu'on se méprît sur mes intentions à l'égard de cet homme considérable à tant de titres. J'ai vu M. Proudhon de très près, et je doute que personne ait été plus frappé que moi de la force de son génie, ni plus touché de la simplicité toute populaire de sa vie privée.

Digitized by Google

l'idée qu'elle conclue en faveur du *statu quo:* je crois même que je suis persuadé du contraire. J'aime tant l'ordre et la paix, que Dieu me montre parfois, en des visions sublimes, la réalisation de la justice universelle et du commun bonheur.

2° *En tradition politique.*

Les fouriéristes, comme les saint-simoniens, ont été de très accariâtres adversaires de la première révolution. Fourier dit encore plus de mal de 93 que Saint-Simon. Il y a quelque chose de plus méprisable à ses yeux que la civilisation, c'est ce qu'il appelle la Jacobinière. Que d'injures il lui adresse, à cette pauvre Jacobinière! Je ne sais si c'était tactique de sa part; je n'en serais point surpris: il était bien rusé ce bonhomme! Il voulait s'entendre avec le roi de Wurtemberg, auquel il promettait des colonies tributaires, de l'autre côté du globe; il voulait s'entendre avec Napoléon dont il parlait en ces termes dans la *Théorie des quatre mouvements:*

«Peuples, vos pressentiments vont se réaliser; la plus écla-«tante mission est réservée au plus grand des héros; c'est lui «qui doit élever l'Harmonie universelle sur les ruines de la «barbarie et de la civilisation....»

Dans tous ses livres, dans tous ses entretiens avec ses disciples, il insistait sur la nécessité de faire bon ménage avec le trône et l'autel, qu'il sapait cependant par la base.

«En conséquence, dit-il, j'évitai toute recherche sur ce qui «touchait aux intérêts du trône et de l'autel, dont les philoso-«phes se sont occupés sans relâche depuis l'origine de leur «science: ils ont toujours cherché le bien social dans les inno-«vations administratives ou religieuses; je m'appliquai, au con-«traire, à ne chercher le bien que dans des opérations qui «n'eussent aucun rapport avec l'administration ni le sacerdoce, «qui ne reposassent que sur des mesures industrielles ou domesti-«ques, et qui fussent compatibles avec tous les gouvernements «sans avoir besoin de leur intervention.»

Comme il arrive toujours, les disciples outrèrent les antipathies du maître. Il faut entendre, par exemple, V. Considérant, dans son livre de la *Destinée sociale:* quelle verve y est déployée contre le libéralisme, contre le républicanisme, contre des choses que le même Considérant devait adopter cinq ou six ans après, et défendre jusqu'à l'insurrection inclusivement!

Il est bien vrai que les saint-simoniens, les fouriéristes, frappés du bosoin où était le monde d'études *sociales*, devaient être terriblement agacés, par les banalités des républicailleurs tels que ceux du *National.* Dieu! quels êtres turlupinants

Digitized by Google

et vexants, que ces gens du *National*, si enflés de grands mots et si vides d'idées, si courts de vue, si impuissants. J'avoue que j'eusse été un *anti-nationaliste* forcené, en 1834, si j'avais été en âge de lire les Carrel, les Marrast, écrivant du style que je vais relater, sur les lamentables affaires de Lyon, *National* du 23 février 1834:

«Nous sommes forcés de dire avec le *Journal des Débats* «de ce matin, qu'un gouvernement républicain, dans des con«jectures semblables, ne ferait peut-être diversion au malaise «de cette immense population ouvrière, qu'en précipitant sa «partie généreuse et vive sur les champs de bataille révoluti«onnaires.....»

Oui, c'est cela: vous ajouteriez les horreurs de la guerre *révolutionnaire* à la misère intérieure. — Pourquoi donc alors, misérables eunuques que vous êtes, renversez-vous des trônes, et faites-vous des révolutions!

Je n'ai pas besoin d'insister beaucoup sur les aspirations politiques des autres écoles économiques. Tout le monde sait:

Que les égalitaires tiennent à Robespierre par Buonarroti et par Babœuf;

Que les proudhoniens sont les proudhoniens;

Que le girardiniste, de sa nature, plie et ne rompt pas;

Que le gouvernement est toujours gouvernementaliste;

Et enfin, que les gens du *laissez-faire*, *laissez-passer*, sont doués de vertus civiques assez ternes.

Comme je me suis promis de ne pas parler politique dans ce livre de théologie, je clos ici ces considérations, qui sont un simple aperçu, un simple procès-verbal, dont l'impartialité sautera certainement à tous les yeux.

3° *En morale et en religion.*

Les fouriéristes, les plus hardis et les plus systématiques de tous, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, veulent transformer l'âme de l'homme et la morale de la société dans le sens du plaisir universel. Au point de vue religieux proprement dit, ils sont panthéisto-providentialisto-spiritualisto-matérialistes. Tout cela sera développé dans les articles suivants, où l'on traitera particulièrement de cette école. Ici, on ne l'oublie pas, nous donnons un croquis d'ensemble.

Les égalitaires se prononcent généralement pour la modération, modération dans le luxe, modération dans le plaisir. Dans le temps, ils ont loué Sparte, et ils ne veulent pas s'en dédire. Religieusement parlant, ils sont déistes; ils croient à l'immortalité; ils veulent revenir à l'évangélisme primitif. Ils sont

Digitized by Google

philosophiquement très faibles. On trouve chez eux un mélange d'épicuréisme et de stoïcisme, du *Contrat Social* et des *Actes des Apôtres*, de saint Jean Chrysostôme et de Louis Blanc.

Les saint-simoniens tendent à la joie et à la liberté morale comme les fouriéristes; seulement, ils portent beaucoup moins loin qu'eux les idées d'émancipation. Ils sont moins savants en cabaliste et en papillonne. Enfantin veut bien, dans l'intérêt de la hiérarchie, avoir les bonnes grâces des femmes de ses disciples; mais du *droit du seigneur* à la *liberté amoureuse*, aux *bacchantes* et aux *géniteurs*, il y a loin. Pour ce qui est de la religion, on a vu plus haut ce qu'on en pense, et comment on l'envisage, chez les saint-simoniens: elle consiste surtout dans l'*influence sacerdotale*, comme *moyen hiérarchique*. Les fouriéristes sont, au contraire, très peu *sacerdotalistes*.

Pour M. Proudhon, ceux qui ont lu le dernier chapitre des *Contradictions*, savent qu'en morale, il conclut à la modération et à la pureté, et en religion, à la négation toute de l'ontologie suprà-mondaine. (En ceci, comme en tout, M. Proudhon n'est pas toujours d'accord avec lui-même. La conclusion des *Contradictions économiques* est démentie par le prologue du même ouvrage.)

M. de Girardin est difficile à caractériser à ce point de vue. C'est un type de scepticisme en matière de morale et de religion. Il a cependant deux tendances qui méritent d'être signalées: au point de vue de la morale, relever la situation des enfants et des mères; au point de vue religieux, respecter les aspirations de toutes les intelligences.

J'aurai fini cette petite revue en constatant que le gouvernement est nécessairement de la religion de la majorité, et que les économistes sont de la religion qui rapporte le plus d'argent.

Je vais clore ici cet aperçu rapide des tendances de nos différentes écoles économiques de France; j'entre maintenant dans quelques détails plus étendus sur les idées fouriéristes, relativement à la morale et à la religion.

II.

CHARLES FOURIER: IDÉE D'ENSEMBLE.

Un homme s'est rencontré, qui, résumant, d'une manière systématique, les intuitions vagues de plusieurs grands génies, a dit à ses contemporains quelque chose comme ceci:

Digitized by Google

« Vous n'êtes ni bons ni heureux. Voilà des milliers d'années qu'on vous prêche la morale et la vertu, si bien que les moralistes doivent en être enroués, et les âmes se sont à peine modifiées. Depuis Adam, vous tendez au bonheur de toute l'énergie de votre être, et vous êtes dans un état à faire pitié.

« Pourquoi donc cela? Le savez-vous? Si vous l'ignorez, je vais vous l'apprendre.

« Vous n'êtes pas heureux, premièrement, parce que vous n'êtes pas solidaires les uns des autres; et secondement, parce que vous vous regardez comme des enfants, auxquels je ne sais qui, ou je ne sais quoi, a donné la vie comme une sorte de pensum, devant être fait éternellement de telle vieille manière, pénible et insipide, consacrée par l'usage, au lieu de vous considérer comme des êtres virils et indépendants, maîtres d'eux-mêmes, appelés par la nature à GÉRER librement, et à leur guise, ce grand domaine qu'on appelle la terre. Vous ne vous tenez pas par la main les uns les autres, comme des frères, et, de plus, vous êtes si timides, qu'il semble que vous ayez peur de toute chose inaccoutumée: quels progrès peuvent s'accomplir dans une telle direction? Allons! croyez-moi, vous avez trois leviers, dont vous vous êtes servis jusqu'ici empiriquement, sans ordre, sans entente: la propriété acquise ou le capital, la force actuelle ou le travail, l'invention vivifiante ou le talent; attelez-moi ces trois choses au même char, et marchez! Marchez; et si les voies ne sont pas droites, alignez-les; si les villes sont grotesques, embellissez-les; si la manière de travailler est stupéfiante, réformez-la; si la vie est lugubre, hâtez-vous de l'égayer; si les moyens d'action sont petits, mesquins, inventez des procédés gigantesques; si l'on vous objecte une coutume locale, prenez un compas, et mesurez le monde, depuis le pôle nord jusqu'au pôle sud, depuis l'orient jusqu'au couchant. Alerte! que les cœurs s'élèvent: *sursum corda!* Mettez-vous bien en l'esprit que les choses ne sont pas sacrées par cela seul qu'elles sont anciennes. Que les esprits sortent enfin des moules étroits que leur a fabriqués le pédantisme des écoles. Tout est possible à qui veut fortement. Que la vie sociale, restreinte jusqu'ici aux centres importants, circule partout où trois créatures sont assemblées, attendant l'impulsion de la grande Humanité. Que des armées industrielles exploitent par un système nouveau les richesses de ce globe, jusqu'ici abandonnées aux mains molasses des routiniers et des impuissants. Que les ishtmes soient coupés; que les montagnes s'entr'ouvrent; que les canaux se multiplient; que les chemins

Digitized by Google

s'élargissent. Le roi de gloire, l'homme restauré s'avance, le symbole de la science à la main et la couronne de roses au front!

« Vous n'êtes pas bons, ô hommes, vous ne possédez pas la joie dans la tranquilité, parceque vous vivez à rebours des prescriptions de la nature. La nature vous a donné des passions, que votre liberté doit diriger: qu'avez-vous fait jusqu'ici? Vous avez posé en principe le refrènement des tendances naturelles. Et qu'en est-il résulté? Un état anormal, violent, la lutte de tous contre tous et de chacun contre soi-même, le mensonge, l'hypocrisie, la douleur: *omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc...* Eh! pauvres êtres d'un jour, pourquoi vous rendez-vous ce jour si triste? Si Dieu vous a mis au cœur le désir de la joie, et s'il a mis dans les puissances de votre être de quoi satisfaire ce désir, pourquoi ne le satisfaites-vous point! Votre antique méthode de vie ne correspond pas à ce besoin: pourquoi n'essaieriez-vous pas de la changer? En trouvant la joie, par une organisation différente, qui sait si vous ne trouveriez pas, en même temps, la concorde, la douceur, la piété filiale, l'amour maternel, toutes les vertus? Qui sait cette morale, que vous cherchez, sans la pouvoir atteindre, dans les décrépitudes de ce que vous appelez la civilisation, vous ne la trouveriez pas dans un état nouveau de libre Attraction et d'universelle Harmonie?

« Voulez-vous, mes frères, que nous fassions un essai de mon système? Il ne s'agit pas de bouleverser ce qui est établi. Ce qui constitue la force de mon idée, c'est qu'elle doit porter ses fruits dans un lieu retiré, dans une commune restreinte, sur quelques centaines de citoyens dont je forme une phalange. Que ce groupe d'élus que j'appelle, vienne à moi, et je le jure, j'en composerai quelque chose d'admirable, qui réjouira la terre, et qui excitera l'envie de toutes les créatures vivantes et intelligentes qui fourmillent, dans toutes les directions des cieux, au sein de l'Infini!»

Voilà un aperçu de ce qu'a dit cet homme, Charles Fourier, commis-marchand, enfant du peuple franc-comtois; et moi j'ajoute: celui qui a dit cela, quels que soient les défauts de sa forme, quels que soient les bizarreries, les excentricités et les ridicules de détail où il s'est jeté, celui qui a senti et dit cela, en 1808, au temps des Châteaubriand et des de Maistre, est bien véritablement un révélateur, peut-être le Cristophe Colomb de la science sociale, dans tous les cas, l'un des plus hardis et des plus curieux génies qu'ait produit l'Humanité!

Digitized by Google

III.

CHARLES FOURIER : LA MORALE.

La morale fouriériste est incontestablement le contre-pied de toutes les idées reçues en cette matière. Jusqu'à Fourier, les moralistes se sont proposé pour but de réfréner l'homme, de faire passer tous les caractères par un certain laminoir, qui est le laminoir de la vertu consacrée par l'usage. Il y a un type de femme, *la bonne ménagère ;* il y a un type d'enfant, *l'enfant bien sage*, le bon petit Télémaque, bien soumis au vénérable Mentor; en dehors de ces types, tout ce qui se présente d'excentrique, d'inaccoutumé, paraît plus ou moins répréhensible. Or, Fourier vient nous dire : vous vous trompez; il faut accepter toutes les variétés du tempérament humain, comme vous acceptez toutes les variétés des différents objets de la nature; il s'agit seulement de composer un engrenage savant des passions. Posez en principe qu'un tempérament, un caractère donné, est en quelque sorte une *vocation* tracée par la providence, que *les attractions sont proportionnelles aux destinées ;* puis, cela établi, faites en sorte, par un ensemble d'institutions habilement combinées, que le développement spontané des attractions, des tempéraments, des passions, ne puisse produire que l'ordre, le bonheur, l'harmonie.

Citons deux traits qui mettront le principe dans tout son jour, l'un relatif aux femmes, l'autre relatif aux enfants.

Il y a des femmes qui n'ont pas de goût pour les choses de la vie intime, du ménage. Les moralistes les en blâment et les en veulent corriger : que fait Fourier, lui ? Il les approuve; il démontre que, la société étant modifiée suivant la donnée des phalanges, quatre cents femmes suffiront, dans chaque association, pour les travaux ménagers, et que, par conséquent, il ne sera pas nécessaire de contraindre à s'occuper de ces détails les femmes qui y répugneront : « Concluons donc, dit-il, que les femmes sont bien comme elles sont, que les trois quarts d'entre elles ont raison de dédaigner les travaux du ménage (plus spécialement réservés aux femmes douces, casanières), et qu'il n'y a de vicieux que la civilisation et la philosophie, qui sont incompatibles avec la nature des passions et avec les vues de Dieu. »

Voici maintenant pour les enfants :

« Vous connaîtrez par la théorie de l'ordre combiné que tous « nos caractères sont bons et judicieusement distribués, qu'il

Digitized by Google

« faudra développer et non pas corriger la nature. Un enfant « vous semble pétri de vices, parce qu'il est gourmand, querel- « leur, fantasque, mutin, insolent, curieux et indomptable: cet « enfant est le plus parfait de tous; c'est celui qui sera le plus « ardent au travail dans l'ordre combiné. Dès l'âge de dix ans, « il sera élevé en grade dans les séries d'enfants les plus émi- « nentes du canton, et l'honneur de les présider à la parade « et au travail lui fera un jeu des plus rudes fatigues.»

Ainsi prendre la nature telle qu'elle est, ne pas la violenter, mais la diriger, l'utiliser, quelle qu'elle soit; ne pas considérer la vie comme une *lutte:* voilà le premier fondement de cette morale.

Le second fondement, qui est une conséquence du premier, a grandement excité l'indignation de nos pures colombes civilisées; il consiste en ceci: *faire jouir* l'humanité le plus possible, en ouvrant toutes les écluses à ses attractions.

On connaît ce côté du fouriérisme: le travail lui-même rendu, *attrayant*, la tâche humaine changée en fête, la satisfaction de toutes les aspirations du cœur, de tous les désirs des sens, l'amour provoqué, le favoritisme, le bayadérisme, les bacchantes, la papillonne exaltée dans les relations sexuelles, les géniteurs, les passades, etc., etc.

Je ne pense point à justifier ces sortes de conceptions, si ce n'est celle du travail rendu moins répugnant; je trouve que Fourier et ses disciples prêtent singulièrement à la critique en ces matières. Un rénovateur de la société dissertant, comme fait Fourier, sur le meilleur système de découper le melon par tranches de moins en moins aristocratiques, depuis le jaune juteux, destiné aux grands personnages de la phalange, jusqu'au vert, laissé aux associés infimes, me paraît infiniment comique; et il ne me le paraît pas moins, lorsqu'il m'indique l'heure où j'irai, dans la galerie des amourettes, conter mes prouesses nocturnes, et entendre réciter les polissonneries de mes camarades en harmonie combinée: je laisse ces farces-là pour ceux qui s'en amusent.

Que les hommes doivent, ultérieurement, mener une existence moins terne que la nôtre, je n'en doute pas; mais qu'on en vienne à faire un code détaillé du plaisir, je n'en crois rien.

Ce qu'on n'a pas suffisamment dit de Fourier, et ce que j'en veux dire, moi, ce sont les précautions qu'il prend pour retarder dans l'enfance et dans la jeunesse l'éclosion du sens amoureux.

Il insiste en beaucoup d'endroits sur l'utilité *morale* qu'il trouve à créer à l'enfance une *vie à part.* Il est certain, en

Digitized by Google

effet, que, dans nos civilisations, où tout est fait pour l'adulte, les enfants trouvent à tout moment des exemples, des enseignements, des actes, qui éveillent leur cœur, leurs sens. Les conversations, les gravures, les libertés extérieures des grandes personnes: tout contribue à leur fouetter le sang dès l'âge le plus tendre. Fourier est d'avis que, dans son système, où les enfants vivraient dans des groupes séparés, la virginité des âmes durerait beaucoup plus longtemps, et que la puberté elle-même serait retardée. Evidemment, ses intentions à cet égard, sont très honnêtes, très élevées, et je pourrais peut-être dire très judicieuses.

On s'est moqué des *Vestales* et des *Vestels:* peut-être a-t-on eu tort à certains égards. La *vestalité* fouriériste est un corps de jeunes hommes, d'un côté, et de jeunes vierges de l'autre, qui sont comblés d'honneurs, tant qu'ils ne songent pas au mariage, qui sont *magnats* et *magnates*, c'est-à-dire personnages considérables et prééminents, tant qu'ils n'ont pas aimé. On voit dans la civilisation, sous le même rapport, des choses beaucoup plus drôles.

Malheureusement, Fourier gâte toutes ses conceptions par une lubricité intellectuelle dont on connait trop d'exemples. Dans cette matière de la *vestalité*, il imagine quelque chose de fort amusant, c'est ce qui concerne ce qu'on pourrait appeler la *rupture du ban de vestalité*. Je cite une page des *Quatre mouvements.*

« Dans l'Ordre combiné, les fêtes relatives aux premières « amours n'ont pas lieu, comme en Civilisation, avant le mari- « age; elles ne se donnent qu'après l'union consommée. On « se garde bien d'imiter les civilisés, qui prennent le public « à témoin du marché conclu pour la défloration. Une vestale « voit ses prétendans réunis et étalant leur mérite dans les jeux « publics et les travaux de l'armée; leur nombre diminue suc- « cessivement selon l'espoir qu'elle leur donne. Enfin, lorsqu'elle « est d'accord avec l'un d'entre eux, les futurs se bornent à « envoyer une déclaration cachetée à l'office de la Haute-Matrone « (c'est une ministre des relations amoureuses.) On fait les dis- « positions nécessaires pour recevoir chaque soir les couples qui « veulent s'unir secrètement; ils sont reconnus par une inten- « dante de matronage; l'union n'est divulguée que le lendemain, « où la Vestale a quitté sa couronne de lys pour une couronne « de roses, et se montre en costume de Demoiselle avec son « Damoiseau.»

Certes, c'est bien bizarre; mais je permettrai d'en rire seulement à ceux qui ne regardent pas comme l'idéal, dans l'es-

Digitized by Google

pèce, soit le régime des mariages d'argent, soit le régime de Mabille, du Château-Rouge, de la Grande-Chaumière et du Prado. Pour rire de la naiveté, il ne faut pas être dans la sottise; pour se moquer du sensualisme poétique, il ne faut pas être dans l'abjection grossière; pour être en droit de fulminer contre le phalanstère, il faut être sorti, par la conscience au moins, d'un monde plus hypocrite encore qu'il n'est crapuleux.

Je sais bien l'objection que l'on peut faire à Fourier, elle est terrible: en proclament la liberté amoureuse, pour remédier au mal que nous voyons, il est comme les sauvages de Montesquieu; il coupe l'arbre pour avoir des fruits. C'est vrai. Et pourtant, qui sait s'il n'y a pas, en cet objet délicat, quelque chose à faire?

IV.

CHARLES FOURIER: LA RELIGION.

Quoiqu'il se montrât fort tolérant pour le clergé, Fourier sentait parfaitement que son oeuvre était la destruction radicale des anciens dogmatismes. Il se tenait vis-à-vis des choses de religion positive, dans une attitude de suprême indifférence. C'était pour lui un monde d'autrefois. Il en parlait avec le calme d'un esprit qui a vu l'évidence. Il a dit son avis sur certains objets de la croyance consacrée; et il l'a dit comme un homme chez lequel la négation est en quelque sorte constitutionnelle.

Sur un trait de la Saint-Bible, il s'exprime en ces termes:

«Il règne au sujet du patriarchat autant d'ignorance que sur «la société primitive. Abraham et Jacob, tels qu'on nous les «dépeint, n'étaient point des hommes vertueux, c'étaient des «tyranneaux bien pétris de méchanceté et d'injustice, ayant «des sérails et des esclaves, selon l'usage des barbares. C'étaient «des pachas ou tyrans d'une lieue carrée, se livrant à tous les «déportements. Quoi de plus vicieux et de plus injuste qu'un «Abraham qui renvoie Agar et son fils Ismaël dans le désert «pour y mourir de faim, sans autre sujet qu'il a assez joui de «cette femme, et qu'il n'en veut plus?.....»

Il est également hérétique sur la question de l'unité de l'espèce humaine.

«Dieu, dit-il, créa seize espèces d'hommes, savoir: neuf sur «l'ancien continent, et sept en Amérique.....»

Fourier vient de nommer Dieu: quelle idée s'en faisait-il?

Je dois dire que c'était un très médiocre, très médiocre,

Digitized by Google

pour ne pas dire un très nul métaphysicien. Il n'a jamais compris un mot à la philosophie, qu'il méprisait beaucoup: la philosophie, personne malicieuse, le lui rendra bien.

Le dieu de Fourier est à la fois le dieu Pan et le dieu personnel et providentiel; c'est en même temps l'âme immanente de l'univers, et une personnalité *qui a des vues*, des volontés; «. . . . opinion bâtarde, dit-il, celle de l'athéisme qui, supposant l'absence d'un dieu, dispense les savants de rechercher ses vues, et les autorise à donner leurs théories capricieuses pour règle du bien et du mal.» — «L'homme s'élève à la pensée de Dieu, dit M. H. Renaud, disciple de Fourier et abréviateur méthodique de ses doctrines, pensée qui, excluant toute participation du hasard à la direction des choses, conduit à admettre pour tous, pour l'individu comme pour l'espèce, un *but providentiel*, une *destinée*.»

C'est la haute idée qu'a Fourier de la Providence, qui lui fait admettre l'Édénisme, cet état primitif des races humaines, dont il est question dans toutes les cosmogonies, état d'innocence et de bonheur relatif. «Les premiers hommes, dit-il, *durent* sortir heureux des mains de Dieu.» Il décrit leur bonheur.

Ontologiquement, quel est cet être providentiel qui est véritablement la clef de voûte du système fouriériste. M. Renaud va vous répondre en résumant une des idées les plus considérables de la cosmogonie fouriériste. Il s'agit de l'échelle des astres, des univers animés, vivants, pensants.

«Pourquoi, dans l'univers, l'homme seul serait-il, à l'image «de Dieu, doué de raison.....?

«Il y aurait donc au-dessus de nous un être supérieur d'un «degré, qui nous ferait sentir son influence immédiate, qui «mêlerait à notre vie une partie de sa vie, qui ressentirait nos «douleurs, qui partagerait notre joie.....

«Ne devine-t-on pas que cet être est la planète sur laquelle «nous naissons? La planète qui est corps, et à laquelle, sans «motif, nous avons refusé l'intelligence et la passion.

«Sans motif, car la planète n'est pas une matière inerte: «c'est un corps savamment organisé, avec sa circulation aromale «analogue à la circulation du sang.....

«Les astres seraient donc des êtres intelligents et passionnels, en rapports aromaux les uns avec les autres (de là les «amours d'astres, etc.).....

«Ainsi, la distance de chaque planète au soleil serait donc «à la volonté de la planète.....

«Les globes seraient donc des êtres semblables à l'homme,

Digitized by Google

«mais supérieurs et d'un degré plus rapproché du Créateur. «L'âme d'un globe serait unie à ce globe jusqu'au moment du «décès; à cette époque, elle s'emparerait d'un globe nouvelle«ment formé, entraînant toutes les âmes humaines, qui iraient «ainsi recommencer une nouvelle carrière humanitaire, une «nouvelle série d'existences. — (La lune est un astre mort, qui n'a plus d'âme, selon Fourier.)

«Notre système planétaire est un groupe dont le soleil est «le chef et le pivot... Voilà notre *univers*.....

«Mais notre univers, avec ses dimensions infinies pour nous, «n'est, dans la création, qu'une nébuleuse, un point, un atôme; «il forme des groupes et des séries avec d'autres univers dont «l'ensemble ne constitue encore qu'une unité pour des com«binaisons supérieures.

«Cet ensemble d'univers, cette nouvelle unité, le *binivers* «est encore un être intelligent....

«Les binivers se groupent entre eux, pour former des *tri«nivers*, puis, par de nouvelles combinaisons, toujours en «remontant vers Dieu, viennent les *quatrinivers*, les *quin«tinivers*, etc., etc.

«La pensée peut s'élever ainsi indéfiniment, sans jamais at«teindre Dieu, l'*infinivers*, dont le corps comprend toute «matière, dont l'intelligence renferme toutes les intelligences.»

En résumé, vie et pensée partout; hiérarchie de providences de plus en plus souveraines; et tout cela relié à l'être chétif appelé homme; cet être chétif, cet atôme, sur son globule, attirant sur lui l'attention de toutes les grandes âmes astrales et de l'âme infinie du Cosmos; l'attirant si bien, que la nature entière est mise en concert avec toutes ses passions: d'où la thèse ingénieuse de l'*analogie universelle;* et que, par l'effet de ses actes, il peut modifier le monde extérieur; d'où l'idée si bizarre et si ridiculisée que, si la société se fonde en Harmonie, il naîtra une *couronne boréale* par laquelle le pôle nord sera rendu habitable, et que la lune actuelle, cadavre pourri, sera remplacée par *cinq lunes* nouvelles.

On voit que c'est la doctrine du providentialisme poussée à sa plus extrême limite. Fréron-Veuillot n'en a jamais enseigné autant.

Il nous reste maintenant à voir ce que Fourier pense de l'âme et de la vie future. Pour être plus court et plus précis, je citerai encore M. Hippolite Renaud, *Vue synthétique:* cet écrivain a littéralement daguéréotypé son maître; c'est donc comme si je citais le maître lui-même.

Digitized by Google

« Si tout finissait avec la vie présente, l'homme... pourrait « accuser Dieu d'injustice....

Suivent plusieurs raisons sentimentales en faveur du dogme, de l'immortalité.

« Une vie ultérieure est nécessaire pour résoudre ces difficul- « tés, elle est nécessaire encore, parce que Dieu, qui en a mis « le désir au cœur de tous les hommes, ne peut leur avoir donné « cette préoccupation pour leur tourment. »

Suit une théorie sur les états divers de la substance: elle est ou *pondérable*, ou *fluidique*, ou *impondérable*, ou *aromale*, ou *animique*.

« Dans la vie présente, appelée à agir prédominemment sur « la partie pondérable du globe, l'âme prend un instrument, « un *corps* d'une nature *pondérable*. . . . . »

« La vie ultérieure serait encore une vie *terrestre*, pendant « laquelle l'âme agirait, par l'intermédiaire d'un *corps aromal*, « sur les éléments aromaux qui entrent dans la composition de « la planète....

« Dans la vie aromale, sans entrer en relation avec les mon- « dains, on pourrait les voir, les comprendre, les suivre dans « toutes leurs actions. »

Dans cette théorie, les âmes alterneraient entre la *vie terrestre* proprement dite, et la *vie aromale*, dans les couches de l'air. C'est ce que Fourier appelle métempsycose BICOMPOSÉE, par opposition à la métempsycose *simpliste* des anciens.

Quant aux peines et aux récompenses, M. Renaud nous dit:

« Les vies mondaines et les vies ultrà-mondaines sont liées « comme les sommeilles et les veilles, et celui qui a manqué « une existence inférieure, qui l'a troublée par les excès, par « le crime, par le suicide, souffrira dans la vie supérieure sui- « vante; comme celui dont le sommeil a été interrompu par « un cauchemar, par de mauvais rêves, se sent moins bien « disposé pendant la veille qui suit. »

Un point à examiner encore, c'est la question de l'organisation de la religion dans la phalange. Quoique moins favorable au *sacerdotalisme* que les saint-simoniens, Fourier ne laisse pas que de constituer un certain culte positif au milieu de la commune associée. Il est souvent question de *l'Église* dans les descriptions phalanstériennes. « On ira au bal, au théâtre, *à l'Église*, par des galeries couvertes »: il n'est pas un livre fouriériste où l'on ne trouve cette phrase stéréotypée. D'autre part, je vois, dans la *Théorie des quatre Mouvements*, que Fourier gourmande fort le culte de la Raison, en 93, et la théophilanthropie du Directoire, de n'avoir pas eu de sacerdoce:

Digitized by Google

« Une gaucherie tout-à-fait neuve dans ces deux religions, c'était « de n'avoir point de prêtres; *le peuple veut voir des hommes « chargés directement de la procuration de Dieu.* Mais les « théophilanthropes choisissaient souvent un procureur ou un « marchand pour annoncer la parole de Dieu; on n'aime pas « voir de tels hommes prêcher la vertu. Vainement s'appuient-« ils du titre de pères de famille; les plus grands scélérats et « les plus grands imbéciles de la terre ont été pères de famille. « D'ailleurs les ministres d'une religion peuvent-ils être à l'é-« glise et à la boutique? Et conçoit-on qu'un culte puisse se « soutenir s'il n'a pas des prêtres, qui vivent de l'autel.»

C'est à la suite de ces réflexions, que se lisent les lignes suivantes, qui sont à la fois une satire sanglante, et, sans doute, le dernier mot de Fourier sur la matière du culte et de la religion:

« Tandis que les philosophes se sont montrés si médiocres « en faisant des religions modérées, un Arabe grossier, MAHO-« MET, a fait une religion avec le plus grand succès, parce qu'il « a été immodéré en tout sens, parce qu'il n'a employé que « l'excès, l'exagération et les monstruosités. Quel camouflet pour « les amis de la modération! S'ils voulaient attaquer la reli-« gion catholique, il fallait lui en opposer une qui donnât dans « des excès contraires; elle divinise les privations, il fallait divi-« niser les voluptés. C'était une carrière toute neuve que Ma-« homet n'avait pas entrevue; sa religion n'est pas voluptueuse....

« Je le répète, il y avait un grand coup à faire en matière « de religion, MAIS CE N'EST PAS AVEC DE LA MODÉRATION QU'ON « FAIT DE GRANDES CHOSES.»

Voilà une maxime fortement pensée, et je crois que c'est ici le lieu de répéter ce que j'ai déjà dit plus haut: il devait y avoir une forte dose de ruse, et, comme dit Pascal, bien des idées *de derrière la tête*, dans ce bonhomme de Fourier.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Les Fouriéristes (SUITE).

Je crois utile, pour être complet, de relater les opinions émises sur les choses de religion par quelques unes des individualités les plus connues de l'école sociétaire. L'universalité des écrivains de cette école se sont, à cet égard, largement inspirés de Fourier; cela est si vrai, que la plupart des excentricités de Victor Hennequin, dont on a été si étonné en ces dernières années, sont toutes tirées du livre du maître. Néanmoins, il est des détails sur lesquels les disciples ont émis quelques conceptions plus ou moins originales: il n'est pas sans intérêt de les recueillir ici.

Je vais parler successivement:
De Just Muiron,
De V. Considérant,
De Désiré Laverdant,
Et enfin, dans un chapitre spécial, de Victor Hennequin.

JUST MUIRON.

Just Muiron, comme on sait, fut très utile à Fourier, à l'époque où ce grand réformateur était ignoré ou méconnu. Il parvint, par ses démarches et par ses sacrifices, à obtenir, vers 1831 et 32, quelque publicité pour ses oeuvres. Il écrivit lui-même, sous le titre de *Procédés industriels*, de *Transactions sociales*, etc., des explications sur les théories phalanstériennes.

C'était une nature élevée, mais un écrivain froid et lourd. Il avait de la lecture et quelque teinture de philosophie, en sorte qu'on peut le regarder comme l'érudit et le métaphysicien de l'école. Il a donné quelques développements aux idées cosmogoniques de Fourier, et il a exercé une certaine influence

Digitized by Google

sur les tendances modérées et conciliantes de l'école, au sujet du clergé et des choses de culte.

Je vais indiquer ses opinions les plus saillantes.

Sur Dieu et la création.

« Dieu crée immédiatement l'ensemble de l'Univers. Il le « crée en faisant jaillir de soi-même les germes actifs et puis- « sanciels des tourbillons d'astres. Ces germes sont, par le Cré- « ateur, pourvus de toutes les facultés individualisantes, agglo- « mérantes et formatrices des globes et de leurs accessoires. « Ainsi les êtres de tout ordre, que nous voyons peupler la « terre, ne sont que des créations MÉDIATES de Dieu. Ce sont « les produits de l'exercice des facultés créatrices dont les astres « sont pourvus par leur créateur, comme nos édifices, nos in- « struments, nos meubles, sont des facultés créatrices départies « à l'homme. Les individus de la surface d'un globe opèrent « les créations industrielles; les astres opèrent la création organi- « que de ces idividus de la surface; Dieu crée les tourbillons « générateurs des astres.»

L'idée de l'*individualité* et de la *personnalité* des astres est ainsi développée par Muiron.

« Les astres sont des individus sidéraux, comme nous som- « mes des individus humains. Un astre a son âme, un tour- « billon planétaire a son âme, comme un homme a la sienne. « Une molécule pierreuse appartient à son rocher, ce rocher « appartient à son continent ou à son île, le continent ou l'île « appartient à son globe, le globe à son tourbillon, le tourbil- « lon à son univers, comme l'âme de l'homme appartient à sa « nation, l'âme nationale à l'âme de la terre, l'âme de la terre « à la grande âme de notre tourbillon sidéral, la grande âme « du tourbillon à Dieu. Et c'est ainsi que Dieu et l'Univers « sont UN, que toutes choses sont coordonnées, liées les unes « aux autres, régies par l'UNITÉ DE SYSTÈME, hors de laquelle il « ne saurait y avoir que le chaos.»

Sur les origines humaines, sur Adam, il écrit, en s'appuyant de l'autorité du savant Fabre d'Olivet:

« Jamais le sublime hierographe auquel nous devons les pre- « miers livres de la Bible, n'eut la pensée qu'Adam fût un « homme individu, tel que le vulgaire l'imagine encore. Cette « pensée, de la part de Moïse, eût été aussi injurieuse au Cré- « ateur, que contradictoire avec l'évidence des faits reproduits « à chaque pas sur notre globe. Comment, sans attribuer à « Dieu l'impuissance et l'imprévoyance les plus étranges, sup- « poser qu'il ait remis le destin de la terre, de ses populations, « de ses glorifications, à un homme seul, sans collaborateurs

Digitized by Google

«et sans émules? Comment, sans renier le plus grossier bon «sens, croire que les diverses races humaines, blanches, jaunes, «noires, rouges, les Albinos, les Patagons, Lapons, sont sortis «d'un premier homme unique? Autant vaudrait dire que Dieu «ne créa qu'un arbre, qui a reproduit des chênes, des palmiers, «des pêchers, des tilleuls. . . . . Depuis longtemps les «grands génies dont s'honore le monde chrétien ont reconnu «dans Adam, l'homme universel, le genre humain. . . . . L'ex- «pression de Moïse est d'une énergie, d'une profondeur éton- «nante, bien propre à confondre la plupart des beaux esprits «du siècle. . . . . Le nom d'Adam signifie la partie animico- «intellectuelle rectrice de notre monde (1).»

Voici maintenant l'interprétation du péché originel:

«*Nahaz*, c'est-à-dire, l'attrait cupide, le *luxisme* séduit «*haïsha*, la faculté volitive, l'essor animique d'Adam, et l'en- «traîne à oublier le conseil divin, à transgresser le commande- «ment, pour s'abandonner à la violence des passions sensuelles «qui dès lors dominent tout. Cette transgression d'Adam le «voue à la mort, l'unité sociale étant frappée du sceau de la «désolation, par la dispersion des individus, le conflit de leurs «intérêts respectifs, l'incohérence générale. Telle est la vraie «version de l'histoire du péché originel, ou origine du mal.»

Après des théories si *naturalistes* touchant les origines des choses, de l'homme et de la société, on ne s'attendrait pas à trouver beaucoup de *religion positive* chez M. Muiron. On se tromperait. Sautant par dessus des abîmes philosophiques, comme il arrive à tous les esprits peu rigoureux, l'auteur va admettre un Dieu personnel, le culte de Jésus, la prière, les desservants de paroisse et jusqu'aux jésuites.

Citons quelques traits.

Dieu:

«Tout homme de bons sens a bientôt avoué l'existence de «Dieu, du grand dispensateur qui a tout créé et qui maintient «tout dans l'univers.»

---

(1) C'est d'après le même système de nomenclature que, dans la Bible, *Béhémoth* désigne tout le genre quadrupède; *Léviathan*, tout le genre poisson; *Hozan*, tout le genre volatile. Les *savants* qui déplorent la perte de ces *grands animaux* dont, selon eux, ces noms seuls conservent le souvenir, prouvent seulement qu'ils n'entendent point le langage antique.

(*Note de Just Muiron, toujours d'après Fabre d'Olivet.*)

Digitized by Google

La religion et le culte :

« Je pourrais me dispenser d'insister ainsi sur la nécessité « de la religion, quand personne ne songe plus à la révoquer « en doute. J'ignore s'il existe encore des impies ; on ne pour- « rait, sans doute, les trouver, en très petit nombre, que parmi « les ignorants que délaisse la société, ou parmi les maniaques.....

« Révoquer en doute l'utilité du culte, et conséquemment « du sacerdoce, pour le bien-être de la masse du peuple ; pré- « tendre que le peuple peut se passer d'églises, d'autels et de « desservants, c'est révoquer en doute l'existence animique de « l'homme. Le sentiment religieux est inhérent au cœur humain, « autant que la sensation du chaud, du froid, ou de la faim, « est inhérente à notre organisation corporelle.....»

Sur Jésus et son Église :

« Observons Jésus, et admirons ! Si, comme Dieu, selon les « chrétiens, il a fait des miracles, comme homme il a été l'ar- « chétype de la seule conduite qui puisse être, parmi nous, « sage pour l'individu, utile pour la société.....

« Tel fut Jésus dans tout le cours de sa mission : prêcheur « d'exemple plus que de paroles, il prouve, par les faits, l'effi- « cacité de la résignation pour l'atténuation du mal. Sans doute, « se résigner, c'est s'imposer la loi de contrainte ; c'est se met- « tre en contradiction avec le vœu de la nature humaine, avec « les passions, ressorts essentiels de l'existence. Mais quand « Adam, l'homme collectif, marchant dans la fausse voie, ne « maintient plus ses sociétés, ne tend plus à quelque bien que « par la loi de contrainte, il est naturel que cette même loi « s'applique aussi à l'homme individu..... Ces vérités admises, « n'est-il pas évident qu'*il n'y a point de salut hors de la « religion chrétienne* ?»

Quel galimatias ! Citons ce qui concerne la prière et les pères jésuites.

La prière :

« Prier, c'est plaire à Dieu... C'est nous rapprocher de la « divinité par l'élan le plus raisonnable et le plus philosophi- « que, en même temps qu'il est le plus sublime.

« Le caractère du véritable ecclésiastique serait de se maintenir « en perpétuel état de prière.»

Les jésuites sont l'objet d'un véritable dittirambe, et pro- posés comme modèle de *savoir-faire* aux personnes qui veulent jouir des bienfaits de l'état sociétaire. (Je ne nie pas qu'il

Digitized by Google

n'y ait un certain côté de juste et de vrai dans cette appréciation, telle qu'elle est conçue.)

«..... Comment des peuples sans cohésion suffisante, des «gouvernements nécessairement versatiles, pourraient-il résister «à la cohésion et à la constance des jésuites? Il est dans la «nature des choses que les jésuites unis d'intention et d'intérêts «maîtrisent des sociétés que les intérêts et les opinions divisent.

«Les publicistes, qui ont observé ces faits si remarquables, «semblent n'avoir recherché que ce qu'ils avaient de fâcheux «pour les peuples, sans se soucier de ce qu'ils offraient de «bon pour l'avancement de la science politique et du bonheur «humain.....»

Telles sont, en matière religieuse, les tendances de Just Muiron: on voit qu'elles forment un salmigondis assez embrouillé. L'auteur est un esprit flasque, et un cœur débonnaire, dont le talent est trop secondaire et la science trop restreinte, pour qu'on puisse accorder une grande autorité à ses opinions.

VICTOR CONSIDÉRANT.

Au point de vue des choses religieuses, M. Considérant est un sceptique. Il ignore assez généralement l'état des questions. On voit que la métaphysique lui est complètement étrangère. Depuis que le phalanstère s'est emparé de lui, il n'a guère pensé qu'au phalanstère, et le reste lui est à-peu-près indifférent.

Partageant toutes les préventions de son école contre la révolution de 89, il était, avant 1848, très antipathique aux mesures prises par nos pères pour attacher le clergé à la constitution. Il y a un endroit de la *Destinée sociale*, son principal ouvrage, où il s'indigne fort contre la Montagne, à cause du peu de conséquence qu'eut le fameux *baiser Lamourette*, à la veille de la chute des Girondins. Ce brave «curé Lamourette», comme il dit, le touche beaucoup. C'était, si j'ai bonne mémoire, un évêque constitutionnel; mais M. Considérant est de ceux qui sont assez peu instruits des choses de l'église pour appeler «curé» tout ce qui porte soutane.

On devine déjà que si M. Considérant a mis le pied sur le terrain théologique, il a dû s'y empêtrer considérablement: c'est, en effet, ce qui est arrivé. Toutes les fois qu'il parle de religion, on remarque chez lui ce mélange d'incrédulité terre-

Digitized by Google

à-terre et de religiosité vague, à l'usage des gens de lettres, des journalistes sur le retour, des actrices qui ont des marguilliers pour amants, des lorettes devenues sages, et des notaires retirés. Il se moque des indulgences, et il s'extasie devant l'Évangile qu'il n'a jamais lu attentivement. Comme le péché originel lui paraît un peu dur à digérer, il en cherche une interprétation; et Just Muiron lui ayant appris les gloses de Fabre d'Olivet sur cette matière, il les reproduit: « Voilà, « dit-il, le grand fait social que Moïse a gravé dans son *Sé-* « *pher.* Eve, la faculté volitive de l'homme, corrompue par « le serpent, emblème de prudence, de cupidité et d'égoïsme, « séduit et entraîne *Adam*, l'homme universel. *L'arbre cou-* « *vert de fruits*, symbole de la richesse matérielle, est la cause « déterminante; et le serpent sorti de l'arbre, ou l'égoïsme sus- « cité à cette occasion, est la cause potentielle de l'*introduc-* « *tion du mal.* »

Dites-moi un peu pourquoi des gens qui veulent que l'âge d'or, l'Éden, soit devant nous, des gens qui posent en principe que l'homme, loin d'être fatalement rivé au Mal, peut être entièrement transfiguré; pourquoi, dis-je, des gens qui croient ces choses, vont-ils s'amuser à *interpréter* solennellement les fantaisies d'un arabe qui vivait il y a trois mille cinq cents ans? Nettoyez donc d'abord les intelligences, messieurs, si vous voulez nettoyer l'ensemble du monde. A quoi bon ces contes bleus, qu'ils soient interprétés suivant l'esprit ou imposés selon la lettre? Qu'importe à l'humanité moderne que M. Moïse ait mis des charades et des rébus dans ses histoires à dormir debout? Qu'est-ce que cela me fait à moi? qu'est-ce que cela fait à la génération présente? C'est une question de pure érudition, dont je veux bien m'occuper à ce titre, mais pas autrement, entendez-vous bien; et vous qui vous en occupez, avec une sorte de respect religieux, comme si de là dépendait le salut du monde, vous me paraissez faire partie d'une phalange infiniment *simpliste*, dont je demande la permission de rire en passant.

La principale théorie religieuse de M. Considérant se trouve, sous le titre essentiellement fouriériste d'*intermède*, en tête du second volume de la *Destinée sociale.* Je ne vous dirai pas ce qu'il y a dans cet intermède: je n'en sais rien. Après l'avoir lu deux fois, je suis aussi avancé que vous qui ne l'avez pas lu du tout. Il m'a semblé que M. Considérant croit en un Dieu « dont on n'a rien à craindre et tout à attendre », qu'il regarde l'Église comme étant en permanent état d'hérésie devant l'Évangile, qu'il espère voir renaître le vrai Jésus, le

Digitized by Google

vrai christianisme, avec le phalanstère, etc., etc.: mais ces banalités me donnent la nausée; je vous prie de ne m'en pas demander le détail.

Il ne faudrait pas croire, d'après ce qui précède, que M. Considérant fût un réacteur philosophique. Non. Il était, je viens de l'indiquer, extrêmement médiocre et tardigrade au point de vue de la synthèse générale; mais, dans la critique, il allait assez loin. Sous ce dernier rapport, il était le plus voltairien des hommes de la rue de Baune. Dans cet *intermède* dont je parlais à l'instant, je lis des choses très hardies et très mâles contre le parti obscurantiste. Voici un trait ou deux:

«Chose étrange entre toutes, que ce soit vous qui accusiez «en disant: *le siècle est sans religion!*....

«Eh! comment ne voyez-vous pas que vous répondez par «le fait même qui vous accuse et qui vous condamne? Car «d'où est-il sorti, cet esprit d'incrédulité *et de perversité* (con«cession absurde) dont vous parlez? N'est-il pas le fils de vos «œuvres? Vous avez possédé la société toute entière, vous l'a«vez tenue toute entière entre vos mains pendant des siècles: «vous preniez les générations dès le jour de la naissance; vous «marquiez *de votre signe* les enfants des hommes avant qu'ils «eussent pressé la mamelle de leur mère, et vous exerciez au«torité sur eux jusqu'au tombeau.... Que dis-je? votre autorité «s'étendait, mystérieuse, terrible, omnipotente, au-delà de la «tombe elle-même et entrait dans l'éternité!....

«Et c'est après avoir ainsi tenu, dominé, possédé, élevé, «gouverné la société toute entière pendant des siècles, que «vous venez vous plaindre des actuels résultats d'irréligion, et «récriminer de ce que le monde vous échappe? Ces résultats «ne sont imputables qu'à vous; et si la société vous échappe, «malgré la domination absolue que vous aviez étendue sur elle, «c'est donc que votre action, qui devait lui être propice, heu«reuse et maternelle, lui est devenue singulièrement lourde, «gênante et hostile. Si vous aviez favorisé la vie et le dévelop«pement de l'Humanité, sur laquelle vous aviez toute influence, «toute autorité, ET DONT VOUS ÉLEVIEZ LES ENFANTS, pourquoi et «comment l'Humanité se serait-elle dressée contre vous? Si «vous aviez toujours été ce qu'il y avait à chaque époque de «plus vrai, de plus utile, de plus intelligent, pourquoi et com«ment auriez-vous perdu votre influence?.....»

M. Considérant conclut que l'Église devait *modifier ses dogmes*, et dire au XIX^e^ siècle autre chose que ce qu'elle disait à Clovis et à Mérovée. Je ferai remarquer ici que cette thèse, souvent renouvelée, est insupportable. Si l'Église a la vérité

Digitized by Google

révélée, *elle ne doit pas*, *elle ne peut pas* la changer; en lui disant de changer ses dogmes, vous lui dites implicitement que vous ne croyez pas à ces dogmes; mais, poltrons! déclarez donc alors la chose ouvertement: il n'y a pas d'autre moyen de simplifier la dispute et d'aboutir à un résultat. Si vous continuez ainsi à jouer la comédie et à finauder, comment voulez-vous que les générations vous comprennent. Il y a trente ans que vous invoquez et que vous appelez de la sorte je ne sais quel christianisme de réserve, dont vous n'admettez pas le premier mot: qu'en est-il arrivé? C'est que la France a cru, en effet, que cette orthodoxie populaire, démocratique, libérale, existait quelque part; c'est que, aidés de vous, les loups ont revêtu des peaux d'agneau; c'est que, de votre aveu, ils ont été acceptés par la jeunesse française; et, en fin de compte, que possédons-nous, aujourd'hui que les masques sont levés? Nous possédons Patouillet-Gaume, Fréron-Veuillot, Nonotte-Cognat, les diables de Berbiguier-Mirville, et un tas de cuistres qui nous menacent de l'inquisition.

A qui la faute? En vérité, je vous le déclare: elle est à vous et à ceux qui sont auprès de vous!

Tout-à-l'heure vous disiez: Si la France n'a plus de religion, c'est la faute de Veuillot.

Et moi je dis: Si la France a Veuillot, c'est la faute de Considérant, c'est la faute de Jean Reynaud, c'est la faute des saint-simoniens, c'est la faute des fouriéristes, c'est la faute de toutes ces intelligences timides, de tous ces chefs de file imprudents, qui ont chanté des complaintes à l'unisson des *néos* de toute catégorie, quand il fallait entonner le bardit de la raison en péril!

DÉSIRÉ LAVERDANT.

C'est un homme à la physionomie placide, douce et bienveillante. Il est connu dans l'école sociétaire pour le meilleur catholique de la secte.

Désiré Laverdant a publié, en 1851, un livre remarquable sous plus d'un rapport, ayant pour titre: *La déroute des Césars, la Gaule très chrétienne et le czar orthodoxe.* Il y a bien des choses dans ce livre. Il y a du talent, il y en a considérablement, mais du talent irrégulier, qui manque d'ordre, d'attitude, et qui va un peu *ab hoc* et *ab hac*, comme le talent de l'adolescence, d'où je conclus qu'en ses trente et

Digitized by Google

quelques années, Désiré Laverdant a l'âme encore très jeune. Il y a, dans ce livre, de la science, de la lecture, presque de l'érudition. Il y a du cœur, une énorme quantité de cœur, de ce cœur qui exclut les vues personnelles et égoïstes, qui entraîne un homme malgré lui aux grandes luttes de la justice universelle, et qui le rive à toutes les causes démocratiques et humanitaires. Il y a de la politique populaire. Il y a du socialisme, un socialisme prudent et sage, où domine la couleur de Fourier, et d'où Proudhon, le terrible ennemi de l'école, est à peu près exclu. Il y a de la religion, de la religion très orthodoxe, de celle qui va à Rome, l'ombilic de la terre, *umbilicus terræ*, comme dit de Maistre, et qui donne le baiser de paix aux pères jésuites.

Voilà un bien singulier homme, n'est-ce pas? Bien singulier, en effet: c'est la tolérance faite chair. Désiré Laverdant aime tout le monde, il comprend et il excuse toutes les doctrines. Il paraîtrait que ce bienveillant esprit a en lui des échos pour toutes les notes du concert, disons mieux du brouhaha humain. Dès la couverture, dès la vignette de son livre, il prêche la concorde: j'y vois une abeille, destinée à contenter les bonapartistes, deux beaux lis, emblême cher au marquis de Carabas, et un coq qui a l'air de chanter la Marseillaise. Tout cela vit en parfaite union dans la vignette, et semble dire: Que l'on s'embrasse, Désiré le désire, et que tout soit fini!

A l'intérieur de l'ouvrage, même indulgence sans bornes, même sympathie universelle, même cordialité à tout venant. C'est véritablement le livre *omnibus*, écrit par l'impartialité en chair et en os. De Maistre, avec l'*Essai sur les sacrifices*, se trouve là côte à côte avec M. d'Alembert qui écrasait l'Infâme. Bossuet, l'intraitable Bossuet, s'arrange de ce sublime bouffon, Rabelais, qui, pourtant, Laverdant le constate, a ébranlé de son rire strident et sarcastique les palais des Monsignori. Les dogmes fraternisent comme les individus. L'immaculée conception fait la bouche en cœur au panthéisme, qui est une fameuse invention, ma foi, et qui, suivant l'auteur de la *Déroute des Césars*, servira prodigieusement à la restauration des idées christiano-catholico-romaines.

Pour faciliter au lecteur l'intelligence de mon personnage, je vais ouvrir ça et là, au hasard, le livre en question. Par quelques citations, il devinera quel étrange syncrétisme s'est implanté dans les malléables cases de ce cerveau débordant d'affectivité.

Savez-vous pourquoi le sacerdoce s'est séparé de la révolution

Digitized by Google

de 1848? C'est à cause de la fameuse querelle sur les investitures. Ecoutez-en la preuve:

« Or, quand la révolution de Février vint à éclater, on sait « quel appui précieux elle trouva dans le concours du clergé.....

« Hé! bien, le grand service rendu par le clergé à la jeune « République a été oublié. Le pauvre peuple s'était montré « respectueux envers l'Eglise, bon et confiant envers le prêtre; « mais ce pouvoir nouveau, comme tous les rois du passé, ne « sut être que dedaigneux et jaloux envers l'Eglise, froid et « défiant envers le prêtre. Il n'eut qu'une pensée: brider, « dominer, exploiter.

« Et qu'on ne vienne pas nier! la preuve est là toute vivante, « le signe est là, crevant tout œil ouvert, brûlant de honte le « cœur des prêtres, entretenant la rougeur au front de l'église « humiliée: L'INVESTITURE! MM. Ledru-Rollin, Carnot, Cavaignac « et Vaulabelle, etc., etc.....»

Le lecteur dira: mais quelle pouvait bien être cette affreuse *investiture* qui a fait tant de peine à ces saintes personnes, dont le bon Désiré Laverdant est le représentant désolé?... Devinez, cher lecteur?.... Avez-vous trouvé?... Donnez-vous votre langue au chat?... Oui?... Eh! bien, voici la chose:

Le grand grief de ces saintes personnes, suivant Laverdant, c'est qu'on ait conservé les relations établies entre l'Eglise et l'Etat, que le gouvernement ait continué à *nommer* les évêques ou surveillants, et à *payer* les prêtres ou anciens. Si l'on eût retranché le budget des cultes, si ces scélérats de 48 eussent refusé de payer les desservants de campagne, tout allait au mieux dans la pensée du doux fouriériste.

Pauvre Laverdant, malgré votre talent, que vous êtes simple, que vous êtes simple!

M. Laverdant qui trouve excuse à tout, a excusé les sacrifices sanglants. Il faut vous dire que M. Laverdant adore la vieille Gaule. Le Juif et le Gaulois sont ses amours historiques. « De même que le peuple de Juda est le peuple des « peuples », l'ancien peuple de la Gaule druidique est pour lui « le céleste Gaulois.» Il est clair que ce « céleste Gaulois » est, à peu de chose près, sans réproche:

« Le juif est immolé pour servir de témoin à l'Évangile; pour « accomplir la rédemption, le Gaulois se précipite aveuglément « et s'immole. Ne préludait-elle pas à cette immolation, la « vieille Gaule druidique, lorsque, emportée par l'exagération « de la vérité, elle crut le sacrifice humain nécessaire? Pressen- « tant qu'il fallait mourir pour renaître, mourir pour vivifier, « elle cherchait dans le sein de la mort le salut et la vie.»

Digitized by Google

Comment trouvez-vous ces petits druides français du XIXe siècle? Ils répètent tous les uns après les autres, les Laverdant, les Jean Reynaud, les Pelletan, que l'esprit du XVIIIe siècle est «mort», que sa méthode est «usée»; moi, je pense qu'ils se trompent, au moins en ce qui concerne l'appréciation du ci-devant dieu Teutatès: entre les *néo-gaulois*, qui *comprennent*, qui *expliquent*, qui *excusent*, au point de vue de je ne sais quelle rédemption, la statue d'osier, où s'accomplissaient les sacrifices druidiques, et nos vieux voltairiens, qui prétendent que tout cela est purement et simplement exécrable, mon choix était fait dès le ventre de ma mère, et je m'y tiens.

Les citations que je viens de présenter ne peuvent donner qu'une faible idée des étrangetés, des cocasseries qui fourmillent dans la *Déroute des Césars*, exposées dans un style bizarre, plein de néologismes, aussi singulier que les idées qu'il revêt. Je voudrais pouvoir citer encore. Je voudrais vous dire comment M. Laverdant est millénariste en un certain sens mitigé. Je voudrais pouvoir relater comme quoi Jean-Baptiste et Fourier sont précurseurs au même titre. Je voudrais noter bien d'autres points encore. Mais je dois ménager l'espace: je suis forcé de me borner.

Je ne veux pas finir cependant, sans répéter ce que je crois avoir dit déjà, qu'il y a de très bonnes et de très belles choses dans le livre de M. Laverdant. Quelques-unes de ses pages, que je me rappelle avoir admirées dès 1851, à une première lecture de son ouvrage, m'ont réjoui plus encore, maintenant que je suis plus vieux, et m'ont transporté d'aise à une lecture plus attentive. Ce qu'il dit de la tyrannie du czar, est même devenu un charmant pamphlet de circonstance, depuis que nos patriotiques armées tiennent en échec le terrible ennemi oriental. Sur une foule de points de doctrine, de politique, d'économie sociale, de littérature, de morale, l'auteur de la *Déroute des Césars* s'élève à une véritable hauteur. Je ne citerai qu'un trait, un passage qui est relatif aux bâtards.

«Figaro, c'est bien l'enfant naturel, c'est le génie qu'il plait «à Dieu de placer au plus bas échelon de la vile multitude, «en dehors du monde et hors la loi; et afin que ce monde et «cette loi soient convaincus d'iniquité et d'absurdité, Dieu per«met que ce génie, éclos tout seul, se ramassant et s'élevant «tout seul, en vienne à juger et nobles et bourgeois, et à «dominer tout ce que la convention sociale lui impose de mai«tres et de tyrans.»

J'approuve fort ces lignes éloquentes; non pas que je sois opposé à l'admirable à la sacrée et immortelle institution de

Digitized by Google

la famille régulièrement organisée: j'espère que je la défendrai toujours; mais je suis profondément ulcéré, je l'avoue, de trouver encore dans nos codes des dispositions toutes barbares contre l'enfant naturel, innocente victime d'une faute, d'une faute qu'il faudrait souvent appeler un malheur. C'est là une tache affreuse dans nos institutions. Pour en saisir toute l'horreur morale, il suffirait de songer que, par un hasard singulier, qui semble être un enseignement de la Providence, une foule des grandes choses de l'histoire ont été faites par des enfants naturels, par des bâtards: ainsi la Grèce, ainsi l'Empire romain, ainsi l'État anglais, et que sais-je encore? Si bien, je le déclare, que si, moi qui vous parle, j'étais bâtard, et que, à l'imitation des hommes d'État en retraite et des romanciers sur le retour, j'écrivisse mes *Confessions* ou mes *Mémoires*, je n'hésiterais pas à les commencer ainsi:

« Je suis né hors mariage, comme Thésée, fondateur d'Athènes, comme Romulus, fondateur de Rome, comme Guillaume-le-Conquérant, fondateur du grand Royaume anglo-breton, comme. . . . . .

Tel ou tel malin va me dire, j'en suis certain, je connais le cœur de l'homme: Diantre! cher Monsieur, comme vous parlez bien sur les bâtards! Ne le seriez-vous point vous-même quelque peu?

Pourquoi pas?

CHAPITRE VIII.

Victor Hennequin.

Hennequin était un esprit secondaire; mais il était aussi ce qu'on appelle dans l'argot des lettres, un *piocheur*. Il avait beaucoup étudié, et il savait une infinité de choses, spécialement en matière de sciences naturelles. C'était un des phalansriens les plus laborieux. Il avait une teinture de métaphysique

Digitized by Google

et d'histoire philosophique, ce qui était rare dans la rue de Baune. Il portait si loin la manie de compiler, que je me rappelle l'avoir remarqué à l'Assemblée législative, deux années de suite, courbé sur son pupitre de représentant, et occupé, pendant la presque totalité des séances, à faire des extraits du *Moniteur*. Il inventait peu, mais il ruminait bien les idées des autres, et il les développait avec un certain talent de forme. Je le caractériserais volontiers par le mot célèbre de la générale Lefebvre: c'était un *lisardier*.

Au moral, on trouvait en lui un être bonasse, distrait, rêveur et doux, mais extrêmement faible. Il était démocrate par la chair et par la sensibilité nerveuse, plutôt que par la conviction ferme et arrêtée de l'esprit. Ce sont là des natures dont il ne faut pas généralement attendre grand' chose. Ne comptez pas sur les intelligences molasses, et défiez-vous des hommes qui ont de grands besoins: voilà une maxime dont les gens de parti ne sont pas suffisamment pénétrés.

Tout le monde sait comment a fini Victor Hennequin. Il est mort fou, d'une folie partielle, dans laquelle il lui restait beaucoup de lucidité. Dans ses derniers ouvrages, *Sauvons le Genre humain* et *La Religion*, il y a un mélange si bizarre de sens droit et de déraison, que bien des personnes ont voulu voir un jeu, ou, comme dit le langage populaire, une *banque*, dans ses excentricités: c'est une erreur. Il a bien réellement présenté ce phénomène singulier, d'une intelligence moitié aliénée, moitié maîtresse d'elle-même; il a été un fou exceptionnel, un fou de sang rassis.

D'après ce qui précède, on comprendra qu'en traitant d'Hennequin, dans ce chapitre, je vais être obligé, tantôt de le prendre au sérieux, tantôt de relater ses bizarreries sans y attacher d'importance. C'est une peinture où je veux que mon pinceau ne rende d'autre couleur qu'un mélange d'estime très modérée, d'hostilité restreinte et de pitié sans réserve: le lecteur saura bien, par la fécondité de son imaginative, compléter et achever en ce sens l'insuffisante esquisse qui va suivre.

✲

Dans *Sauvons le Genre humain* et dans *la Religion*, Victor Hennequin a plusieurs fois parlé de sa personne. Je vais citer ce qu'il en dit de plus curieux:

« Mon nez est celui d'un ambitieux dont l'ambition est titrée « en matériel. Il est de grande dimension, mais il présente, « vers le milieu, une concavité au lieu d'une cambrure. Le

Digitized by Google

« ressort matériel de l'ambition c'est l'acquisition de la matière. « Je ne tiens pourtant pas à la richesse, et je m'en serais passé « mieux que personne, mais je tiens aux insignes des dignités, « et j'ai quitté l'Assemblée nationale avec le regret vivement « senti de n'avoir porté ma rosette qu'une fois, quand les repré- « sentants furen arrêtés le 2 décembre.....»

Il expose, avec une certaine verve, ses goûts tout enfantins pour l'appareil militaire.

« L'armée est l'harmonie vivante; elle représente seule aujour- « d'hui des éléments déjà coordonnés de la Série.

« Il y a des gens qui sont fiers de ne pas s'arrêter pour voir « défiler, depuis le premier sergent d'avant-garde jusqu'au der- « nier serre-file, un régiment, précédé de sapeurs, répandant « sur son passage des flots d'harmonie, et laissant entrevoir, « derrière la musique, l'aigrette blanche de son colonel, sur « un fond de baïonnettes luisantes.

« Leur cœur ne bondit pas à l'unisson du nôtre quand les « trompettes, de leur son clair et mordant, annoncent au coin « d'une rue le débouché d'un régiment de cavalerie, dévancé « par le tapage des fers de chevaux sur le pavé, et le comman- « dement prolongé des officiers.

« Ils n'entendent qu'un bruit dissonant, dans la musique à « timbre de ferraille des chaînes de canons et d'obusiers, défilant « au trot par batteries.

« Ils n'ont jamais senti la poésie la plus enivrante envahir « leur âme, lorsque les nuages du feu de bataillon couvrent « les longues lignes de l'infanterie, que l'œil aperçoit à demi « les rangs bleuis par la fumée, l'épée du chef donnant le sig- « nal au tambour-major, et que l'oreille est avertie de la cessa- « tion du feu par un roulement, servant de basse au cliquetis « des fusils qui se rechargent.

« Ils n'aiment pas, comme nous, à voir de loin les canon- « niers exécutant autour de la pièce leur manœuvre cadencée, « le premier servant de gauche faisant pirouetter l'écouvillon en « reculant en face de son camarade, comme pour donner la « parole à la pièce, qui vomit entre eux feu et tonnerre.

« Ils riront d'apprendre que nous avons fait à pied le voyage « de Paris à Versailles, uniquement pour juger de l'effet pro- « duit par les dolmans verts et les tresses orange du 7e hus- « sards, qui venait d'être créé, et que nous sommes revenus « content, après avoir vu 2 ou 3 hommes en petite tenue au « seuil du quartier de cavalerie.

« Ceux pour qui l'armée actuelle n'a pas de prestige exté-

Digitized by Google

« rieur, peuvent être émus, et plus émus que nous, par un « autre genre de poésie.

« Ils peuvent aimer la poésie large et vague, formée de nua- « ges et de rêveries.

« Mais le peuple en masse et les enfants préfèrent la nôtre; « notre enthousiasme invincible pour cette organisation militaire, « que notre raison jugeait incomplète, onéreuse, destructive, « et que nous eussions supprimée avec l'énergie de l'indignation « si le pouvoir avait été rendu à l'Assemblée nationale, *après* « *le 4 Décembre*, était un signe de vocation *pour un orga-* « *nisateur de la société.*

« Nous avons effacé plusieurs fois ce mot. L'Ame de la terre « nous ordonne de le récrire.»

Dans une lettre mise en tête de *Sauvons le Genre humain*, avec cette suscription: A NAPOLÉON III, M. Hennequin s'exprime en ces termes, sur un revirement politique qui s'était effectué dans son esprit.

« Dieu a bouleversé toutes mes données politiques; mon livre « attaque les principes les plus chers à la démocratie, il soutient « la cause du pouvoir en général, malgré les vives répugnances « de ma nature, et j'ai ordre de vous dire, à vous personnel- « lement, que vous avez une mission providentielle.»

✱

Ce furent les tables tournantes et parlantes qui produisirent une *fissure*, et qui occasionnèrent une *fuite*, dans le crâne de ce pauvre Hennequin. Pendant plus d'un an, il ne quitta pas les guéridons et les chapeaux. Il se fit rééditer par eux toute la doctrine sociale et cosmogonique de Fourier. Comme il arrivait toujours alors, ces diables de chapeaux étaient très complimenteurs pour les gens rangés autour d'eux. Ils disaient à Hennequin qu'il était le plus grand génie du globe, et que sa femme était une merveille. Cette dame fut tellement frappée de tout ce qu'elle entendit, que son intelligence s'en troubla. On dut l'éloigner de son mari et de sa fille. Quant à Hennequin lui-même, il s'exalta d'une manière indicible. On le voyait dans les rues, écrivant de son doigt sur le vague de l'air, et il prétendait que de cette écriture, résultaient des caractères très visibles pour lui. Dans les grotesques séances de la rue de Baune et des divers salons phalanstériens, dont il a été question au premier livre, il affirmait qu'il avait sur la tête une *trompe aromale*, par laquelle les âmes répandues dans l'espace lui faisaient des communications. Il s'explique très au

Digitized by Google

long, dans le livre de *la Religion*, sur cette *trompe aromale*; dont il donne la description et même un dessin.

Telles étaient ses préoccupations, lorsqu'un jour il lui vint en pensée qu'il était réellement inspiré d'en haut. Soit hallucination, soit mélange d'hallucination et d'orgueil, soit mélange d'hallucination, d'orgueil et de calcul, il se déclara tout-à-coup en rapport direct avec l'âme de la terre, ce sous-dieu qui, dans la théorie de Fourier, est, pour l'humanité, l'exécuteur des desseins des demi-dieux de l'*univers*, du *binivers*, du *trinivers*, du *quatrinivers*, et finalement de l'*infinivers*, ou de Dieu proprement dit.

L'âme de la terre faisait donc des révélations à Hennequin. Le bruit s'en répandit bientôt dans le monde sociétaire, et il y en eut plusieurs qui crurent: comment, s'ils ont foi aux idées du maître, n'eussent-ils pas cru?

Dans son accès d'hallucination, ou auparavant (je ne veux jurer de rien), Victor Hennequin avait rédigé un écrit où était résumée, et corrigée en certains points, la théorie fouriériste. Il se mit à parler de ce manuscrit comme d'une chose dictée par l'âme du globe. Un jour même, il affirma qu'un libraire, nommé Delahays, allait, à telle date et à telle heure, lui apporter 100,000 francs comptant pour une édition de ce mystérieux ouvrage, sur lequel il avait écrit: *Sauvons le Genre humain*. L'âme de la terre avait positivement déclaré au prophète que la bourse du libraire Delahays s'ouvrirait de la manière que j'ai dite, et que, sans faire aucune démarche, il fallait attendre.

Le libraire Delahays ne vint pas. Les prophéties de ce malheureux Hennequin ont toujours eu des issues déplorables. Ainsi, pour citer un autre exemple, dans *la Réligion*, il dit: «Je n'ai plus que 16 ans à vivre sur la terre, afin d'y remplir toute ma mission. Je mourrai à 53 ans, de mort subite, le 12 juin 1869.» — On sait que la lucidité du *voyant* a bien mal lu dans l'avenir: Hennequin devait mourir quelques mois après la publication de son ouvrage, qui est resté inachevé.

Le libraire Delahays n'étant pas venu, et l'âme de la terre n'ayant apparemment pas le loisir de songer davantage à l'édition de *Sauvons le Genre humain*, Hennequin, triste et déconfit, se dirigea vers une librairie où l'on se charge volontiers de publier les élucubrations des têtes détraquées, depuis les folichonneries légitimistes du marquis de Carabas jusqu'aux croquis religieux des ressusciteurs du diable.

Cette librairie ne donna pas 100,000 fr. comptant à Hennequin. Il n'est pas dans les habitudes de MM. les libraires de payer les livres aussi cher. Mais enfin les révélations de l'âme du

Digitized by Google

globe furent mises au jour. Ces révélations ayant eu bon débit, *Sauvons le genre humain*, fut suivi, à quelque temps de là, de la *Religion*. Ce sont ces deux livres, publiés dans et avec les circonstances susdites, dont j'ai à résumer ici, d'une manière succincte, les enseignements les plus notables.

✱

Dans sa semi-aliénation mentale, Hennequin paraît avoir eu pour principale idée fixe, le désir de détrôner Fourier, son maître, et de se mettre à sa place. Il y avait un grand fond de ruse sous son apparente naïveté.

En plusieurs endroits, il signifie son congé au reste de l'école sociétaire. Il annonce que la société phalanstérienne doit se dissoudre et donner sa démission. Je n'ai pas trouvé dans ses livres un seul mot bienveillant pour ses confrères, si ce n'est pour M. Doherty. N'y a-t-il pas toujours eu un peu d'envie dans son fait? N'était-il point sourdement hostile à ceux de la phalange qui étaient plus en évidence que lui? Je me pose ces questions: car on a souvent, dans l'aliénation, les tendances de la vie lucide, comme on rêve la nuit des préoccupations de la veille.

Hennequin corrige Fourier, et, en général, il ne le corrige pas trop mal. Par exemple, il lui reproche d'avoir tout sacrifié à la *passion*, à l'*entraînement*, à l'*attraction*, et il veut que le régime du phalanstère ne soit pas exclusif des réactions légitimes de la *liberté*, de la *volonté*. Il est partisan de la famille, qu'il conserve au milieu des ébats des séries et des groupes. Il ne veut pas que les femmes prennent autant d'essor qu'il leur en est permis dans la théorie primitive. Il ôte à l'amour le caractère excessivement charnel que lui attribue Fourier: il idéalise cette noble passion. D'autre part, il se prononce contre la tendance, commune à la plupart des fouriéristes, qui consiste à exclure les études philosophiques: il défend la cause de la libre pensée, il préconise l'exercice des facultés dialectiques et métaphysiques, il glorifie les philosophes.

Toujours dans le but, non avoué, sans doute, de déconsidérer Fourier, et de se substituer à lui comme révélateur du monde nouveau, il commet une malice bien caractérisée: il insiste sur les points les plus ridiculisés de la doctrine phalanstérienne. C'est ainsi qu'on trouve dans ses ouvrages un exposé des excentricités les plus célèbres de cette doctrine. Voici quelques traits.

Il prouve que Fourier admet la prostitution. Il cite le cé-

Digitized by Google

lèbre portrait d'*Orythie*, l'une des sept filles de *Damon*, père de famille harmonien, dans la *Fausse Industrie*.

« Elle est antipathique à la chaîne du mariage: fille impé-« rieuse, la plus belle des sept, Orythie a pris en amour une « direction très philosophique, elle est devenue *amie du com-« merce;* mais avec la prétention de *régénérer le trafic*, de « fonder une *nouvelle philosophie du commerce*, alliant le « négoce avec la vertu.....

« Après quatre années de commerce, son dernier inventaire « s'élevait à 540,000 francs; elle atteindra 600,000 fr. sous peu « de mois, car sa beauté, sa vertu et sa haute renommée atti-« rent à elle tous les potentats et les Crésus. Elle sera milli-« onnaire dans peu d'années, parcequ'elle a beaucoup d'ordre.....»

Il prouve que Fourier admet ou excuse l'inceste et tous les excès; il cite ce qui suit:

« Les hommes de toutes les races créées furent exempts de « préjugés à l'époque de la création et ne songèrent nullement « à déclarer crime la liberté amoureuse. Leur vigueur et leur « longévité les portaient aux opinions contraires, aux orgies, « *aux incestes* et aux coutumes les plus lubriques.»

Il prouve que Fourier excuse l'infanticide, et, pour cela, il transcrit un passage sur O'tahiti, où l'auteur semble admirer les coutumes de cette île, entre autres « la coutume de l'*infanticide* qu'on y a trouvée établie.»

Pour la sodomie et le *saphisme*, il montre que Fourier en parle avec une indulgence assez scandaleuse. Il s'appuie également sur des textes.

Il parle aussi de la fameuse queue phalanstérienne; il explique ainsi les opinions erronées qui se sont répandues dans le public malin à cet égard:

« Fourier attribuait aux solariens (habitants du soleil), comme « signe caractéristique d'un organisme plus élevé, un membre « *pivotal*, qu'il n'a pas décrit et dont il a dit seulement ceci:

« 1 Arme puissante. 3 Force gigantesque.
« 2 Ornement superbe. 4 Dextérité infinie.»

✱

Une autre tendance, mais moins précise, qui est encore dans *Sauvons le genre humain* et dans la *Religion*, c'est d'insinuer aux intelligences une sorte de découragement relativement à l'issue des luttes démocratiques. On trouve, en effet,

Digitized by Google

dans ces deux ouvrages, des idées de désespoir et de fatalisme sombre touchant la cause populaire. Ces idées ont été relevées énergiquement par un écrivain consciencieux, M. Emile Bertrand, dans une brochure intitulée: *La fin des mystères.* Je ne connais pas M. Emile Bertrand, qui prétend avoir en portefeuille un *Christianisme raisonnable;* mais, à la lecture des quelques pages qu'il a publiées, je devine en lui un noble cœur. Je lui conseille seulement d'occuper ses veilles à la recherche d'un *Humanisme raisonnable:* cela faudra mieux.

Donc, M. Hennequin était très découragé quant aux questions de progrès, de fraternité, etc.

Il adresse force injures aux partisans de l'égalité, auxquels il dit quelque part: «insurgez-vous, basses jalousies. Essayez de ressusciter votre devise envieuse: *de chacun suivant ses facultés, à chacun suivant ses besoins.*

Il partage entièrement les idées émises par M. Jean Reynaud sur la fatalité des conditions actuelles, résultant des vies antérieures. Il admet que l'infirmité, l'impuissance du faible, sont une punition de ses fautes dans une précédente vie idéale. Il établit que les âmes étant plus ou moins *raffinées*, elles ont plus ou moins de droits suivant le degré de leur *raffinement.*

M. Emile Bertrand, dans sa brochure, lui reproche vivement de consacrer toutes les plaies sociales, la prostitution, l'esclavage, etc. Je crois qu'il y a là un peu d'exagération. J'ai bien trouvé dans *Sauvons le genre humain* et dans la *Religion*, une âme relâchée, un adversaire de l'égalité, mais je n'y ai pas trouvé un égoïste.

✱

Nous venons de voir le côté en quelque sorte négatif de la révélation d'Hennequin: quelles sont maintenant les doctrines positives de cette même révélation?

D'abord Hennequin est, comme Fourier, complètement en dehors du dogmatisme ancien. Il n'en tient pas plus de compte que s'il n'existait pas.

En dehors du dogmatisme, il rajeunit purement et simplement la cosmogonie fouriériste, à laquelle il ajoute seulement quelques fioritures. Je vais citer des exemples:

Hennequin est panthéiste. «L'Univers, la Nature, la Vie, Dieu, sont des synonymes rendant tous une même idée.»

Dieu est la totalité du monde personnifiée: «Quel doux frémissement a répondu dans tout mon être, quand l'âme de la

Digitized by Google

Terre me parla de Dieu, qui porte une robe toute brodée de planètes et de soleils.»

Ce que je viens de citer est de *Sauvons le genre humain.* Dans la *Religion*, Dieu se rapetisse: «Dieu, cœur de l'univers, a un siége déterminé. — La substance divine n'est pas infinie, en ce sens qu'elle occupe tout l'espace, mais en ce sens que non seulement elle occupe tout ce qui est organisé, mais encore elle possède une virtualité de développement sans aucunes bornes.»

Dans la substance infinie du Dieu-Tout, il circule des myriades et des myriades d'entités-âmes agissant par des portions de matières appelées corps. Il voit une âme, une personne, dans le plus petit ciron microscopique comme dans le plus immense soleil. A tout instant, il vous parle, non seulement de l'âme de la terre, mais de l'âme du soleil, mais de l'âme de Saturne, etc., etc. Il ajoute des détails à ce qu'a dit Fourier sur la séparation qui a eu lieu entre l'âme et le corps de la lune, astre pourri maintenant, et qui est pour la terre la cause de mille maux.

En maint endroit, il est question des passions, des volontés des astres. Quelque part, je lis que, si Fourier n'était venu, les planètes se disposaient à retrancher de leur communion notre globe malade. Du reste, il est constant que notre gueuse de planète donne un taintoin d'enfer au bon soleil. Ailleurs, je lis un épithalame sur les amours d'Orion et de ce même soleil. Les astres ont des facultés sexuelles: ils soupirent les uns pour les autres. C'est toute une poésie entée sur l'idée, en effet très poétique, de l'ANALOGIE UNIVERSELLE.

Hennequin insiste longuement sur la vie future. Les âmes se *raffinent* par mille et mille incarnations successives. A chaque incarnation, elles sont examinées par les âmes qui leur sont supérieures dans l'échelle hiérarchique. Ainsi l'âme de la terre juge incessamment les petites animaillonnes de la race humaine; il y a aussi des âmes de végétaux, d'animaux qui circulent dans l'espace. La pensée, la vie personnelle est partout.

Touchant l'état des âmes humaines après la mort terrestre, Hennequin innove un peu sur Fourier. Il croit, par exemple, que la *papillonne*, passion du changement, exige que les hommes ne soient pas hommes à perpétuité, ni les femmes toujours femmes. Il déclare que, dans la vie future, bien des hommes, et les meilleurs, deviendront femmes, et en même temps que femmes, sous-dieux. Ainsi, tel qui a passé sa vie de la terre à adorer le sexe gracieux, revêtirait, au delà de la tombe, la peau de satin, sans compter le reste, et serait

Digitized by Google

adoré à son tour par les gens à moustache. Écoutez des exemples.

« Fourier se repose dans les délices d'une existence féminine « du 7e degré, des longues épreuves et des cruelles déceptions « qu'il a subies sur la terre.»

Napoléon aurait également changé de sexe dans le paradis Hennequinien.

« L'empereur Napoléon, dernier sous-dieu promu, a passé « directement après sa mort, de la 1re couche dans la 7e, mais « il doit, à partir de 1821, y passer 86 ans, comme femme, « avant d'exercer sa dignité.»

Hennequin aura également le plaisir de porter des collerettes, ainsi que des robes à queue, et de voir des barbons à ses genoux.

« Des âmes, relativement très rares, sont destinées à devenir « sous-dieux. JE DOIS L'ÊTRE, après une existence féminine du « 7e degré dans le monde supérieur.

« J'entrerai dans Vesta comme 30e sous-Dieu.....»

S'il s'occupe beaucoup de la vie ultra-mondaine, Hennequin ne néglige pas pour cela la vie de ce monde. Comme Fourier, il croit que notre existence terrestre deviendra beaucoup plus longue qu'elle n'est. Il en fixe le terme, à dater du jour où l'Harmonie sera constituée, à 144 ans, ainsi répartis, dans un tableau renouvelé du chef de l'école phalanstérienne.

PLEINE HARMONIE.

Complém. ant.	Basse enfance	0 à 7 ans	correspondant à
Transit. antér.	Séraphins....	7 à 11 ut	violet.
	Lycéens.....	11 à 17 ré	rouge et violet.
	Gymnasiens..	17 à 29 mi	*id.*
	Jouvenceaux.	29 à 37 fa	*id.*
Aileron ascend.	Adolescents..	37 à 49 sol	bleu.
Aile ascendante	Hardis.....	49 à 61 la	bleu et jaune.
	Engageants..	61 à 73 si	rouge.
	Capricieux...	73 à 85 ut	rouge.
	Gracieux....	85 à 97 ré	rouge.
Centre	Athlétiques..	97 à 107 mi	rouge, bleu et violet.
	Raffinés.....	107 à 119 fa	rouge et bleu.
	Tempérés....	119 à 129 sol	rouge, bleu et jaune.
	Conservés....	129 à 139 la	jaune et rouge.
Aileron desc.	Déclinants...	139 à 143 si	jaune.
	Patriarches..	143 à 144 ut	blanc.

Digitized by Google

MON CHER LECTEUR,

J'ai pu vous ennuyer bien des fois, dans le courant de ce livre, mais vous me le pardonnerez certainement pour la peine que j'ai prise de transcrire le tableau ci-dessus, tableau qui est la poésie de la savante opinion développée récemment par M. Flourens, et qui vous prouve, si vous n'avez pas encore CENT TRENTE-NEUF ANS, que vous êtes ou brillant Jouvençeau, ou gentil Adolescent, ou Hardi, ou Engageant, ou Capricieux ou Gracieux, ou Athlétique, ou Raffiné, ou Tempéré, ou, pour le moins, très bien Conservé. C'est la grâce que je vous souhaite, moi simple gymnasien, votre très humble serviteur.

Signé: FRA ANTIVEUILLOGAUMO,

Frère précheur de toutes les Harmonies.

Post-Scriptum. Toutefois, si vous êtes dans les Conservés depuis quelque temps, ou même si vous êtes arrivé simplement aux Athlétiques, l'Ame de la Terre me charge de vous engager à faire votre testament.

CHAPITRE IX.

Les Communistes: M. Cabet.

(Chapitre à intercaler. — Écrit le jour de Pâques, 8 avril 1855.)

I.

Je n'ai point à étudier les communistes au point de vue des doctrines sociales, sous ce rapport, je me contenterai de les caractériser en peu de mots.

Ce qui distingue économiquement les communistes des fouriéristes, c'est le rejet absolu qu'ils font du Mien et du Tien, et de leur expression suprême, le signe monétaire, auquel ils substituent la participation immédiate aux produits généraux

Digitized by Google

de la communauté (1); c'est le niveau qu'ils établissent sur toutes les têtes et sur toutes les vies, par l'application sans réserve du principe d'ÉGALITÉ. Les habitants du phalanstère conservent l'individualité du propriétarisme, et ils peuvent être, et sont de fait, inégaux dans la liberté; les habitants d'Icarie sont des fonctionnaires de l'association, tous également entretenus par elle: voilà la différence essentielle des deux systèmes.

Toutefois, si l'égalité complète doit régner en Icarie, si M. Cabet exagère ce principe, jusqu'à reprocher aux femmes le goût qu'elles ont de rivaliser entre elles par la variété des atours (V. *Réalisation d'Icarie*), il ne faudrait pas croire que le communisme ne fasse aucune concession à l'esprit d'individualité et de luxe. Par exemple, l'idée du *brouet communiste, mangé en commun à la table d'une sorte de couvent socialiste*, est une invention des feuilletonistes en gaieté réactionnaire. M. Cabet dit souvent, au contraire, dans le *Voyage en Icarie* et ailleurs, qu'aussitôt que la société sera suffisamment riche, il faudra faire des distributions *luxueuses*, généraliser *l'usage des parfums*, et organiser les *repas de famille*, la vie de l'intimité.

J'ai personnellement une haine instinctive de l'Absolu sous quelque forme qu'il se présente. La nature m'a donné un esprit qui ne peut croire aux panacées universelles. Ainsi, quand un homme vient me dire que son système résout toutes les équations de tous les degrés, soit dans l'ordre politique, soit dans l'ordre social, soit dans l'ordre moral, il me prend une invincible envie de rire. Je suppose que la volonté de mon étoile (les plus humbles ont leur destinée), c'est que j'avertisse l'orgueil des faiseurs de systèmes, que je leur représente combien ils ont tort de vouloir faire de leur idée un laminoir, par où devrait passer toute la société sans exception. Mon cœur admet toutes les aspirations hardies; mais mon intelligence se refuse à la domination des théories exclusives, et je sens en moi comme un verbe inspirateur, qui me pousse à crier aux chefs d'école: Amis, élaborez vos doctrines, mais ne vous laissez pas halluciner par elles; songez que, si vous devez beaucoup à vos convictions, vous devez aussi quelque chose aux sentiments opposés de vos semblables; en un mot, possédez vos utopies, mais que vos utopies ne vous tiennent pas enchaînés et seques-

(1) Ils diffèrent aussi du régime proudhonien de l'*échange* en ce que chez M. Proudhon, ce que vous échangez est *à vous*, et qu'à force d'échanger, vous pouvez devenir un possesseur considérable, tandis que chez M. Cabet, vous apportez ce que vous avez produit au centre de la communauté, et l'on vous donne en retour, sans établir de balance exacte, les choses *dont vous avez besoin*.

Digitized by Google

trés de la pensée de vos frères, au point que vous en deveniez maniaques: *Laïdem habeto, dilecte, dummodò te Laïs non habeat!*

Avec de telles dispositions, on comprend que je ne suis ni ne puis être un sectaire communiste. Toutefois, je pense que, sur une petite échelle, sur des groupes libres, le communisme peut réussir comme tout autre système. Il n'y a point d'absurdité au nom de laquelle, avec un certain nombre d'hommes *toqués*, comme dit le peuple, on ne puisse faire une association sérieuse, qui pourra finir par être très respectée; à plus forte raison, s'il s'agit d'idées qui ont en elles une certaine force. Je ne suis donc pas étonné, bien s'en faut, que les Icariens aient du succès en Amérique, à Nauvoo. A ce sujet, j'ai reçu une lettre que je reproduis ici, avec toute la sympathie que mérite son honorable auteur.

Nantes, 20 février 1855.

« Monsieur,

« Probablement, vous parlez de Cabet en votre volume: voici « des faits tout récents et très authentiques que je crois devoir « vous signaler. Ils sont le produit du suffrage universel des « habitants de Nauvoo:

« 1° Le travail n'est pas obligatoire, il est *libre;* mais cha- « que homme doit *moralement* huit heures par jour de son « travail, chaque femme six heures.

« 2° Les travailleurs sont comme dans certaines imprimeries, « *à la conscience.*

« 3° La lettre qui relate ces faits raconte *naïvement* com- « ment les 50 nouveaux émigrants ont trouvé une maison neuve, « des chambres propres, des meubles en noyer tout neufs et « un poêle, ô luxe! dans chacune, du bois et de la houille *à « discrétion!... à discrétion!...*

« 4° Elle dit aussi naïvement: nous faisons par jour trois « excellents repas. Le matin à déjeuner, la soupe et un bon « plat; à dîner, trois plats excellents; le soir, la soupe et un « plat de viande, ou de poisson, ou de légumes.

« 5° Le dimanche, musique, concert, spectacle, bal.

« Elle ajoute: L'école est prospère et la succursale d'Iowa « est en belle voie. Nous venons d'y envoyer deux frères avec « 10,000 francs pour acheter des terrains.

« Désormais, charpentiers, maçons, couvreurs, tailleurs de « pierre et laboureurs, seront reçus *sans apport.*

« Je suis lié avec Cabet depuis 1843; mes relations avec Jean « Reynaud datent de 1830 ou 1832. J'aime beaucoup Jean

Digitized by Google

« Reynaud, c'est un homme très éminent; mais vous avez bien « jugé son livre. Puissent les renseignements qui précèdent « vous montrer que le communisme de Cabet a perdu toute sa « sévérité, et qu'il tend à accorder de plus en plus à la liberté « et à la spontanéité humaines, ce qui est selon leur droit.

« Adieu, Monsieur, salut fraternel.

« A. Guépin.

II.

En ce qui touche la morale, il y a aussi une différence énorme entre Fourier et M. Cabet. Fourier déifie le plaisir et presque la débauche; M. Cabet, au contraire, glorifie la modération et la pureté de vie.

J'apprendrai quelque chose à plusieurs bourgeois, ainsi qu'aux rédacteurs du *Journal des Débats* et de la *Revue des Deux-Mondes*, en leur disant que M. Cabet est un partisan prononcé de la famille. Je cite sans commentaires.

Voyage en Icarie, p. 78:

« Jusqu'à cinq ans l'éducation est domestique; et pendant « ce temps, les mères et les pères apprennent à leurs enfants « la langue, la lecture, l'écriture, et prodigieusement de con- « naissances matérielles et pratiques.

« C'est toujours la mère qui réclame le bonheur et la gloire « de donner, à son fils comme à sa fille, les premiers instru- « ments des connaissances humaines; chaque femme d'Icarie « étant toujours prête à répondre, comme la mère des Grac- « ques montrant ses enfants: *voilà mes bijoux !*»

Voyage en Icarie, p. 141:

« Considérant le mariage et la fidélité conjugale comme la « base de l'ordre dans les familles et dans la nation..... la « république icarienne flétrit le célibat volontaire, comme un « acte d'ingratitude et comme un état suspect, et déclare que « le concubinage et l'adultère sont des crimes sans excuse; et « cette déclaration suffit, sans que des peines soient nécessaires, « parce que l'éducation habitue à regarder ces crimes avec hor- « reur, et que l'opinion publique serait sans pitié pour les « criminels.»

Dans *Réalisation d'Icarie*, p. 141:

« Le mariage est la règle ordinaire et générale en Icarie;

Digitized by Google

« l'ordre et la paix y sont fondés sur le mariage et la fidé-« lité.»

Mon lecteur doit savoir que, de toutes les sectes qui se soient jamais élevées, celle de M. Cabet est, en principe, la plus respectueuse en même temps que la plus tendre envers les femmes. Le *Voyage en Icarie* donne à la femme une auréole: l'homme icarien doit la vénérer autant qu'il doit la chérir. On entend, parmi les pages de ce livre, comme un écho des vieux sentiments chevaleresques. M. Cabet *n'émancipe* pas les femmes; à peine leur donne-t-il voix consultative dans les délibérations qui les intéressent; mais, en revanche, il fait tous ses efforts pour réfréner les appétits grossiers et pour idéaliser l'amour, ce qui est peut-être la plus sûre voie pour améliorer le sort de la partie faible et affective du genre humain.

Le divorce est admis en Icarie, mais avec des restrictions. (1)

Arrivons maintenant aux choses religieuses.

III.

Le mot qui est à l'ordre du jour en Icarie, au point de vue de la religion, c'est celui-ci: le VRAI CHRISTIANISME. M. Cabet a même publié un livre sous cet intitulé.

Ce n'est pas, comme on le verra à l'article suivant, que les cabétiens acceptent les dogmes chrétiens: je crois même que l'école de M. Cabet est, de toutes les écoles socialistes, celle qui est le plus empreinte de voltairianisme; mais ils entendent, par *vrai christianisme*, l'antique discipline des temps apostoliques, sous laquelle les biens étaient communs, et où les fidèles, détachés des cultes décrépits du vieux monde, croyaient que le meilleur moyen de plaire au grand Dieu du ciel, était d'aimer ses semblables et de constituer une société dont les membres n'eussent *qu'un cœur et qu'une âme.*

Que les communistes soient en droit d'invoquer la tradition de la primitive Église en faveur de leur doctrine anti-proprié-

---

(1) Les sectes *communistes*, proprement dites, ont toujours senti le besoin d'avoir une morale pure. Dans le *Code de la Nature*, qui porte le nom de Diderot, il y a un chapitre curieux intitulé: *Loi conjugales qui préviendroient toute débauche.* Dans cette législation, les personnes divorcées ne peuvent se marier à des personnes *plus jeunes* qu'elles. Chez Platon lui-même, je dois dire que, contrairement à l'opinion vulgaire, il n'y a pas trace de corruption morale délibérée. Dans la *République*, les femmes peuvent changer de maris tous les ans, mais elles sont astreintes, dans leurs unions successives, à la fidélité et à la plus entière pudeur.

Digitized by Google

taire, je regarde ce point comme incontestable. Il ne faut pas connaître un seul mot de l'histoire de notre sainte Église, pour ignorer que les premiers docteurs étaient absolument étrangers aux notions actuelles, touchant le droit de propriété. Les études que j'ai faites, quant à moi, sur ces temps bien-heureux, ne me permettent pas d'avoir le moindre doute à cet égard.

Rappelez-vous saint Clément pape, ou le faussaire éhonté qui a *supposé* ses oeuvres, *epist. 5 ad hierosolym. apud Labbe*, tom. 1. p. 115 et 116:

« L'usage de toutes les choses qui sont dans le monde devrait « être commun à tous les hommes. Mais l'esprit d'injustice fit « dire à l'un: *ceci est à moi;* à l'autre: *cela m'appartient;* « et la discorde prit naissance parmi les mortels.» — Les apôtres, ajoute l'écrivain, rétablirent le droit naturel de communauté et leurs disciples les imitèrent; ce qu'il démontre par l'histoire d'Ananie et de Saphire. « C'est pourquoi nous vous enjoignons, « dit-il, d'éviter la condamnation qu'ils ont subie, en vous con- « formant en tout aux doctrines et aux exemples des apôtres.» — Il y a des chrétiens, continue-t-il, qui allégorisent ces principes, et qui veulent leur donner un sens parabolique et figuré, ils se trompent.... « Nous vous exhortons donc à ne pas vous « soustraire aux règles apostoliques, à vivre de la vie commune; « et, recevant les Écritures dans leur sens naturel, à remplir « exactement les promesses que vous avez faites au Seigneur.»

Il y a d'autres pères qui parlent là dessus avec plus d'énergie encore. Suivant saint Augustin, *In Joan. Evang.*, tract. 6, n. 25, t. 3, part. 2, p. 340, la propriété ne serait pas de droit naturel; elle dépendrait des chefs de l'État, qui en pourraient dépouiller les hérétiques. Suivant le même père, le prêt à intérêt « est comparable au meurtre par strangulation », *contr. donat.* lib. 4, t. 9, p. 128.

Lactance, dans le *De divin. Institut.*, t. 1, p. 405, attaque ouvertement le commerce: « Tout commerce, dit-il, est toujours un crime, puisque le commerce n'a d'autre but que le gain, et que le gain ne pouvant avoir lieu qu'au détriment des perdants, c'est une usurpation de ce qui appartient à autrui, un vol.» (1)

Ces doctrines dangereuses, que les institutions sociales actuelles nous autorisent même à déclarer *coupables*, sont celles

---

(1) Toutes ces choses, toutes ces idées de la primitive Église seront mises dans une nouvelle lumière par l'immense ouvrage que j'ai eu l'audace d'entreprendre, quoiqu'il fût bien au dessus de mes forces, sous ce titre: *Histoire complète de la grandeur et de la décadence de l'Église chrétienne.*

Digitized by Google

de tous les premiers docteurs sacrés sans exception. On conçoit donc comment M. Cabet a cru pouvoir établir son utopie sur le plus ancien, sur le vrai *christianisme*. Pour nous, nous le répétons, nous ne connaissons que la loi sous laquelle nous vivons, que le code qui nous régit: qu'elles viennent de Judée ou d'ailleurs, du *père* Augustin ou du *père* Cabet, ces théories sont fausses, et nous les condamnons énergiquement. Que les *pères* et les *frères*, les *Clément pape* et les *Morelly*, les *Lactantius* et les *Nauvooriens*, trouvent agréable de vivre en communauté comme la soeur Fessue et le frère Rebondi, c'est leur droit, et je ne m'en plains pas; mais qu'ils traitent le commerce de *vol*, le 5 p. 100 de *meurtre par strangulation*, et la propriété personnelle de péché et de crime, cela dépasse les bornes, et, moi qui n'ai rien sous le soleil, excepté l'esprit de justice, je me fâche tout rouge contre eux, avec la rue Saint-Denis, la place de la Bourse et la Chaussée-d'Antin.

IV.

Maintenant que nous avons vu comment M. Cabet emprunte sa discipline au *vrai christianisme*, voyons comment il envisage la question du dogme religieux proprement dit.

Je lis dans la brochure intitulée *Réalisation d'Icarie.*

« Quand Icarie sera dans sa perfection, quand l'éducation « icarienne y aura formé des générations plus éclairées et plus « affranchies de toutes espèces de préventions ou de préjugés, « la liberté la plus complète y protégera toutes les opinions « religieuses et tous les cultes, s'il est possible que le plus haut « développement de l'intelligenee et de la raison humaine dans « tous les Icariens n'établisse pas les mêmes opinions sur la « religion et le culte, comme sur toutes les autres questions. « Mais aujourd'hui, et pendant l'époque de fondation, il est « nécessaire que tous ceux qui se présentent pour entrer en « Icarie aient la même religion et le même culte pour éviter « toute discussion et toute querelle à ce sujet. Et cette religion « icarienne, c'est le christianisme dans sa pureté primitive, tel « qu'il est exposé dans l'ouvrage intitulé: *Vrai Christianisme*, « basé sur l'idée d'une cause première appelée Nature ou Dieu, « considéré comme Père de tous les hommes, sans autre temple « que l'Univers, sans autre culte que la pratique de la *Frater-* « *nité* avec toutes ses conséquences. Tous ceux qui veulent « professer et proclamer le Matérialisme, ou l'Athéisme, ou le « Catholicisme, et qui veulent le culte catholique avec ses églises,

Digitized by Google

« ses prêtres, sa confession et ses cérémonies, sont parfaitement « libres : mais qu'ils ne viennent pas parmi nous, parceque nous « avons besoin d'harmonie et d'unité. »

Dans le célèbre *Voyage en Icarie*, M. Cabet consacre deux ou trois chapitres à la religion. Au chapitre XXXVI, il imagine une sorte de concile où l'on décide, par assis et levé, toute la suite du dogme icarien. Voici quelques traits de cette fantaisie, dont nous n'acceptons nullement la responsabilité.

« Y a-t-il un *Dieu*, c'est-à-dire une *cause première* dont « tout ce que nous voyons est l'*effet?* — On va voter par « assis et levé : regarde! — Toute l'assemblée se lève! On fait « la contre épreuve : regarde bien encore! Tout le concile « reste assis.

« — Ce Dieu est-il connu? — A l'unanimité : non!

« — Sa forme est-elle connue? — à l'unanimité : non! Des « milliers de peuples lui donnent des milliers de formes différentes.

« — L'homme a-t-il été fait à son image? — Nous aimeri- « ons à le croire, mais nous n'en savons rien.

« Le Concile croit-il que la Bible soit un ouvrage humain? « — Oui.

« Le Concile croit-il à ce que dit la Bible? — Non. Il n'y « a pas d'histoire de fée, de sorciers, de revenants, pas de con- « tes de mille et une nuits, pas de fables mythologiques qui « ne soient presque aussi croyables.

« — Le Concile croit-il que *Jésus-Christ* soit un *Dieu*? — « Les milliers de religions qui couvrent la terre sont toutes des « institutions humaines.... Tous les fondateurs des principales « Religions, Confucius en Chine, Lama en Tartarie, Sinto au « Japon, Brama et Boudha dans l'Inde, Zoroastre en Perse, « Osiris et Isis en Égypte, Jupiter et sa cour en Phénicie et « en Grèce, Minos en Crète, Moïse en Judée, Pythagore en « Italie, Numa à Rome, Odin dans le Nord, Mahomet en Ara- « bie, Manco-Capac au Pérou, et tous les autres dans tous les « pays, sont des hommes de génie, mais seulement des hom- « mes, législateurs, civilisateurs et gouverneurs de leurs nations.

« *Jésus-Christ* en particulier..... mérite le premier rang « dans l'Humanité par son dévouement au bonheur du genre « humain.....

« — Comment le monde, et particulièrement l'homme, a-t-il « été formé? — Nous n'en savons rien.

Digitized by Google

« — Pourquoi l'homme est-il exposé à des souffrances morales « et physiques? — Nous n'en savons rien.

« . . . . . .

« Le Concile croit-il à un *Paradis?*..... Le Concile croit-« il à l'*Enfer?*.....

Sur cette question de la vie future, M. Cabet est beaucoup moins explicite que sur Dieu: il s'en tient au doute. « Nous « félicitons, dit-il, les infortunés que l'espérance d'une vie « meilleure peut aider à supporter leurs douleurs.»

On voit que M. Cabet est déiste purement et simplement. Toute idée de providentialisme lui est étrangère. La seule providence sur laquelle il compte, c'est une bonne organisation; son seul levier moralisateur, c'est l'éducation; sa seule sanction, c'est le bonheur qu'il promet à la vertu, avec l'excommunication sociale, dont seront frappés les perturbateurs, les égoïstes et les méchants.

IV.

N'ayant plus l'élément sacerdotal, l'élément du culte, l'élément de la religion positive, pour porter les âmes aux choses élevées, à l'idéal, M. Cabet a dû chercher d'autres moyens de *relier* les intelligences. Pour cela, il emploie divers procédés indiqués souvent par les inventeurs de religions *rationalistes*. Il compte, par exemple, sur les fêtes patriotiques. Il établit des cours de morale. Il a des idées que j'ai trouvées charmantes sur le *Cours de maternité*, dans lequel les femmes enceintes trouveraient tous les enseignements relatifs aux devoirs de leur situation si médiocrement respectée aujourd'hui, et pourtant si noble et si sainte aux yeux du Créateur.

M. Cabet se promet aussi des avantages de plusieurs institutions qui rappelleront aux Icariens le souvenir des grands hommes, des hommes utiles, des bienfaiteurs de l'humanité. Je trouve à ce sujet, dans le *Voyage en Icarie*, un projet qui me paraît admirable, et dont j'appelle la réalisation de tous mes voeux. Il s'agit d'un *vrai panthéon*, où les saints de la science, de l'industrie, de la bienfaisance, seraient représentés au naturel, soit par des statues dans les grands centres, soit par des figures en cire dans les lieux moins considérables. Voilà de l'ouvrage pour les artistes de l'avenir. Sans être inspiré, j'ose prédire que cette idée, ou toute autre analogue, se réalisera

Digitized by Google

dans un temps assez prochain. J'espère ne pas mourir avant d'avoir salué, réunies dans une même galerie, les figures idéales de Cornélie, mère des Gracques, le type des mères; d'Eponine, le type des épouses; de Jeanne d'Arc, le type des vierges courageuses; d'Howard, le bienfaiteur des prisonniers; de Fénelon, le modèle des penseurs; de Vincent de Paul, le père des orphelins; de l'abbé de Saint-Pierre, le rêveur sublime; de Montyon, le rémunérateur de la vertu dans les petits, sans compter une multitude d'autres célébrités catholiques, protestantes, mahométanes, rationalistes, royalistes, démocrates sanctifiées par le génie ou par le cœur!

Une institution sur laquelle M. Cabet fonde aussi de grandes espérances, c'est le théâtre démocratisé et moralisé. Dans sa pensée, c'est au théâtre, du haut des vastes galeries rangées en face d'une scène saisissante, que les générations doivent être initiées au goût du beau et du bon. L'acteur, dans ce système, devient un professeur d'histoire et un prédicateur de patriotisme et de vertu. L'art remplace les symboles tombés en désuétude. Les fonctions du sacerdoce passent au génie et au talent qui savent revêtir les grandes idées humanitaires des formes brillantes de la poésie. La crosse cède à la plume, la mître d'or à la couronne de laurier, la messe au drame, le dogmatisme à la science, la foi au raisonnement, les symboles imposés à la spontanéite libre, les ombres qui s'évanouissent à la lumière qui veut resplendir!

Je vous entends, ô hommes de la routine antique, vous me dites: pour réaliser une semblable utopie, il nous faudrait des comédiens et des auteurs; en aurons-nous?

Moi je vous affirme que vous en aurez quand vous le voudrez. La coulisse, comme la scène, se moraliseront dès qu'on leur donnera un but, dès qu'on leur ouvrira une route. Quelque chose a été tenté en ce sens par les gouvernements: ces essais empiriques, faits sans plan déterminé, seront continués, multipliés, élargis. Oui! le théâtre deviendra une école, une église; le peuple y apprendra, mieux que partout ailleurs, les gloires de la patrie, les devoirs de l'existence sociale, les mérites de la vertu, les saintetés de la pudeur. Qu'une administration habile, au lieu de se faire, en quelque sorte, éditrice responsable des vulgarités et des légèretés du vaudevilisme contemporain, ose affranchir les entreprises théâtrales: et l'on verra ce qu'en cette matière, comme en toutes les autres, peut produire un légitime esprit de liberté. Quant à des comédiens vraiment dignes de cette ère du théâtre moralisateur, nous en trouverons: Dieu en susciterait plutôt. Est-ce que déja nous

Digitized by Google

n'en avons pas, d'ailleurs? est-ce qu'il n'y a pas déjà au théâtre des comédiens souverainement honorables, comme tel et tel que je pourrais nommer, et dont les noms sont en ce moment sur toutes les lèvres; de grandes artistes qui ont des croyances, qui éprouvent les sentiments qu'elles expriment, comme furent madame Malibran, mademoiselle Maxime et bien d'autres; des artistes qui sont des saintes, comme Michelet appelle madame Pauline Garcia-Viardot!

Ce ne sont pas les moyens de réalisation qui manquent à nos bras; c'est la volonté qui manque à nos cœurs: ah! si les hommes voulaient!

CHAPITRE X.

La Religion évadienne, de Ganneau.

Ganneau, si j'ai bien compris ce que j'en ai lu et ce que j'en ai entendu dire, était un noble cœur qui, après avoir mené une vie assez déhanchée, avait fait peau neuve et était devenu saintement fou de patriotisme et d'humanitarisme.

Ses conceptions, étincelantes de poésie, n'avaient rien de très exact. L'exaltation dominait dans ce cerveau tout bosselé d'affectivité et d'idéal.

Son Dieu était l'Humanité, qui se représentait surtout à lui dans l'union du double type viril et féminin, dans la fusion de l'Ève et de l'Adam de la cosmogonie antique, dans l'embrassement de la Maternité et de la Paternité. Il termine ainsi sa petite brochure populaire de Waterloo, *à 25 centimes:*

AU NOM DU GRAND ÉVADAH
AU NOM DU GRAND DIEU
Mère, Père
A PARIS, A L'UNIVERS
EXPANSION
AMOUR
LE MAPAH

Au Bureau des Publications évadiennes, 11, *rue de Jouy Saint-Antoine.*

Digitized by Google

Entre cent choses d'un apocalyptisme libéral dont j'ai vu peu d'exemples, je lis ceci:

«Il fut un homme du nom de Jésus, qui se leva et dit: «*tous les hommes sont frères*, et les peuples le crucifièrent.

«Il est un peuple du nom de France, qui se leva et dit: «*tous les peuples sont frères*, et les peuples le crucifièrent.

« WATERLOO EST LE GOLGOTHA-PEUPLE.

« WATERLOO EST LE VENDREDI SAINT DU GRAND CHRIST-PEUPLE.»

J'ai eu occasion de voir une fois cet Anacharsis Clotz populaire.

C'était sur la place de la Concorde, la veille du 13 juin 1849. Je ne le connaissais pas; je n'appris son nom que plus tard; il disait à la foule, en étendant ses grands bras, et en levant au ciel sa belle tête de christ: « Prenez garde! mes amis, prenez garde! Aimez-vous les uns les autres, et en vous aimant vous vaincrez tout! Ce n'est pas dans vos bras et dans vos fusils qu'est la force de la démocratie, elle est dans vos cœurs »

Je n'oublierai jamais cette étrange physionomie, qui fut pour moi comme une apparition, et qui, lorsque j'y pense, se caractérise dans mon esprit par un mot populaire que j'ose à peine écrire: il me produisit l'effet d'un *voyou sublime!*

Ayant à parler de Ganneau, je ne voulais pas répéter ici ce qu'il a été dit à son sujet dans une publication récente; je me suis adressé à un ancien ami de cet homme singulier, a l'ex-abbé Constant, dont il a été question au premier livre, pour le prier de me donner des renseignements nouveaux sur son maître; voici ce que le théologien-artiste-magicien-poète m'a répondu. Le lecteur se reposera agréablement de moi en lisant mon spirituel correspondant.

A. M. A. ERDAN.

17 janvier 1855.

« MONSIEUR,

«Parmi les hommes qui se sont fait remarquer dans notre «âge de recherches et de doutes, par l'excentricité de leurs «conceptions et l'enthousiasme de leur foi, il en est un que «vous ne laisserez pas se confondre avec les autres dans vos «appréciations critiques: déjà ce que je vous en ai dit vous «a fait désirer de le mieux connaître, et j'ai promis de vous «écrire ce que j'ai su de lui, par lui-même. Il y aurait un «beau livre mystique à faire sur cet homme, mais il croyait

Digitized by Google

« lui-même qu'un beau livre peut toujours se résumer dans une « page. C'est cette page que je voudrais avoir le talent de bien « faire pour vous l'adresser.

« Figurez-vous une intelligence d'élite, un artiste surabon- « dant, un poète trop riche pour achever une œuvre, mais un « génie toujours en effusion, une éloquence toujours originale « et intarissable, de l'audace, du trait, des mots trouvés, et, « par dessus tout cela et à travers tout cela, un de ces cœurs « sous les inspirations desquels on se fait crucifier avec joie « même pour des ingrats. Voilà Ganneau tel que l'ont connu « ses amis. Le monde artistique et littéraire conserve de lui « un autre souvenir. Plusieurs jeunes talents formés par ses « inspirations se sont détachés de lui et il en est même qui, « après sa mort, ont presque désavoué leur maître; d'autres « l'ont ridiculisé ou laissé ridiculiser sous le nom de Mapah, « chose d'autant plus facile que Ganneau inspirait et ne for- « mulait pas. Ses conceptions allégoriques étaient parfois rendues « par des artistes incapables de les comprendre, et il en résul- « tait qu'on ne voulait guère se donner la peine d'en demander « l'explication. Elles étaient pourtant d'une grande science et « d'une grande beauté.

« Ainsi, sous la forme hiératique d'un ostensoir, il avait « sculpté la synthèse religieuse la plus complète et la plus « absolue. Le pied de l'ostensoir, c'était le monde, et le pre- « mier couple humain le couvrait de ses bras étendus; des deux « têtes humaines sortait une création symbolique analogue à « celle des six jours, et le génie peuplait à son tour le ciel « comme le principe créateur avait déjà peuplé la terre. Dieu « avait créé progressivement l'homme, et l'homme à son tour « créait progressivement l'idée et le culte de Dieu. Toujours « le couple primitif reparaissait transfiguré dans les synthèses « successives, Isis et Osiris, Jupiter et Junon, Jésus et Marie. « Puis à Marie, succédait la liberté affranchie par les douleurs « rédemptrices de la mère, et la dernière synthèse unissait, « dans le ciel de l'intelligence, le Dieu fait homme et la liberté « devenue mère. Il fallait entendre Ganneau expliquer tout cela! « Il avait fait aussi une merveilleuse interprétation de la croix- « d'honneur et de l'arche, qui devenait dans son symbolisme « le vaisseau héraldique de la ville de Paris. Je vous envoie « sa petite brochure intitulée Waterloo; ce n'est pas écrit, c'est « chanté, et l'on sent que le rhythme eût manqué comme la « prose à l'exaltation du prophète. Ne souriez pas de ce nom « que je lui donne, car si nous étions encore aux temps où « les vertus se faisaient adorer, le Mapah eût été un Dieu. Par

Digitized by Google

« vertu, j'entends la loyauté, la fierté de cœur, l'humanité dans « toute la puissance du terme. Le pain de Ganneau (et il le « gagnait par un rude travail), son pain était celui du premier « venu qui avait faim et qui voulait bien partager. Étant enfant, « il avait dérobé un jour son propre matelas, pour le porter à « une pauvre femme en couche. Homme fait et révolutionnaire « par zèle, il devenait, les jours de lutte, un conciliateur et « un médecin. Il était fou de dévouement et de charité. Je « sais qu'il court sur lui toute une épopée d'anecdotes apocry- « phes. Je l'ai vu moi-même parfois bizarre, jamais absurde « ni ennuyeux; c'était toujours la même foi, la même verve « et la même bonté. Il osait toutes les protestations parce qu'il « avait le courage de tous les dévouements, aussi était-il aimé « même de ceux qui ne l'admiraient pas. Vous savez que je « crois assez aux degrés de la hiérarchie intellectuelle pour être « un peu chansonnier, même dans la patrie de Béranger. Voici « quelques couplets qui résument assez brièvement les idées de « Ganneau et qui achèveront l'esquisse de son portrait:

„.....

„Il avait dit: Le malheur, c'est le guerre:
„Aimons-nous donc; la paix aura son tour.
„N'envions pas les élus de la terre;
„Les réprouvés seront élus un jour!
„C'est par l'amour que tout se déifie;
„Caïn renaît sous les pardons d'Abel;
„Avoir lutté, c'est conquérir le ciel;
„Dans nos douleurs un Dieu se sacrifie.

„Derniers amis des sauveurs ignorés,
„Sur son tombeau taisez-vous et pleurez!

„Il avait dit: Le silence est impie,
„Quand l'égoïsme ose élever la voix!
„Se résigner aux crimes qu'on expie,
„C'est devant Dieu les commettre deux fois.
„Nos cœurs sont pris dans une chaîne immense
„Dont les chaînons vibrent électrisés:
„Par les martyrs nous sommes baptisés;
„Où meurt le juste un monde recommence!

„Derniers amis, etc.

„Il avait dit: C'est le cœur de la femme
„Qui doit savoir le secret des autels;
„Divin foyer de la vie et de l'âme,
„Son sein nous crée et nous rend immortels.

Digitized by Google

„Des dieux vengeurs abjurez la chimère;
„Par la nature enfants toujours bercés,
„Croyez aux mains qui vous ont caressés,
„Et dans le ciel adorez votre mère.

„Derniers amis, etc.

„Il avait dit: La justice est l'échange;
„C'est par le droit qu'on prouve le devoir.
„Le travailleur bénit le pain qu'il mange,
„Le doute énerve, et la foi, c'est l'espoir!
„Affranchissez la nourrice commune;
„Au pain de Dieu tous ses enfants ont droit.
„Quand le travail a payé ce qu'il doit,
„Nous lui devons la vie et la fortune.

„Derniers amis, etc.

„Il expliquait tous les cultes du monde,
„Comme un grand arbre aux rameaux glorieux.
„Dans son progrès l'humanité féconde
„En s'éclairant agrandissait les cieux.
„La Liberté, fille des larmes d'Éve,
„Devait renaître en mourant sur la croix,
„Et par l'amour le peuple égal aux rois
„De Prométhée absoudrait le beau rêve!....

„Derniers, etc.

« Voilà, Monsieur, quelques reflets des inspirations du maître, « car c'était un maître, je vous le certifie! Et ce qui le rendait « éloquent, c'était un bon et noble cœur. Je voudrais me rap- « peler quelques-unes de ces phrases incisives qui restaient dans « l'esprit, longtemps après qu'on les avait entendues. C'est ainsi « qu'en parlant contre la peine de mort, et de l'échafaud qui « fonctionne devant une foule souvent dépravée, il s'écriait: *ils « battent le briquet sur une poudrière!* C'est ainsi qu'il disait, « pour montrer combien la charité est nécessaire: *Agneaux ou « loups! il faut mourir pour sauver ou exterminer pour « vivre!* Il disait à des socialistes qui rêvaient des banques « populaires: *la vraie banque sociale sera celle qui réalisera « pour le premier venu le crédit d'une livre de pommes de « terre.* Un jour, pendant un des grands mouvements de 1848, « on le vit, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, distribuer à la « foule, non pas des cartouches, mais des bouchées de son pain « qu'il rompait et lui donnait, en disant: PAIN DE DIEU, FAIS TOI

Digitized by Google

« PAIN POUR TOUS. En rira qui voudra, mais je trouve que « c'était un bon exemple et une belle prière.

« Recevez, Monsieur, etc.,

« CONSTANT. »

A. M. A. CONSTANT.

Montmartre, le 19 janvier 1855.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre envoi : merci.

Je ne ris pas de Ganneau, je l'admire, et, s'il vivait encore, je serais un des amis de ce grand homme de cœur, qui distribuait son pain à la foule, en disant : PAIN DE DIEU, FAIS TOI PAIN POUR TOUS !

Vous m'avez dit que Ganneau a laissé un jeune fils : les gens de bien devraient le protéger en souvenir de son père.

Recevez, etc.,

A. ERDAN.

CHAPITRE XI.

Religion fusionienne : MM. de Toureil et Auguste Guyard.

Dans le courant de l'été 1854, au moment où je visitais les différents dieux ou révélateurs que je me proposais de peindre dans cette galerie, je me rendis, un matin, à l'extrémité du faubourg Saint-Germain, rue de Bagneux, où l'on m'avait dit que demeurait M. de Toureil, le fondateur d'une religion appelée *Religion fusionienne* ou *Fusionisme*.

Je trouvai M. de Toureil souffrant et couché sur une ottomane rouge. Au dessus de cette ottomane, rayonnait une grande gloire en bois doré, du milieu de laquelle s'élançait une co-

Digitized by Google

lombe argentée portant à son bec un rameau de citronnier, destiné, sans doute, à simuler l'olivier de paix.

Les ornements du salon consistaient surtout en symboles religieux, tels que des cadres où étaient écrits en grosses lettres des mots comme ceux-ci: RELIGION DE L'HUMANITÉ, AMOUR UNIVERSEL, GLOIRE UNIVERSELLE A DIEU, etc., etc. Dans un de ces cadres, d'une plus grande dimension que les autres, et qui portait, à son centre, le triangle et le globe émergeant du sein des nuées, image égyptienne du dieu Trinitaire et Incréé, on lisait, en caractères énormes: SYMBOLE DE LA RELIGION FUSIONIENNE.

Parmi les objets religieux, on remarquait des coquillages et différentes curiosités des pays lointains, comme, par exemple, de ces écuelles de bois en forme de calotte, ornées de peintures chinoises. Je pensai tout de suite, malgré moi, aux voyages lointains sur l'Océan, et je ne fus pas surpris, un instant après, quand M. de Toureil me dit qu'il avait été marin.

Pour achever de peindre ce mystérieux intérieur, il faut vous dire un mot de la physionomie de M. de Toureil. C'est un homme d'environ cinquante-cinq ans, portant les cheveux longs et la barbe entière. Sa figure, d'une expression intelligente, et d'une rare placidité, n'est pas sans quelque analogie avec les physionomies idéales de Christ. De tous les messies de ce temps, M. de Toureil est celui qui, avec Ganneau, se rapproche le plus de ce type.

Voici, presque mot pour mot, la conversation qui s'engagea entre le révélateur et moi:

Moi. Si, comme je le pense, vous ne craignez pas d'appeler sur votre oeuvre une publicité que vous-même avez provoquée dans le temps, seriez-vous assez bon pour me donner, sur vous et votre religion, des renseignements dont je me servirai dans un livre intitulé: *La France mystique.*

M. de Toureil. Je vous parlerai de la religion fusionienne, Monsieur, parce que, cette religion étant vraie, vous pourrez trouver quelque utilité à mes paroles. Vous ferez d'ailleurs de mes renseignements ce que vous voudrez.

Moi. Vous me dites que la religion fusionienne est vraie: est-ce donc une religion révélée? pensez-vous avoir été en communication directe avec Dieu? Si je ne craignais d'être indiscret, Monsieur, je vous prierais de me dire en quelle manière vous croyez avoir été inspiré?

M. de Toureil sembla se recueillir, et il me répondit d'un ton calme:

M. de Toureil. J'ai été sous-lieutenant de marine, Monsieur. J'ai passé sur la mer les dernières années de l'Empire et les

Digitized by Google

premières années de la Restauration. Vous savez ce que c'est qu'un marin: on n'est pas fou de religion et on est malheureusement assez fou d'autres choses. Tel que vous me voyez, j'ai beaucoup offensé Dieu et l'humanité par la légèreté de ma vie de jeune homme. Ayant quitté l'état de marin, je vécus quelque temps à Paris, comme y vivent ceux qui s'aiment mieux eux-mêmes qu'ils n'aiment leurs semblables, et qui croient que le bonheur est dans la volupté. Il n'en est rien pourtant!

Ici, le visage de mon interlocuteur prit une singulière expression de sérénité.

— J'étais donc, poursuivit-il, complétement livré au plaisir, lorsque le hasard me conduisit dans le bois de Vincennes. J'étais seul. Je me promenai longtemps, livré à mes pensées, dans les massifs. Puis, me trouvant fatigué, je vins m'asseoir sous un arbre. A peine étais-je assis, que je vis, oui, Monsieur, je vis un *être blanc*, quelque chose qui, tout-à-coup, me transforma l'âme, et qui me dit, d'une voix que j'entends encore: «Change de vie, et c'est toi qui annonceras la nouvelle Parole.» Je fus si ému, que je fondis en larmes. Quand je me relevai, Monsieur, la religion fusionienne était tout entière dans mon esprit, aussi complète que je la possède en ce moment.

Moi. En quoi consiste la religion fusionienne, Monsieur. N'est-ce pas, si j'en juge par son nom même, une synthèse, une sorte d'union de toutes les doctrines religieuses?

M. de Toureil. Pas le moins du monde, Monsieur. Vous faites là l'erreur que font tous ceux qui ne sont pas initiés à nos doctrines.

Moi. Qu'entendez-vous donc alors par fusion, fusionisme?

M. de Toureil. Mes frères et moi entendons par fusionisme une religion qui parvient à identifier l'homme à l'homme, et les hommes à Dieu, qui est le grand Tout.

Moi. Identifier..... Qu'est-ce à dire?

M. de Toureil. Il n'y a dans l'univers qu'une substance unique qui est Dieu, le grand Dieu, et nous, nous ne sommes que des parties de la divinité. Nous sommes donc Un avec Dieu, et de plus, nous sommes Un dans l'ensemble de la société humaine, puisque nous sommes membres du même grand Tout.

Moi. J'entrevois, je me reconnais.....

M. de Toureil. Nous sommes tellement Un, tous tant que nous sommes, Monsieur.....

M. de Toureil se redressa et sa physionomie s'anima.

— Nous sommes tellement Un, que l'amour de nos semblables n'est pas seulement un devoir, que c'est une nécessité,

Digitized by Google

une fatalité attachée à notre existence; et pour que la société en soit arrivée où elle en est, à ce que les hommes ne s'aiment pas entre eux, il faut qu'il y ait perversion totale dans notre nature. La religion fusionienne, Monsieur, doit remettre l'humanité dans sa voie, qui est la voie de l'amour réciproque. Oh! Monsieur, si vous saviez comme cela est vrai, qu'il faut que nous nous aimions les uns les autres! si vous le saviez! si vous le saviez! Le sentez-vous? Sentez-vous que tous les cœurs humains doivent se fondre un jour, et que tout cela doit palpiter à l'unisson du cœur de Dieu, ce cœur divin dont les battements sont la vie du monde?

Je ne sais quel courant de sang chaud, à un pareil discours, circula dans mes veines.

Moi. Oui, Monsieur, je sens cela. Je ne pense pas comme vous sur les choses religieuses; je n'entre pas dans le détail de vos inspirations particulières; mais c'est beau ce que vous venez de me dire là!

Je vis une larme sous les sourcils de l'apôtre humanitaire.

M. de Toureil. C'est là tout, voyez-vous bien, jeune homme, il faut savoir aimer.

Moi. Mais qui aimer? Et ceux qui n'aiment pas, et ceux qui veulent exclure de ce monde l'amour, la fraternité, doit-on les aimer, ceux-là?

M. de Toureil. Comme les autres. Ecoutez-moi bien: ce n'est rien d'aimer ceux qui aiment. La révélation divine consiste précisément à nous faire aimer les méchants et ceux qui dissolvent les liens d'amour. C'est même à cela que nous devons être occupés, à aimer les détestables. Comment les convertirons-nous, si nous ne les aimons pas? Il faut bien que quelqu'un cède en ce monde. D'ailleurs l'amour, à l'égard des méchants, est encore une tactique: cela les tue, d'être aimés par leurs victimes. Nommez-moi un homme scélérat entre les scélérats, qui ait mis l'humanité sous ses pieds, et qui soit inaccessible à toute punition? Que croyez-vous qu'il faille faire à cet homme?

Moi. Nul n'est absolument inaccessible aux coups de la justice: il faut que, tôt ou tard, elle ait son cours.

M. de Toureil. Ce système n'aboutit à rien. Le méchant en engendre d'autres par son supplice même. Le seul moyen de tuer la méchanceté, c'est d'aimer le méchant. Ah! si je connaissais cet homme coupable, dont je parlais tout à-l'heure, inaccessible aux coups de la justice, je dirais à vous, à mes frères, à tout le monde, je me dirais à moi-même: aimons-le, aimons-le encore, aimons-le toujours, et savez-vous ce qui

Digitized by Google

arrivera? C'est que cet amour, sans que nous le sachions, rayonnera de nos poitrines, il traversera, comme un courant magnétique, les grilles élevées, les murailles épaisses, les vastes salons, les appartements secrets, il traversera la cuirasse où se trouve ce cœur de bronze, et ce cœur, à un moment donné, il le touchera, il l'amolira, il le vaincra, et cet homme qui, hier, était contre nous, demain sera l'un de nous?

Sans être absolument de l'avis de M. de Toureil, je fus vraiment touché des beaux sentiments qu'il m'exprima. Je me sentis heureux d'entretenir un si généreux cœur.

Je lui demandai encore d'autres explications sur sa doctrine et sur son culte.

Moi. D'après ce que vous m'avez dit de l'unité substantielle de l'univers avec l'humanité, je devine quelle est votre croyance par rapport à Dieu. Vous professez une sorte de grand panthéisme qui, j'ai moyen de le voir, n'exclut ni la morale, ni la liberté, ni les liens sociaux. Maintenant que pensez-vous de l'âme?

M. de Toureil. Les âmes sont immortelles, car rien ne périt dans le grand Tout, et le moi humain ne doit pas périr plus que le reste. Je *sais* que certaines âmes, après ce que nous appelons la mort, vont vivre dans le soleil.

Cela me fut dit d'un ton si positif, que je ne crus pas devoir faire d'objection.

Moi. Quelles sont les principales pratiques de votre secte?

M. de Toureil. Nous prions pour les morts.

Moi. Dans quel but?

M. de Toureil. Pour leur incorporation dans les parties les plus convenables du grand Tout.

Moi. Il y a donc une personnalité suprême, ou Moi cosmique, dans votre philosophie?

M. de Toureil. Oui.

Moi. Avez-vous encore quelque pratique de culte qui soit remarquable?

M. de Toureil. Nous prions souvent, et nos prières commencent ordinairement par ces mots: *o Map suprême éternel.*

Moi. Que signifie ce son: *Map?*

M. de Toureil. C'est un son sacré qui réunit l'*m* signifiant *mère*, le *p* signifiant *père* et l'*a* signifiant *amour* (c'est, on le voit, Ganneau complété). Ces trois lettres désignent le grand Dieu éternel, qui est l'énergie mâle et l'énergie femelle, unies ensemble par l'esprit d'amour. C'est là l'Unité-Trinité que nous adorons. Le son *map* se trace ainsi en tête de nos pièces écrites.

Digitized by Google

M. de Toureil prit un crayon et écrivit:

MP

Après avoir admiré l'importance que M. de Toureil attachait à cet hiéroglyphe, je lui demandai encore:

Moi. Avez-vous des disciples, et les réunissez-vous quelquefois?

M. de Toureil. Nous nous réunissons de temps en temps pour la principale pratique du culte, qui est la Cène, dans laquelle nous introduisons Dieu en nous.

Moi. Comment, Dieu en vous?

M. de Toureil. Dieu étant Tout, quand nous mangeons saintement, en vue de communier avec la vie éternelle, cette communion a lieu, et Dieu est en nous, et nous sommes en lui.

Voilà quelle fut mon entrevue avec le chef de la religion fusionienne. Il convient maintenant de compléter les précédentes notions par un aperçu un peu plus didactique des doctrines de cette petite église.

La doctrine fusionienne est exposée dans deux brochures, l'une de M. de Toureil, intitulée: *Explication de Dieu et de l'homme*, l'autre de M. Auguste Guyard, ayant pour titre: *Des droits, des devoirs et des constitutions au point de vue de l'absolu.*

Jetons un coup d'œil rapide dans ces deux brochures.

L'*Explication de Dieu et de l'homme*, par M. de Toureil, est une théorie panthéiste des plus positivement formulées. Je cite:

«L'Être éternel est tout, il est la substance de tout, il est «l'*omnisubstance.*

«L'Être éternel a nécessairement conscience d'exister dans «la totalité de sa substance, au même instant et toujours.

«Deux modes existent dans l'Être Éternel, le *mode simple* «et le *mode complexe.* Le mode simple c'est le *moi absolu* «de l'Être Éternel, au moyen duquel il se sent, se sait et se «voit. Le mode complexe, c'est la phase dans laquelle il exerce «sa toute-puissance en réalisant ce qu'il conçoit; elle constitue «le monde de la création, l'univers..... La phase complexe «ne constitue pas une substance à part. L'omnisubstance exclut «forcément l'existence de toute autre espèce de substance, «conjointement avec elle; donc la substance complexe est es- «sentiellement identique à la substance simple et ne constitue «pas une autre substance.»

Digitized by Google

Voilà ce qui s'appelle du spinonisme parfaitement caractérisé.

M. de Toureil tire de son principe toutes les conséquences qu'il comporte. Il nie formellement la création, non seulement de l'univers, mais même de l'homme. «Tous les êtres, dit-il, «étant éternels dans leur essence, parcequ'ils parviennent tous «de la substance éternelle, il en résulte que le *minéral*, le «*végétal*, l'*animal*, l'*homme*, n'ayant pas une autre origine, «sont aussi essentiellement *éternels*.»

La divinité de l'homme est acceptée et proclamée:

«Désormais, l'homme existe avec la même raison d'être que «la source de toute vie. Ce n'est plus, comme dans les an«ciennes doctrines, un vil esclave contingent tiré du néant par «un maître capricieux, qui pouvait, à son gré, l'y laisser à «jamais abîmé. Non, l'homme est quelque chose de tellement «grand, qu'il arrive jusqu'à égaler celui qui n'a pas d'égaux. «Nous l'avons vu sortir du sein de l'être éternel avec son indi«vidualité propre, son indépendance et son éternité. Formé «de la même essence que Dieu, il est destiné à la même fin. «Comme lui, il est sans commencement et sans limites.»

En résumé, Dieu est tout et, conséquemment, l'homme est partie intégrante de Dieu: voilà, suivant M. de Toureil, toute la philosophie et toute la théologie.

On a beaucoup dit, beaucoup écrit, beaucoup prêché, que le panthéisme est la destruction de toute morale; la conclusion de M. de Toureil est bien différente. Il tire de ses doctrines panthéistiques la morale la plus pure, la plus fraternelle. Je ne dis pas qu'il procède logiquement, remarquez-le bien; tout ce que je dis, c'est qu'il conclut aussi moralement que les monothéistes les plus sévères.

Il admet la liberté dans l'homme. Je dois dire qu'il ne la prouve pas d'une manière rigoureuse par des affirmations telles que celles-ci: «de l'unité absolue de Dieu, résulte sa liberté «absolue, de l'unité individuelle de l'homme, résulte sa liberté «relative.»

La liberté admise et prouvée à sa manière, M. de Toureil donne pour but à l'humanité de se perfectionner, au point d'arriver à former ce qu'il appelle la *Société des Dieux*. «La so«ciété des Dieux, dit-il, est formé nécessairement par la divini«sation de l'homme, qui, au moyen de l'épanouissement et «de la fusion de son être dans l'univers, finit, par acquérir «la conscience de la vie universelle, s'identifie à l'absolu par «le moi divin, et exerce tous les attributs de Dieu sans détruire «l'unité divine..... Dieu peut créer des Dieux parfaitement «semblables à lui-même, ce qui est l'acte le plus élevé de sa

Digitized by Google

« toute-puissance, la réalisation de la sublime opération de « L'INCRÉÉ qui se CRÉE.»

On a pu remarquer dans ce qui précède cette expression: *la fusion de son être dans l'univers.* C'est là un des points les plus importants de la doctrine de M. de Toureil; c'est ce qu'il appelle la *loi de fusion* « loi universelle qui soumet tous « les êtres à *transpirer* perpétuellement leur substance et à « *absorber* en même temps la substance transpirée par les au- « tres, d'où résulte le mélange de tous dans chacun et de cha- « cun dans tous, produisant la solidarité avec la faculté de se « constater un jour dans l'universel comme s'il n'existait « qu'un seul être.»

Ainsi voilà le sens et l'objet de la vie humaine: c'est une divinisation de l'individu et une transfusion des hommes les uns dans les autres.

Quant aux résultats pratiques d'un tel point de départ, M. de Toureil les admet tels que le moraliste le plus exigeant ne pourra y trouver à redire qu'un excès d'élévation.

Par rapport à Dieu, l'adoration permanente devient une sorte de nécessité, l'adoration n'étant que l'amour pour un grand Tout dont on fait partie.

Par rapport à l'homme, voici quelques-uns des sentiments du révélateur:

« Saint Paul vous a dit: Quoique nous soyons plusieurs, nous « ne formons néanmoins qu'un seul corps, et nous nous som- « mes tous réciproquement membres les uns des autres.

« Et moi je vous dis au nom de Dieu: Nous ne sommes pas « plusieurs séparés, mais nous vivons UN dans TOUS et TOUS « dans UN.

« Quand les hommes ne se sont crus que les membres réci- « proquement les uns des autres, le frère a pu consentir à « sacrifier son frère, parce qu'il a vu que le corps n'était point « détruit par la perte d'un membre; mais comment serait-il « possible aujourd'hui de retrancher votre frère de vous, s'il « vit en vous et que vous vivez en lui? Pourriez-vous réussir « à vous séparer de vous-même?

« Je vous le dis, en vérité, nous sommes tous solidaires les « uns des autres, et aucun ne peut être sauvé qu'autant que « tous seront sauvés.

« Quelqu'un de vos frères a-t-il péché? ne le repoussez point avec « sa souillure, car tous tant que nous sommes, il nous serait impos- « sible d'être purs devant Dieu, si notre frère n'était point purifié.

« Travaillons donc sans relâche à guérir les malades et à « relever ceux qui sont tombés au lieu de les condamner.

Digitized by Google

« Désormais l'AMOUR doit remplacer la sévérité et la vengeance « à l'égard de nos frères qui ont eu le malheur de faillir. La « justice n'est-elle pas l'intégrité dans l'ordre? Comment donc « pourrait-elle réparer le mal avec le mal? Le moyen de réta- « blir l'harmonie dans une horloge n'est pas de supprimer et « de briser les pièces dégradées, mais c'est de lui restituer ce « qui lui manque et de la mettre en état de remplir sa fonction: « voilà pourquoi l'ENFER est un outrage envers DIEU, et la PEINE « DE MORT un crime envers l'HUMANITÉ. »

Les sentiments émis en 1845 par M. de Toureil, dans l'*Explication de Dieu et de l'Homme*, ont reçu un complément, en 1850, dans le petit ouvrage de M. Auguste Guyard, intitulé: *des Droits, des Devoirs et des Constitutions au point de vue de l'Absolu.*

M. Auguste Guyard, auteur distingué de plusieurs ouvrages, et notamment de *Quintessences*, ou *Pensées et Paradoxes*, fut, en 1848, un de ces disciples et amis de M. Lamartine, qui fondèrent ce journal, bien intentionné quoique pâteux, appellé le *Bien public.*

Je n'ai jamais vu M. Auguste Guyard, mais je parie bien que c'est un des plus nobles cœurs de ce temps-ci. Son petit ouvrage, parfaitement de concert avec la brochure de M. de Toureil, achève de donner à la religion fusionienne une physionomie de charité, d'humanité et de solidarité, qui la distingue éminemment entre toutes les autres sectes mystiques.

Le livre *des Droits, Devoirs et Constitutions*, comme l'*Explication de Dieu et de l'Homme*, part du panthéisme le plus catégorique. Il y est démontré que « rien d'étranger à Dieu « ne pourrait exister avec Dieu sans limiter son immensité « et sans qu'aussitôt Dieu cessât d'être unique, d'être Dieu. » L'identité de Dieu et de l'homme est encore ici le point de départ.

Ainsi que M. de Toureil, M. Auguste Guyard, après cette affirmation ontologique, saute par dessus un abîme, et pose en fait la liberté et, conséquemment, la moralité. Il assigne, comme son maître, un but à l'homme. « L'homme, dit-il, est l'INCRÉÉ qui doit se CRÉER dans la succession et le temps. » (Ne serait-ce point là la loi de création à laquelle nous n'avons rien compris chez le polonais Wronski?)

L'idée de la *création* de l'homme par l'homme est plus développée chez M. Guyard que chez M. de Toureil. Il l'exprime par ce mot: l'*universalisation* de l'individu par la *loi de fusion.*

Cette *loi de fusion*, aboutissant à l'*universalisation* de cha-

Digitized by Google

que moi humain, est, suivant M. Guyard, d'une évidence incontestable. C'est un fait physique, matériel. En effet, par l'émanation qui se fait hors de nous, nous donnons de notre être à l'univers, et par l'absorbtion de ce qui nous est étranger, l'univers nous donne quelque chose de lui-même; ce quelque chose sorti de l'univers s'assimile avec nous, et ce quelque chose qui sort de nous s'assimile avec l'univers; bref tous les êtres se fondent mutuellement les uns dans les autres par ces trois phénomènes indéniables: l'émanation, l'absorbtion et l'assimilation.

«Par l'émanation, dit l'auteur, l'homme renouvelle incessamment son corps. Selon les physiologistes, ce renouvellement est complet au bout de sept ans; de sorte qu'à trente-cinq ans un homme est, physiquement parlant, près de cinq fois *plus hors de lui qu'en lui*, son corps ayant été renouvelé près de cinq fois.»

Ce qui est vrai de notre *identification* avec l'univers, devient encore plus saisissant quand il s'agit de notre identification avec nos semblables dans l'ensemble de l'humanité. Nous sommes plus dans l'humanité que nous ne sommes dans nous-mêmes: d'où, obligation de préférer le corps humanitaire à nous. «De même que nous nous préférons dans l'intégrité de notre corps, plutôt que dans l'une de ses parties, parce que nous sommes plus dans la totalité du corps que dans une partie; de même aussi nous devons nous préférer dans le corps humanitaire entier, plutôt qu'en nous, parce que nous sommes incomparablement plus dans l'humanité que dans notre propre chair.»

Je n'ai pas besoin d'insister sur le caractère de solidarité absolue que doivent revêtir les conséquences de semblables prémisses. M. Auguste Guyard, sur cette base de l'*unité absolue de l'être humain*, construit, avec une logique rigoureuse, le règne absolu de la Fraternité. Qu'il me suffise de quelques citations:

«Avec la solidarité intime et indissoluble qui fait de l'humanité entière un seul corps, NUL NE PEUT ÊTRE HEUREUX QU'AUTANT QUE TOUS SERONT HEUREUX.»

«L'ignorance, les imperfections, la misère de nos frères, sont autant de limites qui nous empêchent nous-mêmes, malgré tous nos efforts, d'être véritablement éclairés, parfaits et heureux.»

Inutile d'ajouter que M. Auguste Guyard conclut en faveur des doctrines qui proclament le plus énergiquement les droits sociaux des masses populaires.

Digitized by Google

Le profond sentiment de la solidarité humaine, qu'éprouve M. Guyard, lui fait repousser de toutes ses forces un dogme qui éternise, dans l'autre vie, le supplice des méchants. Dans ce système solidariste, en effet, pas plus dans l'éternité que dans le temps, la haine, la vengeance, la peine pour la peine, ne sont admises; contrairement à toutes les anciennes doctrines, la doctrine humanitaire impose aux bons le devoir d'amender les méchants.

Voici la page remarquable qu'écrit notre auteur sur le vieux dogme de l'Enfer:

« Dans le catholicisme, les membres de la grande famille « humaine sont si peu liés entre eux, que la félicité des élus « ne sera pas un instant troublée par le malheur éternel des « réprouvés. La béatitude céleste ne permet pas de s'apitoyer « sur le sort des proscrits. Il est défendu aux heureux, dans « le Paradis, d'avoir compassion des malheureux jetés dehors. « Aussi les parents seront-ils indifférents aux tortures de leurs « enfants gémissant dans l'Enfer. Le fils y verra brûler sa « mère et son père sans éprouver aucun chagrin. Le frère n'aura « pas le moindre regret d'y voir sa sœur; la sœur, son frère; « l'époux, son épouse; l'ami, son ami. *Chacun pour soi*, « *chacun chez soi:* cette maxime égoïste et antisociale de cer- « tains économistes de notre époque est bien certainement d'o- « rigine catholique, puisque les habitans du Paradis en donnent « une si formelle sanction.»

Que dites-vous de cet aperçu? Je trouve, quant à moi, que la tête qui a conçu cette idée là était inspirée par un grand cœur.

M. Auguste Guyard résume son ouvrage en ces termes:

PRÉCEPTES FUSIONIENS.

« L'homme n'a qu'un seul et unique mobile pour accomplir « sa destinée, et ce mobile, c'est l'AMOUR, dont voici l'application « absolue:

« 1° Aimer DIEU par-dessus toutes choses, parce que Dieu, « c'est l'être des êtres, la vie de toute vie, la source unique de « tout amour, et que tout est de lui, par lui, en lui et pour « lui;

« 2° Aimer le PROCHAIN plus que soi-même, parce que l'homme « est plus dans le prochain que dans lui-même, et que c'est « en vivant de la vie du prochain qu'il doit se compléter lui- « même;

« 3° Enfin, aimer le MONDE comme soi-même, parce que le

Digitized by Google

«monde, par la loi de fusion, est incessamment transformé «en l'homme même et doit devenir l'homme lui-même.

«Tels sont les seuls droits, les seuls devoirs, les seuls pré-«ceptes que devraient proclamer des constitutions jalouses de «fermer à tout jamais l'abîme des révolutions, et de faire des-«cendre le bonheur sur la terre.

«La vieille Europe appelle à grands cris une transformation «radicale. L'humanité est dans l'attente d'une ère nouvelle. «L'ancien monde se décompose visiblement; mais sur ses débris «refleurira un monde nouveau; car l'humanité est éternelle.

«C'est, nous le croyons, pour éclairer et diriger cette im-«mence palingénésie sociale que *Dieu a envoyé la sublime «doctrine que nous venons de faire entrevoir.*»

M. Auguste Guyard et M. de Toureil sont tellement convaincus que leur doctrine est l'absolue vérité, destinée à transformer l'âme sociale, que l'un d'eux (je ne sais lequel) n'a pas craint d'écrire de sa main, sur l'exemplaire des *Droits*, *Devoirs et Constitutions*, que j'ai entre les mains, le mot fameux d'Archimède: *ευρηκα, j'ai trouvé!*

Cette prétention des deux honorables auteurs est-elle légitime? Voilà ce qu'il nous faut examiner maintenant le plus brièvement possible.

Le fusionisme doit être apprécié sous trois aspects différents, par rapport à son principe, par rapport à son but logique, et, troisièmement, par rapport à ses tendances générales, autrement dire, à ses intentions.

LE PRINCIPE FUSIONISTE.

Le point de départ du fusionisme est, comme on l'a vu, le panthéisme le plus formel.

Or, je trouve au système panthéistique un terrible défaut: c'est qu'il n'est pas vrai. Le panthéisme est une conclusion pour le moins aussi illégitime que le théisme.

Le théisme dit: quelque chose *est*, et ce quelque chose est organisé avec une harmonie sublime; donc, ce quelque chose a été fabriqué par un grand architecte intelligent.

On peut répondre au théiste: Assurément, votre hypothèse est très vraisemblable, et elle entraîne dès l'abord l'acquiescement; toutefois, elle ne laisse pas de présenter quelques difficultés au point de vue d'une logique rigoureuse.

Il est certain que quelque chose est; il parait que ce quelque chose est organisé d'une manière admirablement harmonieuse; mais, de ce fait, conclure à l'existence d'un certain

Digitized by Google

personnage ordonnateur du concert, personnage qui ne serait qu'un homme agrandi, cela est une affirmation pure et simple.

De l'effet à la cause, la conclusion ne vaut peut-être pas, quand l'effet atteint cette proportion gigantesque d'être l'univers entier, sans bornes concevables, sans commencement imaginable, sans fin possible. *Non valet consecutio.* Voilà la reponse à l'argument du théiste absolu.

Et si l'argumentateur insiste, et s'il vous expose des raisons de détail, s'il invoque le sentiment de sa conscience, s'il évoque les générations unanimes à proclamer sa croyance, s'il ne comprend pas que le monde, dans son infinité, est un fait, et ne peut être qualifié d'effet, alors il y a peut-être lieu de terminer toute discussion en lui disant: au moins vous reconnaîtrez que vous êtes en présence d'un X, d'un terme inconnu, d'un simple désideratum de l'esprit, de tous points inaccessible à la connaissance expérimentale, et, si vous avez le sens droit, vous n'entrerez pas dans des développements trop détaillés.

Je sais bien que là où la nature nous fait défaut, la révélation vient à notre aide. C'était l'avis de Diderot et de tous les bons esprits, et c'est le mien. Certes, je ne l'ignore pas ce que le monde de la raison n'a pas connu, le monde de la grâce l'a parfaitement expliqué, et les solutions que le monde de la grâce a données sont excessivement commodes.

Toutefois, on aura beau dire, il est regrettable qu'il y ait dans l'histoire de ce monde de la grâce bien des anecdotes singulières, et qui donnent à réfléchir: Ainsi la pauvre Agar, à qui on a mis un enfant sur les bras, et qu'on renvoie avec une cruche d'eau pour tout potage; ainsi la jolie Sunamite, réchauffeuse de pieds octogénaires; ainsi l'amoureuse qui est semblable à un palmier, et dont le nez est comme une tour; ainsi mes belles amies Oolla et Ooliba; ainsi Constantin-Pacha et Théodose-Bey; ainsi ce cher Jean XXIII; ainsi ce digne Borgia; ainsi le doux et miséricordieux de Maistre; ainsi ce charmant Fréron-Veuillot. Oui, là, en bonne conscience, toutes ces historiettes-là font faire des réflexions, et l'on se demande si ces fameux théistes ont été parfaitement renseignés sur les choses où la philosophie la plus habile n'a rien pu comprendre, malgré les plus sublimes efforts.

L'opinion panthéistique paraît plus séduisante.

Le panthéiste dit:

Le fait de l'univers est divin, l'univers est un phénomène immense dont Dieu est le noumène infini, un corps dont la pensée divine est l'âme immanente.

Digitized by Google

C'est plus grandiose, je le répète, mais c'est encore là une affirmation gratuite.

L'âme cosmique est un rêve superbe, mais c'est un rêve.

Qui vous a donné le droit d'affirmer une similitude entre votre *animalité* humaine et l'infinie *animalité* de l'Univers?

Encore une fois, c'est de l'imagination et rien que de l'imagination; c'est une solution de fantaisie pour une équation d'un degré inaccessible; c'est un chiffre placé, par la main d'un enfant présomptueux et terrible, à la place d'un X destiné à rester à jamais inconnu.

Le *deus ex machinâ* du panthéiste s'offre, sur la scène des combinaisons métaphysiques, avec un aspect un peu plus aériforme que le *deus ex machinâ* de Fréron-Veuillot: voilà toute la différence qui existe entre eux.

Mais je quitte ces profondeurs. *Tempus est loquendi, tempus tacendi.*

LE BUT DU FUSIONISME.

La grande ambition des fusioniens est d'instituer dans la société humaine le régime de solidarité, au moyen de ce principe, bien inculqué à l'esprit et au cœur des hommes, qu'ils sont UN dans le grand TOUT.

Je dois commencer par dire hautement que je ne crois point à la vertu moralisante de la théologie panthéiste. Je pense qu'un panthéisme vague n'aurait pas plus d'influence sur les mœurs que les autres systèmes métaphysiques quels qu'ils soient; mais je pense aussi qu'un panthéisme bien raisonné, bien analysé, comme celui de MM. de Toureil et Guyard, aurait ce grave inconvénient, de faire croire à l'absorbtion de l'individualité de l'homme dans la force immense de la nature, et ainsi de détruire en l'homme le sentiment de sa liberté et de sa responsabilité.

Quoique plus élevée en théorie que le théisme, l'opinion panthéistique lui est très inférieure, selon moi, au point de vue social. Le théisme, le monothéisme surtout (très distinct du théisme poltyhéiste ancien) est sujet, il est vrai, aux abus de l'absolutisme sacerdotal; mais le panthéisme rigoureux devrait produire logiquement une effroyable anarchie morale; or, en ceci comme en tout, je préférerai toujours le despotisme à l'anarchie.

On me dira, je le sais, que le panthéisme a été la foi de l'Inde, et que ses résultats, en ce pays, n'ont pas été ceux que j'indique.

Digitized by Google

A cela, je réponds que le panthéisme n'a jamais été, dans l'Inde, la foi générale et populaire, mais seulement une théorie essotérique réservée pour la spéculation.

Le panthéisme, comme je l'indiquais tout-à-l'heure, me paraît synonyme d'anarchie morale, au même titre que théisme me paraît synonyme d'absolutisme. Certainement, l'anarchie semble, au premier abord, moins contraire aux principes que le despotisme; mais, en fin de compte, comme l'anarchie est impossible, on lui préfère, comme pis aller, le gouvernement tyrannique. Je n'aime certainement pas la doctrine qui met un homme, même idéalisé, sur ma tête; mais je déclare que j'ai peur d'une doctrine qui m'identifie avec le fatum universel, et qui me dit: Ce que tu fais, c'est Dieu qui le fait!

Je veux bien supposer que cette idée ne serait pas nécessairement un excitant au mal; encore une fois, je sens mieux que personne que peu importe la métaphysique, et que les moeurs des peuples sont une affaire d'hygiène, d'habitude et d'éducation. Donnez-moi une nation qui croie à la fatalité dans les temples, et dites-moi que, loin des derviches, sur le champ de bataille ou ailleurs, cette nation se fait admirer par son habileté, son esprit de précaution, les ménagements de ses conseils, la prudente économie de ses moyens, je ne trouverai à cela rien d'extraordinaire. Cette anomalie entre les croyances et les actes a toujours existé dans les sociétés humaines. Grâce à Dieu, aux dieux ou au grand Tout, depuis qu'il y a des nations, les nations, qui se montrent si âpres à la croyance, ont presque toujours agi exactement comme si elles ne croyaient pas. Et bien leur en a pris, ce me semble, car presque toutes ont cru à la méchanceté fatale de l'homme, par suite de je ne sais quelle pomme mangée, ou de je ne sais quelle boîte ouverte; elles ont cru au Diable qui fait la nique au bon principe, et qui provoque incessamment et *nécessairement* le crime et le malheur. Elles ont cru en de fausses divinités, faites sur le modèle des êtres jaloux, inconstants et maniaques, et flanquées d'une cour d'agents célestes fort déplorables, et de ministres terrestres plus exécrables encore: or, je vous le demande, si elles eussent été logiques, si cette abominable philosophie avait toujours été rigoureusement réduite en actes, que serait devenue l'humanité?

Non, les hautes croyances spéculatives ne jouent qu'un rôle assez secondaire dans la vie pratique. Il faut généralement chercher ailleurs le ciment de la moralité ou la cause de l'anarchie morale.

Toutefois, on ne saurait nier que ces mêmes croyances spé-

Digitized by Google

culatives n'exercent une certaine influence, si médiocre qu'elle soit. Elles forment une certaine atmosphère d'ensemble dont l'action ne saurait être méconnue. Qui voudrait nier que le sentiment de la fatalité n'ait contribué à endormir les populations de l'Asie occidentale?

Hé bien! je crois qu'une atmosphère de croyances panthéistiques serait pour les sociétés une cause d'affaiblissement, de relâchement universel. La Fatalité viendrait, bras dessus bras dessous, avec le grand Tout, et, de ce mariage, il ne naîtrait guère que des générations enfantines, faibles comme l'Indien, sous tel ciel et dans telles circonstances données, corrompues et abominables dans tel autre milieu et sous tel autre climat.

En un mot, le panthéisme est, en soi, une doctrine démoralisante, stupéfiante: je ne vois pas pourquoi la société courrait la chance, en adoptant ce principe, d'affronter les effets qu'il peut logiquement produire.

MM. de Toureil et Guyard me diront: Si vous repoussez toute ontologie suprà-mondaine, sur quelle doctrine vous baserez-vous donc pour obtenir la moralité et la solidarité?

Je l'ai dit ailleurs, j'ai besoin, avant tout, que l'homme se dégage de toutes les doctrines qui obstruent chez lui le sentiment de la liberté. *Théos* et *Diabolos*, qui se jouent réciproquement des tours sur la tête des générations; pieuse expectative des humains en présence des prétendus décrets de *Jupiter providens;* résignations à *Iésos* ou au *Fatum;* préoccupation excessive des esprits à l'égard des *desiderata* qui se trouvent aux extrémités de la science; religation intime et absorbante de l'individu humain à la vie et aux nécessités du grand *Tout-Univers;* opinions relatives à des *lois historiques rigoureuses*, qui poussent l'homme tantôt au progrès fatal sans sa participation, tantôt à la décadence inévitable malgré son vouloir: — tout cela n'est pour moi que chimère, rêve, logomachie et obstacle.

Il faut, entendez-vous, que l'humanité commence par se débarrasser de toute cette friperie du vieux monde et, alors, nettoyée, elle entrera dans sa voie nouvelle. D'où elle vient, c'est la *cité de Jupiter;* elle sait comment elle y a vécu; elle sait combien elle y a souffert; c'est à elle à chercher un autre logis, aéré, propre, brillant, symétriquement ordonné, et qui s'appelle la *Cité de l'homme.*

Dans cette Cité, Messieurs, il sera établi, avant tout, que l'homme ne relève que de lui-même, et qu'il ne doit compter que sur lui-même. Ce sera un monde plein de virilité.

Dans cette Cité, le premier dogme sera le Libre Arbitre.

Digitized by Google

L'homme se débarassera de toutes les doctrines qui tendent à lui faire croire ou soupçonner vaguement qu'il n'est ni libre ni responsable, et il acquerra un sentiment de plus en plus vif de sa parfaite indépendance de tout Fatum, de toute Nécessité, de toute Grâce.

Dans cette Cité, la grande préoccupation sera d'empêcher l'oblitération de la liberté native, par une éducation intellectuelle, morale et hygiénique, savamment organisée, et mise en rapport avec les besoins nouveaux des générations.

Dans cette Cité, la grande morale humaine, celle qui consiste essentiellement dans la non-oppression de nos semblables, sera glorifiée, et la petite morale de la bégueulerie et de l'hypocrisie sera mise aux archives des souvenirs.

Dans cette Cité, l'expulsion du vice et la fabrication de la vertu seront mises au concours, comme la destruction des misères matérielles et la production des procédés industriels et scientifiques; car on sera pénétré de cette vérité suprême, qu'on fait des hommes à peu près tout ce qu'on veut par l'enseignement et par l'éducation.

Je ne partage pas les touchantes opinions de MM. de Toureil et Guyard sur l'indulgence absolue que, suivant eux, la société devrait avoir pour le méchant. Ma doctrine d'Humanisme et de Liberté ne saurait se relâcher comme la doctrine du panthéisme. L'homme est responsable de tous ses actes, et si en cas de faute, la société lui doit des ménagements, si elle peut se borner à des corrections qui l'amendent, il faut toujours, cependant, que l'intérêt public l'emporte sur l'intérêt individuel. La société, devenue très juste, aura le droit d'être sévère: je laisse au lecteur le soin de développer toutes les conséquences de ce principe. Que l'on se mette bien avant dans la pensée que je suis partisan de l'ordre avant tout. Sans l'ordre, il n'y a rien à faire absolument.

Quant à l'établissement d'un régime de solidarité aussi complet que celui dont parlent les deux représentants de la religion fusionienne, je n'y crois pas. Je puis me tromper, et je m'en féliciterais; mais, plus je réfléchis au mouvement démocratique des peuples modernes, plus je me persuade que la démocratie par la Fraternité et l'Amour n'est qu'un idéal, et que la démocratie réalisable, c'est la démocratie par l'Égalité et par la Justice.

M. Guyard se trompe en croyant qu'il suffirait de mettre des idées fusioniennes dans une constitution, pour établir le bonheur universel.

Ce qu'il faut mettre dans une constitution, ce ne sont pas des *sentiments*, ce sont des *garanties*.

Digitized by Google

Je n'ai pas besoin que la société m'aime; tout ce que je demande, c'est qu'elle ne m'opprime pas.

LES TENDANCES FUSIONIENNES.

On voit, qu'en somme, je n'adopte pas les idées de la philosophie fusionienne.

Mais il est une chose que j'accepte pleinement, dans cette philosophie, ce sont ses aspirations générales, son antipathie profonde pour les systèmes théocratiques, sa tendance démocratique et humanitaire fortement prononcée.

Je suis heureux de le dire ici, MM. de Toureil et Auguste Guyard sont du nombre des personnages de cette galerie pour lesquels j'ai conçu, en les étudiant, le plus de vénération et d'estime, et, si je ne dis pas, comme a dit un jour M. de Lamartine à M. Guyard: «C'est plus beau que Platon, voilà ma philosophie», je dis: voilà deux hommes de bien, et, tout en vous tenant en garde contre les illusions auxquelles ils se sont laissé aller, et contre les erreurs qu'ils peuvent commettre, écoutez-les!

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

L'Institut Thalisien de Gleizes

OU

LES LÉGUMISTES FRANÇAIS.

Sunt herbæ dulces.

(OVIDE.)

Quæcumquæ omnia pravè committuntur, improbo ventri sunt imputanda.

(*Ex antiq. prov.*)

Panem et aquam natura desiderat; nemo ad hæc pauper est.

(SENECA, *Ep.* 25.)

Que celui qui mange de tout ne méprise point celui qui ne mange que des herbes; et que celui qui ne mange que des herbes, ne condamne pas celui qui mange de tout.

(PAUL, *Épître aux Romains.* ch. XIV, v. 3.)

L'an dernier, une polémique intéressante s'était élevée entre le journal la ***Presse*** et la ***Gazette de France*** sur la question de l'origine et de la nature du droit. M. Emile de Girardin, qui volontiers met les pieds dans les plats de la philosophie, s'efforçait de démontrer que le droit est d'origine purement humaine et rationelle, ou plutôt qu'il n'y a pas de droit, et la ***Gazette de France***, de son côté, soutenait que le droit vient de Dieu et de la révélation.

Dans cette curieuse dispute, intervinrent plusieurs hommes de palais, entre autres M. Blot-Lequesne, qui prit chaudement en main la cause du ciel.

Comme je trouvais divertissants ces faiseurs, ces henriquinquistes et ces robins pataugeant dans la métaphysique, je m'informai de ce que c'était que M. Blot-Lequesne.

Quelqu'un me répondit: c'est un avocat thalisien.

— Thalisien? Qu'est-ce que c'est que ça?

— Comment? vous ne connaissez pas l'institut thalisien, vous qui vous occupez des mystiques français?

— Pas le moins du monde.

— L'institut thalisien de Gleizes?

Digitized by Google

— Du tout; contez-moi, je vous en prie, ce que peut être un institut si singulièrement dénommé?

— Il faut vous dire, d'abord, que Gleizes est mort il y a une dizaine d'années. Blot-Lequesne est son principal disciple, son successeur comme grand prêtre de la religion.

— C'est donc une religion? Voyons, mon ami, dévoilez-nous ce Dieu nouveau; vous savez que je suis en quête de dieux.

Et, ce Dieu d'une nouvelle espèce me fut dévoilé. J'en vais offrir au lecteur une fidèle image.

Les publications que j'ai lues sur la doctrine thalisienne sont les trois suivantes:

Le christianisme expliqué, *ou le véritable esprit de ce culte méconnu jusqu'à ce jour*, par J. A. Gleizes (1837.)

Thalisie *ou la nouvelle existence*, par J. A. Gleizes, trois vol. in 8° (1845).

Fragments de philosophie sociale ou études sur les socialistes modernes. Premier fragment. Examen du système thalisien, par J.-B.-G. Blot-Lequesne, avocat à la Cour royale, (1845).

Quel dogme nouveau est contenu dans ces ouvrages? Voilà ce que nous avons à examiner.

La thalisie on nouvelle existence, de Gleizes, consiste dans l'abstention de la chair, et dans la manducation exclusive des herbages, du laitage, et des autres choses où la vie organique n'est pas arrivée jusqu'à la sensation. — On voit tout de suite que la France ne le cède pas à l'Angleterre, et qu'elle a eu, elle aussi, ses légumistes. Il y a seulement cette différence entre les deux pays, que le légumisme a fini par arriver à une certaine pratique au-delà de la Manche, tandis que, chez nous, il est resté à l'état de théorie.

Gleizes et, à sa suite M. Blot-Lequesne, ont attaqué l'hygiène carnassière par une multitude d'arguments. J'en vais indiquer les principaux, en citant plus particulièrement M. Blot-Lequesne, qui écrit infiniment mieux que son maître.

Argument philosophique.

L'importance de la question se déduit de ce principe: si les objets extérieurs exercent une influence considérable sur le moral de l'homme, à plus forte raison la nourriture, qui s'assimile à l'individu. Écoutons M. Blot.

Digitized by Google

« Qui pourrait nier les relations mystérieuses qui unissent notre être aux différentes parties de la création? L'atmosphère au sein de laquelle nous vivons, ne change-t-elle pas, vingt fois le jour, les dispositions de notre âme, suivant qu'elle contient une plus grande somme de matières électriques ou phosphoriques? Nos joies et nos tristesses ne dépendent-elles pas à chaque instant du plus ou moins d'oxygène répandu dans l'air? Le même vent du sud qui produit la folie dans la Grèce, appesantit l'âme dans l'Italie méridionale, et pousse au meurtre dans quelques contrées de l'Espagne, où l'on est obligé de doubler les chirurgiens dans les hôpitaux quand il souffle. Les fleurs, les plantes, les végétaux, dégagent des fluides invisibles, dont l'action sur notre organisme est indubitable. Erasme tombait en défaillance, en entendant jaillir de l'eau; Bayle en voyant du cresson; Catherine de Médicis, en voyant des roses, même peintes..... Notre globe dans ses mouvements diurnes, les astres qui roulent sur nos têtes, dans leurs révolutions périodiques, tout exerce sur nous un empire inconnu..... Les aurores boréales développent chez les Samoïèdes un genre particulier d'exaltation; et, chez nous, des expériences scientifiques ont démontré que les nerfs mis en contact avec l'aiguille aimantée, agissaient de la même manière que les aurores boréales. N'est-il pas d'expérience, d'ailleurs, que la folie redouble à l'approche du printemps, et que la mortalité redouble à la chute des feuilles? Ne sait-on pas que le chancelier Bacon tombait en syncope à chaque éclipse de lune, que le génie de Milton acquérait de nouvelles forces à l'arrivée de l'automne, et que Henri III devenait honnête homme aux premiers jours de janvier? Ainsi donc, nous ne sommes qu'un anneau de la chaîne des êtres, et aucune secousse ne peut l'ébranler sans nous ébranler nous-mêmes. »

Si nous sommes ainsi influencés par l'extérieur, *à fortiori* le devons-nous être par la nourriture, qui entre en nous, et qui devient notre chair et notre sang. Je poursuis la citation.

« Dire les effets du régime alimentaire, ce serait faire l'histoire de nos sentiments, de nos habitudes, de nos mœurs. Les longs jeûnes, les abstinences continues environnent l'esprit de terreurs fantastiques, et jettent l'âme dans de fiévreuses hallucinations. Les nourritures grossières, quand elles sont habituelles, donnent aux sensations, une pesanteur engourdissante, et mènent l'intelligence à un abrutissement progressif. L'usage du poisson pousse aux fureurs de l'amour, à l'exaltation, au délire. Le régime lacté, sédatif par sa nature, calme les sens, éclaircit les idées, et entretient l'esprit et le cœur dans une

Digitized by Google

douce indolence. Les narcotiques font refluer le sang au cerveau, qu'ils plongent dans une rêverie vaporeuse, et donnent ainsi momentanément le sentiment le plus heureux de l'existence. Les eaux *dures crûes*, c'est-à-dire, chargées de sulfate de chaux en dissolution, dégradent le ton des fibres et engendrent des affections hypocondriaques et mélancoliques. Les boissons fermentées, celles surtout qui proviennent des fruits abondants en principes sucrés, tel que le vin, développent un sentiment plus vif d'accroissement dans les forces musculaires, et nourrissent en même temps les penchants bienveillants, la confiance, la cordialité, la socialité. On raconte que, Saladin voulant éprouver la continence d'un moine, l'enferma pendant plusieurs jours, avec la plus belle de ses femmes. On servit au religieux les mets les plus exquis, mais ce fut en vain; après quinze jours de lutte, la vertu du derviche demeura victorieuse. Le prince voulut recommencer l'épreuve; on ne servit au moine, cette fois, que les poissons les plus succulents. Douze jours ne s'étaient pas encore écoulé, que le farouche derviche avait sacrifié aux charmes de sa séduisante compagne.»

Mais, parmi toutes les choses dont l'assimilation intérieure influe sur le moral de l'homme, la chair des animaux est incontestablement la nourriture dont l'action se fait sentir le plus profondément; or cette action est fatale: les développements qui vont suivre en seront la preuve.

Argument physiologique et hygiénique.

On objecte que la constitution physiologique de l'homme le rend nécessairement carnivore. M. Blot répond:

«On parle des canines dont la nature nous a doués; mais le singe a des canines et ne vit pas de chair; le sanglier a des canines, l'hippopotame a des canines, et l'un et l'autre ne se nourrissent que d'herbes ou de racines. Cessons donc de mettre des prétextes au service de notre lâcheté. Reconnaissons franchement que nous sommes sortis des voies de la nature.»

Ce qui prouve, pour l'école de M. Gleizes, que nous sommes sortis des voies de la nature en nous nourrissant de chair, ce sont les déplorables résultats physiques et moraux de ce régime. Parlons d'abord des résultats physiques.

Premièrement, destruction de la santé humaine:

«Le premier résultat du système carnivore, dit M. Blot, c'est l'altération de la beauté typique et originelle de l'homme, altération qui se proportionne aux développements qu'a pris ce régime cruel... La beauté réside, surtout pour l'homme, dans

Digitized by Google

le rayonnement de la flamme céleste que Dieu a mise sur son front..... Or, voilà le signe divin que le régime carnivore altère; qu'il efface même complétement lorsqu'il est poussé jusqu'à ses conséquences extrêmes. Contemplez les bêtes de proie, le tigre, l'hyène, le lion lui-même: leur cri même de joie est lamentable; leur prunelle, toujours injectée, brille d'un feu livide; leur face est incessamment agitée par un frémissement convulsif; tout en eux vous glace, c'est la laideur par excellence. Eh bien, l'homme qui vit de chair exprime, dans une mesure graduée, cette laideur morale. Lisez dans Jornandès, le portrait du Hun, qui se nourrissait de chair crue; voyez le cannibale de la Nouvelle-Zélande, qui danse autour du cadavre de son ennemi vaincu, et le dévore ensuite tout sanglant. Où est sur leur visage le noble signe de l'humanité? Le sourire de la bienveillance est banni de leurs lèvres; la douce et sereine majesté ne repose plus sur leur front; mélange de ruse et de férocité, leur physionomie sinistre et farouche inspire l'épouvante; c'est aussi la laideur portée à sa plus haute puissance, le type de la bête a remplacé le type divin de l'humanité.»

Un autre résultat physique du régime carnivore, ce sont les maladies. Je lis, toujours dans M. Blot-Lequesne:

«Le régime odieux que nous combattons..... attaque le principe même de l'existence en bouleversant l'économie de notre constitution organique. Le sang est le fleuve bienfaisant qui porte la vie dans toutes les parties de notre être; aussi l'épuration du sang est-elle le grand travail de l'organisme. Le poumon, par la séparation de l'oxygène et de l'azote, le délivre d'un principe méphytique qui arrêterait la circulation en altérant sa généreuse chaleur. Le foie, par l'élaboration de la bile, le débarrasse des humeurs acrimonieuses qui rendraient la circulation funeste, en répandant l'irritation dans le système nerveux. Les reins, par la sécrétion des matières urinaires, lui retirent les parties ammoniacales, qui gêneraient la circulation en desséchant la membrane muqueuse qui tapisse son lit. Et quant aux éléments qui résisteraient à cette triple action du poumon, du foie et des reins, la nature les expulse par les transpirations sensibles et insensibles. Séparer les sucs vivifiants des sucs destructeurs, épurer constamment l'huile onctueuse qui doit alimenter cette lampe mystérieuse que l'on appelle la vie, voilà l'œuvre essentielle de l'organisme. Eh bien, cette action puissante de la nature, le régime carnivore l'arrête et l'entrave; il éteint la chaleur vitale. Des expériences chimiques ont démontré que la respiration des herbivores donnait 82 centièmes de chaleur, tandis que la respiration des carnivores n'en

Digitized by Google

donnait que 76 centimes. Or, en éteignant la chaleur vitale, il rend incomplet le travail d'épuration de la nature, il dépose dans le sang des ferments pernicieux. Alors le sang, chargé de fluides corrosifs, charrie dans les organes une lave alcalescente qui les consume et les dévore. Tantôt, c'est le carbonate calcaire retenu dans les viscères qui se jette sur les articulations, et produit ces ossifications précoces si communes chez la nation anglaise, la plus carnassière du globe, et connues sous le nom de *white-swelling;* tantôt ce sont des érosions produites dans les vaisseaux capillaires par le contact de quelque virus malfaisant, et ce poison, exalté par la chaleur du climat, engendre cette effroyable famille de maladies qui ravagent les deux hémisphères sous mille noms divers: variole ou yaous en Afrique, choléra-morbus dans l'Inde, fièvres jaunes en Amérique, fièvres ataxiques de toutes formes dans le reste du monde. Le vomissement noir était inconnu sur les côtes de la mer du Sud avant l'arrivée des Européens. La chair de buffle donne, à Siam, de fortes coliques, dit Tavernier, et la même nourriture cause, à Trinquemale, l'affreuse maladie de l'Amérique du centre. Ailleurs, ce sont des germes de créations nouvelles déposées en nous par les substances animales, et qui se développent outre mésure. Les substances animales, en effet, tendent à s'organiser, tandis que les substances végétales, tendent à s'assimiler.....»

Voici ce que dit à ce sujet Gleizes lui-même, *Christianisme expliqué:*

«Les médecins ont observé qu'au 24e degré du thermomètre «de Réaumur, il s'établissait dans les hommes une fermentation «d'un genre pernicieux. Cette observation a été constatée par «deux célèbres écrivains, de Paw, dans ses *Recherches sur les «Égyptiens*, et Volney, dans son *Voyage aux États-Unis.* «Or, le vin ne fait qu'ajouter des forces à cette fermentation «pernicieuse dont les substances animales fournissent la base.....»

Il est regrettable que Gleizes semble repousser ici l'usage des viandes à cause de l'excès de chaleur et de fermentation qu'elles provoquent, tandis que M. Blot, au contraire, leur attribue la propriété d'amoindrir la chaleur du corps humain. Il faudrait se mettre d'accord.

Une considération sur laquelle insiste beaucoup M. Gleizes, et que reproduit M. Blot-Lequesne, c'est que le régime carnivore est opposé à la longévité, tandis que le régime herbivore et lactofage la favorise.

«On croit, dit M. Blot, que le régime végétal diminue les forces musculaires et abrège l'existence. Le cheval, l'éléphant, le taureau, ne sont-ils pas aussi forts que braves? Les anciens

Digitized by Google

Perses ne vivaient que de pain et de cresson, et les compagnons de Cyrus n'en ont pas moins conquis le monde. Les Japonais, qui n'ont jamais été soumis, s'abstiennent de chair, et lorsqu'on approche de leurs côtes, on voit avec étonnement la mer couverte d'une multitude d'oiseaux qui ne fuient point à l'aspect de l'homme, parce qu'ils n'ont point éprouvé sa perfidie. L'Arabe et le bédouin, dont la nourriture consiste dans une galette de blé cuite sous la cendre et trempée dans du lait, ne sont ni les moins robustes ni les moins intrépides des peuples.... Les Esséniens et les Thérapeutes vivaient aussi longtemps que le chameau et l'éléphant. Les pères de la vie érémitique étaient presque tous centenaires; saint Paul vécut cent treize ans; saint Antoine cent cinq ans. C'est encore dans les monastères qu'on trouve les plus nombreux exemples de longévité.»

Argument moral.

Il s'agit ici de l'influence fâcheuse qu'exerce le régime carnivore sur le tempérament, les habitudes, le caractère, et tout l'ensemble des mœurs de la société et de l'individu.

Voici ce que dit à ce sujet M. Blot-Lequesne:

«Mais le régime carnivore produit en nous une dépravation bien autrement grave, bien autrement désastreuse; c'est l'endurcissement des cœurs, c'est l'extinction de toute pitié, de toute sensibilité dans les âmes. Le fait est notoire, tous les animaux qui vivent de chair sont méchants. Les substances animales dont ils se repaissent déposent dans leur sang une âcreté vicieuse qui les irrite sans cesse, et leur vie est un état de colère permanent. Le chien de buisson, en Afrique, qui vit des viandes offertes aux fétiches, n'est pas moins altéré de sang que le tigre..... Pourquoi la même loi physiologique ne produirait-elle pas les mêmes effets parmi les hommes? Le sauvage américain, dit Volney, chasseur et boucher, qui dans tout animal ne voit qu'une proie, est devenu lui-même un animal de l'espèce des loups et des tigres. Le peuple anglais, qui se gorge de viande, est le plus dur et plus inexorable des peuples; le sang et les larmes du monde n'ont pas à ses yeux la valeur d'une balle de coton..... Oui, les viandes que nous entassons dans nos entrailles, voilà, dit Bacon, le levain corrupteur qui fait fermenter tous les vices dans notre sein, et y détruit tous les germes de bonté, de sagesse, de justice, que la nature y avait semés. Et quand même les substances animales ne contiendraient pas en elles-mêmes ce levain corrupteur dont parle Bacon, la nécessité du meurtre que ce régime en-

Digitized by Google

traîne à sa suite, le spectacle de la douleur, du sang, de la mort de tant de créatures innocentes, incessamment étalé sous nos yeux, tout cela ne suffirait-il pas pour pervertir nos sentiments et nos instincts.... On sait la part affreuse que les bouchers ont prise dans nos guerres civiles, et, pendant nos malheurs révolutionnaires, leur effroyable cri: *Tremblez aristocrates, voilà les bouchers!* sera longtemps présent à toutes les mémoires....»

Argument d'autorité et de religion.

Gleizes insiste longuement sur ce côté de la question dans son *Christianisme expliqué*. Voici d'abord un passage qui résume parfaitement sa pensée:

«Tout le monde sait que le spiritualisme est l'essence de la religion chrétienne. Or, il ne peut exister sans le régime des herbes, et voilà pourquoi tant de chrétiens austères l'ont embrassé sans en démêler le motif. Je dirai plus, c'est que ce régime est la pierre de touche du véritable chrétien, comme aussi du véritable philosophe. Il faut qu'ils y aboutissent l'un et l'autre s'ils ont les qualités que je viens d'exprimer, et c'est ce qui est arrivé de nos jours, à-peu-près en même temps, au philanthrope anglais Howard, et à notre vénérable Montyon. Dans le cas contraire, ils doivent avouer qu'ils ne sont ni philosophes ni chrétiens.»

Pour Gleizes, les deux Testaments, le vieux et le nouveau, ont eu pour but principal la destruction du régime carnivore. Voici quelques-unes des preuves qu'il apporte à l'appui de son sentiment.

Ancien Testament:

Dieu permet aux hommes de manger de la chair, mais «il leur annonce en même temps que leur vie sera extrêmement raccourcie.» Il est manifeste que la permission donnée au genre humain de se nourrir de viande n'est, de la part de Jéhovah, qu'un acte de pure tolérance. Il défend, en effet, de consommer la graisse et le sang des animaux. Il fait un choix entre les animaux qui pourront être mangés «préludant ainsi à la venue du christianisme, qui doit les excepter tous» Il y a mieux. Une prophétie d'Isaïe annonce qu'au temps du Messie, la lutte cessera entre la société humaine et la race animale: «On ne nuira, dit cette prophétie, et on ne fera aucun dommage *à nul être vivant* dans toute la montagne de ma sainteté.» Dans sa manie de trouver l'interdiction des viandes

Digitized by Google

dans la Bible, Gleizes va jusqu'à attribuer «la chute de Nabuchodonosor» à l'usage immodéré du biftec. Voilà qui est plaisant, M. Blot lui-même l'avouera.

Nouveau testament:

«Je me propose, dit Gleizes, d'établir dans cet ouvrage (*Christianisme expliqué*): 1° que la suppression du meurtre des animaux a été le but de la venue de Jésus-Christ, et que l'on ne peut être à la fois chrétien et se nourrir de leur chair; 2° que si le christianisme permettait le meurtre des animaux, il n'aurait aucun sens, et qu'alors il faudrait remettre en question ces paroles de saint Jean: «Es-tu celui qui devait venir, ou faut-il que nous en attendions un autre.»

Gleizes essaie d'établir que, dans l'antiquité, on ne mangeait de viandes que celles qui avaient été sacrifiées, c'est-à-dire que l'on n'eût mangé d'aucune bête avant de l'avoir offerte aux dieux; or, Jésus ayant aboli les sacrifices sanglants, a rendu conséquemment *impossible* la manducation de la chair: «Cette abstinence de viande découle nécessairement de la substitution faite par Jésus-Christ du pain et du vin au sacrifice sanglant, et par cela même que les chrétiens n'immolent point de bêtes dans leurs temples, ils ne peuvent les mettre à mort dans leurs maisons; en un mot, *la table de Dieu et celle de l'homme doivent être la même*, à moins que l'homme ne voulût se séparer de son Dieu, ce qui est inadmissible.» Pour moi, je ne l'admets certainement point.

Jésus a appris aux hommes, par son exemple, à s'abstenir de chair. Gleizes continue:

«J'ai souvent entendu faire cette question: Jésus a-t-il mangé de la viande? On peut affirmer hardiment que non.... Les Grecs, qui ont la viande en horreur, ne peuvent se persuader que Jésus ait mangé même de l'agneau pascal. Ils prétendent que cet agneau n'était autre chose qu'un poisson; mais les Grecs se trompent. Quoique Jésus ne mangeât point de viande, il devait manger de celle de l'agneau sacrifié; il y avait obligation d'en goûter, ne fût-ce que de la grosseur d'une olive. Ainsi l'observaient jadis les pythagoriciens dans la Grèce, et l'observent encore les brames dans l'Inde.»

De même les premier chrétiens:

«Les premiers chrétiens ne mangeaient rien qui eût pris vie, ils usaient d'une nourriture innocente, *cibum innoxium*, ainsi que nous le voyons dans la fameuse lettre de Pline à Trajan»

Gleizes invoque aussi l'autorité de l'Église et des papes:

«On voit le pape Grégoire III, fidèle à cet esprit, envoyer

Digitized by Google

un missionnaire chez les Germains pour leur déclarer que l'usage où ils sont de se nourrir de chevaux est exécrable, et leur interdire cet acte de barbarie sous les peines les plus sévères (1). Zacharie, son successeur, défend l'usage du lièvre; d'exceptions en exceptions, on en serait venu aux seules nourritures végétales. Il est aisé de voir, en effet, que dès qu'on avait trouvé des raisons pour affranchir de meurtre le cheval et le lièvre, le premier pour quelques ressemblances morales avec l'homme, et le second pour d'autres ressemblances qu'il est inutile de rappeler, on n'en aurait point manqué pour faire jouir du même privilége le bœuf laboureur, dont, à Rome, le meurtre était puni des mêmes peines que l'homicide, la vache et la chèvre, à cause de leur lait, douce nourriture de tant de familles.... Cet esprit, qui est celui de l'Évangile, a été fort bien compris par l'église catholique, tandis que l'église protestante, sa redoutable rivale, égarée par la lettre de ce même livre, est tombée, à cet égard, dans une des erreurs les plus funestes dont on ait à déplorer l'existence. Le mal qu'elle a fait à la terre, depuis trois siècles, ne peut être calculé.»

J'ai exposé fidèlement le principe et les preuves fondamentales du système thalisien. Le lecteur aura-t-il la rigueur de me demander ce que j'en pense? La réponse sera bien difficile, en vérité. Mais enfin j'essaierai de dire mon avis.

J'écarte l'argument d'autorité et de religion. Sur ce point. Gleizes est trop évidemment dans l'erreur, pour ne pas dire dans l'absurdité. Que Nabucodonosor ait été changé en bête pour avoir trop mangé de bêtes, que l'agneau du berger pascal ait été un poisson, je n'attache à ces choses-là, je l'avoue, qu'une très médiocre importance. Il me paraît extrêmement probable que le Sauveur ne se privait pas absolument de viande

---

(1) Cette défense des papes est certaine. Récemment les journaux ont publié à ce sujet une intéressante leçon de M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, le fils si savant et si laborieux du grand Geoffroy. On sait que M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire propose que la civilisation moderne passe par dessus les prescriptions de MM. Grégoire et Zacharie contre la viande de cheval, et que dans la pénurie des subsistances, on ose manger du *roshorse* (cheval rôti) comme on mange du *rosbeef* (boeuf rôti). Voilà qui est bien *indévot* et surtout bien *antigleizien!* M. Isidore Geoffroy, qui est en train d'augmenter la liste des *hommes utiles*, par sa belle fondation de la Société d'acclimatation, me paraît bien hardi de s'attaquer à Grégoire et à Zacharie, et, conséquemment, à mon ami Fréron-Veuillot. Après cela, on a bien vu d'autres *hommes utiles* aux mains de l'inquisition!

Digitized by Google

de boucherie, si j'en puis juger par le texte de l'apôtre Matthieu, ch. XI: «Jean est venu ne mangeant ni ne buvant, et ils ont dit: il a un démon. Le Fils de l'homme est venu MANGEANT ET BUVANT, et ils disent: voilà un MANGEUR et UN BUVEUR DE VIN.» Cela, évidemment, suivant l'expression populaire, n'a pas été dit pour des prunes.

Mais qu'importe? Examinons le fond des choses.

L'influence du régime carnivore est-elle pernicieuse en général, oui ou non?

Personnellement, je crois qu'oui. Je crois que le régime végétal serait notablement plus favorable sous le triple rapport de la moralité, de la beauté de l'espèce et de la longévité des individus. Ç'a été l'opinion de tous les penseurs qui ont touché cette matière, l'opinion de Bacon, de Rousseau, de Lamartine. Tout le monde sait, en particulier, que dans ses *confidences* biographiques, M. de Lamartine attribue un certain caractère élevé de sa physionomie et la douceur de ses sentiments, au régime simple et anti-carnivore suivant lequel ont été nourries son enfance et sa première jeunesse.

Toutefois, j'ignore, ou plutôt je ne me rappelle plus en ce moment, ce que les médecins ont écrit *ex professo* là-dessus. — Je demande pardon à mes lecteurs de leur avouer ainsi naïvement mes ignorances; mais je leur rappelle que j'écris un livre qui a pour but de faire naître des réflections, plus encore que de donner des enseignements positifs, de remuer des idées, plutôt que de formuler des doctrines.

En principe, je le répète, je suis du sentiment de Gleizes touchant la prééminence du régime végétal sur le régime animal. Mais en ce qui concerne l'application pratique, je diffère totalement de lui. Je ne crois pas que le régime carnivore disparaisse. En ceci, comme en tout, le recherche de l'absolu est une chimère, à laquelle ne peuvent s'arrêter que des esprits naïfs et enfantins. De même qu'il y aura toujours des malheureux, il y aura toujours des bouchers parmi nous. (1)

Mais, de ce que le régime carnivore ne peut pas être aboli, il ne s'ensuit pas qu'il soit impossible d'en diminuer les inconvénients. Je regarderais comme une excellente idée celle qui aurait pour but d'inciter les hommes à la tempérance dans le

(1) Je dis: Il y aura toujours des *malheureux*, et non pas: Toujours des *pauvres*. Le guérissement de la pauvreté n'est pas une chimère: ce qui peut être regardé comme une chimère, c'est la destruction de toute souffrance et de tout mal.

Digitized by Google

boire et le manger. Je laisse aux gazettes (1) le triste plaisir de ridiculiser les légumistes anglais: moi, j'applaudis à leurs efforts. Je les blâmerais seulement d'être exagérés, et de demander trop à la nature humaine, si je ne savais qu'il est parfois habile d'exiger beaucoup pour obtenir quelque chose.

On parle de fonder des religions nouvelles en France. Les révélateurs abondent. On en trouve à tous les coins de rue. Hé bien, ces dieux de l'époque, qu'ils me permettent de le leur dire, se trompent tous, ou presque tous, sur la donnée fondamentale d'une institution de cette nature. Les cultes ne réussissent généralement pas à cause de leurs dogmes, mais à cause de leurs pratiques; en sorte qu'il s'agit bien moins, pour remplacer un culte expirant, de mettre une métaphysique à la place de sa métaphysique, que de mettre des usages nouveaux, des moeurs nouvelles, des sacrements insolites, à la place de ses usages, de ses moeurs et de ses sacrements.

Si donc, un homme venait, qui exploitât habilement, sans exagération, les données principales du gleizisme, du légumisme et du tempérantisme, je suis tenté de supposer qu'il aurait du succès.

Quant à moi, je me mettrais volontiers d'une religion dont le symbole, après un juste anathème contre Fréron-Veuillot, porterait les articles suivants:

Article premier. Les parents s'engagent à ne pas fomenter le goût de leurs enfants pour les viandes saignantes à la manière anglaise.

Article deux. Les fidèles feront chaque jour un repas exclusivement maigre. Le vendredi, jour de Vénus, ils pourront manger du poisson à ce repas. Le poisson porte à l'amour.

Article trois. Tout homme qui aura mangé plus de quatre espèces de viandes à son dîner, sera tenu en conscience de faire une aumône ou une libéralité quelconque, se montant au moins à la somme de deux francs par chaque plat de viande au-dessus de quatre. Au contraire, le nombre des plats légumineux est illimité.

Article quatre. Ceux qui voudront être parfaits n'iront que très rarement chez Véry, chez Véfour, aux Frères Provençaux, et au Dîner de l'Exposition, qui sont des lieux où le filet de boeuf n'est jamais assez cuit.

---

(1) Particulièrement au *Journal des Débats*, l'une de nos feuilles publiques les plus opposées aux choses qui ne sont pas consacrées par l'usage ou le budget.

Digitized by Google

Article cinq. Le nom du restaurateur Viot sera réhabilité, si faire se peut.

Article cinq (*bis*), Il sera fait une édition expurgée de la *Cuisinière bourgeoise.*

Article six. Le déjeûner d'un vrai philosophe doit se composer de deux oeufs au beurre et aux fines herbes, et d'un plat de riz. Son dîner peut se composer de bouillon gras, de viande rôtie, de salade et de fromage de Chester. Le café ne peut lui être interdit que par des homéopathes ennemis du genre humain.

Article sept. Préférez toujours le café au thé; préférez également le vin de Bourgogne au vin de Bordeaux.

Le thé est au vin de Bordeaux comme le café est au vin de Bourgogne.

Le thé et le vin de Bordeaux sont pour l'estomac; le vin de Bourgogne et le café sont pour la tête: autant donc, la tête, siége de l'intelligence, l'emporte sur l'estomac, centre des appétits inférieurs, autant le café et le Bourgogne, liquides capiteux, ont de prééminence sur le vin de Bordeaux et le thé, liquides stomachiques.

Dites moi ce que vous buvez, et je vous dirai qui vous êtes.

Je n'ai jamais vu d'homme d'esprit qui n'aimât le vin de Bourgogne, et j'ai vu des sots par multitudes qui recherchaient le vin de Bordeaux.

Mais comme je suis tolérant, je conclus avec l'apôtre: «que celui qui boit du Pomard et du Romanée ne méprise pas celui qui boit du Château-Lafitte; que celui qui boit du Château-Lafitte ne méprise pas celui qui boit du Romanée et du Pomard; et que celui qui boit à la fois du Pomard, du Château-Lafitte et du Romanée ne méprise pas le pauvre homme qui, vers les barrières de Jérusalem, boit du vin bleu. Mes petits enfants, *filioli mei*, aimez-vous les uns les autres.»

MAÎTRE FRANÇOIS RABELAIS.

Hola, Panurge, mon garçon,
Que penses-tu d'ung tel sermon?

PANURGE.

Il a plus de sens qu'il n'est long,
Ce qui est rare en ung sermon.

Article huit. Ne lisez Brillat-Savarin qu'avec des précautions infinies, après vous être muni de l'autorisation de votre directeur, qui ne doit pas être le même que celui de Fréron-Veuillot.

Article neuf. Telles sont les lois de Manou. Si Fréron-

Digitized by Google

Veuillot ne les approuve pas, qu'il soit anathème dans les siècles. Amen.

Article six. Manou a déjà dit, il dit encore, et il dira éternellement: Soyez libres!

Meâ culpâ, meâ culpâ, meâ culpâ. Quelle indignité! Je viens de relire ce qui précède, et je m'aperçois qu'à propos du régime carnivore, je n'ai rien dit de la question de droit, du *droit* que peuvent avoir les hommes de tuer les animaux pour les manger? Ce droit, l'avons-nous? Voilà la question fondamentale, et, tout-à-l'heure, en n'examinant la manducation de la chair qu'au point de vue de l'*utilité* ou du *mal* qui nous en peuvent advenir, j'ai bien montré que l'immoralité du siécle a déteint sur moi, et que je ne suis pas exclusivement dominé par l'esprit de justice. Aussi je répète: *meâ culpâ, meâ, culpa, meâ culpâ.*

Ces pauvres petits veaux rougeâtres! On les enlève à leurs mères qu'ils têtaient, en remuant leur queue naissante, avec une visible satisfaction; les voilà sortis de l'étable; on les empile dans un tombereau; ils sont là, couchés, les pattes pendantes, le cou démesurément allongé, la tête languissante; ils vous regardent les passants de leurs grands yeux blancs, que cela en fait mal au cœur; ils ont l'air de vous dire, quand vous les contemplez avec pitié: «vous, qui n'êtes pas des bouchers, savez-vous où ils nous mènent?»

Ils les mènent à l'abattoir. Là, on prendra, l'un après l'autre, ces doux et innocents petits animaux, et, avec des massues, on leur cassera la tête. Puis, le sang coulera à flots. Puis, viendront les écorchements, les dépècements. Puis, ces cadavres, ou morceaux de cadavres, seront étalés le long des rues, par des hommes qui ont des tabliers sanguinolents. Puis, de timides femmes s'avanceront, qui en achèteront des tranches, pour les introduire dans le torax de toutes les personnes de leur famille, lesquelles trouveront la chose d'un goût délicieux.

Je me demande: quel est le *droit* de ceux qui ont enlevé le veau à sa mère, de ceux qui l'ont couché dans le tombereau, de ceux qui l'ont assommé, de ceux qui l'ont coupé en morceaux, de ceux qui s'en sont régaillardi le ventre? Où est leur *droit?*

Il est dans le code de la fable où il y a ce vers:

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Digitized by Google

Nous reconnaissons un certain *droit* aux animaux. La preuve, c'est la loi Grammont, par laquelle nous nous sommes imposé le *devoir* de ne pas les maltraiter, de ne pas les faire souffrir. Mais, s'il s'agit de les manger, nous les tuons: quelle inconséquence?

Il y a bien des choses inexplicables dans la vie humaine, et celle-là est du nombre.

Mais, voici ce que je dis en terminant: il y a quelque chose de plus pressé que de discuter les droits des animaux, c'est de faire justice aux hommes!

A propos de droit, je songe que j'ai à revenir un peu sur M. Blot-Lequesne.

Pour la netteté de mon exposition, j'ai semblé identifier entièrement ses opinions et celles de Gleizes, à propos de la *thalisie*, ou la *vie renouvelée* par l'abolition du régime carnivore. J'ai été trop loin. M. Blot-Lequesne a résumé Gleizes avec une certaine sympathie, mais il n'adopte absolument, ni ses principes, ni ses conclusions. Il trouve dans le système thalisien «un mélange de vérité et d'erreur.»

Le grand reproche que M. Blot adresse à son maître, c'est d'être matérialiste, c'est de croire que tous nos défauts et tous nos vices sont une conséquence de notre constitution physique. Pour M. Blot, il faut attribuer aussi la nature de notre caractère à l'entité immatérielle qui est enclose en nous, sous le nom d'âme: «Il y a, dit-il, dans Bossuet et dans Kepler, dans Corneille et dans Pascal, autre chose que des nerfs.»

M. Blot-Lequesne blâme encore son maître, d'avoir construit son système en dehors de la sacrée doctrine du péché originel. «Il a confondu, dit-il, notre monde *misérable et caduc* avec le monde *innocent et splendide* que Dieu avait tiré de son sein, et que l'homme a *souillé* dès l'origine par l'abus de sa liberté naissante.»

Mais, si on le rajeunissait un peu, ce cher petit vieillard de monde, bon avocat?

Il était de mon *devoir* de constater que M. Blot n'est thalisien que dans une certaine mesure. C'était son *droit* de paraître ici, dans la catégorie de ceux qui croient que le monde a été très *souillé* à cause d'une pomme mangée à contretemps. Quand on a le courage d'avoir et de professer une pareille philosophie, on mérite bien qu'il en soit fait mention.

Digitized by Google

Gleizes est un esprit bien autrement hardi que son disciple. On doit le soupçonner par ce qui précède. Mais un autre point, sur lequel il avait des opinions très hétérodoxes, et dont je dois dire un mot, c'est l'influence morale attribuée par les historiens au christianisme. Voici quelques extraits de ce qu'il écrit à cet égard dans le *Christianisme expliqué*.

«Athénagore, dans sa lettre aux empereurs Marc-Aurèle et Commode, fait un tableau accompli des chrétiens; c'est le pendant de celui que l'on voit dans la fameuse lettre de Pline à Trajan. Deux siècles après, Ammien Marcellin, qui n'était point un néophyte comme Athénagore, mais qui est renommé pour son impartialité, les compare pour la plupart à des bêtes féroces.....

«On ne manquera point de rappeler, pour faire l'éloge du christianisme, les guerres d'extermination que se livraient les peuples avant l'introduction de ce culte; eh bien, ces guerres, aussi dramatiques que morales, à la suite desquelles les rois devenaient esclaves, et leurs femmes et leurs filles servaient dans la maison du vainqueur, sont préférables mille fois, à mon avis, à ces guerres d'aujourd'hui, sans objet, froidement cruelles, et qui se renouvellent sans cesse parce que ceux qui les ordonnent n'ont personnellement rien à en redouter. D'ailleurs, elles sont loin d'avoir eu, même de nos jours, ce caractère de bénignité. N'y a-t-il pas eu des massacres à Rocroy? On les a blâmés, mais on a loué aussi ce qui n'aurait pas dû l'être. Voyez avec quel enthousiasme Racine, dont les pensées étaient si épurées dans *Britannicus*, dans *Titus et Bérénice*, parce qu'il était soutenu par l'esprit des anciens, raconte, dans ses lettres familières, l'action d'un soldat français à qui un officier espagnol offre sa bourse pour avoir la vie sauve, et qui le tue pour toute réponse. Sans doute ce soldat ne devait point accepter l'argent du vaincu, mais la vie est un présent qu'on ne refuse point à celui qui le demande....»

Sur la question des moeurs, Gleizes donne l'avantage aux anciens. Voici un trait:

«La belle institution du mariage dans l'Évangile, que l'on trouve également dans le 24e verset du chap. II de la Genèse, c'est-à-dire un seul homme uni pour toujours à une seule femme, institution de laquelle il devait résulter un ordre si accompli, n'est-elle pas entièrement détruite par le fait? L'adultère, en horreur à la plupart des peuples anciens, n'est parmi nous qu'un objet de plaisanterie (et cela surtout depuis le siècle catholique par excellence, le siècle de Louis XIV.)»

Digitized by Google

Touchant l'esclavage, je lis :

« Montesquieu attribue au christianisme la suppression de l'esclavage, et comment cela, puisqu'il est de fait que l'esclavage existe encore dans une grande partie du monde chrétien? L'esclavage a été supprimé en effet par des rois chrétiens, mais il ne l'a pas été pour rendre hommage aux principes du christianisme. Louis-le-Gros affranchit une partie des serfs, au 12e siècle, pour diminuer la puissance des grands vassaux et augmenter d'autant l'autorité royale. La pénurie de ses finances obligea Louis-le-Hutin à rendre à d'autres serfs une liberté dont ils ne voulaient point, parce qu'ils étaient obligés de donner en échange tout ce qu'ils pouvaient posséder en propre. »

Gleizes était un homme d'un esprit excessivement systématique et passablement faux, qui avait une assez forte dose de science et infiniment de cœur. Je désire qu'il soit une des personnalités de ce livre, dont le lecteur garde un bon souvenir.

Quant à M. Blot-Lequesne, il faut lui pardonner de croire aux *souillures* résultées de la pomme. Plus on comprend qu'on est *souillé*, plus on comprend aussi qu'il faut se nettoyer : par conséquent, M. Blot-Lequesne, qui a de l'esprit, en viendra aux conclusions rationelles.

Post-Scriptum.

1855, 5 mars, lundi, jour consacré à l'ex-déesse Lune ou Lucine.

En lisant ma *Vie des Saints*, comme je fais chaque soir avant de m'endormir, je trouve que l'idée de Gleizes a été condamnée comme une hérésie dans les Marcionites. Je la désavoue, donc.

1855, 6 mars, mardi, jour consacré à l'ex-dieu Mars.

En lisant mon *Catéchisme de Montpellier*, comme je fais chaque matin en me levant, je m'aperçois que le système anti carnivore de Gleizes a été condamné comme une hérésie dans les Manichéens. En présence de cette nouvelle condamnation, je crois devoir, à mon tour, condamner de nouveau, désavouer, rétracter, et anathématiser le thalisisme et tout ce que j'ai écrit dans ce chapitre en faveur de cette funeste doctrine.

1855, 7 mars, mercredi, jour consacré à l'ex-dieu Mercure, pour la gloire duquel on maltraita quelques libres-penseurs, notamment le bel Alcibiade.

Digitized by Google

Je me suis imposé une privation pour me punir de ce que j'ai pu écrire de malséant, dans ce chapitre, contre le rosbif, le biftec, les cailles, les huitres et les poules d'eau.

1855, 8 mars, jeudi, jour consacré à l'ex-dieu Zeus, plus tard Jupiter.

Je suis de plus en plus persuadé que, Fréron-Veuillot ayant prononcé, la cause est jugée. Je jeûnerai pour obtenir miséricorde.

1855, 9 mars, vendredi, jour consacré à l'ex-déesse Vénus, femme très légère, en l'honneur de laquelle plusieurs anciens hérétiques furent mis à mort, notamment un certain Socrate.

Pour me punir d'avoir *gleisé* (1), si quelque jolie parisienne passe aujourd'hui devant moi, je détournerai les yeux, et je regarderai du côté du sergent de ville, en pensant dévotement à Vénus.

1855, 10 mars, samedi, jour consacré à l'ex-dieu Saturne, dont la colère a souvent été fléchie par le sacrifice de plusieurs milliers de ses enfants.

O mon âme! pourquoi es-tu triste, et pourquoi me troubles-tu? Quand je te dis que Fréron-Veuillot a raison! — Je jeûnerai de nouveau pour avoir douté de l'infaillibilité de Fréron-Veuillot.

Autre Post-Scriptum.

1855, 11 mars, dimanche, ou Sunday, jour du Seigneur en France, et jour du Soleil en Angleterre.

Je lis dans le philosophiste Diderot, *Essai sur le mérite et la vertu:*

«L'existence de la mouche est nécessaire à la subsistance «de l'araignée: aussi le vol étourdi, la structure délicate, et «les membres déliés de l'un de ces insectes, ne le destinent «pas moins évidemment à être la *proye*, que la force, la vigi- «lance et l'adresse de l'autre à être le *prédateur*. Les toiles «de l'araignée sont faites pour des ailes de mouche.»

Pauvres mouches! pauvres petits veaux rougeâtres! pauvres allouettes! pauvres agneaux! pauvre humanité!

(1) Comme on disait *judaïsé*.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

M. Colins.

Une tête meublée d'un grand nombre de choses, est assez semblable à une bibliothèque de volumes dépareillés. C'est une de ces compilations germaniques sans raison et sans goût, qui sont déjà fort grosses, qui grossissent encore, qui grossirent toujours, et qui n'en seront que plus mauvaises.

(DIDEROT, *Lettre sur les sourds-muets.*)

Avicenne, Gallien, et vous tous, philosophes et médecins vulgaires, les cordons de mes souliers en savent plus que vous; toutes les universités et tous les écrivains réunis sont moins instruits que les poils de ma barbe et de mon chignon; moi, moi seul, je suis le vrai monarque de la médecine.

(PARACELSE.)

Nous ne sçavons le tout de rien.

(Michel MONTAIGNE.)

Che non men che saver, dubbiar m'aggrata.

(DANTE, *Inferno*, cant. XI, v. 93.)

!

Monsignor Horripilante.

Vous rappelez-vous cet homme, du nom de Jésus, qui, lors du siége de Jérusalem par Titus, allait criant sur les remparts de la ville: Malheur! malheur! malheur!

M. Colins a choisi, de notre temps, un rôle analogue.

Ce respectable penseur me fit un jour l'honneur de venir chez moi. C'était dans l'hiver de 1850 ou 1851. Il était vêtu de fourrures. Ses yeux pétillaient d'intelligence et de vivacité. Quoique sexagénaire, il semblait avoir en son corps vivace du fluide nerveux de vingt ans. On sentait que son âme intérieure était aussi jeune que sa barbe était blanche.

Entre autres choses, il me dit, la main haute, l'oeil en feu:

— Vous y viendrez tous, à ma doctrine, entendez-vous bien! Oui, la force souveraine des évènements qui vont se précipiter

Digitized by Google

saura bien contraindre vos esprits aveuglés à accepter la vérité éternelle! Que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, ou bien la société sera abîmée par le plus épouvantable cataclysme dont il ait jamais été fait mention dans l'histoire, ou bien vous tomberez à genoux devant moi!

— Non, non, cher et vénérable monsieur, répondis-je en souriant avec tranquilité, nous ne tomberons pas à genoux. Nous vous écouterons; nous vous demanderons vos solutions, puisqu'elles sont si admirables; et si nous sommes convaincus, nous nous rendrons tout simplement. Expliquez-vous: je suis, quant à moi, prêt à vous entendre. Seulement, je ne me rendrai pas sans de bons motifs, je vous en avertis. Rien ne presse de nous mettre à genoux; moi, personellement, j'ai une certaine répugnance à pratiquer cet exercice. Si le cataclysme vient, je crois franchement qu'il me trouvera debout.

A quelque temps de là, à propos d'une lettre que j'avais adressée, de Bruxelles, au journal *la Presse*, sur le mouvement religieux de la Belgique, M. Colins écrivit que j'étais de la *misérable queue des voltairiens.*

Tels ont été mes rapports particuliers avec mon personnage.

!!

Monsignor della Certitudine.

M. Colins est un vétéran de la démocratie, pour lequel je professe le plus grand respect, un homme profondément instruit, dont j'admire l'immense lecture, lecture si variée, que je me rappelle avoir entendu dire à un publiciste célèbre, qu'il payerait volontiers plusieurs milliers de francs les cahiers de notes de M. Colins, persuadé que, muni de ces cahiers, il n'aurait plus rien à lire du tout.

Mais il ne me plaît pas aujourd'hui de faire des compliments; je veux relever des défauts: et, certes, il y en a quelques-uns dans l'oeuvre philosophique de M. Colins.

M. Colins a plusieurs tics fort curieux; j'en veux indiquer les principaux.

Il a d'abord *le tic de la certitude absolue.* Ce tic se manifeste chez lui de deux manières:

La première consiste à déclarer à tout moment qu'il est en désaccord avec l'universalité des choses et des hommes, et qu'il ne saurait manquer d'avoir tout le monde contre lui, par la

Digitized by Google

raison que les autres n'ont que des parcelles de vérité, tandis que lui, il a la vérité dans son essence même.

M. Colins n'a fait qu'un livre; mais il l'a fait trois fois sous trois titres différents.

En 1835: *Du Pacte social et de la Liberté politique considérée comme complément moral de l'homme.*

En 1850 et 51: *Socialisme rationel.*

En 1851 et 53: *Qu'est-ce que la science sociale?*

Eh bien, en 1835 comme en 1853, M. Colins voulait absolument être tout seul, mais là ce qui s'appelle *tout seul* de son avis. Écoutez-le, dans la préface du *Pacte social*:

«Je publie cet ouvrage avec la certitude de déplaire à presque tout le monde....

«Il y a maintenant des classiques et des romantiques; assez «généralement quand les uns sont d'un parti, les autres se «déclarent contre. J'aurai le talent de les réunir: car à peine «les uns et les autres auront-ils lu quelques pages de mon «ouvrage, que tous se rangeront contre moi par des raisons «opposées....

«Je déplairai à la génération nouvelle....

«Je déplairai à l'ancienne génération....

«En classant mes lecteurs par génération, je ne dois plaire «à personne. Si je les classe par nuance de parti, le résultat «ne sera pas plus favorable.

«Sous le rapport des principes, je serai donc mal avec tous «les partis.

«Sous le rapport des sentiments, ce sera pis encore....»

Ainsi, M. Colins est seul contre tous. Je ne vois pas de mal à cela. Seulement, M. Colins m'accordera bien que ceux dont il diffère si fort et si complètement, pourront au moins prendre la permission de se rendre compte des idées qu'il leur expose. Il n'est pas bien sûr qu'il me l'accorde.

J'oserai citer encore un fait personnel. En 1851, j'eus à écrire une appréciation du *Socialisme rationel;* cette appréciation fut insérée dans un journal qui n'existe plus, *l'Évènement.* J'y disais, je m'en souviens, que M. Colins croyait à *une sorte* de métempsycose, et à l'organisation d'*une sorte* de théocratie. Si je disais cela, c'était apparemment que cela se trouvait dans le *Socialisme rationel:* car enfin je sais lire, l'ayant appris d'un septuagénaire, ex-capitaine des glorieux brigands de la Loire. Pas du tout: M. Colins, d'un air dédaigneux, déclara que je ne l'avais pas *compris le moins du monde.*

Moi, très innocent alors, je me demandais si, en effet, je n'étais pas incapable d'apprécier des choses si profondes. Vous

Digitized by Google

savez qu'*il est un âge dans la vie* où la modestie ne nous coûte point.

Mais, en voici bien d'une autre. A cinq ans de distance, il me tombe dans les mains ce livre, dont je parlais tout-à-l'heure, publié en 1835 par M. Colins, le *Pacte social*, et, en tête du second volume, je lis une appréciation du premier, publiée par M. Lerminier dans la *Revue des Deux-Mondes*. Or, qu'arriva-t-il? c'est que, comme moi, M. Lerminier est accusé de n'avoir rien compris au système de l'auteur.....

Voilà donc une nouvelle méthode philosophique: se déclarer seul possesseur de la vérité, puis affirmer que personne ne peut vous comprendre.

On ne saurait pousser plus loin la brutalité de la certitude.

P.-S. Je viens de lire (mars 1855) dans *la Presse*, de nouveaux articles sur les idées de M. Colins, par M. Capo de Feuillide. Je n'ai vu aucun des rédacteurs de *la Presse;* mais je parierais bien cent mille contre un, que M. Colins se plaint encore de n'avoir pas été entendu.

!!!

Monsignor il procuratore del santo officio.

Ne manquez pas, dit Candide à Cacambo, de leur représenter quelle est l'inhumanité affreuse de faire cuire des hommes, et combien cela est peu chrétien.

(VOLTAIRE, *Candide.*)

Si M. Colins se contentait d'être certain de ses idées en son particulier, et s'il ne songeait à les répandre que par la persuasion, je ne pourrais assurément pas m'en plaindre; mais il n'en va pas ainsi: M. Colins est si effroyablement sûr qu'il a la panacée universelle, que son intention est de la faire avaler au monde de vive force.

Ce n'est pas du tout pour plaisanter, je l'avoue, que je vais transcrire ce qui suit. Les Torquémada de la prétendue science éternelle ne me font pas plus rire que les Torquémada de la Santa-Fé. Je signalerai certaines idées de procédure inquisitoriale, émises par M. Colins, avec autant d'horreur que je stigmatisais, d'une plume indignée, au précédent volume, les atroces procédés des Bodin, des Delrio, des Spranger et des Grillandus. Je ne saurais trop le redire: Arrière les tueurs!

Digitized by Google

arrière les tourmenteurs d'hommes! arrière les étouffeurs d'idées! Il faut que notre génération nouvelle ait raison de cette philosophaillerie de bas étage, de cette démocrataillerie de ruisseau! Il faut, mes amis, que nous mettions la cause de la liberté intellectuelle et du progrès universel à une telle hauteur, que ces bouchers de la politique, et ces condottieri de la pensée, n'en puissent plus obscurcir les glorieuses splendeurs!

Ce n'est pas de M. Colins, c'est seulement à propos de M. Colins que je parle ainsi. M. Colins est un penseur très élevé. Il s'est seulement mis en tête, on ne pourrait vraiment dire pourquoi ni comment, que ses idées devraient être imposées d'autorité. Il rêve un état de choses où cette science éternelle, en possession de laquelle il se croit, à l'exclusion de l'univers entier, serait constituée à l'état de *dogme définitif*, auquel les intelligences auraient l'obligation de se plier, sous peine d'être considérées et traitées comme dévoyées et folles. Il y a, dans son dernier ouvrage, des mots sur ce sujet, qui, véritablement, font frémir d'indignation. Écoutez plutôt.

«Il n'y a de société durable que par la théocratie: la théo-«cratie de la foi n'est plus possible; il faut recourir à la *théo-«cratie de la science.*»

Ailleurs:

«La tolérance est toujours fille de l'ignorance; la science «est nécessairement intolérante. L'intolérance se rapportant à «une foi est la mort physique; l'intolérance se rapportant à «la science est la mort morale. En époque de foi, on vous «brûle; *en époque de science, on vous déclare fou.*»

Ailleurs encore:

«La démonstration de la religion une fois socialement faite, «proclamée et acceptée, quiconque *examinera ou protestera* «sera réputé fou, et, dans un Charenton quelconque, *livré «aux douches et cousu dans une camisolle de force.*»

Monsieur Colins, permettez à un jeune homme de dire à votre vieillesse que, dans votre passion d'éclairer le monde, ou plutôt dans le sentiment excessif que vous avez de votre savoir, vous confondez toutes les notions, tous les termes. «La tolérance est toujours fille de l'ignorance, dites-vous, et la science est nécessairement intolérante?» Vous vous trompez, Monsieur, j'en atteste toutes les âmes honnêtes, toutes les intelligences élevées! La vraie science est *zélée* sans doute, jalouse de se faire accepter, mais intolérante! Non, elle ne l'est pas. Si elle était intolérante, elle ne serait pas la *vraie science*, celle dont

Digitized by Google

le premier axiome est, que la science marche toujours en avant, s'illumine toujours de plus en plus, grossit chaque jour davantage le produit de ses précédents efforts. *Arrêter*, *fixer* la science! bâillonner ceux qui *examineraient la religion une fois socialement faite! livrer aux douches et coudre dans la camisole de force*, ceux qui ne seraient pas du même avis que M. Colins, qui n'a jamais été de l'avis de personne! Ah! tenez, Monsieur, vous êtes un homme vénérable, vous portez, si je m'en souviens bien, des cheveux blancs, et je ne veux pas vous manquer de respect; mais, je vous en prie, réfléchissez-y encore, et demandez-vous si c'est bien du côté de la *docte ignorance*, du côté de la *queue des voltairiens*, que sont les insensés!

!!!!

Monsignor Rapetassorini.

Vieux habits, vieux galons!

(Béranger.)

Ce mage expliqua ce qui n'avait pas besoin d'être expliqué; il prouva ce qui était clair; il enseigna tout ce qu'on savait.

(Voltaire, *Vision de Babouc*, ou *le Monde comme il va.*)

Quand un homme se présente dans une compagnie, en déclarant qu'il a des opinions tellement extraordinaires, que personne ne sera de son avis; quand, de plus, cet homme est si sûr d'être possesseur exclusif de la vérité, qu'il veut mettre la *camisole de force* à tous ceux qui ne seront pas de son opinion, il devient en vérité très intéressant de savoir quel est le système d'un si merveilleux et si épouvantable philosophe.

Or, si un pareil sentiment de curiosité nous peut venir, c'est assurément à propos de M. Colins. J'entends le lecteur qui me dit: mais, de grâce, contez-moi bien vite ces conceptions inouïes, qui sont montées, en forme de révélation, dans la tête de l'auteur du *Pacte social*, de la *Science sociale* et du *Socialisme rationel?* Je brûle d'envie (c'est toujours vous, lecteur, qui parlez) d'être enfin initié à ces nouveaux et terribles mystères.

Je suis à vos ordres, ami. Je vais vous exposer la doctrine redoutable de M. Colins.

M. Colins, d'abord, est terriblement opposé à l'antropomor-

Digitized by Google

phisme et à l'idée de création. Le vieillard au manteau bleu, tirant le monde du *nihil*, lui répugne souverainement.

Il n'est pas le premier qui ait éprouvé ces répugnances: en ce point, M. Colins a beaucoup plus de partisans, et même de précurseurs, qu'il ne croit.

M. Colins est hostile aux doctrines panthéistes. Cela n'est pas encore très nouveau, ni si rare que se l'imagine notre auteur.

M. Colins, qui ne croit ni au Dieu Personnel ni au Dieu Pan, croit à l'entité âme, comme on en peut juger par le texte que voici: «L'homme est un composé d'une âme, individualité «immatérielle, éternelle, absolue, et d'un organisme matériel «ayant un centre nerveux.» L'auteur ajoute: «Cette définition «est faite pour que l'homme ne soit pas une absurdité.»

Voilà encore une conception qui ne brille pas par la nouveauté.

M. Colins a certainement le droit de changer d'opinion; il n'y a que les sots qui n'en changent jamais; seulement je veux constater qu'il en a changé. Très carré et très affirmatif sur la question de l'âme, il est plus que coulant sur la question de dieu. Il pensait donc différemment en 1835, dans le *Pacte social*, lorsqu'il écrivait ces axiomes.

«La liberté politique a pour base nécessaire la liberté psychologique.

«La liberté psychologique est incompatible avec le matérialisme.

«*L'existence de Dieu est la base nécessaire du pacte social «d'un peuple libre.*»

M. Colins désavoue-t-il son livre de 1835, dont il ne parle jamais? Je serais désireux d'être édifié à cet égard, afin de savoir si M. Colins, qui n'est d'accord avec personne, est d'accord avec lui-même.

Suivant M. Colins, l'idée de l'entité âme doit être utilisée. Il croit à une sanction au-delà du tombeau. Ce mot de *sanction* revient à tout moment dans ses livres. Il le tient toujours, gravé en lettres de feu, aux yeux de la société, comme un épouvantail.

Je ne m'oppose pas à la *sanction*, cher monsieur; seulement permettez-moi de constater que cela est plus vieux qu'Hérode.

Hé bien, non! là, je le déclare franchement et sans parti pris, tout bien pesé, il n'y a pas, dans cette métaphysique, de quoi se mettre à genoux.

Voyons si nous nous mettrons à genoux devant les conceptions sociales.

Digitized by Google

J'ai lu le livre de 1835. Il y a dans ce livre d'excellentes choses. Dans une forêt vierge de propositions vagues et souvent contradictoires, j'ai remarqué un plan d'impôt sur l'hérédité, et quelques autres idées de détail heureuses ou ingénieuses. Quant aux intentions de l'auteur, elles sont toutes dirigées dans le sens de l'amélioration matérielle et morale du plus grand nombre: l'esprit démocratique animait dès lors, dans toute sa pureté, le futur auteur du *Socialisme rationel.*

Mais au milieu des tendances larges et élevées que je signale, combien de faibles conceptions! Ici, l'auteur s'amuse à réduire la liste civile à six millions. Là, il prouve que le vote politique ne peut être convenablement émis *que par les propriétaires*, et il attaque vivement le vote universel. Ailleurs, il critique les déclarations de droits émises pendant notre première révolution, et il les critique bien tristement. Voici un trait:

«Cette constitution de 91 a commencé par une absurdité.

«L'Assemblée nationale, dit-elle, *reconnaît* et déclare, en «présence et sous les auspices de *l'Etre suprême*, les droits «suivants de l'homme et du citoyen.»

«Nous ferons seulement ici l'observation que, tant qu'on «sera honteux de prononcer le nom de *Dieu*, la morale sera «faiblement assise....»

Voilà comment M. Colins traitait, en 1835, ceux qui, craignant d'être antropomorphistes, désignaient l'Être innomable par une appellation autre que l'appellation vulgaire. Voyez un peu, monsieur Colins: vous qui *coudriez* aujourd'hui *dans la camisole de force* ceux qui feraient de l'antropomorphisme, vous en faisiez vous-même il y a vingt ans, ou du moins vous blâmiez ceux qui n'en voulaient pas faire! Ayez donc maintenant le courage de dire que ceux qui ne seront pas de votre opinion, on les enfermera *dans un Charenton quelconque!*

Ce livre de 1835 est si médiocre dans sa bizarrerie, que M. Lerminier put en écrire ainsi, d'une plume moqueuse, dans la *Revue des Deux-Mondes:* «Il est impossible de montrer «plus de bonne foi et de désintéressement que la personne «qui a écrit l'ouvrage intitulé: *Du Pacte social*, etc. L'au«teur a fait distribuer son livre à tous les pairs, à tous les «députés, à tous les professeurs et à tous les journalistes. Ses «intentions sont estimables; il veut réconcilier tous les partis; «*il a inventé une constitution où se trouvent le pouvoir «exécutif, deux chambres et une cour suprême.*

«L'AUTEUR EST UN HONNÊTE HOMME.»

Le *Socialisme rationel* et *Qu'est-ce que la science sociale,*

Digitized by Google

sont-ils un grand progrès sur le livre apprécié de la sorte par M. Lerminier? Mon dieu, non. L'auteur y insiste plus particulièrement sur la nécessité d'accorder la *prééminence au droit social sur le droit individuel*, de rendre collective la propriété du sol; il y modifie, dans le sens de la négation, ses idées sur la divinité; il y insulte avec moins de ménagement tout ce qui n'est pas lui; il continue d'y exposer ses idées en manière de commentaires décousus qui vous causent, à la lecture, une fatigue inénarrable (1); mais, en résumé, si l'auteur est *un honnête homme* comme toujours, il n'a pas le génie plus transcendant que par le passé, et je lui affirme solennellement que la génération de 1855 ne se mettra pas plus à genoux que celle de 1835.

Les natures comme celles de M. Colins, natures entières, personnelles, accerbes, accariâtres, exagérées, ont le don de me mettre sens dessus dessous; je m'arrête, pour ne pas aller trop loin; j'en ai peut-être déjà trop dit. Peut-être, sous la multitude de mes critiques, n'entreverra-t-on pas suffisamment jusqu'à quel point j'estime et vénère cet homme d'intelligence et de cœur, aux défauts duquel je me suis attaqué!

Qui nous donnera, mon dieu, des écrivains composant leurs livres avec candeur, avec une fermeté modeste, sachant bien exactement ce qui a été écrit avant eux sur la matière dont ils s'occupent, présentant leurs idées comme des idées et non comme des révélations, se proposant et ne s'imposant pas, dégagés de la prétention insupportable d'avoir trouvé l'Absolu, sachant que la vie humaine est et sera éternellement un compromis entre le principe et le fait? Qui nous donnera des publicistes de sens droit, des journalistes honnêtes, des poètes qui ne parleront pas trop d'eux ni de leurs maîtresses, des économistes qui n'auront ni le masque de l'idiotisme professoral, ni la tête de Méduse des révolutionnaires exagérés? Qui nous donnera la belle âme d'un Colins avec l'esprit sensé, exact, judicieux, de nos vieux écrivains d'autrefois?

APPENDICE.

M. Colins a des disciples. Parmi ceux qu'il a attachés à sa

(1) M. Colins est le commentateur passionné des divers écrivains de l'économie politique et du socialisme, le Saumaise hargneux de la démocratie: voilà son rôle. Il n'a rien de ce qu'il faut pour être un chef de doctrine. Ce sont les natures sympathiques et liantes, et non les natures dédaigneuses et insulteuses, qui forment des écoles.

Digitized by Google

doctrine, on cite l'éminent patriote et écrivain belge, M. de Potter, l'auteur d'une histoire du christianisme qui, si elle était composée d'un style plus clair et plus régulier, serait un des monuments les plus terribles à la superstition. M. de Potter, après avoir joué un grand rôle dans son pays, en 1830, s'est jeté dans un mysticisme qui, dit-on, a plus d'analogie avec le jésuitisme qu'avec le système de M. Colins. Mais je n'insiste pas: là ou la logique fait défaut, la matière manque à une exacte appréciation.

Je veux dire aussi un mot d'un noble jeune homme qui, pendant quelque temps, a été en relation avec M. Colins, et qui adoptait l'ensemble de ses tendances, sauf toutefois, à ce qu'il paraîtrait, ses théories relatives à la supériorité du droit social sur le droit individuel.

L'abbé Anatole Leray, qui écrivit de remarquables articles dans le journal la *Presse*, pendant les années 1850 et 1851, était un jeune prêtre de trente ans, devenu laïque. Il avait embrassé le sacerdoce à Rome, vers 1847, au temps où les noms du pape Pie IX et du théatin Ventura signifiaient: alliance de la religion et de la philosophie, embrassement du Christ et de la liberté. Leray fut même quelque temps secrétaire de M. Ventura. De Rome, il envoyait aux journaux de Paris quelques-uns de ces messages qui, lors des préludes de février, semblaient cimenter la fraternité du jeune clergé italien et de la jeune Italie, et, par suite, du jeune clergé français et de la démocratie française. Leray fut une de ces belles âmes sacerdotales qui, sans tenir le goupillon, bénirent sincèrement, par des voeux intérieurs, les symboles de la liberté.

Mais, vint 1849. Je ne fais pas de politique: on sait ce qui arriva. M. de Falloux et le cardinal Antonelli le savent surtout, on ne peut mieux.

Bien des ecclésiastiques, froissés dans leurs sentiments, rentrèrent alors dans la vie laïque. Les journaux ont parlé, dans le temps, des abbés Chantôme, Chavée, Héraudeau, Deshoulières, etc., etc. L'abbé Leray fit comme eux. Nous le vîmes, très emprunté encore dans le pantalon et la redingote, demander à M. Émile de Girardin un appui qui, en de semblables circonstances, n'était jamais refusé dans les bureaux de la *Presse*, quoiqu'il le fût souvent dans ceux du *National*.

Leray n'était pas logicien; mais il avait un esprit très élevé, très hardi: et, de plus, il était doué d'une nature extrêmement loyale et sympathique. Il admettait tout ce qui était grand et beau; il croyait à tout ce qui était juste; il aimait tout ce qui était bon. Il avait une ardeur incroyable pour le travail.

Digitized by Google

Retiré dans un petit appartement, aux Champs-Élysées, il entreprenait des ouvrages immenses. La dernière fois que je le vis, il était plongé au milieu des innombrables paperasses qu'exige la composition d'un *Dictionnaire philosophique*. Ses plans principaux étaient de glorifier la liberté individuelle, de mettre l'individu en propriété de lui-même, de ruiner le dogmatisme au profit de la raison, et d'insinuer aux esprits les idées de M. Colins, relatives à la Sanction et à l'immortalité.

J'étais fort touché du zèle qu'il déployait pour ses convictions. Il ne vivait que pour penser, et il pensait si noblement, que j'étais souvent tenté de lui appliquer ce mot qu'Homère fait dire à Télémaque par un vieillard! *heureux jeune homme, ton âme ne nourrit que de grands desseins!*

Pourquoi faut-il que cet éloge soit un éloge funèbre? Après l'acte du 2 décembre, Leray quitta la France. Il était en Belgique depuis quelque temps, lorsqu'il conçut le projet d'aller en Australie, visiter un de ses amis, habitant de Melbourne. Il s'embarqua. Il était sur le point de toucher le port, lorsque le bateau sombra. Tout fut englouti, passagers et matelots. Ainsi, cette jeune et belle intelligence s'éteignit, dans les horribles solitudes de l'océan, à deux mille lieues de la patrie.

Noble jeune prêtre, qui, après un divorce consciencieux avec la foi, épousas en dernier ressort la raison et la démocratie moderne, je te promets de te faire revivre, autant qu'il sera en moi, dans le cœur de ceux qui aiment les esprits éminents et les consciences loyales!

CHAPITRE XIV.

Les littérateurs et les journalistes: Eugène Pelletan.

Les idées ou les tendances religieuses des gens de lettres: voilà un sujet délicat et difficile à traiter. Aussi je ne le traiterai point: j'en dirai deux mots seulement.

Digitized by Google

Je me trouve en présence d'une grande anarchie. La littérature de notre siècle n'a point de direction. Reflet du doute général, sans philosophie déterminée, elle ne s'est pas enquise une seule fois, depuis trente ans, ni de ce qu'elle voulait ni du but où elle tendait. Indifférente à toute doctrine de fond, elle s'est contentée d'élaborer soigneusement la forme; et même, chose inouie dans les fastes littéraires, elle n'a pas craint d'avancer que la poésie ne devait point se proposer *l'utilité*, mais uniquement *le plaisir*, et elle a créé cette théorie, monstrueuse selon nous, de l'Art pour l'Art.

Au dernier siècle, tout homme de lettres se rangeait, au moins par une sympathie d'ensemble, dans tel ou tel camp de la pensée. Il était pour la Nature et la Raison, comme il disait, ou bien pour la Foi et l'Église. Il était rare de trouver des écrivains qui n'eussent aucun tempérament philosophique: l'absence de toute tendance intellectuelle eût paru anormale dans ce grand siècle initiateur.

Notre époque est bien différente, tout le monde le voit. Les chefs même de notre littérature ont cru devoir s'abstenir dans les luttes de l'intelligence. Lamartine n'a jamais eu l'énergie de tirer les conséquences de ses aspirations. Victor Hugo, dans les commencements, n'avait point de philosophie arrêtée. A la suite de ces grands hommes, la foule des littérateurs se contenta d'être l'écho, plus ou moins sceptique, d'une société à la fois réactrice contre le XVIII^e^ siècle et antipathique aux vieilleries restaurées par le XIX^e^, tout ensemble superstitieuse et indévote (1).

On connait la génération littéraire que nous avons sous les yeux: des esprits sans boussole quelconque; des écrivains qui ne se donnent aucune mission intellectuelle, et qui ne songent qu'au lucre; l'état d'homme de lettres dépouillé de tout prestige; les plumes prostituées à des lieux communs que les cœurs désavouent; des faiseurs de pièces théâtrales, qui ne croient à rien, plaquant des morceaux de religion, des oraisons jaculatoires à Marie, parmi le patos de leurs gros drames, sans réussir à donner le change à la foule désabusée; des feuilletonistes mêlant des *bondieuxeries* à des turpitudes d'un matérialisme effrayant, interrompant une homélie sur la dernière

(1) Je ne voudrais rien dire au delà de ce que je pense. Il y a certainement des écrivains à excepter de ce jugement; de plus, je sais que l'ensemble de notre littérature, essentiellement *humaine*, fait son oeuvre; mais elle la fait sans le vouloir, et c'est surtout l'absence de moralité dans les intentions que je blâme ici.

Digitized by Google

messe en musique, pour décrire la *croupe d'une femme* (sic), comme ils décriraient la croupe d'un cheval. Bref, cette littérature sans gravité et sans affection, *sine affectione*, comme dit saint Paul, m'est fidèlement représentée par une courtisane hypocrite, qui passerait par la sacristie pour aller dans les mauvais lieux. Il faut du sang nouveau au monde des lettres: Dieu lui en donne!

✲

Toutefois, il s'est rencontré, depuis quelques années surtout, quelques jeunes écrivains qui ont voulu penser, qui ont voulu enseigner quelque chose, qui ont senti le besoin de mettre un peu de foi dans ce qu'ils débitaient à la foule. La réaction gigantesque des Fréron-Veuillot a suscité à la philosophie un certain nombre de champions, surtout parmi les hommes de lettres qui se tiennent sur les confins de la littérature et du journalisme. Si je ne me trompe, quelques symptômes annoncent que la littérature des *amuseurs* va redescendre au second rang, qui est le sien, et que la littérature des *penseurs* et des *initiateurs* va reprendre le dessus. L'attention sympathique accordée par un public nombreux et choisi aux Payrat, aux Pelletan, aux Jourdan, aux Paul Meurice, aux Ferdinand Dugué, aux Lanfrey, et à cinq ou six autres, m'est une garantie de la justesse de mon opinion.

Malheureusement, les hommes que je viens de nommer n'ont guère que des aspirations; leurs tendances ne sont point encore formulées en symbole. Ou bien, il sont purement des négateurs, comme Payrat ou comme Lanfrey, ou bien, semblables à Louis Jourdan, l'auteur des charmantes *Prières de Ludovic*, ils recomposent à nouveau la prière universelle de Pope, mais sans trop savoir *à quel dieu* l'adresser.

J'ai choisi pour type de ces tendances généreuses, mais vagues, M. Eugène Pelletan. Puissent les quelques pages que je vais lui consacrer être un témoignage de ma vive sympathie pour ce petit groupe d'écrivains consciencieux, et, en même temps, servir à leur faire comprendre combien il leur importe de se formuler nettement eux-mêmes à eux-mêmes, et de se tracer, dans l'arène où ils sont entrés, un but positif et précis.

✲

J'ai connu Eugène Pelletan au journal *la Presse;* j'ai assez

Digitized by Google

souvent causé avec lui: je demande la permission de dire, avant tout, un mot de sa personne.

Eugène Pelletan est, par son caractère, un des plus honorables types de la littérature et du journalisme de ce temps-ci. Il y a chez lui un mélange rare de convictions austères et de tolérance, de puissance intellectuelle et de naïveté, de fermeté et de douceur. On lit sur sa figure, à la fois grave et affable, ce don qu'il a toujours eu, de lutter vivement sans haïr, de croire fermement en se préservant d'exclusivisme, de combattre en bénissant. C'est une âme fénelonienne égarée dans le monde sec, égoïste, amer, des feuilles publiques. C'est une nature privilégiée qui semble avoir gardé le pur et généreux esprit de l'adolescence jusqu'en ses trente-six ou trente-huit ans, et qui promet de rester toute sa vie jeune par le cœur.

Lorsque je voyais Eugène Pelletan à *la Presse*, il y a environ quatre ans, on remarquait déjà quelques fils argentés parmi ses grands cheveux noirs; mais du scepticisme qui s'infiltre sous le crâne quand le coin des yeux se ride, je n'en aperçus jamais chez lui l'ombre d'une trace. Le jeune apôtre de l'humanité me réjouissait toujours lorsqu'il parlait; car il n'y avait rien en lui qui sentît le métier de l'homme de lettres. C'était un vrai croyant, pour qui le feuilleton était une chaire.

Dans ma dernière conversation avec lui, vers la fin de 1851 (je ne l'ai pas rencontré depuis lors), sous les arbres des Tuileries, il me dit des choses dont je me souviens bien, quoiqu'il n'ait pas été permis à mon tempérament d'en faire son profit. Il me disait: «il faut, croyez-moi, prendre garde à deux choses, si l'on veut être utile à la pensée du siècle où nous vivons; il faut éviter le rire de Voltaire aussi bien que sa haine: la bienveillance devrait être, pour les jeunes écrivains, un système et une tactique, si elle n'était un devoir.»

Voilà quel est personnellement cet adversaire justement redouté des partisans de la réaction théocratique. Je crois faire acte de bon soldat, dans la guerre sainte que la raison est forcée d'entreprendre contre l'obscurantisme, en payant spontanément à l'un de ceux que je regarde comme mes chefs, le tribut d'une sympathie, restée jusqu'ici tellement secrète en mon cœur, que la personne la plus étonnée de ces lignes sera certainement M. Pelletan lui-même.

✱

Il y a, chez M. Eugène Pelletan, deux hommes qui doivent être considérés l'un après l'autre: le littérateur et le penseur.

Digitized by Google

Le littérateur est plutôt de l'école de Châteaubriand et de Lamartine que de l'école d'Hugo. Il écrit avec une plume douce et molle, plutôt qu'avec un stylet. Il se présente avec des contours très gracieux, très satinés; mais la vigueur lui fait souvent défaut. Cela coule comme un frais ruisseau, sans avoir rien du torrent qui entraîne les obstacles. Rarement, même dans ses périodes qui visent le plus à l'effet, M. Eugène Pelletan arrive à l'emporte-pièce. Le dernier trait de ses pages les plus heureuses et les plus éloquentes est presque toujours manqué: on sent qu'à trop chercher l'expression, il a laissé se refroidir l'idée. En résumé, malgré des qualités universellement appréciées, son style est d'une harmonie monotone, d'une pompe continue, dont l'esprit finit par être véritablement fatigué. Ce qui lui manque essentiellement, — cela est plus frappant dans ses livres que dans ses courtes publications des journaux, — c'est le soubresaut, l'imprévu. Sa muse est en toilette dès le matin, et cette toilette est toujours la même. Jamais elle ne s'abandonne à ce laisser-aller, à cette simplicité qui vous détend les nerfs du cerveau, qui vous repose. Toujours elle chante ou parle solennellement; on ne l'entend jamais causer.

Je vais prendre, dans la *Profession de foi du XIX^e^ siècle*, un passage qui caractérise bien la manière d'Eugène Pelletan. Il s'agit de la transformation du sort de la femme par le travail à l'intérieur de la maison:

« Mais la femme avait trouvé à côté du troupeau un travail. « Ce travail devint son rachat. Elle avait prouvé à l'homme « l'utilité de la faiblesse; elle avait conquis une occupation: « elle filait la laine du troupeau.

« Heureuse et à jamais bénie la date mystérieuse, mainte- « nant oubliée de l'histoire, où la première fois une aïeule « inconnue, Ève régénérée, suspendit à son côté sa quenouille « chargée d'un flot d'argent. Elle eut ce jour-là sa fonction; « elle compta devant l'homme par un mérite. La poésie anti- « que avait raison de mettre dans les mains des reines une « quenouille. La quenouille était un sceptre aussi. Elle était « pour la femme, sinon une royauté, du moins une dignité.

« En filant en paix la blanche tunique, à l'abri du vent et « du soleil, la femme rejeta loin d'elle pour toujours le tra- « vail abrutissant et difforme qui flétrissait sa jeunesse et con- « trariait l'épanouissement de sa beauté. Elle sentit couler à « son front un premier rayon de splendeur. Elle fut belle, et « sa beauté fut une nouvelle émancipation. Le soir, lorsqu'elle « avait fini sa tâche et rempli sa corbeille, elle ranimait l'étin- « celle sous la cendre et préparait le repas. Le mari venait

Digitized by Google

« de loin, poudreux, couvert de sueur, les pieds sanglants et « déchirés par les épines. Elle était alors pour le maître la joie « souriante du retour, après une journée de fatigue. Sa grâce « était déjà l'obole divine qui devait acquitter un jour sa servitude.

« Elle a revêtu la robe, et avec la robe, une nouvelle nature. « Elle marche maintenant dans la transfiguration de sa pudeur. « Elle a écarté de son corps la prostitution du regard. Elle a « voilé du voile d'Isis ce sanctuaire de vie pour que l'idée « sanctifiée de l'amour habitât seule désormais sous le pli flottant « dans un religieux mystère. Elle a noué enfin autour de son « flanc sacré le triple nœud de la ceinture qui la constitue « irrévocablement prêtresse et gardienne de sa beauté. »

Ce sont là des pensées charmantes rendues d'une manière délicieuse; mais, par malheur, tout le volume de *Profession de foi* est écrit sur le même ton pompeux et pindarique. Jusqu'aux choses les plus simples, tout y est dit avec une égale solennité. J'atteste à M. Pelletan que, faute d'endroits plus naïfs, plus négligés, plus terre-à-terre, son livre ne se lit qu'avec une fatigue inouïe; et ce sera l'avis de tous ceux qui l'auront lu comme moi, très attentivement, avec toute l'application que méritent les travaux de l'auteur.

✱

Arrivons à notre principal sujet, aux tendances philosophiques et religieuses de M. Eugène Pelletan.

De même que Jean Reynaud s'est présenté naguère à nous comme une âme sainte qui a parcouru les mondes, et qui représente le *mysticisme cosmologique*, Eugène Pelletan est une autre âme sainte qui a parcouru les différents âges de l'humanité, et qui représente très bien un *mysticisme* que j'appellerai *historique*.

Les idées philosophiques et religieuses de Pelletan sont contenues, comme on sait, dans ce livre que j'ai déjà nommé et qui a pour titre: *Profession de foi du dix-neuvième siècle*. Cet ouvrage serait beaucoup plus justement intitulé: *Profession de foi de tous les siècles*. En effet, l'auteur y traverse tout le champ de l'histoire, et, avec un optimisme sans égal, admire tout ce que les divers peuples ont cru et produit relativement à la religion. Depuis l'Inde jusqu'à la Gaule, toutes les manifestations du culte de l'homme envers la divinité sont mentionnées par lui avec une sympathie lyrique qui ne se dément pas un instant.

Du reste, M. Pelletan n'essaie pas de dissimuler ce syncré-

Digitized by Google

tisme. «Je ne nie, dit-il, aucun dogme du passé. Tout dog-«me, par cela qu'il a vécu, est divin dans son essence; mais «en tombant dans l'histoire, il prend diverses formes selon les «temps et les lieux. Ces diverses formes *ont toutes possédé «à leur tour ce je ne sais quoi céleste et mystérieux*, Verbe «ou Paraclet....»

Se basant sur ce criterium, qui, on le voit, est fort élastique, M. Pelletan expose le «je ne sais quoi céleste et mystérieux» du panthéisme indien. Il chante pendant plus de vingt pages, sur les productions gigantesques du génie religieux dans l'Inde.

Il expose également le «je ne sais quoi céleste et mystérieux» du druidisme. Comme au cœur de Jean Reynaud, la Gaule, la vieille Gaule religieuse de Teutatès parle à son cœur. «Elle est là, s'écrie-t-il, je la vois, la Gaule aux blonds cheveux, «la Sulamite du couchant. Laissez-moi la saluer en passant «et la nommer du nom de mon amour.»

Il expose ensuite le «je ne sais quoi céleste et mystérieux» du mosaïsme.

Il expose le «je ne sais quoi céleste et mystérieux» du christianisme. Il fait, sur l'ensemble de l'Évangile, une homélie pleine de grâce, où toute la légende chrétienne est consacrée. L'étoile des mages, les anges chantant le *Gloria in excelsis*, la fuite en Égypte, etc.: tout est pour l'auteur matière à de pieux développements oratoires. L'extrême tendresse de M. Pelletan pour les générations écoulées, ne lui permet pas de s'arrêter aux opinions refroidissantes de ceux qui ont fait passer toutes ces choses au laminoir de la critique.

Plus tard, il s'attendrira sur le «je ne sais quoi céleste et mystérieux» du moyen-âge; puis sur le «je ne sais quoi céleste et mystérieux» du protestantisme; et ainsi de toutes les manifestations quelconques de la pensée humaine. Pour cette nature bienveillante, l'humanité marche par une voie sacrée, où toutes les étapes, quelles qu'elles soient, sont de Dieu.

Chose singulière, ce sympathique écrivain, qui est connu et illustré par sa protestation pratique contre les violences inquisitoriales, irait presque, dans son optimisme, jusqu'à faire la philosophie des violences du christianisme naissant contre le paganisme à l'agonie. Il faut voir le récit dithyrambique qu'il fait, dans la *Profession de foi*, du meurtre de la grande Hypathie; c'est une sorte d'ode, où il semble que l'auteur absout les bourreaux, au nom de je ne sais quelle suprême fatalité, dans laquelle, sans doute, il voit encore quelque chose de «céleste et de mystérieux.» «Ainsi, dit-il, mourut tragiquement, de la

Digitized by Google

« main du christianisme, la dernière et glorieuse personnification « de l'antiquité. *Elle devait mourir, en effet, elle qui ne « savait pas encore aimer*, emportant dans son flanc vierge « le germe stérile de la métaphysique de Platon.»

Il y a dans ce passage autant de grosses erreurs que de mots. D'abord, l'auteur élève à la hauteur d'une question philosophique cette abominable émeute de gueux ignares, dont fut victime la savante fille de l'hellénisme alexandrin. Ensuite, elle est censée mourir, *parce qu'elle ne savait pas aimer*, comme si les effroyables ergoteurs de Nicée, de Rimini, etc., qui inspirèrent aux empereurs du 4e siècle les plus atroces violences, avaient su aimer! Plus bas, il s'agit du *germe stérile* de la métaphysique de Platon, *germe stérile* d'où, précisément, un peu avant Hypathie, étaient sortis les fondements de la religion nouvelle.

Je ne saurais exprimer combien est étroite, fausse, au point de vue d'une véritable science historique, la théorie de ceux qui veulent que l'amour, la charité, la fraternité, aient été introduits exclusivement dans le monde par le néo-judaïsme. Rappelez-vous donc que, dès le temps des apôtres, Apollonius de Tyane allait par tout l'empire, prêchant, avec une autorité qui n'a jamais été égalée, contre les combats de gladiateurs. Rappelez-vous donc que saint Augustin, lors des cours publics qu'il faisait à Rome, étant païen encore, se montrait plus tendre, plus humain qu'il ne fut jamais depuis son entrée dans la secte triomphante.

Je ne le répéterai jamais assez: vous êtes aussi injustes qu'ingrats, d'oublier votre mère l'Humanité, pour attribuer tout ce qui s'est fait de beau et de bon à une doctrine particulière!

Mais l'espace me manque pour entrer ici dans de plus longs développements. Je m'en réfère, pour la démonstration évidente de mes opinions en cette matière, au livre que j'annonce sous ce titre: *Histoire complète de la grandeur et de la décadence de l'Église chrétienne.*

Je suis profondement outré, je l'avoue, de cette prétendue philosophie historique, qui s'est glissée dans la plupart des ouvrages contemporains les mieux intentionnés, et qui consiste à défigurer la loi du progrès humain, en supposant que cette loi se réalise par une série de faits mathémathiquement, et en quelque sorte mécaniquement liés.

La loi du progrès, comme toute la masse de l'histoire, est chose beaucoup plus *simple et naïve* que ne s'imaginent les romanciers de la philosophie historique. On a tort de chercher

Digitized by Google

tant de *malice* dans l'enchaînement des annales humaines. Il n'y a, dans nos affaires terrestres, ni le grand cocher de Bénigne Bossuet, tenant les rênes du fiacre social, et conduisant la société à tel petit but déterminé; ni le fatum matérialiste et détestable des Thiers et autres historiens de même esprit; ni le fatum humanitaire et bienveillant des saint-simoniens, des Pierre Leroux et des Pelletan. La loi du progrès n'a rien de commun avec ces sortes d'idées. Elle consiste essentiellement en ceci, savoir: qu'une société donnée se perfectionne successivement, et en raison de sa durée, si des obstacles extérieurs ne viennent pas la troubler dans sa marche ascendante; et, de plus, que l'ensemble de la race humaine, en dépit des accidents qui lui sont survenus, des retards qui lui ont été imposés, est cependant parvenue à faire prédominer la somme de ses trésors acquis sur la somme des causes de décadence qui la menaçaient, en sorte que, finalement, elle se trouve toujours, à l'issue de ses crises quelconques, dans un état meilleur et plus satisfaisant.

Voilà la loi du progrès dans son essence. Elle s'accorde parfaitement avec une théorie historique qui ne sacrifie, ni à l'optimisme, ni à la fatalité décevante. Celui qui la comprend, ne consacre rien comme *divin*, ou comme *inspiré*, dans le mouvement de l'humanité. Il admet que tel évènement aurait pu être remplacé par tel autre évènement. Il admet, par exemple, que la société romaine aurait parfaitement pu opposer une digue morale aux flots des barbares, même si les 318 évêques de Nicée n'avaient pas décidé que le second *éon* est égal au premier, même si la noble Hypathie des hellènes alexandrins, *qui ne savait pas aimer*, n'avait pas été lapidée par la monacaille égyptienne. Il croit, ce vrai théoricien du progrès, à la liberté et à la puissance des individualités historiques, et il se garde bien de les immerger, comme a malheureusement fait M. Michelet dans l'*Histoire de la Révolution française*, de les immerger, dis-je, entraînées nécessairement, et en quelque sorte irresponsables, dans le cours forcé des faits historiques. Il refuse de reconnaître pour les siècles d'il y a longtemps, ce qu'il ne reconnaît pas pour les années d'hier. Quand il a cru devoir critiquer l'école de M. Thiers, pour son fatalisme historique touchant les évènements de la révolution de 1793, il ne va pas, d'une main illogique et enfantine, admettre la fatalité historique touchant la révolution religieuse opérée par Constantin en 313. Il n'a pas deux poids et deux mesures. Il ne s'agenouille pas plus devant les caprices des foules de Bénarès que devant les caprices des foules de Paris. Il mesure du même mètre les religions titaniques qui creusaient leurs temples au flanc des

Digitized by Google

montagnes de l'Inde, et celles qui ont planté dans notre sol européen les immenses cathédrales. Il envisage avec une égale sérénité toutes les faces de l'histoire, parcequ'il sait que, de tout temps, l'humanité a été virtuellement ce qu'elle est aujourd'hui, faisant du bien et du mal, pensant de belles choses et des choses imbéciles, et pouvant avancer à grands pas dans la voie du bien, si des individualités initiatrices, bien persuadées *qu'elles sont libres* et qu'elles ont *une force personnelle*, se mettent en tête de diriger vers un noble but des masses qui ne sont pas, comme le disent les poètes de l'histoire, mystérieusement inspirées et en quelque sorte sacrées dans leurs vouloirs, mais tout simplement, tout uniment, tout bêtement, propres à subir des influences de ruine ou des influences de salut.

Je ne puis m'étendre davantage sur ces idées; j'espère y revenir quelque jour. En attendant, je résume ici, et je soumets à la méditation des esprits sérieux, les principes qui sont, suivant moi, les vraies règles de la philosophie de l'histoire.

1° La loi du progrès ne suppose pas un fatum historique.

2° Il y a, dans l'histoire, beaucoup moins de *malice* qu'on ne suppose. Bossuet lui-même, l'inventeur du grand cocher de fiacre, qui tient les rênes du monde, a constaté l'importance de ce grain de sable qui était dans la vessie de Cromwell.

3° Le mal, l'absurde, n'ont jamais pu être utiles. Le système de la raison d'état ne doit pas être transporté dans la philosophie historique; même si la raison d'état a été utile dans l'histoire, il la faut blâmer. Je proteste contre la tolérance historique des Jean Reynaud, des Pelletan, au nom de l'honnêteté, au nom de la loyauté humaine.

Encore quelques mots des idées de M. Eugène Pelletan.

Ce qui leur manque essentiellement, c'est le lien logique. Elles ne consistent qu'en des aspirations vagues. Elles sont nées dans un cœur qui est très aimant et très bienveillant; mais elles n'ont pas été nourries par un esprit rigoureux. Eugène Pelletan confond, à tout moment, les idées, les notions des choses. Il ne comprend pas, par exemple, qu'étant *humaniste* par toutes ses tendances, il ne doit pas plus se dire *chrétien* que boudhiste.

S'il comprend, pourquoi n'ose-t-il?

Il a publié récemment, dans un journal, dans le *Siècle*, une

Digitized by Google

profession de foi qui serait, à ce qu'on dit, une sorte de mosaïque, construite avec des passages pris dans Châteaubriand. Qu'elle ait été composée ou simplement éditée par M. Pelletan, je cite cette profession de foi: elle justifiera pleinement ce que je dis de l'illogisme qui distingue toutes ces doctrines néo-chrétiennes.

RÉPONSE A LA *GAZETTE*.

« La *Gazette* nous demande une profession de foi religieuse. Qu'à cela ne tienne! la voici:

« C'est une triste chose d'en être aux professions de foi et aux controverses religieuses; mais enfin, puisqu'on nous a menés là, il faut prendre son parti.

« Je ne suis point chrétien par patente de trafiquant en religion: *mon brevet n'est que mon extrait de baptême.*

« J'appartiens à la communion générale, naturelle et publique de tous les hommes qui, depuis la création, se sont entendus, d'un bout de la terre à l'autre, pour prier Dieu.

« Je ne fais point métier et marchandise de mes opinions. Indépendant de tout, excepté de Dieu, je suis chrétien sans ignorer mes faiblesses, sans me donner pour modèle, sans être persécuteur, inquisiteur, délateur; sans espionner mes frères, sans calomnier mes voisins.

« Je ne suis point un incrédule déguisé en chrétien qui propose la religion comme un frein utile aux peuples. Je n'explique point l'Évangile au profit du despotisme, mais au profit du malheur.

« Se conformer en tout à l'esprit d'élévation et de douceur de l'Évangile, marcher avec le temps, soutenir la liberté par l'autorité de la religion, faire entendre du haut de la chaire des paroles de compassion pour ceux qui souffrent, quels que soient leur pays et leur culte; réchauffer leur foi par l'ardeur de la charité, voilà, selon moi, ce qui pourrait rendre au clergé la puissance légitime qu'il doit obtenir. Par le chemin opposé, la ruine est certaine.

« *La société ne peut se soutenir qu'en s'appuyant sur l'autel;* mais les ornements de l'autel doivent changer selon les siècles et en raison des progrès de l'esprit humain. Si le sanctuaire de la divinité est beau à l'ombre, il est encore plus beau à la lumière. La croix est l'étendard de la civilisation.

« Je ne deviendrai incrédule que quand on m'aura démontré que le christianisme est incompatible avec la liberté; alors, je cesserai de regarder comme véritable une religion opposée à la dignité de l'homme.

Digitized by Google

« Comment pourrais-je croire émané du ciel un culte qui étoufferait les sentimens nobles et généreux, qui rapetisserait les âmes, qui couperait les ailes du génie, qui maudirait les lumières au lieu d'en faire un moyen de plus pour s'élever à l'amour et à la contemplation des œuvres de Dieu?

« Quelle que fût ma douleur, il faudrait bien reconnaître malgré moi que je me repassais de chimères, *j'approcherais avec horreur de cette tombe où j'avais espéré trouver le repos et non le néant.*

« Mais tel n'est point le caractère de la vraie religion. Le christianisme porte pour moi deux preuves manifestes de sa céleste origine: par sa morale, il tend à nous délivrer des passions; pas sa politique, il a aboli l'esclavage. C'est donc une religion de liberté: c'est la mienne.

« Cette religion, une et diverse, progressive et large comme la raison humaine, cette révélation perpétuelle du Dieu vivant, est, j'imagine, d'une assez belle ampleur pour que la *Gazette* puisse y tenir à l'aise, et même au besoin, si le cœur lui en dit, prendre place à notre côté.

« Maintenant, question pour question. Puisque la *Gazette* a bien voulu nous interroger sur notre *credo* à propos du miracle de la Salette, nous lui demanderons à notre tour si elle croit à ce miracle. Nous espérons qu'elle mettra à nous répondre la même franchise que nous avons mise à satisfaire sa curiosité.

« M. Lourdoueix a raison. A bas les masques! plus de tartuffes! Tous les écrivains désormais doivent confesser hautement leur pensée et revendiquer le droit de la confesser publiquement.

« Eugène Pelletan. »

Que signifie une semblable profession de foi? Elle aurait été faite par trente-six Châteaubriand réunis, qu'elle n'en serait pas moins dépourvue de toute logique, de toute exactitude.

Ainsi, voilà un homme qui trouve quelque chose de « céleste et mystérieux » dans toutes les religions, et qui cependant se glorifie d'avoir pour brevet *un extrait de baptême.* Quel baptême? Celui du Gange? Celui des Esséniens? Qu'avez-vous besoin, dans votre opinion, d'un tel extrait?

Voilà un homme qui, au cas où « le christianisme lui serait démontré incompatible avec la liberté » croirait que l'espoir de la vie future *lui est interdit*, et qui approcherait « avec horreur de cette tombe où il avait espéré trouver le repos et non le

Digitized by Google

néant.» Comme si les aspirations de la religion *naturelle* ne pouvaient pas demeurer au coeur de l'homme, *même en dehors du christianisme!*

Quelle confusion d'idées! Quel amas d'inconséquences! C'est de la rhétorique, et rien de plus.

On me demandera quelles sont les croyances positives de M. Eugène Pelletan? J'ai tiré des odes religieuses de la *Profession de foi*, un précis de ce qu'il pense sur Dieu et sur la vie future, ces deux termes suprêmes de toute religion; voici ces notes rapides.

Sur Dieu, il émet une sorte de doctrine panthéistique, où Dieu est personnel on ne sait trop comment.

«Dieu est donc la vie universelle, origine et fin de toutes «les vies, c'est-à-dire, par rapport à l'étendue, l'immensité, «par rapport au temps, l'éternité. Immuable et infini, il a «deux attributs essentiels qu'il ne partage avec aucune autre «existence, nécessairement locale et variable; et c'est pour cela «que le moi divin est la plus haute expression de la person-«nalité. Dieu seul est personnel, car il est absolu.»

Ainsi *Dieu seul est personnel.* Nous ne le sommes donc pas, nous? Est-ce une concession que vous avez voulu faire à Fréron-Veuillot? La concession est trop étendue, mon cher maître. Croyez-moi, ne faites pas de métaphysique, ne montez pas, comme vous dites, «dans les hauteurs de l'ontologie.» Ce n'est pas là votre affaire.

Sur la vie future, Eugène Pelletan a embrassé l'opinion de la transmigration de globe en globe. Il commence par critiquer, comme insuffisantes, les autres opinions: celle qui propose la dispersion, dans le grand Tout, des composants de l'homme (panthéistes); celle qui veut que l'immortalité soit la gloire, la vie dans la mémoire des hommes (M. Auguste Comte); celle qui reproduit les idées brahmaniques sur l'incarnation successive des âmes au sein de l'humanité (P. Leroux); Enfin, celle qui envoie les esprits dans le sein de Dieu (catholicisme.) Après ces critiques, il s'écrie: «Quand vous entrerez dans la mort, «je me trompe, dans la vie éternelle, Dieu se lèvera pour «vous recevoir. — Où donc et sur quel grain de poussière? «Je l'ignore, l'homme sûrement l'ignorera toujours. Mais, par «l'irrésistible logique de l'idée, je crois pouvoir affirmer que

Digitized by Google

« la vie immortelle aura l'espace infini pour lieu de pélerinage.....
« L'homme ira toujours de soleil en soleil, montant toujours,
« comme sur l'échelle de Jacob, la hiérarchie de l'existence;
« passant toujours, selon son mérite et selon son progrès, de
« l'homme à l'ange, de l'ange à l'archange.»

Comment les âmes voyageront-elles en leurs pérégrinations à travers les mondes? Jusqu'à présent, personne, que je sache, ne s'était enquis de cette question, assurément très intéressante, des voies et moyens de transport. M. Pelletan s'en est préoccupé, et il y a répondu en disant que l'âme serait servie dans ses voyages, par l'électricité, qui, suivant lui, est un excellent conducteur de substances spirituelles. Je cite textuellement.

« La physiologie n'a-t-elle pas déjà prouvé que l'âme se-
« questrée de la matière, nulle part en contact immédiat avec
« elle, agit sur elle à l'aide d'un intermédiaire qu'on appelle le
« fluide nerveux, et réside au centre de ce fluide dans le cerveau?
« La science n'a-t-elle pas prouvé que le fluide nerveux était
« exactement le fluide électrique modifié seulement par l'orga-
« nisme vivant; de sorte qu'on peut dire que l'électricité est la
« première enveloppe de l'âme, son atmosphère. Cette preuve
« me suffit. Comme l'électricité est universellement répandue
« dans l'espace, je puis supposer sans trop de témérité, que
« *l'âme marche partout de plein-pied dans l'espace*, sur le
« fluide électrique, comme sur le sol d'une même vallée.»

Voilà un bien court aperçu des aspirations religieuses de M. Eugène Pelletan. Je regrette que le défaut d'espace m'empêche d'insister plus longuement sur les oeuvres d'un esprit aussi éminent; mais j'en ai dit assez, pour que le lecteur apprécie la donnée générale de sa philosophie. On voit qu'il y a des rapports frappants de tendances, de pensées, d'opinions historiques et même de forme, entre l'auteur de la *Profession de foi* et l'auteur de *Terre et Ciel*, M. Jean Reynaud. Ce sont deux nobles cœurs, qu'on ne peut s'empêcher d'aimer, à cause de leur élévation, à cause de leurs qualités profondément sympathiques, mais au sujet desquels l'intérêt de la vérité m'oblige à dire, qu'ils sont dépourvus également de cette fermeté de principes, capable d'imposer aux ennemis de la raison, et de cette virilité intellectuelle, sans laquelle on ne peut résoudre les grands problèmes de la philosophie.

Digitized by Google

LIVRE VI.

LES POSITIVISTES.

CHAPITRE Ier.

Le Positivisme de M. Auguste Comte.

L'HOMME.

☆

Parmi les jeunes hommes qui, vers le milieu de la Restauration, vinrent se ranger autour de Saint-Simon, on remarqua particulièrement un mathématicien distingué, qui n'avait pas plus de vingt-quatre à vingt-cinq ans, et qui répondait au nom d'Auguste Comte.

Le vieux Saint-Simon avait pour ce jeune savant une grande amitié. J'ai lu quelque part, dans la *Politique industrielle*, je crois, une note curieuse, où le maître parle de quelques chagrins personnels survenus à son disciple, et où il s'exprime à son sujet en des termes tout plein de sympathie.

Mais le mathématicien imberbe n'était pas doué, à ce qu'il paraît, d'un caractère très conciliant. Il avait déjà une personnalité très entière. A propos d'une publication qu'il fit sous l'inspiration de Saint-Simon, et dont il prétendit avoir à lui seul tout le mérite, quelques nuages s'élevèrent, et, finalement, M. Comte se sépara du saint-simonisme, avec lequel il n'a plus eu, depuis ce temps-là, aucun rapport.

Il faut que, lors de sa rupture, M. Auguste Comte ait été blessé bien profondément; car, aujourd'hui encore, à l'âge de

Digitized by Google

AUGUSTE COMTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

cinquante-cinq ans environ, il garde rancune à son vieux maître, auquel il fait allusion, dans la préface du *Catéchisme positiviste*, en ces termes cruels:

« La vénération peut cependant persister au milieu des plus « grands égarements révolutionnaires, dont elle fournit spontané- « ment le meilleur correctif. J'en fis jadis l'épreuve personnelle « pendant la phase profondément négative qui dut précéder mon « essor systématique. Alors l'enthousiasme me préserva seul « d'une démoralisation sophistique, quoiqu'il m'exposât spéciale- « ment *aux séductions passagères d'*UN JONGLEUR SUPERFICIEL ET « DÉPRAVÉ. »

On devine que M. Auguste Comte dût étendre jusqu'à l'école saint-simonienne la haine qu'il avait vouée à son chef. Les apôtres de la rue Monsigny, devenus depuis des philosophes libres comme Pierre Leroux, des financiers comme Pereire, des employés supérieurs comme Enfantin, des hommes de gouvernement comme M. Michel Chevalier, ont toujours eu en lui le détracteur le plus acharné et le contempteur le plus hautain. Pierre Leroux, par exemple, est l'objet particulier de ses âcres antipathies: il ne perd pas une occasion de lui reprocher la grosseur énorme de son cervelet. Pauvre Pierre Leroux!

Du reste, il semble avoir pris à tâche de dénigrer également toutes les grandes tentatives de réforme qui se sont produites en dehors de lui. Les fouriéristes n'ont pas été mieux traités par lui que les saint-simoniens. Voici comme il en parle:

« LA PLUS MÉPRISABLE *des sectes éphémères que suscita l'a-* « *narchie moderne* me paraît être celle qui voulut ériger l'in- « constance en condition de bonheur, comme l'instabilité des « occupations en moyen de perfectionnement. »

Le lecteur doit voir déjà que nous n'allons pas avoir affaire à un philosophe très commode.

Retiré sous sa tente, l'Achille du saint-simonisme n'était pas demeuré oisif. Pendant que ses anciens camarades organisaient la religion de la rue Monsigny, il concevait le plan de son ouvrage fondamental, le *Cours de philosophie positive*, à la composition duquel il consacra plusieurs années.

Le *Cours de philosophie positive* est certainement, malgré ses défauts de fond et de forme, un ouvrage capital. C'est un des plus beaux livres de synthèse scientifique qui aient été pu-

Digitized by Google

bliés en ce siècle, et il restera comme un des plus sérieux titres de l'auteur à l'estime de la postérité.

Le début de ce grand travail est une véritable révélation, si l'on peut donner ce nom à une formule d'une extrême simplicité, qui se trouvait à l'état latent dans toutes les oeuvres importantes de la science nouvelle, notamment chez Hume, Diderot et Kant. Cette révélation consiste à éliminer de la philosophie la recherche des *causes* premières et finales, destinées à rester éternellement inconnues ou obscures, et à fonder uniquement nos connaissances sur l'étude des *faits*, des relations de faits, en un mot, des *lois*, en dehors de la constatation desquelles il ne saurait y avoir que des rêves, des créations hypothétiques de l'esprit.

Exemple: on peut exposer la *loi* de l'attraction newtonienne.— Mais, qu'est-ce que c'est que l'attraction? comment a-t-elle commencé? comment peut-elle agir? Autant de questions auxquelles on ne répondra jamais que par le travestissement des questions elles-mêmes, c'est-à-dire en langue philosophique, par des tautologies, dont le type populaire et immortel se voit dans l'examen du médecin de Molière: *cur opium facit dormire?— Opium facit dormire quia habet virtutem dormitivam.*

La grande, la principale conclusion de ce principe, se devine facilement. Si la recherche des *causes* secondaires est inutile, il est une recherche d'une inutilité bien plus évidente encore: c'est celle de la cause première, c'est celle du Pourquoi et du Comment de l'existence et de la beauté harmonieuse du monde, c'est celle de cette entité créée par l'esprit humain, qu'on a appelé Iéova, qu'on a appelé Brahma, qu'on a appelé Zeus, qu'on a appelé Jupiter, et de bien d'autres noms encore. Il est certain, en effet, que la réponse de la comédie: *l'opium fait dormir, parce qu'il a une vertu dormitive*, n'est pas, au fond, plus tautologique que cette autre réponse: *Le monde existe en son harmonie, parce que Jupiter l'a fait harmonieux.*

Il n'est pas besoin de dire que la question du Pourquoi et du Comment de la pensée et de l'intelligence humaines, c'est-à-dire, la question de l'âme, comporte la même appréciation; *Pensamus, quia aliquid pensativum est in nos, quod nos facit pensare:* c'est évidemment du Bachelier de Molière tout pur.

Le *Cours de philosophie positive* exclut formellement toute théologie et toute métaphysique. Il n'admet que la science expérimentale, sans imaginations, sans hypothèses. L'auteur y poursuit également de son impitoyable logique l'*antropomorphisme* chrétien du moyen-âge, et le *déisme* voltairien du dernier siècle.

Digitized by Google

Les faits constatés, les faits palpables: voilà uniquement ce que le positivisme consent à recevoir dans le domaine de sa philosophie; il affirme, d'ailleurs, que le reste, — le théologisme et le philosophisme métaphysique, — ne sert qu'à retarder, à fatiguer, à amoindrir, à obscurcir l'esprit humain, sans aucune utilité réelle pour la société.

C'est là, le lecteur le voit, ce qu'on peut appeler une formule athée et matérialiste, s'il en fut jamais; et, quand je dis matérialiste, je n'entends pas, il s'en faut bien, cette doctrine désolante que l'on suppose plus ou moins gratuitement être celle de quelques penseurs du dernier siècle, et qui consiste à nier l'humanité, la morale et la justice, au nom du néant; non! le matérialisme, ici, est pris dans son sens le plus élevé, pour l'exclusion systématique de toutes les hypothèses et de toutes les entités de la synagogue ou de l'école, sans préjudice des lois sociales et humanitaires, qui, de l'aveu de tous les esprits vraiment philosophiques, reposent sur de tout autres fondements. (Voir Hume, Diderot, Kant, qui sont les pères du positivisme.)

Dans ce sens supérieur, on peut donc dire que la doctrine de M. Comte est fondée sur un matérialisme absolu. Il ne tient même pas compte de l'inclination qui porte l'esprit humain à résoudre les *desirata* qu'il se forme à l'égard des causes obscures; la maladie métaphysique, s'il m'est permis d'employer ce mot pour être plus clair, trouve en lui un médecin sans ménagements; il extirbe tout, jusqu'à cette arrière-pensée des intelligences les plus hardies, qui consiste à faire un retour, après les plus catégoriques et les plus légitimes négations (Kant, Renouvier, etc.), et à dire: «cependant, il y a dans tout cela quelque chose de mystérieux; peut-être, dans leur quintessence la plus pure, le théologisme et le spiritualisme ont-ils un certain fondement; en tout cas, il existe, à cet égard, dans la société, des tendances inguérissables: donnons-leur quelque petite satisfaction. Que la *raison pratique*, dans tous les cas, réinstalle, pour le cœur, ce que la *raison spéculative pure* a expulsé de l'esprit.»

M. Comte n'admet rien de pareil. Il entend guérir radicalement son malade, et, sous ce rapport, c'est le logicien le plus rigoureux qui se soit encore jamais vu. J'avoue même que, dans le principe, j'étais choqué de la crudité de certaines expressions qu'il emploie dans le *Cours de philosophie positive*, comme celle de *physique sociale*, par exemple; mais je parle d'il y a plusieurs années déjà, et je dois dire que mes impressions ont bien changé depuis lors. L'incarnation du spiri-

Digitized by Google

tualisme dans Fréron-Veuillot et dans Patouillet-Gaume, a ainsi fomenté beaucoup de conversions à la crudité positiviste.

De ce qui précède, il ne faudrait pas conclure que M. Comte a été, dans la *Philosophie positive*, un continuateur du XVIIIe siècle. Bien au contraire, son matérialisme se distingue essentiellement, dès le début, du vieux naturalisme ou rationalisme français.

Le vieux rationalisme français s'est généralement fait solidaire de plusieurs idées et de plusieurs sentiments, que ne partage nullement M. Auguste Comte, et qu'il combat même à outrance, surtout dans le quatrième et le cinquième volume de son *Cours de philosophie*. Telles sont les antipathies profondes et violentes que le XVIIIe siècle a formulées contre le moyen-âge, et, en général, contre toutes les manifestations de l'esprit superstitieux. Telles sont encore les tendances sentimentales et égalitaires de la démocratie de 93. M. Auguste Comte se prononce ouvertement contre le radicalisme politique et contre l'exclusivisme historique. Dès 1835, il exprimait ses sympathies pour « les conservateurs et constructeurs quelconques », comme il dit, et sa haine instinctive contre tout ce qui porte le cachet révolutionnaire. De même, il rendait ses hommages au fétichisme, au politéisme, au christianisme, au moyen-âge, à l'illuminisme. Comme il a très exactement dit depuis, il se prononçait pour l'acceptation de « l'ensemble de la succession humaine », sauf, bien entendu, à mettre le testament aux archives et l'héritage au grenier.

Cette étrange anomalie, d'une intelligence à la fois révolutionaire et anti-révolutionaire, d'un penseur profondément hostile aux négateurs, et en même temps plus négateur qu'aucun autre hérésiarque du passé, concurramment avocat des inepties théologiques du moyen-âge, et promoteur du matérialisme universel, ami de Bossuet, l'homme de la fatalité providentielle, et de Condorcet, le formulateur de la loi du progrès, s'appuyant, d'un côté, sur Thomas d'Aquin, et, de l'autre, sur Hume ou Diderot; cette anomalie, dis-je, sera mise, par la suite de cette étude, dans un jour complet, et elle initiera le lecteur à l'une des plus grandes singularités philosophiques que puisse engendrer un excès d'esprit systématique, uni à un désir extraordinaire de ne penser comme personne.

Digitized by Google

Cependant la *Philosophie positive* était publiée depuis un certain nombre d'années. Auguste Comte qui, dans ce livre, semble bien, il est vrai, se proposer une refonte de l'esprit humain, n'y avait pourtant pas montré l'intention formelle d'instituer un culte nouveau; et l'oeuvre du mathématicien philosophe pouvait ne sembler autre chose qu'un livre comme tant d'autres, destiné seulement à jeter de la lumière dans le monde de la pensée, sans aucune vue précise d'organisation. Il paraît néanmoins que, dans l'intention de son auteur, le *Cours de philosophie positive* avait un sens tout différent; c'était, à ce qu'il a déclaré postérieurement, la première assise d'une RELIGION, à la construction de laquelle devaient être consacrés des travaux ultérieurs, et qui devait s'appeler la RELIGION DE L'HUMANITÉ.

Quand et comment, au juste, naquit, chez Auguste Comte, l'idée de reprendre, sur de nouvelles bases, l'oeuvre des Saint-Simoniens de 1831, et d'organiser une Église? C'est ce que je ne saurais dire. Tout ce que je puis faire, c'est de mentionner ici plusieurs événements survenus dans la vie intime de notre personnage, soit vers 1830, soit de 1840 à 1848, et qui semblent avoir eu sur sa destinée une influence décisive.

On parle, sous le manteau de la cheminée, d'une époque où le futur auteur de la *Philosophie positive*, encore jeune, aurait été pris d'une grave affection cérébrale. Je ne crois pas devoir insister sur cette anecdote; tout au plus admettrais-je qu'il y eût chez M. Comte une surexcitation mentale, provenant de l'excès continu de ses travaux intellectuels. Je trouve quelque part, dans le *Catéchisme positiviste*, une théorie fort curieuse, que je ne résiste pas au désir de placer ici, et qui, dans tous les cas, servirait admirablement à rehausser, devant tous les esprits élevés, l'état accidentel et passager d'une grande intelligence en proie au délire de sa pensée.

« *La femme*. . . . . .

« *Le prêtre*. Il vous suffira, ma fille, de considérer plus « attentivement la doctrine précédente pour reconnaître qu'elle « contient, en effet, la vraie théorie de la folie et de l'idiotisme. « Ces deux états opposés constituent les deux extrêmes de la « proportion normale que l'état de raison exige entre les impul- « sions objectives et les inspirations subjectives. L'idiotisme « consiste dans l'*excès d'objectivité*, quand notre cerveau devient « trop *passif;* et la folie proprement dite dans l'*excès de sub-* « *jectivité*, d'après l'activité demesurée de l'appareil cérébral. « Mais le degré moyen, qui constitue la raison, suit lui-même « des variations régulières qu'éprouve toute l'existence humaine, « tant sociale que personnelle. L'appréciation de la folie devient

Digitized by Google

« ainsi d'autant plus délicate qu'il y faut avoir égard *aux temps « et aux lieux*, et en général aux situations, comme le fait si « bien sentir l'admirable composition du grand Cervantes.»

Je ne crois pas devoir insister davantage sur ce caractère élevé, et en quelque sorte sacré, de certaines folies, depuis la folie de l'amour, du dévouement et de l'enthousiasme, jusqu'à ces grandes tourmentes du génie dans l'enfantement, que bien des hommes éminents ont connues; et je poursuis mon exposition.

Dans la période qui suivit 1840, vers 1844, je crois, M. Comte reçut de la science officielle, offensée de ses dédains, et peut-être envieuse de sa supériorité, un coup qui devait affecter son existence matérielle. Il perdit une position élevée qu'il occupait à notre grande école polytechnique, et n'y garda qu'un emploi subalterne, dont il ne tirait qu'un traitement de 2,000 francs. Il essaya de se remettre à l'enseignement particulier des mathématiques, qu'il avait pratiqué étant tout jeune; mais il était à un âge et dans une situation scientifique, où les travaux inférieurs et les luttes pour le pain de chaque jour, ne sont plus guère possibles. En 1848, un nouveau malheur lui survint. Par suite de je ne sais quelles menées, sa modique pension de 2,000 francs fut supprimée, et cet homme de premier ordre, à cinquante ans passés, se trouva, un matin, littéralement jeté sur le pavé par l'administration, ou, comme il dit en son style insolite, « par la persécution polytechnique.»

Dans ces tristes circonstances, il vint une heureuse idée au disciple le plus éminent de M. Comte. M. Littré, membre de l'Institut, et l'un des rédacteurs du *National*, institua spontanément une souscription annuelle, en tête de laquelle il s'inscrivit, pour venir en aide au savant délaissé. Cette souscription, qui continue encore, et qui compte spécialement parmi ses adhérents, après les membres de l'école positiviste, des Hollandais des Anglais et des Américains, produit annuellement une somme de 4 à 5 mille francs, qui permet au chef du positivisme de vaquer, dans une certaine paix, à ses travaux philosophiques. Chaque année, M. Comte, dans une lettre circulaire, adresse à ses souscripteurs des remercîments qui portent le caractère de sa hautaine personnalité, comme on va le voir par les extraits suivants:

CIRCULAIRE ANNUELLE.

ADRESSÉE PAR L'AUTEUR DU SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE, A CHAQUE COOPÉRATEUR DU LIBRE SUBSIDE EXCEPTIONELLEMENT INSTITUÉ POUR LUI.

Paris, le lundi 5 Moïse 64 (5 janvier 1852.)

« Monsieur,

« Dans mes précédentes circulaires, j'ai suffisamment expliqué,

Digitized by Google

« d'abord la nature, puis la source, du subside exceptionnel « auquel vous voulez bien coopérer. J'en dois aujourd'hui faire « spécialement apprécier la destination et le caractère que le « temps seul pouvait assez déterminer. Proposée et acceptée « *comme un devoir social*, cette *noble sauvegarde* dut émaner « exclusivement de ceux qui sentaient dignement l'iniquité de « la *spoliation à réparer* et l'*importance du service à garantir.* « Mais tous supposèrent spontanément, avec moi-même, que « ce patronage collectif serait purement temporaire, nul ne « pouvant prévoir qu'un tel attentat resterait sans aucune répa- « ration ou compensation. Il importe donc de savoir que, contre « notre espoir naturel, *ce digne protectorat* doit, d'après une « expérience trop décisive, devenir maintenant perpétuel.....

« Salut et fraternité,

« Auguste Comte.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

« *N. B.* En 1849, première année de la souscription, elle « produisit 2,928 fr.; en 1850, elle parvint à 3,268 fr.; en « 1851, elle atteignit 4,205 fr.

« Dans la circulaire initiale du 12 novembre 1848, qui fonda « cette souscription, le produit indispensable fut fixé au taux « de 5,000 fr., en sus du traitement de 2,000 fr. que je rece- « vais alors.»

Je remonte aux années qui ont précédé 1848.

Ici, j'ai besoin de quelque précaution oratoire. J'ai à parler d'un événement grave survenu dans l'intimité de M. Comte; et, quoique notre philosophe répète en vingt endroits de ses Ouvrages, que c'est une indignité aux hommes publics de vouloir empêcher les recherches sur leur vie privée, j'avoue que je ne me décide pas sans un certain scrupule, à entamer une matière aussi délicate. Le chef du positivisme ne saurait m'en vouloir cependant de la toucher, avec tous les ménagements convenables; il a lui-même si souvent nommé, dans ses livres, madame Clotilde de Vaux, que je ne puis me dispenser d'en dire quelque chose.

M. Auguste Comte s'est marié, dans sa jeunesse, à une femme avec laquelle il a vécu de longues années. Cette dame était probablement comme sont toutes les femmes: elle avait, sans doute, ses qualités et ses défauts. Quoi qu'il en soit, le

Digitized by Google

salon eut quelques vivacités envers le cabinet, et le cabinet, envers le salon; et comme ces sortes de choses s'enveniment considérablement, quand il y a en présence une femme nerveuse et un homme préoccupé de travaux philosophiques, il s'ensuivit une séparation de fait, séparation qui, je dois le dire, ne déconsidère ni l'un ni l'autre des deux époux: car, à ce qu'on me rapporte, madame Auguste Comte ne parle jamais de son mari qu'avec sympathie et même avec admiration; et M. Comte, de son côté, prend, sur ses modiques ressources, de quoi payer à sa femme, avec la générosité qui distingue son caractère, une suffisante pension.

Voilà donc M. Auguste Comté resté seul.

Par un bonheur qui ne se rencontre pas toujours à l'heure de ces animosités fatales, il trouva des soins pleins d'une filliale tendresse et d'un dévouement à toute épreuve, dans une simple servante, qu'il a popularisée au milieu du petit monde positiviste, en lui décernant des éloges multipliés dans toutes ses préfaces, en l'appelant, par exemple, à maintes reprises, «l'éminente prolétaire Sophie Bliot.»

Mais arrivons maintenant au dénouement tout mystique de cet épisode matrimonial.

Vers 1845, étant séparé de sa femme, M. Auguste Comte rencontra fortuitement, dans sa société, une jeune dame de 30 à 31 ans, appelée Madame de Vaux. Cette dame, éprouvée par un terrible malheur domestique, — la condamnation de son mari à une peine infamante, — possédait, à ce qu'il paraît, de grandes qualités morales. Elle avait un talent littéraire assez distingué, si l'on en juge par une nouvelle, intitulée *Lucie*, publiée par elle dans le feuilleton du *National*, les 20 et 21 juin 1845, et par une pièce de vers que M. Comte a mise au jour dans le premier volume de sa *Politique positive*, sous ce titre: *Les Pensées d'une fleur.*

Les pensées de cette fleur ne manquent pas de grâce poétique. J'extrais quelques vers.

.....

J'ai bien souvent embelli la beauté;
Sur un cœur pur mon pur éclat rayonne:
Le plaisir me tresse en couronne
Et le bonheur m'attache à son côté.

.....

L'amour me dit tous ses secrets;
J'abrite ses douces prières;
J'aide au bonheur de ses mystères;
Je suis la clef des cœurs discrets.

.....

Digitized by Google

Tant de mérites réunis chez madame de Vaux charmèrent M. Comte, en proie depuis plusieurs années aux langueurs de la solitude. Il s'attacha, avec une tendresse infinie, à la jeune femme poète; et telle fut la profondeur des sentiments qu'il éprouva pour elle, que cette affection, à ce qu'il raconte lui-même, le transforma complétement. C'est à dater de cette époque, que l'impassible et algébrique auteur de la *Philosophie positive* conçoit la partie affective de son oeuvre, que le mathématicien introduit l'amour dans ses formules, et que le *système* devient une *religion*. Par suite de cette transformation, la seconde partie de la vie de l'auteur va revêtir un caractère tout nouveau: Clotilde de Vaux a donné un cœur au positivisme.

Mais, avant d'aller plus loin, insistons un peu sur les relations de M. Comte et de sa mystique amante; car la malice naturelle à tous les lecteurs de biographies en a peut-être déjà conçu des soupçons pleins de légèreté. C'est en effet si simple d'aimer comme aime la nature, comme Dieu veut que l'on aime, même chez un fondateur de religion!

M. Comte, prévoyant les objections de la critique, n'a pas manqué, toutes les fois qu'il a eu occasion de nommer Clotilde de Vaux, d'attester la constante et parfaite pureté de leurs rapports mutuels. Voici comme il s'exprime à cet égard, dans la dédicace de la *Politique positive:*

« A la sainte mémoire

« de mon éternelle amie

« madame Clotilde de Vaux (née Marie)

« morte, sous mes yeux, le 5 avril 1846,

« Au commencement de sa trente-deuxième année.

« Oh, nostra vita, ch'è si bella in vista,
« Com perde agevolmente in un mattino
« Quel che'n molt'anni a gran pena s'acquista.

(Petrarca.)

« Reconnaissance, regrets, résignation.

« Paris, le dimanche 4 octobre 1846.

« Noble et tendre victime,

« La constante pureté de notre affection me permet aujourd'hui de publier ce funèbre hommage sans y dissimuler aucu-

Digitized by Google

« nement l'auguste intimité propre à nos dernières semaines. « Notre douloureuse destinée nous a du moins laissé toujours « goûter la pleine conviction que tout loyal examen de notre « conduite mutuelle augmenterait beaucoup nos droits respectifs « à la cordiale vénération des âmes honnêtes. Quand l'humanité « recherchera, dans une scrupuleuse appréciation de ma vie « privée, ces justes garanties morales qu'elle doit surtout exiger « des vrais philosophes, l'ensemble de notre correspondance « suffirait au besoin, pour attester la sainteté continue d'un « lien exceptionnel, également honorable à nos deux cœurs.....

« A toi seule, ma Clotilde, j'ai dû aussi, pendant une an- « née sans pareille, l'expansion tardive, mais décisive, des plus « doux sentiments humains. Une sainteté intime, à la fois « paternelle et fraternelle, compatible avec nos justes convenan- « ces respectives, m'a permis de bien apprécier en toi, parmi « tous les charmes personnels, cette merveilleuse combinaison « de tendresse et de noblesse que peut-être aucune autre ne « réalisa jamais à un tel degré.....

« Si d'abord je déplorai l'inégalité de nos âges, ta supériorité « me rassura bientôt sur une condition qui rendait notre inti- « mité encore plus conforme à sa haute destination.....»

Je lis ailleurs, dans la préface du *Catéchisme positiviste :*

« Depuis que sa réserve invariable avait assez épuré mon « affection pour l'élever au niveau de la sienne, j'aspirais seule- « ment à l'union pleinement avouable qui devait résulter d'une « adoption légale, conforme à l'inégalité de nos âges. Quand je « publirai notre digne correspondance, ma lettre finale constatera « directement ce saint projet, hors duquel nos fatalités respec- « tives nous auraient interdit le repos et le bonheur.»

Par les quelques citations qui précèdent, le lecteur doit déjà se faire une idée de la tendresse incomparable qui, de la part de M. Comte, présida à cet amour platonique. Mais j'ai quelques autres détails à ajouter pour le mieux faire apprécier encore.

Madame de Vaux étant morte en 1846, un an à peine après la formation de ce lien, elle renaquit, en quelque sorte, à l'état d'idéal et de type mystique, dans l'âme de son amant, ou plutôt de son père. Depuis lors, une des grandes préoccupations de M. Comte, a été de la glorifier dans cette nouvelle vie du souvenir, qu'il appelle *subjective*, par opposition à la vie *objective* ou *réelle*. Je ne saurais dire avec quels doux transports il essaie de faire partager son culte pour cette suave idole de sa pensée. Grâce à elle, on sent courir les gracieux filons

Digitized by Google

d'un poëme amoureux, à travers le style opaque dont l'auteur du *Catéchisme* et de la *Politique positive* enveloppe ses systèmes souvent informes et lourds. La préface de la *Politique* et du *Catéchisme* sont particulièrement remplis d'elle. On sent que le vieux savant est heureux et fier de rendre ceux qui le connaissent, et même le public indifférent, participants des émotions juvéniles de son cœur. Dans le *Catéchisme positiviste*, publié en 1852, six ans après la mort de Clotilde, il feint d'initier cette fille de son âme à ses idées et à son culte. Il suppose deux interlocuteurs, *le prêtre* et *la femme:* le prêtre, c'est lui-même; la femme, c'est le type chéri qui domine tous ses travaux intellectuels.

Il n'a point de modestie, on a dû s'en apercevoir déjà. Il n'hésite pas à comparer madame Clotilde de Vaux à Béatrix et à Laure, sans crainte de s'asseoir lui-même au niveau de Pétrarque et de Dante.

« Je ne puis mieux caractériser, dit-il, l'angélique ascendant « qu'elle eut sur moi qu'en combinant deux admirables vers « respectivement destinés à Béatrice et à Laure:

Quella che'm paradisa la mia mente
Ogni basso pensier dal cor m'avulse.

« *Celle qui a enivré mon âme des joies du ciel a arraché « de mon cœur tout penser infime.*»

Ailleurs, il veut associer le monde positiviste à son culte:

« J'ose espérer, dit-il, que pour témoigner ma juste gratitude, « la digne assistance des âmes d'élite suppléera bientôt à la « profonde insuffisance que je sens au milieu de mes meilleures « effusions quotidiennes, comme Dante envers sa suave patronne:

Non è l'affezion mia tanto profonda
Che basti a rendet voi grazia per grazia.

Dans un autre endroit, il appelle tout simplement madame Clotilde de Vaux « la nouvelle Béatrice » et, avec une naïveté d'orgueil dont je connais peu d'exemples, il semble déclarer en plusieurs endroits, que l'humanité future devra dire *la Clotilde de Vaux d'Auguste Comte*, exactement comme on dit *la Béatrix de Dante* et *la Laure de Pétrarque.*

Je lis, par exemple, dans le *Catéchisme:*

« Sa réaction finale (il veut dire, dans son style si bizarre,

Digitized by Google

« la part qu'elle eut à l'introduction du sentiment dans la raison « positiviste) doit donc faire respecter et même partager mon « culte intime envers l'ange incomparable d'où procèdent à la « fois mes inspirations principales et leur meilleure exposition. « Après de tels services, ma sainte interlocutrice devra bientôt « être chère à toutes les âmes vraiment régénérées. Désormais « inséparable de la mienne, *sa propre glorification constitûra « ma plus précieuse récompense.*»

S'il m'est permis de dire ici ma pensée, Dante et Pétrarque, plus chauds en amour, étaient moins vaniteux. Je n'aime point voir donner ainsi des ordres à la postérité, et je suis choqué, dans un poème de tendresse, de trouver les sèches et raides préoccupations de l'orgueil.

J'aurai achevé cette épisode, ou plutôt, comme dit notre philosophe, en un langage où suinte la vénération qu'il a pour sa propre personne, *ce précieux épisode*, en disant que M. Comte a voulu être représenté dans un tableau avec sa « sainte compagne.» Ce tableau, peint par l'éminent statuaire Antoine Etex, a été reproduit par la gravure. On y voit un groupe de quatre personnes: M. Auguste Comte assis et, à son côté, ses trois anges gardiens, comme il les appelle, dont deux vivent de la vie *subjective*, c'est-à-dire de l'existence du souvenir: ce sont la mère du révélateur et madame Clotilde de Vaux; et dont le troisième, encore en vie *objective*, c'est-à-dire réelle et actuelle, est « l'éminente prolétaire » qui donne des soins dévoués à M. Comte, rue Monsieur-le-Prince, n° 10, — Sophie Bliot.

Sans entamer la matière des prochains chapitres, la matière de la doctrine, et pour compléter ce qui concerne madame de Vaux, comme pour donner tout de suite une idée d'ensemble de l'homme étrange que nous étudions, expliquons dès maintenant sa théorie des anges gardiens.

M. Comte n'admettant pas l'âme ni, conséquemment, ce qu'on a appelé jusqu'ici l'existence future, propose, comme récompense ultérieure aux vies pures, justes et élevées, l'incorporation au Grand-Être, qui est la portion de l'Humanité digne d'être honorée dans nos souvenirs. C'est ce qu'il appelle la vie *subjective*, c'est-à-dire la vie dans la pensée des sujets actuellement vivants et pensants. Entrées dans la vie subjective, les personnes qui nous ont été chères peuvent devenir pour nous l'objet d'un véritable culte d'adoration, auquel il nous

Digitized by Google

est loisible d'associer aussi quelques « dignes types » encore vivant de la vie *objective*. Ces êtres adorés deviennent ainsi des *anges gardiens*. Voilà en quelle sorte M. Comte a pour *anges gardiens subjectifs* madame Comte, sa mère, et madame Clotilde de Vaux, son épouse mystique, et pour *ange gardien objectif*, son excellente domestique Sophie Bliot.

M. Comte, depuis l'organisation définitive de sa société positiviste en église *pratiquante*, rend à ses anges gardiens un culte véritable, un culte de latrie, comme s'exprime l'ancienne langue théologique. Il va vénérer, chaque semaine, le saint tombeau de madame de Vaux. Il lui adresse, ainsi qu'à sa mère et à sa fidèle domestique, de *vraies prières*, auxquelles ne manque même pas, comme on le verra plus bas, l'équivalent du signe de croix. Je cite:

« Le culte de ma digne compagne a seul ranimé celui de ma « digne mère. La vénérable image de Rosalie Boyer s'est de « plus en plus combinée avec l'aimable présence de Clotilde « de Vaux, d'abord dans ma visite hebdomadaire à la tombe « chérie, et ensuite pendant mes prières quotidiennes. Ces deux « anges si concordans qui présidèrent aux deux phases de mon « initiation morale, seront, j'espère, à jamais réunis *par la « reconnaissance de l'humanité* envers l'ensemble de mes servi- « ces. Leur commune adoration indique l'heureuse tendance « de mon culte..... »

Un peu plus bas, voici ce qui est dit de la domestique dévouée:

« Cette double garde subjective se trouve complétée par la « sainte influence objective que mon cœur reçoit journellement « de l'éminente prolétaire qui daigna se vouer à mon service « matériel, sans soupçonner qu'elle m'offrirait aussi un admirable « type moral. Son heureuse impuissance de lire fait même « ressortir, non seulement sa supériorité affective, mais encore « la rectitude et la pénétration de son esprit, qui a spontané- « ment utilisé toutes les leçons d'une sage expérience féminine. « Une telle providence ranime à son insu, l'impulsion morale « de mes deux autres anges par le doux spectacle permanent « de notre état normal, l'activité et l'intelligence librement « subordonnées au sentiment. Si l'adoption légale était moins « entravée, dix années d'une appréciation décisive me permet- « traient de proclamer Sophie Bliot comme la fille de mon choix. « Quoique cette satisfaction me soit interdite, tout les bons « esprits unis à des cœurs honnêtes m'en accorderont l'équi- « valent moral, et *la postérité* sanctionnera ma juste recon- « naissance..... »

Digitized by Google

Encore un ordre à la postérité! Vous êtes donc bien sûr d'elle?

Ailleurs, il est plus particulièrement question de l'adoration de l'épouse mystique:

« Dans chacune de mes trois prières quotidiennes, cette double « adoration (celle de Clotilde de Vaux et de l'ensemble de l'Hu- « manité) résume tous mes vœux d'intime perfectionnement, par « l'admirable souhait où le plus sublime des mystiques préparait « à sa manière la divise positiviste (*vivre pour autrui*):

« Amem te plus quam me, nec me nisi propter te. »

CHAPITRE II.

Le Positivisme de M. Auguste Comte.

L'HOMME (SUITE ET FIN.)

☆

Le lecteur comprend parfaitement, je pense, comment, à partir de ses relations avec madame Clotilde de Vaux, M. Auguste Comte introduisit l'élément sentimental dans sa philosophie, et comment cette union du raisonnement et de la sentimentalité aboutit à la conception de tout un système religieux, ou pour mieux dire d'une Religion, suivant toute l'étendue de ce mot.

Un fondateur de religion, tant médiocre soit-il, trouve toujours des disciples, et M. Comte, homme supérieur, devait en trouver un certain nombre et, parmi eux, de très distingués. Dès sa période purement scientifique, M. Auguste Comte avait su réunir autour de lui plusieurs hommes sympathiques à ses idées. Jeune encore, il fut choisi pour maître dans la philosophie par un vieux révolutionnaire ami de Carnot, Charles Bonnin.

Mais ce fut surtout à dater de 1842 ou 1843, que s'organisa autour de lui un véritable *discipulat*. C'est vers cette

Digitized by Google

époque, que se joignit à son oeuvre, en qualité de disciple, un homme presque de son âge, aussi remarquable par sa rare modestie que par ses talents et son érudition hors ligne, M. Littré, membre de l'Institut.

M. Littré, qui a contribué plus que personne à faire connaître le positivisme en France par les belles études qu'il en a faites dans le *National*, études qui ont été publiées depuis sous ce titre: *Conservation, révolution et positivisme*, M. Littré, dis-je, s'est séparé de son maître vers 1850, depuis que celui-ci a donné au positivisme les allures d'une secte illuminée. Mais il a conservé pour lui de profonds sentiments d'estime et d'admiration. Chose remarquable, et que je dois mentionner à l'avantage d'un homme dont le caractère ne manque pas de taches, et dont le génie se dissimule sous bien des obscurités et des épaisseurs: j'ai souvent ouï dire que personne ne loue M. Comte, au point de vue des qualités du cœur, comme sa femme, qui ne demeure plus avec lui; et, pour moi, j'ai entendu louer sa supériorité, jusqu'à l'exagération, par M. Littré, qui a quitté son église. Ce détail me frappe singulièrement. Quand, le long de ces études, j'étais fatigué et irrité de l'incroyable vanité de mon auteur, de ses injustes mépris pour des hommes de mérite, de toutes les aspérités de sa nature anguleuse, la pensée de l'inaltérable affection qu'à pour lui madame Comte, adoucissait mon jugement de sa personne; puis, si, à la vue des excentricités intolérables de sa pensée, j'étais parfois tenté de le trouver plus bizarre que puissant d'intelligence, je me rappelais ce que M. Littré m'a dit plusieurs fois: «c'est, croyez-le, un esprit d'une force étonnante, et, quant à moi, je lui dois tout ce que je suis»; et, à ces réflections, je l'avoue, les choses m'apparaissaient sous un nouvel aspect; si bien qu'en somme, quelque critique que j'aie faite jusqu'ici, et que je fasse encore par la suite, du chef de la religion positiviste, retenez ce que je vais vous déclarer, ami lecteur: j'honore et j'aime, au fond, cet homme, qui souvent me choque et me crispe, et, en fin de compte, il faudra toujours être, plus ou moins, à son sujet, du même avis que madame Comte et M. Émile Littré.

Le beau temps de M. Comte, au point de vue du concours des disciples, ce furent les années qui suivirent 1848. La société positiviste s'organisa alors complétement. Diverses publications: la *Politique positive*, le *Catéchisme positiviste*, etc., furent faites aux frais de quelques généreux adhérents.

En même temps, M. Auguste Comte, dans des cours publics faits au Palais-Royal, développait ses doctrines, et s'attirait

Digitized by Google

quelques sympathies populaires. Ses discours, trop longs, trop verbeux, avaient cependant une énergie qui allait aux ouvriers rangés autour de sa chaire improvisée. Son ton magistral pouvait déplaire aux hommes cultivés, mais la simplicité du prolétaire s'arrange assez des allures sentencieuses. Je me souviens avoir entendu un ouvrier qui, vers février 1849, disait, dans une réunion à laquelle j'assistais: «c'est une indignité, que les journaux ne parlent pas du cours de philosophie que M. Comte fait au peuple, dans le Palais-National; *c'est une des choses les plus sérieuses de la Révolution.*» Je fus très frappé de cette parole, mais sans en tirer aucune conséquence contre les journalistes: je ne savais pas alors jusqu'à quel point les écrivains des papiers publics sont peu zélés pour la vérité qui ne rapporte rien, et peu sympathiques au mérite qui ne sait pas cabaler.

L'oeuvre de la société positiviste, à la suite de la révolution de février, quoique restée assez obscure, n'en mérite pas moins d'être mentionnée. Malgré ses réticences conservatrices et ses sympathies illibérales, M. Comte se laissa aller, comme tout le monde, à l'élan de l'époque. En même temps qu'il publiait son *Calendrier positiviste*, destiné, comme on le verra, à remplacer la litanie des saints de nos almanachs, si peu cultivés actuellement, il mettait au jour, en août 1841, le *rapport de la société positiviste sur la nature et le plan du nouveau gouvernement révolutionnaire de la République française.* Dans ce travail, on proposait ouvertement LA DICTATURE DE PARIS: je laisse à deviner les conséquences d'une opinion aussi hardie.

Les disciples du positivisme développèrent, dans cette période, une singulière activité. Outre plusieurs jeunes littérateurs de mérite, des ouvriers intelligents et des médecins s'étaient réunis à M. Comte. Les médecins publièrent un travail intéressant qui portait pour titre: *Rapport à la société positiviste par la commission chargée d'examiner la nature et le plan de l'école positive, destinée surtout à régénérer les médecins.* Les ouvriers inspirèrent le *Rapport à la société positiviste, par la commission chargée d'examiner la question du travail.* Parmi les ouvriers d'intelligence qui embrassèrent alors le positivisme, je citerai M. Magnin, dont M. Comte s'est plu à faire souvent l'éloge dans ses préfaces, et dont il dit, par exemple, dans la préface du premier volume de la *Politique:* «un éminent «ouvrier menuisier, M. Magnin, que je n'hésite point à signaler «au prolétariat occidental comme offrant aujourd'hui, par le «cœur et l'esprit, comme par le caractère, *le meilleur modèle «du véritable homme d'État.*»

Digitized by Google

Ce fut au milieu de ces occupations, que la société positiviste traversa les années de la République, attirant de temps en temps à elle de nouveaux membres, notamment l'artiste que j'ai déjà nommé, M. Etex, dont la nature élevée et enthousiaste cherche incessamment l'idéal et les objets d'activité, et qui, en ces derniers temps, a cru trouver un repos définitif d'esprit et de cœur dans les théories et les effusions du culte de l'Humanité.

Maintenant que l'on connait bien M. Comte, sa situation et son entourage, je demande la permission de raconter, en peu de mots, mes rapports avec le monde positiviste; je crois que ces sortes de confidences ne sont pas inutiles, pour donner quelque vie à mes tableaux: le lecteur peut être bien persuadé que, si je me mets ainsi en scène, ce n'est pas pour m'y pavaner avec les préoccupations d'un ridicule amour-propre, mais uniquement pour lui rendre ces études d'une lecture moins lourde et moins fatiguante.

C'était en novembre ou décembre 1852. Puisque la mode est aux confessions, je ferai confession à mon lecteur que j'étais alors fort triste, pour diverses raisons qui n'étaient pas absolument étrangères à la politique. L'une des causes de mon chagrin était aussi, je dois l'avouer, le triomphe insolent du Fréroveuillotisme. Dans ma tristesse, je m'étais réfugié au chaste sein de la philosophie qui, même pour les petits et les obscurs, ne manque pas de quelques consolations. Après deux ou trois années de frottement au monde si peu idéal du journalisme, je rentrais, avec une mélancolie voluptueuse, dans cette vie toute de pensée, de spéculation rationnel, dont le hasard et les nécessités de la vie m'avaient momentanément éloigné.

Chemin faisant dans le domaine de la philosophie, je songeais, un jour, combien il est regrettable de trouver si peu de cohésion dans les efforts partiels que fait la pensée indépendante en ce siècle, pour ruiner l'esprit du passé. Je me représentais le tableau, bien différent, de l'unanimité avec laquelle nos pères les encyclopédistes travaillaient, il y a cent ans. Bref, j'en vins à sentir, plus vivement que jamais, l'importance qu'il y a pour les penseurs, de se voir, de s'entendre, de se concerter, afin de marcher vers un but commun, qui est la destruction pacifique des idées superstitieuses, et l'établissement d'un humanisme ou rationalisme sagement construits, à l'aide des adhésions spontanées de la liberté. Je n'ai jamais été, en effet, et je ne serai

Digitized by Google

jamais, je pense, de ceux auxquels un scepticisme désolant de sécheresse a inspiré l'idée d'aimer la liberté pour elle-même, sans vouloir s'en servir, dans les limites du droit, pour la glorification de leurs sentiments et pour le triomphe légitime de leurs croyances. La doctrine de *la liberté pour la liberté* est, à mon sens, aussi vaine que la doctrine de *l'art pour l'art.*

J'étais donc dans des dispositions *secticistes* très prononcées, combinant sans cesse des systèmes d'alliance et d'association, en vue d'opposer une barrière aux envahissements du moyen-âge, dont l'esprit devenait chaque jour plus menaçant; et ceux de mes amis que je fais parfois participants de mes idées et de mes projets, peuvent se souvenir encore de la lutte acharnée que je soutins alors contre leur prudence, quand je traduisais tout mon plan d'attaque, ou plutôt de défense, par ce mot caractéristique: *union des débaptiseurs.* Mon Dieu, oui! que les esprits timides en prennent leur parti, c'est là qu'en est le XIXe siècle: les hérésies ayant fait leur temps, l'*anabaptisme* fera place à l'*abaptisme* et au *débaptisme;* ceux qui ont vingt ans aujourd'hui verront l'accomplissement de cette prédiction, que j'écris de la hauteur de Montmartre, le jeudi 1er février 1855, jour consacré à saint Ignace, non pas le jésuite, mais le martyr.

Ce fut au milieu de ces préoccupations que j'allai, un jour, faire visite à mon honorable ami, M. Étex le statuaire, rue de l'Ouest, vers le Luxembourg. Je le trouvai fort occupé: il faisait, me dit-il, le portrait de M. Auguste Comte, et il avait l'air de vouloir me recevoir en courant.

Le nom de M. Auguste Comte m'était assez sympathique, à cause de la *Philosophie positive* que j'avais lue dès 1849. Je savais qu'il y avait quelque chose sous ce nom, quelque chose qui répondait à mes sentiments d'alors.

— Tiens, dis-je à Étex, vous connaissez Sa Sainteté le Pape Auguste Comte?

— Mais parfaitement; vous ne savez donc pas que je suis positiviste?

— Ah bah!

— Oui, oui; je suis un fidèle de la rue Monsieur-le-Prince, et je vous assure que je n'ai jamais été plus heureux ni meilleur, sous tous les rapports, que depuis mon entrée dans cette société.

— Tiens! si vous me faisiez voir le portrait du maître?

— Mais M. Comte est là-haut; il pose en ce moment.

— Tant mieux. Trouvez-vous quelque inconvénient à me présenter à lui?

Digitized by Google

— Aucun. Je vais vous annoncer.

J'entrai dans l'atelier d'Étex.

M. Auguste Comte était là.

C'est un petit vieillard maigre, à la tête plutôt allongée que grosse, où les protubérances antérieures dominent visiblement le cervelet. La figure est placide et douce, quoique légèrement impérieuse. Les yeux ont quelque chose de singulier; ils vous regardent à la hauteur des cheveux. Ceci me rappelle que, dans le temps où je pratiquais, avec mon ami Armand de Laporte, le fétichisme de ce qu'on appelle les *grands hommes vivants*, je fis un pèlerinage chez Châteaubriand en train de mourir (c'était le 2 janvier 1847), et qu'il me frappa par le vague de son regard, qui était toujours fixé à un pied au-dessus de la tête de son interlocuteur.

— Monsieur, dis-je à M. Comte, j'ai du bonheur à saluer en vous celui que je considère, à certains égards, comme le maître de la philosophie contemporaine.

— Tout ce que je sais, monsieur, c'est que le maître de la philosophie moderne, c'est Descartes.

Après cette introduction, nous causâmes environ une heure, pendant qu'Étex retouchait quelques nuances sur son tableau. Je n'ai pas souvenir que M. Comte m'ait rien dit de très saillant dans cette première entrevue, si ce n'est que les personnes *nées catholiques* ont plus de prédisposition à devenir *positivistes* que celles qui sont nées dans le *protestantisme*. Je fus étonné et même froissé de cette partialité en faveur d'une église évidemment plus rétrograde que sa rivale. Je ne savais pas encore que le premier dogme de l'église positiviste, c'est la *vénération*, autrement dit l'abdication de soi-même; et, en effet, cela se voit et se pratique bien plus à Rome qu'à New-York: de là la sympathie du chef du positivisme pour le système d'Hildebrand, et sa haine violente contre le système de Luther.

A notre sortie de chez Étex, il se passa un petit incident que je n'hésite pas à appeler UN MIRACLE: ce mot a été souvent plus mal employé.

Nous visitions, M. Comte, Étex et moi, la galerie où le statuaire a réuni les bustes en plâtre de la plupart des célèbres contemporains. M. Comte m'avait fait remarquer, entre autres, la grosseur incroyable de la partie postérieure du crâne ou du cervelet, chez Pierre Leroux, lorsque tout-à-coup, en me retournant, je ne vis plus mon interlocuteur.

— Où est M. Comte? dis-je à Étex.

— Tiens, où est-il donc?

Digitized by Google

Nous le cherchâmes partout: impossible de le trouver; dans la rue de l'Ouest, qui est toute droite, et où il n'y a pas moyen de se dissimuler, rien; dans la grande avenue du jardin du Luxembourg, rien. Nous étions stupéfaits.

Je livre cette aventure aux apologistes futurs du positivisme. Elle a des témoins; parmi ces témoins, il en est un plutôt sévère que bienveillant, c'est moi; on pourrait vraiment tirer de la chose un assez bon parti pour dire que M. Comte disparut surnaturellement: *et ex medio eorum ibat.*

Il me vient en ce moment une lumineuse idée: — Si le diable avait emporté M. Auguste Comte, de la rue de l'Ouest à la rue Monsieur-le-Prince, n. 10? Qu'en pensent Nonotte-Maynard et Berbiguier-Mirville? C'est, comme parle Diderot, une belle machine que le diable. Pour moi, je suis d'avis que si Belzebuth doit jouer des tours à quelqu'un, c'est a un positiviste comme M. Comte, et à un débaptiseur tel que moi. Ce vieux gueux de Satan! ce ne sont pas ceux-là qu'il choisit pour exécuter ses vilains tours: il aime bien mieux avoir affaire, dans le presbytère de Cideville, aux bedeaux, aux sonneurs de cloche, aux récureurs de bénitiers, aux balayeuses d'église et aux enfants de chœur. Il est bien plus facile, en effet, de faire des miracles avec ce petit monde-là qu'avec des idéologues et des encyclopédistes.

Laissons-là la plaisanterie; je demande même pardon de m'être laissé aller un moment à mon naturel en un sujet réellement sérieux, et à propos d'un personnage aussi grave.

A la suite de ma visite chez Étex, je résolus d'étudier le positivisme, et d'examiner si je ne pourrais pas devenir membre d'une secte qui me semblait répondre à mes préoccupations de lutte pratique. Je lus le *Catéchisme positiviste* qui venait de paraître, et, malgré mon antipathie vigoureuse pour beaucoup des idées qui y étaient développées, je songeai, qu'en définitive, le fond de la doctrine était bon, et que, peut-être, les choses auxquelles j'attachais de l'importance n'étaient que secondaires. Bref, je résolus de revoir M. Auguste Comte et de sonder complétement le terrain. Je retournai chez Étex, pour le prier de me ménager une entrevue avec son maître en religion. Dans l'atelier, je trouvai deux positivistes. La conversation tomba sur M. Comte et sur le *Catéchisme* que je venais de lire. Ainsi qu'il est dans mes habitudes, je parlai très librement, absolument comme je sentais, sans songer à me faire approuver et sans crainte d'être blâmé. Je trouvais de belles choses dans cet ouvrage; j'en trouvais qui me choquaient singulièrement: je louai les unes et je critiquai les autres avec une égale indépendance. Il paraîtrait qu'entre autres, je dis que

Digitized by Google

« si l'on réunissait ensemble toutes les idées extraordinaires et insolites du livre, on en pourrait faire un article de journal qui ébourifferait les bons français, et qui leur produirait l'effet d'une collection de paradoxes.»

Les positivistes m'avaient peu contredit; mais je m'étais aperçu qu'ils ne m'approuvaient pas. Sans m'en préoccuper davantage, je devinai qu'il en était un peu des disciples de M. Auguste Comte, comme des jeunes gens de l'école phalanstérienne, que j'avais vus, en 1849, parler de Fourier avec tremblement, comme les petits abbés parlent du pape. Ce fut pour moi un trait nouveau de cette vénération hébétée, qui exclut le jugement, et qui faisait dire un jour à Victor Hennequin, en ma présence, avec une courbure d'échine, des tours de cou et des clignements d'yeux tout ecclésiastiques: « Ces malheureux économistes! ils veulent faire quelque chose en dehors de Fourier!»

J'étais sans doute un malheureux, moi aussi, pour les disciples positivistes, d'avoir conservé ma liberté d'appréciation en lisant un livre du maître; j'avais commis un crime de *lèse-vénération*, crime qui m'est familier, je dois le dire. Je ne vénère, en effet, que ce que je sais être vraiment vénérable, et alors je vénère bien; mais pour les vénérations *à priori*, pour les vénérations qui excluent la sincérité, le libre mouvement de l'intelligence, l'épanouissement spontané, et gai, et délié, de l'intelligence, pour les vénérations à la manière des petits abbés et des Victor Hennequin, le diable ne m'y ferait pas mordre: le *parler ce que je sens*, *fari quæ sentio*, me paraît être le plus précieux apanage de ma virilité, celui que ne m'enleveraient ni la pauvreté, ni l'exil, ni la persécution, ni le Ciel, ni l'Enfer, et que je ne pourrais perdre que le jour où la fatalité me frapperait de folie, ou bien le jour où la faiblesse humaine, éternellement peccable, m'inclinerait à la lâcheté et à l'abjection.

Je poursuis: on va voir que les disciples positivistes étaient des familiers de la sainte inquisition.

Le jour de mon entrevue avait été fixé par Étex. Je me rendis, avec l'aimable et enthousiaste artiste, rue Monsieur-le-Prince, n° 10: c'est là qu'est le siége de l'Église.

Nous fûmes introduit par cette brave fille, vraiment honorable en son humble condition, dont j'ai déjà parlé à plusieurs reprises, la bonne Sophie Bliot. Ce n'est pas une beauté, bien s'en faut: elle tire un peu sur l'âge et elle a les yeux d'un aspect maladif. De plus, elle est mariée et mère de famille.

Ayant traversé plusieurs pièces, nous arrivâmes à un vaste

Digitized by Google

salon où était assis, au coin du feu, M. Auguste Comte. Il avait une robe de chambre commune, fort proprement arrangée sur ses vêtements noirs.

Après les salutations, M. Comte me dit:

— Avant d'aller plus loin, Monsieur, je dois vous faire une question. Vous avez dit l'autre jour, dans l'atelier de M. Étex, qu'il y aurait de quoi faire un article de journal avec les paradoxes de notre catéchisme.

— Ah! c'est bien possible, Monsieur; car, sauf la forme, j'avais et j'ai encore une idée qui approche de cela.

— Mais, Monsieur, on ne parle pas ainsi de choses.....

Je songeai involontairement à l'Écriture sainte, dont saint Augustin dit qu'il en faut porter les sacrées paroles dans son esprit avec un saint effroi, comme on porte la sacrée Eucharistie dans son cœur. Je repris:

— Vous avez peut-être raison, Monsieur. J'ai lu, du reste, très rapidement, le *Catéchisme positiviste*, et je regretterais d'en porter un jugement précipité, si ce jugement m'était demandé d'une manière sérieuse.

— En combien de temps avez-vous lu le catéchisme?

— En une nuit, Monsieur.

— En une nuit!

— Oui, Monsieur.

— Cela ne montre pas précisément un grand respect pour...

Je songeai encore à l'Écriture sainte et à la sacrée Eucharistie. Je trouvais déjà, il faut le dire, le chef du positivisme bien interrogateur, et quelque chose commençait à me dire que je n'étais guère fait pour une religion où c'est manquer de respect à un auteur, que de lire son livre la nuit, et surtout (je me remémorais la scène de l'atelier d'Étex) où les disciples sont rapporteurs comme des séminaristes.

Je ne reproduirai pas en détail la conversation qui s'engagea, à la suite de ces petites explications catécuméniques, entre M. Comte et moi, et qui dura plus de deux heures. L'éminent philosophe se montra, à plusieurs égards, sous un jour très favorable, et tel que je devais m'attendre à le trouver. Sous d'autres rapports, je fus choqué et même affligé de ses paroles. Il me parla du noble Czar avec éloge (nous n'étions pas encore en guerre avec la Russie), et me montra sur sa table un pli à son adresse. Par un amour-propre que je ne m'explique pas chez un grand esprit, il refusa de voir une concordance entre sa *Théorie sur l'exclusion de la recherche des causes*, et cette définition de la philosophie de Kant, que je me rappelais

Digitized by Google

avoir lue dans la *Théorie du ciel*, et que je lui citai: «la philosophie est la science des limites de l'esprit «humain.» Il jugea avec une sévérité outrée les hommes politiques de 1848, et il me répéta toutes les odieuses calomnies, même les plus vulgaires, dont ils ont été l'objet. Il employa même des termes outrageants, à l'égard d'un exilé que j'estime et que j'aime. En un mot, cette conférence philosophique me signala chez lui, outre la raideur du chef d'école, outre la morgue du maître habitué à dominer ses disciples, une nature extrêmement antipathique à ce qu'on est convenu de désigner par ces mots: la Démocratie et la Révolution.

Il est une opinion sur laquelle M. Comte revint à plusieurs reprises, et à laquelle je semblais particulièrement intéressé; mais ce n'est pas elle, bien certainement, qui aurait pu m'indisposer: M. Comte a horreur du journalisme et des journalistes, «ces gens, dit-il quelque part, qui tranchent dans la sociologie et qui ne savent pas l'arithmétique.» Tout ce qu'il me déblatéra, c'est le mot, contre les gens de presse, je ne saurais le redire; il mit à ses diatribes contre eux, une verve méchante qui entraîna l'assistance toute entière. Je ne dis pas que M. Comte n'eût quelque raison de parler ainsi: toutefois, on m'avouera que ce n'était guère aimable à sa Sainteté de maltraiter ainsi, devant moi, un métier qui était le mien.

Cette soirée, tout bien pesé, me dissuada de poursuivre mes desseins secrets relativement au positivisme. Je n'abandonnai cependant pas le projet que j'avais formé d'en étudier les doctrines. Pendant l'été qui suivit, je lus la *Politique positive* et deux volumes de *la Philosophie*, puis je relus le *Catéchisme*, mais, cette fois, ce ne fut plus la nuit.

Ces lectures, tout en me démontrant, d'une façon péremptoire, que je ne pourrais pas devenir membre d'une église où la soumission d'esprit est le dogme fondamental, m'inspirèrent, je le déclare, une réelle admiration pour le génie de son chef; et, malgré les graves défauts de son essai de culte humanitaire, malgré ce que j'oserai appeler ses enfantillages comme chef de secte, je sentis que cet homme, posant l'Humanité en face d'un théologisme discrédité, est un homme puissant, et que cette petite société obscure, où l'on s'efforce de construire un édifice de raison, à la place du monument souillé et vermoulu des superstitions antiques, est une chose considérable, très considérable, qui, soit par elle-même, soit par ce qui sortira d'elle, aura nécessairement sa date dans l'histoire. Ce fut dans ces sentiments de sympathie, en quelque sorte forcée, en dépit de mes justes préventions contre des idées de détail, que je croyais,

Digitized by Google

et que je croirai toujours, fausses et dangereuses, que j'écrivis à M. Comte une lettre, dont je n'ai pas conservé copie, ayant horreur de recopier ce que j'ai tracé une fois, mais qui se résumait à ceci :

« Monsieur,

« Si vous vous rappelez avoir reçu ma visite, vous devez vous rappeler aussi que ma nature d'esprit ne va point à la vôtre.

« Quant à moi, je vous dirai franchement que quelques unes de vos opinions me choquent et m'irritent au-delà du possible. Souvent, en effet, vous donnez la main à ce que je hais, et vous insultez ce que j'aime.

« Toutefois, d'après une lecture nouvelle de vos livres, je trouve qu'en résumé, votre œuvre est grande et forte. Je n'hésite point à saluer de loin les coopérateurs de votre entreprise; et si jamais, soit au point de vue de la publicité, soit autrement, je pouvais vous être utile ou agréable, je suis entièrement à vous.»

Telle était ma lettre en son sens général.

Je reçus la réponse suivante, qui, par son style, par ses allures systématiques, est bien propre à achever dans l'imagination du lecteur le portrait que je viens de lui tracer :

A. M. ERDAN, à Paris.

Paris, le jeudi 20 Bichat 65 (22 décembre 1853).

« Monsieur,

« Le rude accueil que je vous fis l'hiver dernier doit, à mes yeux, augmenter le prix des bons sentimens indiqués par votre lettre d'avant hier. Mais je ne puis mieux reconnaître votre noble démarche qu'en poursuivant, sous une forme plus douce, la consciencieuse tentative que je fis alors pour vous retirer d'une mauvaise voie. Les dispositions morales que vous me manifestez ainsi se combinent avec l'aptitude intellectuelle que j'avais déjà remarquée en vous pour me faire profondément regretter de vous voir, à votre âge, irrévocablement engagé dans une carrière de malveillance et de frivolité, qui n'a plus d'avenir sérieux.

« Complément naturel du régime parlementaire, envers lequel

Digitized by Google

il remplit l'office d'une sorte de pouvoir spirituel, le journalisme doit, en France, essentiellement s'éteindre avec lui. Sa décadence, fort sensible déjà, deviendra plus rapide quand la presse sera pleinement libre. Alors les affiches fourniront un moyen plus normal, plus puissant, plus populaire que les journaux, pour parler convenablement au Public sur les incidents actuels, sans s'astreindre à la déplorable nécessité de donner chaque jour la même étendue à cette communication, quelle qu'en soit l'opportunité. Vous êtes assez jeune pour voir la désuétude totale de ce pouvoir éphémère, qui, ne pouvant guère être que perturbateur, perdra tout crédit aussitôt que le mouvement de construction propre à notre siècle aura prévalu sur le négativisme arriéré du siècle précédent. Laissez donc cette carrière à ceux que leur âge empêche d'en adopter d'autres, et préparez-vous à seconder, selon vos forces, la noble tendance qui doit dominer, au lieu d'entraver l'avenir en maudissant le passé. Je crois apercevoir en vous un esprit qui ne saurait se contenter du scepticisme, et même un cœur aspirant à sortir du triste état des révoltés. Si donc la plupart des révolutionnaires actuels doivent mourir en maudissant un siècle qui les repousse, soyez du petit nombre de ceux que la postérité félicitera de s'être ralliés aux vrais régénérateurs en abandonnant des doctrines dont l'épuisement ne laisse subsister que des principes autant ignobles qu'absurdes.

« Pour quitter réellement cette voie de perdition, vous avez à remplir une condition non moins difficile qu'indispensable, mais qui ne me semble pas au-dessus de votre élévation morale et mentale. Il faut refaire essentiellement votre éducation théorique, en la fondant désormais sur des études scientifiques, graduellement étendues à toute la hiérarchie abstraite. Le public se lassera bientôt du gouvernement spirituel des docteurs qui tranchent en sociologie sans même savoir l'arithmétique, et dont les prétentions sont destinées à devenir la pâture du *Charivari*. Ayez donc le courage de reconnaître votre incompétence actuelle envers les questions sociales, et rendez-vous digne de les traiter en accomplissant loyalement les préparations de doctrine et de méthode, qu'exige évidemment leur noble nature. Si vous savez, à cet égard, devancer les justes exigences de la raison publique, vous préserverez votre maturité d'une vaine et pénible protestation contre l'irrésistible tendance de votre siècle. J'ai déjà donné le même conseil à des hommes plus âgés que vous, qui pourtant sont parvenus à les suivre convenablement. Quoique les habitudes résultées de votre malheureuse profession doivent vous le rendre plus difficile à goûter, les demi lumières

Digitized by Google

que vous avez commencé d'acquérir sur le vrai caractère du dix-neuvième siècle pourront vous en manifester davantage la nécessité croissante.

« Tout jeune homme qui se sent doué de quelque intelligence commence aujourd'hui par s'attribuer une vocation théorique, faute d'avoir assez mesuré sa propre aptitude envers les conditions normales d'une destination qui doit toujours rester exceptionnelle. Cette illusion est entretenue par le dégoût qu'inspire d'abord la régularité nécessaire du travail pratique, comparée à l'attrayante liberté qu'exige l'élaboration spéculative. Il est donc très difficile de savoir, avant une suffisante expérience, si l'on est vraiment digne de cet éminent office. Cependant, je crois, en ce qui vous concerne, que vos aspirations théoriques ne sont pas dépourvues d'un vrai fondement, malgré le vague et la présomption entretenues par votre métier actuel. Un secret instinct vous indique confusément l'avénement social d'un nouveau sacerdoce comme le principal besoin de notre situation, qui ne comporte aucune autre issue pour la crise révolutionnaire, dont la périlleuse présidence est dévolue à la France par l'ensemble de l'évolution humaine. En conservant la noble ambition d'appartenir à cette corporation régénératrice, il vous reste à sentir qu'elle exige une religion démontrable, émanée d'une philosophie fondée sur la science. Si, quand vous aurez assez rempli ces conditions, votre force cérébrale ne se trouve point au niveau du sacerdoce proprement dit, elle vous permettra toujours une carrière utile et même glorieuse pour le digne exercice du simple apostolat.

« Salut et fraternité.

« Auguste Comte,

« 10, rue Monsieur-le-Prince. »

Tel est M. Auguste Comte: c'est, à mes yeux, un homme de très grande valeur, qui, ayant un sentiment excessif de sa force intellectuelle, se donne le ridicule de jouer délibérément le rôle d'une sorte de pape.

On m'a rapporté, dans le temps, qu'une fois, après avoir lu à l'assemblée de ses disciples une lettre, qui lui était adressée, il dit avec solennité: « Voici maintenant, Messieurs, le texte du BREF que je viens d'envoyer à ce correspondant »; et les disciples d'applaudir.

Mauvais disciples, que ces applaudisseurs: moi, qui juge M. Comte en toute liberté, et même avec une certaine sévé-

Digitized by Google

rité, je lui serai peut-être plus utile que tous ses dévots présents, passés et futurs. Seulement, comme je serai trop vrai et trop sincère, après avoir reçu un *bref de conseil*, je ne recevrai point de *bref de félicitation*. Tout au contraire, je pourrais bien être excommunié au Vatican de la rue Monsieur-le-Prince. Mais, ce qui me fait envisager de sang-froid une semblable perspective, c'est que je suis un peu comme la République et comme Napoléon : je n'ai pas précisément très grand'peur de ces canons-là !

CHAPITRE III.

Le Positivisme de M. Auguste Comte.

LES DOCTRINES PHILOSOPHIQUES.

☆

On comprend que je ne puis développer ni même indiquer ici toutes les doctrines qu'a développées M. Auguste Comte, dans ses trois ouvrages fondamentaux, le *Cours de philosophie positive*, le *Catéchisme positiviste* et le *Système de philosophie positive*. Je dois me borner à tracer les linéaments principaux d'une philosophie religieuse, dont je ne prétends pas instruire à fond mon lecteur, mais dont je veux seulement lui donner une idée d'ensemble.

☆

Je l'ai dit au chapitre précédent, le point de départ du positivisme, c'est l'élimination absolue de la recherche des causes premières ou finales. M. Comte, élaguant de la spéculation toute métaphysique et toute théologie, réalise complétement une formule qui paraît avoir été assez mal appliquée à Socrate, si nous jugeons cet héroïque penseur par le rêveur ontologiste Platon : il ramène, à la lettre, « la philosophie sur la terre. »

Digitized by Google

Nous avons loué, plus haut, ce principe; nous avons été jusqu'à l'appeler «une révélation.» Il ne sera pas inutile d'expliquer brièvement notre opinion à cet égard.

M. Comte repousse formellement l'ontologie, c'est-à-dire les études qui ont pour objet, soit d'arriver à la connaissance d'un prétendu Absolu qui n'est qu'un mot, soit d'affirmer ces êtres imaginaires, à l'aide desquels on essaie d'expliquer l'homme et le monde, et qui, manifestement, n'ont d'existence que dans notre esprit. Ainsi le mot d'*esprit* est rayé de sa langue philosophique, et je ne sache pas l'avoir lu une seule fois dans aucun de ses livres.

Sur ce premier point, je suis presque entièrement de son avis. Je conclus à l'élimination de l'ontologie supra et ultramondaine. Je conclus contre elle, parce qu'elle ne peut aboutir à rien d'utile désormais, malgré ses services passés; je conclus contre elle, parce qu'elle fatigue vainement et préoccupe dangereusement l'esprit humain, par les difficultés inextricables de ses éternels cercles vicieux; je conclus contre elle, parce qu'au bout de toutes ses affirmations, âme, Brahma, ange, diable, il y a une exploitation des consciences, organisée au profit des prétendus intermédiaires entre l'homme et la Brahmanité; je conclus contre elle, enfin, parce que des X destinés, d'après une expérience éblouissante, à rester éternellement inconnus, ne peuvent pas être la base de la matémathique intellectuelle.

Toutefois, lorsque je m'élève aussi hautement contre la métaphysique de l'affirmation absolue, je ne saurais, imitant M. Comte, lui opposer une philosophie dont la négation serait plus absolue encore. Si je répousse l'homme qui prétend *connaître les causes*, je ne puis pas, je ne veux pas repousser l'homme qui *propose des hypothèses*. Or, ce qui me choque chez M. Comte, c'est que, non content d'éliminer les solutions affirmatives de l'*esprit de causalité*, il élimine, ou, du moins, semble éliminer également les solutions hypothétiques de l'*esprit de recherche*. J'avoue bien que les solutions hypothétiques sur Brahma, sur Diabolos, sur Pneuma, sont devenues d'une inanité flagrante; aussi, je ne réclame contre l'anathème dont elles sont l'objet qu'au point de vue des droits de la liberté, qu'il importe toujours de réserver, dans toute organisation philosophique et religieuse; mais il est d'autres points à l'égard desquels je revendique pleinement les attributions de l'esprit d'hypothèse. Par exemple, je suis grandement scandalisé quand je lis, dans le *Catéchisme positiviste*, cette définition de l'astronomie:

Digitized by Google

«La religion positive définit l'astronomie comme l'étude de «la planète humaine; c'est-à dire la connaissance de nos relati-«ons géométriques et mécaniques avec les astres susceptibles «d'affecter nos destinées en modifiant l'état de la terre. C'est «donc autour de notre globe que nous condensons subjective-«ment toutes les théories astronomiques, en écartant *radicale-«ment* celles qui ne s'y rattachant pas, deviennent aussitôt «oiseuses, quand même elles seraient accessibles. De là résulte «l'élimination finale, non seulement de la prétendue astronomie «sidérale, mais aussi des études planétaires qui concernent des «astres invisibles à l'œil nu, et dès lors dépourvus nécessaire-«ment de toute véritable influence terrestre. Notre vrai domaine «astronomique se réduira donc aux cinq planètes toujours con-«nues, avec le soleil, centre de nos mouvements comme des «leurs, et la lune, notre seul cortége céleste.»

Cela n'est pas seulement, comme je disais, ramener la philosophie et la science *sur la terre*, c'est les forcer à marcher *terre-à-terre*. Autant, à mon avis, doit être restreint, d'après une convention commune, résultant implicitement de la direction nouvelle que prendraient les esprits, autant doit être restreint, dis-je, le champ des hypothèses théologiques, autant doit s'étendre le champ des hypothèses scientifiques proprement dites. Les hypothèses sont utiles, lorsqu'elles émanent de l'esprit de liberté, de dehors de toute influence druidique et de tout projet lamaïque; elles préparent les connaissances exactes; et vouloir les exclure, c'est vouloir rogner les ailes à la science. Si les tendances exclusives que dénote la précédente définition de l'astronomie, pouvaient jamais être adoptées, le monde intellectuel serait un monde fermé, comme l'était l'univers du moyen-âge, et l'esprit humain y étoufferait, privé de mouvement, privé de liberté, privé d'avenir.

Je me résume: excluons l'ontologie transcendante, et en général, que l'esprit humain ne se *butte* pas, suivant la juste expression populaire, à l'explication de ce qui paraît ne pas pouvoir être expliqué; mais, en tout et partout, respectons l'esprit d'hypothèse, lorsqu'il cherche des solutions de vraisemblance, d'analogie, dont le résultat serait, soit de servir l'humanité, soit d'élargir l'horizon de sa pensée; en deux mots, tout en disant: «Soyons positifs,» sachons dire aussi parfois, avec le noble enthousiasme de l'auteur de *Corinne*: «Oh! que j'aime l'inutile, quand il est beau et grand!» L'inutile, en effet, le beau et grand inutile, celui qui repose sur la raison éclairée, celui qui s'inspire des généreuses tendances du cœur, celui qui se couronne de poésie, cet inutile-là sera toujours

Digitized by Google

utile, sachons-le bien; non seulement utile, mais indispensable: car c'est le lot de la sainte, de l'éternelle liberté!

J'ai employé tout à l'heure cette expression: soyons *positifs*, dans le but de signifier qu'il nous faut des doctrines précises, dépouillées des rêves creux de l'ontologie, et de cette science maniaque qui cherche des solutions d'énigmes, au lieu de viser à l'utilité sociale, il ne faudrait pas croire, cependant, que c'est là le sens unique du nom dont M. Comte a baptisé son œuvre philosophique: le POSITIVISME. Le mot de positivisme, dans la pensée de son créateur systématique, exclut, outre l'esprit de *rêve*, l'esprit de *négation*, qui s'endort dans la négation; M. Comte ne s'oppose pas seulement aux théologistes, aux métaphysiciens et, en général, aux chercheurs de causes; il s'oppose aussi aux destructeurs purs, à ceux qu'il appelle les *négativistes*, par exemple aux philosophes du XVIII^e^ siècle en général, et aux révolutionnaires français. Il était bon, au début de cette exposition dogmatique, d'indiquer ainsi le double sens du nom que porte la doctrine que nous examinons, et de constater que le positivisme consiste essentiellement: 1° dans la radiation de l'ontologie, et 2° dans la prétention qu'il a de mieux opérer l'œuvre du renouvellement humanitaire que ce qu'il appelle «la philosophie voltairienne et négative», en construisant un édifice nouveau sur les démolitions du passé, suivant cette maxime de Louis-Napoléon Bonaparte, président de la république française, pour laquelle M. Comte ne tarit pas de louanges: ***On ne détruit que ce qu'on remplace.***

Cette tendance de M. Comte à déprécier le rationalisme négateur doit être bien constatée; c'est une des faces les plus saillantes de son esprit. On verra ailleurs que l'œuvre des encyclopédistes est désavouée par lui d'une manière formelle; à n'en point douter, le type de Bossuet lui est beaucoup plus sympathique que le type d'un philosophe libre quelconque du XVIII^e^ siècle, et l'Encyclopédie trouve en lui un juge aussi atrabilaire que l'ont été de Maistre et de Bonald. Pour juger de ses dispositions à cet égard, il suffit de jeter un coup d'œil sur un catalogue de livres, qu'il appelle la ***Bibliothèque du prolétariat au XIX^e^ siècle.*** On y verra figurer deux ou trois livres de pensée indépendante, de *négativisme;* mais, en revanche, on y trouvera les ouvrages suivants, qui ont l'avantage d'être, comme dit M. Comte, des préfaces du *positivisme:*

La BIBLE complète;

Digitized by Google

Le Coran complet;
La Cité de Dieu, par saint Augustin;
Les Confessions de saint Augustin;
Le Catéchisme de Montpellier;
L'Histoire des variations protestantes, par Bossuet;
Le Discours sur l'histoire universelle, par Bossuet;
Le Traité du pape, par de Maistre, précédé de la Politique sacrée, par Bossuet, etc.

Voilà les livres dont la lecture doit préparer les prolétaires à la religion positiviste: on m'avouera que c'est un peu fort.

J'ai cherché pourquoi M. Auguste Comte a pris à tâche d'amoindrir les hommes du rationalisme, et j'en ai trouvé plusieurs raisons.

Il y a d'abord une raison qu'il n'avoue pas au Public, et qu'il ne s'avoue peut-être pas à lui-même.

Cette raison qu'il n'avoue pas, c'est que la plupart de ces hommes lui portent ombrage. Son colossal amour-propre ne lui permet pas d'adopter qu'il se soit fait quelque chose de grand en dehors de lui. Il lui semble que les éminents patriotes qui se sont signalés dans nos révolutions, ainsi que les philosophes puissants auxquels nous devons la liberté de la pensée, ne peuvent être loués sans détriment pour sa propre glorification. Oui, Monsieur! je le dis avec une certitude qui ne se trompe pas, celle de l'intuition, vous êtes intellectuellement jaloux de l'oeuvre du rationalisme au XVIII^e^ siècle et de la révolution en 89 et en 92, absolument comme je vous ai vu scandalisé, qu'en 1848, d'autres personnages que vous aient été mis en relief par la faveur du peuple. Je l'affirme, Monsieur, ce n'est pas uniquement l'esprit de justice, c'est un autre esprit inférieur qui vous a dicté, en plusieurs endroits de vos ouvrages, tant de sarcasmes haineux contre des hommes qui, pour n'être pas des génies aussi universels que vous, n'en étaient pas moins des hommes de beaucoup de talent et surtout de beaucoup de bonne volonté; c'est ce même esprit inférieur qui vous a engagé à appeler sur ces hommes, que vous avez pris pour système de qualifier de démolisseurs, les rigueurs du pouvoir, en disant dans votre *Catéchisme positiviste*, préface, page XXXIII: «Envers cette peste occidentale, il ne peut exister «maintenant d'autre ressource habituelle que le mépris des «populations *ou la sévérité des gouvernements*»; c'est ce même esprit inférieur enfin, qui vous pousse à décrier, en mille manières, presque tous ceux qui veulent le bien, presque tous ceux qui le cherchent, mais qui n'ont pas encore senti

Digitized by Google

la nécessité d'aller, dans votre consistoire, baiser votre mule papale et vous dire le *jube, domne, benedicere!*

Qu'après tout cela, il y ait chez vous, Monsieur, une conviction systématique touchant la nullité, l'inanité du rationalisme, et touchant les dangers que présentent ses tendances négatives, je veux bien le croire; que l'affinité que vous avez pour «les conservateurs quelconques», et le mépris que vous ressentez, avec tous les saint-simoniens, pour «les débris impuissants des sectes arriérées et immorales de Voltaire et de Rousseau»; que ces sentiments, dis-je, soient partiellement sincères, je n'en veux pas douter, surtout quand je vous vois, dans votre exaltation, vous unir au procureur d'autodafés Fréron-Veuillot, pour appeler «sur cette peste occidentale» la sévérité des gouvernements; j'admets votre bonne foi, dans les limites que lui laisse chez vous la prédominence incroyable de l'orgueil; mais vous me permettrez de m'étonner de la plupart des griefs que vous formulez contre ce que vous appelez si dédaigneusement «le négativisme.»

D'abord, il n'y a pas, absolument parlant, de négativisme. A vous entendre, on dirait que nos philosophes rationalistes et révolutionnaires détruisent pour détruire, sans aucun souci de ce qui pourra résulter de leurs travaux négatifs. Rien n'est plus injuste que cette appréciation, émanée des sacristies de 1815. La négation du XVIII^e^ siècle contenait, non pas implicitement, mais de la manière la plus explicite, une affirmation constructive. Les faits sont là pour le prouver. Les négateurs politiques, à la suite du *Contrat social*, ont abouti aux *droits de l'homme*, à l'organisation nouvelle de la France; les négateurs religieux ont eu pour écho ces fameux discours de la Convention, où la vertu était mise, comme le patriotisme, à l'ordre du jour de la République française, et cet essai d'une moralité incontestable, qui se résume dans ce mot: théophilanthropie.

Je sais bien que les adversaires du vieux dogme n'ont pas songé, comme vous, Monsieur, à le remplacer par une véritable Église, ayant, ainsi que l'ancienne, jusqu'à ses oraisons jaculatoires et à son pape, fulminant des excommunications comme Hildebrand et Innocent III, récitant des litanies comme sainte Marie Alacoque; mais, je vous le demande, croyez-vous sincèrement que la maxime «on ne détruit que ce qu'on remplace», doive avoir une telle extension? Quant à moi, je

Digitized by Google

suis persuadé du contraire. Les nations, devenues majeures, auront toujours besoin, sans doute, de demander à l'esprit d'association intellectuelle et morale un excitant à la vertu; mais, de cet esprit d'association, dont je vois un beau modèle dans la secte des unitaristes américains, à l'organisation de la société en couvents, où l'on récite trois oraisons par jour, où l'on adore madame Clotilde de Vaux et Sophie Bliot, et où l'on médite, en guise de lecture spirituelle, l'imbécile *Traité du pape*, de M. de Maistre et l'abominable *Politique sacrée* de M. Bénigne Bossuet, je vois une distance infinie; et entre le négativisme, père d'un secticisme libéral, et le positivisme qui propose l'enrégimentement forcé des intelligences sous le sceptre d'un pape, ce pape fût-il mathémathicien, mon choix est tout fait.

Il est une autre objection que vous adressez aux négateurs, et cette objection paraît, dans votre pensée, dominer toutes les autres. Vous leur reprochez de détruire le sentiment du «respect et de la vénération.» Oh! ici, je n'ai rien à vous répondre. C'est vrai, la philosophie que je défends n'est pas «une école de respect», comme disait naguère un avocat. Cette philosophie ne vénère rien *à priori;* elle discute tout; elle fait la lumière sur tout; elle a pour emblème. non plus la Foi du moyen-âge, qui a un bandeau sur les yeux, mais cette Thémis de l'antiquité qui tenait en main une balance. Cette tendance; je le sais, est très désagréable pour les lamas et pour les mandarins; mais j'atteste qu'elle est utile: notre régime politique, depuis 1789, m'en est témoin; j'atteste aussi qu'elle n'est pas démoralisante: la comparaison de nos moeurs avec les moeurs de nos ancêtres justifierait au besoin ce que j'avance ici.

Mais en voilà bien assez sur votre hostilité contre l'ensemble du rationalisme moderne; j'arrive à l'indication des points particuliers de votre doctrine philosophique. Cette indication prouvera au lecteur que vous avez emprunté un assez bon nombre d'idées à ceux que vous critiquez si amèrement et pour lesquels vous professez un si grand dédain.

Avant tout, je dois dire que, malgré son antipathie pour le mouvement philosophique du XVIII^e^ siècle, M. Comte reconnait avoir eu, dans ce siècle, une certaine quantité de «précurseurs» Je laisse le messie parler lui-même des divers Jean-Baptiste qui l'ont annoncé.

«Depuis que la reconstruction est à l'ordre du jour, l'atten-

Digitized by Google

« tion publique se retourne de plus en plus vers la grande et « immortelle école de Diderot et de Hume, qui caractérisera « réellement le dix-huitième siècle, en le liant au précédent par « Fontenelle et au suivant par Condorcet. . . . . Tous se « rallieraient aujourd'hui à la seule doctrine (le positivisme) qui, « fondant l'avenir sur le passé, pose enfin les bases inébranlables « de la régénération occidentale. C'est d'une telle école que je « m'honorerai toujours de descendre immédiatement, par mon « précurseur essentiel, l'éminent Condorcet. Au contraire, je « n'attendis jamais que des entraves, spontanées ou concertées, « chez les débris arriérés des sectes superficielles et immorales « émanées de Voltaire et de Rousseau.»

Il me semble, vénérable messie du positivisme, que vous avez bien mal lu Diderot, pour croire qu'il se rattacherait aujourd'hui aux oraisons jaculatoires. Ce que vous pensez de ce grand homme est vrai: c'est la plus forte tête de son siècle. Mais conclure, de ce fait, que l'auteur des *Pensées philosophiques* et de la *Lettre sur les Aveugles*, que le puissant inspirateur de l'*Encyclopédie*, aurait voulu, comme vous, donner au peuple la *Politique sacrée* et le livre du *Pape* comme lecture spirituelle, et enrôler l'humanité sous une juridiction sacerdotale pareille à celle dont il est question dans le *Catéchisme positiviste*, je vous jure que c'est conclure on ne peut plus à faux; et si le colossal Diderot a l'insigne honneur d'être votre précurseur, c'est par de tout autres côtés assurément; c'est, par exemple, pour avoir établi en principe, dans l'*Interprétation de la nature*, la méthode de philosophie radicale que vous avez développée dans votre *Philosophie positive*. Je poursuis la citation relative à la préparation du positivisme dans le cours des précédents siècles.

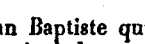
« Mais à cette grande souche historique, j'ai constamment « rattaché ce qu'offrirent de vraiment éminent nos derniers « adversaires, soit théologiques, soit métaphysiques. Tandis que « Hume constitue mon principal précurseur philosophique, Kant « s'y trouve accessoirement lié; sa conception fondamentale ne « fut vraiment systématisée et développée que par le positivisme. « De même, sous l'aspect politique, Condorcet dut être, pour « moi, complété par de Maistre, dont je m'appropriai, dès mon « début, tous les principes essentiels (oh! pour ceci, c'est vrai), « qui ne sont plus appréciés maintenant que dans l'école positi- « viste (ceci est encore vrai). Tels sont, avec Bichat et Gall, « comme précurseurs scientifiques, les six prédécesseurs immé- « diats qui me rattacheront toujours aux trois pères systémati- « ques de la vraie philosophie moderne, Bacon, Descartes et

Digitized by Google

« Leibnitz. D'après cette noble filiation, le moyen-âge, intellec-« tuellement résumé par saint Thomas-d'Aquin, Roger Bacon « et Dante, me subordonne directement au prince éternel des « véritables penseurs, l'incomparable Aristote.»

Voilà d'assez bons quartiers de noblesse; il est fâcheux seulement que M. Comte se place de lui-même dans un aussi bel arbre généalogique; j'eusse autant aimé, à sa place, être ainsi glorifié par un autre que par moi. Il est vrai qu'il n'y avait que M. Comte pour comprendre comment on peut avoir à la fois pour précurseurs, Hume et saint Thomas-d'Aquin, Diderot et de Maistre.

Quoi qu'il en soit des Jean Baptiste qui ont précédé le messie Comte, voici le symbole doctrinal de ce messie.



Parlons d'abord des prétentions de M. Comte à fonder une nouvelle Unité religieuse, à la place du catholicisme; je cite:

« Au nom du passé et de l'avenir, les serviteurs théoriques « et pratiques de L'HUMANITÉ viennent prendre dignement la direc-« tion générale des affaires terrestres, pour construire enfin la « vraie providence, morale, intellectuelle et matérielle; en « *excluant* irrévocablement de la suprématie politique tous les « divers esclaves de Dieu, catholiques, protestants, ou déistes, « comme étant à la fois arriérés et perturbateurs.»

Ailleurs:

« Le positivisme élimine irrévocablement le catholicisme, comme « tout autre théologisme.»

Plus bas:

« Le positivisme va instituer contre le catholicisme une *con-« currence* décisive..... C'est d'ailleurs à la conduite morale « et politique de son sacerdoce naissant et de tous ses vrais « adeptes qu'il appartient de faire apprécier empiriquement son « excellence, chez ceux-là même qui ne pourraient pas juger « directement ses principes.»

En un autre endroit:

« Quand la religion positive aura suffisamment *prévalu*, ce « *Catéchisme* en deviendra le meilleur résumé usuel.»

Plus loin:

« L'opinion féminine flétrira les sophistes anarchiques qui,

Digitized by Google

« après l'irrévocable décadence de la foi théologique, s'opposent « à l'*avénement* de la foi positive, pour prolonger indéfiniment « un interrègne irréligieux qui favorise leur indignité et leur « incapacité. »

Plus loin encore :

« C'est surtout la pratique assidue de cette prière qui dis- « tinguera les vrais positivistes d'avec les faux frères dont nous « allons être encombrés assitôt que la vraie religion *prévaudra.* »

Ainsi, le premier article du symbole se résume à ceci : après l'interrègne religieux, M. Comte va certainement s'emparer du pouvoir papal. Vous doutez de l'exactitude du sens que j'attribue aux paroles précédentes? Écoutez ce que je lis à la page 254 du *Catéchisme positiviste.* Il s'agit de l'excommunication dont le sacerdoce frappera les membres de l'église positiviste, dans le cas d'indignité :

« Alors le coupable, quelque riche ou puissant qu'il soit, « se verra quelquefois, sans éprouver aucune perte matérielle, « graduellement abandonné de ses subordonnés, de ses domesti- « qués, et même de ses plus proches parents. Malgré sa fortune, « il pourrait, dans les cas extrêmes, être réduit à se procurer « directement sa propre subsistance, parce que personne ne « voudrait le servir (c'est l'histoire du roi de France auquel on « donnait sa nourriture dans un panier, au bout d'un bâton). « Quoique libre de s'expatrier, il ne fuira la réprobation du « sacerdoce universel qu'en se réfugiant chez les populations « encore étrangères à la foi positive, qui s'étendra finalement « à toute la planète humaine. »

Qu'en dites-vous? Moi je dis que ces parodies du moyen-âge, malgré les heureuses négations qui les accompagnent, ne me réjouissent pas du tout.

Mais quelles doctrines seront enseignées par l'orthodoxie positiviste? voilà ce qu'il faut voir.

☆

En premier lieu, quelle vue d'ensemble M. Comte nous donne-t-il de l'humanité, soit dans sa *nature*, soit dans son *histoire*?

L'humanité doit être considérée au point de vue statique et au point de vue dynamique. Son état statique, ce sont ses dispositions immuables, ses conditions fondamentales. En cet endroit, M. Comte examine la question de l'origine de nos idées, autrement la loi statique de l'entendement humain, et il aboutit, avec beaucoup de solennité, à dire comme Aristote :

Digitized by Google

nihil est in intellectu quod non fuerit in sensu; «ce qui ex-«prime, dit-il, la subordination continue de nos constructions «subjectives à nos matériaux objectifs.» Puis il ajoute, avec Leibnitz: *nisi ipse intellectus*, «restriction essentielle, dit-il «encore, destinée à formuler la spontanéité de nos dispositions «mentales.» Voilà pour la LOI STATIQUE de l'Humanité, considérée dans l'individu. Cela n'est pas précisément très neuf.

La LOI DYNAMIQUE concerne les variations essentielles, les divers états successifs de la société humaine. Ici vient la *Théorie des trois États*, fameuse dans le monde positiviste, et qui consiste à dire qu'il est dans la destinée de l'humanité de passer par trois situations successives: l'état théologique ou fictif, l'état métaphysique ou abstrait, et enfin l'état positif ou réel.

L'homme est-il libre?

M. Comte déclare que «le dogme fondamental de la religion «universelle (c'est la religion positive) consiste dans l'existence «constatée d'un ordre immuable auquel sont soumis les événe-«ments de tous genres. Cet ordre est à la fois *objectif* et «*subjectif:* en d'autres termes, il concerne également l'*objet* «contemplé et le *sujet* contemplateur.»

Il semblerait suffire de ces termes, pour que l'on pût compter M. Comte au nombre des adversaires de la liberté morale, de même que la loi des trois états le range parmi les partisans du fatum historique; cependant, il entortille ailleurs sa pensée, de manière à la rendre à-peu-près incompréhensible. Il distingue entre l'*immuabilité* et la *modifiabilité* des lois, tant objectives que subjectives; puis, plus bas, se contentant d'admirer «la lutte croissante de l'Humanité contre l'ensemble des fatalités «(objectives et *subjectives*, sans doute) qui la dominent», il semble vouloir qu'on abandonne cette étude métaphysique du libre arbitre, comme «aussi vaine qu'oiseuse», digne d'occuper seulement «les esprits antiscientifiques.»

Dans un autre endroit, je lis:

«Tout assujétissement du monde moral et social à des lois «invariables, comparables à celles de la vitalité et de la maté-«rialité, est maintenant représentée par certains raisonneurs, «comme incompatible avec la liberté de l'homme.

«La vraie liberté consiste partout à suivre sans obstacles les «lois propres au cas correspondant. Quand un corps tombe, sa «liberté se manifeste en cheminant, selon sa nature, vers le

Digitized by Google

« centre de la terre, avec une vitesse proportionnelle au temps, « à moins que l'interposition d'un fluide ne modifie sa spon- « tanéité. De même, dans l'ordre vital, chaque fonction, « végétative ou animale, est déclarée libre, si elle s'accomplit « conformément aux lois correspondantes, sans aucun empêche- « ment extérieur ou intérieur.....

« Si la liberté humaine consistait à ne suivre aucune loi, elle « serait encore plus immorale qu'absurde, comme rendant im- « possible un régime quelconque, individuel et collectif. Notre « intelligence manifeste la plus grande liberté quand elle devient, « suivant sa destination normale, un miroir fidèle de l'ordre « extérieur, malgré les impulsions physiques ou morales qui « tendraient à la troubler. Aucun esprit ne peut refuser son « assentiment aux vérités qu'il a comprises..... Il en est de « même de l'ordre moral, qui deviendrait contradictoire si chaque « âme pouvait, à son gré, haïr quand il faut aimer, ou récipro- « quement. La volonté comporte une liberté semblable à celle « de l'intelligence, lorsque nos bons penchants acquièrent assez « d'ascendant pour rendre l'impulsion affective conforme à sa « vraie destination, en surmontant ses moteurs contraires...

« La doctrine métaphysique sur la prétendue liberté morale « doit être historiquement regardée comme un résultat passager « de l'anarchie moderne. Car elle est directement destinée à « consacrer l'individualisme absolu, vers lequel tendait de plus « en plus la révolte occidentale qui dut succéder au moyen-âge. « Mais cette protestation sophistique contre toute vraie discipline, « privée ou publique, ne saurait aucunement entraver le positi- « visme, quoique le catholicisme n'ait pu la surmonter.....»

Je dirais volontiers: *fiat lux!* Toutefois, je crois entrevoir, sous cette phraséologie, la prétention de *régler* l'humanité, *au nom de la fatalité des impressions cérébrales*, comme le moyen-âge l'asservit *au nom de sa méchanceté native*, au nom du péché originel.

Je ne crois pas inutile d'ajouter, comme annexe à ces théories sur la liberté, le résumé des opinions phrénologiques de l'auteur.

M. Comte consacre, en vingt endroits, les théories de Gall. Il adopte pleinement l'ensemble des principes de la crânioscopie, en ayant soin d'ajouter, bien entendu, que le positivisme a complété et systématisé la découverte de « l'éminent » physiologiste du cerveau. Voici quelques traits:

Digitized by Google

« Le génie de Gall fonda la théorie positive de la nature « humaine, quoiqu'il ne pût la construire assez pour la rendre « vraiment efficace, ce qui supposait la sociologie. »

Ailleurs :

« La lutte fictive entre la nature et la grâce, fut dès lors « remplacée par l'apposition réelle entre la masse postérieure « du cerveau, où résident les instincts personnels, et sa région « antérieure, où siègent distinctement les impulsions sympathi- « ques et les facultés intellectuelles. »

De la page 128 à la page 144 du *Catéchisme*, je trouve toute une profession de foi cranioscopique des plus explicites. Je remarque même un tableau où toutes les idées de M. Comte sur ce sujet sont résumées, et qui est intitulé : ***Classification positive des dix-huit fonctions intérieures du cerveau, ou tableau systématique de l'âme.***

De tout ce qui précède, il résulte, je pense, que la base de la philosophie comtiste se résume à ces trois points : sorte de sensualisme spiritualiste, fatalité historique, liberté sans liberté. Je n'aurai peut-être pas une meilleure occasion que celle-ci de faire une question à mon lecteur : trouvez-vous que tout cela soit bien nouveau et bien fort ? Quant à moi, j'avoue que je ne suis saisi d'admiration, comme les zélés positivistes, devant cette *loi des trois états*, que j'ai vue développée dans vingt ouvrages du dernier siècle, devant cette théorie de l'origine des idées, qui se borne à faire embrasser Aristote et Leibnitz, ni devant cette théorie du libre arbitre, à laquelle je ne comprends pas un mot.

M. Comte me paraît avoir beaucoup plus d'aplomb dans les choses d'organisation, en quelque sorte matérielle, que dans la spéculation métaphysique. Si ses prémisses transcendantes sont assez faibles, on ne peut nier que son but ne soit très noble et très élevé. Le but de son oeuvre, c'est une bonne et morale organisation de l'Humanité. Sa *religion* doit arriver à ce résultat : *lier* l'individu au dedans par l'amour, et le *relier* au dehors par la foi, ou la soumission à l'église. Pour lui, la *religion*, « le mieux composé peut-être des termes humains », nous révèle « cette puissance supérieure à laquelle notre intelligence doit toujours se soumettre » ; grâce à elle, on parviendra « à

Digitized by Google

faire graduellement prévaloir la sociabilité sur la personnalité », en d'autres termes, on arrivera à substituer le régime de « l'altruisme » au régime de « l'égoïsme.»

Ainsi, le premier article de la religion positiviste, c'est cette maxime, qui se trouve en vingt endroits des derniers ouvrages de M. Comte: *vivre pour autrui.* En présence d'une semblable conclusion, je m'étonne de l'antipathie si profonde que le chef du positivisme professe pour les doctrines de Louis Blanc et des autres socialistes égalitaires.

La religion étant affirmée, M. Comte affirme l'objet dominant et fondamental, le Dieu de cette religion.

« Le vrai Grand-Être, objet de la religion, c'est l'Humanité, c'est-à-dire l'*ensemble* des êtres humains passés, présents et futurs.»

Quand il dit l'*ensemble*, M. Comte entend exclure, par là, les êtres parasites qui n'ont pas « coopéré utilement à l'existence commune.» A l'égard de ces hommes inutiles, et qui n'ont vécu que pour eux, voici ce que je lis:

« Les temps anarchiques font surtout pulluler, et trop souvent « fleurir, ces tristes fardeaux du véritable Grand-Être. Plus « d'un vous a rappelé l'énergique flétrissure d'Arioste d'après « Horace:

Venuto al mundo sol per fer letame

« et, mieux encore, l'admirable réprobation de Dante:

Che visser senza infamia et senza lodo.

.....

La Divinité-Humanité de M. Comte ne comprend donc pas les comparses de la vie sociale; en revanche, elle comprend, et la religion honorera conséquemment, les animaux utiles: « Quoi qu'il en soit, dit le *Catéchisme*, si ces producteurs « de fumier ne font vraiment point partie de l'humanité, une » juste compensation nous prescrit de joindre au nouvel Être Suprême tous ses dignes auxiliaires animaux.»

C'est là une idée qui me sourit assez, et je placerais volontiers, dans le calendrier, à la place de Pantaléon et de Pancrace, la lionne de Maldonata, le lion d'Androclès, et cet admirable chien de Montargis, que tous les titis applaudissaient naguère au théâtre de la Gaîté.

Digitized by Google

Encore quelques citations relatives au Grand-Être-Humanité; il importe que le lecteur comprenne parfaitement cette substitution formelle de l'Humanité au Dieu des théologies et des métaphysiques.

Dans le *Catéchisme*, la femme dit au prêtre, à ce sujet: «Je ne puis m'empêcher, mon père, d'admettre cette conception fondamentale (l'Humanité objet de la religion, de l'adoration, du culte)..... Mais je m'effraie de ma nullité personnelle envers une telle existence, dont l'immensité m'efface davantage que ne le fit jamais la majesté d'un Dieu avec lequel, quoique chétive, je me sentais une relation propre et directe.»

Ailleurs:

«Le but continu de la vie humaine est la conservation et le perfectionnement du Grand-Être Humanité, qu'il faut à la fois connaître, aimer, et servir.»

Plus loin il applique l'idée de Providence aux divers éléments qui composent la société: «La Providence féminine domine notre essor moral; la Providence sacerdotale nous fait apprécier systématiquement la nature et la destinée du Grand-Être; la Providence matérielle nous initie à la vie pratique, etc.»

En résumé, la doctrine philosophique de M. Comte se compose des conclusions suivantes:

1° Il n'y a pas lieu de s'occuper des entités ontologiques, telles que Dieu, l'âme, etc.

2° Le seul dogme, c'est la science ramenée dans la limite de l'étude des lois, à l'exclusion absolue de l'étude des causes. Je n'ai pas insisté sur ce côté du symbole positiviste, qui, à cause de son caractère scientifique, n'entre pas dans mon cadre. Mais il est bon que l'on sache que dans la partie de son catéchisme intitulée: LE DOGME, M. Comte fait entrer, parmi les articles du symbole, toutes les branches des sciences naturelles, réformées et systématisées à sa manière, telles que la mathématique, l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie, complétées par la sociologie et la morale. C'est là, on le voit, une conception toute saint-simonienne.

3° Le positivisme, fondé sur la connaissance des phénomènes et de leurs lois, est essentiellement moral, social, organisateur, religateur. Il est une religion.

4° L'objet de cette religion, c'est l'adoration et le perfectionnement de l'Humanité, par la substitution, chez l'individu, de l'*altruisme*, ou la vie pour autrui, à l'*égoisme*, ou la vie pour soi.

Digitized by Google

Certes, cette philosophie comtiste est très forte, par l'idée synthétique tout humanitaire qui la domine; mais, dans les détails, ne laisse-t-elle pas quelque chose à désirer? Je crois qu'oui; et, sans que j'insiste davantage, par de simples réflexions sur les analyses exactes que je viens de mettre sous ses yeux, le lecteur verra, comme moi, que M. Comte manque parfois de logique, sinon de profondeur. J'ajoute que cette conclusion sera frappante surtout pour ceux qui auront lu les oeuvres de M. Charles Renouvier, qui a travaillé dans la même direction, avec une logique bien plus pénétrante et bien plus rigoureuse.

CHAPITRE IV.

Le Positivisme de M. Auguste Comte.

L'ORGANISATION DU CULTE.

☆

Dans ses élucubrations sur le culte, M. Auguste Comte se propose surtout la satisfaction du *sentiment*, de même que, dans le dogme, il a pour but la satisfaction de la *raison*, et, dans ses théories sur le régime, la satisfaction de l'*activité*.

C'est ici le lieu d'insister plus particulièrement sur les tendances sentimentales de notre réformateur. Dans ses derniers ouvrages, la *Politique* et le *Catéchisme*, il ne cesse de parler du «sentiment», de la part considérable que le positivisme, si mathématique en apparence, fait aux facultés affectives. A tout instant il est question de la «juste prédominance du sentiment», de la «digne domination du sentiment», de «l'amélioration de nos sentiments», de «l'effusion de nos meilleurs sentiments», etc. On sent que le fondateur religieux est incessamment préoccupé, dans la constitution de son oeuvre, des exigences du cœur.

☆

Dans ce débordement de sensibilité, on devine que la femme doit jouer un rôle considérable. M. Auguste Comte, en effet, ne laisse échapper aucune occasion de relever le rôle de la

Digitized by Google

femme dans la religion, d'exalter la supériorité morale de la femme sur l'homme. C'est pour les femmes qu'il réserve toutes ses douces paroles. Le *Catéchisme* et la *Politique* sont parsemés de tendresses à leur égard. Sous chaque page relative au sexe charmant, on entrevoit le suave profil de Clotilde de Vaux, et il n'est pas difficile de comprendre que cet amour d'outre-tombe est, pour le chef du positivisme, le sentiment dominant et inspirateur. M. Comte l'a éprouvé, les femmes sont extrêmement propres à améliorer la virilité de l'homme. « Le principal « office des femmes, dit-il, consistant à perfectionner les hom- « mes, il serait autant absurde qu'injuste de glorifier un bon « citoyen, si l'on négligeait d'honorer la mère, l'épouse, etc., « auxquelles son succès fut surtout dû.» Souvent il est question de « la digne impulsion féminine », de « l'admirable instinct féminin »; en revanche, les hommes sont assez maltraités: l'auteur, entre autres, loue les femmes de discipliner « l'impulsion charnelle sous laquelle l'infériorité morale de l'homme ne lui permettrait presque jamais une suffisante tendresse »; ailleurs, il stigmatise « la brutalité du sexe viril » si différente des mœurs bienveillantes des « dignes types féminins.»

Voilà un culte qui, on le voit, ne laisse pas d'avoir une bonne introduction, bien propre à donner une idée, non seulement des tendances de l'apôtre positiviste, mais aussi de son habileté. Le lecteur sait, en effet, que l'on pourrait regarder comme un axiôme la sentence suivante: si vous voulez faire réussir une entreprise de culte, appelez les femmes en les *louant*, et, le culte une fois établi, si vous voulez le maintenir, intéressez-y les femmes en leur donnant, à l'intérieur et à l'extérieur de vos temples, des *éléments d'activité intellectuelle et morale*, que leur refuse stupidement l'usage de la société.

Entrons maintenant dans le détail du culte de M. Comte.

Le but du culte, c'est le perfectionnement individuel et social; ce but est atteint par l'adoration de l'Humanité, autrement dit par l'humanolatrie, que M. Comte appelle « sociolatrie.»

Le positivisme reconnait trois cultes: le culte intime, le culte domestique et le culte public.

Parlons d'abord du culte privé.

Le culte privé consiste essentiellement dans la « véritable théorie des anges gardiens.» Les vrais anges gardiens sont les membres représentants de l'Humanité, auxquels nous sommes

Digitized by Google

ou avons été liés par le sang ou par l'affection, et auxquels nous rendons hommage, soit qu'ils vivent encore de la vie réelle ou *objective*, soit qu'ils n'existent plus que *subjectivement* dans la pensée de celui qui les honore. Les anges gardiens sont, pour l'homme, la mère, l'épouse et la fille et, pour la femme, la mère toujours, l'époux et le fils. On les adore, comme je viens de le dire, même encore vivants: «pour la principale destination de ce culte intime, qui se rapporte ordinairement à l'âge mûr de chaque adorateur, l'un des trois types féminins est le plus souvent devenu *subjectif*, tandis qu'un autre reste encore *objectif*. Ce mélange normal augmente l'efficacité de tels hommages.»

Objection: En cas d'insuffisance, d'indignité des types maternels, conjugaux et filiaux, qu'adorera-t-on? Qu'adoreront ceux qui ont une épouse accariâtre? A qui rendra ses hommages, la femme qui aura un mari brutal? Quels seront les objets du culte filial pour ceux qui ont des enfants dissipés? Qu'adoreront les pauvres bâtards qui sont de père inconnu, ou de père et mère inconnus? M. Comte y pourvoit: on remplace alors les types essentiels «par leurs meilleurs adjoints.» Ainsi celui qui ne peut décemment adorer sa mère, adorera son père; de même le «digne frère» remplacera l'indigne soeur, le mari léger verra l'adoration de sa femme aller au protecteur assidu et bienveillant; «on pourra ainsi renouveler subjectivement, dit M. Comte, les familles mal composées.»

Maintenant, comment s'y prendra-t-on pour adorer ces «dignes types», ces meilleures personnifications de l'Humanité?

Cette adoration se manifestera, avant tout, par la prière. Je copie textuellement la page 182 du *Catéchisme:*

«*Le prêtre.* Le culte intime exige, ma fille, trois prières «quotidiennes: au lever, à l'approche du sommeil et au milieu «des occupations pratiques ou théoriques. La première, plus «étendue et plus efficace que les deux autres, fait commencer «chaque journée humaine par une digne invocation angélique, «seule capable de nous disposer habituellement au bon emploi «de nos forces quelconques. Dans la dernière, on exprime la «gratitude due à cette protection quotidienne, de manière à «prolonger son efficacité pendant le sommeil. Celle du milieu «doit nous dégager momentanément des impulsions théoriques «et pratiques, pour y faire mieux pénétrer l'influence affective «dont elles tendent toujours à nous écarter.

«Une telle destination indique aussitôt les époques respecti-«ves des trois prières positivistes et même leur mode d'accom-«plissement. La première aura lieu, avant toute occupation,

Digitized by Google

« à l'autel domestique, institué d'après nos meilleurs souvenirs, « et dans l'attitude de la vénération. Mais la dernière doit s'ac- « complir au lit et se prolonger, autant que possible, jusqu'à « l'invasion du sommeil, afin de mieux assurer le calme cérébral, « quand nous sommes le moins garantis contre les tendances « vicieuses. Quoique l'heure de la prière moyenne ne puisse « être autant déterminée, puisqu'elle doit varier suivant les « convenances individuelles, il est bon que chacun lui procure, « à sa manière, une rigoureuse fixité, qui facilitera les dispositi- « ons qu'elle exige.

« La durée respective de nos trois prières quotidiennes est « pareillement indiquée par leur propre destination, Il convient, « que celle du matin dure deux fois plus, et celle du milieu « deux fois moins que celle du soir. Quand le culte intime est « pleinement développé, la principale prière absorbe spontané- « ment toute la première heure de la journée..... La durée « totale de notre culte quotidien s'élève seulement à deux heures, « même chez ceux qui sont conduits à reproduire pendant la « nuit la prière propre au milieu du jour. »

En transcrivant ces lignes singulières, je me figurais involontairement M. Comte, à genoux devant son autel domestique, adorant Sophie Bliot occupée à balayer le temple-appartement qu'habite le Grand-Prêtre du positivisme. Il n'y a rien de ridicule, tout est respectable même, dans le rôle de la digne femme, mais, franchement, cette adoration, n'est-elle pas une exagération qui choque le sens commun?

La théorie de la prière positiviste a un grand rapport avec ce qu'on appelle, en syle dévot, la Méthode d'Oraison. M. Comte y distingue la commémoration de la personne adorée, et l'effusion des sentiments qu'on éprouve pour elle. Il renouvelle tous les usages de la contemplation mystique. « Le positiviste, » dit-il, ferme les yeux pendant ses effusions secrètes, afin de « mieux voir l'image intérieure, tandis que le théologiste les « ouvrait pour apercevoir au dehors un objet chimérique. » Plus « loin : « Conservez donc avec soin toutes les relations extérieu- « res qui furent habituelles à l'être adoré. Employez-les même « à mieux ranimer son image.... Cette règle du culte consiste « à préciser d'abord le lieu, puis le siége ou l'attitude, et enfin « le costume, propre à chaque cas spécial. Quoique le cœur « puisse d'abord s'impatienter d'un tel retard, il en reconnaît « bientôt l'intime efficacité, quand il voit l'image chérie (le lec- « teur ne songe-t-il pas comme moi à Clotilde?) acquérir ainsi « graduellement une force et une netteté qui semblaient d'abord « impossibles. »

Digitized by Google

A la prière, on peut ajouter d'autres manières d'adorer les personnes aimées. «On peut emprunter au trésor esthétique de l'humanité» différents accessoires, qui sont propres à vivifier notre culte, et «dont l'assistance convient davantage au soir qu'au matin.» Ainsi il est dit, à la page 192 du *Catéchisme* que le positiviste aura le loisir d'ajouter à ses commémorations et à ses effusions, des chants, qui consisteront en «un heureux choix de passages poétiques», puis le dessin, grâce auquel «on se peindra naturellement aux yeux les traits adorés.»

Le lecteur va penser comme moi: ce qui frappe surtout, dans cette constitution d'un culte intime, empreint des couleurs de la mysticité la plus illuminée, c'est le visible sentiment personnel qui a dominé M. Comte en traçant de semblables prescriptions: Clotilde de Vaux étant là, toute vivante, en face de la table où écrivait le vieillard, et le vieillard s'est imaginé que toute la terre, amoureuse comme lui, ne pouvait manquer d'adorer comme il adore, et de sentir comme il sent. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le monde ne saurait comprendre ces leçons d'exercices spirituels à la manière de saint Ignace. Son activité ne se pliera jamais, elle ne peut pas se plier, à cette vie contemplative, même partielle, bonne pour ceux qui n'ont rien à faire, et qui n'ont pas besoin de se reposer, parce qu'ils ne se fatiguent pas. Il y a certainement quelque chose de juste et de beau dans l'idée de lier les hommes entre eux par la vénération des belles vertus, par l'imitation des grands exemples, et par l'enthousiasme affectueux pour les mérites de nos semblables et de nos proches; mais de ce légitime sentiment, aux trois prières, à l'autel domestique et à la méthode d'oraison, il y a l'infini, il y a la distance qui sépare la rectitude logique de l'exaltation fiévreuse, tranchons le mot, le bon sens de la manie.

Je passe au culte domestique.

Le culte domestique est caractérisé surtout par l'institution des «neuf sacrements sociaux, qui consacrent toutes les phases successives de l'existence privée en liant chacune d'elles à la vie publique.» Je me contente d'énumérer ces neuf sacrements.

La présentation. C'est une sorte de baptême; on conserve l'institution du parrain et de la marraine; deux noms sont donnés à l'enfant, le nom d'un patron théorique et le nom d'un patron pratique: il choisira lui-même, plus tard, son patron artistique. «La présentation sera presque toujours acceptée par le sacerdoce, sauf des cas extrêmement rares.»

Digitized by Google

L'initiation. A quatorze ans. C'est une sorte de première communion.

L'admission. A vingt-un ans. L'adolescent est érigé en serviteur de l'humanité.

Destination. A vingt-huit ans. Après divers essais ; l'homme est voué à telle ou telle profession.

Mariage. Les hommes y sont admis à vingt-neuf ans, les femmes à vingt-un. Ici vient la loi du *veuvage éternel*, «sans laquelle aucun mariage positiviste ne doit s'accomplir.» Cette loi est un des points les plus saillants et les plus curieux de la doctrine de M. Comte.

Le fondateur du positivisme insiste, en cent endroits, sur le point délicat des relations entre les sexes, et il montre toujours un esprit de chasteté sans pareil. Pour lui, le mariage n'a pas pour raison d'être le besoin du bonheur par le plaisir, ni pour but la procréation des enfants. «La principale destination du mariage est, dit-il, le perfectionnement mutuel des deux sexes.» Il va quelque part jusqu'à se demander, après Diderot (*Considération de la nature*), si les femmes ne pourraient pas avoir des enfants sans le concours de l'homme. Cette étrange idée, ainsi que la loi de *veuvage éternel* et l'*interdiction du mariage avant vingt-neuf ans*, jointes à une sévérité morale absolue en ce qui concerne les relations sexuelles en dehors du lit conjugal: tout cela semble prouver que M. Comte n'a jamais ressenti fortement les aiguillons de la chair; sinon, ces théories prouveraient que M. Comte partage l'avis de plus d'un philosophe, à l'égard du rigorisme des religions, savoir: que c'est mal connaître le cœur humain de croire qu'une secte réussirait en flattant les passions, et de ne pas reconnaître, au contraire, qu'il est dans la nature de la société, d'aimer spéculativement les doctrines un peu empreintes de rigueur et de stoïcisme, comme si son adhésion à des principes sévères couvrait et rachetait la licence de ses actes.

Maturité. Ce sacrement se confère à l'âge de quarante-deux ans, âge où, suivant M. Comte, «le développement cérébral est complet.»

Retraite. A soixante-trois ans. Le titulaire de toute charge quelconque désigne son successeur, afin «de régulariser assez la continuité humaine» et de «concilier toujours et en tout l'ordre et le progrès.»

Transformation. Ce sacrement remplace l'extrême-onction, la confession dernière, etc. «Elle doit, dit M. Comte, remplacer «l'horrible cérémonie où le catholicisme, livré sans contrôle à «son caractère antisocial, arrachait ouvertement le mourant à

Digitized by Google

« toutes les affections humaines, pour le transporter isolément « au céleste tribunal. Dans notre *transformation*, le sacerdoce « mêlant les regrets de la société aux larmes de la famille, ap- « précie dignement l'ensemble de l'existence qui s'achève. Après « avoir obtenu les réparations possibles, il fait le plus souvent « espérer l'incorporation subjective, mais sans compromettre ja- « mais un jugement qui n'est pas encore mûr.

Incorporation. Sept ans après la mort, à la suite d'un jugement solennel, dont l'usage est emprunté « à l'antique Égypte», a lieu un « pompeux transport des restes sanctifiés dans un bois sacré.» Sur le tombeau, est mise une simple inscription, « avec un buste ou une statue, suivant le degré de glorification.» Dans le cas de réprobation, les restes du mort sont transportés dans le désert des réprouvés, où sont les cadavres maudits des suppliciés (M. Comte admet la peine de mort), des suicidés et des duellistes. Il va sans dire que l'incorporation n'a pas lieu seulement pour les hommes. Je lis: « L'incorporation masculine doit « embrasser aussi tous les dignes auxiliaires de chaque vrai servi- « teur de l'humanité, sans excepter nos adjoints animaux.»

Je suis arrivé à la troisième branche du culte positiviste, au culte public.

Parlons d'abord des cérémonies.

Le Grand-Être, ou l'Humanité, sera représentée, dans chaque temple, par un tableau ou par une statue, dont M. Comte parle en ces termes: « Figurée ou sculptée, notre Déesse aura « toujours pour symbole une femme de trente ans tenant son « fils entre ses bras. La prééminence religieuse du sexe affectif « doit caractériser un tel emblème, où le sexe actif doit rester « placé sous sa sainte tutelle.»

Outre la statue, nous aurons la procession et la bannière. Je cite:

« Des deux modes propres à cette symbolisation normale, la « sculpture convient à l'image fixe placée dans chaque temple, « au milieu des femmes d'élite et derrière la tribune sacrée. « Mais la peinture doit prévaloir envers les bannières mobiles « destinées à guider nos marches solennelles. Tandis que leur « face blanche contiendra la sainte image, la formule sacrée du « positivisme (*vivre pour autrui. — L'amour pour principe, « l'ordre pour base, le progrès pour but*) remplira la face verte, « tournée vers la procession.»

Nous avons aussi l'équivalent du signe de croix. « On peut « réciter notre formule fondamentale en posant la main succes- « sivement sur les principaux organes (à la tête) de l'amour,

Digitized by Google

« de l'ordre et du progrès. Les deux premiers sont contigus, « et le dernier n'en est séparé que par celui de la vénération, « ciment naturel d'un tel ensemble; en sorte que le geste pour- « rait devenir continu... »

Les temples seront placés au milieu des tombes d'élite, et, de même que les temples catholiques ont, d'ordinaire, leur chevet tourné vers l'orient, parce que c'est à l'orient que naît le seigneur Soleil, « il faut que, sur toutes les parties de la « planète humaine, les temples du Grand-Être soient dirigés « vers la métropole générale, que l'ensemble du passé fixe, pour « longtemps, à Paris. »

CHAPITRE V.

Le Positivisme de M. Auguste Comte.

L'ORGANISATION DU CULTE (SUITE).

☆

Poursuivons l'explication du culte public.

Après les cérémonies, qui sont en quelque sorte le côté plastique ou artistique du culte, viennent les fêtes, les commémorations, qui en sont le côté affectif, puis les prédications, qui en révèlent les tendances pratiques.

Nous avons dit un mot des cérémonies; parlons maintenant des fêtes, puis des prédications.

L'humanité peut être l'objet d'un culte concret et d'un culte abstrait; *concret*, si l'on spécialise, si l'on honore nommément telle et telle *individualité* historique, qui a été considérable, utile, glorieuse; *abstrait*, si l'on honore, non plus des individus, mais tel ou tel aspect, tel ou tel grand *fait de la sociabilité humaine*. Nous ne dirons rien ici du culte concret, qui est formulé par le calendrier positiviste, dont nous nous occuperons dans un article spécial; parlons seulement ici du culte abstrait qui, suivant la pensée de M. Comte, dominera dans l'avenir, tandis que le culte concret est propre surtout au temps présent.

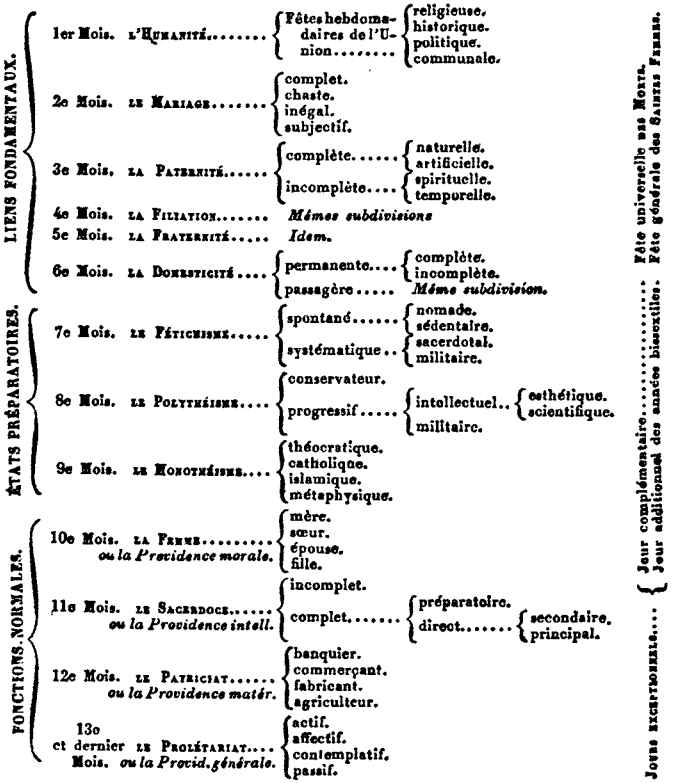
M. Comte a dressé un tableau du culte abstrait. Voici ce tableau.

Digitized by Google

CULTE ABSTRAIT DE L'HUMANITÉ,

OU

IDÉALISATION SYSTÉMATIQUE DE LA SOCIABILITÉ FINALE.



Paris, le 5 Guttemberg 64 (lundi 6 août 1852).

AUGUSTE COMTE,
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

(*Catéchisme positiviste*, page 209.)

Digitized by Google

D'après ce tableau, on voit que les *mois* et les *semaines* sont consacrés, *abstractivement*, aux principaux *faits*, aux principales énergies de la sociabilité. Les *jours*, eux, quand l'union du culte abstrait et du culte concret se sera accomplie, seront dévolus *à des personnages concrétement*, signalés à la vénération publique, en la manière qui sera expliquée à l'article du calendrier proprement dit.

La précédente nomenclature est beaucoup plus curieuse qu'elle ne paraît au premier abord. On y trouve des choses dont le lecteur ne se doute pas, et que je tiens à lui signaler.

Je passe sur le culte de la *domesticité*. M. Comte en parle partout avec le plus grand respect. «Il faut, dit-il, idéaliser «la domesticité comme le complément des liens de famille et «le début des rapports civiques.» C'est évidemment Sophie Bliot qui inspire, sur ce sujet, le chef du positivisme.

Ce sur quoi vous ne comptiez assurément pas, mon lecteur, c'était de trouver, au sixième mois, la fête des *pages*. Cette fête existe cependant. «De là, dit M. Comte, résultent les deux «autres fêtes du sixième mois, respectivement consacrées aux «pages et aux apprentis, suivant que les maîtres sont riches «ou pauvres.»

Je suis quelquefois tenté de croire que M. Comte ne se voit pas archevêque ou pape seulement, dans ses songes, et qu'il se voit aussi prince du sang ou empereur.

Mais voici ce que je puis appeler le bouquet, comme dit la langue populaire. Dans le tableau, vous lisez, au 13e mois: *prolétariat passif*. Or, savez-vous ce que vous adorerez, en adorant le prolétariat passif? c'est M. Comte qui va vous le dire, à la page 224 du *Catéchisme*.

«Enfin, la dernière fête de notre mois populaire se rapporte «essentiellement à la mendicité, soit passagère, soit même per«manente. Le meilleur ordre humain ne pourra jamais prévenir «entièrement cette extrême conséquence des imperfections pro«pres à la vie pratique. Ainsi, l'idéalisation de notre sociabilité «resterait incomplète, si le sacerdoce ne la terminait point par «une juste appréciation de cette existence exceptionnelle. Quand «elle est pleinement motivée et dignement exercée, elle peut «mériter souvent les sympathies, et quelquefois les éloges de «toutes les âmes honorables. Plus mobile qu'aucune autre, cette «classe complémentaire se lie spontanément à tous les rangs «sociaux, qui doivent alternativement y puiser et s'alimenter. «Elle devient ainsi très propre à développer la réaction générale «du prolétariat sur tous les pouvoirs humains. Il y aurait donc

Digitized by Google

« autant d'imprévoyance que d'injustice à ne pas la gratifier « d'une idéalisation distincte.»

Ainsi donc, voilà qui est clair: le positivisme consacre et va jusqu'à *adorer la mendicité;* j'avoue que je ne me sens pas la force de critiquer une idée aussi ridicule, qui est en opposition, non-seulement avec tous les nobles instincts de la démocratie, mais même avec les tendances de la réaction contemporaine; je me contenterai de recopier ici le mot qu'à la première lecture de M. Comte, il y a deux ans, j'écrivis à la marge du livre, dans un juste sentiment d'indignation moqueuse: « Ceci dépasse toutes les bornes de l'excentricité.»

Nous arrivons à la prédication, aux enseignements pratiques, sociaux, de l'église, au *régime* qui doit s'harmoniser avec la *philosophie* et le *culte;* mais auparavant, il convient que nous arrêtions un moment nos regards sur le sacerdoce positiviste.

Le positivisme est très opposé aux idées qui ont cours dans le monde rationaliste sur l'inutilité du sacerdoce, c'est-à-dire d'un intermédiaire entre l'homme et l'objet de sa religion. M. Comte pose ceci comme axiome: *aucune société ne peut se conserver et se développer sans un sacerdoce quelconque;* il parle souvent de son admiration pour l'organisation du clergé catholique, et il blâme en plusieurs endroits ce qu'il appelle « les sophismes protestants et déistes contre la principale con- « struction du moyen-âge.»

L'église positiviste aura donc un clergé. Ce clergé se distinguera du clergé romain sous trois rapports considérables, savoir, par le mariage obligatoire de ses membres, par la renonciation à la richesse, et par l'abdication de toute prétention à la domination temporelle; mais il se réservera, ou plutot, il devra acquérir une grande influence morale. Il sera chargé exclusivement de l'éducation. Comme conseiller essentiel du gouvernement, il aura la direction secrète de la société. Au besoin, il aura, pour se faire écouter, l'arme de l'excommunication.

Le clergé positiviste se composera de trois ordres successifs; les aspirants, admis à vingt-huit ans, âge du sacrement de la destination, les vicaires ou suppléants, à trente-cinq, et les prêtres proprement dits, à quarante-deux ans. Écoutons encore M. Comte, au *Catéchisme:*

« Chaque presbytère philosophique se compose de sept prêtres « et de trois vicaires, dont les résidences peuvent toujours « changer, quoique ces déplacements ne doivent jamais s'opérer

Digitized by Google

« que par des motifs vraiment graves. Le nombre de ces col-
« léges est de deux mille dans l'ensemble de l'occident, ce qui
« fait correspondre un fonctionaire spirituel à six mille habitants;
« d'où cent mille pour la terre entière. Quelque faible que pa-
« raisse une telle proportion, elle suffit réellement à tous les
« services, d'après la nature d'une doctrine qui rarement exige
« des explications systématiques, presque toujours remplacées par
« l'intervention spontanée des femmes et des proletaires.....

« *La femme.* Dans une telle indication, je ne vois pas, mon
« père, la tête qui doit régir ce vaste corps.

« *Le prêtre.* Quoique sa doctrine et son office tendent, ma
« fille, à le diriger spontanément sous l'assistance de l'opinion
« publique, il exige, en effet, un chef général. Ce suprême
« pouvoir appartient au GRAND-PRÊTRE DE L'HUMANITÉ,
« qui résidera naturellement dans la métropole parisienne de
« l'occident régénéré.....

« Pour l'ensemble de ses attributions, le chef suprême du
« positivisme occidental se trouvera assisté par quatre supérieurs
« nationaux... Ils régissent respectivement, sous sa direction,
« les quatre classes d'églises italiennes, espagnoles, germaniques
« et britanniques. Quant à la France, le grand-prêtre y tient
« lieu de supérieur national, quoiqu'il puisse d'ailleurs émaner
« de l'une quelconque des cinq populations positivistes.....»

Comment, de quoi, vivra ce clergé? M. Comte répond:

« La classe contemplative doit toujours être collectivement
« nourri par la classe active; d'abord d'après les subsides libres
« des croyants, puis à l'aide du trésor public, quand la foi
« devient unanime.»

M. Comte va jusqu'à fixer le chiffre des traitements sacerdotaux.

Les aspirants au sacerdoce: « trois mille francs.»

Les vicaires: « Ce second grade, qui conduit toujours au troisième, sauf avortement exceptionnel, procure un traitement annuel de six mille francs.»

Les prêtres: « Leur traitement s'élève à douze mille francs, plus les indemnités de tournée diocésaine.»

Les supérieurs nationaux: « trente mille francs.

Le grand-prêtre: « Son traitement personnel est quintuple de celui des prêtres ordinaires (c'est-à-dire soixante mille francs), outre les frais matériels qu'exigera son immense service.»

Ainsi tout est prévu: il ne manque plus que des prêtres, et surtout des fidèles payant.

Entamons maintenant la question du régime, c'est-à-dire des

Digitized by Google

conclusions pratiques posées par le positivisme, conclusions qui devront précisément être le thême des prédications constantes du sacerdoce.

M. Auguste Comte n'a rien de commun avec le libéralisme et le révolutionarisme contemporains. C'est un politique fort étrange, un homme d'État hybride et amphibie qui, au fond, est radical, et qui, par les détails, se rattache aux doctrines les plus réactrices; qui, d'un côté, reproche aux déistes du XVIIIe siècle de n'avoir pas été émancipés en sociologie, et, de l'autre, accable les démocrates de ses critiques malveillantes, tant pour leurs théories que pour leurs actes. On va voir jusqu'à quel point ce singulier législateur a le droit d'être un censeur sévère.

A côté de cet axiôme-ci: *aucune société ne peut se conserver et se développer sans un sacerdoce quelconque*, il place cet autre: *il n'existe point de société sans gouvernement.*

Sans s'arrêter à combattre les assertions qui lui sont contraires, ni à définir quelles doivent être la nature et les attributions de ce gouvernement indispensable, M. Comte lui donne pour fonction suprême la *résistance*, contre laquelle le public a, pour garantie, la *direction latente*, du sacerdoce, autrement dit du pouvoir spirituel. Ce système est bien exactement, dans l'esprit du grand-prêtre positiviste, la reconstruction du moyen-âge: la haute juridiction spéculative et morale du pape romain dominant, par l'adhésion générale; le pouvoir pratique des rois.

M. Comte établit la constitution politique sur deux bases: le sentiment du devoir humanitaire, la subordination organisée.

Le côté sentimental de son système a déjà été indiqué ailleurs. Il se résume dans les formules suivantes: *vivre pour autrui; dévouement des forts aux faibles, vénération des faibles pour les forts; vivre au grand jour; ne jamais mentir; tenir ses promesses*, etc.

M. Comte est tellement frappé de l'idée du devoir, qu'il va jusqu'à mépriser l'idée du droit. « Il n'y a pas d'autre droit, « est-il dit au *Catéchisme*, que celui de faire toujours son devoir. « La nation de droit doit disparaître du domaine politique comme « la nation de cause du domaine philosophique... Le point de « vue social du positivisme ne peut comporter aucune notion « de droit, constamment fondée sur l'individualité.»

Je proteste en courant contre ce paralogisme. Distinguons, Monsieur. Dans une société où règne la justice, la morale insistera surtout sur le devoir; dans une société en travail, qui veut détruire l'iniquité, il faut insister surtout sur la notion du droit. Le temps de la vénération, le temps du respect, ne

Digitized by Google

peut venir que pour les personnes et les choses qui méritent d'être vénérées et respectées.

Après le sentiment du devoir humanitaire, le deuxième ciment de la constitution positiviste, c'est la subordination. Il y a malheureusement, au milieu de beaucoup d'obscurités et d'idées peu précises, une chose très claire et très catégorique chez M. Comte: c'est le projet de partager la société *en castes*. On en jugera comme moi par la transcription de quelques lignes prises çà et là dans le *Catéchisme*, depuis la page 280 jusqu'à la page 320.

« Division entre les entrepreneurs et les travailleurs...

« Constituer le patriciat distinct du prolétariat...

« Tout choix des supérieurs par les inférieurs est profondement anarchique.

« Donner une plus grande extension aux propriétés...

« Détruire les classes moyennes...

« Gouvernement du capital ou des banquiers conseillé par le sacerdoce...»

Cette conception toute saint-simonienne du gouvernement par les banquiers, est une des idées auxquelles tient le plus M. Comte; il y revient souvent, et notamment en ces termes:

« Dans chaque république particulière, le gouvernement pro-« prement dit, c'est-à-dire le suprême pouvoir temporel, appar-« tiendra naturellement aux trois principaux banquiers... c'est « donc à ces triumvirs que le sacerdoce occidental, dirigé par « le grand-prêtre de l'Humanité, devra directement soumettre « les réclamations légitimes d'un immense prolétariat.»

Une idée fort singulière encore, c'est celle qui consiste à provoquer le fractionnement des grands États de l'Europe en petites républiques. M. Comte est un ennemi juré de la grande centralisation. Ses projets théocratiques se renforcent d'une organisation toute féodale. Je cite:

« Dans l'ordre final, les États occidentaux n'auront pas une « étendue normale supérieure à celle que nous offrent mainte-« nant la Toscane, la Belgique, la Hollande, et bientôt la Sicile, « la Sardaigne, etc., etc. Une population d'un à trois millions « d'habitants, au taux ordinaire de soixante par kilomètre carré, « constitue, en effet, l'extension convenable aux États vraiment « libres. Car on ne doit qualifier ainsi que ceux dont toutes « les parties sont réunies, sans aucune violence, par le senti-« ment spontané d'une active solidarité. La prolongation de la « paix occidentale, en dissipant les craintes sérieuses d'invasion « extérieure et même de coalition générale, fera bientôt sentir « partout le besoin de dissoudre paisiblement les agrégations

Digitized by Google

« factices désormais dépourvues de vrais motifs. Avant la fin « du dix-neuvième siècle, la république française se trouvera « librement décomposée en dix-sept républiques indépendantes, « formées chacune de cinq départements actuels.»

Ainsi, non seulement nous voilà réduits au régime des castes; mais on ne nous laisse même pas notre nationalité; on nous détruit la France. Quand je songe que je me suis laissé dire par quelques positivistes béats, qu'il y a là dessous des profondeurs politiques ravissantes, éblouissantes, étourdissantes, je suis vraiment furieux contre moi-même; je n'engage pas ces petits ecclésiastiques athées à me répéter désormais les mêmes antiennes; car je serai obligé en conscience de leur rire au nez.

J'achève d'édifier le lecteur, en lui citant quelques autres cocasseries du régime positiviste. L'illogisme de ces excentricités est tel, que je ne puis m'astreindre à aucun ordre régulier dans leur exposition: je les produirai à mesure qu'elles vont venir sous mes yeux.

Les prêtres positivistes seront comme les prêtres antiques, druides et autres, ils auront le maniement exclusif de toutes les choses d'intelligence. La haute science théorique est dans leurs attributions, et les practiciens, quand ils auront besoin de notions générales, viendront les leur demander, « au lieu de troubler leur marche industrielle par une vaine culture scientifique.»

C'est le sacerdoce qui a le domaine de la poésie. « C'est ainsi que pensait l'antiquité théocratique, seule pleinement organisée jusqu'ici. Lorsque les poètes s'y séparèrent du sacerdoce, sa décadence commença.»

On devine facilement que MM. les prêtres n'accepteraient pas toutes les poésies. Il ne saurait entrer dan les idées de ces bons brahmanes positivistes de lâcher la bride à la fantaisie humaine. « Depuis Homère jusqu'à Walter Scott, dit M. Comte, qui se croit un très grand juge en littérature, il n'existe en occident que treize poètes véritablement grands; deux anciens, onze modernes, y compris même trois nouveaux en prose. Parmi tous les autres, on n'en citerait pas plus de sept dont la lecture puisse ou doive devenir journalière. Quant au reste ON LE DÉTRUIRA sans doute presqu'entièrement.....»

Voilà un joli trait, et, de la part de *ces messieurs*, comme disent les dévotes, on ne pouvait pas mieux attendre. Gare à vous, Tibule, Properce, Gentil-Bernard! Gare à vous, Hugo, Heine, Musset!

Digitized by Google

Je ne saurais trop le répéter, *ces messieurs* sont les mêmes toujours et partout depuis Melchisédech: c'est pourquoi je suis volontiers de l'avis de ces vilains rationalistes, qui disent: si nous tâchions de nous passer de *ces messieurs!*

MM. les prêtres positivistes, dans les intervalles que leur laisseront les fonctions de censeurs, seront aussi médecins, comme MM. les druides. La distinction du sacerdoce et de l'art médical est une déplorable conséquence de l'anarchie moderne. «Dans les antiques théocraties, qui constituèrent le mode le «plus complet et le plus durable du régime surnaturel, cette «vaine division n'existait pas: l'art hygiénique et l'art médical «y furent toujours une simple annexe du sacerdoce.»

Vraiment, il ne manque plus à M. Comte que de proclamer le gui de chêne comme panacée universelle!

Sur les usages et les plaisirs de la vie, Sa Sainteté le Grand-Prêtre a des opinions cénobitiques qui témoignent de la gravité de ses moeurs. Les femmes et les prêtres ne boiront pas de vin. Les premières s'y feront peut-être; mais, pour les seconds, voilà qui dérangera beaucoup leurs habitudes.

Le sacerdoce réglera sagement la nutrition et, «malgré les sophismes de la gourmandise», il prêchera et fera pratiquer cette maxime «de l'incomparable poème de l'Imitation: *frena gulam, et omnem carnis inclinationem facilius frenabis.*»

MM. les prêtres donneront aussi un important conseil au pouvoir temporel. Ils lui sonseilleront de *régler la procréation.* Il faut perfectionner l'espèce humaine comme les espèces animales. Un quart des hommes devrait s'abstenir de procréer; «la société a tort également de protéger toutes les naissances (*Catéchisme.* p. 276)», Vous vous rappelez que le sacerdoce admettra généralement les nouveau-nés au sacrement de la *Présentation*, «sauf des cas extrêmement rares.» Cela fait penser aux lois grecques contre les enfants infirmes.

Touchant le mariage, M. Comte fait une curieuse proposition, Il propose l'institution des *mariages chastes*, «d'après la théorie positive de l'union conjugale, où les relations sensuelles ne sont pas nécessaires.» A côté de ces mariés, «qui se perfectionneraient mutuellement», il y aurait «des couples spécialement voués à la procréation.»

Ici se présente une question: quels seraient les hommes les plus recherchés des femmes, les maris étalons, ou les maris castrats en quête d'épouses propres à leur perfectionner le moral?

Digitized by Google

C'est là un grave problème, que je soumets aux vaudevillistes de France.

Puisque nous en sommes aux femmes, disons quelle situation M. Comte veut leur faire dans sa société.

Il est très opposé aux idées «révolutionnaires» émises sur «la prétendue émancipation des femmes» L'une des principales fonctions du sacerdoce, suivant lui, sera de faire «sentir aux femmes le mérite de la soumission, en développant cette admirable maxime d'Aristote: *la principale force de la femme consiste à surmonter la difficulté d'obéir.*»

Si M. Comte ne veut pas de l'émancipation des femmes, telle que l'entendent certaines écoles politiques ou socialistes, il ne s'ensuit pas qu'il partage à leur égard les sentiments étroits de la vieille philosophie. On a pu voir plus haut qu'il leur donne la prééminence morale. Il insiste en maint endroit pour que cette prééminence devienne de plus en plus considérable. Les moyens qu'il en indique sont au nombre de trois:

1° Une éducation et une instruction plus complètes; il est de l'avis de la comédie:

Je consens qu'une femme ait des clartés de tout.

2° La suppression des dots, grâce à laquelle la femme ne sera plus recherchée que pour elle-même. M. Comte, pour atteindre ce but, ne se contente pas de supprimer les dots; il établit que les femmes doivent renoncer au droit d'héritage.

3° Leur éloignement systématique des occupations et des travaux lucratifs, et leur entière consécration aux soins intérieurs. Le positivisme inscrit ceci parmi ses axiomes: *l'homme doit nourrir la femme.* En conséquence de cet axiome, M. Comte veut écarter les femmes de toutes les professions commerciales et matérielles: «.....La dégradation morale, dit-il, m'a paru «plus grande encore quand la femme s'enrichit par son propre «travail. L'âpreté continue du gain lui fait perdre alors jusqu'à «la bienveillance spontanée que conserve l'autre type au milieu «de ses dissipations. Il ne peut exister de pires chefs industriels «que les femmes.»

Sur l'éducation, M. Comte a une idée fort originale. Il veut que, par rapport à la religion, on fasse successivement passer

Digitized by Google

l'enfant par le fétichisme, par le polythéisme et par le monothéisme, pour l'introduire enfin dans l'athéisme positiviste. L'enfant, à son sens, doit ainsi traverser personnellement toutes les phases qu'a parcourues la société. Il est dommage que pour une initiation aussi lente, la vie humaine soit si courte. Ce système pourrait être fort bon si les hommes vivaient 140 ans, suivant la théorie de Victor Hennequin. Et puis, il est possible, comme le dit M. Comte, « qu'il y ait une profonde affinité entre le positivisme et le fétichisme »; mais je crois qu'entre la société de l'avenir et le fétichisme, il y aura divorce absolu.

J'approuve assez l'antipathie que M. Comte ressent contre les pensions et les collèges. Il déclare que l'éducation positiviste « ne soustraira jamais l'adolescent à ses relations de famille. » Il exprime énergiquement sa profonde aversion pour nos cloîtres scolastiques où « la corruption se développe encore davantage que la stupidité. »

A l'égard des questions sociales proprement dites, celles qui se rattachent aux droits du travail et de la propriété, M. Comte, tout en conservant les tendances saint-simoniennes sur la prépondérance du capital, des banquiers, etc., émet ça et là des idées d'un socialisme très avancé, qui frise même un peu le communisme. Par exemple, il conclut, comme Proudhon, à ce que les locataires d'une maison en deviennent propriétaires, après un léger surcroît de loyer pendant quelques années; à ce que le salaire des ouvriers soit organisé en vue d'obvier aux inconvients du chômage, etc. Il ajoute ce détail caractéristique: « La religion positive impose à chacun le devoir de ne jamais changer sans de grands motifs ni ses inférieurs ni ses supérieurs. La capricieuse mutation des fournisseurs habituels devient elle-même blâmable, puisqu'elle tend à troubler l'économie générale de leurs opérations, qui suppose une suffisante fixité de leur clientelle. »

Voilà un point de religion qui entraînerait certainement la conscience de tous les « dignes » marchands, épiciers, rôtisseurs, charcutiers et autres.

J'achèverai de caractériser la nature d'esprit de M. Comte, en mentionnant quelques-unes de ses opinions historiques, qui, souvent, ne laissent pas d'être fort singulières.

M. Comte, comme je l'ai dit ailleurs, accepte « l'ensemble de la succession humaine. » Il systématise *à posteriori* toutes

Digitized by Google

les évolutions de la société. Il rend successivement honneur au fétichisme, « qui fait prévaloir dans la religion le type humain », du polythéisme, qui « est essentiellement une synthèse objective de toutes les manifestations religieuses », et au catholicisme, dont le positivisme « n'est que la transformation rationelle.

Tout ce qui s'est passé sous ces trois régimes, est expliqué, consacré par M. Comte. Les choses les plus universellement blâmées dans les annales du régime polythéiste et catholique, trouvent en lui un avocat systématique.

Il expose la nécessité et la légitimité de l'esclavage antique qui « habitua l'homme au travail..... et qu'on ne peut aucunement comparer à l'éphémère monstruosité que nécessita la colonisation moderne.»

Il y a « une aussi grande frivolité dans les reproches adressés au polythéisme par saint Augustin, que dans les diatribes dirigées contre le catholicisme par Voltaire.»

A l'égard de l'établissement du christianisme, il n'appelle jamais Jésus-Christ que « le faux fondateur.» Il ne tarit pas d'éloges sur « l'admirable saint Paul qui a laissé prévaloir ce faux fondateur.»

Au moyen-âge, M. Comte trouve matière à des admirations fort étranges.

La féodalité est expliquée, non comme une conséquence de l'invasion, mais comme « une suite nécessaire des destinées de l'empire romain.»

Les Croisades sont « d'héroïques expéditions, où la république occidentale, consolidée et développée par l'activité collective, dissipa *finalement* toutes les inquiétudes d'invasion musulmane.» Il est fâcheux, pour cette théorie, que les croisades fussent terminées depuis deux cents ans, quand les Turcs sont venus, *finalement*, s'établir en Europe, et que, depuis leur établissement, les croisades n'aient pas recommencé.

M. Comte, qui vénère beaucoup les papes du moyen-âge, professe une véritable horreur pour le protestantisme, qui est venu, au XVI^e^ siècle, « proclamer l'individualisme absolu.»

Outre le protestantisme, M. Comte trouve deux grands objets d'antipathie dans les temps modernes, ce sont: le XVIII^e^ siècle dans son ensemble, puis Napoléon. Dans le temps qui a précédé le moyen-âge, l'homme qu'il déteste le plus, c'est Julien.

Dans la première édition du *Calendrier positiviste*, on lisait ceci:

Digitized by Google

Jour additionnel des années bissextiles { Réprobation solennelle des trois principaux rétrogradateurs, Julien, Philippe II et Bonaparte, mais seulement pendant la première demi-génération.

Autre idée historique très curieuse: « J'ose ici, dit M. Comte, proclamer les vœux solennels que je forme, au nom des vrais positivistes, pour que les Arabes expulsent énergiquement les Français de l'Algérie, si ceux-ci ne savent pas la leur restituer dignement. Je m'honorerai toujours d'avoir, dans mon enfance, ardemment souhaité le succès de l'héroïque défense des Espagnols. »

On voit, j'insiste sur cette observation, que M. Comte allie ensemble des opinions qui paraissent au premier abord très inconciliables, entre autres, une tendance visible vers le progrès, puis une sympathie bizarre pour les adversaires du progrés; une théorie de la fatalité historique, puis une haine violente contre certains instruments de cette fatalité. Tout cela, on l'avouera, ne se justifie guère au point de vue de la logique rigoureuse! et ce qu'il y a de plus clair dans cette mosaïque d'originalités, c'est que, pour M. Comte, le mouvement historique tout entier a eu pour objet la préparation du positivisme, et conséquemment la glorification de son fondateur.

CHAPITRE VI.

Le Positivisme de M. Auguste Comte.

L'ORGANISATION DU CULTE (suite).

☆

Pour mettre plus de netteté dans notre exposition, nous avons glissé, dans le précédent chapitre, sur le culte *concret*, qui s'applique, non plus comme les fêtes générales du positivisme, aux choses *abstraites* de la sociabilité humaine, mais

Digitized by Google

aux *personnalités* historiques; cet objet important de la théorie positiviste demandant d'assez longs détails, nous avons cru devoir lui consacrer une étude à part.

Pour donner un dernier trait à son système de religion exclusivement *humaniste* ou humanitaire, M. Comte a songé à remplacer les commémorations pieuses des chrétiens catholiques, par des commémorations nouvelles, instituées à un point de vue purement philosophique: de là le CALENDRIER POSITIVISTE qu'il publia en 1848; c'est ce calendrier qui va nous occuper ici.

L'idée de substituer un calendrier nouveau, construit sur les saines données de la philosophie rationnelle, au calendrier que nous ont légué l'ignorance et la superstition du moyen-âge, est déjà assez ancienne, et l'on peut dire qu'elle est devenue presque générale aujourd'hui parmi les penseurs.

L'antipathie profonde, et chaque jour grandissante, dont est l'objet la série des commémorations romaines, se justifie par une multitude de motifs, dont il va nous suffire d'indiquer les plus importants.

Le premier reproche qu'on peut adresser au calendrier vulgaire, c'est le peu d'intérêt qui s'attache, pour les sociétés modernes, aux personnages dont il prétend nous rappeler le souvenir. Si le lecteur avait, comme nous, sous les yeux, le diurnal religieux, tel qu'il fut établi lors de la réforme du pape Grégoire XIII, si connue sous le nom de réforme grégorienne, il serait frappé, comme nous le sommes, du caractere hétéroclite de cette production. On y voit une longue suite de noms qui n'ont plus aucune signification, au point de vue de nos idées et de nos moeurs. Malgré soi, on se demande à quoi bon vénérer cette longue procession d'êtres cocasses ou inconnus, quand nous avons, dans des périodes plus lumineuses de l'humanité, tant de gloires véritables à admirer, tant de vertus réelles à imiter, tant de martyrs authentiques à couronner. On se demande pourquoi ce Panthéon, où les illustrations s'appellent Audiface, Abachum, Emérantienne, Martine, Babolin, Blaise, Romuald, Dorothée, Jovite, Anicet, Soter, Vital, Vite, Pétro-

Digitized by Google

nille, Nazaire, Siméon Stilite, Jean Calibite, Sabas, Nabor, Pantaléon, Abdon, Zéphirin, Adaucte, Lin, Cosme, Brigitte, Chrisogone, etc., etc., etc., tandis que nous pourrions avoir un Panthéon, où se liraient les noms universellement glorieux des soeur Marthe, des Cornélie, des Eponine, des Fénelon, des Vincent de Paule, des Howard, des Francklin, des Watt, en un mot, des bienfaiteurs de la société, et des belles natures historiques qui ont honoré l'humanité par l'élévation de leurs sentiments et de leurs vertus?

Outre son inutilité morale, résultant de l'antiquité et de l'extrême obscurité de ses personnages, sur lesquels on n'a souvent que de fausses et ridicules légendes, presque toujours les mêmes; ce qui me frappe encore, dans le calendrier vulgaire, c'est l'exclusivisme condamnable qui a présidé à son institution. Le calendrier romain, en effet, n'admet que ce qu'il appelle des *saints canonisés*, c'est-à-dire des hommes censés miraculeux; dont le principal objet, pendant leur vie, a été, à très peu d'exceptions près, de sortir de la vie ordinaire, pour entrer dans une vie étrange, inutile à leurs semblables et à eux-mêmes. Le point de vue de ce système commémoratif est si étroit, que Vincent de Paule et Louis IX n'y sont, ni l'un pour avoir été un type de bienfaisance, ni l'autre, pour avoir été un type de loyauté et de chevalerie, mais tous deux pour avoir pratiqué je ne sais quels actes exceptionnels, quelles prétendues vertus de surérogation. Oui, Louis IX aurait été vainement le plus respectable roi de son siècle; Vincent de Paule aurait été vainement l'un des plus généreux organisateurs de la charité dans le monde; s'ils n'avaient, l'un et l'autre, dit le chapelet ou baisé la culotte de saint Panerace, ils eussent été exclus de la pieuse commémoration des bréviaires et des almanachs.

Cet esprit d'exclusion est intolérable. La conscience publique, dans le monde nouveau qu'ont formé la raison et la civilisation, proteste énergiquement, et je crois être ici son organe, contre l'existence d'un panthéon où trône Siméon Stilite, et où Washington n'a pas son entrée; où les jeunes écoliers honorent Nicolas de Mire, et ne trouvent pas l'image de l'auteur de *Télémaque;* où rayonne le nom de je ne sais quel empereur impotent d'Allemagne, et où le nom de Marc-Aurèle est à l'index, parmi les noms des damnés; où le roi Gontran foule aux pieds les Trajan et les Gustave-Adolphe; où les Pétronille, les Brigitte,

Digitized by Google

les Marie Alacoque et les Dorothée, prononcent l'anathème contre toutes ces femmes vraiment grandes, qui s'appellent Véturie, Cornélie, Éponine, Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette, mademoiselle de Sombreuil, madame Roland!

Enfin; et c'est ici le dernier défaut du calendrier vulgaire sur lequel je veuille insister, la commémoration catholique-romaine est si profondément entachée de superstition grossière, que l'esprit, comme le cœur, se refusent à y adhérer. Outre que la plupart de ses personnages ne sont connus que par des légendes manifestement apocryphes, une foule d'entre eux, surtout ceux du moyen-âge, ont pris part, plus ou moins directement, à toutes les atrocités que l'on nous raconte de ces temps lamentables. Il est telle et telle *vie de saint* où l'on trouve des traits qui font frémir la nature, et que la morale moderne réprouve hautement, avec une incontestable justice: tel est le trait de saint Hilaire, priant avec ferveur pour obtenir la mort de sa femme et de sa fille.

Mais ce qui excite particulièrement le ressentiment de ceux qui ont approfondi cette matière, c'est de voir que l'on présente comme *sacrées* à la société, dans la nomenclature des saints, des créations superstitieuses qui n'ont pas la moindre réalité historique. On concevrait fort bien qu'une religion vous proposât des symboles instructifs, dont vous reconnaîtriez le caractère mystique, tout en vous pénétrant des enseignements qu'ils renfermeraient; mais que dire d'une secte, où l'on a fait des *vérités* qui s'imposent à la foi, de fables grossières, fabriquées par des faussaires sans art? Que dire d'une secte, où la divinité elle-même est mêlée à ce tissu d'inventions aussi choquantes qu'elles sont inutiles? Que dire de saints qui font des miracles, moyennant de beaux cadeaux envoyés par les fidèles à leurs pieux panégyristes; et qui pourtant n'ont jamais existé?

L'espace nous manque, pour entrer dans le détail de toutes ces fabrications scandaleusement intéressées. Nous ne pouvons développer ici les preuves par lesquelles on peut démontrer surabondamment que la plus grande partie des légendes de martyrs sont des inventions pures; dont la fable de la légion thébaine, par Euchérius, est un type célèbre. Qu'il nous suffise de rappeler au lecteur les savantes pages que Dupuis a consacrées à ce sujet dans l'*Origine de tous les cultes*, et d'indiquer rapidement quelques unes des conclusions de cet auteur.

Digitized by Google

La formule des souhaits dans l'empire romain : *ad perpetuam felicitatem*, formule analogue à nos voeux de jour de l'an, donna naissance à deux saintes : *Perpétue* et *Félicité*, que l'on honore le même jour.

Prier et *donner* devinrent saint *Rogatien* et saint *Donatien*, que l'on ne sépare pas plus, dans l'invocation, que sainte Félicité et sainte Perpétue.

On fêta ensemble sainte *Flore* et sainte *Luce*, ou *lumière* et *fleur*.

Sainte *Bibiane* eut sa fête à l'époque où les Grecs faisaient l'ouverture des tonneaux. Sainte *Apollinaire* fut honorée quelques jours après l'époque où les Romains célébraient les *jeux apollinaires*.

Il n'y a pas jusqu'aux *ides* du mois, qui ne soient devenues une sainte sous le nom de sainte *Ide*.

La vraie face ou image du Christ, en grec, *veron eicon*, devint sainte Véronique.

La belle étoile de la couronne, *Margarita*, placée sur le serpent Ophiueus, se changea en sainte *Marguerite*, sous les pieds de laquelle on peint un serpent ou dragon, et l'on célébra la fête de la sainte peu de jours après le coucher de l'étoile.

On fêta aussi saint *Hippolyte*, martyr traîné par des chevaux, absolument comme *Hippolyte* l'amant de Phèdre. Nous lisons que les restes de l'infortuné fils de Thésée furent transportés de l'île de Siros à Athènes par Cimon, et que les Athéniens sacrifiaient à ces restes le 8 novembre de chaque année. Comment se fait-il que, dans notre calendrier, nous lisions à la date du 8 novembre : *Saintes reliques?*

Mais, de toutes les critiques si profondes et si évidemment justes, que présente l'immortel Dupuis, sur les saints de notre calendrier, la plus remarquable est sans contredit celle qui est relative à saint Denis. Nous allons insister un peu sur ce personnage, qui intéresse particulièrement la France et surtout Paris.

Cette énorme collection de mensonges, qu'on appelle l'histoire orthodoxe, place ordinairement la vie du prétendu saint Denis, prétendu apôtre des Gaules, au III^e^ siècle de l'ère chrétienne, et son prétendu martyre sous la prétendue persécution de Valérien, vers 272. Rien n'est plus extravagant que cette biographie.

La légende d'Hilduinus, sur laquelle repose tout ce qu'on sait, ou croit savoir, de saint Denis, ne permet pas de reculer jusqu'au III^e^ siècle les aventures de l'apôtre gaulois. Cette légende nous apprend positivement que le Denis parisien était d'Athènes, et qu'il fut disciple de saint Paul, et d'un Hiérotée, personnage inconnu. Toujours d'après la même légende, Denis fut *sacré* évêque d'Athènes par saint Paul. Il alla à Jérusalem rendre

Digitized by Google

visite à la sainte Vierge, et il la trouva si belle et si majestueuse, qu'il fut tenté de l'adorer. Après avoir longtemps gouverné la ville d'Athènes, il alla conférer avec saint Jean l'évangéliste à Éphèse. D'Éphèse, il se rendit à Rome, où il s'entretint avec le pape Clément, puis, de là, il vint dans notre Gaule, «et sachant, «dit Hilduin, que Paris était une ville riche, peuplée, abondante, «et comme la capitale des autres, il y vint planter une citadelle «pour battre l'enfer et l'infidélité en ruine.» Le légendaire, après bien d'autres détails, entre dans le récit des persécutions que l'apôtre eut à subir. A Paris, on l'exposa aux bêtes, mais ayant fait le signe de la croix sur elles, il eut la consolation de les voir se prosterner à ses pieds. Comme il est très naturel que tout un peuple qui a vu un semblable miracle s'acharne contre celui qui en est l'objet, les Parisiens le jetèrent dans un four chaud; il en sortit frais et en parfaite santé, comme les jeunes Hébreux Azaël, Misaël et Abdénago, sortirent de la fournaise; on le crucifia: il se mit à prêcher du haut de la croix. On le ramena en prison avec ses compagnons Rustique et Éleutère; il dit la messe dans son cachot: Rustique servit de diacre, et Éleutère de sous-diacre. Hilduin ne dit pas quels furent le sacristain, le porte-croix et l'enfant de chœur. Après la messe, on mena les trois diseurs de messe à Montmartre, où on leur trancha la tête; c'est de là que *Montmartre*, qui veut dire *mont de Mars* ou *mont du supplice*, a été connu comme le *mont des martyrs*. Hilduin ajoute que le corps du saint se leva debout, prit son ex-tête entre ses mains, et accompagné d'une troupe d'anges qui chantaient *alleluia*, porta sa dite ex-tête, *en la baisant*, jusqu'à l'endroit où est actuellement la basilique de Saint-Denis.

Le cardinal de Polignac, au dernier siècle, contant l'histoire de cette tête à la spirituelle madame du Deffant, ajouta: Saint Denis n'eut de peine à porter sa tête que jusqu'à la première station (probablement jusqu'au Château-Rouge). — «Je crois bien, dit la dame; en de telles affaires, il n'y a jamais que le premier pas qui coûte!»

Il n'est pas besoin de critiquer des récits de cette nature. *La simplicité du faussaire* est telle, que son histoire est au dessous de toute discussion.

L'opinion la moins défavorable qu'on pourrait avoir de son oeuvre (nous hasardons là une interprétation pour laquelle nous n'avons point d'autorité derrière nous), c'est qu'il a entrepris, sous le nom d'un martyr supposé, la *glorification de l'Église primitive des Gaules*. En effet, cette création de saint Denis qui avait vingt-cinq ans à la mort de Jésus, qui a vu, en Égypte,

Digitized by Google

l'éclipse surnaturelle dont parlent les Évangiles, qui a conféré avec Paul, avec Jean, avec Clément, avec la Vierge, qui a puisé ainsi à toutes les grandes sources du christianisme, ce saint Denis n'est-il pas un symbole de l'Église gauloise, un type idéal, destiné à montrer l'antiquité et l'orthodoxie de cette Église?

Quoi qu'il en soit des intentions du légendaire, il est bien manifeste qu'il y a, dans l'histoire de saint Denis, une de ces grossières inventions si connues dans l'âge primitif de l'Église chrétienne. La fabrication des actes de ce martyr est un digne pendant à la fabrication avérée des *Œuvres de saint Denis* au IVe siècle.

Maintenant, sur quel fondement réel repose toute cette histoire?

Nous sommes tenté de croire, quant à nous, avec Dupuis, qu'elle a eu pour canevas le vieux culte, les vieilles croyances et les vieux symboles païens relatifs à Bacchus. Nous citons textuellement l'auteur de l'*Origine de tous les cultes.*

« Les Grecs honoraient Bacchus sous le nom de Dyonisios ou « de Denis: il était regardé comme le chef et le premier fonda- « teur de leurs mystères ainsi qu'Éleuthère. Ce dernier nom était « aussi une épithète qu'ils lui donnaient, et que les Latins ont « traduite par *Liber:* on célébrait en son honneur deux fêtes « principales, l'une au printemps, et l'autre dans la saison des « vendanges. Cette dernière était une fête rustique célébrée dans « la campagne et aux champs; on l'opposait aux fêtes du prin- « temps, appelées Fêtes de la ville ou *Urbana.* On y ajouta « un jour en l'honneur de Démétrius, roi de Macédoine, qui « tenait sa cour à Pella, près du golfe de Thessalonique. Bacchus « était le nom oriental du même Dieu. Les fêtes de Bacchus « devaient donc être annoncées dans le calendrier païen, par ces « mots: *Festum Dyonisi*, *Eleutherii*, *Rustici.* Nos bons aïeux « en ont fait trois fêtes: Saint-Denis, Saint-Éleuthère et Saint- « Rustique, ses compagnons. Ils lisaient au jour précédent: « *Fêtes de Démétrius.* Ils ont placé, la veille de Saint-Denis, « la fête de Saint-Démétrius, dont ils ont fait un martyr de « Thessalonique. On ajoute que ce fut Maximilien qui le fit « mourir, par suite de son désespoir de la mort de Lyœus, et « Lyœus est un nom de Bacchus. On plaça, la surveille, la fête « de Saint-Bacchus, dont on fit aussi un martyr d'Orient. Ainsi « ceux qui voudront prendre la peine de lire le calendrier latin « ou le bref qui guide nos prêtres dans la commémoration des « saints et dans la célébration des fêtes, y verront au 7 octobre: « *Festum Sancti-Demetrii;* au 8, *Festum Sancti-Bacchi;* « au 9, *Festum Sanctorum Dyonisii*, *Eleutherii et Rustici.* « Bacchus (d'après le poëme de Nonus, les *Dyonisiaques*) épouse « le Zéphire, ou le Vent doux, sous le nom de la nymphe Aura.

Digitized by Google

« Eh bien, deux jours avant la fête de Denis ou de Bacchus, « on célèbre celle d'*Aura Placida*, ou de Zéphyre, sous le « nom de *Sainte-Aure* et de *Sainte-Placide* (le 5 octobre).»

Si l'on ajoute aux preuves de l'éminent Dupuis celle que développe le savant Dulaure dans le premier volume de son *Histoire de Paris*, notamment sa dissertation sur la tête coupée, symbole des égarements de l'ivresse, et ce qu'il dit des Fêtes de Bacchus vendangeur, célébrées encore au dernier siècle, dans les environs de Paris, les 8 et 9 octobre, jours où saint Denis est honoré dans les églises, la démonstration de l'identité du Bacchus païen et du martyr chrétien aura presque atteint les proportions d'une démonstration mathématique. Nous le répétons : pour notre part, l'étude spéciale que nous avons faite de la question, dont le défaut de place ne nous permet pas de produire ici tous les résultats, nous a donné, a cet égard, une conviction qui approche de la certitude.

D'après les différentes observations qui précèdent, le lecteur peut juger s'il y a lieu de remanier le calendrier, au point de vue de la commémoration; il peut aussi apprécier convenablement les efforts qui ont été tentés à cet égard.

Tout le monde connait la grande tentative de la Révolution de 92, par rapport à la supputation de l'année. Au point de vue scientifique et astronomique, substitution d'un systéme rationel à un systéme plein de défauts; au point de vue de la commémoration, élimination des noms de saints, pour mettre à la place la nomenclature des produits naturels, pouvant servir de manuel aux agriculteurs: telle est la double donnée du calendrier républicain.

Sa supériorité scientifique fut reconnue par ceux-là mêmes qui le supprimèrent. Mounier et Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, chargés par l'Empereur Napoléon et son conseil d'État, de demander au Sénat conservateur la restauration du calendrier julien-grégorien, s'exprimèrent ainsi dans la séance du 15 fructidor an XIII (2 septembre 1805):

« Les avantages qui restent au calendrier français ne seraient « pourtant pas à dédaigner : la longueur uniforme des mois com- « posés constamment de 30 jours; les saisons qui commencent avec « le mois, et ces terminaisons symétriques qui font apercevoir « à quelle saison chaque mois appartient, sont des idées simples « et commodes *qui assureraient au calendrier français une « préférence incontestable sur le calendrier romain*, si on les « proposait aujourd'hui tous deux pour la première fois: ou, « pour mieux dire, *personne n'oserait aujourd'hui proposer « le calendrier romain, s'il était nouveau.*

Digitized by Google

« Dans le calendrier français on voit *une division sage et régu-*
« *lière*, fondée sur la connaissance exacte de l'année et du cours du
« soleil, tandis que dans le calendrier romain, on trouve sans
« aucun ordre des mois de 28, 29, 30 et 31 jours; des mois
« qui se partagent entre des saisons différentes; enfin le com-
« mencement de l'année y est fixé, non pas à un équinoxe ou
« à un solstice, mais neuf ou dix jours après le solstice d'hiver.

« Dans ces institutions bizarres on trouve l'empreinte des *super-*
« *stitions et des erreurs* qui ont successivement entravé ou
« même dirigé les réformateurs successifs du calendrier: Numa,
« Jules-César et Grégoire XIII.

« C'est, par exemple, pour ne rien ajouter à la longueur d'un
« mois consacré aux mânes et aux expiations, que février n'eut que
« vingt-huit jours; c'est par d'autres raisons aussi vaines, que Numa
« avait fait tous les autres mois d'un nombre impair de jours.

« C'est par respect pour ces préjugés, et pour ne pas déplacer
« certaines fêtes, que Jules-César, en corrigeant la longueur de
« l'année solaire, ne toucha point au mois de février, ce qui lui
« donnait sept jours à répartir entre les onze autres mois; et c'est de
« là qu'est venue la nécessité d'avoir plusieurs mois de trente-un
« jours de suite, comme ceux de juillet et août, décembre et janvier.

« Enfin, c'est parceque le concile de Nicée, où l'on ignorait
« la vraie longueur de l'année et l'anticipation des équinoxes
« dans le calendrier Julien, avait établi, pour la célébration de
« la pâque, une règle devenue impraticable par le laps du
« temps; et c'est par l'importance que Grégoire XIII mit à assurer
« à jamais l'exécution du canon du concile relatif à la fête de
« Pâques, qu'il entrepit sa réformation.

« Tous les embarras de ce calendrier sont venus de ce qu'il
« fut commencé dans un temps où, par ignorance de l'année
« solaire, on était forcé de se régler sur la lune, et de ce qu'en-
« suite, lorsqu'on eut une connaissance moins inexacte du cours
« du soleil, on ne voulut pas renoncer tout-à-fait à l'année
« solaire pour ne point déranger l'œuvre des fêtes réglées primi-
« tivement sur la lune.

« Rien de plus simple que l'année civile, qui depuis long-
« temps est purement solaire; rien de plus inutilement compli-
« qué que l'année ecclésiastique, qui est luni-solaire.»

Voilà pour la supputation de l'année. Quant au changement d'ère, c'est-à-dire à la substitution de l'année de la fondation de la République française à l'année prétendue de la naissance de Jésus comme date fondamentale, la Convention s'est expri-

Digitized by Google

mée en ces termes, dans l'instruction annexée au décret sur le changement de calendrier.

«Art. 1er L'ère des Français compte de la fondation de la «République, qui a eu lieu le 22 septembre 1792 de l'ère «vulgaire. — L'ère vulgaire dont la France s'est servie jusqu'à «présent, pendant dix-huit siècles, n'a presque servi qu'à fixer «dans la durée, les progrès du fanatisme, l'avilissement des «nations, le triomphe scandaleux de l'orgueil, du vice, de la «sottise, et les persécutions, les dégoûts qu'essuyèrent la vertu, «le talent, la philosophie, sous des despotes cruels qui souffri«rent qu'on le fit en leur nom. L'ère vulgaire fut l'ère de la «cruauté, du mensonge, de la perfidie et de l'esclavage. Elle «a fini avec la royauté, source de tous nos maux. Le temps «ouvre un nouveau livre à l'histoire, et dans sa marche nou«velle, majestueuse et simple comme l'Egalité, il doit graver «d'un burin neuf les annales de la France régénérée. La ré«volution francaise, féconde, énergique dans ses moyens, vaste, «sublime dans ses résultats, formera pour l'historien, pour le «philosophe, une de ces grandes époques, qui sont placées «comme autant de fanaux sur la route éternelle des siècles.»

L'astronome Lalande et le mathématicien Gilbert Romme, auteurs du calendrier nouveau, en ayant fait accepter par la Convention les principes fondamentaux: le changement d'ère, et la formation des mois réguliers, divisés en trois décades, et dénommés d'une manière harmonieuse et rationelle (Frimaire, Brumaire, Floréal, etc.), il leur vint naturellement en pensée de compléter leur oeuvre, en substituant à la commémoration des saints, qui étaient dès lors fort discrédités, une commémoration nouvelle. Guidés par un sentiment peut être exagéré de l'égalité des hommes, et du danger qu'il y a toujours à faire un piédestal trop élevé aux individualités, ils adoptèrent, au lieu de la commémoration des personnages célèbres et des hommes utiles, une sorte d'almanach *naturaliste*, qu'ils appelèrent l'*annuaire du cultivateur*, auquel furent entremêlées çà et là quelques commémorations historiques et humanitaires. Cet annuaire, dont le plan général avait été conçu par Romme, fut composé par des hommes spéciaux, par les naturalistes Daubenton et Lamarck, par les botanistes Richard et Desfontaines, par le mécanicien Molard, par le chimiste Parmentier, par l'agronome Thouin, par Chabert, directeur de l'école vétérinaire d'Alfort, par les horticulteurs Cels et Vilmorin, et enfin par l'ingénieux Préaudaux. Leur travail, approuvé

Digitized by Google

par la Convention, mais qui ne devint pas l'objet d'un décret, comme on l'a dit à tort, fut adopté par le public, et spontanément inséré dans les almanachs populaires.

On s'est beaucoup moqué, dans un certain monde, de cette curieuse production du rationalisme républicain de 93. En vérité, nous ne voyons pas ce qu'on y a tant trouvé à redire. Les noms des mois y sont naturels et d'une harmonie savante des plus remarquables. Ces noms, comme ceux qui furent appliqués aux jours de la semaine (*Primidi*, *duodi*, *tridi*, *etc.*), avaient un avantage saillant sur nos appellations païennes, qui n'ont aucun rapport avec nos idées et avec nos mœurs. Je n'insiste pas sur une vérité aussi évidente. Tous ceux qui ont examiné attentivement, et sans parti pris, le calendrier de 93, ont reconnu que des dénominations telle que Nivôse, Pluviôse, tridi, sextidi, signifiant mois des neiges, mois des pluies, troisième jour et sixième jour, valaient infiniment mieux que décembre qui, par un contre-sens grossier, appelle dixième mois de l'année celui qui en est le douzième, que Janvier signifiant Janus à la double face, que mercredi et samedi, rappelant Mercure et Saturne à des gens qui n'ont rien de commun avec ces deux ex-dieux en déconfiture.

Une autre objection que nous avons souvent entendu faire au calendrier républicain, c'est qu'il appliquait aux différents jours de l'année des noms de plante parfois ridicules, qui n'avaient rien de la poésie de nos noms de baptême.

A cela, nous répondrons que nous blâmons la manie qu'ont eue certains patriotes de 93, de donner exclusivement aux enfants naissants des noms de plantes, de fleurs, ou autres objets de la nature. Nous pensons que l'application aux générations nouvelles des noms illustres du passé, est un excellent usage. Cependant, ne soyons pas exclusifs. Outre les noms d'hommes, on pourrait parfaitement bien choisir, pour les nouveau-nés, des noms de produits naturels. Le calendrier *naturaliste* et le calendrier *humaniste* sont faits pour fusioner ensemble, et les cheminées des citoyens sont généralement assez grandes pour les porter tous deux. La nomenclature de Romme, qu'on ne s'y trompe pas, contient de très jolis noms, qui sonneraient fort agréablement aux oreilles des jeunes gens et des

Digitized by Google

jeunes filles. Nous allons citer quelques exemples, et mettre en regard un certain nombre de noms pris au hasard dans le calendrier grégorien.

NOMS DE JEUNES FILLES.

CALENDRIER RÉPUBLICAIN.	CALENDRIER GRÉGORIEN.
Balsamine	Cunégonde.
Amaranthe	Gertrude.
Immortelle	Colette.
Belle-de-nuit	Perpétue.
Amarillis	Balbine.
Dentelaire	Opportune.
Grenade	Eustochie.
Genièvre	Monique.
Bruyère	Catherine.
Olive	Dosithée.
Paquerette	Droctovée.
Primevère	Pétronille.
Pervenche	Gorgonie.
Anémone	Radégonde.
Pensée	Crispine.
Aubépine	Denise.
Rose	Dorothée.
Argentine	Françoise.
Charmille	Pulchérie.
Eglantine	Thècle.
Sylvie	Pélagie.
Violette	Godeberge.
Spirée	Simplice.
Belladone	Aubierge.
Corbeille d'or, etc., etc	Brigitte.

NOMS DE JEUNES GENS.

Tournesol	Fiacre.
Héliotrope	Crépin.
Alisier	Rigobert.
Lierre	Pantaléon.
Érable	Sendou.
Olivier	Babolein.
Silex	Maclou.
Lauréole	Macaire.

Digitized by Google

Fragen	Serge.
Platane	Friard.
Mélèze	Bavon.
Lilas	Angadrème.
Hyacinthe	Barlaam.
Fromental	Ayou.
Myrthe	Anicet.
Bleuet	Benoît.
Jasmin	Cerbonet.
Cyclamen	Caprais.
Chrysanthème	Hilarion.
Myosotis	Martin.
Bouton-d'or	Saturnin.
Ormeau	Babylas. (1)

Nous le répétons, la vérité, dans cette dispute sur le mérite relatif des noms, c'est peut-être le mélange des deux idées, l'idée *naturaliste* et l'idée *humaniste*. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, le calendrier républicain, lors même qu'il resterait étranger à l'appellation des enfants nouveau-nés, aurait toujours le mérite incontestable et incontesté, d'être un excellent guide de l'agriculture, puisque l'anniversaire de chaque plante ou animal qu'on y désigne, est placé précisément à la date où cette plante et cet animal doivent être, de la part de l'agriculteur, l'objet de soins spéciaux; et, à ce titre seul, il l'emporterait infiniment sur la litanie puérile au nom de laquelle on a prétendu le ridiculiser.

CHAPITRE VII.

Le Positivisme de M. Auguste Comte.

L'ORGANISATION DU CULTE (SUITE ET FIN).

☆

On vient de voir quelle avait été l'oeuvre de 93 par rapport au calendrier. En 1848: ce ne furent plus des membres de

(1) Voir, pour vérifier l'exactitude de cette liste, toutes les *Vies des Saints* et particulièrement l'édition dans laquelle je fais chaque jour ma lecture *spirituelle*, *apud Mame*, Tours, 1837.

Digitized by Google

l'Assemblée nationale (ils en étaient incapables), ce fut un particulier, un philosophe solitaire, qui reprit en sous-oeuvre la grande idée de réformer la commémoration ancienne. Nous arrivons à la principale matière de cette étude, au calendrier de M. Auguste Comte.

Il faut nous rappeler que, dans la pensée du fondateur du positivisme, les nouveaux saints seront ultérieurement encadrés dans les linéaments généraux d'un culte abstrait. On a vu plus haut, ch. V, que, plus tard, les mois, les fêtes hebdomadaires et les jours, seront affectés à la commémoration d'un fait humain sans désignation d'aucune personnalité. Voici des exemples.

JANVIER sera consacré à l'HUMANITÉ, et aux quatre fêtes hebdomadaires de ce mois, on honorera successivement l'Humanité dans sa manifestation *religieuse*, *historique*, *politique* et *communale*, ou, suivant une variante plus récente, dans sa manifestation *occidentale*, *nationale*, *provinciale* et *communale*. Quant aux sept jours de la semaine, ils seront dédiés à l'homme mâle, à la paternité, à la piété filiale, à la fraternité, à la vie intérieure ou domestique, à la maternité et à l'Humanité, sous les noms suivants: *Maridi*, *Patridi*, *Filidi*, *Fratridi*, *Domidi*, *Matridi* et *Humanidi*.

Voilà quelle sera la commémoration quand les générations seront suffisamment préparées au culte *abstrait*, du nouveau Grand-Être, l'Humanité; mais, en attendant, M. Comte institue *provisoirement* la commémoration concrète, c'est-à-dire appliquée à des personnages initiateurs de l'histoire: c'est l'objet de son CALENDRIER POSITIVISTE.

Avant toute réflection ou critique, mettons ce calendrier sous les yeux du lecteur.

Digitized by Google

	SIXIÈME MOIS.	SEPTIÈME MOIS.
	SAINT-PAUL.	**CHARLEMAGNE.**
TAIRE	LE CATHOLICISME.	LA CIVILISATION FÉODALE.
I	Saint-Luc..... *Saint-Jacques.*	Théodoric-le-Grand.
I	Saint-Cyprien.	Pélage.
I	Saint-Athanase.	Othon-le-Grand. *Henri-l'Oiseleur.*
I	Saint-Jérôme.	Saint-Henri.
I	Saint-Ambroise.	Villiers..... *La Valette.*
ondae.	Sainte-Monique.	D. Juan de Lépante. *Jean Sobieski*
I	**SAINT-AUGUSTIN.**	**ALFRED.**
	Constantin.	Charles-Martel.
	Théodose.	Le Cid..... *Tancrède.*
	St-Chrysostôme. *Saint-Basile.*	Richard..... *Saladin.*
	Sainte-Pulchérie..... *Marcien.*	Jeanne d'Arc.
	Sainte-Geneviève-de-Paris.	Albuquerque. *Walter Raleigh.*
	Saint-Grégoire-le-Grand.	Bayard.
	HILDEBRAND.	**GODEFROI.**
	Saint-Benoit... *Saint-Antoine.*	Saint-Léon-le-Grand. *Léon IV.*
natus.	Saint-Boniface.. *Saint-Austin.*	Gerbest..... *Pierre Damien.*
gulus.	St-Isidore-de-Seville. *St-Bruno.*	Pierre-l'Ermite.
	Lanfranc..... *Saint-Anselme.*	Suger..... *Saint-Éloi.*
	Héloïse..... *Béatrice.*	Alexandre III. *Thomas Becket.*
xques.	Les archit. du moy. âge. *S-Benoz.*	St-Franç.-d'Ass. *St-Dominique.*
	SAINT-BERNARD.	**INNOCENT III.**
écène.	St-François-Xav. *Ignac. de Loy.*	Sainte-Clothilde.
Titus.	St-Charl.-Borrom. *Fr. Borrom.*	SteBathilde. *Ste-Mat.-de-Tosc.*
Nerva.	Ste-Thérèse. *Ste-Cath.-d.-Sien.*	St-Étienne-de-Hong. *Mat. Corv.*
urèle.	St-Vinc. de-P. *L'abbé de l'Épée.*	Sainte-Élisabeth-de-Hongrie.
Ulpien.	Bourdaloue... *Claude Fleury.*	Blanche-de-Castille.
	W. Penn..... *G. Fox.*	St-Ferdinand III.. *Alphonse X.*
	BOSSUET.	**SAINT-LOUIS.**

Digitized by Google

'E,

ON HUMAINE.

DOUZIÈME MOIS. **FRÉDÉRIC.** LA POLITIQUE MODERNE.	TREIZIÈME MOIS. **BICHAT.** LA SCIENCE MODERNE.
Marie de Molina.	Copernic..... *Tycho-Brahe.*
Côme de Médicis l'ancien.	Kepler..... *Halley.*
Phil. de Comines. *Guicciardini.*	Huyghens..... *Varignon.*
Isabelle de Castille.	Jacq. Bernouilli. *Jean Bernouilli.*
Charles-Quint... *Sixte-Quint.*	Bradley..... *Roëmer.*
Henri IV.	Volta..... *Saureur.*
LOUIS XI.	**GALILÉE.**
Coligny..... *L'Hôpital.*	Viète..... *Harriott.*
Barneveldt.	Wallis..... *Fermat.*
Gustave-Adolphe.	Clairaut..... *Poinsot.*
De Witt.	Euler..... *Monge.*
Ruyter.	D'Alembert. *Daniel Bernouilli.*
Guillaume III.	Lagrange..... *Joseph Fourier.*
GUILLAUME-le-Taciturne.	**NEWTON.**
Ximenès.	Bergmann..... *Scheele.*
Sully..... *Oxenstiern.*	Priestley..... *Davy.*
Colbert..... *Louis XIV.*	Cavendish.
Walpole..... *Mazarin.*	Guyton-Morveau.... *Geoffroy.*
D'Aranda..... *Pombal.*	Berthollet.
Turgot..... *Campomanes.*	Berzélius..... *Ritter.*
RICHELIEU.	**LAVOISIER.**
Sidney..... *Lambert.*	Harvey..... *Ch. Bell.*
Franklin.	Boërhaave..... *Stahl.*
Washington..... *Kosciusko.*	Linné.... *Bernard de Jussieu.*
Jefferson.	Haller..... *Vicq-d'Azyr.*
Bolivar. *Toussaint-Louverture*	Lamarck..... *Blainville*
Francia.	Broussais..... *Morgagni.*
CROMWELL.	**GALL.**

Jour complémentaire..... Fête universelle des **MORTS.**

Jour additionnel des années bissextiles..... Réprobation solennelle des deux principaux rétrogadateurs (*Julien* et *Bonaparte*), mais seulement pendant la première demi-génération.

Après ces *quatre* célébrations initiales de la *Fête des Réprouvés*, ce jour exceptionnel prendra sa destination normale pour le culte abstrait.

Digitized by Google

Voici maintenant les principales remarques que j'ai à présenter sur ce calendrier.

A l'égard de la division de l'année en treize mois réguliers de vingt-huit jours, plus un jour complémentaire tous les ans et un jour additionnel dans les années bissextiles, je trouve que M. Comte a raison sous tous les rapports. Si l'on compare son système à l'usage vulgaire, on trouvera qu'il a pour lui la logique. Il fait disparaître les incohérences qui se remarquent dans la routine actuelle, telles que l'inégalité des mois, l'intercalation, à une place arbitraire, du jour des années bissextiles (1), le commencement de l'année à des jours variés, etc.

Si, d'autre part, on compare ce système à celui de 93, il a sur ce dernier de notables avantages. Il a moins de jours complémentaires, et de plus, il maintient la division hebdomadaire telle qu'elle se pratique aujourd'hui. Je regarde, en effet, comme une chose de première importance, le maintien du repos au septième jour, et l'institution de la décade est, à mes yeux, tout-à-fait vicieuse. Sur ce point, M. Comte est beaucoup plus pratique que Romme et ses collaborateurs.

Toutefois, je ne me dissimule pas que la division de l'année en treize mois ne puisse soulever beaucoup d'objections. Si le désavantage qu'avait le calendrier républicain, par rapport au calendrier vulgaire, provenait de sa vicieuse supputation hebdomadaire, le désavantage qu'a le calendrier de M. Comte, à son tour, provient de sa supputation mensuelle. Outre l'hostilité de routine que rencontrera le nombre de *treize* mois, à substituer au nombre de *douze*, il faut reconnaître que les usages pratiques de la vie, qui s'arrangent facilement du nombre de douze, divisible: sans fractions, par demi, tiers et quart, ne

---

(1) Nous avons en tout des vestiges de barbarie. Ainsi, des nations qui ne savent pas ce que c'était que la supputation par calendes, dénomment les années à jour intercalaire *bissextiles*, mot qui vient de ce que les Romains comptaient *deux fois* (bis), ces années-là, le sixième jour avant les calendes de mars, *bis sexto die calendas*..... Que dire de décembre, nous le répétons, qui, par son nom, serait le dixième mois de l'année, et qui, par le fait, en est le douzième? Ces vieilleries grotesques, au milieu de notre civilisation moderne, font véritablement pitié aux honnêtes gens; et ce que leur fait plus de mal encore, c'est qu'on ne peut attaquer ces drôleries sans s'exposer à passer pour une mauvaise tête, pour un sacrilège, et pour un homme qui ne respecte ni son Dieu, ni son roi, ni son Fréron-Veuillot. O que ne puis-je, pour ma part, m'endormir cent ans, et prendre un *bon de vie* pour l'an 1955

Digitized by Google

se plieront pas commodément à un nombre qui ne se divise pas régulièrement. M. Comte, quoi qu'il en dise, doit bien sentir qu'on ne transportera pas sans difficulté, à la semaine, les divisions affectées jusqu'ici au mois, et que c'est un obstacle, d'obliger, par exemple, les pensionnaires de l'État à émarger par *treize semaines* au lieu d'émarger par *trimestre*. Du reste, nous ajoutons que ce n'est là, dans notre opinion intime, qu'une difficulté très médiocre, pour ne pas dire puérile, qui s'évanouirait sans peine, par les soins d'une administration intelligente et prudente; mais, M. Comte le sait aussi bien que nous, ce sont ces sortes de difficultés, si médiocres et si puériles qu'elles soient, qui font avorter, parmi les masses, les meilleurs projets.

Pour ce qui est de l'ère adoptée par M. Comte, qui est l'année 1789, nous trouvons à ce changement de date fondamentale, non-seulement dans le système de M. Comte, mais également dans le système du calendrier républicain de 93, de très grands inconvénients. Pour ne pas entrer dans de trop longs détails, qu'il nous suffise d'indiquer, d'abord, l'inconvénient qu'il y aurait à employer une ère locale, dont le sentiment patriotique exagère l'importance, et dont les autres peuples n'ont pas, comme nous, des raisons d'être fiers; et, en second lieu, le trouble considérable que cette innovation apporterait nécessairement dans les travaux historiques (1).

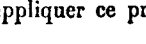
J'ai autant de tendance que personne aux idées sévères et radicales, spécialement en matière de philosophie; mais j'avoue ne pas sentir, pour l'ère vulgaire, l'antipathie si profonde dont elle a été l'objet. Cette ère, suivant moi, peut dire tout autre chose que ce que la superstition veut lui faire signifier. Son inexactitude avérée, résultant de la fausseté des calculs du moine Denis-le-Petit, résultant plus encore, de l'ignorance invincible où l'on est de l'époque précise où vécut et mourut Jésus, qu'une certaine tradition fait crucifier à l'âge de 33 ans, tandis que des auteurs, notamment saint Justin, lui donnent, lors de son supplice, cinquante et quelques années; l'inexacti-

(1) Pour citer un trait, dans la supputation de M. Comte (qui part du 14 juillet 1789), l'an III du calendrier de Romme (qui part du 22 septembre 1792) devient l'an VII. Quelles anomalies, plus choquantes encore, ne trouverions-nous pas, si nous remontions au delà de l'époque contemporaine.

Digitized by Google

tude avérée de cette ère, dis-je, où tout est problématique, jusqu'à l'existence du personnage qui en est l'objet, doit la rendre fort indifférente aux penseurs, et ôter tout lieu aux susceptibilités d'une légitime intolérance intellectuelle. L'an 1er de notre supputation vulgaire, n'est pas nécessairement, et ne saurait être statistiquement parlant, la date de la naissance du chef de la religion chrétienne. C'est tout ce qu'on voudra, en dehors des rêveries et des inventions de la crédulité; c'est la date où l'ancien monde morcelé se fondit dans l'unité romaine; c'est la date où se fusionnèrent définitivement le triple génie romain, grec et oriental, pour se marier au génie des hommes du nord, et pour engendrer, plus tard, le génie synthétique de l'humanité moderne; c'est enfin, par suite du mouvement extraordinaire des esprits, qui eut lieu, vers cette époque, à Alexandrie, à Athènes, à Rome, et dans les autres grands centres de l'empire, la date de la chûte d'un polythéisme grossier et sans cœur, auquel devaient succéder une croyance moins irrationnelle et des tendances plus morales et plus humaines, obscurs et vagues points de départ de la philosophie et de la démocratie futures.

Pour ces motifs, je suis d'avis que l'ère vulgaire doit être maintenue sous le nom de l'*ère de l'unité romaine.* Il importe souverainement, à mon sens, de faire, aux habitudes consacrées, toutes les concessions qui ne choquent ni la raison ni la justice, et s'il y a jamais eu lieu d'appliquer ce principe, c'est ici.



Le lecteur le voit, en ce qui concerne le changement d'ère et la division de l'année, je n'ai pas précisément de raisons rigoureuses à mettre en regard du système M. Comte; ce n'est pas ma conviction que je lui oppose, c'est uniquement la force de l'usage, et, le jour où il me serait démontré que l'usage cédera à la logique, je serais le premier à accepter la grande ère de 1789 et les treize mois de vingt-huit jours.

Mais, si je suis sympathique, ou tout au moins indifférent et sans parti pris à l'égard de la charpente, il n'en est point ainsi à l'égard du fond même du calendrier, c'est-à-dire à l'égard des commémorations qui y sont proposées.

Je n'accepte pas le système de commémoration de M. Comte par deux raisons très précises, que je vais indiquer et développer.

Premièrement. — L'ensemble de ces commémorations ne saurait devenir populaire: voilà pour ce qui est du succès possible de cette grande entreprise philosophique.

Digitized by Google

Deuxièmement. — La systématisation historique de M. Comte, très favorable aux réacteurs de tous les temps et de tous les pays, et positivement exclusive des types négateurs et révolutionnaires, est contraire à la justice: voilà pour ce qui est de la doctrine elle-même.

J'insiste sur ces deux chefs de critique.

L'absence des conditions de popularité est saillante dans le calendrier de M. Comte. Il n'y admet, en effet, que les types supérieurs, et en quelque sorte aristocratiques, qui s'imposent à l'intelligence, et il n'y donne qu'une place médiocre aux types modestes, qui appartiennent au domaine de la morale et du cœur. Sous ce rapport, le calendrier chrétien répond bien mieux à la nature. On y trouve beaucoup moins bonne et moins illustre compagnie que chez Moïse, Homère, Aristote, Archimède, César, Saint-Paul, Charlemagne, Dante, Guttenberg, Shakespeare, Descartes, Frédéric II et Bichat; mais les classes populaires s'y arrangent parfaitement dans la société de moins haute volée de ces bons petits saints, qui ont exercé leurs métiers, mené leur vie, pratiqué leurs humbles vertus. Le calendrier de M. Comte excite à la *vénération;* il n'engage pas suffisamment à l'*imitation*, qui doit être la grande affaire du culte; en un mot, il est bon pour les hommes de loisir, de science et de cabinet; il n'est pas bon pour le peuple. De toutes les critiques qu'on peut lui adresser, celle-là est la plus grave, et, si ce livre tombe sous les yeux de l'éminent philosophe, je désire vivement, dans l'intérêt même de la grande oeuvre à laquelle il préside en ce siècle, qu'elle soit de sa part l'objet d'un examen attentif.

Le second reproche que je fais au système commémoratif de M. Comte, c'est de refuser aux hommes de pensée, dans l'ordre intellectuel, cet excitant moral que je lui reproche de refuser aux classes laborieuses dans l'ordre moral. De même, en effet, que le peuple n'a point à *imiter* dans tous ces *grands hommes*, de même les hommes de science et d'idées ont peu de chose à *imiter* dans tous ces illustres *conservateurs*. M. Auguste Comte est vraiment bien injuste envers les esprits négateurs: il oublie que les négateurs furent, de tout temps, les plus belles et les plus généreuses natures, les natures les plus aimantes, et les plus sympathiques à l'humanité. A ce titre seul, ils ont droit à notre admiration, et nous affirmons, que mettre leurs physionomies à l'écart, dans la galerie du passé, c'est dessécher l'histoire, de même que, repousser leur concours dans l'avenir, fût-ce dans le monde que rêve M. Comte, ce serait arrêter la marche du progrès, et river la société à toutes les

Digitized by Google

pétrifications sacrées qu'engendre l'esprit d'orgueil et de tyrannie.

Les négateurs et les destructeurs, que semble mépriser tant le chef du positivisme, ont rendu à l'humanité des services qu'elle n'oubliera pas. Organes des grands ébranlements intellectuels et politiques, ils ont, dans le vrai Panthéon, celui de la conscience universelle, une place qu'aucun système ne saurait leur enlever. Cela est bon à un esprit systématique, et qui n'envisage jamais, sans une inconcevable aigreur, les gloires contemporaines ou récentes, de nier l'efficacité de l'action individuelle des révolutionnaires, soit de la pensée, soit de la politique, sur les événements auxquels on attache leurs noms; mais, que M. Comte se le persuade, cette appréciation bizarre ne fera pas fortune. On sentira éternellement que c'est une utile et grande destinée, de s'appeler Luther, et de mettre le feu aux bulles papales, pour appeler les cultes éhontés à la pudeur; de s'appeler Voltaire, et de faire rire la France de ses superstitions ou grotesques ou cruelles, pour la préparer à la liberté de la conscience et de la pensée; de s'appeler Rousseau, et de s'attaquer à l'arbitraire, pour inaugurer ensuite cette sublime affirmation de la justice, de l'indépendance, de l'égalité, qui aboutit finalement à la déclaration des droits de l'homme; de s'appeler... comment dirons-nous? de s'appeler la France révolutionnaire du 14 juillet 1789, et de nier la Bastille, pour aboutir à la Constitution!

Il y a, dans l'exposé des motifs qui précède le calendrier de M. Auguste Comte, un passage qui m'a surtout indigné: «Mal-«gré leur utilité passagère, dit-il, les services négatifs de ces «hommes (Luther, Calvin, Rousseau, Voltaire, etc.) exigent «trop peu de valeur intellectuelle, et supposent de trop vicieu-«ses dispositions morales, pour admettre la consécration per-«sonnelle.»

Quoi! c'est vous, Monsieur, qui êtes la formule suprême de la négation, vous qui êtes un destructeur avoué de la dernière des croyances religieuses, celle qui aspirait vers un Dieu providentiel et rémunérateur; c'est vous, qui n'avez la faculté de penser ces choses hardies, et le droit de les dire publiquement, que parce que ces hommes vous ont préparé les voies philosophiques, et vous ont détruit les obstacles provenant du pouvoir politique, c'est vous qui leur refusez la moralité et le talent! C'est vous qui refusez au chef des huguenots, à Calvin, son incontestable honneur, celui d'avoir remis en vigueur, dans la chrétienté, la gravité des anciennes moeurs, la simplicité et l'honnêteté de la vie évangélique! C'est vous que refusez le ta-

Digitized by Google

lent à cet homme colossal qui, pour notre pays, a amené et fixé la métaphysique juste au point où vous l'avez prise; qui, d'un style admirable, dans sa simplicité éloquente, nettoya la pensée française obstruée par mille immondices, qui créa la philosophie historique; qui implanta chez nous les grandes découvertes newtoniennes; qui fut un type unique dans l'histoire littéraire, réunissant en lui la triple gloire de la science presque universelle des faits, de la logique pénétrante dans les idées, et de la belle poésie dans la forme; c'est vous qui refusez le talent à VOLTAIRE!

O grand homme! celui-là aussi est donc contre toi! Ce n'était pas assez que les Geoffroy, les de Maistre, les Nicolas, les Nicolardot, les Berbiguier-Mirville, les Fréron-Veuillot, et autres agents de sacristie, eussent insulté à ton génie comme écrivain et à ta mémoire comme homme. Il fallait que les mêmes insultes te fussent prodiguées par les organes les plus élevés de la pensée libre du XIX^e^ siècle. Il fallait que la poésie, la haute et éternelle poésie, celle qui est signée de noms tel que celui d'Hugo, te transformât en croquemitaine, destiné à épouvanter les jeunes filles. Il fallait que tous les partis, économiques, politiques, littéraires, même les plus radicaux, te reniassent nommément, heureux quand ils ne te jetaient pas de la boue. Il fallait que toutes les écoles philosophiques tinssent à honneur de t'excommunier, celle-ci pour ce qu'elle appelait ton inaptitude métaphysique, celle-là pour ce qu'elle signalait comme l'immoralité de tes tendances; cette autre pour ce qu'elle trouvait d'excessif dans tes négations; que sais-je? Tu fus honni, bafoué jusque dans les derniers recoins du monde intellectuel, et dans ce vaste champ de l'esprit français, qu'a si merveilleusement échauffé et fécondé ton étincelant génie, c'est à peine si ta mémoire a trouvé un sanctuaire dans l'âme de quelque obscur rêveur tel que moi, ému d'une si honteuse ingratitude!

O Voltaire! il me semble entendre, en ce moment, quelqu'une de tes charmantes et sanglantes ironies. Quand Fréron, quand Clément, quand Patouillet, quand Nonotte, critiquaient tes oeuvres, tu leur disais: «Clément trouve que je n'ai pas «de talent; c'est possible; seulement je ne crois pas que Clément ait éclipsé toute la littérature par ses hautes capacités. «Patouillet est d'avis que *Zaïre* ne vaut rien: qu'il fasse «mieux, et j'irai l'applaudir. Nonotte pense qui je suis un ignorant en matière de religion et de philosophie: que ce savant «homme veuille bien m'éclairer de ses lumières.»

Et moi je dis à tes détracteurs de ce siècle, à tes détracteurs rationalistes et indépendants surtout:

Digitized by Google

Vous trouvez que Voltaire n'entend rien à la philosophie, que l'auteur de la *Philosophie de Newton*, des *Éléments de métaphysique à l'usage de madame Duchâtelet*, du *Philosophe ignorant*, etc., est un médiocre penseur. Dites-nous donc alors ce que vous entendez par un penseur! Sauf la question de la déité antropomorphique, dans laquelle Voltaire a payé au sentiment universel le tribut que ne lui ont pas refusé Descartes, Locke et Condillac, en quelle matière philosophique a-t-il manqué d'audace, de rigueur, de précision? Il n'avait pas de philosophie, l'homme qui a fait rationaliste l'âme de la France! Il a été inutile, le métaphysicien lucide qui a vulgarisé, pour les derniers bourgeois, les grandes conclusions du libre examen et de la libre pensée! Il a été inutile, ce métaphysicien sublime dans son terre-à-terre, qui a si merveilleusement préparé le terrain à vos travaux, à vous tous qui l'injuriez, aussi bien qu'aux élucubrations plus complètes encore et plus radicales de l'avenir!

Qu'est-ce donc un peu qu'un métaphysicien? Je voudrais bien le savoir. Est-il absolument nécessaire, pour mériter ce titre, d'écrire, dans un style entortillé, des pensées obscures? Est-il indispensable de mettre en charabias incompréhensible des vérités claires comme le jour? Ah! si ce sont là les conditions de la métaphysique, je suis de votre avis, il n'y en a pas un mot dans Voltaire. Le premier des métaphysiciens, c'est Wronski, l'homme à la *Loi de création* et à l'*Essence de l'absolu!*

Vous trouvez que la méthode voltairienne est mauvaise, cette méthode qui a produit ce résultat que j'indiquais tout à l'heure, de faire rationaliste, pendant un moment, l'âme de la France. Que dirai-je donc de la vôtre, moi? Qu'avez-vous donc fait de cette âme de la France, que Voltaire et la Révolution, sa fille, vous avaient ainsi laissée? Qu'en ont donc fait les lâchetés cousino-kanto-platoniciennes? Qu'en ont donc fait les théories historiques des saint-simoniens, élèves de de Maistre? Qu'en ont donc fait les pieuses accointances de l'école de Fourier? Qu'en ont donc fait les concessions des Reynaud, des Pelletan, et de toutes les belles âmes illogiques? Qu'en ont donc fait les libératreries chrétiennes et ultramontaines de Buchez? Qu'en ont donc fait les miévreries religiositaires des Lamartine et de toute la meute poétique?

Ce que ces choses ont fait de l'esprit français? Regardez autour de vous, et voyez. Cela donne, en vérité, le tremblement de la colère, de voir tous ces aveugles qui s'agitent et se démènent, en se croyant attelés au char de la civilisation et du progrès, et qui, sans le savoir, sans vouloir qu'on le leur

Digitized by Google

dise, poussent à la roue d'un char qui nous ramène le moyen-âge, avec son horrible déesse, la statue au front voilé qui tient, d'une main, le calice des dures croyances, et, de l'autre, le glaive de l'inquisition!

O Voltaire! que ce colossal triomphe de Fréron-Veuillot t'a bien vengé de tes insulteurs!

Pour moi, dans la certitude où je suis de voir réhabiliter ta grande mémoire, je m'expose volontiers aux railleries que m'attirera peut-être la vénération dont j'entoure ta puissante personnalité. La littérature de la fantaisie et les philosophes du feuilleton trouveront, sans doute, bien méprisable ce nouveau venu, qui croit à ton génie. Mais ce nouveau venu est tranquille: il a appris de toi, ô Voltaire, cette gaîté gouailleuse, cette placidité sereine, qui vous fait trouver un refuge inaccessible à tous les traits de la malignité, dans une profonde et ardente conviction du cœur et de l'esprit!

CHAPITRE VIII.

Criticisme français, ou Nouveau positivisme, DE CHARLES RENOUVIER.

I.

Un homme de quarante ans environ, fluet et à l'air maladif, d'assez haute taille, au crâne allongé, et au front bombé d'idéal; un type à la fois austère et doux, avec une forte teinte de mélancolie; un grand penseur d'une rare modestie, qui pratique avec simplicité la Vie Cachée, l'*ama nesciri* de l'*Imitation de Jésus-Christ;* un saint de la philosophie radicale; un anachorète de la science libre; un Pascal du rationalisme: — voilà quel est le personnage dont je viens d'écrire le nom en tête de ce chapitre, Charles Renouvier, enfant de la bourgeoisie de Montpellier, cœur chaud, qui a commencé à battre sous le soleil de midi, tête rêveuse et mystique, que l'on dirait formée vers les régions du nord.

Digitized by Google

Quoique la réputation de M. Renouvier soit restée infiniment au-dessous de son mérite, ses travaux ont cependant acquis quelque notoriété. Rédacteur de l'*Encyclopédie nouvelle* de MM. Pierre Leroux et Jean Reynaud, il fit plusieurs articles qui attirèrent l'attention des hommes compétents. Son *Manuel de philosophie moderne*, en 1842, fut très apprécié, et, en 1845, un autre manuel qu'il publia, celui de la *Philosophie ancienne*, fut couronné par l'Académie. En 1848, le nom du jeune philosophe eut un certain retentissement à l'occasion d'un petit ouvrage, intitulé: *Catéchisme des droits de l'homme et du citoyen*, qui, ayant été approuvé par M. Carnot, ministre de l'instruction publique, fut dénoncé à la tribune de l'Assemblée Nationale Constituante, par un avocat nommé Bonjean. Tout le temps que dura la République, Charles Renouvier se trouva mêlé aux luttes intellectuelles du parti démocratique; il s'y fit remarquer, autant par la modération raisonnée de ses conseils, que par la solidité de ses convictions. Ses publications dans la *Feuille du peuple*, sa collaboration à un livre intitulé: *Organisation communale et centrale de la France*, portent également le cachet de sa haute rectitude d'esprit, et de son attachement à la cause du progrès.

Rentré dans sa solitude, depuis la fin de l'année 1851, M. Renouvier était tout entier occupé à la rédaction d'un ouvrage de philosophie, que ses amis attendaient avec une vive impatience, sachant quelle est la portée extraordinaire de ce vigoureux et vaillant esprit. La publication de cet ouvrage a enfin été commencée vers le milieu de 1854. Un premier volume, prélude de trois autres qui paraîtront successivement, a été mis au jour, sous ce titre: ESSAIS DE CRITIQUE GÉNÉRALE.

II.

Renouvier, comme Wronski, comme Auguste Comte, est mathématicien en même temps que philosophe. L'appendice du premier volume des *Essais* est bien propre à indiquer la mesure de sa haute capacité dans les mathématiques: il contient, sur la *loi de génération des fonctions numériques*, sur les *valeurs négatives*, sur l'*indéfini*, sur les *principes de la dynamique*, etc., des aperçus, ou plutôt de véritables traités, qui permettent de ranger leur auteur au nombre des savants du premier ordre.

Je n'ai point à m'occuper ici de M. Renouvier en tant que mathématicien. Qu'il me suffise de dire qu'il me paraît disposé à expulser de la mathématique bien des idoles, dont cette science est encore embarassée et même déshonorée. Sous ce rapport,

Digitized by Google

il me paraît supérieur à M. Auguste Comte qui, malgré son mérite éminent dans les études exactes, montre, parfois, je ne sais quelle faiblesse de raisonnement ou quelle défaillance de volonté, comme, par exemple, lorsqu'après avoir critiqué à outrance la science académique, il propose, en fin de compte, l'enseignement et l'usage de la méthode dont il a signalé les défauts.

Rentrons dans notre sujet, dans la matière philosophique et religieuse.

III.

Comme philosophe, M. Renouvier peut être caractérisé d'un seul mot: c'est le Kant des provinces cis-rhénanes, le Kant de la France; et son oeuvre, pendant du *Criticisme allemand* peut être qualifiée de *Criticisme français.*

Ce que le *Novum Organum* de Bacon avait fait surtout pour les sciences naturelles, Kant, au dernier siècle, entreprit de le faire pour la philosophie. Il résolut de détrôner les créations fictives de l'esprit, les idoles de l'imagination, tous les grands mots creux qui obstruaient le champ philosophique. Ce fut ainsi qu'il fit passer, au laminoir d'un examen sévère, les idées de Cause, de Substance, d'Infini, de Brahmanité, d'*Anima*, etc., etc. Quel dégât elle fit, cette critique kantiste, dans le musée poudreux de l'idololologie!

Pourtant, Kant était resté incomplet; son oeuvre était déparée par bien des inexactitudes, bien des lacunes, bien des compromis. De plus, sa pensée n'était presque pas accessible à nos esprits d'en deçà du Rhin.

Tels étaient les défauts du kantisme. M. Renouvier, qui les a sentis, a pris à tâche de construire une philosophie germano-française qui en fût exempte. C'est là l'objet de sa grande oeuvre des *Essais de critique générale.*

Parti d'une donnée analogue à celle de Kant, M. Renouvier aboutit à la conclusion que nous avons signalée précédemment chez le fondateur de la religion positiviste. Après avoir opéré une destruction absolue de toutes les idoles ontologiques, après avoir éliminé comme des rêves, comme des impossibilités, comme des inanités sans valeur quelconque, toutes les conceptions métaphysiques qui ne sont pas susceptibles d'une REPRÉSENTATION précise dans l'intelligence humaine, il relègue, comme M. Comte, dans le domaine de la vieille alchimie philosophique, la recherche des causes et de l'essence des choses, pour se borner à l'étude des phénomènes et de leurs lois; ensorte que, la doc-

Digitized by Google

trine renouviériste, que nous avons appelée tout-à-l'heure *criticisme français*, par rapport à la philosophie allemande, pourrait prendre aussi le nom de *nouveau positivisme*, qui lui conviendrait parfaitement.

Je dis *nouveau positivisme*, parce que l'auteur des *Essais de critique générale*, qui diffère de M. Comte en plusieurs points, le complète sous plusieurs rapports, et donne à la *Philosophie positive* une ampleur et une rigueur, qu'elle n'a pas dans les oeuvres du fondateur primitif.

M. Comte, en effet, qui savait parfaitement ce que les philosophes ont coutume d'ignorer, les mathématiques, ignorait beaucoup trop ce que les philosophes doivent savoir, la philosophie. Il en est résulté que la métaphysique idolologique a été repoussée par lui d'instinct, sans être détruite, qu'il a affirmé des doctrines, très vraies du reste, sans les démontrer: d'où la brutalité choquante de certaines négations positivistes, dont presque aucune n'est suffisamment justifiée en raison, et dont plusieurs sont trés arbitraires; d'où encore l'alliage, admis par l'école, des principes les plus radicaux avec les préjugés les plus insoutenables; d'où, finalement, le caractère vague, insaisissable, de l'oeuvre du positivisme, qui, telle que nous la voyons aujourd'hui, entre les mains de son chef, est un amas de contradictions, dont on ne saurait dire si elles sont, dans leur ensemble, plus favorables au progrès qu'à la rétrogradation.

Voilà quels reproches pouvaient être adressés au système positiviste ancien; ces reproches ne me semblent plus devoir s'appliquer au positivisme nouveau dè M. Renouvier. Savant comme M. Comte, infiniment plus philosophe que lui, tant par les connaissances historiques, que par l'aptitude métaphysique, il a transformé les allégations de la *Philosophie positive* en preuves, et les *Essais de critique générale* ont démontré rigoureusement cette intuition spontanée, mais jusqu'ici dépourvue de ses développements indispensables: il faut exclure la recherche des causes et de l'essence des choses, et réduire la science à l'étude des lois des phénomènes.

Digitized by Google

IV.

Développons les idées religieuses qu'enferme le vaste système philosophique de M. Renouvier.

.....

Paris, 27 avril.

Épreuve. Le metteur en page de la *France mystique* fait observer à l'auteur qu'il a quatre fois plus de *copie* qu'il ne lui en faut, pour terminer ce second volume, si l'on ne veut pas qu'il soit démesurément plus gros que le premier; il prie donc M. E. de retrancher au moins *soixante à quatre-vingts pages* de son manuscrit. Ne pourrait-on pas sacrifier la fin de M. Renouvier?

Le metteur en page:

F. M.

A. M. F. M. metteur en page, à l'imprimerie Maulde et Renou.

Samedi, 28 avril.

Ce sont toujours les meilleurs que l'on sacrifie, monsieur: sacrifiez donc Renouvier, puisque vous ne pouvez faire autrement; mais conservez, je vous prie, mon manuscrit, dont j'aurai peut-être occasion de me servir, quelque jour, pour montrer que les *Essais de Critique* sont, malgré leur forte teinte d'idéalisme, le plus grand ouvrage de philosophie qui ait été publié en France depuis cinquante ans, de même que leur auteur, notre Kant français, est une des plus belles natures morales et des plus puissantes intelligences de l'époque.

A. E.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Charles Fauvety: Religion rationnelle.

Rédacteur en chef du *Représentant du peuple*, où M. Proudhon débuta si bruyamment comme journaliste, à la suite de février, M. Fauvety était un démocrate intelligent et libéral, tout ensemble radical et conciliant. Il écrivait sa feuille populaire avec une pointe d'esprit très acérée.

Après la chûte des institutions de 1848, il se donna tout entier à la philosophie, aux choses de haute spéculation. Pendant quelques temps, il s'occupa de tables tournantes et de magnétisme. On se souvient peut-être d'avoir vu, au livre II de cet ouvrage, son opinion raisonnée sur ces matières: il se montre à la fois croyant en ce qui concerne les faits matériels, qu'il explique matériellement, et profondément incrédule et négateur touchant la prétendue explication de ces phénomènes nouveaux par les eudémons, les cacodémons et les mânes des morts.

Ce qui domine chez M. Fauvety, ce sont évidemment les préoccupations relatives aux objets de religion. La polémique philosophique est son élément. Il en est un des plus zélés dans la phalange de ceux que le Fréroveuillotisme empêche de dormir. Si nous avions à Paris deux cents esprits tels que celui-là, dirigés par des volontés fermes, je crois véritablement que c'en serait fait en rien de temps de ce pauvre Fréron.

Récemment, il s'est fondé une publication mensuelle destinée à remuer hardiment les idées. La *Revue philosophique* s'est donné pour but, si j'en puis juger par ses premiers numéros, de combler, dans le monde intellectuel, la lacune qu'y laissait, au point de vue dogmatique, la timidité, je pourrais peut être dire la couardise des autres revues. Dans une entreprise de cette nature, entreprise élevée, inspirée par le dévoûment aux principes rationalistes, je n'ai point été étonné de rencontrer le nom de M. Fauvety. Il est, en effet, l'un des rédacteurs principaux de cette intéressante publication.

Les plus récents numéros de la *Revue philosophique* contenaient un remarquable travail de M. Fauvety intitulé: *aspiration vers une religion rationelle.* Disons quelques mots de ce travail.

Digitized by Google

Après avoir développé deux idées préliminaires: 1° innéité dans le tempérament et en quelque sorte dans la physiologie de l'homme, de la tendance religieuse, du *sens religieux*, et 2° élimination de la déité, de la spiritualité antiphilosophique des anciennes ontologies, M. Fauvety entreprend une *démonstration panthéistique.*

De sa doctrine panthéiste, M. Fauvety fait découler une morale: la *solidarité.*

En résumé, c'est encore là une conception religieuse qui se base sur le panthéisme, comme, par exemple, celle de M. de Toureil, avec cette différence toutefois que M. Fauvety, esprit dialecticien, homme d'une lecture infinie, prend les choses de beaucoup plus haut et les traite beaucoup plus scientifiquement que les fusioniens.

Pour moi, j'ai toujours eu une antipathie, je dirai plus, une horreur instinctive, contre le panthéisme. Je crois que cette doctrine est la destruction de toute liberté. La grande DÉMOCRATIE DES ÊTRES, suivant l'heureuse expression de Charles Renouvier dans ses *Essais*, c'est-à-dire l'*indépendance respective* des différentes parties de la création, me paraît la plus *exacte* et la plus *morale* théorie que l'on puisse poser au début de toute philosophie et de toute institution religieuse (1). A mes yeux, il y a pour le moins autant de tautologie et de logomachie dans le panthéisme que dans le théisme, avec cette différence, complétement à l'avantage du théisme, c'est que le théisme, tout en ouvrant la voie à bien des abus, respecte jusqu'à un certain point les conditions essentielles de la sociabilité humaine, tandis que le panthéisme, même dans les déductions humanitaires et bienveillantes des fusionistes, des saint-simoniens, de M. Fauvety et des autres, ne peut aboutir *logiquement*, *rigoureusement*, qu'à l'annihilation du Moi et à la plus stupéfiante Fatalité.

Oui, si mes instincts secrets ne me trompent pas, si mes études ultérieures confirment mes tendances actuelles, il y a quelqu'un à qui je ferai une guère plus acharnée qu'au Dieu Moloch: ce quelqu'un, c'est le dieu Pan!

Au moment où l'Humanité se détache du Jéhovisme, de la *Théologie absolutiste*, les ultrà-démagogues de la philosophie,

---

(1) Indépendance relative, bien entendu, et non absolue. La vérité, suivant moi, est dans une synthèse des idées d'*unithéisme* et d'*individualisme*, de *solidarisme* et de *libéralisme*. J'espère démontrer ailleurs ces rapides indications.

Digitized by Google

qui sont les panthéistes, lui proposent, avec les meilleures intentions, sans nul doute, d'entrer dans la *Théologie anarchiste* du Dieu-Tout. Entre ces deux exagérations, il y a cette idée si profonde de Renouvier, dont je parlais à l'instant, l'idée de la DÉMOCRATIE DES ÊTRES, et cette idée, à mon sens, est la Vérité, le sublime Juste-Milieu où se reposera la génération qui va venir.

Digitized by Google

ÉPILOGUE.

2 mai 1855.

Voilà donc que j'ai achevé cette mosaïque des élucubrations philosophico-religioso-mystiques de mon temps.

Sans être complet, et tout en laissant à l'écart plusieurs noms, plusieurs oeuvres qui auraient pu, et peut-être dû trouver place dans ma galerie, j'ai cependant étudié un assez bon nombre de nos révélateurs nouveaux, et caractérisé assez de systèmes, pour que l'on se fasse une idée, approximativement exacte, de l'état des esprits en France, pendant le deuxième quart du XIX^e^ siècle, de 1820 ou 25 à 1850. (1)

Si nous voulons, maintenant, résumer les conclusions qui résultent des esquisses contenues dans ces deux volumes, nous recueillerons les observations suivantes.

Il s'est produit une réaction immense, universelle, contre le dix-huitième siècle. Cette réaction est visiblement commune à toutes les sectes, à toutes les écoles, à tous les penseurs, à tous les révélateurs, depuis Vintras, le promoteur du dogme de l'immaculée conception, jusqu'à M. Auguste Comte, l'athée positiviste, en passant par les saint-simoniens, les fouriéristes, les éclectiques, les lamennaisiens, les wronskistes, sans compter les autres.

En brisant avec le voltairianisme, la pensée du siècle s'est-

(1) Il est cependant un aspect de mon sujet que je n'ai même pas abordé: je veux parler des *Femmes mystiques*. Ce sera là l'intéressante matière d'un troisième volume, dont la publication ser annoncée ultérieurement, si ces premières études sont goûtées du public.

Digitized by Google

elle retournée vers l'ancienne église? Evidemment non. On peut même avancer hardiment que l'esprit français, au moins dans ses couches supérieures, s'est de plus en plus détaché du surnaturalisme. Le vieux dogme n'a plus l'intelligence de son côté, ce point sera incontestable pour tous ceux qui ne se payent pas des ridicules bravades de certains prédicateurs enthousiastes et au jugement faux. L'âme de la France, quoiqu'on dise, est visiblement émancipée des symboles imposés. Nous sommes à cette époque dont il est question dans le magnifique opuscule de Théodore Gouffroy, *Comment les dogmes finissent:* Jupiter, en déconfiture, n'a plus pour lui que les augures, les marguilliers des temples et les femmes, les femmes qui sont toujours timides et tardigrades, parceque l'usage tient leur esprit désoeuvré; et que les hommes ne font rien pour les initier aux aspirations d'avenir.

A n'en point douter, la phase chrétienne est sur le point de finir. Que l'on ne me parle pas de la renaissance possible de je ne sais quel christianisme de réserve, désigné par les mots de *vrai christianisme.* Ce vrai christianisme dont on parle tant, ce christianisme sans dogmes, ce christianisme qui ne jeûne point, qui ne croit point à la justification par la foi, et qui n'attend ni l'Antechrist ni la venue du Fils de l'Homme sur les nuées, n'est pas véritablement du christianisme: c'est du rationalisme chrétien, c'est de l'Humanisme: Osons enfin appeler les choses par leur nom.

Il y a un signe terrible contre le culte antique. Il se passe exactement pour lui, sous nos yeux, ce qui s'est passé au déclin du polythéisme. Après le négateur Voltaire, sont venus ces semi-réacteurs religieux, ces mystiques, ces atténuateurs du rigorisme sacerdotal, ces jésuites doucereux, ces néo-chrétiens à l'eau de rose, ces révélateurs, ces chercheurs de formules nouvelles, absolument comme après le Voltaire grec, ou tout à côté de lui, après le douteur Lucien, sont venus ces nèopaïens, ces rationaliseurs de l'idolâtrie, les Jamblique, les Porphyre, les Julien, puis, en même temps, leurs compétiteurs les gnostiques, les trinitaires, et enfin les chrétiens consubstansialistes eux-mêmes.

Qu'y faire? Ce n'est pas nous qui prononçons votre arrêt; c'est la fatalité. Est-ce que c'est pour notre plaisir, que nous portons la main sur une église qui nous a bénis et exorcisés au baptême, et qui se dit notre mère? Est-ce pour s'amuser, que l'on frappe sur des choses d'un âge vénérable, qui méritèrent jadis l'admiration du monde? On sent bien que non. Qui ne sait que l'homme consciencieux tremble toujours quand il

Digitized by Google

commence à écrire quelque chose contre les idoles de son enfance? Il semble, en effet, qu'au moment d'entreprendre cette tâche hardie, on entend, au fond de son cœur, la voix qui disait à l'apôtre, sur le chemin de Damas: *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?*

Oui, mais le Saul du rationalisme est inconvertissable. Pourquoi cela? C'est qu'il est sûr de la vérité de son Dieu, étant un apôtre de liberté; c'est qu'il n'a jamais tenu, et qu'il ne tiendra jamais, les manteaux de ceux qui lapident les justes.

Le Saul du rationalisme ne peut pas ne pas voir ce qui est évident, éblouissant. La force des choses est là qui le domine et qui l'emporte. La loi historique lui crie que, pour ce qui est de l'ancien temple, le commencement de la fin est venu. Oui, pour tout homme qui, ayant l'âme assez haute, peut envisager l'ensemble des annales humaines, nous assistons à l'agonie d'une grande croyance, à la démolition définitive d'une grande église, à l'adjudication des matériaux d'un grand culte; nous sommes, par exemple, à une époque profondément analogue à celle du grand évêque Paul de Samosate, quand le dogmatisme futur et la morale de l'avenir s'élaboraient, parmi les disputes intellectuelles. et au bruit des batailles de Rome contre la barbarie, en attendant l'homme du destin et le concile des initiés, Constantin et Nicée.

La troisième chose que je veux faire constater à mes lecteurs, c'est la direction générale qu'ont prise les esprits contemporains, en abandonnant la méthode critique des négateurs du XVIIIe siècle, sans retourner pour cela à la vieille église.

Je ne m'arrête pas aux replâtrages hérétiques et néo-chrétiens, qui n'ont, à mes yeux, aucun avenir, et dont le seul rôle est de rendre plus sensible la maladie dont meurt lentement le thème principal sur lequel ils se fondent. En dehors de cela, je vois que deux tendances mystiques sont dominantes dans la littérature, dans la philosophie, dans toutes les manifestations élevées de la conscience publique et individuelle.

Ces deux tendances sont:

1° Croyance à l'Unité de vie dans le monde, au Dieu-Tout, sans exclusion d'une sorte de personnalité cosmique, d'une sorte de providence vague et indéfinie;

2° Recrudescence d'aspirations spiritualistes, de théories sur l'âme et la vie future.

Digitized by Google

Les vingt-cinq dernières années philosophiques ont été employées par les penseurs à idéaliser, à panthéiser, le Dieu mesquin, étroit, de l'antropomorphisme superstitieux et du déisme bourgeois, puis à raviver la foi à l'immortalité, surtout à l'immortalité palingénésiaque, qui est assurément moins irrationelle, plus acceptable, que l'infernalisme et le parodisisme des anciennes religions. Chose fort curieuse! ces tendances, en ces derniers temps, ont pris un caractère passioné: je crois que la pensée, devenue libre, s'occupe du grand dieu cosmique avec autant d'affection, pour le moins, que les cultes imposés s'occupaient de leurs idoles restreintes; et, d'autre part, je ne pense pas que les idées relatives à la spiritualité et à l'existence d'outre-tombe aient jamais trouvé plus d'écho qu'elles n'en trouvent aujourd'hui. Demandez aux magnétiseurs et aux tourneurs de tables.

Ainsi, déification de la totalité du monde, espoir presque général de vivre et de revivre sans fin au-delà de la mort, dans une série de métempsycoses successives: voilà où en est, je crois, l'âme de la France, représentée par ce qu'il y a de plus éminent, dans la philosophie, dans les lettres et dans la mysticité.

A côté de ces tendances générales, dans un coin retiré, presque dans l'ombre, se dresse l'idée positiviste. M. Auguste Comte, éliminant la déité et l'immortalité réelle ou objective, construit la *religation* des âmes, ou la religion, en dehors des hypothèses transmondaines, sur les seules données de l'*humanisme pur*.

Discessionem a toto mundo facere coacti sumus.
(CALVIN, *Lettre à Mélanchton.*)

Par ce résumé, le lecteur a sous les yeux tout l'ensemble du mouvement intellectuel de l'époque.

Maintenant, va-t-il me demander ma conclusion à moi? Va-t-il s'enquérir de ce que *veut*, en définitive, l'auteur d'un livre ou presque tout le monde est critiqué, non sans une certaine vivacité et sans une certaine rigueur?

Au cas où le lecteur me ferait cet honneur, de désirer ma solution personnelle, je lui dirais:

Digitized by Google

CETTE SOLUTION, JE LA DONNERAI. ELLE CONSISTERA EN UNE SYNTHÈSE PRATIQUE, ET DÈS AUJOURD'HUI APPLICABLE, DE L'ESPRIT DU XVIII^e ET DU XIX^e SIÈCLE.

SEULEMENT, POUR CONSTRUIRE CETTE SYNTHÈSE, CE N'EST PAS UNE PAGE QU'IL ME FAUT, C'EST UN LIVRE.

JE FERAI CE LIVRE.

Quant à ces études sur les tâtonnements religieux de mon siècle; prélude indispensable de mes travaux ultérieurs, je les termine, en renouvelant mes protestations, souvent réitérées déjà, en faveur de la tolérance absolue et de la liberté sans réserve.

Si les rationalistes sont certains d'avoir la vérité pour eux, comment auraient-ils jamais la sottise, en même temps que l'indignité, de se faire persécuteurs? Honte éternelle aux guillotineurs de prêtres!

Si les catholiques sont sûrs d'avoir Dieu de leur côté, comment emploient-ils des moyens humains, charnels, grossiers, parfois ignobles et cruels, pour dominer le monde? Honte éternelle aux Torquémada, qui brûlent les prétendus hérétiques, et aux Veuillot, qui essaient de museler les penseurs!

J'exhorterai aussi, avec toute la réserve que les circonstances m'imposent, ceux qui sont constitués en pouvoir, à entrer dans ces maximes de liberté. S'ils veulent être justes, ils doivent séparer entièrement la chose politique de la chose religieuse. Pourquoi admettraient-ils qu'ils ont des obligations envers un prétendu culte de la majorité? Si ce culte est vraiment celui de la majorité, il n'est pas besoin que le gouvernement l'entretienne; la majorité l'entretiendra elle-même: est-ce que l'administration se charge de faire du pain, parce que la multitude en mange? Laissez aux fidèles des diverses églises le soin de rétribuer leurs ministres: nous verrons alors laquelle de nos églises a véritablement la majorité pour elle. D'ici là, j'aurai des doutes, et je croirai intérieurement que ces gens-là se moquent, qui ont pour eux, à ce qu'ils disent, Dieu et la masse du peuple, et qui, avec cela, ne peuvent se passer du budget de l'empereur!

On ne saurait trop le répéter, surtout à une grande époque comme la nôtre, où les gouvernements deviennent de plus en plus rationnels et démocratiques, où l'Industrie ouvre des voies si nouvelles et si lumineuses au genre humain: oui, l'État ne sera dans un état normal, au point de vue religieux, que le

Digitized by Google

jour où il protégera également toutes les sectes, sans s'inféoder à aucune.

Et, puisque j'ai commencé avec Voltaire, que l'on me permette, à ce propos, de finir par lui.

Dans son joli conte de *Zadig*, si plein du sentiment de la littérature orientale, on assiste à une grande dispute dogmatique. Messieurs les théologiens de Babylone se chamaillent entre eux, depuis des siècles, sur la question, souverainement importante, de savoir SI LE VRAI FIDÈLE DOIT ENTRER DANS LE TEMPLE DE MITHRA DU PIED DROIT OU DU PIED GAUCHE. Combien d'in-folios ont été publiés sur ce point, combien de persécutions ont été exercées par les *dextrites* et les *sinistrites* tour-à-tour victorieux, Voltaire ne le peut dire, ni moi non plus.

Bref, le beau et spirituel Zadig, qui s'entend aussi bien à la politique qu'à l'amour, est nommé premier ministre, ministre dirigeant, du roi babylonien. Il y a déjà quelque temps qu'il a reçu le portefeuille de maroquin rouge, lorsqu'arrive la grande fête annuelle de Mithra, cette immortelle déesse contre laquelle les portes de l'Enfer ne sauraient prévaloir, en comparaison de laquelle les autres dieux des nations ne sont qu'un tas de gueux et de polissons diaboliques, sur l'existence et les beaux attributs de laquelle la bonzomanie a publié des livres par milliers, et à laquelle enfin tout le monde doit croire, sous peine d'être grillé en place de Grévada, et regrillé éternellement en l'autre vie.

Donc, la fête de Mithra s'avance. En ce jour solennel, suivant les usages du pays, Zadig, le puissant Zadig, doit aller au temple avec tout le peuple. Grand émoi, vous le comprenez, parmi les bonzes, les mages, les griots, les jongleurs, les chamanes, les derviches et les talapoins.

Zadig entrera-t-il au temple du pied gauche, comme le veulent les tomistes? ou bien, suivant la doctrine des scotistes, entrera-t-il du pied droit?

Dans cette grande attente, toute la bramanologie s'inquiète, s'agite; les jésuitites, fameuse société religieuse du pays, intriguent dans le sens des sinistrites; les néo-mithriens, de leur côté, font recommander à la cour le systéme des dextrites; on voit les sacristidas, sorte de clergé inférieur, se parlant à l'oreille en grand mystère, le cou tors, les yeux béats, l'air contrit; le célèbre docteur Montalemberdinos et le non moins célèbre bachelier Veuillotinès, répandent des pamphets sur la matière; les couvents de faquirs et de faquiresses poussent jour et nuit des oraisons jaculatoires vers le ciel, afin qu'il daigne se déclarer pour la bonne cause; les dévotes de Babylone, suivant

Digitized by Google

le parti qu'elles ont embrassé, vont trotinant, se démenant, jacassant, finaudant, mentant, calomniant, déchirant le prochain, et, comme c'est leur habitude, vexant l'univers entier, même ces pauvres brahmanes, pour qui elles se sont prononcées, et dont elles défendent les intérêts avec un zèle si indiscret.

Enfin, le jour de la fête est venu. Babylone a retenti de vingt carillons divers. Le temple de la redoutable Mithra est rempli d'un peuple immense. Tout est prêt pour la cérémonie. On n'attend plus que Zadig.

Bientôt, il paraît au loin, avec un brillant cortége. A sa vue, les dextrites et les sinistrites sentent redoubler leur émotion. *Ce sera le pied droit, ce sera le pied gauche:* tels sont les mots que l'on entend murmurer sourdement au sein de cette multitude pleine d'anxiété.

Zadig est arrivé au seuil du temple. D'un visage ouvert, d'un air calme, il salue la foule, et, pour faire cesser l'angoisse de tant d'imbéciles, il rapproche ses talons l'un de l'autre, et saute à pieds joints.

Voilà, en matière de religion, le modèle de tous les gouvernements.

FIN DU TOME SECOND.

Digitized by Google

TABLE.

TOME PREMIER.

Dédicace. A. Voltaire..... I
Explications de l'auteur..... V
Préface de l'édition hollandaise..... XI
Prologue. — Le moyen-âge..... 1

LIVRE I.

Eudémons et Cacodémons.

Chapitre 1er. — Les Swédenborgiens..... 12
— 2 — Les Magnétiseurs..... 32
— 3 — Les Tourneurs de Tables..... 49
— 4 — Les Tourneurs de Tables (suite)..... 67
— 5 — La Part du Diable..... 86
— 6 — La Part du Diable (suite)..... 95
— 7 — La Part du Diable (fin)..... 114
— 8 — Récit véritable d'une apparition dont a été honoré l'auteur, au moment des tables tournantes..... 135

LIVRE II.

Sectes issues de Rome.

Chapitre 1er. — Les Familles spirituelles de Coëssin..... 144
— 2 — L'abbé Chatel..... 156
— 3 — Pierre-Michel Vintras..... 163
— 4 — Pierre-Michel Vintras (suite et fin)..... 171
— 5 — La 3e et dernière Alliance de Cheneau... 183
— 6 — M. Madrolle..... 193
— 7 — L'ex-abbé Constant..... 213
— 8 — L'école Buchézienne..... 217

Digitized by Google

LIVRE III.

SECTES PROTESTANTES.

Chapitre 1er. — Les Frères Moraves à Paris..... 236
— 2 — Les Protestants libres de France..... 252
— 3 — Irvingisme..... 257
— 4 — Les Mormons..... 271

TOME SECOND.

LIVRE IV.

LES MYSTIQUES POLONAIS EN FRANCE.

Chapitre 1er. — La veuve d'un Dieu..... 1
— 2 — Hoëné-Wronski..... 11
— 3 — Hoëné-Wronski (suite)..... 22
— 4 — Hoëné-Wronski (suite et fin)..... 34
— 5 — André Towianski et Adam Mickiewicz... 42
— 6 — A. Towianski et A. Mickiewicz (fin)..... 51

LIVRE V.

MYSTICISME PHILOSOPHIQUE.

Chapitre 1er. — Lamennais..... 71
— 2 — Ballanche..... 82
— 3 — Les Saint-Simoniens..... 91
— 4 — Pierre Leroux..... 110
— 5 — M. Jean Reynaud..... 118
— 6 — Les Fouriéristes..... 135
— 7 — Les Fouriéristes (suite)..... 152
— 8 — Victor Hennequin..... 163
— 9 — Les Communistes: M. Cabet..... 173
— 10 — La Religion évadienne de Ganneau..... 183
— 11 — Religion fusionienne: MM. de Toureil et Auguste Guyard..... 188
— 12 — L'institut Thalisien de Gleizes..... 206
— 13 — M. Colins..... 224
— 14 — Les littérateurs et les journaux: Eugène Pelletan..... 234

Digitized by Google

LIVRE VI.

LES POSITIVISTES.

Chapitre	1er.	— Le Positivisme de M. Auguste Comte....	248
—	2	— Le Positivisme de M. A. Comte (suite)...	262
—	3	— Le Positivisme de M. A. Comte (suite)...	275
—	4	— Le Positivisme de M. A. Comte (suite)...	290
—	5	— Le Positivisme de M. A. Comte (suite)...	297
—	6	— Le Positivisme de M. A. Comte (suite)...	309
—	7	— Le Positivisme de M. A. Comte (suite et fin).	321
—	8	— Criticisme français de Charles Renouvier..	330
—	9	— Religion rationnelle: Charles Fauvety.....	335
EPILOGUE.....			338

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google